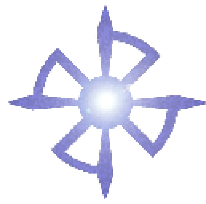


Alfred
Rosenberg

LE MYTHE DU XXe SIECLE



Préface

Pénétrer au coeur d'un auteur est souvent faire preuve de témérité. C'est vouloir déflorer une part de mystère, tout en aspirant à rendre le plus fidèlement une pensée riche et fondamentale. Aborder un mythe est davantage qu'un voyage initiatique. Le mythe n'a pas de réalité, il n'existe que si on lui prête vie. Le poète n'a-t-il pas dit qu'un pays qui n'aurait pas de légendes serait condamné à mourir de froid, celui qui n'aurait plus de mythes serait déjà mort. Le mythe ne renaît pas. II meurt avec son dernier représentant. L'ouvrage d'Alfred Rosenberg est un mythe à plus d'un titre : mythe de l'Europe de la volonté de puissance, mythe de la tradition aryenne, mythe du titre, mythe de... la traduction. Si *Le mythe du XX` siècle* est une somme, il devait incarner le principe fondamental de l'idée de peuple naissante, la rencontre de l'élite et des forces actives, réconciliation des trois fonctions dans une même vision du monde. Ainsi le livre est l'aboutissement de quinze années de recherche, de combat, d'enseignement. Il devait être l'instrument d'une émancipation populaire des dogmes christiano-centralistes, l'espoir du « Sol invictus » s'incarnant dans le drapeau.

Pénétrer au coeur de la pensée de Rosenberg est, à la fois, davantage et bien moins qu'un périple initiatique. Davantage, car au-delà de la gangue de l'ignorance, au-delà du carcan des dogmes judéo-chrétiens, il nous plonge dans notre passé, c'est-à-dire notre avenir. Et bien moins, car le mythe devrait être une vision. Un ouvrage n'est qu'une compilation d'idées. Or l'idée se transforme, s'interprète.

Quel est le mythe ? Celui de la race, de l'Europe, de l'honneur, du retour des dieux ? Peut-être l'ouvrage de Rosenberg lui-même?

Devait-on éditer le *Mythe* dans sa version française en 1986 ? Cinquante ans après sa première édition, quarante après la disparition de son auteur ? Rosenberg est-il passible de crimes contre l'humanité, pour qu'il n'y ait pas de prescription ? On objectera qu'une telle traduction réveillera inutilement les vieux fantômes enfouis, les souvenirs tragiques. Le problème n'est pas récent. A partir de quels critères jugera-t-on un auteur ? Pas de libertés pour les ennemis de la liberté ? Mais quelles libertés ? La liberté de conscience, de choix, n'est-elle pas un droit fondamental ? Les francophones n'ont-ils pas le droit de connaître la teneur de la pensée de Rosenberg ? Les censeurs ont-ils une si piètre opinion du public qu'ils le croient influençable à merci ? Des voix s'élèveront, dénonçant la misogynie, le racisme ou l'antisémitisme de l'auteur. Mais ces critiques ne résistent pas à l'examen. Rosenberg ne veut pas détruire, il bâtit. L'accuser de telles intentions, c'est ramener le spirituel au niveau du temporel, c'est assimiler une croisade à une rixe de cour de récréation. Pour ceux-là, la *bible* juive ne peut être alors que le récit d'horreurs, de trahisons, d'infidélités, de sauvageries, de parjures, de haines...

Rosenberg publia son ouvrage en 1930 ; les attaques fusèrent : des jésuites, des professeurs d'université... En vain, l'ouvrage fut tiré à plus d'un million d'exemplaires. Et pourtant, Rosenberg fut rejeté de ses fonctions de premier plan. On ne peut confondre les idées de Rosenberg et le national-socialisme. Si Rosenberg et son maître Dietrich Eckhart se sont trouvés à l'origine du national-socialisme, c'est qu'ils ont suivi une certaine orientation de la « Thule Gesellschaft ». Une fois au pouvoir, Adolf Hitler écarta ceux qui l'avaient fait chancelier et, par la suite, ne se priva jamais de critiquer les travaux ésotériques de son ministre des territoires de l'est (ou d'Heinrich Himmler). Lorsque l'opération Barbarossa fut envisagée, l'écrivain balte tenta de dissuader les responsables d'engager cette opération. Rosenberg est visiblement en retrait à partir du 30 janvier 1933.

L'Europe a mal. Schizophrène, elle ne se sent plus Occident, encore moins, Orient, simplement Europe. Elle ne sait plus se situer, victime de ses complexes : de supériorité, de puissance, de colonialisme...

L'alliance en Rosenberg des principes d'est et d'ouest le désignait pour conduire l'Europe vers son destin. Balte, d'origine germanique, il fit ses études à Moscou, avant de devenir ministre allemand, quel meilleur exemple pour réveiller l'Europe ? Car au-delà du pangermanisme, c'est d'elle qu'il s'agit, le vieux continent et son héritage si riche. Et au-delà, on aperçoit la tradition, la communauté indo-européenne. Tenterait-on de rapprocher Alfred Rosenberg de Roman Fedorovitch Ungern von Sternberg, dernier général à combattre en Sibérie en 1922 ? Tous deux venaient des pays baltes, tous deux avaient ce même rêve de grandeur dans l'honneur. Ils avaient compris l'alliance nécessaire de l'est et de l'ouest. Ils sont morts trahis, maudits, oubliés.

Le couperet de l'Histoire est tombé. Il s'est abattu lentement, tragiquement sur les acteurs d'un renouveau européen avorté : 30 avril 1945, 8 mai 1945, 16 octobre 1946, autant de dates douloureuses qui ne peuvent laisser l'Européen indifférent. Le « Reich à venir » du troisième livre de Rosenberg s'est finalement incarné. Quel constat peut-on faire ? Quel commentaire aurait pu faire le ministre du Reich ? En quoi ce règne de douze ans diffère-t-il de l'idée que s'en faisait l'idéologue d'origine balte ? Si le ministre des territoires de

l'est avait survécu, il n'aurait pas manqué d'analyser la période post-guerre mondiale depuis quarante ans. Non seulement, celle-ci a confirmé tragiquement les prévisions de Rosenberg, mais elle incarne la mort des idéaux, un «Ragnarok», tombeau des concepts d'honneur et de liberté.

L'Allemagne a pu apparaître comme le pays de la jeunesse, de la beauté saine, incarnation de Thor, mais aussi de Balder, car cette jeunesse s'était précipitée dans cet espoir de liberté. Et le jeune homme s'est fait frapper par son frère inconscient et aveugle, l'européen non germanique, conformément à la tradition mythologique. Et le crépuscule des dieux assombrit l'Europe.

Cet art si riche, cette science si variée, cette pensée si fournie, dont Rosenberg relate l'acheminement dans les siècles, ne s'exprime plus que dans des réduits fortifiés, se protégeant contre l'occidentalisation-Léviathan.

Dans l'esprit de ces Européens occidentalisés, l'Europe est déjà morte ; ils n'ont plus de mythes. Complexe de culpabilité ? De colonialistes, ils sont devenus colonisés. Les colonies visaient l'assimilation des indigènes à la conception européo-centrée du monde : « Nos ancêtres les Gaulois... ». Aujourd'hui une société aseptisée, matérialiste impose sa « Weltanschauung » d'« Untermenschen » : Coca-cola et fast-food...

L'avenir appartient à ceux qui auront la mémoire la plus longue ; or, Nietzsche est déjà sorti de celle des Européens, et le monde contemporain sans honneur, inconscient de son devenir, en quête d'un simple confort béat immédiat, est préféré à l'honneur d'un Frédéric II, d'un Witukind ou d'un Maître Eckhart.

A l'heure où il devient vital de faire l'unité européenne pour défendre sa différence, le caractère pangermaniste de Rosenberg n'est pas de mise. Mais tant que l'Europe a encore des mythes, il s'agit de les préserver. Pourquoi opposer le concept impérial d'un Evola à celui « monarchique » d'un Rosenberg ? Seules les circonstances laisseront apparaître les nécessités ; c'est notre richesse, notre diversité. II faut privilégier nos penseurs qui ont rêvé l'Europe, une Europe à faire ensemble.

L'optimisme tragique des véritables indo-européens devait rencontrer Rosenberg, le maudit. On le respectait, on ne le lisait pas. D'autres le critiquaient sans davantage le connaître. Au sein même du Reich, il se heurtait aux matérialistes et aux occultistes. Simple hôte de la société Thule comme son maître Dietrich Eckhart, il suivit toute sa vie un chemin en marge du nationalsocialisme. Il s'éteignit avec lui. Après avoir été l'âme du régime, celui-ci le rejeta : on a souvent peur de ses rêves. Doit-on lui rendre une vraie place aujourd'hui ? Le caractère indo-européen est un ensemble de visions, non d'idées. *Le mythe* est une image, un cliché de l'histoire européenne. C'est un homme qui s'élève et à mi-hauteur se retourne sur son peuple, démarche symboliste où l'auteur n'est que le moteur de la propre démarche du lecteur. Rosenberg ne regarde pas son peuple en totalité, il le contemple de l'extérieur avec son intérieur, peu différent en somme de celui de tout Européen enraciné. Lorsque Rosenberg décèle dans le protestantisme luthérien, l'expression du génie européen, un Occitan aurait fait une semblable analyse du catharisme, lutte des nobles du Graal contre la pourriture vaticane.

Rosenberg privilégie la culture. Religion de la race, religion culturelle. La race n'est pas l'apanage des Européens. Mais le penseur allemand s'adresse aux siens. Il parle de son sang, de son sol. Peut-être trop restrictivement. De même que le Führer ignorait sciemment une partie de l'Europe, Rosenberg est avant tout pangermaniste et, de ce fait, son analyse du protestantisme entre autres mériterait d'être adaptée à l'orbite générale européenne.

Mais tout cela est du domaine des idées. La vision seule demeure. *Le mythe* est une vision. Le public français notamment s'était forgé une image de l'ouvrage dans laquelle le titre prenait une large part. Il fallait créer une Europe, germanique alors. Ce projet est resté à l'état de mythe. « Un peuple qui n'aurait plus de mythe serait déjà mort ». Et l'Allemagne s'est un jour réveillée sans mythe.

Le traducteur



A Rosenberg.

Alfred Rosenberg
1893-1946.

Alfred Rosenberg est né le 12 janvier 1893 à Reval ; ainsi, originaire des pays baltes, il a vécu toutes les épreuves des Allemands de l'étranger et ... la révolution russe. Pour aider à prévenir l'Allemagne du communisme, il s'y rend à la fin de 1918. A Munich, Dietrich Eckhart lui fait découvrir Adolf Hitler, qu'il rejoint en 1919. En 1921, il prend en main le *Vôlkischer Beobachter.* A Cobourg en 1922, à la Feldernhalle en 1923, il marche aux côtés du Führer. Après le 9 novembre 1923, il s'efforce de rassembler les restes du mouvement. Lorsque le Führer revient de Landsberg, Rosenberg retrouve la direction du *Vôlkischer Beobachter* dont le développement ultérieur en fera le plus grand journal d'Allemagne au moment de la victoire. En 1924, il fonde un nouveau périodique, le *Weltkampf.* En 1930, le besoin d'un organe officiel du N.S.D.A.P. se fait de plus en plus pressant ; il édite alors le cahier mensuel du National-Socialisme. En 1929, il crée le « groupe de combat pour la culture allemande ». En 1930, Rosenberg devient membre du Reichstag et porte-parole de sa fraction pour les questions de politique extérieure. II approfondit à travers ses voyages et travaux sa connaissance en la matière et développe de nouvelles théories dans ce domaine. II est nommé par Adolf Hitler en avril 1933 chef du service de politique étrangère du N.S.D.A.P. et peu de temps après Reichsleiter.

Alfred Rosenberg est par essence le père de la littérature national-socialiste. Dès 1919/20, il avait écrit divers textes sur le bolchevisme, la franc-maçonnerie et la question juive et, par devoir primordial, il engagea le combat contre le pouvoir supra-national. C'est le soldat politique que nous retrouvons dans son ouvrage *Dreissig Novemberkôpfe («* les hommes du 30 novembre ») qui sortit en 1927. Les analyses de ce livre auraient mérité d'être plus souvent prises en compte. La situation était semblable à celle de 1930, lorsque sortit son manifeste de combat

Der Sumpf (« Le bourbier »), un des documents les plus riches pour agir contre la déliquescence culturelle des années d'après-guerre. Déjà en 1922, il avait publié le texte : W*esen, Grundsütze und Ziele der N. S. D.A. P.* (« Essence, fondements et objectifs du N.S.D.A.P. »), le premier écrit sur le parti ! Avec *Der Zukunft einer deutschen Aussenpolitik («* L'avenir d'une politique étrangère allemande ») et *Das Wesengefüge des Nationalsozialismus («* L'essence du national-socialisme »), il donna au mouvement deux de ses plus grands ouvrages de référence.

Mais sa plus grande oeuvre reste *Der Mythus des 20. Jahrhunderts («* Le mythe du XXe siècle »), qui fut l'objet d'un important tirage, et Hans Johlt écrit à ce propos : « Je m'interroge souvent sur les fondements du national-socialisme. Nous devons nous aider de ce livre pour stabiliser cette base ».

Cela ne correspond pourtant pas à la simplicité d' Alfred Rosenberg et il s'agit d'énumérer ses productions. Les hommes d'action s'adressent à leurs semblables à une période donnée et pour eux-mêmes.

Non seulement, il admire l'impératif catégorique de Kant, mais en plus il le vit. Aussi, on ne peut faire la lumière que succintement sur l'oeuvre de cet homme.

Il y a quelques temps, Alfred Rosenberg devait parler dans une ville allemande. Le chef de section local, lui-même vieux combattant du mouvement, disait dans son introduction que de 1925 à 1927, alors que les boucliers se levaient contre Adolf Hitler, les éditoriaux de Rosenberg dans le *Vôlkischer Beobachter* furent pendant longtemps les seuls soutiens du Führer après Munich. Le *N.S. Fünk* écrivit à propos du passage de Rosenberg au poste de chef de la politique extérieure : « Tout ce qu'il touchait, devenait pour lui encore plus profond et ainsi était-il jusque dans les moindres détails le père spirituel du mouvement national-socialiste ». Et nous prenons conscience du symbole que représentent les mots « Blut und Ehre » (« Sang et Honneur »), gravés sur la lame de la dague de chaque « Hitlerjugend », concept que Alfred Rosenberg a assimilé et qu'il a placé plus tard au centre de son *Mythe.*

Alors que ces lignes sont écrites, Adolf Hitler se trouve à Munich. Alfred Rosenberg est à ses côtés. Quinze ans après le premier 9 novembre et dix ans après le deuxième jour noir de l'histoire allemande de la dernière génération, les anciens combattants du mouvement se rassemblent dans la vieille capitale de la Bavière pour penser à la victoire et à la mort. C'est pour ces vieux lutteurs que ce livre a été écrit. Alors que les circonstances laissent apparaître maintenant de nombreux ouvrages dont les auteurs n'ont

jamais été engagés dans le grand combat pour la renaissance allemande, il était indispensable de publier un livre donnant une véritable image de cette glorieuse épopée pour la reconstruction de l'Allemagne.

Dans la variété du talent d'Alfred Rosenberg, reflet de presque tous les événements et problèmes de l'époque, il était possible d'extraire quelques articles et discussions qui permettraient, en même temps, de tracer en un court croquis, une image de la personnalité du rédacteur de notre mouvement et du chemin parcouru.

Ce livre a donc une double fonction : pour les vieux combattants du mouvement, il est la mémoire, et pour les jeunes et ceux qui viendront, c'est l'héritage des premières années de combat pour la renaissance allemande.

Berlin, 9 Novembre 1933

Thilo von Trotha

(Présentation d'Alfred Rosenberg pour l'ouvrage Blut *und Ehre (*« Sang et Honneur »))

Introduction

Aujourd'hui, toutes les luttes pour le pouvoir sont les conséquences d'un effondrement intérieur. Malgré quelques soubresauts, les systèmes politiques de 1914 sont déjà tombés. Les conceptions et valeurs sociales, religieuses et philosophiques s'écroulent pareillement. Désormais, aucun principe, aucune idée ne domine indiscutablement la vie des peuples. Un groupe affronte l'autre ; les partis s'entre-déchirent ; les valeurs nationales s'opposent aux dogmes internationalistes, l'impérialisme figé au pacifisme envahissant. La finance enlace de liens dorés les Etats et les peuples ; l'économie se nomadise, la vie se déracine.

La Guerre Mondiale, annonce d'une révolution supranationale dans tous les domaines, s'est transformée en tragédie parce que le sacrifice de millions d'hommes a profité à d'autres forces que celles pour lesquelles ces soldats étaient prêts à mourir. Les morts de la guerre sont les premières victimes de la catastrophe que représente une époque ayant perdu toute valeur. Mais en même temps, ils sont les martyrs d'une ère nouvelle, d'une foi nouvelle ; en Allemagne, certains commencent à le comprendre, même s'il ne s'agit que d'une poignée de personnes.

Le sang versé recommence à frémir. Sous son signe mystique se produit un renouvellement des cellules de l'âme du peuple allemand. Présent et passé apparaissent subitement sous un jour nouveau et pour l'avenir se dessine une mission nouvelle. L'Histoire et le devoir futur ne seront plus marqués par des luttes de classes, des combats entre dogmes ecclésiastiques et séculiers, mais, ils éclaireront tout ce qui oppose deux sangs, deux races, deux peuples ; c'est-à-dire le conflit entre deux valeurs d'âme.

Analyser l'Histoire du point de vue racial, semblera bientôt tout à fait naturel. Des hommes émérites le font déjà. Nos nombreux camarades pourront, dans un avenir proche, achever la construction de la nouvelle « Weltanschauung ».

Les valeurs raciales de l'âme, qui constituent les puissances motrices pour la construction de cette nouvelle vision, ne sont pas encore devenues une conscience vive. MAIS L'AME INCARNE LA RACE VUE DE L'INTERIEUR. ET A L'INVERSE, LA RACE EST L'EXTERIORISATION DE L'AME. Eveiller l'âme de la race, c'est reconnaître sa suprématie et lui soumettre hiérarchiquement les autres valeurs dans les domaines politiques, artistique et religieux. Nous avons le devoir d'élaborer un nouveau type d'homme à partir d'un nouveau mythe de la vie. Pour cela, il faut du courage : courage de chacun isolément, courage de toute la génération actuelle et de toutes les autres à venir. Jamais des pleutres n'ont pu enrayer le chaos et jamais encore un monde n'a été construit par des lâches. Celui qui veut progresser, doit brûler les ponts derrière lui. Celui qui part pour un long voyage doit abandonner ses meubles. Et celui qui aspire aux cîmes doit mépriser la médiocrité. Face à toutes hésitations et interrogations, le nouvel homme du Reich allemand qui vient ne connaît qu'une réponse : Seul, je décide!

Quel que soit le nombre de ceux qui approuvent en leur for intérieur ces conceptions, aucune société ne saurait être organisée sur le fondement des idées et analyses exposées ici. Ce sont des opinions strictement personnelles et non des parties du programme politique du mouvement auquel j'appartiens. Celui-ci poursuit une immense tâche très précise et, en tant qu'organisation, il doit se tenir, à l'écart des querelles d'ordre religieux, ou confessionnel ; il ne doit pas non plus prendre position en matière esthétique ou architecturale. Il n'est donc pas question de le tenir pour responsable de ce qui est présenté ici. Au contraire, on ne saurait étayer de preuves sérieuses des convictions philosophiques, religieuses et artistiques sans la garantie d'une liberté de conscience personnelle. C'est ici le cas. Toutefois, ce livre ne s'adresse pas à des hommes qui vivent heureux et agissent bien installés au sein de leur communauté, mais bien à tous ceux qui se sont intérieurement séparés de celle-ci sans être encore arrivés au terme de leur combat pour une nouvelle « Weltanschauung ». Le fait que ces hommes se comptent déjà par millions, oblige chaque camarade de lutte, par une réflexion plus profonde, à s'aider soi-même, aussi bien qu'à assister les autres chercheurs.

Cet ouvrage, dont la première ébauche remonte à 1917, était déjà terminé pour l'essentiel en 1925, mais de nouvelles obligations ont retardé sans cesse son achèvement. Les oeuvres de camarades de combat ou d'adversaires m'obligèrent à traiter de questions précédemment écartées. Je ne crois pas un instant que le grand projet que le destin nous impose aujourd'hui soit parfaitement traité. Mais j'espère avoir donné une réponse synthétique satisfaisante pour préparer l'avènement du jour dont nous rêvons tous.

Munich, Février 1930

L'auteur

1933-1946.

Après la prise du pouvoir, Alfred Rosenberg devient le responsable culturel du N.S.D.A.P. Pendant la guerre, Adolf Hitler le nommera administrateur des territoires de l'Est. Balte d'origine, l'auteur du *Mythe* possédait une claire conscience des problèmes inhérents au monde slave. Il s'efforcera de dissuader le Führer d'engager toute politique de force à l'Est en montrant que l'ennemi n'était pas le Russe, mais les forces aux pouvoirs en Russie. Son plaidoyer en faveur d'une alliance avec ces peuples fut vain. En 1944, après avoir tenté de promouvoir un auto-gouvernement des territoires occupés, il démissionnera, faute d'obtenir gain de cause.

Le 16 octobre 1946, pour Rosenberg comme pour plusieurs de ses camarades, l'aventure dont Dietrich Eckhart avait écrit la musique s'achevait. Prématurément ?

Condamné à mort, pendu et ses cendres dispersées sur la Weser, la rivière de Nuremberg, l'ancien directeur du *Vôlkischer Beobachter* emportait avec lui une partie des enseignements de la société Thule et de son vieux maître Dietrich Eckhart.

Parti en fumée à la manière des vieux Européens, qui était Alfred Rosenberg ? Etait-il le monstre que l'on a dépeint ? Voulait-il restaurer un certain paganisme comme l'accusaient les églises chrétiennes ? Désirait-il plus simplement apporter sa contribution au patrimoine de l'Europe en lui faisant prendre conscience de sa grandeur *? Le Mythe du XXe siècle* donne la clé pour découvrir sa véritable personnalité. Rosenberg aura peut-être été l'un des hommes les plus mystérieux de ce siècle. Le voile mettra du temps à se soulever.

L'éditeur

Pour la troisième édition

O vous, compagnons de mon époque! N'interrogez ni vos médecins, ni vos prêtres quand votre âme fait naufrage.

Hblderlin

La parution du présent ouvrage a immédiatement provoqué une levée de boucliers dans l'opinion. Certes, il fallait s'attendre à ce que mes questions nettement posées et leur formulation précise engendrent de telles réactions. Mais pour parler franchement, cette haine concentrée qui a déferlé contre moi et ce travail, sans scrupule de déformation de mes exposés, faisant l'objet semble-til d'une véritable orchestration, m'ont bouleversé, je l'avoue, mais aussi réjoui. La polémique sauvage, irraisonnée, en provenance notamment des cercles catholiques-romains, m'a montré combien est justifié le jugement porté dans mon livre sur le système romano-syrien (ou romano-juif). Selon une méthode éprouvée depuis longtemps, on a extrait quelques phrases de cet ouvrage volumineux et monté abusivement certaines conclusions et expressions dans le but de dénoncer le « blasphème », l'« athéisme », l'«anti-christianisme » , le « wotanisme » de l'auteur. Les citations tronquées ont été livrées au lecteur crédule de la presse catholique de langue allemande et des pamphlets hostiles à ce livre. Les falsificateurs ont occulté ma démarche visant à démontrer que tout l'art germanique procède d'un fond religieux. J'utilise l'exemple de Wagner pour montrer que toute oeuvre d'art

est l'expression vivante de la religiosité ; on a tu la grande vénération que je témoigne dans mon livre pour le fondateur du christianisme ; on a dissimulé que mes exposés religieux ont manifestement pour but d'éclairer cette grande personnalité, en faisant abstraction des déformations ultérieures, apports des différentes églises. On a faussé ma présentation du wotanisme, forme de religion morte (mais dont je respecte naturellement le caractère germanique, matrice de Wotan comme de Faust) et on m'a attribué mensongèrement et sans scrupule l'intention de réintroduire un culte païen. Bref, il n'y eut rien qui ne fût déformé ou falsifié ; et, ce qui était correctement cité, prenait un tout autre sens sorti de son contexte. Sans exception, la presse romaine passa sous silence tous les faits historiques que j'évoque parce qu'ils sont inattaquables ; de même, chaque raisonnement conduisant à des conceptions précises fut déformé et les motivations de mes arguments ignorées. Les prélats et les cardinaux mobilisèrent les « masses croyantes > , et Rome qui avec le marxisme athée, c'est-à-dire avec le soutien de la politique de force de la sous-humanité, conduit une lutte d'extermination contre l'Allemagne, même au prix du sacrifice des masses catholiques allemandes, eut le front de soulever subitement un tollé à propos du « Kulturkampf ».

Les développements de cet ouvrage, qui par le fond et la forme, s'élèvent tout de même bien au-dessus du niveau ordinaire, n'ont pas fait l'objet d'une critique objective dont il conviendrait de se féliciter. Au contraire, ils dent été utilisés pour la plus sauvage attaque : non seulement contre moi, ce qui m'eût laissé froid, mais aussi contre le mouvement national-socialiste auquel j'appartiens depuis l'origine. Pourtant, dans l'introduction et aussi dans le corps même du livre, j'ai formellement expliqué qu'un mouvement politique actif, même s'il suscite beaucoup de professions de foi religieuse, ne peut pas résoudre des questions de nature religieuse, artistique ou philosophique ; en conséquence, ma conception du monde m'était personnelle. Malgré cela, les hommes en soutane ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour voiler leurs crimes politiques contre le peuple allemand et se sont lamentés une fois de plus sur « la religion en danger" ; alors que rien n'a menacé et ne menace davantage la religion authentique que le soutien effréné et systématique du marxisme que pratique le parti catholique, le Centrum, dirigé par des prélats catholiques-romains. Le mouvement national-socialiste n'a à soutenir aucun dogmatisme religieux, il ne lutte ni pour, ni contre une profession de foi ; mais le fait que l'on veuille contester à des hommes politiques le droit d'exprimer une conviction religieuse allant à l'encontre de celle de Rome, montre à quel point cette dernière est parvenue à contraindre le domaine intellectuel. On est admis ou non à développer une action nationale en fonction du jugement que l'on porte sur le dogme romain. Une telle outrecuidance devrait paraître d'emblée absolument impossible en fonction des lois élémentaires de la psychologie. Une tentative, sans aucun doute sérieuse, pour débarrasser la personnalité du Christ de tout le fatras non-chrétien apporté par le Syrien Paul, Augustin ou d'autres a provoqué une rage unanime chez les dignitaires de l'église romaine, profiteurs de cette déformation de la figure spirituelle de Jésus-Christ ; non parce qu'on aurait porté atteinte à des valeurs religieuses importantes, mais parce qu'une puissance politique conquise grâce à la terreur exercée à l'encontre de millions d'hommes paraissait menacée par ce courageux réveil. Voici la situation : l'église catholique n'a jamais eu peur du darwinisme ou du libéralisme, car elle ne voyait là que des fantaisies intellectuelles, sans véritable pouvoir politique constructeur. Mais la renaissance nationaliste des Allemands qui avec le choc de 1914-1918 virent tomber les vieux complexes vis-à-vis des valeurs ancestrales, paraît d'autant plus dangereuse par la puissance créatrice qui menace de renaître. La caste régnante des prêtres a flairé cette résurgence depuis longtemps et a resserré son alliance avec la sous-humanité rouge afin d'éviter que ne soient revitalisées la noblesse et la fierté du peuple allemand. Cela ne changera qu'avec la victoire du front allemand. Alors, Rome essaiera d'atteindre comme « alliée » ce qu'elle n'aura pas été capable d'accomplir en « ennemie ». Mais étudier ces hypothèses n'entre pas dans le cadre de ce livre ; il n'est ici question que de ciseler des types spirituels, donc des hommes à la recherche de leur conscience propre, puis de susciter un réveil du sentiment des valeurs et de forger la fermeté du caractère, capable de résister à toutes les tentations de l'ennemi. Toute l'agitation provoquée par mon livre, fut d'autant plus significative, que pas un seul de mes termes ne fut utilisé pour marquer le respect que je témoignais pour les

grands Allemands outragés depuis longtemps, par les jésuites et leurs complices. On favorisa tacitement les insultes lancées contre Goethe, Schiller, Kant et les autres. On n'avait rien à objecter quand les partisans de Rome imposaient comme devoir religieux, d'empêcher la construction d'un Etat allemand ; quand dans les assemblées pacifistes catholiques, on demandait de refuser de saluer le soldat allemand ; quand les ecclésiastiques

catholiques osèrent démentir publiquement les actes des franc-tireurs belges et accuser les soldats allemands du meurtre de leurs camarades, pour donner un prétexte à la justice belge d'engager des poursuites ; quand l'armée allemande fut accusée, tout à fait dans l'esprit de la propagande française, de profanations d'autel et d'hostie, commises dans les églises belges. Contre ces outrages dont on accablait consciemment l'Allemagne, ces atteintes à l'honneur de ses défenseurs morts ou vivants, aucun évêque, aucun cardinal ne s'est élevé ; bien au contraire ceux-ci portèrent de violentes attaques successives contre le nationalisme allemand. Et quand on le leur reprochait, les groupes politiques et religieux catholiques osaient affirmer leur... sentiment patriotique.

travail politique et idéologique systématique visant à enlever au peuple allemand sa fierté d'avoir défendu la Mère patrie en *1914,* afin d'outrager la mémoire des morts et de salir l'ardente volonté de protéger le peuple et sa terre. La plus simple honnêteté commande de reconnaître cela ; la façon selon laquelle les croyants s'ex-pliquent avec leurs autorités religieuses, c'est l'affaire de leur conscience. Mais actuellement, il n'est pas possible, pour étouffer les conflits naissants de prendre pour des faux pas ces faits incontestables. C'est au contraire le moment précis d'avoir le courage de combattre la politique des plus hautes autorités romaines. Que maintenant, ces forces en pleine croissance reconnaissent ou non l'opposition radicale des deux conceptions du monde, cela peut rester leur propre problème ; ce qui est important est le réveil d'une farouche volonté de défendre l'honneur national allemand non seulement contre les adversaires marxistes, mais de la même manière, ou plus rigoureusement encore contre le Centrum et ses complices ecclésiastiques, grands zélateurs du marxisme. Contourner aussi ce point-là dévoilerait seulement une disposition d'esprit peu digne d'un Allemand.

Je ne veux pas examiner dans le détail l'opinion de tel ou tel de mes adversaires. Je ne mentionnerai qu'un exemple de ces méthodes sans scrupule, celui du jésuite Jacob Nôtges qui a, entre autres, eu le front de prétendre que la protection de la langue maternelle était l'apanage de l'« ordre » catholique, la compagnie de Jésus, alors que son ordre précisément fut le plus sanglant adversaire du droit à la langue de nos pères. Il continua en soutenant que l'amour du peuple et de la patrie était réclamé par « tous les grands théologiens de la morale » , alors que c'est justement son ordre qui lutte contre le nationalisme allemand ; enfin l'« amour » chrétien à l'égard du prochain de ce monsieur éclate dans les mots suivants

« Ce Balte est un combattant de la culture comme on est boxeur. Le pauvre homme souffre d'une incurable peur de la place Saint Pierre, qui s'extériorise en cris et vociférations ».

Ensuite, il conseille à Hitler de me passer « une camisole de force », car la disgrâce ne suffirait pas : « parce qu'il a trop souvent connu l'hiver russe » . Cette haine forcenée du jésuite, exalté par les coups de soleil attrapés sous le ciel romain, est complétée par des collègues de l'ordre avec un style de combat tout à fait opposé. Par exemple, le jésuite Koch se sent contraint de parler aussi d'une âme de la race allemande en reprenant sérieusement et honnêtement l'expérience révélée dans le *Mythe pour,* à la fin, célébrer Boniface comme le plus grand Germain. Cette forme de falsification absolue, nous la rencontrerons souvent à l'avenir, maintenant que nos adversaires ont constaté que la fureur aveugle ne sert à rien ; c'est pourquoi de semblables essais en apparence pro-germaniques sont à accueillir avec prudence. La destruction de l'âme allemande demeure l'objectif aussi bien des apôtres hystériques que des hommes-de-bien-qui-se-frottent-les-mains, de la compagnie de Jésus et de ses comparses. Hier, aujourd'hui et demain.

Mon ouvrage a provoqué aussi, dans les cercles protestants, une réaction violente. De nombreux articles dans les journaux et périodiques attestent qu'il a manifestement touché des cordes sensibles. Dans des synodes protestants, comme dans les journées de la Ligue protestante, le *Mythe* s'est fréquemment trouvé au centre des débats et beaucoup d'opuscules de théologiens protestants attestent qu'un débat nouveau et profondément lié au luthérianisme, portant sur les valeurs, était devenu perceptible. Ma prédiction, selon laquelle le clergé protestant se comporterait, vis-à-vis du nouveau sentiment religieux, comme autrefois Rome figé dans son dogmatisme, à l'égard de la Réforme, s'est malheureusement vérifiée. Les théologiens et professeurs s'élevant contre mon ouvrage, étaient à leur aise, persuadés de détenir la « vérité évangélique » ; ils ont tout simplement caractérisé le comportement hérétique de mes travaux, loué le sentiment « nationaliste », sans être liés pour autant par ce jugement, puis satisfaits de constater des inexactitudes, ils ont ensuite récusé l'ensemble de mes thèses.

Il me fut rapporté qu'au cours de l'un de ces synodes, après un compte rendu de ce genre, un simple prêtre à la crinière blanche se serait levé et aurait déclaré qu'il ne pouvait se ranger derrière l'avis du conférencier, qu'il était flagrant que Dieu, avec la jeune science de la race, imposait à notre époque un vaste problème à résoudre,

auquel nous devions tous nous consacrer avec une gravité religieuse. Inclinons-nous devant cet homme respectable! Qu'importe si sa recherche produit le même résultat que la mienne, chaque combattant doit avoir du respect pour l'adversaire loyal, mais non pour les vieux gardiens du dogme qui croient devoir défendre leurs positions à n'importe quel prix.

Au cours de conversations avec des théologiens érudits, j'ai toujours pu constater qu'ils me concédaient que l'histoire de l'Antiquité envisagée sous l'angle de la race et de l'âme s'avérait exacte et que sans aucun doute mon jugement sur l'esprit huguenot était juste. Mais lorsqu'ensuite je concluais que les juifs avaient aussi leur caractère racial bien défini, ainsi que leur représentation de Dieu déterminée par leur sang, et que, par conséquent, cette forme hébraïque de vie et d'esprit ne nous concernait pas le moins du monde, alors entre nous se dressait un mur : le dogme de l'ancien testament biblique. Le peuple juif apparaissait comme une exception parmi les peuples. Très sérieusement, le dieu cosmique devait être identique aux douteuses représentations de cet ancien testament! Précisément, le polythéisme hébreux primitif fut choisi comme modèle du monothéisme, alors que la théologie luthérienne n'assimilait pas la moindre connaissance profonde des vastes et originales conceptions du monde et des représentations cosmiques de la mythologie aryano-perse. Puis vint la vénération de Paul, péché originel du protestantisme, que Lagarde déjà, attaqué par l'ensemble de la corporation des théologiens de son époque, avait combattue.

Les théologiens protestants, en dépit de leur adhésion à la philosophie de la race, reprennent, eux aussi , la sentence arrogante de l'église romaine : la valorisation raciale des peuples correspond à une idôlatrie non-chrétienne de l'idée de peuple. Mais ces messieurs négligent de voir que la position d'exception qu'ils attribuent aux juifs, ne représente pas autre chose qu'une divinisation du peuple hébreux, peuple parasite qui nous a toujours été hostile (').

Cela leur paraît tout naturel et ils trouvent bon, également, de ne pas voir que cette glorification de la juiverie nous a directement gratifiés, par la libération de l'instinct génésique juif, de la dégradation de notre culture et de notre politique, contre laquelle, la direction actuelle du protestantisme, à cause de la même idôlatrie pour le judaïsme, s'est déjà révélée incapable d'agir et de lutter avec succès.

Il est affligeant de constater que les représentants de la théologie protestante contemporaine sont tellement antiluthériens, que les conceptions que Luther, ce qui est compréhensible, acceptait encore passivement, sont présentées comme des dogmes immuables, *ad vitam eternam.* La grande action de Luther visait en premier lieu la démolition de l'idée exotique orientale des prêtres, en second, la germanisation du christianisme. Mais l'éveil du génie allemand a conduit, après Luther, à Goethe, Kant, Schopenhauer, Nietzsche, Lagarde ; aujourd'hui, il marche à grands pas vers son plein épanouissement. La théologie protestante porterait un coup mortel au luthérianisme si elle voulait s'opposer inconditionnellement au développement ultérieur de son essence. Quand D. Kremers, un des dirigeants de la ligue protestante, déclare dans un texte, que le *Mythe* est surtout dévoré par la jeunesse universitaire, il montre qu'il sait combien le nouveau souffle vital s'agite fortement déjà dans les jeunes générations protestantes. Alors n'est-il pas maintenant plus important de favoriser cette vie spirituelle enracinée dans le peuple que de rester intérieurement accroché à des idoles dogmatiques depuis longtemps renversées ? Cette jeune génération ne cherche qu'une chose : retrouver la grande personnalité du fondateur du christianisme, dans sa simple grandeur, sans ces apports mensongers dont des zélateurs juifs comme Matthieu, des rabbins matérialistes comme Paul, des juristes africains comme Tertullien ou bien comme Augustin qui parle dans le vide, nous ont encombrés inutilement. Cette jeunesse veut comprendre le monde et le christianisme dans leur essence, les concevoir d'après l'échelle des valeurs germaniques. C'est leur droit naturel qui doit justement à nouveau aujourd'hui être âprement défendu par la lutte.

Si l'orthodoxie chrétienne n'est pas capable de comprendre tout cela, elle ne pourra pas changer le cours des choses, tout au plus le ralentir. Une grande époque n'aurait alors, une fois de plus, rencontré qu'une génération d'hommes faibles. Mais ce temps proche admire pourtant aussi bien la cathédrale de Strasbourg que la forteresse de la Wartbourg, mais désavoue le présomptueux centre romain tout autant que l'ancien testament de Jérusalem. Des racines de l'art dramatique germanique, de son architecture et de sa musique, jaillit plus de force que des récits désolants du misérable peuple juif. Un symbolisme profondément populaire est reconnaissable au sein de l'église catholique et se rattache à la véracité authentiquement luthérienne. Tous ces éléments isolés

s'unifient sous la grande voûte de la « Weltanschauunng » spirituelle et raciale pour former l'organisme plein de sang et de vie de l'entité allemande.

Les jeunes pasteurs protestants peuvent, et doivent, aller de l'avant, car cette éducation qui paralyse les prêtres catholiques ne pèse pas sur eux. II faut attendre que les temps soient mûrs, et alors ils se transformeront en rebelles germaniques, se lèveront et reprendront l'œuvre de Roger Bacon, de Maître Eckhart, pour la liberté de l'existence, suivant l'exemple des autres grands martyrs de l'Europe qui ont vécu, souffert et combattu avant eux.

Du côté des partis nationaux, le *Mythe* fut lâchement passé sous silence par crainte du Centrum ; quelques uns seulement ont osé intervenir en faveur de ses thèses. Dans ces milieux, le jugement me récusant consistait presque toujours à m'attribuer faussement l'idée de vouloir devenir le « fondateur d'une nouvelle religion », en ajoutant que j'avais échoué. Dans le premier chapitre, sur l'église populaire, j'ai réfuté cette affirmation totalement fausse ; il s'agit aujourd'hui de justifier l'étude historique du point de vue des races et d'opposer les valeurs de l'âme et du caractère des races et des peuples et de leur façon de penser, ensuite d'établir une hiérarchie organique de ces valeurs en fonction de l'esprit allemand, d'étudier la volonté des Germains dans tous les domaines. Le problème est donc celui-ci : lutter contre le chaos spirituel, donner aux âmes et aux esprits une même direction, montrer les conditions préalables d'une renaissance générale. C'est cette volonté qui fait la valeur de mon travail ; il ne s'agit pas de critiquer ce que je n'ai jamais voulu faire, ce qui sera néanmoins la tâche d'un réformateur qui ne pourra surgir que d'une génération aux aspirations précises et ardentes.

Les voix de l'étranger sont généralement plus objectives que l'écho des milieux allemands qui pourtant ont un grand besoin de réforme. Le journal danois, *Forum, si*gnale l'ouvrage avec sérieux ; des journaux scientifiques italiens ont exposé explicitement l'idée essentielle de l'ouvrage, ainsi *Critica fascista, Bilychnis, Progresso reli*gioso... parmi d'autres. Lors de l'inauguration à Paris de l'Institut Germanique, on a entendu des intervenants déclarer que celui qui voulait connaître les nouveaux mouvements intellectuels en Allemagne, se devait de lire *Le Mythe du XXe siècle.* Mais ce qui est plus important que tout cela, ce sont les nombreuses approbations en provenance de toutes sortes d'Etats, et avant tout de ces Allemands qui ont pris conscience de la grande heure fatidique qui sonne pour l'âme de l'Allemagne et celle de tous les peuples européens. Les questions qui nous ont été posées, s'imposeront bientôt aussi aux autres nations ; quant à nous, un destin difficile, lourd, nous oblige à dresser un bilan plus sincère et à nous engager sur une voie nouvelle, car sans cela, l'écroulement politique s'accompagnera d'une catastrophe spirituelle et le peuple allemand disparaîtra de l'Histoire en tant que peuple vivant. Une véritable renaissance n'est jamais simplement l'affaire d'une politique de force, encore moins une question d'« assainissement économique », comme de prétentieuses têtes creuses l'imaginent ; elle constitue, au contraire, une expérience plongeant au coeur de l'âme
la reconnaissance d'une valeur suprême. Si cette aventure se communique d'homme à homme, des millions de fois, si grâce à cette transformation intérieure, se dresse finalement la force unifiée du peuple, alors aucune puissance au monde ne sera capable d'empêcher la résurrection de l'Allemagne.

Le camp démocrato-marxiste avait tout d'abord essayé par un silence de mort d'empêcher le succès du livre. Mais il fut contraint de prendre position. Ces gens ont vilipendé le « faux socialisme », que je serai censé présenter dans mon ouvrage, au détriment des ouvriers. Apparemment, leur « vrai socialisme » consisterait à tolérer l'asservissement (au sens propre du mot) du peuple tout entier pendant de nombreuses décennies, à abandonner toutes les valeurs encore existantes et à se soumettre ainsi à la dictature de la finance internationale. Ce « vrai socialisme » signifierait encore livrer le peuple allemand, honnête et travailleur, à une vile propagande véhiculée par le théâtre et le cinéma qui ne connaît que trois héros : la prostituée, le souteneur et le criminel. Enfin, le « vrai socialisme » marxiste montre que le petit escroc est jeté en prison au moindre faux pas alors que le gros reste en liberté ; ce fut déjà la conception courante des milieux démocrates ou sociaux-démocrates. Le marxisme dans l'ensemble, ce n'est pas possible autrement, a inspiré tous les groupements sociaux d'un esprit
de dissolution, favorisant les instincts étrangers nomades, et il doit donc ressentir comme une attaque contre son existence une nouvelle fondation et l'enracinement d'un socialisme populaire constructeur.

Marxisme et libéralisme se trouvent aujourd'hui en complète déliquescence. Pendant de nombreuses décennies, il était particulièrement progressiste de ne parler que d'« humanité », de se dire citoyen du monde et de rejeter la question des races, jugée rétrograde. Maintenant toutes ces illusions sont non seulement politiquement brisées, mais la philosophie qui en constituait l'armature part en poussière ; bientôt, elle s'évanouira complètement de l'âme de ceux qui sont encore plus ou moins sains parmi les égarés ou les manipulés. Acculé dans ses derniers retranchements, le marxisme scientifique n'aura plus d'autre alternative que d'essayer de démontrer que Karl Marx aussi a reconnu formellement l'influence du peuple et de la race sur le devenir du monde! Incorporer l'éveil du sang à l'orthodoxie marxiste qui durant des années a combattu rageusement la « folie raciale », c'est ce qu'a entrepris la « culture » socialiste auprès du travailleur allemand. Cet essai, caractérise l'effondrement spirituel catastrophique du marxisme, même si après avoir concédé en grinçant des dents la justification du point de vue raciste, on assure que Marx a désavoué le « fétichisme de la race ». C'était naturel, car dans le cas contraire, il n'eût pu se consacrer, en tant que juif, qu'à la Syrie, sa seule vraie place. Reconnaître cela et extirper de la vie allemande le matérialisme marxiste et sa couverture capitaliste et financière, d'importation judéo-syrienne, voilà la grande mission du nouveau mouvement ouvrier allemand qui, par là, gagnera le droit de prendre place dans la conduite de l'avenir allemand.

De notre côté, nous ne désavouons pas du tout les nombreuses et très différentes influences qui s'exercent sur le comportement : paysage, climat et tradition politique ; mais tous ces facteurs sont moins importants que le sang et le caractère lié au sang. Il y va de la lutte pour le rétablissement de cette hiérarchie.

Rétablir la pureté naturelle du sang est peut-être le plus grand devoir qu'un homme puisse aujourd'hui se donner, mais simultanément, cette affirmation prouve le triste état du corps et de l'esprit pour qu'une telle action soit devenue nécessaire. Le présent ouvrage doit contribuer à cette grande action de libération du XXe siècle qui s'annonce. Secouer tous ceux qui se réveillent, mais aussi les adversaires : voilà le but visé. J'espère que la distinction apparaîtra de plus en plus nettement entre les vieilles puissances et cet esprit nouveau s'infiltrant dans tous les domaines, fécondant sans cesse et engendrant quelque chose de neuf, de fier, lié au sang jusqu'au jour où nous nous trouverons au seuil de l'accomplissement de notre désir d'une vie marquée par les valeurs germaniques, jusqu'à l'heure qui réunira toutes les sources frémissantes en un grand fleuve : la renaissance germanico-nordique.

C'est un rêve digne d'être propagé et vécu. Et cette expérience et cette vision de la vie sont à elles seules les reflets d'une éternité pressentie, la mission empreinte de mystère sur cette terre, dans laquelle nous prîmes place pour devenir ce que nous sommes.

En un an, le livre étant sorti en octobre 1930, une troisième édition est devenue indispensable. Celle-ci a subi d'importants rajouts pour approfondir quelques-unes des questions traitées, mais aussi pour préciser les points étant l'objet de polémiques.

Munich, Octobre 1931

A. R.

1. Dans un libelle, D. Strathmann répond aussi significativement à l'affirmation selon laquelle les églises devraient, d'abord, se soucier de la misère du peuple allemand et non des missions nègres : « Comme si c'était là leur devoir! Au nom du culte de la race, doivent-elles renier la tâche humanitaire des missions ? ». Autrement dit, la race et l'âme des nègres (ou des bons juifs) valent plus que la nation à laquelle on a l'honneur d'appartenir.

Pour la cinquième édition

Immédiatement après le début de la révolution allemande, une cinquième édition s'impose ; elle doit paraître sous une forme populaire, pour aider à l'approfondissement de la renaissance germanique. Les premiers coups de cloche annonçant l'avènement de la liberté allemande ont sonné. Le destin apportera la suite.

Berlin, Mai 1933

A. R.

Pour le 150e mille

Le *Mythe* a aujourd'hui creusé de profonds sillons dans la vie du peuple allemand. Le nombre toujours croissant des tirages illustre clairement qu'une révolution spirituelle décisive est en train de prendre une dimension historique. Beaucoup d'éléments, qui paraissaient n'être dans mon oeuvre que des idées curieuses, sont devenus des réalités politiques. Maints autres trouveront, je l'espère, leur incarnation comme résultat de la nouvelle sensibilité.

Le tribunal inquisitorial de l'Eglise romaine a solennellement mis à l'index le *Mythe.* Cette manifestation d'impuissance contribuera à une diffusion encore plus large de mon oeuvre. Je me trouve donc à l'index en compagnie de la meilleure société.

La révolution politique est terminée, la mutation des esprits ne fait que commencer. D'ores et déjà *Le Mythe du XXe siècle* se tient au premier rang pour la servir.

Berlin, Mai 1934

A. R.

Pour les 500 000.

En décembre 1936, le tirage du *Mythe* a dépassé le demimillion d'exemplaires. Il est évident qu'on ne peut plus parler d'un simple succès d'édition, mais que mon ouvrage est devenu une parcelle de vie du peuple allemand ; il a pris possession intérieurement de millions d'hommes qui ont eu le courage de rejeter le passé pour marcher gravement vers un nouvel avenir.

Pour cette nouvelle édition, j'ai parcouru une nouvelle fois le livre et n'ai presque rien trouvé à changer. Ce que j'ai exprimé à l'heure des plus rudes combats politiques a profondément prouvé son bien fondé pour aujourd'hui. Sur le seul terrain de la politique nationale actuelle, certaines choses ont été dépassées ; les exposés correspondants ont donc été complétés.

Pour d'autres raisons, les pensées développées dans le *Mythe* ont été rassemblées, ultérieurement, sous forme de discours dans deux volumes *: Blut und Ehre («* Sang et Honneur ») et *Gestaltung der Idee («* Formation de l'idée »). J'ai répondu à mes adversaires catholiques romains dans le texte *An die Dunkelmânner unserer Zeit* (« Aux obscurantistes de notre temps ») (tirage 68 000 exemplaires).

Une transformation décisive des esprits et des âmes s'effectue dans toute l'Allemagne. A son service, *Le Mythe du XX` siècle* est aujourd'hui au premier rang.

Berlin, Janvier 1937

A. R.

LIVRE PREMIER

Le combat des valeurs

Je ne suis roi qu'aussi longtemps que je reste libre.

Frédéric le Grand

I. Race et âme de la race

1.

Au cours de certaines périodes, il s'avère nécessaire de récrire l'histoire universelle : celle qui commence aujourd'hui est de celles-la. Les vieilles images du passé ont pâli, les silhouettes des grands hommes paraissent déformées, leurs motivations profondes mal interprétées, pour finir, leur être le plus intime tout-à-fait méconnu. Une vitalité, expression d'une force jeune, et dont les racines sont pourtant très anciennes, éprouve le besoin de s'exprimer ; une nouvelle conception du monde naît et commence à affronter énergiquement les anciennes formes, les usages consacrés et les valeurs acceptées. Ce débat n'est plus simplement une débat sur le plan historique, mais bien une réflexion fondamentale. Surtout, cela ne concerne plus seulement quelques spécialités, mais tous les domaines. Enfin, le phénomène intervient aussi bien aux sommets des choses qu'à leurs racines.
Voici ce qui caractérise notre époque : le rejet de l'absolu, le refus de ce qui serait illimité. Cela signifie que l'on se détourne de toutes les valeurs existant au-delà de la vie organique, que le moi individuel se figurait autrefois pour créer artificiellement une communauté supra-humaine de toutes les âmes. Jadis, la christianisation de la terre et la promesse d'une rédemption par le retour du Christ n'avaient pas d'autre but. Puis ce fut, dans le même sens, le rêve de « l'humanisation de l'humanité ».

Ces deux idéaux se sont engloutis dans un chaos de sang lors de la guerre mondiale qui représentait une régénération spirituelle. Le fait que curieusement aujourd'hui l'un et l'autre trouvent toujours plus d'officiants et de disciples fanatisés n'y change rien. Ce sont deux phénomènes d'une rigidité cadavérique. Une foi, morte dans l'âme, ne doit et ne peut pas être ressuscitée.
L'« humanité », l'« église universelle », le « moi » individualiste et séparé du sang, n'ont plus l'attrait de valeurs suprêmes, mais ils ressemblent maintenant partout à des élucubrations délirantes, plus ou moins chancelantes, à des abstractions violant la nature et sans véritable dessein. La fuite du XIXe siècle vers le darwinisme et le positivisme fut la première grande protestation, mais de nature purement instinctive et matérielle, contre les idéaux des puissances sans vie et sans souffle, qui, de Syrie et d'Asie Mineure, nous ont autrefois envahis et ont préparé notre dégénérescence spirituelle. Le christianisme et l'humanitarisme se dispersant dans l'univers, méprisaient les torrents de sang, symbole de la vie réelle, qui frémissaient dans les veines de tout vrai peuple et de toute civilisation ; ou alors le sang fut privé d'âme, devint une simple formule chimique et fut ainsi « expliqué ». Mais aujourd'hui, une génération entière commence à pressentir qu'on ne peut créer et conserver de vraies valeurs que là où la loi du sang détermine les idées et les actes des hommes, consciemment ou inconsciemment. Au niveau du subconscient, l'homme accomplit dans son culte et dans sa vie, les commandements du sang quasiment . en rêve « natursichtig » (naturosensoriel), mot bien senti désignant parfaitement cette harmonie entre la nature et les sentiments. Jusqu'au jour où les coutumes, suivant l'activité subconsciente, adoptent de plus en plus un caractère intellectuel, pour finir non pas par une tension créatrice mais par un conflit. Ainsi la raison et l'intelligence s'éloignent de la race et de l'espèce. Détaché des liens du sang et des générations, l'individu est victime de conceptions abstraites, absolues et sans représentation du réel ; il se sépare toujours davantage de l'environnement de son espèce pour se mélanger à du sang ennemi. La personnalité, le peuple, la race et la civilisation meurent de cette profanation. Et aucun de ceux qui ont méprisé le caractère sacré du sang, n'a échappé à sa vengeance : ni les Hindous, ni les Perses, ni les Grecs, ni les Romains. L'Europe nordique n'y échappera pas non plus, si elle ne rebrousse pas chemin et ne se détourne pas des conceptions vides, des idées absolues exsangues et ne recommence confiante à écouter couler la source jaillissante de sa propre sève originelle et de ses valeurs.

Une nouvelle conception de l'histoire de l'homme et de la terre, vivante et complexe, apparaît progressivement aujourd'hui, quand nous reconnaissons respectueusement que la séparation entre le sang et le milieu, entre deux sangs, représente pour nous le dernier fait accessible, au-delà duquel plus rien de ce qui est à découvrir ne nous sera accordé. Mais cette connaissance est indissociable de l'évidence que les combats du sang et le mystère de la vie en devenir ne sont pas deux choses distinctes, mais une seule, revêtant des aspects différents. La race est l'expression d'une âme, le patrimoine d'une race est une valeur en soi, sans rapport, ni avec des valeurs ignorant le sang qui négligent le réel, ni avec les adorateurs de la matière, qui voient le devenir seulement temporellement et spatialement, sans reconnaître celui-ci comme l'ultime, le plus grand de tous les mystères.

Pour cette raison, l'histoire des races est tout à la fois une histoire naturelle et une mystique de l'âme ; mais celle de la religion du sang est à l'inverse le grand récit de l'ascension et du déclin des peuples, de leurs héros et de leurs penseurs, de leurs savants et de leurs artistes.

L'historien a désormais les moyens de plonger dans les profondeurs du passé, plus loin encore qu'on aurait osé l'imaginer il y a peu. Les monuments de tous les peuples sont maintenant livrés à nos regards, la mise à jour de très anciens témoignages de l'art humain permet une comparaison des inspirations culturelles : de l'Islande à la Polynésie, on répertorie les mythes, les trésors des Mayas sont en grande partie déterrés. Puis la géologie s'est mise à élaborer avec précision des cartes représentant la terre des dizaines de milliers d'années avant notre ère. Les recherches sous-marines ont révélé dans les profondeurs de l'océan Atlantique des masses de lave figée. Ce sont les restes des sommets de chaînes de montagnes subitement englouties et dans les vallées desquelles se développaient des civilisations qui furent détruites par une ou plusieurs catastrophes effroyables. Les géophysiciens nous désignent des massifs montagneux enfouis entre l'Amérique du Nord et l'Europe, dont nous pouvons encore voir de nos jours certains reliefs émergés au Groenland et en Islande. Par ailleurs, ils nous apprennent que d'anciennes lignes d'eau situées à plus de cent mètres au-dessus du niveau actuel de la mer sont visibles dans des îles du grand Nord (Nouvelle Zemble) ; elles rendent probable le fait que le pôle s'est déplacé et qu'un climat plus tempéré a régné en Arctique. Tout cela éclaire désormais d'une lumière nouvelle la très ancienne légende de l'Atlantide. Il semble de plus en plus probable qu'un florissant continent se soit dressé là où de nos jours grondent les vagues de l'Atlantique et où s'élèvent des icebergs géants. Une race créatrice y aurait donné naissance à une importante civilisation envoyant ses enfants, marins ou guerriers, à travers le monde. Et même si l'hypothèse de l'Atlantide n'était pas soutenable, il faudrait admettre l'existence d'un centre nordique de civilisation préhistorique.

Depuis longtemps, nous avons dû renoncer à croire que des mythes et des religions semblables étaient nés simultanément dans tous les peuples, de la même façon. La démonstration rigoureuse des nombreuses migrations de légendes de peuple à peuple et leur fixation en divers points par différents groupes de population, a prouvé au contraire que la plupart des mythes fondamentaux avaient un centre de rayonnement tout à fait déterminé, un point d'origine précis, et qu'ils ne sont compréhensibles dans leurs formes extérieures, que dans un milieu donné. Ainsi la théorie des grandes migrations de races et de peuples en des temps les plus reculés devenait certaine. Dans ce sens, le culte solaire, avec ses phénomènes concomitants, n'est pas apparu à un certain moment du développement universel, partout spontanément, comme une étape inévitable, mais là où le soleil a dû être un événement cosmique particulièrement frappant dans le grand Nord. Nulle part ailleurs, l'année se divisait aussi rigoureusement en deux moitiés et il n'y a que là que le soleil pouvait faire pénétrer, jusqu'au plus profond de l'âme, la certitude d'un élément constitutif propre à régénérer la vie de l'univers. Si certains vilipendaient cette hypothèse, il est insensé de douter aujourd'hui de l'existence passée d'un centre nordique de création, nommons le l'Atlantide sans nous prononcer avec certitude sur l'existence d'une terre engloutie dans l'Atlantique d'où auraient autrefois émigré dans toutes les directions des essaims de guerriers, premiers témoins de ces peuplades nordiques, nostalgiques de la terre natale. Continuellement, le potentiel humain se serait renouvelé afin de conquérir ou d'organiser la vie sociale. Et ces masses d'Atlantes prirent la mer sur leurs navires en forme de cygnes ou de dragons, vers la Méditerranée et l'Afrique ; ils traversèrent l'Asie centrale, vers Kutscha (Kouldja), peut-être même atteignirent-ils la Chine, et par l'Amérique du nord, ils se dirigèrent vers le sud de ce continent.

Quand Ahura-Mazda dit à Zarathoustra : « Une fois seulement dans l'année, on voit le coucher et le lever des étoiles, de la lune et du soleil ; et les habitants tiennent pour un jour ce qui est une année », c'est une réminiscence lointaine de la patrie nordique du dieu perse de la lumière, car ce n'est que dans la zone polaire que l'année entière est composée d'un jour et d'une nuit durant chacun six mois. Le *Mahabarata* nous apprend qu'au cours de la visite du héros hindou, Ardjouna, sur la montagne Meru, le soleil et la lune allaient chaque jour de gauche à droite, spectacle n'ayant pu avoir lieu dans le sud tropical, car la roue solaire ne roule que dans l'extrême nord sur la ligne d'horizon. Les Hindous Adityas font la prière suivante : « Puisse la longue obscurité ne pas venir sur nous », et on plaint le lumineux Agni, qui s'est « trop longtemps attardé dans la longue obscurité » , ce qui ne peut faire allusion qu'à la profonde nuit hyperboréenne.

De même, ces réminiscences immémoriales aryanoatlantes qui apparaissent dans les symboles, costumes et dessins cultuels ne sont compréhensibles qu'en fonction d'une origine nordique. Nous trouvons le navire nordique avec son cou de cygne et son trèfle dans l'Egypte pré-dynastique. Pourtant, c'est le peuple souverain des guerriers Amorites, apparu après la véritable race égyptienne, qui fournissaient ses rameurs. Cette ethnie était déjà reconnue de Sayce comme ayant une peau claire et les yeux bleus. Ils traversèrent jadis l'Afrique du nord en bandes de chasseurs bien organisés, qui peu à peu se répandirent sur tout le pays ; certains allèrent jusqu'à Babylone en passant par la Syrie. Les Berbères, dont une partie conservent encore la peau claire et souvent même les yeux bleus, ne remontent pas aux raids ultérieurs des Vandales, mais bien à la très ancienne vague atlanto-nordique. De nombreux chasseurs Kabyles, par exemple, sont aujourd'hui encore irréfutablement d'origine nordique (ainsi, dix pour cent de la population dans les environs de Constantine, et encore davantage dans le Djebel Scheschor, sont des Berbères blonds). La couche régnante de l'Egypte ancienne présente, significativement, des traits plus fins que le peuple. Ces « Hamites » sont vraisemblablement un mélange d'Atlantes et de population originelle négroïde. En 2400 avant l'ère chrétienne, apparaissent des hommes à peau

claire, cheveux blonds-roux et yeux bleus : c'est ce Lybien blond dont parlera plus tard Pausanias. Sur les monuments funéraires de Thèbes, on trouve représentées les quatre « races » d'Egypte : l'asiate, la négroïde, la lybienne et l'égyptienne. Cette dernière peinte avec une peau rouge, tandis que les Libyens sont toujours montrés avec des yeux bleus, barbus et de peau blanche. Le tombeau de Senye de la dix-huitième dynastie, la femme du pylône d'Horemheb à Karnak, les personnages du bateau à col de cygne du relief du temple de Médinet-Habou, le Tsakkarai (Teukroi), le fondateur de la navigation phénicienne, présentent un pur type nordique. Les motifs du tombeau de Médinet-Gurob montrent des hommes à peau claire et aux cheveux dorés ('). Les plus récentes fouilles du Mastaba près de la pyramide de Chéops (1927), on permit de découvrir la « princesse et reine Meres-Aneh » (2633-2564 avant l'ère chrétienne) représentée avec des cheveux blonds. De même, la légendaire reine Nikotris est décrite comme blonde dans tous les récits.

Ce sont des témoignages d'une race, transmis à l'Afrique du nord par une très ancienne tradition nordique.

Les Amorites fondèrent Jérusalem, et composèrent la couche nordique de la future Galilée, c'est-à-dire le « cercle des païens » d'où devait surgir Jésus. Ils ont ensuite trouvé du renfort chez les Philistins, qui pareillement, ont amené en Syrie le style des bateaux nordiques avec hache et trèfle d'eau comme symboles d'étraves, tout à fait inconnus jusque là dans ce pays.

Il est possible que le berceau originel de la race nordique reste indéterminé. Alors que les Atlantes du sud se dispersèrent encore vers l'Afrique et l'Asie du sud, ceux du nord auraient porté le dieu du soleil européen vers l'Asie septentrionale, jusqu'aux Sumériens, dont le calendrier commençait jadis avec le solstice d'hiver. Les plus récentes recherches en Islande et en Ecosse renforcent la possibilité d'une migration au Paléolithique. Avant l'immixtion d'une race sombre à tête ronde, l'Irlande, aussi, avait pour idéal de beauté une peau blanche comme lait et des cheveux blonds. Plusieurs points demeurent problématiques. Tout d'abord une recherche naissante devra déterminer si les plus anciens signes cultuels, les premiers dessins sur roche du temps de la pierre, ont été aussi le fondement de l'écriture linéaire de l'Egypte pré-dynastique, et si d'autres écritures de la terre ont cette symbolique atlante pour source originelle. Mais aucun résultat ne pourra changer le grand principe selon lequel le « sens de l'histoire du monde » est parti
du nord, rayonnant sur toute la terre, porté par une race blonde aux yeux bleus, et qui, en plusieurs grandes vagues, a fixé la face spirituelle du monde, même là où elle devait totalement disparaître. Le raid des Atlantes vers l'Afrique du nord n'est pas qu'une légende et celui des Aryens vers la Perse et l'Inde, suivi des Doriens, des Macédoniens, des Latins, constituent ce que nous appelons la migration des peuples germaniques, la colonisation de la terre par l'Europe germanique.

Quand la première grande vague de sang nordique déferla sur le massif montagneux indien, elle avait déjà rencontré beaucoup de races étranges et hostiles. Presque inconsciemment, les Hindous gardaient leur distance vis-à-vis de ce monde étranger, obscur qui s'offrait à leurs yeux. Le système des castes fut la conséquence de cette reserve instinctive : Varna signifie caste, mais aussi couleur. Les Aryens à la peau claire, tenant donc compte de ce qu'ils voyaient et constataient, creusèrent un fossé entre eux, race conquérante et les hommes à peau sombre de l'Hindoustan. A la suite de cette séparation entre deux sangs antinomiques, les Aryens élaborèrent une conception du monde qui, même après de longs conflits avec les conceptions pullulantes des sous-races autochtones, ne peut être dépassée par aucune philosophie tant elle est vaste et profonde. La période, par exemple, qui s'intercale entre les chants héroïques des Védas et celle des Upanishads, est équivalente à un développement et en même temps à un combat contre la magie et l'extase vulgaire. Les sacrifices intimant aux dieux et aux esprits de se manifester, commencent à se répandre. Le prêtre empilant les bûches du sacrifice et brandissant l'instrument de culte succombe aussi à ces croyances magiques. Chaque geste et chaque mouvement possède désormais un sens secret. Comme le constate Deussen, un temps rituel se glisse, entre le temps mythologique et le temps philosophique ; la prière, qui chez le vrai brahmane était une puissante élévation, devient un acte magique pour vaincre les dieux et les démons. Au milieu de cette décadence surgit l'enseignement lumineux de l'Atman, non
sous la forme d'un « acte de développement psychologique » totalement incompréhensible (même Deussen ne se risque pas à donner une explication), mais sous celle d'un réveil de l'esprit aryen face à la conception magicosuperstitieuse des asservis non-aryens. Cette conception devient carrément une certitude quand on peut constater que la suprême connaissance de la valeur propre de l'âme et du moi, libérée de toute cette magie et sorcellerie, s'est répandue à partir des cours royales, étant issue de la caste des guerriers. Bien que plus tard les brahmanes aient enseigné une nouvelle pensée, selon laquelle l'âme du monde et l'âme de l'individu seraient de la même essence, ils n'ont pu taire la véritable origine de ce savoir. Ainsi, on découvrit que le brahmane Gargya Balaki tenait son enseignement de l'Atman du roi Ajataçatru, que le dieu de la guerre Sanatkurama était le maître du brahmane Nârada, et que le roi Pravâhana Jaivali était celui du brahmane Aruni. Grâce à cette prise de conscience aristocratique, la pratique non-aryenne du sacrifice magique s'estompa de plus en plus, pour, au milieu de la dégénérescence raciale envahir à nouveau, mais beaucoup plus tard, l'Inde des ksahtryas.

Seigneur né, l'Hindou sentait sa propre âme se dilater, se confondre avec le souffle vital qui remplit tout l'univers et inversement, il ressentait l'haleine du monde sourdre dans son propre sein comme la sienne. La nature

étrangère, féconde, subvenant à presque tous les besoins, ne put le contraindre à se retirer de cet approfondissement métaphysique. La vie active qui était encore exigée des vieux maîtres de l'Upanishad, même de l'ermite retiré du monde, perdait de plus en plus sa force devant le rêveur pénétrant dans les vallées de l'âme, et ce chemin allant de la couleur à la blanche lumière de la connaissance conduisit à la plus fantastique tentative de maîtrise de la nature par la raison. Beaucoup d'Hindous, sûrement, en tant qu'individualités et aristocrates, réussirent à vaincre le monde sensible. Pour les hommes postérieurs il ne resta que le savoir, mais la condition vivante raciale s'était perdue dans l'oubli. Bientôt, on ne se souvint plus que c'est la valeur du sang qui donnait leur richesse aux Varnas, et de ce fait, elles constituent aujourd'hui en tant que simple gradation technique des métiers, la pire raillerie de la plus sage pensée de l'histoire mondiale. L'Hindou postérieur ne connut pas simultanément le sang, le moi et le tout ; il négligea le premier et mourut en essayant de ne contempler que le seul moi, c'est-à-dire en profanant la race. Les misérables bâtards en résultant se lamentent aujourd'hui dans les eaux du Gange, priant pour le salut de leur être infirme...

Après avoir vaincu, par la raison, la polarité moi-tout pour ne privilégier qu'une seule des entités, le monisme hindou s'efforça de détruire aussi les oppositions fondamentales qui se conditionnaient réciproquement, c'est-àdire supprimer la liberté au bénéfice de la nature, et la nature au profit de la liberté. C'est pourquoi, il tendait à voir la race et la personnalité se confondre dans l'idée suprême, finalement n'être que des concepts inexistants. Plus récemment, devenu spiritualiste, il considère la nature comme quelque chose d'irréel, comme un cauchemar. Une seule réalité existe pour lui : l'âme du monde (Brahman) dans son éternel retour dans celle de l'individu (Atman). En se détournant de la nature, la « Weltanschauung », jadis claire, et l'idée de race, chancellent de plus en plus. La connaissance dogmaticophilosophique chasse l'instinct. Si l'âme du monde est l'unique réalité et si l'Atman se confond avec elle, la notion de personnalité disparaît du même coup : il n'existe plus qu'une masse informe.

Dès lors, l'Inde cesse d'être créatrice, elle se fige. On s'imagine que le sombre sang étranger des Cudras qui envahit maintenant le pays a la même valeur que celui de l'Atman. Mais, en réalité, il anéantit la notion primitive de caste égale à la race, et l'abâtardissement commence. Les cultes indigènes des serpents et des phallus se propagent, on matérialise plastiquement les images symboliques de Civa aux cent bras, et un art bâtard effroyable se développe comme les lianes de la forêt vierge. L'ancien chant héroïque peut s'épanouir encore quelques temps dans les seules cours royales ; le lyrisme d'un Kalidasa et d'autres grands poètes, pour la plupart inconnus y retentissait encore momentanément. Un Cankara essaie de régénérer la philosophie hindoue. En vain. En voulant inspirer trop puissamment, on a fait éclater les artères du corps, le sang aryen de l'Inde s'écoule goutte à goutte et fertilise par endroit seulement le sol du vieil empire de l'Inde qui l'aspire ; il ne laissera de son passage qu'un régime philosophico-technique très sévère, qui dans sa folle décomposition ultérieure règne sur l'Inde contemporaine.

Nous ne voudrions pas être intolérants et prétendre que l'Hindou a d'abord renoncé à sa race, puis à sa personnalité ou vice-versa. Il s'agit plutôt d'un événement métaphysique qui dans le brûlant désir de vaincre radicalement le phénomène de la dualité, a aboli en même temps les degrés inférieurs de la dernière polarité qui se conditionnait réciproquement.

Considérée de l'extérieur, la connaissance philosophique de la grande identité Atman-Brahman précéda la décadence raciale. Dans d'autres pays, elle ne se produisit pas après l'établissement d'une idée philosophique, mais elle fut la conséquence d'un mélange durable, purement physique, de deux (ou davantage) races ennemies, dont les capacités au milieu de ce processus, loin de s'améliorer ou de se compléter, se détruisaient mutuellement.

A partir du VI, siècle, l'Iran fut le théâtre de l'extension des Perses aryens. Sous Arschama, un guide religieux naquit parmi eux, une des plus grandes personnalités de l'histoire indo-européenne : Spitama (Zarathoustra). Préoccupé par le destin de la minorité aryenne, il développa une pensée qui réapparaît seulement aujourd'hui dans l'Europe nordique : la protection nécessaire de la race, l'exigence de l'union entre personnes de même sang. Comme les couches supérieures aryennes dominantes vivaient dispersées, Zarathoustra s'efforça de les réunir par la création d'une communauté spirituelle, philosophique. Ahura-Mazda, le dieu éternel de la lumière, est une idée cosmique, le protecteur divin des
Aryens. Il n'a pas de maison (comme l'Orient l'exige pour ses dieux, ce que perpétuera Rome plus tard) ; il est la « sainte sagesse » tout simplement, la perfection et l'immortalité même. Il a pour ennemi le sombre Angromayniu et l'affronte pour dominer le monde. C'est là qu'intervient la pensée de Zarathoustra, authentiquement aryano-nordique. Dans ce combat, l'homme doit lutter aux côtés d'Ahura-Mazda (exactement comme les « Einherjar », ces guerriers morts au combat, qui accompagnent Odin dans le Walhalla, pour affronter le loup Fenrir et le serpent de Midgard, Jormungand). II ne doit donc pas se perdre dans une contemplation détachée du monde sensible ou dans l'ascétisme, mais au contraire se sentir le représentant actif d'une idée : la protection du monde, l'éveil et l'affermissement de toutes les forces créatrices de l'âme humaine. L'homme se met ainsi toujours au service du principe le plus élevé, qu'il soit penseur ou qu'il essaye de fertiliser le désert. Où qu'il aille, où qu'il soit, il sert un principe créateur : quand il sème et récolte, quand il est fidèle et que

chaque poignée de main consacre un serment inviolable. Comme l'a exprimé avec une sublime grandeur le Vendidad : « Oui sème le blé, sème la sainteté » .

Mais le mal et la tentation guettent l'homme qui peine. Pour leur échapper, Zarathoustra s'en remet au sang aryen : celui-ci impose à chaque Perse de servir le dieu de la lumière. Après la mort, le Bien et le Mal se séparent pour toujours. Au terme d'un violent combat, Ahura Mazda remporte la victoire sur Angromayniu et instaure son empire de paix.

Autrefois, les Perses tirèrent leur force de ce grand poème religieux. Et quand, malgré cet essai héroïque, il ne fut plus possible d'empêcher le sang aryen d'être absorbé par l'asiatique, le grand empire des Perses s'effondra, mais l'esprit de Zarathoustra et son mythe continua de se répandre sur toute la terre. Angromayniu est devenu le Satan du judaïsme. Le maintien naturel de la race des Perses donna à celui-ci l'idée d'un système totalement artificiel de métissage en relation avec une loi religieuse contraignante (purement juive, il est vrai) ; l'église chrétienne s'appropria l'idée perse du sauveur, du prince de la paix mondiale Caoshiane, déformée, par le concept messianique juif. Et aujourd'hui, nous avons conscience qu' une force mythique restaurée réveille au coeur et dans le nord de l'Europe, l'âme de la race qui autrefois vivait en Zarathoustra. Une mentalité et une éducation raciale nordiques : voilà l'unique solution contre l'Orient judéo-syrien, qui s'est immiscé en Europe. Je pense d'abord au judaïsme, ensuite aux nombreuses formes de l'universalisme ne tenant aucun compte de l'idée de race.

La civilisation perse devint une greffe sur le tronc de la couche inférieure sémito-orientale. Elle se désagrégea dans la mesure où l'économie et l'argent de la race des marchands gagnèrent en influence matérielle et que ses représentants accédèrent à la puissance et aux hautes dignités. Ce fut l'union par le sang et l'« égalisation » des races entraîna inévitablement l'abâtardissement.

Autrefois, un roi perse fit inscrire sur la paroi rocheuse de Behistun les mots suivants : « Moi, Darius, le grand roi, le roi des rois, d'ascendance aryenne... » . Aujourd'hui, les muletiers de ce peuple passe devant ce mur sans se douter de rien : un signe entre mille, que personnalité et race naissent et meurent ensemble.

2.

C'est en Hellade que le rêve de l'humanité nordique fut le plus grandiose. Une vague après l'autre, aryenne ou non-aryenne, déferla de la vallée du Danube et l'esprit créateur du nord submergea la population primitive. La première civilisation mycénienne des Achéens reflète déjà un caractère essentiellement nordique. Plus tard, des sous-groupes doriens assiégèrent les places fortes des indigènes de race étrangère, les réduisirent en esclavage et mirent fin à la domination du légendaire roi sémito-phénicien, Minos, qui grâce à sa flotte de pirates, contrôlait le pays qui deviendrait la Grèce. Fidèles à leur honneur de seigneurs et de guerriers rudes, les tribus hellènes firent table rase de la forme de vie avilissante du mercantilisme proche-oriental, et, avec les bras disponibles, un esprit créateur sans pareil bâtit des légendes indestructibles et obtint par la force le loisir de composer et chanter d'immortels poèmes héroïques. Une véritable constitution aristocratique empêcha le mélange des sangs. Les premières vagues nordiques, affaiblies par le combat, furent renforcées par les immigrations successives. Les Doriens, puis les Macédoniens protégèrent le sang créateur des tribus blondes jusqu'à l'épuisement. Les forces du Proche-Orient, par leur écrasante supériorité revêtant des formes multiples, s'infiltrèrent par mille canaux, empoisonnèrent l'Hellade et remplacèrent le Grec par le Levantin débile qui n'a de commun avec lui que le nom. L'Hellène disparut définitivement et seules quelques rares statues témoignent encore de cette magnifique âme raciale qui créa autrefois Pallas Athéna et Apollon. Nulle part, on ne voit avec plus de grandeur et de clarté, le refus naturel nordique de la magie que dans les oeuvres religieuses de la Grèce, encore trop peu étudiées pourtant. Et lorsque les chercheurs se penchèrent sur la religiosité des Hellènes, ils ne s'intéressèrent sérieusement qu'à ces époques où le Grec était divisé dans sa substance, partagé et oscillant entre ses valeurs propres et des attitudes mentales étrangères. Or, le caractère majestueux du temps homérique, pleinement confiant en son destin, est la caractéristique d'une authentique âme religieuse. Mais le dix-neuvième siècle décadent ne pouvait plus comprendre correctement cette période, car les âges d'or et d'argent d'autrefois, ne gaspillaient pas leurs forces en essayant de résoudre des « problèmes » futiles. Et pourtant, le culte des lumineuses figures d'Apollon, de Pallas Athéna, de Zeus le père du ciel sont les meilleures preuves de la piété la plus fervente. Apollon aux cheveux d'or (Chrysokomos) est le gardien et le protecteur de la noblesse et de la joie, défenseur de l'ordre ; il enseigne l'harmonie des forces de l'âme et le rythme. Il est la lumière ascendante de l'aube, et le protecteur de la vision intérieure et le dispensateur du don prophétique. Il est encore le dieu du chant et de la danse rythmique, mais non extatique. Le cygne d'origine nordique lui est consacré, symbole de clarté et de noblesse. Plus au sud, son symbole est la palme. Sur le temple de Delphes, les mots suivants étaient gravés : « Rien de trop », « Connais-toi, toi-même » , deux sentences homéroapolliniennes.

Jaillie du cerveau de Zeus dans un formidable éclair, Pallas Athéna, la fille aux yeux bleus du tonnerre, la vierge sage et réfléchie, gardienne du peuple hellène et fidèle protectrice de son combat, se tient à côté d'Apollon.

Ces créations de l'âme grecque, éminemment religieuses, trahissent une vie intérieurement droite et encore pure de l'homme nordique. Elles représentent, au plus haut point, une profession de foi religieuse et l'expression d'une confiance dans l'espèce et dans les divinités, vues d'une manière géniale et naïve, amicalement disposées envers l'homme. « Il n'y a chez Homère, ni polémique, ni dogmatisme » , dit Erwin Rohde (Z), caractérisant par cette seule phrase, l'essence d'un sentiment religieux véritablement aryen. Ce profond connaisseur de l'identité hellène ajoute : « Homère portait peu d'intérêt au mystère, voire à l'extase. Lui-même n'y était nullement enclin ». C'est la plus étonnante droiture des meilleures races qu'exhale chaque vrai vers de *l'Iliade* et que l'on retrouve dans tous les temples de l'Hellade. Mais derrière ces créations vivaient et agissaient des valeurs pélasgiques, phéniciennes, alpines et plus tard syriennes. Selon la puissance de ces races, de nouvelles divinités gagnaient du terrain. Les dieux grecs étaient des héros de la lumière et du ciel, alors que ceux du Proche-Orient non-aryen portaient tous en eux des traits terrestres. Demèter, Hermès, etc... sont des produits typiques de l'âme de ces races. Alors que Pallas Athéna est une protectrice guerrière du combat de la vie, le pélasgique Arès est un monstre sanguinaire. Alors qu'Apollon est le dieu de la lyre et du chant, Dionysos (au moins par son côté non-aryen) est celui de l'extase, de la luxure, des ménades déchaînées.

Depuis deux siècles, on s'est efforcé d'interpréter la civilisation grecque. De Winckelmann, en passant par les classiques allemands, jusqu'à Preller et Voss, on insiste sur l'adoration de la lumière, la contemplation du monde, mais cette ligne de recherches continue de sombrer, sa vigueur s'estompe de plus en plus. On transforma les penseurs et les artistes en individus isolés, coupés du sang et du sol ; du point de vue individualiste, seulement psychologique, on essaya d'« expliquer » ou de critiquer la tragédie attique ; on ne comprenait Homère que du point de vue formel, esthétique, et le rationalisme innovant helléniste devait donner sa bénédiction à une littérature commune, anémiée, à base d'épais volumes à caractère magistral. L'autre courant, romantique celui-là, se perdait dans les profondeurs des âmes qui apparaissent à la fin de *l'Iliade,* dans les rites funéraires, ou chez Eschyle dans l'activité des Erinnyes ; il pénètre dans l'âme des anti-dieux chtoniens du Zeus olympien. Partant de la mort et de ses énigmes, il vénère les divinités matriarcales emmenées par Déméter, et finalement épuisé ne vit plus que dans le dieu des morts, en Dionysos. Cela fut particulièrement décrit par Welcker, Rohde, Nietzsche lorsqu'ils parlaient de cette « terre-mère », informe, qui donne la vie à tout ce qui naît et meurt, c'est-à-dire ce qui finalement reviendra dans son sein. En frissonnant d'admiration, le grand romantisme allemand sentit combien on tirait de sombres voiles pour lui cacher les dieux lumineux du ciel et il s'enfonça profondément dans le monde instinctif, informe, démoniaque, sexuel, extatique et chtonien : la vénération de la mère. Et tout cela est toujours présenté comme grec.

Il faut établir ici une distinction. En dépit du fait que les tribus hellènes accueillirent des étrangers et adoptèrent leurs manières de penser, tout ceci n'est qu'extérieur, artificiel. Ce qui compte c'est le fond et la forme de ce qui était sans aucun doute prédominant. Quand, par exemple, Jacob Burckhardt dit : « Ce qu'ils (les Grecs) ont fait et supporté, ils l'ont fait et supporté librement et différemment de tous les autres peuples précédents. Ils sont originaux, spontanés et conscients, là où chez tous les autres, dominait une plus ou moins triste nécessité » (3), il éclaire ainsi la plus grande profondeur de l'âme grecque. Plus tard, il évoquera encore les Hellènes en les appellant Aryens, parlera d'autres peuples et tribus, mais jamais il ne se doutera qu'il avait découvert une loi concernant les races et leur âme. Non seulement il ne différenciait pas les Grecs du quatrième de ceux du cinquième siècle, mais il fit disparaître le combat dramatique des races, des âmes et des dieux, pour ne laisser qu'un mélange de toutes les particularités. Finalement, malgré mille faits, indications et hypothèses, la personnalité grecque est étouffée. Cette liberté intérieure de l'antique Hellène a pourtant bien lutté contre ce lugubre Proche-Orient. Voilà le drame de tout un peuple : ce conflit a engendré les plus grands exploits, mais il a rendu les Hellènes plus malheureux que la plupart des hommes ne le croient. Et même si ultérieurement, ce choc dans l'histoire de l'Hellade a été expliqué différemment, on n'a pas progressé davantage vers le fond de la question.

Ce fut Gôrres (comme Baumler le montre) qui le premier a consciemment expliqué une polarité revenant sans cesse dans l'histoire de l'humanité par la tension entre les deux sexes, mais c'est Bachofen qui a développé et mené à bien cette pensée qui fête, aujourd'hui, sa résurrection alors que se dissolvent toutes les formes et figures.

La Mère, la nuit, la terre et la mort sont les éléments qui apparaissent à la recherche romantico-intuitive comme le fond caché de la Grèce antique. D'Etrurie, en passant par la Crète, jusqu'au fin fond de l'Asie Mineure, le matriarcat règne sous de multiples formes dans les moeurs et le Droit, même dans le cadre de la tyrannie masculine. D'après des récits mythiques, cela entraîne les règnes d'Amazones et d'hétaïres, mais aussi les rites funéraires poétiques, ultime honneur rendu aux morts,

et les mystères liés à l'esprit de la terre. Les mères sont présentées, individuellement comme des incarnations de la grande et mystérieuse Gé, la terre-mère originelle. Elles sont considérées comme sacrées et inviolables. A l'occasion du meurtre d'une seule, Gaïa (ou Gé), la « terre » elle-même se dresse et réclame la tête du coupable en prenant l'apparence des Errinyes, assoiffées de sang. Celles-ci ne s'apaiseront pas avant que celui du meurtrier ait coulé et été absorbé par la terre en expiation de la faute. On ne cherche pas si une mère a raison ou tort, car représentant la valeur en soi, elle a droit à sa totale inviolabilité. La fille hérite de sa genitrice le bien garantissant son indépendance, son nom, le droit à la terre et ainsi la femme apparaît comme la

personnification de l'immortalité de la matière, plus exactement comme le symbole de l'indestructibilité de celle-ci, qui n'a pas de forme en soi. Les Lyciens, les Crétois (seuls à utiliser le mot « matrie »), l'ensemble des îles grecques, et même l'ancienne Athènes pensaient ainsi. Mais un jour le nordique Thésée battit les Amazones devant ses portes et la déesse protectrice de la ville ne fut plus une mère, mais la vierge Pallas Athéna, sans mère et sans enfant, fille du Zeus céleste.

C'est sur le sol de la Grèce que fut livré le premier combat décisif entre les valeurs raciales ; son importance fut déterminante dans l'Histoire, et il donna l'avantage aux peuples de caractère nordique. Dorénavant l'homme devait sa naissance au jour, à la vie ; à partir des lois de la lumière et du ciel, l'esprit et la volonté du père ont créé tout ce que nous appelons la civilisation grecque, le plus grand héritage de l'Antiquité pour notre identité. C'est pourquoi, il est faux de croire qu'il n'y a aucun lien vivant entre le droit matriarcal et ses conséquences, et la race, et corrélativement de croire que le système de la lumière, d'apparition plus récente, ne serait qu'un « stade ultérieur d'une évolution pour laquelle la femme et sa domination représenteraient la « donnée primitive » (Bachofen). Malgré certaines exactitudes, cette erreur est suffisamment importante pour jeter à elle seule une ombre sur tous les autres jugements, pourtant souvent vrais, eux aussi, si profonds soient-ils, et cela empêche la compréhension de ce qui s'est passé dans les âmes et dans les esprits de la civilisation postérieure occidentale et germanique. Certes, des idées et des valeurs romaines, chrétiennes, égyptiennes ou juives ont pénétré dans l'âme des Germains ; elles eurent parfois un effet destructeur. Si l'Histoire est l'interprétation des caractères, le témoignage d'un être luttant pour le développement de son identité, nous devons alors séparer les valeurs germaniques de toutes les autres, pour ne pas nous condamner nous-mêmes. Mais malheureusement, cette fonction de l'Histoire, à la suite d'une position purement chrétienne à l'origine, puis humanitariste, fut progressivement négligée et le dogme d'une prétendue évolution de l'humanité privilégié. Une pensée abstraite, et diversement présentée, commença à déraciner la vie ; c'est pourquoi la réaction du romantisme allemand fut aussi bienfaisante qu'une pluie après une longue sécheresse. Mais précisément dans notre époque d'internationalisation des masses, c'est le moment de suivre, dans tous les domaines, ce romantisme proche du peuple jusqu'à son noyau racial et de le libérer de certaines extases nerveuses dont il est encore victime. Les Germains, les Allemands, ne se sont pas « développés » parce que des prêtres ou des érudits leur ont proposé un idéal nébuleux, mais parce qu'ils se sont défendus, ou alors, ils se sont dispersés ou soumis. Mais vu sous cet angle, le panorama de toute l'histoire des races, des peuples et cultures de la terre se transforme. Ainsi, les populations pré-grecques autour de la mer Egée ne se sont pas « formées » jadis en abandonnant leur croyance dans les divinités chtoniennes pour adopter le culte du soleil, du ciel, de Zeus et d'Apollon, mais elles ont été au terme de longs combats écrasées, assujetties politiquement, et partiellement intellectuellement assimilées. Patiemment, elles attendaient l'instant de faiblesse des Grecs nordiques pour faire valoir à nouveau leurs anciens droits et donc leurs anciens dieux. Aucune influence climatique, géographique, aucun environnement, n'intervient ici comme ultime interprétation : le soleil d'Homère brillait de la même façon pour les adorateurs d'Isis ou d'Aphrodite avant qu'il ne découvre le culte solaire. Comme il éclairera plus tard, le même sol, lorsque périra la Grèce.

Par ailleurs, la domination de la femme n'avait jamais été le « premier degré du progrès » des tribus hellènes nordiques, avant leur entrée dans la nouvelle patrie. Depuis le premier jour de leur existence, elles obéissaient aux commandements du père. Sans cela, on ne pourrait comprendre pourquoi les dieux grecs ne se seraient pas liés d'amitié avec les divinités pélasgiques, crétoises, étrusques, lybiennes ou égyptiennes, se reconnaissant en eux, comme plus tard leur Hélios ou leur Héraclès se sont retrouvés dans les figures des dieux de l'Inde. Par contre, les mythes grecs fourmillent de récits de combats et de triomphes. Les Hellènes brisèrent à Lemnos la souveraineté des Amazones grâce à l'expédition de Jason ; ils permirent à Bellérophon d'ébranler cette domination en Lycie ; ils montrèrent dans les noces de sang des Danaïdes le triomphe de Zeus et du grand médiateur et sauveur Héraclès sur les sombres puissances telluriques de la terre et du monde souterrain. Contrairement à la tradition nordico-germanique, la mythologie grecque est riche en images, en visions complexes ; dans tous ses développements, on retrouve la victoire de la lumière sur la nuit, alors que les dieux germaniques ayant livré moins de combats contre les dieux d'autres races n'ont pas engendré de semblables récits. *L'Iliade* est un grand chant célébrant la victoire de la lumière, de la vie sur l'obscurité et la mort. Homère était conscient que la mort et la vie ne s'opposaient pas, mais qu'ils se conditionnaient mutuellement (comme Goethe l'a proclamé à son tour). La naissance et la mort sont inséparables, et de l'union des deux naît la vie. Reconnaître cette nécessité, cette loi au fond de toute chose, c'est reconnaître aussi l'activité de l'impersonnelle Moire : Thétis prévoit la mort de son fils, mais ne prie pas Zeus de prolonger sa vie, consciente que le ciel qu'il personnifie est également soumis à des lois cosmiques symbolisées par la balance du destin. Les Moires (voir aussi les Nornes du monde divin germanique) sont de sexe féminin, car chez la femme, l'impersonnel règne seul ; elle est la porteuse de la loi végétative, sans. volonté, semblable à une plante.

Une valeur nordique se manifeste, de nouveau, ici l'Apollon, « destructeur des démons originels » (Eschyle), c'est-à-dire de la magie non-nordique. Quand le Lycien Glaukos répond mélancoliquement à Diomède qui l'interroge sur son origine raciale, que les races humaines sont comme les feuilles des arbres, il apparaît que la conception informe et dépersonnalisée de la pré-Grèce a été introduite en Lycie, malgré le culte solaire

apollinien. Mais dans la tragédie grecque, qui naquit au moment où la Grèce livrait les plus rudes combats mettant son existence en péril, les Hellènes sont à nouveau obligés d'affronter les puissances chtoniennes. Mais on ne retrouve plus l'assurance lumineuse, autoritaire, la certitude de la victoire qui faisait la force d'Homère :

« Celui qui est mort, il faut le pleurer un jour Et ensuite l'enterrer avec un coeur dur » ;

ne s'agit-il pas de combats acharnés entre deux conceptions du monde, deux manifestations d'âmes raciales très différentes ?

Eriphyle trahit son mari pour un collier. Son fils vengera le père en tuant sa propre mère. Le droit de la Grèce primitive ne se soucie pas de la faute de la femme, mais spontanément la terre se dresse pour venger le sang répandu, et les Errinyes précipitent Alcméon dans la folie ; seul Apollon peut le sauver, in extremis, en lui conseillant de poser son pied en un endroit du monde, qui était encore invisible au moment du meurtre de la mère. Une île nouvellement jaillie des flots sera cette planche de salut... C'est dans *l'Orestie* que la lutte entre les âmes des races est présentée de la façon la plus grandiose ; très consciemment, les anciennes et les nouvelles forces sont mises face à face, ce qui élève l'oeuvre au rang de symbole immortel (4). En fonction de la vieille loi des proche-orientaux, le matriarcat chtonien, on ne cherche pas à savoir si Clytemnestre a tort ou a raison, mais Gaïa envoie ses furieuses servantes pour châtier et tuer le meurtrier de sa mère. Cependant, les défenseurs de la nouvelle conception spirituelle nordique forment une barrière devant Oreste et protègent celui qui a vengé le père assassiné. « Elle n'était pas apparentée par le sang à l'homme qu'elle a abattu », crie l'Errinye, « ô nouveaux dieux, vous l'arrachez de ma main, comme s'il s'agissait d'une loi et d'un droit très ancien ». Apollon, personnification du nouveau droit, la contredit : « La mère n'est pas la procréatrice de ses enfants. C'est le père qui procrée... » Et Athéna, la fille de Zeus, ajoute

« De tout coeur, je loue tout ce qui est masculin » . Mais magnanime, Athéna (et Apollon) tend ensuite la main aux puissances vaincues, en signe de réconciliation et promet aussi la considération des hommes aux forces apaisées, demeurant « profondément dans la nuit sans soleil »

« Toujours équipée pour le combat téméraire et la gloire Je ne veux pas me reposer avant que tout le monde
N'honore ma ville victorieuse » .

C'est ainsi qu'achève Eschyle, tout aussi puissant et conscient de sa force qu'Homère.

Mais la générosité d'Apollon, dieu de la lumière, après sa victoire sur les dieux chtoniens, eut pour conséquence de les fortifier et de leur permettre de survivre souterrainement. Et plus tard, après le mélange racial entre Grecs et autochtones, ni l'élément chtonien, ni l'élément purement céleste, ne l'emporta de façon décisive et les deux s'unirent dans le, rite dionysiaque. Or, si Dionysos défend le droit du père, il devient pourtant le dieu des morts qu'Antigone implore, et de ce fait, il perd le caractère lumineux et fort d'Apollon ; il s'amollit et s'enivre souvent pour finalement sombrer dans la nuit, le monde des esprits sombres et des ménades. Les animaux consacrés à ce dieu démon sont sinistres. Ces divinités naissent dans des cavernes et on ne les honore que la nuit. C'est, racialement et psychiquement, un élément étranger qui pénètre avec le culte dionysiaque dans la vie grecque, et qui symbolisera bien plus tard mais sur le seul plan psychique, la décadence nordique. A la lueur oscillante des flambeaux, au son retentissant des cymbales, accompagnées de grosses caisses et d'airs de flûte, on se rassemble pour célébrer Dionysos, en farandoles enivrantes. « La plupart sont des femmes, qui tournent jusqu'à l'épuisement dans ces danses tourbillonnantes elles portent des « bassares », longs vêtements ondulants, faits de peaux de renard... Les cheveux flottent librement, les mains tiennent des serpents consacrés au « Sabazios » , elles brandissent des poignards... Elles se démènent ainsi jusqu'à la plus extrême excitation de tous les sentiments, et dans une « folie sacrée » , elles se précipitent sur les animaux choisis pour le sacrifice, saisissent et déchiquettent la proie et déchirent avec les dents la chair sanglante, qu'elles dévorent crue » (5).

Ces rites correspondaient rigoureusement au contraire du caractère grecque ; ils représentaient cette « religion de la possession » (Frobenius), qui régnait dans tout l'est de la Méditerranée, apportée par les races métissées de l'Afrique et du Proche-Orient. Il faut mettre en parallèle Saül, le roi possédé et l'ivresse de Dionysos (même ennoblie par les Grecs), et les derviches tourneurs de l'Islam ultérieur.

Le nouvel esprit grec adopte le phallus comme symbole. Par conséquent, ce que nous trouvons dans l'art et la vie concernant cet emblème n'est pas grec mais antigrec, proche-oriental (6).

Les proche-orientaux et leurs dieux agissent partout sous le splendide hellénisme. Ainsi l'ancien dieu de la terre Poséïdon, refoulé par Athéna est décrit de la façon suivante : « Il demeure sous son temple, dans le sol, sous la forme d'un reptile ; il est le serpent du château de l'Acropole, qu'on nourrit tous les mois en lui donnant un gâteau de miel » (Pauly-Wissowa). Python, le dragon pélasgique est enterré à Delphes sous le temple d'Apollon (la mise à mort de Python par Apollon était renouvelée symboliquement tous les huit ans), là où se trouve aussi le tombeau de Dionysos. Mais le nordique Thésée n'a pas tué partout les monstres du Proche-Orient ; au moindre signe d'affaiblissement du sang aryen, on voyait se redresser les monstres étrangers, c'est-à-dire le mélange proche-oriental et la robustesse physique de l'homme de l'est. Cet examen est tellement déterminant si l'on veut juger toute l'histoire du monde et des mythes qu'il est nécessaire d'étudier dès

maintenant l'opposition des âmes des races, là où la victoire du principe de la lumière nordico-apollinienne (Pindare parle « des Danaern aux boucles blondes ») n'a été que passagère, où les vieilles puissances se relevaient, et où naissaient de nombreuses formes bâtardes. Cet dégénérescence spirituelle s'est développée naturellement principalement là où les couches conquérantes grecques étaient infimes et ne pouvaient se défendre durablement contre les innombrables adorateurs de divinités chtoniennes : en Asie mineure, dans quelques îles, et en Colchide. Les glorieuses et longues épopées ont été condensées dans les légendes et les mythes. L'expédition des Argonautes et du Jason apollinien est exemplaire. Le héros et ses compagnons naviguent, selon la légende, poussés par le vent du nord, ce qui est une allusion précise à l'origine nordique d'Apollon ; du nord viennent les présents sacrés annuels, et là-bas attend le héros de la lumière.

Partout où accostent les compagnons de Jason, qui sont quasiment des Vikings, ils rencontrent de sombres dieux chtoniens, ou encore des Amazones, et la conception de la vie la plus matérialiste. Le règne de ces guerrières est expliqué par le fait que les troupes nomades de guerriers quittaient, souvent pour longtemps, leur lieu de repos ou d'habitation ; les femmes restées sur place, s'organisaient sans eux et devaient bien s'armer contre des attaques éventuelles. Finalement la plupart des hommes qui rentraient, revenaient avec des femmes étrangères, ce qui avait fréquemment pour conséquence, l'assassinat des maris infidèles ; l'épisode des femmes de Lemnos est un exemple horrible de cet esprit que la Grèce entière évoqua longtemps avec horreur. Ces femmes, rendues folles par les privations sexuelles, devinrent dès la première sujétion des hétaïres incontrôlées. Ce genre de vie prédomina toujours là où le principe apollinien ne parvint pas à s'imposer même si celui-ci fut à l'origine bien accueilli lorsqu'il était victorieux car il posait les premières véritables assises d'une civilisation durable ; mais plus tard les vieux instincts se révoltèrent à nouveau contre lui.

Ainsi Jason fut reçu par la lémurienne Hysipyle, prit Médée pour compagne et institua le mariage, contre le pouvoir des Amazones et des hétaïres. En se mariant, la femme, la mère, reçoit selon le principe nordique apollinien, une position nouvelle et respectable, le côté noble et fécond du culte de Démèter réapparaît (voir la transformation d'Isis en déesse-mère des Germains) ; mais tout cela disparaît lorsque Apollon, c'est-à-dire le Grec, n'arrive pas à s'affirmer. Cet aspect du combat est éclairé par l'histoire du même Jason qui renonça au mariage dans la ville de Corinthe, fortement imprégnée de culture phénicienne, et par l'histoire d'Héraclès qui, misogyne et vainqueur de toutes les Amazones, parcourut toute l'Afrique du nord jusqu'à l'Atlantique et pourtant s'effondra en Lybie devant Omphale.

Ainsi les Apolliniens n'ont pu se maintenir dans l'est et le compromis obtenu est la religion dionysiaque. C'est pourquoi, on recouvre les épaules de l'éclatant Jason d'une peau de panthère, pour caractériser le pourrissement dionysiaque des Apolliniens. La virilité lumineuse d'Apollon s'allie à l'extase terrestre des hétaïres. La loi de Dionysos du contentement sexuel inassouvi signifie le mélange racial effréné entre les Hellènes et les proche-orientaux, de toutes souches et de toutes natures. Les Amazones, autrefois ennemies des hommes, apparaissent comme des Ménades folles de l'autre sexe ; le principe apollinien du mariage est à nouveau bafoué. Comme le « Sabazios » survit exclusivement chez la femme, le sexe masculin se précipite aussi vers sa désagrégation, si bien que les hommes ne prennent part aux fêtes de Dionysos qu'en vêtements féminins. Partant de ce mélange racial du Proche-Orient, le régime dionysiaque des bâtards envahit à nouveau l'ouest et domine toute la Méditerranée. A Rome, les Dionysies se multiplient de manière significative, particulièrement dans le milieu des criminels. En *186*, le Sénat se vit contraint, après avoir longuement toléré ce prétendu culte religieux, de poursuivre sévèrement les réunions bacchiques. Quelques sept mille faux témoins, escrocs et conjurés furent bannis ou exécutés. Seule l'Hellade parvenait à maintenir encore le lumineux principe apollinien mettant de l'ordre dans le chaos.

Sur des oeuvres d'art grecques, Dionysos a la prestance hellénique, mais une allure efféminée. Il vit au milieu de satyres proche-orientaux, qui ensuite se retrouvent sur les pierres tombales comme des figures grotesques et annoncent bruyamment la décadence mondiale. Bachofen dit justement qu'Apollon, apparemment vainqueur en pénétrant en Asie, en est revenu transformé en Dionysos. Mais lui et tous les autres penseurs n'ont pas vu (ils étaient pourtant sur la bonne voie) que ZeusApollon personnifiait le côté spirituel et volontaire du sang nordique et grec, de même que la façon de vivre des hétaïres était une expression des races proche-orientales et nord-africaines, non-nordiques. Le mélange des mythes et des valeurs était en même temps un abâtardissement du sang et les nombreuses légendes du peuple grec sont l'expression imagée de ce combat des différents esprits guidés par leur sang.

Plus tard, ce sous-monde proche-oriental et africain a été exprimé aussi consciemment que possible par une figure historique : Pythagore. D'après la légende, il aurait parcouru Babylone et l'Inde. Lui-même a été présenté comme Pélasge et il enseignait des mystères, notamment en Asie Mineure, où toutes les « femmes mystiques », ravies, se joignaient à lui. En Grèce même, il ne pouvait pas s'installer ; d'éminents Grecs, comme Aristote et Héraclite, lui furent même franchement hostiles, car sa cabalistique des nombres ne leur avait manifestement pas plu. Aristote dit que la renommée de Pythagore repose sur l'appropriation de caractéristiques spirituelles étrangères, ce qui est aussi l'avis d'Héraclite qui proclame que Pythagore ayant beaucoup lu n'est qu'un faux artiste et un compilateur. Et la compilation, ajoute le sage Hellène, ne « cultive pas l'esprit » (7). Pythagore partit donc vers l'ouest,

pour l'Italie du sud, développa là-bas ses écoles des mystères (sorte de mélange antique de Rudolf Steiner et d'Annie Besant) gérées par des prêtresses. II fut estimé comme le plus sage des sages dans tous les milieux africains où la doctrine obscure du collectivisme sexuel de l'Egyptien Carpocrate lui fut évidemment favorable et on le considérait comme le plus vénérable savant. L'égalité de tous fut à nouveau annoncée par un tellurisme démocratique, la communauté des biens et des femmes instaurée comme but. Tout cela avait pourtant autrefois été le point de départ de la pensée méditerranéenne non-nordique, quand Apollon entra en lutte avec cette forme de vie qui lui était hostile. On ne saurait trop souligner que des propos tels que « la fin de l'évolution humaine ramènera l'état bestial des temps primitifs » (8) représentent une grotesque supercherie, d'autant plus que l'affirmation selon laquelle les cercles de culture pythagoricienne remontent aux peuples pré-helléniques et à leur culture, surgit brusquement pour être effacée définitivement par le fait que l'hellénisme s'est délivré du monde chtonien (comme s'il en avait été prisonnier...).

Toute la dramatique manière de vivre des Grecs se déroule sur deux plans : sur le premier, c'est un développement organique de l'être, de la symbolique naturelle, couronnée par les dieux de la lumière et du ciel, avec au sommet Zeus, le père des dieux ; cela va de ce stade mythique, artistique à la présentation tragique et artistique de ce monde allégorique jusqu'à la théorie des idées de Platon, c'est-à-dire à la connaissance philosophique de ce qui a déjà fait l'objet de mythes. Mais ce développement, tout entier, est en lutte permanente avec d'autres systèmes, liés à un autre sang : systèmes mythiques et plus tard philosophiques, partiellement ennoblis et assimilés par l'âme grecque, mais qui à la fin se dressent de tous côtés, des marais du Nil, des rivières d'Asie Mineure, des déserts de Lybie, décomposant, faussant, détruisant non seulement la figure nordique du Grec, mais aussi son âme.

Et ceci n'est pas une évolution, une détente d'un tout organique, mais un combat dramatique d'âmes raciales ennemies, dont nous sommes encore aujourd'hui les spectateurs émus, et quand nous contemplons lucidement la grandeur et la chute de l'hellénisme, notre sang nous dit de quel côté nous sommes : seuls des érudits ne comprenant rien à la valeur du sang peuvent revendiquer ici « l'égalité des droits de deux grands principes ».

Avec une tristesse éternelle, nous sommes les témoins de la décadence de la race et de l'âme du temps d'Homère : autrefois, le Grec nordique monta sur la scène de l'Histoire en répétant avec fierté le mot du poète « Etre toujours le premier et devancer les autres » ; mais il s'épuisa en combattant l'étranger, contre la décomposition de son originalité : le grand Théognis regrette de voir l'argent mélanger le sang des nobles avec celui des autres ; de cette manière, la race, que l'on protège rigoureusement chez les ânes et les chevaux, est souillée chez les hommes. Dans le *Gorgias*, Platon annonce vainement, par la bouche de Calliclès, l'évangile le plus sage : « La loi de la nature veut que celui qui a le plus de valeur passe avant celui qui en a moins » . Il est vrai que toute autre est « notre loi » (athénienne) selon laquelle les plus capables et les plus forts sont enfermés comme des jeunes lions pour être induits en erreur par « les chants magiques et les tours de passe-passe » des prêches sur l'égalité. Mais si quelqu'un se lève à nouveau, dit toujours Théognis, il foulera aux pieds tous ces faux charmes magiques et défendra, rayonnant, le « droit de la nature ».

Cette attente nostalgique d'une race héroïque était vaine : l'argent et avec lui le sous-homme, avait déjà vaincu le sang ; abandonnant ses principes, l'Hellène commence à s'adonner au commerce, à la politique, à la philosophie ; il désavoue aujourd'hui ce qu'il encensait hier ; le fils oublie la piété à l'égard du père ; les esclaves de toutes les parties de la terre réclament la « liberté » ; l'égalité des hommes et des femmes est annoncée ; bien mieux, au nom de cette démocratie, comme Platon le remarque ironiquement, les ânes et les chevaux bousculent les hommes qui ne veulent pas leur faire place. Les guerres diminuent le nombre des familles, de nouvelles naturalisations ont lieu. Faute d'hommes, des étrangers deviennent « Athéniens », comme plus tard des juifs de l'est deviendront des citoyens « allemands ». Et Isocrate regrette qu'après l'expédition d'Egypte *(458),* les familles des plus grandes maisons ayant survécu aux guerres médiques aient disparu : « Ce n'est pas la ville qui entasse anarchiquement beaucoup de citoyens qui doit s'estimer heureuse, mais celle qui a su conserver ses habitants d'origine » . Jacob Burckhardt constate affligé « Depuis l'intrusion de la démocratie, règne chez eux (les Grecs) une persécution permanente de tous les individus pouvant détenir une quelconque valeur! Toujours l'intolérance contre le talent » (9). Cette démocratie n'est pas la souveraineté du peuple, mais la domination du Proche-Orient sur les tribus grecques qui dispersent leurs hommes et leurs forces ; partout règne la lie humaine qui a perdu toute retenue sur les hoplites amollis, non renforcés par une paysannerie racialement apparentée.

Des démagogues sans conscience excitent les masses contre les Romains, pour les dénoncer plus tard à ceuxlà. Mais à l'approche des armées de Rome commença une fuite massive des habitants des villes menacées, une lamentable soumission aux nouveaux maîtres du monde et l'adage se répandit bientôt : « Si la chute n'avait pas été aussi rapide, il n'y aurait pas eu de salut pour nous ». Dans sa rage de reconstruire le pays, la démocratie chaotique décréta des amnisties, des rémissions de dettes, le morcellement des domaines et tout fut pire qu'avant. Les villes s'épuisèrent en de sanglantes luttes économiques ou se vidèrent ; on vit émigrer les Hellènes, engrais de culture pour peuples incultes, liés à des troubles caractériels et à un dépérissement physique. Là où, jadis, il y avait eu des villes florissantes, où des Grecs

libres se mesuraient dans les stades et où des temples étincelants avaient témoigné d'un esprit créateur, des promeneurs rencontraient ultérieurement des ruines désertes, un pays sans âme qui vive, des colonnes effondrées, et seuls des socles vides témoignaient encore des statues de dieux ou de héros qu'ils avaient soutenues jadis. Au temps de Plutarque, on pouvait à peine trouver encore trois mille hoplites et Dion Chrysostome remarque qu'on rencontre très rarement le type de l'ancien Grec : « Est-ce que le Pénéios ne coule pas à travers une Thessalie déserte et le Ladon à travers une Arcadie dévastée ?... Quelles villes sont à présent plus vides que Crotone, Metaponte ou Tarente ? » Ainsi Hysia, Tirynthe, Asine et Ornéa étaient ruinées ; le temple de Zeus à Néméa était tombé en ruines, même dans le port de Nauplie il n'y avait personne ; de Lacédémone (Sparte) « aux cent villes » , il ne reste que trois villages ; dans le territoire messénien, Pausanias cite les décombres de Dorion et Audania ; de Pylos, il ne restait que des ruines ; de Létrinoi encore quelques habitations ; la « grande cité » (Mégalopolis) en Arcadie n'était plus qu'une « grande solitude » ; de Mantinée, Orchoméne, Heréa, Manalos, Kynatha, etc... on ne relevait plus que de pauvres traces ; Lykosura n'avait conservé que ses murs ; à Oresthasion ne s'élevaient plus que les colonnes du temple dans le ciel, l'acropole d'Asia était détruite, il ne restait plus que quelques pans de mur... Démolies Daphnus, Augeia, Kallarios, glorifiées autrefois par Homère ; Oléanos, le bijou de l'Hellade, était rasée, Kalidon et Pleuron réduites à néant et Délos était si désertée que lorsque Athènes envoya une garde pour le temple qui s'y dressait, celle-ci constitua toute la population.

Et malgré tout, même dans sa chute, le Grec a freiné la marche en avant de l'Asie. Il a disséminé sur toute la terre ses dons splendides qui aidèrent la naissance d'une culture nouvelle chez les Romains nordiques et son histoire devint plus tard pour l'Occident germanique le plus vivant des contes de fées. Ainsi, Apollon est la première grande victoire de l'Europe nordique, malgré le sacrifice des Grecs, parce que derrière eux surgirent, des nouvelles profondeurs hyperboréennes, les défenseurs des mêmes valeurs : de la liberté de l'âme et de l'esprit, de l'organisation de la vie, de la force créatrice de la recherche. Rome débusqua ensuite pour longtemps, par l'épée, l'ennemi proche-oriental toujours menaçant et plus fort, et imposa plus rudement et plus consciemment que l'Hellade, le principe patriarcal apollinien ; il affermit ainsi l'Etat en soi et le mariage, en tant que condition préalable du peuple et de la protection raciale. Jusqu'à ce que la Germanie devint sous une forme nouvelle, la représentante du dieu du ciel (10).

3.

Pour l'essentiel, l'histoire de Rome développe les mêmes caractères que celle de la Grèce ; elle est pourtant plus vaste et son organisation politique plus puissante. Rome aussi doit sa naissance à une vague nordique, qui longtemps avant les Germains et les Gaulois, se répandit dans la vallée fertile au sud des Alpes, brisant la domination des Etrusques, ce « mystérieux » peuple étranger (proche-oriental). Puis ces conquérants s'unirent vraisemblablement par le sang avec la race indigène méditerranéenne encore pure et engendrèrent un type nordique extrêmement ferme et tenace, par l'union de seigneurs, paysans et héros d'une intelligence et d'une énergie extrêmement forte. L'ancienne Rome, dont l'histoire nous rapporte peu de détails, devint un véritable Etat nationaliste raciste (vôlkisch) grâce à une discipline rude et un caractère déterminé au combat contre tout l'orientalisme. Au cours de cette « préhistoire », ces personnalités furent, pour ainsi dire, formées par avance, et on vit s'accumuler cette force dont les siècles ultérieurs usèrent abondamment lorsque les Romains se virent engagés dans des conflits mondiaux. Les trois cents familles nobles au pouvoir fournissaient les trois cents sénateurs parmi lesquels furent choisis les chefs des provinces et des armées. Entourée des races maritimes du Proche-Orient, Rome dut de plus en plus souvent manier sa courte épée pour son auto-défense. La destruction de Carthage fut extrêmement importante du point de vue de l'histoire des races, car elle empêcha la civilisation postérieure de l'Europe du centre et de l'ouest de souffrir des effluves de ce foyer pestilentiel phénicien. L'histoire mondiale aurait peut-être eu un autre visage si l'anéantissement de toutes les autres centrales syriennes et proche-orientales sémito-juives avait aussi parfaitement réussi qu'à Carthage. L'action de Titus vint trop tard : le parasite proche-oriental n'était plus seulement dans Jérusalem, mais il avait étendu ses plus puissants tentacules à partir de l'Egypte et de l'Hellade contre Rome. Et déjà, il agissait aussi dans Rome! Tout ce qui était avide d'orgueil et d'appât du gain, s'installa dans la capitale sur le Tibre et s'efforça, par des promesses et des cadeaux, d'influencer les décisions du peuple « souverain ». L'ancien vote populaire se justifiait autrefois, car il ne concernait que des hommes de même sang, attachés à un sol ; maintenant, on ne trouvait plus que des immigrés de race étrangère, un tas de gueux sans caractère représentant une menace permanente pour l'Etat. Puis vint le grand Caton (l'ancien), rocher solitaire au milieu de cette marée boueuse. Prêteur en Sardaigne, consul en Espagne, puis censeur à Rome, il combattit la corruption, l'usure et le gaspillage. Il ressemblait à l'autre Caton (d'Utique). qui se tua avec son épée après avoir vainement combattu la décomposition de l'Etat. On qualifia ce geste d'acte digne d'un ancien Romain. Assurément. Mais « ancien romain » ne signifie pas autre chose que nordique. Ouand plus tard les Germains se mirent au service

d'empereurs faibles et dégénérés, entourés de bâtards pourris, ce même esprit d'honneur et de fidélité vibrait en eux comme chez les anciens Romains. L'empereur Vitellius, un lâche sans pareil, fut pris dans une embuscade tendue par ses adversaires, traîné avec une corde à travers le Forum et étranglé, mais sa garde du corps germanique ne se rendit pas. Certes, elle était déliée de son serment, mais elle se laissa pourtant exterminer jusqu'au dernier. C'était l'esprit nordique qui s'exprimait chez Caton, comme chez les Germains. Nousmêmes avons ressenti cet esprit en 1914, dans les Flandres, près de Coronel et pendant de longues années sur toute la terre.

Le chaos commence au milieu du cinquième siècle avant l'ère chrétienne : on autorise les mariages entre patriciens et plébéiens. Les unions inter-raciales consacrent à Rome, comme en Perse ou en Hellade, l'accomplissement de la décadence de l'Etat et de la race. En 336, les premiers plébéiens entrent à l'assemblée municipale romaine ; vers 300, on parle déjà de prêtres plébéiens. En 287, l'assemblée populaire plébéienne devient même une institution d'Etat. Les marchands et les financiers poussent alors leurs pions. On trouve aussi des prêtres ambitieux renégats comme les Gracques, d'autres qui cèdent aux tendances démocratiques, peut-être aussi poussés par une bienveillance généreuse, mais mal venue, et certains comme Publius Claudius, se mettent tout à fait ouvertement à la tête de la canaille de Rome.

Dans ce chaos, peu d'hommes se distinguent : le puissant Sylla aux yeux bleus, la tête purement nordique d'Auguste. Mais ils ne purent renverser le destin. Et ainsi, il advint que le pouvoir sur la masse des peuples romains, c'est-à-dire sur un empire géant, devint un cruel jeu de hasard : tout dépendait de celui qui commandait les prétoriens ou de celui qui se mettait à la tête d'une foule d'affamés. Un jour se dresse un grand homme, une autre fois un chien assoiffé de sang.

Les puissantes forces raciales de la Rome antique se sont pratiquement épuisées au cours de quatre cents ans de démocratie désagrégeant la race. Puis les chefs vinrent des provinces. Trajan fut le premier Espagnol habillé de pourpre, Hadrien le second. Le règne de l'adoption débute alors, dernier essai de sauvetage ; on sent qu'il n'est plus possible de compter sur le sang et que seul le choix personnel peut encore assurer la continuité de l'Etat. Marc-Aurèle, Espagnol lui-aussi, est déjà affaibli dans sa valeur par le christianisme : il consacre officiellement la protection des esclaves, l'émancipation des femmes, l'aide aux pauvres (l'assistance aux chômeurs, disons-nous aujourd'hui), prive de ses droits la seule force encore capable de forger des caractères, la plus forte tradition de la Rome républicaine, l'autorité du « pater familias ». Vient ensuite l'Africain Septime Sévère. «Enrichissez les soldats, méprisez tous les autres », fut le conseil qu'il donna à ses fils Caracalla et Geta. Eduqué par sa mère syrienne (fille d'un prêtre de Baal en Asie Mineure), Caracalla, l'infâme bâtard sur le trône des Césars, élève à la citoyenneté (212)tous les habitants « libres » de l'empire romain.

Ce fut la fin du monde romain. Macrinus assassine Caracalla et devient lui-même empereur. Il est à son tour abattu, et le monstre Elagabal, neveu de l'Africain Sévère, lui succède. Puis émergent encore le demi-Germain Maxime « Thrax » et Philippe « l'Arabe », un sémite. Sur les sièges sénatoriaux se vautraient presque exclusivement des non-romains. La « culture » de cette période est incarnée par Martial, un Espagnol, les Grecs Plutarque, Strabon, Dio Cassius, etc... Apollodore de Damas, qui a construit le Forum, était aussi un Grec...

Parmi les successeurs d'Auguste, Aurélien est un Illyrien, né à Belgrade, .Dioclétien est le fils d'un esclave illyrien (peut-être. d'ascendance demi-germanique), un autre César, Constantius Chlorus est lui aussi originaire d'Illyrie, mais de plus haute naissance. Après sa mort, un homme puissant est proclamé Auguste par les légions : Constantin, le fils du précédent et d'une servante de débit de boisson en Bythinie. Celui-ci évince tous ses rivaux. Ainsi s'achève l'histoire de la Rome impériale et commencent l'histoire des papes et celle des Germains.

Dans cette extrême confusion, on distingue des éléments romains, asiatiques, syriens, africains, grecs. Les dieux et les moeurs de tous les pays s'affichaient sur le vénérable forum : le prêtre de Mithra y sacrifiait ses taureaux, les Grecs adressaient leurs prières à Hélios, des astrologues et des magiciens orientaux faisaient des « miracles ». « L'empereur » Elagabal fit atteler six chevaux blancs à une météorite géante et la fit circuler dans les rues de Rome, comme symbole du Baal d'Emesa. Lui-même dansait en tête du cortège. Derrière lui, on traînait les anciens dieux et le « peuple » de Rome jubilait. Les sénateurs s'inclinaient. Des chanteurs ambulants, des barbiers et des garçons d'écurie devenaient sénateurs et consuls. Et cela dura jusqu'à ce qu'Elagabal fut étranglé et jeté dans le Tibre, ultime demeure pour des milliers de gens depuis plus de deux mille ans.

Même en faisant abstraction des nouvelles recherches sur l'histoire des races, cette interprétation du passé romain aurait dû s'imposer, notamment à propos de l'étude des législations, des coutumes et des mythes de l'ancienne Rome, car dans tous les domaines, nous découvrons des valeurs très anciennes, proches de celles de l'Afrique et du Proche-Orient, qui, sans changer de nom, se transformèrent en leur antithèse, soit progressivement, soit brutalement. Ainsi nos historiens ont constaté, que dans l'Italie du centre et du nord habitaient des Etrusques, des Sabins, des Osques, des Sabelliens, des Aeques, des Samnites, dans le sud, des Phéniciens, des Sicules, des peuplades du Proche-Orient, des colons et des commerçants grecs. Et on ne sait ni comment, ni pourquoi, éclate subitement le combat contre une partie de ces tribus et peuplades, contre leurs dieux et leurs déesses, contre leurs conceptions du droit, et leurs revendications politiques, sans qu'il soit question de l'apparition d'un nouveau combattant, ou si on le faisait, sans poser la question de son identité. Le monde des érudits fit ici appel au célèbre

concept d'évolution de l'« humanité » qui serait intervenue en vue de l'ennoblissement de l'« homme ». Les collectionneurs de faits s'accordaient, sur ce point, avec leurs adversaires, les interprètes romantiques des mythes, bien que les Etrusques aient sûrement eu une « culture supérieure » à celle des paysans latins. Comme ce slogan de « l'évolution » magique et soudaine vers une spiritualité supérieure ou vers des constitutions politiques supérieures finit avec le temps par devenir suspect, de nouveaux exégètes de l'Histoire inventèrent le principe des « cercles de civilisation » . Ce terme était aussi vide de sens que « l'évolution générale » vers la foi individuelle qu'on ne trouve que dans le cerveau de l'érudit ou du prêtre, car il n'a jamais été aussi peu fait mention des créateurs de cercles culturels que dans les oeuvres des papes de l'évolutionnisme du dix-neuvième siècle. Un cercle de culture hindoue, persane, chinoise, ou romaine, serait ainsi descendu, un beau jour, sur un territoire et aurait provoqué, grâce à ce contact magique, un changement total des mêmes êtres humains, qui auparavant s'adonnaient à d'autres coutumes. Ensuite, on nous explique la « croissance végétative » , l'épanouissement, et la décadence de ces cercles magiques, jusqu'à ce que les professeurs de la « morphologie de l'Histoire », en raison de critiques violentes, disent quelques mots en chuchotant sur le sang et ses rapports, au bout du deuxième ou troisième volume.

Ce nouvel enchantement intellectualiste commence lui aussi à se dissiper. Le « cercle romain de culture » , la « nouvelle évolution » , ne sont pas des créations du sang autochtone étrusco-phénicien, mais ils s'opposent à celui-ci et à ses valeurs. Tout cela est dû aux migrations nordiques et à la noblesse guerrière des hommes du nord, qui se mirent à débarrasser le sol italien des Ligures (la race négroïde primitive, d'origine africaine) et des Etrusques proche-orientaux ; cette noblesse devait bien payer un tribut à cet environnement, mais au cours des combats acharnés, elle fit preuve de qualités propres. Elle s'imposa plus brutalement que le peuple des Hellènes qui agit plutôt en artiste (par la déposition du dernier roi étrusque, Tarquin le Superbe, par exemple) ; beaucoup de ces exploits sont à mettre sur le compte des Européens, par contre beaucoup de pourriture et de coutumes étrangères furent importées, plus tard, en Europe, par le flux sauvage et chaotique de toute sorte de peuplades.

Les Etrusques, les Ligures, les Sicules, les Phéniciens (Carthaginois) ne représentaient donc pas un « degré de développement » plus ancien ; elles n'étaient pas des « tribus du peuple romain » , dont chacune aurait apporté sa contribution au « progrès général » ; bien au contraire, les bâtisseurs de l'Etat romain les considéraient comme des ennemis du peuple et de la race, ils les soumirent et les exterminèrent en partie. Seuls l'esprit, la volonté, la valeur, qui se révélèrent dans ces combats méritent d'être appelés romains. En cela, les Etrusques offrent un exemple typique qui prouve que pour eux, la foi et la forme de vie grecque ne représentaient aucun progrès, aucun ennoblissement possible. Comme les autres peuples du Proche-Orient, ils avaient autrefois trouvé des mythes atlanto-nordiques et ils furent ensuite envahis par la culture grecque ; ils imitèrent aussi bien qu'ils purent la plastique et le dessin grecs, ils s'approprièrent aussi l'Olympe hellénique, mais tout cela était dénaturé, inversé. C'est pourtant une raison suffisante pour qu'encore auiourd'hui certains chercheurs radotent sur « l'énorme héritage spirituel » , du « fondement de toute croissance, de « l'importance sacrée dans l'histoire du monde », du « tragique destin des Etrusques » (l1) ; il s'agit manifestement de cette sympathie qui lie aujourd'hui, de manière très significative, l'humanité arpentant l'asphalte des métropoles à tous les déchets de l'Asie.

Les légendes et les monuments funéraires étrusques permettent de faire comprendre pourquoi le peuple paysan romain, sain et fort, combattait désespérément tout ce qui était étrusque. Il y a deux types qui caractérisent l'Etrusque : l'hétaïre divine et le prêtre magicien, qui par des rites terribles, sait dompter les terreurs des enfers. « La grande prostituée de Babylone », dont parle l'Apocalypse, n'est pas un conte de fées, ni une abstraction, mais un fait historique, cent fois prouvé : la prédominance des hétaïres sur les peuples du proche-Orient et du Moyen-Orient. Dans tous les foyers de ces races, trônait, les jours de liesses, l'hétaïre, personnification nationale de la sensualité égalisant tout et de la luxure dominant le monde ; en Phénicie, elle se trouvait au service de Cybèle et Astarté, en Egypte en l'honneur de la grande entremetteuse Isis, en Phrygie comme prêtresse d'un collectivisme sexuel absolument effréné. A la souveraine prêtresse de l'Amour se joignait son amant vêtu d'un voile transparent à la manière lybienne. Ils s'enduisaient mutuellement d'onguents parfumés, se paraient de précieux bracelets, pour ensuite consommer leur accouplement devant tout le peuple (comme Absalom avec les concubines de David, Sam. *II 16, 22).* Le peuple babylonien suivait cet exemple, comme les Assyriens, les Lybiens, et la Rome étrusque où la prêtresse Tanaquil poussait rageusement l'emprise des hétaïres à l'extrême, en collaboration avec les « prêtres » de ce peuple oriental (12). Autrefois, on « interprétait » bien les inscriptions étrusques sur les tombeaux, les bandelettes, les rouleaux, etc .... pourtant seul Albert Grünwedel a réussi à déchiffrer réellement cette écriture, obtenant des résultats éclairant horriblement la vie des Etrusques (13). Le mythe grec du soleil y était repris ; le soleil meurt, mais le dieu soleil resurgit de la sombre nuit, avec des forces décuplées et, rayonnant, passe au-dessus de nos têtes c'était donc aussi un thème du peuple étrusque. Mais entre les mains de leurs prêtres, une magie asiatique naît, accompagnée de sorcellerie, de pédérastie, de masturbation, de meurtre de jeunes garçons, d'appropriation magique de la force de la victime tuée par le prêtre meurtrier et de prédictions tirées des matières fécales et des entrailles du sacrifié.

La virilité du soleil accomplit avec le phallus magique un auto-accouplement sur le disque solaire (c'est le « point égyptien » dans le soleil) qu'il transperce finalement. Cela engendre un jeune garçon blond, le foetus d'un jeune enfant qui « a l'ouverture » , un schéma magique, c'est-à-dire le « sceau de l'éternité » . La violence du phallus magique est figurée par un taureau qui avance si sauvagement que le disque solaire se met à mugir et que « le porteur de phallus cornu » prend feu, « le phallus par lequel il tient le ciel » . Les mêmes obscénités rabaissent ici en permanence le mythe solaire et le transforment en une écoeurante homosexualité, qui se prolonge dans les dessins des parois de tombeaux (tombe de Golini) où le mort festoie dans l'autre monde avec son jeune favori et où deux phallus géants jaillissent d'un feu sacrificatoire, résultat d'une action magique satanique. C'est, dit l'inscription, « l'éclair de l'accomplissement, expression d'une matrice, d'un phallus qui dégage une odeur de putréfaction et ainsi est accompli ». En traduisant le langage magique, cela veut dire que la créature née de la femme, divinisée après la putréfaction, deviendra un phallus. D'après l'inscription de Cippus de Pérugia, il existait une assemblée de prêtres sataniques, qui « consommèrent » un fantôme « pour brûler dans l'obsession », « lui, qui possède ce garçon, qui a ce couteau démoniaque. Eternel, est le feu du garçon..., un magicien du sceau consommé ». Et le garçon assassiné devient alors un « chevreau » . Le « tonnerre » personnifié est ensuite une variation du fils obtenu par viol, du petit chevreau. « Voilà l'origine du fantôme cornu d'une part, de l'autre du diable à tête de bouc, dont l'apparition dans la littérature des sorciers et des contes populaires était jusqu'à présent énigmatique. Ses aspects antiques sont le Minotaure (spécialement sur la célèbre tombe de Corneto : tombe des Tori) et le type grec du satyre qu'on jugerait assez bon pour illustrer un crime inouï » (Grünwedel). Le sens de tous les rites du peuple étrusque « religieux » constamment répétés est que le garçon, honteusement violé et tailladé, doit symboliser la naissance du nouveau jour solaire, sortant de l'oeuf, que son fantôme a obtenu par le sperme (recueilli dans des jattes) ; ainsi surgit un taureau fantômatique en érection, ardent comme le soleil, toujours occupé par la démoniaque masturbation. Au cours de ce rituel, la force du supplicié passe prétendument dans le prêtre, le représentant des « Elus » (Rafna Rasena), terme que les Etrusques ou les juifs se plaisent à s'accorder, et qui ensuite laisse monter au ciel l'exhalaison des entrailles. A cela s'ajoute l'utilisation « magique » des matières fécales qui a pour seul but la raillerie du mythe solaire grec ; le chérubin magique aura une plus grande force s'il lâche six rouleaux d'or (excrément) qui feront rougir le ciel.

Le code étrusque donne suffisamment de renseignements sur la manière de devenir un « élu » par la livraison de sa pyramide intestinale : des sorcières engagent pour de l'argent des jeunes gens à faire ce sacrifice, pour monter ensuite au ciel au milieu des flammes ; c'est encore une preuve de la patrie primitive de la sorcellerie et du satanisme qui se sont imposés sur le sol européen. Nous comprenons ce qu'un chercheur comme Grünwedel (qui constate ici une étroite parenté avec le tantrisme thibétain du lamaïsme (14)) veut dire en déclarant

« Une nation qui réussit à peindre des fresques au-dessus des portes d'entrée des tombeaux, comme les deux scènes de la tombe des Tori, qui se permet d'écrire et de dessiner sur des tombes de telles ordures, comme sur celle de Golini I, de couvrir les sarcophages des plus repoussantes figurations (je ne citerai que ceux de Chinsi), de représenter les morts avec dans la main un texte comme le rouleau dit « de Puléna » , de couvrir des plus horribles grossièretés des objets de toilette, lègue la bassesse la plus infâme, la plus indigne de l'homme, comme héritage national, comme conviction religieuse » .

Il est nécessaire de bien comprendre cet aspect du règne étrusque, pour pouvoir enfin saisir le fait que, des Hellènes aux Germains en passant, entre temps, par les Latins, les vrais Romains, tous ces peuples nordiques ont connu le même sort. N'étant numériquement qu'un petit peuple, ils menèrent un combat désespéré contre le régime des hétaïres, en insistant sur le patriarcat et la famille ; ils ennoblirent la grande prostituée Tanaquil en faisant d'elle une mère fidèle et soucieuse et ils la représentèrent en protectrice du foyer familial avec rouet et quenouille. A la sorcellerie d'un clergé n'hésitant pas à employer la force, Rome opposa son sévère droit et son Sénat grandiose. Et avec le glaive, ils nettoyèrent l'Italie des Etrusques (le grand Sylla notamment s'y distingua) et des Carthaginois continuellement appelés à la rescousse par les premiers. Et pourtant, la supériorité numérique, la tradition et la solidarité internationale notoire de tous les coquins et charlatans rongèrent de plus en plus la vie honorable de l'ancienne Rome, au fur et à mesure qu'elle se vit contrainte, pour la protection de ses valeurs, d'intervenir dans le bourbier des peuples méditerranéens. Par exemple, Rome ne put vaincre ni l'aruspice, ni les augures, et Sylla lui-même était accompagné de l'aruspice Postumius, comme plus tard César par l'auspice Spurinna. Burckhardt, déjà, pressentit ces faits aujourd'hui fermement établis et pour cela passés sous silence par nos « Etrusques » des grandes villes. Il écrivit dans son *Histoire de la civilisation grecque* (« Griechischen Kulturgeschichte ») (15)

« Ensuite vers la fin de la République, quand dans Rome, toutes les passions étant déchaînées, le sacrifice humain réapparaît sous sa forme la plus horrible, quand sur les entrailles de garçonnets immolés, on voit notamment un Catilina ou un Vatinus faire des voeux, (Cicéron, in *Vatin. 6), il* faut espérer que cela n'a plus rien à voir avec la religion grecque, pas plus que le prétendu pythagorisme de Vatinius. Mais les combats romains de gladiateurs pour lesquels la Grèce éprouva une persistante horreur, vinrent d'Etrurie. Ce n'était, à l'origine que des fêtes funèbres en l'honneur de décédés de haut rang ».

L'origine « religieuse » étrusque du sacrifice humain transparaît clairement ici (16). Le prêtre étrusque Volgatius, qui annonça dans l'extase lors de l'inhumation de César, que c'était le dernier siècle de l'ère de son peuple, était loin d'être le seul à dominer la vie de Rome et à vouloir exploiter la misère populaire dans l'intérêt de l'esprit proche-oriental. Quand Hannibal fut aux portes de Rome, les auspices déclarèrent que seule la reprise du culte de la « grande Mère » rendrait possible la victoire. On fit donc venir cette divinité d'Asie Mineure et le Sénat dut consentir à aller à pied à sa rencontre jusqu'à la mer. L'entrée de la « grande prostituée » des Pélasges, la « chère et belle prostituée » de Ninive *(Nahum 3,* 4) entraîna la pénétration de nouveaux prêtres d'Asie Mineure dans la ville éternelle. Ils s'installèrent sur l'auguste Palatin, le siège de l'ancien esprit civilisateur romain. Puis les classiques cortèges religieux proche-orientaux se répandirent dans les rues de Rome. Pour peu de temps, car bientôt, les débauchés durent se contenter des quartiers situés derrière les murs des temples pour se soustraire à l'indignation du peuple encore sain. Le triomphe de l'auspice fut consacré par le pape romain qui prit sa succession immédiate pendant que la direction du temple, le collège des cardinaux, représentait un mélange de prêtres étrusco-syro-proche-orientaux et de juifs avec le Sénat nordique de Rome. Il faut aussi faire remonter à cet auspice étrusque « notre » conception médiévale du monde, cette effroyable croyance dans la magie, cette confiance accordée aux sorciers dans laquelle se sont abandonnés tragiquement des millions d'Occidentaux ; cet esprit n'est pas mort avec le « marteau de la sorcière », mais la littérature religieuse le régénéra en lui permettant de survivre joyeusement jusqu'à nos jours et il est prêt à tout instant à se manifester bruyamment le monde de sordides chimères qui enlaidit souvent les cathédrales gothiques du nord est bien plus qu'un grotesque courant. Même l'oeuvre de Dante, fait revivre, de façon grandiose, l'antiquité étrusque abâtardie (17): l'Enfer avec son passeur, le marais infernal du Styx, les Erinnyes pélasgiques assoiffées de sang, les Furies, le Minotaure crétois, les démons qui prennent la forme d'oiseaux répugnants torturant les suicidés, Geryon, le terrible géant amphibie. Tantôt les damnés parcourent un désert brûlant, sous une pluie de flocons de feu, tantôt les malfaiteurs sont changés en buissons que dévorent des Harpies et leur sang se répand à chaque cassure des branches, tandis que retentissent des gémissements éternels ; ailleurs des chiennes noires pourchassent les damnés et les déchiquettent en leur causant d'épouvantables tourments ; des diables cornus fouettent les fraudeurs**,** et les prostituées sont précipitées dans une vase nauséabonde. Enfermés dans des gorges étroites, les papes simoniaques eux-mêmes languissent, leurs pieds exposés aux flammes se tordent de douleurs, et Dante accuse sans détours la papauté déchue, la « prostituée babylonienne ». Ce sont surtout les inscriptions tombales étrusques qui démontrent que ces images de l'enfer trouvent leur origine dans ce peuple. Comme au Moyen-âge, sur la terre « christianisée » , l'éternité y est figurée : visions d'hommes pendus par les mains, torturés par des torches brûlantes et autres instruments de martyre. Les Etrusques se représentaient toujours les Furies de la vengeance meurtrière, sous « des traits laids, le visage bestial ou négroïde, les oreilles pointues, les cheveux hérissés, les dents en crocs, etc... » (18). Ainsi une fresque de la Tomba dell' Orco à Corneto montre une Furie à bec d'oiseau torturant Thésée avec ses serpents venimeux (haine ancestrale contre le légendaire vainqueur des démons devant Athènes ?). A côté de ces divinités infernales, s'activent d'affreux démons de la mort, à la fois mâles et femelles, nommés Typhon et Echidna, borgnes, à moitié serpents. Partout ailleurs, les Etrusques s'attardent à représenter avec un plaisir sadique toutes les scènes figurant des tourments, des meurtres, des sacrifices ; regarder tuer des hommes comme des animaux était un plaisir particulièrement apprécié. Sans le moindre don musical, totalement dépourvu de poésie, incapable de concevoir une architecture organique propre, sans aucun élan vers une vraie philosophie, ce peuple proche-oriental s'adonna, avec la plus grande persévérance, à l'étude des oiseaux, des entrailles, aux pratiques compliquées de la magie et des sacrifices ; ayant quelques aptitudes techniques, presque totalement voué au commerce, instinctif et tenace, il a empoisonné le sang romain, transmis aux églises son monde terrifiant des tourments infernaux de l'au-delà. Les affreux démons humains et bestiaux servirent, constamment, à la papauté de moyen d'influence et ils dominèrent le monde imaginaire empoisonné par l'église romaine de notre « Moyen-âge » ; la peinture donne déjà d'effrayants renseignements sur cet inconscient collectif, même l'autel d'Isenheim (la « crucifixion » de Grünewald), pour ne rien dire des descentes aux enfers d'autres artistes. Nous ne serons pas sortis du « Moyen-âge » avant d'avoir reconnu le caractère totalement étranger de ce monde, avant d'avoir pris conscience de ses origines et pris la ferme résolution de se débarrasser de ce monde diabolique. Ainsi, nous aurons aussi renversé l'église romaine, liée pour toujours aux tourments infernaux étrusques.

Toute la mystagogie effroyable de l'enfer de Dante incarne donc la plus bouleversante représentation de l'ancien satanisme étrusque et proche-oriental faisant cause commune avec le christianisme. Pourtant, malgré cet envoûtement démoniaque millénaire, Dante ne tarda pas à sentir s'éveiller en lui l'esprit germanique. (19)

Au purgatoire, Virgile dit de Dante : « Il cherche la liberté » ; ce mot défiait tous les esprits qui autrefois avaient inventé le monde imaginaire des diables et des sorcières, et finalement Virgile put quitter joyeusement son protégé ayant acquis suffisamment de force propre:

> « Mon savoir, ma parole ne peuvent plus rien t'expliquer,
> Ta volonté est libre, droite, saine
> Ce serait folie de ne pas la laisser faire ».

Ainsi s'expriment les deux mondes qui ont déchiré le coeur du Nordique au Moyen-âge : la conception proche-orientale, terrible, d'un enfer cruel, entretenue par l'église catholique, et d'autre part le désir d'être « libre, droit et sain ». Ce n'est qu'autant qu'il est libre, que le Germain peut être créateur, et ce n'est que là où la folie des sorcières ne régnait pas, que naquirent les foyers de culture européenne.

Dans cette Rome décadente où les races étaient mélangées, le christianisme fit irruption. Il apportait un principe qui, avant tout autre, rend sa victoire compréhensible : la doctrine de l'état de péché du monde et, corrélativement, l'annonce de la grâce. La notion de péché originel aurait paru incompréhensible à un peuple au caractère racial intact : une telle nation a confiance en elle, elle est sûre de ses capacités et de sa volonté, car c'est son destin. Les héros d'Homère ne connaissaient pas plus le « péché », que les anciens Hindous et les Germains de Tacite ou de la légende de Dietrich. Par contre, la certitude d'être un pécheur est une attitude de bâtard. La profanation raciale entraîne la dissolution des moeurs, l'absence d'idéal, l'insécurité intérieure, le sentiment que toute l'existence n'est que « le salaire du péché » , et non un devoir mystérieux et vital de développer sa personnalité. Mais ce sentiment d'isolement éveille nécessairement le désir de la grâce, unique espoir de délivrance d'une existence incestueuse, profanatrice du sang. Pour cela, il était par conséquent, évident que dans les circonstances données, tout ce qui à Rome possédait encore du caractère, se défendit contre le christianisme envahissant, d'autant plus que parallèlement à la doctrine religieuse, il incarnait un courant politique absolument prolétaire et nihiliste. Les persécutions contre les chrétiens, ont été relatées de manière exagérément sanglante. Elles n'étaient pas, comme l'histoire catholique les présente un asservissement des consciences (le Forum était ouvert à tous les dieux), mais la répression d'un mouvement politique, menaçant pour l'Etat. Les conciles évangéliques, l'Inquisition, les bûchers pour soumettre les âmes, tout cela était l'oeuvre de l'église chrétienne, sous sa forme paulino-augustinienne. L'antiquité classico-nordique ne connaissait rien de semblable et le monde germanique s'est toujours révolté contre cette pratique syrienne.

L'église romaine a notamment placé Dioclétien au centre de ses attaques. Si ce souverain était à dire vrai de petite naissance et métis, il possédait probablement du sang germanique dans les veines avec sa peau blanche et ses yeux bleus ; c'était un homme sans tache, qui révérait Marc-Aurèle et menait une vie de famille exemplaire. Dans toutes les mesures prises en faveur de l'Etat, Dioclétien se montra très réservé et ennemi de toutes les contraintes inutiles pour les citoyens de son Empire ; il était d'une grande tolérance religieuse et ne prit de mesures que contre les lecteurs d'intestins, les diseurs de bonne aventure et autres magiciens égyptiens. L'empereur Gallien avait reconnu le culte chrétien en 259. Des bâtiments chrétiens pouvaient être érigés sans difficultés, mais les querelles entre évêques se concurrençant étaient le principal facteur de trouble de l'ordre public. Dioclétien dispensa ses soldats chrétiens de participer aux sacrifices païens et exigea simplement le respect de la discipline politique et militaire. Mais il fut provoqué, à ce propos précisément, par les dirigeants de l'église africaine, de telle sorte que les recrues refusaient le service militaire en se référant à leur foi chrétienne. Malgré des avertissements aimables, ces pacifistes de l'antiquité se rebellèrent, jusqu'au moment où on devait les exécuter pour refus d'obéissance. Ces signes inquiétants déterminèrent Dioclétien à exiger de tous les chrétiens la participation aux cérémonies religieuses de l'Etat. Mais les chrétiens qui n'y prenaient pas part, ne furent pas pour autant poursuivis, mais seulement congédiés de l'armée. Une tempête de vociférations outrageantes se déclencha alors chez les chrétiens, dont les divisions et les luttes intestines mettaient en péril la vie de tous les citoyens. Enfin, l'Etat se décida à se défendre pour sa survie, ce que devrait faire l'Allemagne aujourd'hui en réglant le problème pacifiste pour ne pas périr totalement. Mais Dioclétien ne décréta pas davantage la peine de mort, comme il l'avait ordonnée en cas de fraude commerciale, et se contenta de la réduction en esclavage. On lui répondit par le soulèvement et l'incendie de son palais. Les provocations des communautés chrétiennes, exercées en toute impunité, et pour cela devenues arrogantes dans l'empire tout entier, se succédèrent. Les « effroyables persécutions de chrétiens » du « monstrueux » Dioclétien qui firent suite à ces manifestations sont... la condamnation à mort de neuf évêques, fomenteurs de troubles, et quatre vingts exécutions, exactement dans la province la plus rebelle, la Palestine, alors que le « très chrétien » duc d'Albe fit passer par les armes cent mille hérétiques rien que dans les minuscules Pays-Bas.

Il est indispensable de prendre clairement conscience de tout cela pour mettre fin à une falsification systématique de l'Histoire. Julien l'Apostat n'a pas davantage la personnalité que Rome lui prête : défenseur de la parité des cultes, il n'a pas craint de combattre la doctrine de la « Représentation de Dieu » , précisément en raison de ses sentiments pieux. Du reste, il savait de quoi il s'agissait lorsqu'il écrivait : « Par la bêtise de ces Galiléens, notre Etat a presque péri ; par la grâce des dieux le salut vient maintenant. Nous voulons donc honorer les dieux et chaque ville dans laquelle il reste de la piété » (20). Cela se justifiait pleinement, car, à peine le christianisme devint religion d'Etat grâce à Constantin qu'apparut l'esprit de haine de l'ancien testament biblique. En référence à celui-ci, les chrétiens exigèrent l'application des lois écrites contre l'idolâtrie qui y figurait. Sur leur injonction, les temples de Jupiter en Italie (à l'exception de celui de Rome) furent fermés. En conséquence, on comprend le grand besoin de souffler de Julien, mais on voit aussi que l'histoire de l'époque de la montée du christianisme doit être récrite et que l'évêque Eusébius ne constitue pas une référence historique.

L'origine du christianisme, imposé par l'église romaine dans toute l'Europe, remonte notoirement à de multiples sources, et il n'est pas lieu d'examiner ici de plus près ces différentes racines. Il faut néanmoins faire quelques remarques.

La grande personnalité de Jésus-Christ fut, immédiatement après son trépas, chargée de tout le fatras de la vie proche-orientale, juive et africaine, sans se soucier de ce qu'elle avait réellement été. En Asie Mineure, les Romains exerçaient une discipline sévère et recouvraient inexorablement leurs impôts ; en conséquence, dans la population opprimée, naquit l'espoir de voir émerger un meneur d'esclaves libérateur : c'était la fable de Chrestos. D'Asie Mineure, ce mythe arriva en Palestine. II fut rapidement adopté, confondu avec l'image du Messie juif, et finalement reporté sur le personnage de Jésus. On mit dans la bouche de celui-ci, à côté de ses propres sermons, les paroles et les doctrines des prophètes proche-orientaux et cela sous la forme d'une surenchère paradoxale des anciennes revendications aryennes, comme par exemple le système des neuf commandements, prolongement des dix anciennes interdictions des juifs (21). Ainsi s'allia la Galilée avec toute la Syrie et le ProcheOrient.

Le courant chrétien bouleversant les anciennes coutumes, apparut au pharisien Saul, prometteur et bon à exploiter. II prit brusquement la résolution de s'y rallier et cuirassé d'un fanatisme indomptable, il prêcha la révolution internationale du monde contre l'empire romain. Ses doctrines constituent, jusqu'à aujourd'hui, malgré toutes les tentatives de sauvetage, la base spirituelle juive, pour ainsi dire le côté talmudique oriental de l'église romaine, mais aussi de l'église luthérienne. Saul, devenu Paul, a donné au soulèvement national juif réprimé, une portée internationale mais cela ne sera jamais admis dans les cercles ecclésiastiques ; il a ouvert la voie au chaos racial du vieux monde, et les juifs de Rome savaient parfaitement pourquoi ils devaient mettre à sa disposition leurs synagogues pour ses discours de propagande. Paul eut clairement conscience de représenter une nouvelle cause juive (en dépit de critiques occasionnelles du judaïsme) et cela ressort de quelques passages bien trop francs de ses lettres : « Une partie d'Israël a vu son coeur s'endurcir jusqu'à ce que les païens soient moins nombreux et alors Israël tout entier fut sauvé, lui, le peuple élu, où chacun est ce qu'il est à cause de ses ancêtres. Ceux là sont d'Israël, qui peuvent se vanter de leur filiation, de la magnificience, des alliances, de la législation, du service religieux, des promesses que le Christ viendra en personne... Si le gentil est coupé de l'olivier naturellement sauvage et greffé, contre-nature, sur le noble, à plus forte raison seront-ils greffés sur leur arbre primitif ceux dont la nature est conforme à cet arbre » (22).

Contre cet abâtardissement, cette orientalisation et cet enjuivement de l'ensemble de la chrétienté, l'évangile de Jean se défend pourtant, exhalant encore un esprit parfaitement aristocratique. En 150, le Grec Marcion défend l'idée nordique d'un ordre du monde reposant sur une tension organique et des hiérarchies, en opposition avec la représentation sémite d'une puissance divine arbitraire et de son despotisme sans limite. Pour cette raison, il rejette aussi le « livre de la loi » d'une telle « divinité » , c'est-à-dire l'ancien testament hébreux. Quelques gnostiques isolés firent de semblables essais. Mais Rome, par sa désagrégation raciale, s'était déjà irrémédiablement engagée avec l'Afrique et la Syrie, et elle avait défiguré la personnalité de Jésus, fondu l'idéal romain d'un empire mondial avec la pensée d'une église universelle ne tenant aucun compte de la notion de peuple.

On ne peut interpréter autrement les luttes des premiers siècles de l'ère chrétienne qu'en considérant que ces conflits opposaient différentes âmes de races au chaos racial multiforme. La prise de position syro--proche-orientale, et ses superstitions, sa folie magique, ses « mystères » sensuels, réunit derrière elle tout ce qu'il y avait de chaotique, de brisé, de désagrégé et imprima à la chrétienté le caractère ambivalent dont elle souffre encore aujourd'hui. Une religion empreinte de félicité servile, abritée derrière la grande personnalité déformée de Jésus fit ainsi son entrée en Europe (23). Le christianisme, dont les origines sont si nombreuses, présente à la fois une spiritualité abstraite et une magie démoniaque très active, sans parler des autres courants qui y ont été assimilés. Le concept de « trinité », par exemple, existait chez beaucoup de peuples du bassin méditerranéen, sous la forme père, mère, enfant. En outre la formule « en trois se partage tout » (les états de la matière) était familière. La mère symbolisait la terre productrice, le père, le principe géniteur de lumière. On rem-plaçait la mère par « l'esprit saint », en réaction manifeste contre la matière pure, l'Hagion Pneuma des Grecs, le Prâna des Hindous. Mais cette spiritualité sur laquelle on insistait n'était pas intégrée dans une typologie raciale, elle ne dépendait pas de la polarité d'une vie organique, mais devint une force sans race. « Ici, il n'y a ni juif, ni Grec, il n'y a ni esclave, ni homme libre, ni homme, ni femme » , écrit Paul aux Galates (derniers restes d'une grande invasion celte partie de la vallée du Danube pour atteindre l'Asie Mineure). Sur la base de ce nihilisme reniant tout concept organique, il exige ensuite la croyance dans le Christ, donc un renversement de toutes les valeurs civilisatrices de la Grèce et de Rome ; grâce à ce bouleversement des caractères fondamentaux grecs et romains, que leur complète décomposition rendait assurément prévisible, et grâce à son intolérance, il rassemble finalement autour de lui les hommes ayant perdu tout idéal.

Le dogme de l'Immaculée Conception marque un pas supplémentaire dans la négation des forces naturelles. On le retrouve en tant que mythe solaire chez tous les peuples des îles du sud jusqu'au nord de l'Europe. (24)

Mais à côté de cette spiritualité abstraite se maintenait toute la magie de l'Asie Mineure, de la Syrie et de l'Afrique. Les démons chassés par Jésus et qui pénétrèrent dans les porcs, l'apaisement de la mer déchaînée

attribuée au commandement du Christ, la résurrection et l'ascension « certifiées » après la mort sur la croix, tout cela fut le « véritable » point de départ du christianisme, source de grandes souffrances. L'origine n'est donc pas la vie du « sauveur » , mais sa mort et les miracles qui suivirent, thème unique des épîtres pauliniennes. Pourtant Goethe accorda davantage d'importance à l'existence du Christ qu'à son trépas, prouvant par là l'âme de l'Europe germanique, et approuva le christianisme positif à l'encontre de son aspect négatif, propre à un clergé remontant à la conception étrusco-asiatique et à la sorcellerie.

On a vu qu'il est à la fois faux et futile de présenter, à la suite de nos érudits, le changement de la vie grecque, simplement en affirmant que les dieux chtoniens se seraient transformés en divinités de la lumière, qu'il y aurait eu une évolution du matriarcat au droit paternel. Il est également inexact de parler d'une croyance naïve populaire qui se serait élevée à une pensée raffinée. Il faut plutôt dire qu'il y a précisément dans l'influence ultérieure de l'intellectualisme, dans la tentative de rationalisation de la vie précédemment naturelle, un tarissement des forces raciales créatrices. C'est pour finir la réaction platonicienne : obtenir par un concept ce que le sang seul, affaibli, ne pouvait plus atteindre. Le Grec nordique ne connaissait pas de professions théologiques ; les races nobles fournissaient les prêtres ; ses chanteurs et poètes lui racontaient l'histoire, l'héroïsme de ses héros et de ses dieux ; il était totalement sans dogme, comme auparavant l'Hindou et plus tard le Germain ; voilà comment nous apparaît l'esprit libre des Grecs. La gymnastique et la musique étaient sa seule éducation. Elles suffisaient à créer les conditions nécessaires à la formation des hoplites et citoyens. Seul un Socrate pouvait prêcher une telle absurdité selon laquelle on pourrait enseigner la sagesse à tous les hommes (ce que Platon raffina en disant : « Le véritable connaisseur de l'essence du monde des idées est spontanément bon»). En élaborant une telle conception intellectuelle, individualiste, détachée de la race, on brisa la vie grecque en sectionnant ses racines ; mais dans le même temps, l'intellectualisme abstrait attirait à nouveau les moeurs asiatiques, réprimées par la discipline apollinienne grecque. Ici, nous pouvons suivre de la façon la plus concrète le rapport entre l'intellectualisme et la magie. La raison et la volonté vont droit au but fixé, même si elles ne sont pas toujours conscientes de celui-ci ; c'est-à-dire qu'elles sont naturelles, sensibles à la valeur du sang, et qu'elles dépendent de la race. Au fur et à mesure que cette raison philosophique perd de son assurance parce que les hommes ont changé, elle s'enferme dans ses constructions intellectuelles. En même temps, la volonté cède à des tendances magiques et engendre superstition sur superstition. La conséquence de la désintégration de l'âme raciale, douée de raison et de volonté, est alors une construction intellectuelle et magique, ou un individualisme chimérique et une bâtardise bestiale, instinctive. Le premier cas, c'est l'église catholique (et dans une moindre mesure le protestantisme) qui soutient intellectuellement une croyance magique (ce mot n'étant pas employé dans le mauvais sens du terme), le deuxième cas, nous est livré par l'Hellénisme tardif. Les christianismes négatif et positif sont depuis toujours en lutte et se combattent aujourd'hui avec encore plus d'acharnement qu'autrefois. Le côté négatif se réclame de la tradition syrio-étrusque, de dogmes abstraits et de rites consacrés, le positif réveille de nouveau les forces du sang nordique, consciemment et naïvement, comme autrefois les premiers Germains, quand ils envahirent l'Italie et offrirent leur vie pour fertiliser la terre inculte.

Venant du Nord, l'ouragan des Cimbres s'était abattu sur Rome avec toute la violence d'une force primitive. Il fut contenu, mais cela n'empêcha pas la menace des Celtes et des Germains nordiques de peser toujours davantage sur les frontières de l'empire romain. Au cours des campagnes qui se succédèrent, la stratégie romaine éprouvée se montra impuissante face à cette force naturelle et colossale. Des géants blonds apparaissent alors à Rome comme esclave, les canons de la beauté germanique commencent à inspirer la mode d'un peuple décadent, sans idéal. Il n'est plus rare de voir des Germains libres, au point que la fidélité des soldats germaniques devient peu à peu le plus ferme soutien des Césars. Mais en même temps, l'Etat devenu misérable et en totale déliquescence n'est plus en mesure de rivaliser contre ce danger grandissant. Auguste cherche à relever « son » peuple par la pénalisation des célibataires, les dotations de mariage et un système d'aide sociale. En vain. Les Germains jouent un rôle déterminant lors des élections de Claude, Galba, Vitellius. Marc-Aurèle envoie ses prisonniers germains de Vienne en Italie et au lieu d'en faire des gladiateurs, il les installe comme colons sur le vieux sol romain déserté. A l'époque de Constantin, l'armée romaine est presque entièrement germanique. Celui qui n'aperçoit pas ici l'action des forces raciales doit être aveugle face au devenir historique tellement sont tangibles la décomposition et la restructuration, qui passant par Constantin, conduisent directement à Stilicho, Alaric, Ricimer, Odoacre, Théodoric, aux Lombards, aux Normands qui ont fondé des royaumes dans le sud de l'Italie, jusqu'au très grand Frédéric II Hohenstaufen, qui le premier recréa un grand Etat, le royaume de Sicile et peupla ses provinces de nobles allemands.

Théodoric le Grand domine l'histoire de la « nordisation » de l'Italie. Pendant plus de trente ans, cet homme énergique et pourtant doux et généreux, régna sur l'Empire romain. Il poursuivit l'oeuvre commencée par Marc-Aurèle et Constantin :les Germains n'étaient plus seulement des fermiers ou des petits paysans, mais aussi des grands propriétaires terriens. Un tiers de la terre tomba dans les mains de l'armée, purement composée de Germains. Plus de deux cent mille familles germaniques s'établirent, malheureusement disséminées entre la Toscane et les régions de Ravenne et de Venise. Ire nouveau, des bras nordiques poussèrent la

charrue sur le sol de l'Italie du nord et du centre, et fertilisèrent des terres tombées en friche pour se rendre indépendants des céréales d'Afrique du nord. Séparés des autochtones par l'arianisme et par des interdictions de mariage, les Goths (plus tard les Lombards) se chargèrent du même rôle de bâtisseur que celui de la première vague nordique, qui édifia l'ancienne Rome républicaine. Ce n'est qu'avec la conversion au catholicisme que s'amorça une refonte raciale. La « Renaissance » fut, en fin de compte, une nouvelle manifestation éclatante du sang nordique, germanique cette fois. Avec la destruction soudaine des barrières sociales, on vit naître toute une série de génies sur ces terres préalablement fécondées, tandis que l'Italie du sud africanisée, restait muette, stérile. Et cela s'est poursuivi jusqu'à aujourd'hui où le fascisme, lui aussi venu du nord, essaie de réveiller les anciennes valeurs. Je dis bien : essaye!

4.

On dit depuis longtemps que les Germains ont engendré tous les Etats de l'Occident et leurs valeurs créatrices. Mais avant H.S. Chamberlain, personne n'en avait tiré les conclusions naturelles. Celles-ci rendent évident le fait que si le sang germanique disparaissait complètement d'Europe (et donc si s'éteignaient aussi peu à peu les forces créatrices et civilisatrices), cette dernière disparaîtrait. Les nouvelles recherches sur la Préhistoire, en liaison avec l'étude des races qui complète les études de Chamberlain, ont suscité une réflexion plus approfondie. Nous avons pris conscience que nous sommes confrontés à une décision capitale : ou bien nous sentons couler en nous le sang de nos plus lointains ancêtres et sommes donc résolus à lutter pour sa régénération, ou bien les dernières valeurs germano-occidentales de la morale et de la politique sombreront dans les flots pollués de la populace des grands centres urbains, s'étioleront sur l'asphalte brûlant et stérile d'une sous-humanité bestialisée ou s'écouleront goutte à goutte comme des germes pathogènes, selon le même processus de dégénérescence que l'on a suivi en Amérique du sud, en Chine, dans les Indes hollandaises ou en Afrique.

La philosophie de H. S. Chamberlain a mis l'accent sur le nouvel ordre du monde instauré par les Germains; elle met en lumière un fait d'une importance capitale
une époque s'est glissée entre l'ancienne Rome sous influence nordique et l'Occident dominé plus tard par les Germains. Cette période est caractérisée par un métissage racial phénoménal, c'est-à-dire par l'abâtardissement, par l'éclosion de tout ce qui est malade, par une sensualité exacerbée, par la mise en valeur de la superstition judéo-syrienne et par la maladie de toutes les âmes du monde. Chamberlain qualifia cette période d'un nom quimuette, stérile. Et cela s'est poursuivi jusqu'à aujourd'hui où le fascisme, lui aussi venu du nord, essaie de réveiller les anciennes valeurs. Je dis bien : essaye!

4.

On dit depuis longtemps que les Germains ont engendré tous les Etats de l'Occident et leurs valeurs créatrices. Mais avant H.S. Chamberlain, personne n'en avait tiré les conclusions naturelles. Celles-ci rendent évident le fait que si le sang germanique disparaissait complètement d'Europe (et donc si s'éteignaient aussi peu à peu les forces créatrices et civilisatrices), cette dernière disparaîtrait. Les nouvelles recherches sur la Préhistoire, en liaison avec l'étude des races qui complète les études de Chamberlain, ont suscité une réflexion plus approfondie. Nous avons pris conscience que nous sommes confrontés à une décision capitale : ou bien nous sentons couler en nous le sang de nos plus lointains ancêtres et sommes donc résolus à lutter pour sa régénération, ou bien les dernières valeurs germano-occidentales de la morale et de la politique sombreront dans les flots pollués de la populace des grands centres urbains, s'étioleront sur l'asphalte brûlant et stérile d'une sous-humanité bestialisée ou s'écouleront goutte à goutte comme des germes pathogènes, selon le même processus de dégénérescence que l'on a suivi en Amérique du sud, en Chine, dans les Indes hollandaises ou en Afrique.

La philosophie de H. S. Chamberlain a mis l'accent sur le nouvel ordre du monde instauré par les Germains; elle met en lumière un fait d'une importance capitale : une époque s'est glissée entre l'ancienne Rome sous influence nordique et l'Occident dominé plus tard par les Germains. Cette période est caractérisée par un métissage racial phénoménal, c'est-à-dire par l'abâtardissement, par l'éclosion de tout ce qui est malade, par une sensualité exacerbée, par la mise en valeur de la superstition judéo-syrienne et par la maladie de toutes les âmes du monde. Chamberlain qualifia cette période d'un nom qui révèle l'authentique, le grand historien : le « chaos des peuples ». Ce terme caractérisant un certain état, néanmoins indélimitable dans le temps, est entré aujourd'hui dans le vocabulaire courant en devenant évident pour tous ceux qui cherchent réellement au fond des choses. Cette nouvelle chronologie supprimant la polarité Antiquité-Moyen-âge, fut, dans la plus haute acception du mot, une des plus grandes découvertes dans le domaine des lois de la vie et de la psychologie de la fin du dix-neuvième siècle qui est devenue le fondement de toutes nos études historiques présentes. Cette connaissance signifie que si les Caracalla n'avaient pas été suivis par les Théodoric, une « nuit éternelle »

serait tombée sur l'Europe. Après des périodes de troubles, des vagues de métis crasseux d'Asie, d'Afrique, de tout le bassin méditerranéen, se seraient installées. La vie encore palpitante aurait bien éliminé une grande partie de cette pourriture, de cette humanité infirme, mais on aurait perdu définitivement la force créatrice d'une âme culturelle et le génie de l'homme nordique qui transforme la terre et explore l'univers. Ce genre d'hommes aurait continué de végéter péniblement sans vitalité, aussi bien physiquement que psychiquement, sans un véritable désir, recroquevillée sur elle-même sur les masses de laves ou au milieu de déserts de pierres, comme ces derniers représentants nordiques en Italie du nord qui continuent de vivoter localement aujourd'hui.

Près de deux mille ans après l'entrée en scène des Germains, la survivance par endroits de cultures nationales, d'une force créatrice, d'un esprit d'entreprise audacieux qui parfois se trouvaient en situation conflictuelle entre elles, ne fut rendue possible que par la nouvelle vague nordique qui submergea l'Europe entière ; elle déferla par-delà les colonnes d'Hercule en flots impétueux, couvrant et fécondant tout, baignant les pieds du Caucase, pour s'apaiser seulement dans les déserts de l'Afrique du nord.

Dans ses grandes lignes, l'histoire de l'Europe est celle du combat entre cette nouvelle humanité et les millions d'êtres du chaos des peuples de l'empire romain, qui ont atteint le Rhin, dépassant le Danube. Ce déferlement des vagues obscures portait en surface des valeurs brillantes, suscitait des convoitises irritantes. Ses vagues évoquaient une ancienne domination du monde et une religion universelle donnant une réponse à toutes les questions. Une grande partie du sang nordique fut gaspillée d'une manière insouciante et naïve en succombant à ces séduisantes tentations. En rêvant de la gloire de l'ancienne Rome, les Nordiques ne s'apercevaient pas qu'ils tiraient trop souvent leurs épées au service d'une chimère. Eux qui étaient nés pour devenir des fondateurs de lignées, des aïeux, référence d'une riche descendance, n'étaient plus que des héritiers. Ainsi jusqu'à Martin Luther, la lutte entre le sang germanique et le chaos des peuples devint un combat entre l'héroïsme primitif et une bravoure mise au service de chimères étrangères à la nature. Les représentants d'un même sang s'affrontèrent souvent, les armes à la main, au service de valeurs ennemies.

Naturellement, les conquérants pleins de vie des races venant des plaines d'Allemagne du nord pour occuper la Gaule, l'Espagne, l'Italie, ne pouvaient pas ëtre conscients de tous les ressorts de leur identité ; ils absorbaient, pour ainsi dire, le nouveau, l'inconnu, avec un oeil étonné, alors qu'ils en étaient les maîtres et qu'ils dominaient ce monde tout en le transformant eux-mêmes. Mais comme ils étaient en minorité, ils durent payer un tribut aux circonstances nouvelles. Et si aujourd'hui encore des professeurs de droit public idéalisent « les bienfaits de l'organisation unitaire de l'humanité », couvrent d'éloges une église universelle unique, organisée, visible, qui devrait contrôler et être la référence, en fonction d'un dogme unique, de toute vie publique, de toute science, de tout art, de toute éthique (25), c'est la répercussion de ces idées apportées par le chaos des peuples, qui, depuis toujours, ont empoisonné notre âme. Un de ces « spécialistes » va jusqu'à dire : « Ce que l'Autriche veut, le monde entier doit le faire ». Ce n'est rien d'autre que l'érection de la peste raciale et de l'ethnocide au rang de programme de politique mondiale. Les empereurs et les papes combattaient autrefois dans le camp universaliste, anti-national ; les rois allemands l'affrontaient ; Martin Luther opposa l'indépendance nationale à la souveraineté politique universelle du pape. L'Angleterre, la France, la Scandinavie, la Prusse fortifiaient ce front contre le chaos. La renaissance de l'Allemagne en 1813, en *1871,* allait dans le même sens mais plus ou moins inconsciemment. L'effondrement de *1918* nous a profondément déchirés, mais en même temps, il a mis à nu pour les âmes en quête, le jeu des grandeurs et des décadences. Les anciens Germains étaient conscients de former une même race ; ils faisaient passer ce sentiment au travers de la monarchie, puis de la nouvelle direction prussienne, de la nostalgie de la vieille Allemagne, enfin de la structure du Reich. Et aujourd'hui, la naissance d'une conscience collective raciale est le plus bel épanouissement de l'âme allemande. Nous qui sommes politiquement terrassés, humiliés et persécutés, nous avons trouvé les racines de notre force en prenant conscience de cette h•stoire, qui deviendra la religion de l'avenir allemand. Qui pius est cette découverte est l'aboutissement d'une recherche menée plus intensément que nulle autre auparavant. Vision mythique et raisonnement ne s'opposent plus quand il s'agit de la rénovation allemande ; au contraire, elles s'entraident. Le nationalisme le plus ardent n'est plus soutenu par les tribus, les dynasties ou les confessions, mais par la substance originelle, le peuple, la race : c'est le message qui fera fondre un jour toutes les scories, pour mettre en valeur la matière noble et éliminer ce qui ne l'est pas.

Une étude ultérieure plus poussée mettra en lumière, à côté des forces combattantes germaniques ou celles du chaos des peuples, les influences exercées par les autres races européennes indigènes ou immigrées. Elle appréciera la race méditerranéenne occidentale, réservée et calme, assez proche finalement des valeurs germaniques et considérera ici qu'un certain mélange (dans la mesure où il ne s'agissait pas d'une invasion massive) avec la race nordique, ne fut pas forcément une décadence, mais souvent un enrichissement de l'âme (26). Elle reconnaîtra qu'à plusieurs reprises la race dinarique, moins disposée à la création culturelle, mais douée d'un tempérament violent, a fréquemment joué un rôle important dans les grands mouvements de l'Europe, mais ses origines proche-orientales sont des facteurs d'abâtardissement (par exemple en Autriche, dans les Balkans). Le futur chercheur verra que la sombre race alpine, sans esprit d'entreprise, mais forte d'une volonté de résistance, s'est avancée en se multipliant patiemment. Elle ne s'est pas rebellée ouvertement contre le Germain victorieux ; elle lui a même rendu de grands services, d'une certaine manière, comme écuyer docile ou paysan, ou inversement

par le soulèvement de certains individus, qui obligèrent les forces germaniques à résister opiniâtrement ; malheureusement lorsqu'elle arrive en masse, elle assombrit, freine et étouffe les forces créatrices. Des parties non-négligeables des populations françaises, suisses ou allemandes, sont sous l'influence de cette race alpine, hostile à toute grandeur. La démocratie politique, ;c défaut de besoins spirituels, le pacifisme lâche, l'astuce dans les affaires et l'absence de scrupules en matière d'entreprises commerciales lucratives : voilà les aspects effroyables de l'esprit alpin sur toute la vie européenne.

Tous les grands et sanglants combats, ayant opposé les Germains au chaos des peuples romains, ont affaibli, souvent pour longtemps, la force du sang germanique. Si l'Alpin n'a pas toujours été épargné par ces guerres, il n'a jamais eu à souffrir de chocs aussi importants que les rebelles nordiques qui furent les premiers en tant qu'« hérétiques » à ouvrir la voie vers une libre pensée, c'est-à-dire un esprit rattaché à l'espèce.

Si nous faisons abstraction des vieux combats des Aryens pour la liberté de la foi, l'Europe n'offre pas dans son ensemble l'image d'un tout, d'une structure bien achevée, bien enracinée dans la vie, même après l'affermissement de la politique de puissance de Rome.

Si l'église romaine universelle triomphante visait imperturbablement l'impérialisme mondial multiracial, si le Saint Empire romain germanique était le bras armé au service de cette idée, et même si des hautes figures des grandes lignées germaniques se mirent d'elles-mêmes à la disposition de cette chimère envoûtante pendant des siècles, de fortes résistances se manifestèrent aussitôt, partout et dans tous les domaines. Au plan politique, cela prit la forme de la monarchie allemande ou du gallicanisme français, sur le plan ecclésiastique, ce fut le combat de l'épiscopalisme contre le curialisme, sur le plan de l'esprit, l'exigence d'une libre étude des lois de la nature, dans le domaine de la philosophie et de la religion, le désir d'exprimer une pensée personnelle et la liberté de la foi. Même si antérieurement elles reconnaissaient Rome conceptuellement et n'étaient souvent absolument pas conscientes de la portée de leur revendications, au point de vouloir naïvement épurer l'église catholique, par endroits, toutes ces forces étaient, en fin de compte, la manifestation d'un nationalisme ardent, c'est-à-dire qu'elles avaient une manière de penser, de sentir subconsciente, une volonté dictée par la race s'opposant à toutes les formes d'universalisme. Le principe monarchique ou ducal, le rattachement d'une église à un espace donné, la liberté individuelle : tout cela prend racine directement dans la terre, quelle que soit la véhémence avec laquelle ces forces se sont combattues entre elles et luttent encore aujourd'hui pour la suprématie. II est aujourd'hui évident qu'à un moment donné, ce sont les Etats, les peuples et les dynasties nordico-germaniques les plus purs qui se défendirent de la manière la plus énergique et la plus logique contre l'universalisme romain et contre l'unitarisme hostile à toute structure organique. Ces forces étaient déjà visibles avant leur réveil victorieux qui les a tirées de l'hypnose romano-proche-orientale ; elles étaient à l'oeuvre au coeur des combats héroïques en se réclamant directement des Germains « païens ». L'histoire des Albigeois, des Vaudois, des Cathares, des Arnoldistes, des Stedinger, des Huguenots, des réformés ou des Luthériens, derrière l'épopée des martyrs de la libre recherche et des figures des héros de la pensée nordique, c'est aussi l'image exaltante d'un gigantesque combat où les valeurs de caractère étaient en jeu, c'est-à-dire, ces qualités d'âme et d'esprit sans lesquelles aucune civilisation raciale occidentale n'aurait été possible.

Celui qui regarde aujourd'hui la France démocratique, mal gouvernée par des avocats fourbes, pillée par des banquiers juifs, la voit encore briller de tout son éclat intellectuel, mais en réalité, elle ne vit que de son passé, et l'on aura du mal à s'imaginer que cette terre fut autrefois du nord au sud, le théâtre d'héroïques combats qui, durant plus d'un demi-millénaire, engendrèrent les hommes les plus audacieux et réciproquement, il s'est toujours trouvé de véritables héros pour entretenir la flamme guerrière. Quel homme cultivé se souvient aujourd'hui réellement de la Toulouse gothique, dont les ruines témoignent encore de la présence d'hommes d'une grande fierté ? Qui se rappelle les grandes familles seigneuriales de cette ville qui ont été anéanties au cours de sanglantes guerres ? Qui a vécu l'histoire des comtes de Foix, dont le château est lamentablement tombé en ruines, dont les villages sont déserts, dont les terres ne sont habitées que par des paysans misérables ? « Le pape», déclara en *1200* l'un de ces comtes audacieux, « n'a rien à voir avec ma religion car la foi de chaque homme libre doit être libre ».

Cette vieille pensée germanique qui ne s'est pas encore totalement épanouie à l'heure actuelle, a coûté à tout le sud de la France, son meilleur sang et fut étouffée pour toujours par la disparition des porteurs de ce gène. Le dernier vestige des Wisigoths est Montauban, siège de l'unique école supérieure protestante de France.

Le même héroïsme anima un petit peuple au coeur des Alpes franco-italiennes. La volonté créatrice remonte ici aussi à une grande, mais mystérieuse personnalité, celle d'un commerçant qui était venu (d'où ?) s'établir dans la ville de Lyon. Il s'appelait Pierre, auquel on ajouta plus tard Valdo ou Waldes (Vaux). Pendant de longues années, il se consacre à son métier, passe pour un homme pieux et n'a vraisemblablement en tête aucune révolte. Mais il ressent de plus en plus l'abîme entre l'humilité évangélique et l'ostentation de l'église catholique ; il éprouve de plus en plus profondément l'effet paralysant de la tyrannie dogmatique. Et pensant naïvement servir le chef spirituel suprême, Pierre de Vaux fait le pélerinage de Rome. En se référant aux paroles du Christ, il exige là-bas la simplicité des moeurs, la loyauté dans le commerce et la liberté de penser, même lorsqu'il s'agit des évangiles et la liberté d'enseignement. Si on lui fait des concessions sur beaucoup de points, l'essentiel ne lui

est pas accordé. Alors Valdo partage ses biens, se sépare de sa femme et déclare au représentant de Rome qui veut le contraindre à abjurer : « On doit davantage obéir à Dieu qu'aux hommes ».

Ainsi naquit un grand hérétique et un grand réformateur, auquel tous les Européens, catholiques compris ont encore aujourd'hui toutes les raisons de lui être reconnaissants. La grandeur et la simplicité de Pierre de Vaux ont nécessairement exercé une énorme influence sur la constitution des communautés des « pauvres de Lyon ». Le succès de ses voyages en Rhénanie, en Bohême, la création de communautés vaudoises en Autriche centrale, en Poméranie, en Brandebourg montrent que la revendication d'un enseignement libre des évangiles faisait clairement vibrer une corde sensible de la vieille âme lyrique germanique, que sa doctrine s'enracinait fermement dans les esprits et ne s'en laisserait plus extirper. Pierre de Bruys, Henry de Cluny, Arnaud de Brescia, ont formulé la même doléance. Une statue de Mayence nous montre Pierre de Vaux avec une tête purement nordique, un crâne pareil à celui des anciens Germains, un front haut et fort, de grands yeux, un nez puissant, très légèrement aquilin et une bouche ferme, bien formée, le menton barbu.

Expulsée de Lyon, la communauté partit dans différentes directions, prêchant et propageant ses idées. Dans la Provence médiévale et albigeoise comme en Rhénanie, elle reçut un accueil amical. A Metz, les Vaudois furent bientôt si nombreux que les membres de la magistrature refusèrent d'exécuter l'ordre d'arrestation délivré par l'évêque et ceci avec la même argumentation que celle soutenue autrefois par Pierre de Vaux : « Il faut davantage obéir à Dieu qu'aux hommes ». Le pape Innocent 111 dut alors réagir par des autodafés des traductions de textes latins en langue vulgaire ou l'exécution d'un grand nombre de sectateurs. En conséquence, le reste du groupe fut obligé de fuir à travers la Lorraine, pour se rendre aux Pays-Bas ou en Allemagne qui ouvraient leurs portes, et où le bras de Rome ne pouvait pas les atteindre directement. D'autres s'en allèrent en Lombardie ; ils y retrouvèrent des pensées hérétiques semblables, répandues par les Patarins (à Milan, par exemple) ou par les enseignements d'Arnaud de Brescia qui au delà des évangiles, aspirait à une réforme aussi bien ecclésiastique que politique et refusait à la papauté un droit à la puissance temporelle, car c'était pour lui la condition nécessaire de son rétablissement spirituel.

Ensuite la communauté des Vaudois se répandit dans les vallées occidentales des Alpes ; elle se fixa dans les régions pauvres qui peu à peu, grâce au travail de tous, se transformèrent en jardins fertiles. Ils n'avaient d'autre ambition que de vivre leur foi sereinement et modestement, et de remplir leur devoir évangélique sur cette terre. De nombreux hérétiques albigeois pourchassés trouvèrent à leur tour un accueil amical dans cette contrée d'accès difficile jusqu'à ce que les cloches de l'Inquisition qui sonnaient dans tout l'Occident, mirent en émoi les deux petites villes et les vingt villages de ces tranquilles vallées. Vers le milieu du quatorzième siècle, les Vaudois durent acquitter un lourd tribut pour calmer Rome et les autorités, ce qui naturellement ne servit à rien ; pendant que la peste noire sévissait dans les provinces allemandes, les troupes françaises sous les ordres directs de l'Inquisiteur, pénétrèrent dans les paisibles vallées alpines. Douze Vaudois enchaînés durent se rendre à l'église en robe jaune, aux couleurs des flammes de l'Enfer ; l'anathème fut jeté sur eux ; on leur ôta leurs chaussures, puis on leur passa la corde au cou, avant de les envoyer trouver la mort sur le bûcher. Ces supplices et bien d'autres brisèrent la foi de beaucoup d'entre eux et les incitèrent à abjurer ; mais ces renégats ne firent que récolter d'autres humiliations. Les soulèvements qui suivirent entraînèrent, inévitablement, de nouvelles oppressions, et la lutte commença, épique, et atteint un héroïsme rarement égalé. Dépouillés de tous leurs biens, les Vaudois remplirent les prisons de l'Inquisition de telle façon qu'ils ne purent être nourris que grâce à la seule générosité du peuple (27) ; c'est pourquoi les représentants de la « religion de l'amour » en brûlèrent beaucoup pour réduire leur nombre. Treize années durant, un seul et même inquisiteur, Boselli, poursuivit les familles vaudoises. Régulièrement, il lui arrivait d'attraper un pauvre diable « qui aurait prononcé un quelconque mot hérétique (28) » ; le prisonnier était alors torturé, condamné à l'amputation des mains, étranglé ou brûlé. Malgré tout cela, l'archevêque d'Embrun fut forcé d'annoncer au pape que les Vaudois demeuraient fidèles à leur ancienne foi.

Au moment où partout en Europe les assauts de la Renaissance commençaient à secouer les portes de Rome, le représentant du Vatican, pénétra à nouveau avec les troupes françaises dans les vallées alpines pour écraser militairement les résistances ultimes. Ce fut précisément le dépravé Innocent VIII qui en 1487 réclama par une bulle, l'anéantissement définitif des Vaudois. La Palue prit le commandement de la croisade. Les maisons des hérétiques furent pillées, eux-mêmes massacrés, la plupart des survivants s'enfuirent. Peu seulement demeurèrent sur les ruines de la prospérité de leurs pères, visiblement brisés, et prêts à conclure la paix avec la toute puissante église catholique. A ceux-là, les biens furent restitués.

Des temps plus tranquilles suivirent. Ce n'était pas pour autant la paix, mais un calme trompeur précédant de nouvelles tempêtes. A peine quarante ans plus tard, la puissance matérialiste, responsable du terrorisme médiéval fut vaincu à nouveau par la foi humble. Et encore une fois, Rome frappa à mort après que l'édit de Fontainebleau (1540) eut rallumé la haine contre les hérétiques. Dénoncé par l'évêché, seize Vaudois de Merindol furent amenés à répondre des accusations portées contre eux. Ils ne se présentèrent pas, sachant ce qui les attendait. Ils furent donc déclarés hors-la-loi ; leurs maisons, leurs femmes et leurs enfants étaient dévolus à l'Etat ; la petite ville de Merindol devait être rasée, tous les caveaux détruits, et tous les arbres de la

cité abattus. Le roi voulait être indulgent en cas d'abjuration mais les Vaudois déclarèrent qu'ils ne renieraient leur foi que dans l'hypothèse où on leur prouverait leurs erreurs en s'appuyant sur l'Ecriture.

Et la plus rude épreuve survint (1545). Les troupes gouvernementales marchèrent sur Merindol, égorgèrent tous ceux qu'elles y trouvèrent et rasèrent le bourg. Calvières et les autres villages subirent le même sort. Ceux qui s'étaient enfuis dans les montagnes demandèrent le libre passage pour se rendre en Allemagne. La requête fut rejetée. Ils moururent de faim dans la solitude de leurs cachettes. Plus de 22 villages furent anéantis, 3000 personnes furent massacrées, plus de 600 Vaudois condamnés aux galères, et les autres effroyablement torturés. Ensuite, on envoya à Paris des rapports mensongers sur les « atrocités » commises par les hérétiques. Malgré cela les récits des sévices de la soldatesque excitée et des moines sadiques parvinrent aux oreilles de François 1er et encore sur son lit de mort, il engagea Henri II à porter assistance aux Vaudois ; ce qu'il fit.

Si la communauté vaudoise malgré son extension était peu nombreuse, et donc peu offensive, l'idée de résister au laisser-aller et à l'obscurantisme prit cent autres formes à travers la France d'alors, encore influencée par les courants nordiques, germaniques et bien complétée du point de vue racial à l'ouest. Puis ces courants s'unirent dans l'audacieux mouvement huguenot dont la victoire aurait donné une impulsion nouvelle à l'histoire de l'Europe, une direction ascendante.

Ceux qui combattaient en France pour leur race étaient jadis extraordinairement nombreux. On les trouvait dans toutes les classes et professions, parmi les cardinaux et les princes, mais aussi parmi les plus humbles artisans. On nous a rapporté des centaines de cas de gens simples traduits devant le tribunal ecclésiastique qui connaissaient mieux les Ecritures que leur juge, analysaient avec plus d'intelligence des questions philosophiques que les inquisiteurs érudits. Ce sentiment de supériorité intérieure leur donna le courage de surmonter les tourments du bûcher, à tel point que les juges avouèrent souvent leur adhésion à l'hérésie. Cela n'a rien d'étonnant quand on sait que la plus effroyable inculture régnait non seulement dans le bas clergé naturellement, mais encore (comme nous le dit Robert Stéphanus) parmi les professeurs de théologie de la Sorbonne qui dans leur rage contre les hérétiques déclaraient qu'ils avaient réussi à vivre cinqLiaiite ans sans rien savoir du nouveau testament biblique, et crue par conséquent les sectateurs n'avaient aucune raison de s'en occuper. Vers *1400,* en deux ans seulement, le pape reçut 100 000 florins en vendant des indulgences aux pays allemands. En *1374,* le parlement anglais découvrit que le représentant du Christ encaissait cinq fois plus d'impôts que le roi légitime ; cette plainte tout à fait justifiée s'éleva aussi de tous les coins de France. Toutes les classes du royaume pliaient sous la pression des impôts de l'église romaine en Allemagne comme en France, et même des moines probes (comme les Franciscains Vitrarius et Meriot) exigèrent la suppression de l'indigne commerce des indulgences. On faisait des affaires peu « catholiques » aussi bien avec le « Saint Sang » de Wildnack qu'avec la sainte maison de Lorette (que les anges auraient apportée de Palestine en Europe). Ces lieux miraculeux devinrent de véritables mines d'or. Les sinécures se multiplièrent de telle façon que Calvin, déjà vicaire à 12 ans, devint curé à *18,* sans avoir auparavant fait d'études théologiques. Les rentrées de bénéfices devaient être assurées par n'importe qui.

Ces abus parfaitement visibles suscitèrent des réflexions plus profondes et, en réaction aux flammes du bûcher, de grandes personnalités apparurent. L'archevêque d'Arles, Louis Allemand défend de toutes ses forces, au concile de Bâle, le principe du système conciliaire contre la dictature papale ; ailleurs le vieil érudit, Jacques Lefèvre d'Etaples s'occupe de l'éducation d'une génération plus libre, plus jeune. Son élève Briçonnet poursuit son oeuvre ; Guillaume Farel, une forte tête, prend la tête du combat ; il deviendra plus tard le guide des réformateurs de Neuenburg, Losen et Genève, et à sa suite on trouve Casoli et Michel d'Arande ; plus tard encore Languet, le noble Bourguignon, le sage Bèze, Hotman. Mais l'audacieux chevalier d'Artois, Louis de Berquin se distingue dans ce groupe. C'était un croyant, plein de franchise et de sagacité, un brillant écrivain que l'on qualifia, avec raison, d'Ulrich von Hutten français. A ses côtés, on aperçoit Jean Leclerc, un simple cardeur de Meaux, qui prêchait la révolution contre l'Antéchrist de Rome et qui, comme Luther, placardait ses appels jusqu'aux portes des cathédrales. Avec eux, le courageux Pouvan mort en martyr, François Lambert, un franciscain et bien d'autres annonçaient la liberté de prêcher les évangiles et de penser, dans les forêts et les caves comme autrefois l'élite des premiers chrétiens dans les catacombes de Rome.

Le mouvement huguenot n'avait pas encore totalement conquis la France et trouvé protection auprès de ses deux chefs, le .grand Condé et Coligny, que déjà les persécutions recommencèrent dans tout le pays, comme plus tôt dans les tranquilles vallées des Alpes cottiennes, en Provence. Berquin le téméraire est pris, forcé d'abjurer ; on lui perce la langue au fer rouge et on le condamne à la prison à vie. II n'abjure point, mais fait appel au roi. En vain. Il est alors brûlé le 22 avril 1527. Du haut du bûcher, il s'adressa une dernière fois au peuple. Sa voix fut étouffée par les cris des bourreaux et des moines. Dans la mort, on le craignait encore. On raconte que Néron aurait illuminé ses jardins de torches humaines vivantes. Or, en plein XVIe siècle, le très chrétien roi alla, en procession derrière le crucifix, de Saint Germain l'Auxerrois à Notre Dame, et de là regagna son château. Et chaque place traversée était ornée de bûchers en l'honneur de l'église catholique sur lesquels d'inébranlables hérétiques souffraient jusqu'à la mort (29). Vingt quatre schismatiques moururent ce jour là à Paris. Les persécutés s'organisèrent de nouveau pour fuir vers l'Allemagne, et ainsi s'échappèrent entre

autres, Calvin, Roussel, Marot. Dans la seule ville de Strasbourg, Calvin retrouva 1500 réfugiés français et fonda sa première communauté. De sévères édits relatifs à la persécution des hérétiques, se succédèrent dès les premières atrocités. A Meaux (première communauté protestante de France) une réunion fut surprise et quatorze participants, après avoir refusé d'abjurer, moururent sur le bûcher en récitant des prières. Le lendemain, un théologien de la Sorbonne démontra que les hérétiques suppliciés étaient condamnés à une damnation éternelle, avant d'ajouter : « Et si un ange descendait du ciel et voulait nous assurer du contraire, nous devrions le repousser, car Dieu ne serait pas Dieu s'il ne les damnait pas pour l'éternité » (30). Comme à Meaux, des piles de bois flambaient dans tous les coins de France, et les chroniques devaient sans cesse rapporter le courage invincible des condamnés. Sur le lieu du supplice, Jean Chapot professait encore sa foi alors que les bourreaux étaient obligés de le soutenir parce que les tortures lui avaient brisé les jambes. Par peur d'une contamination hérétique des spectateurs, on l'étrangla immédiatement... Comme des incidents analogues se répétaient partout, on prit l'habitude de couper la langue des hérétiques non repentis avant de les conduire au bûcher... *Ad majorem dei gloriam.* Pour la plus grande gloire de Dieu.

Si l'histoire fourmille de récits authentiques relatant le courage manifesté au pied du bûcher, elle regorge aussi de nombreuses conversions de... juges. Ainsi elle présente le brave du Bourg qui accepta sereinement l'annonce de sa peine de mort et fut étranglé. Beaucoup d'autres hommes de l'ancienne France adoptèrent la même attitude. Cet exemple tragique de souffrance héroïque, se transforma bientôt en agressivité insensée, mais néanmoins pleine de sagesse quand les meilleurs éléments de la haute noblesse prirent fait et cause pour le combat huguenot pour la liberté de pensée en se mettant à sa tête. Dans toutes les régions de France, huit guerres sanglantes se succédèrent contre Rome. La querelle sur la Cène, même si elle pouvait apparaître comme une importante question dogmatique à la pointe des discussions religieuses, symbolisait bien ces conflits et dissimulait mal un divorce des esprits beaucoup plus radical. En accédant plus tard au pouvoir, Coligny illustra ses idées fondamentales par son action : il exigeait la liberté de foi non seulement pour lui, mais la concédait aussi aux catholiques de Châtillon (31).

Comme le mouvement huguenot prônait un certain mode de vie et que par ailleurs les représentants de Rome, partant de cette base dogmatique exigeaient des réponses, il ne restait plus d'autre alternative aux protestants que d'établir peu à peu un corpus doctrinal bien défini, ce qui devait provoquer des conflits entre les différents courants protestants. Mais derrière cela se cache partout un sentiment beaucoup plus profond : l'idéal germanique primitif de la liberté intérieure. Doctrines et formes nouvelles se transformèrent en symboles se détachant sur le fond des dogmes romains, et à ce sujet il est significatif que la messe soit ce que les huguenots contestaient le plus.

Le coeur des nobles huguenots fut déchiré par un conflit de conscience, ce qui aggrava considérablement la lutte. Alors que les adeptes du mouvement exigeaient inébranlablement la liberté de conscience et d'enseignement, ils étaient contraints d'adresser ces requêtes au roi. Or, ils étaient soumis à celui-ci, du point de vue temporel, par la vieille fidélité vassalique franque. Et pour ce souverain, prisonnier de la tradition romano-catholique, la sécurité de l'Etat passait nécessairement par une religion unique. Et ainsi, il advint que tantôt les armées huguenotes se rassemblaient contre le roi à Orléans ou La Rochelle, tantôt elles combattaient contre ses troupes comme à Jarnac, Saint-Denis ou Moncontour, en manifestant pourtant tout à fait loyalement leur fidélité au roi et proclamant publiquement que celui-ci n'était pas libre, mais prisonnier du parti romain, sentiment confirmé après chaque conclusion d'un traité de paix.

Pourtant, même à son zénith, le mouvement huguenot ne représenta qu'une minorité. Sa force résidait surtout dans l'intelligence et l'énergie de ses chefs, dans l'héroïsme d'un nouvel élan, vital, dans le sursaut de leur sang, tandis que du côté des adversaires, les rivalités pour le commandement paralysaient les forces et le roi vivait dans la crainte constante de voir son chef d'état-major (souvent d'Anjou) le supplanter.

Le bain de sang de Wassy où le duc de Guise fit assassiner sans procès des huguenots en prière, fut le signal qui déclencha tout. Lorsque retentit l'appel de Condé, les Huguenots, toujours prêts pour le sacrifice suivirent. Malgré des échecs, ils conquirent sans cesse de nouvelles fortifications, villes ou forteresses, cherchant des points d'appui aussi bien au nord, qu'au sud. Malheureusement, la fine fleur du vieux sang français tomba des deux côtés sur les champs de bataille de cette guerre. Tel fut le sort réservé au vieux connétable de Montmorency qui ne combattait pas pour son roi par haine religieuse comme les Guise, mais en vieil homme lige et acheva sa vie à soixante-quatorze ans, à Saint Denis. C'est là que s'effondrèrent les uns après les autres tous les chefs protestants conduits par Andelot et Condé. Malgré une cuisse brisée, le grand prince chevaucha à Jarnac à la tête de son armée : « Allons, nobles de France, voici le combat que nous avons si longtemps désiré ». Son cheval blessé terrassé sous lui, un capitaine ennemi abattit le prince par derrière.

Mais un destin effroyable attendait les troupes huguenotes rentrant dans leur foyer après la conclusion d'une paix favorable. Un grand nombre de catholiques excités par une propagande haineuse avait pillé leurs maisons, chassé leurs familles, assassiné les guerriers. Après la paix de Longjumeau, par exemple, de tels excès furent sciemment organisés par les plus hautes autorités, et Lyon, Amiens, Troyes, Rouen, Soissons, et d'autres villes furent le théâtre d'une ivresse sanguinaire qui en trois mois fit plus de victimes chez les protestants que la guer-

re en six mois. Les écrivains de l'époque estimèrent à dix mille le nombre des morts qui suivirent immédiatement le traité de paix, alors que la dernière bataille, Moncontour, peut-être la plus sanglante, n'avait coûté que six mille vies. A cela, on peut ajouter l'excitation incessante à la violence que Rome alimentait, réclamant toujours l'extermination totale des hérétiques. Pie V maudit le roi de France qui avait accordé des concessions aux huguenots et bénit ceux de ses vassaux (par exemple le duc de Nemours) qui contre l'ordonnance royale poursuivaient les persécutions. Le pape promettait de l'argent, des soldats et attisait toujours de nouveaux débordements sanguinaires. Son biographe Gabutius loue le vieux Pie V pour avoir été l'initiateur de la troisième guerre contre les protestants. Même après la victoire de Jarnac et la mort de Condé, le pape n'était pas encore satisfait. Avec sa bénédiction, il donna l'ordre d'exterminer tous les hérétiques, y compris les prisonniers. Il voua à l'avance tout fléchissement à la colère de Dieu. La paix de Saint-Germain ne fut pas suivie pour Pie V par un changement d'attitude ; au contraire, elle souleva les vassaux du roi contre la cour.

Mais, malgré tout, il semblait que l'ancien caractère germanique allait s'imposer. La cour avait déjà été une première fois huguenote et, à la place des fêtes libertines, une atmosphère sévère, parfois même mesquine, s'était imposée dans les châteaux du roi. Une nouvelle fois, les huguenots revinrent lorsque Charles IX appela Coligny au pouvoir : « Aucun noble n'a été aussi bienvenu que vous depuis vingt ans ». Ainsi reçut-il le chef des hérétiques. Pour un court laps de temps, le destin de la France se trouvait dans une nouvelle main. Puis tout s'écroula de nouveau avec le massacre de la Saint-Barthélémy... Hésitant, sans caractère, colérique, le roi avait cédé aux suggestions du parti romain qui lui attribua ensuite le meurtre de Coligny. Ce fut sans retour. Après avoir semblé s'imposer en France, la vague germanique se brisa.

Quand le corps ensanglanté de Coligny fut jeté aux pieds du duc de Guise, il lui essuya le sang du visage et dit railleusement : « Oui, c'est lui » et lui asséna un coup de pied. Au château Saint-Ange à Rome, on célébra le meurtre collectif par de folles réjouissances et on frappa une médaille commémorant l'assassinat de Coligny. La pieuse populace de Paris coupa les mains du plus grand héros de France et traîna son cadavre trois jours durant dans les rues boueuses.

Puis, on vit la fin approcher. Les chefs huguenots n'ayant pas quitté Paris furent tués au cours des noces d'Henri de Navarre ou assassinés ailleurs pendant leur fuite. A Orléans, 1500 hommes, sans compter les femmes et les enfants, tombèrent en cinq jours, à Lyon, 1800 ; les villes de Provence virent journellement passer des cadavres mutilés dans l'eau si bien que pendant des jours, Arles ne put puiser d'eau potable du fleuve. A Rouen, la foule excitée tua 800 personnes en deux jours ; Toulouse dénombra *300* morts. Les retombées de la Saint-Barthélémy firent plus de soixante-dix mille victimes. A Rome, on tira des salves de joie et le pape de « la religion de la paix » fit frapper une nouvelle médaille célébrant le meurtre des hérétiques.

Comme les combats ultérieurs ne donnèrent pas de résultat, des centaines de milliers de protestants préférèrent quitter la France, hostile à la libre opinion. La Prusse, les Pays-Bas comptent les descendants de ces émigrants (estimés à près de deux millions) parmi les meilleurs de leurs concitoyens.

Mais le fait important de cette perte de sang réside dans le changement de caractère de la nation française. Cette authentique fierté, cette inflexibilité et cette noblesse d'âme que personnifiaient les premiers chefs huguenots étaient perdues à jamais. Quand aux XVIIe et XVIIIe siècles, la philosophie «classique » française critiqua et démolit à nouveau les dogmes religieux, elle faisait sans doute preuve de beaucoup de perspicacité et d'esprit, mais (on le voit avec Rousseau, et même Voltaire), elle était dépourvue de cette véritable noblesse de sentiments qui distinguait aussi bien un Berquin, qu'un Condé, un Coligny ou un Téligny. Même cette grande activité intellectuelle était abstraite, éloignée de la vie. Ainsi le *14* juillet 1789 fut le symbole d'un manque de caractère. La révolution française, qui était énergique et sanglante avec Coligny, devint, en 1793, simplement sanguinaire et stérile dans l'âme, parce qu'elle n'était pas soutenue par des hommes de caractère. C'est pourquoi seuls de pauvres bourgeois devenus fous, des démagogues vaniteux et des hyènes des joutes politiques qui volaient leurs biens à ceux qui étaient terrassés s'enthousiasmèrent pour les Girondins ou les Jacobins, mais pas un génie. Sous le règne du bolchevisme en Russie, la sous-humanité tatarisée assassine ceux qui par leur haute stature et leur démarche fière paraissent susceptibles d'être des seigneurs, de même la sombre populace jacobine traînait sur l'échafaud tout homme mince et blond. Racialement et historiquement parlant, la chute des huguenots avait sinon brisé du moins fortement réduit la vigueur de la race nordique dans le royaume des Francs. La France classique ne présentait plus qu'un esprit sans noblesse, une dégénérescence que le peuple affamé perçut instinctivement et en fonction de quoi il agit de concert avec la sous-humanité pillarde pour liquider les dernières têtes brillantes. Depuis, l'alpin (pas le Celte), mélangé au méditerranéen, passa au premier plan. L'épicier, l'avocat, le spéculateur devinrent les maîtres de la vie publique. La démocratie se développa, c'est-à-dire non pas la souveraineté de caractère, mais le règne de l'argent. Et cette situation ne changea plus car, aussi bien sous régime impérial qu'en république, l'homme du XIXe siècle n'était pas racialement créateur. Ainsi, le banquier juif s'imposa, puis le journaliste juif, et le marxiste. Seul l'héritage de mille ans d'histoire et les effets des mêmes influences sur le même milieu géographique détermina encore les grandes lignes de force de la politique de la France. Mais bien des choses ont changé

depuis les XIVe-XVIe siècles. Quiconque, en France, pensait encore noblement s'est retiré des combinaisons malpropres de la politique : devenant conservateur, il est parti vivre dans des châteaux en province, solitairement. Il envoyait ses fils à l'armée pour ne servir que la patrie, principalement dans la marine. A la fin du XIXe siècle, dans les bals de la Navale, on découvrait encore avec stupéfaction que tous les officiers étaient blonds (32).

C'est cette force de la France du nord restée puissante (la Normandie était continuellement considérée lors des hérésies comme la « petite Allemagne »), que l'empire allemand de *1914* avait en face de lui. Mais à sa tête, on nc Uouvait plus des personnalités issues de ce même sang mais les banquiers Rothschild et les autres puissances financières de même race. Ne parlons pas de personnages comme Fallières et Millerand ou de l'impotence alpine de beaucoup de chefs marxistes. Ainsi achève de se perdre aujourd'hui le dernier sang de valeur. Des régions entières du sud sont quasiment mortes et, imitant la Rome antique, se peuplent d'indigènes africains. Toulon et Marseille ne cessent de projeter vers les campagnes de nouveaux germes d'abâtardissement. Une foule en pleine décomposition se presse autour de Notre-Dame de Paris. Des nègres et des mulâtres se promènent aux bras de femmes blanches ; un quartier récent purement juif élève sans arrêt de nouvelles synagogues. De répugnants parvenus métis sud-américains contaminent la race des femmes encore belles qui sont attirées de toute la France vers Paris. Ce que nous voyons là s'est déjà produit à Athènes, Rome et Persépolis. C'est pourquoi une relation étroite avec la France est si dangereuse du point de vue racial, sans parler de l'aspect politico-militaire. Il faut plutôt écouter le cri d'alarme qui met en garde contre l'Afrique envahissant l'Europe. Face à cela, il n'y a qu'une solution : fermer les frontières après examen des caractéristiques anthropologiques, opération associée à une indispensable coalition nordico-européenne pour purifier ces patries des germes pathogènes africains et syriens qui s'y propagent. Et cela profiterait aux Français eux-mêmes.

5.

L'histoire du royaume des Francs est aujourd'hui terminée. Qu'importe si une volonté de puissance cléricale ou l'inepte libéralisme alternent au gouvernement : le grand souffle créateur est et restera absent. Pour avoir laissé profaner sa race, la France doit nécessairement subir le châtiment d'une crainte instinctive pour son sang : celle qui ne quitte jamais les métis, même si extérieurement ils semblent triompher. D'où, par exemple, cette peur obsédante qu'elle ressent encore vis-à-vis de l'Allemagne, terrassée, pourtant, avec l'aide du monde entier. Cette Allemagne, qui a toutes les raisons d'étudier l'histoire de ses voisins, doit rassembler toutes ses forces intérieures pour contrer un dénouement semblable de son propre destin.

L'Allemagne, majoritairement protestante, n'a pas eu besoin d'un 14 juillet. Malgré l'irruption de l'esprit alpin moyen-oriental, un cercle de résistance puissant se forma autour du bassin balte pour s'opposer au nivellement entrepris par Rome, ce qui força cette dernière à modifier sa conduite morale pour survivre. Mais le Germain n'a malheureusement pas été vigilant. II accorda généreusement à un sang étranger des droits identiques à ceux qu'il avait acquis durant des siècles par ses propres sacrifices. Il reporta la tolérance en matière religieuse et scientifique dans des domaines où une démarcation rigoureuse eût été nécessaire : ceux de la formation du peuple, de l'éducation de l'homme, de l'organisation politique, première condition de l'existence organique. Il n'avait pas vu que la relation consensuelle entre protestants et catholiques concernant leurs perceptions de Dieu et l'immortalité, d'une part, et la tolérance vis-à-vis des valeurs anti-germaniques, d'autre part ne pouvaient pas être équivalentes. Il n'avait pas compris que le héros ne peut avoir les mêmes droits que le spéculateur ; qu'à un défenseur des lois immorales et anti-européennes du Talmud , il ne faut pas accorder les mêmes droits civiques qu'à un membre de la Hanse ou à un officier allemand. A partir de ce péché contre son propre sang, origine de la grande faute contre le peuple, on vit naître les « deux Allemagnes » qui déjà en 1870-71, puis après 1914 s'opposèrent implacablement, avant de se séparer définitivement en 1918 et de continuer à se combattre à mort aujourd'hui, sans pourtant être séparées par le sang. Les forces intervenant dans les guerres de religion ou du temps de Gustave Adolphe, agissent à nouveau, mais en utilisant d'autres formes. Et, semble-t-il, il ne s'agit plus de symboles religieux et abstraits, mais au contraire d'une ferme conscience de la confrontation organique apposant le caractère nordico-germanique (ou du sang nordique) et le sous-homme attaché à la spiritualité syrienne.

Le sacrifice sanglant de la nation sur tous les champs de bataille donna au démocrate de l'est et à ses alliés dégénérés des grandes villes l'occasion de s'imposer. Le type humain, qui prit le pouvoir en France il y a cent cinquante ans, s'est installé aussi en Allemagne à la tête de la démocratie en 1918, avec l'aide de l'argent juif. Il ne reconnaissait pas les valeurs traditionnelles, mais les combattait ouvertement et effrontément en tous lieux et places (« L'idéal le plus bête est celui du héros » dit le *Berliner Tageblatt).* L'heureux spéculateur devenait un homme d'honneur, le banquier orientalo-juif finançait les partis qui soutenaient l'Etat démocratique, mais le combattant, luttant contre ceux qui tournaient en dérision tout ce qui compose l'essence germanique, fut jeté en prison pour injure au gouvernement. Ce renversement des valeurs est significatif du changement de sang dominant ; il suffit de jeter un simple coup d'oeil sur les chefs démocrato-marxistes pour apercevoir avec effroi

la décadence raciale qui existe entre la puissance d'un Moltke, d'un Bismarck, d'un Roon, d'un Guillaume Ier et de ces parlementaires qui jusqu'en 1933 administraient l' Allemagne comme une colonie boursière.

Aux heures d'un immense désespoir de la partie la plus valable du peuple, la couche alpino-juive portée au pouvoir par les événements, parut d'autant plus certaine de se maintenir que d'instinct, elle s'allia instantanément aux fortes puissances de la France contemporaine. Ce pays dont les idées obscures avaient autrefois alimenté la faiblesse intellectuelle de la révolution de 1918. Ils avaient grandi avec ces mensonges et ne pouvaient plus changer de directions. La politique francophile de la démocratie allemande s'explique au bout du compte par l'attirance « naturelle » des sous-hommes entre eux. Ils considèrent un homme au caractère droit comme un reproche vivant et s'efforcent, à cause de cela, de s'allier à la décadence. C'est aussi l'explication essentielle de la sympathie que provoqua la Russie post-révolutionnaire dans tous les foyers de la sous-humanité marxiste. Derrière le flamboiement des prétendus principes, des réflexions de « politique réaliste », etc., il y a un courant de force raciale inconsciente, un flot charriant des déchets du chaos racial. Et ceci ne tient pas compte des traditions historiques, ni des lois politiques de l'espace vital, donc agit au détriment de la nation allemande.

Tous les historiens traitant des douloureuses relations entre Rome et l'hérésie tombent d'accord pour déclarer qu'il faut tout expliquer en fonction de la conception du monde et des convictions de l'époque considérée. C'est ce que font aussi bien les défenseurs, que les adversaires de Rome, tous victimes en l'occurence d'une funeste erreur. Comment s'imaginer qu'il ne pourrait y avoir, à côté de circonstances passagères des lois immuables de l'existence, qui, certes, se combattent sous différents aspects, mais conservent leur finalité ? Le combat du Nordique contre l'unitarisme spirituel romain, qui dure déjà depuis près de deux mille ans est un fait de ce genre, et en même temps il a toujours été un « fait conjoncturel ». C'est pourquoi une appréciation des valeurs de l'époque actuelle garde sa pleine justification quand on considère les forces analogues, les races et le chaos racial du passé. Mais ce qui a disparu au cours de ces combats, ce qui a changé les ethnies et les caractères, n'a précisément pas été traité par les historiens. L'anéantissement de la substance nordique dans le sud de la France aussi bien que l'extirpation du sang créateur en Autriche centrale, encore fortement germanisée, par la Contre-Réforme et les autres « conjonctures » en découlent. L'histoire officielle a donc tenté de nier l'immuable ; à cette fin, elle a jugé, très partialement, les faits historiques et n'a décrit que des manifestations extérieures.

Grâce à cette connaissance, une nouvelle base a été établie pour celui qui voudra décrire et expliquer le développement de l'Occident en s'appuyant sur des valeurs morales et raciales éternelles ; base qui permettra la progression de tous ceux qui ont une forte volonté.

Mais il faut examiner encore un autre exemple marquant pour éviter un jugement superficiel de ces grandes questions. A ce titre, l'histoire des Hussites est caractéristique. Le mouvement protestant en Bohême présente des traits fondamentalement différents de ceux de la France. En France, une langue dominait, une tradition nationale et l'apparition d'un sentiment patriotique unifié existaient. En revanche, en Bohême, les Allemands et les Tchèques s'opposaient en grande partie pour des raisons raciales. Les seconds se divisaient entre une noblesse nordico-slave et des couches inférieures à caractère alpino-dinarique, c'est-à-dire, présentaient ce type que le Tchèque d'aujourd'hui personnifie si nettement. Sous l'influence anglo-saxonne (Wycliff), l'ethnie tchéco-slave se sépara de l'universalisme romain de la même manière que l'Allemagne naissante et la France huguenote. Ce mouvement engendra la tendance dite utraquiste qui dans les *artides de Prague* (le" août 1420) plaça en tête de ses revendications, le libre prêche soustrait à toute influence des autorités supérieures ecclésiastiques. Puis, suivirent la revendication habituelle sur l'eucharistie, la demande de suppression des biens temporels de l'église catholique, des péchés mortels et de leur rémission par des autorités temporelles. Pour défendre ces requêtes qui reçurent pour toute réponse les bulles papales d'excommunication, le clergé tchèque libre dut se servir de ses masses populaires inférieures. Et ici se manifesta le caractère alpino-dinarique d'une autre race : l'absence de culture, la sauvagerie allant de pair avec une effroyable superstition. Le forcené borgne, Ziska von Trocnow (dont la tête, conservée au Museum national de Prague, montre qu'il s'agit d' un homme du type de l'est proche-oriental) est représentatif des débuts de ce mouvement taborite destructeur de tout, auquel les Tchèques doivent aussi bien la disparition des forces germaniques encore agissantes en eux, que le refoulement des vraies forces slaves.

Comme saisis par une folie proche-orientale, des zélateurs taborites se manifestèrent déclarant « qu'en ce temps de représailles toutes les villes, tous les villages et châteaux devaient être pillés, démolis et incendiés », et Prague aussi, la « Babylone des villes » (33)_ Le chiliasme, cette théorie millénariste issue de l'ancien testament juif (qui, jusqu'à aujourd'hui, secrète un poison dangereux dans d'autres mouvements protestants) engageait les paysans tchèques à abandonner leurs biens dans l'attente du « Royaume de Dieu sur terre » ce qui avait pour conséquence le pillage des propriétés allemandes.

Plus tard, les Taborites déclarèrent la guerre aux Utraquistes et dès 1420, ils prônèrent une doctrine qui, depuis toujours, est sortie de la gorge de la sombre sous-humanité, s'insurgeant contre l'esprit de recherche et le génie : « Chaque homme qui étudie les arts libres est vain et païen » . Les vrais patriotes tchèques « en perdirent connaissance » , tout à fait comme en 1917, les intellectuels russes face à la marée bolchevique. C'est

parce qu'il avait perçu l'infériorité tchèque que Franz Palacky avoua (1846) que dans toutes les questions culturelles, les Allemands, aux XVe et XVIe, s'étaient renforcés

« C'est ce qui nous fit comprendre, de manière affligeante et désagréable, que, dans l'essence des peuples allemand et tchèque, il y a quelque chose qui donne au premier par rapport au second, en dehors des relations politiques, une plus grande puissance d'expansion et lui assure une prépondérance durable, ET QUE NOUS AVONS UN DEFAUT PROFONDEMENT ENRACINE QUI RONGE COMME UN POISON NOTRE VALEUR PROFONDE ». Quand la cause nationale tchèque l'emporta, triompha partout, une effrayante décadence morale et spirituelle apparut précisément pour cette raison. Le patriote Hassenstein déclara soucieux : « Quiconque aspire à une vie convenable, quitte la patrie », pendant qu'un autre nationaliste tchèque, Victorin Wschehrd avoua : « On ne peut presque plus trouver dans notre Etat un membre qui ne soit ni brisé, ni affaibli ». Les termes d'une lettre de Hassenstein à un ami en Allemagne (1506) révèlent la nostalgie de voir revenir d'autres hommes ; il parle, longtemps avant Palacky, du poison contaminant le sang tchèque et de l'attente du salut par la race germanique. Après avoir décrit la dévastation et l'effondrement de la nation tchèque, il écrit : « Autrefois, certainement, quand l'Allemagne s'épanouissait sous les Othon, Henri, Frédéric... la Bohême était considérée comme la plus noble partie de l'empire ; mais maintenant que chancelle votre Etat, non seulement nous vacillons, mais nous nous écroulons totalement. Les guerres vous usent, et nous, la rouille nous ronge ».

En dépit de la grande sympathie des Allemands pour la pensée anti-romaine, l'élément germanique se vit, de prime abord, rejeté par le mouvement hussito-taborite, ce qui l'assimila naturellement au camp papiste. Ce fut là un pur instinct de conservation à l'égard des insurgés alpino-dinariques, une prise de position absolument externe sans accord interne. Dans les périodes de grands bouleversements, peu de choses sortent indemnes, mais le taborisme coûta aux Tchèques presque toutes les forces civilisatrices qu'ils tenaient de leur race. Depuis lors ce peuple cessa d'être fécond et sa convalescence culturelle ultérieure n'est due qu'aux forces créatrices allemandes qui y affluèrent à nouveau. Une certaine sauvagerie, une véritable mesquinerie aussi, caractérisent malheureusement encore, la plupart des Tchèques.

L'équation réforme = essence nordique est donc trop schématique, car en beaucoup d'endroits, la grande idée nordique de la liberté de l'âme et de l'esprit arracha à une vie agréable des hommes qui ne possédaient ni une âme libre, ni un esprit de recherche élevé.

Cette étude de l'histoire tchèque (34) est extrêmement riche d'enseignement pour toute la future recherche historique sur la race et elle nous apprend à distinguer ce qui se cache derrière le mot « liberté » pour les différents peuples. Au sens germanique, la liberté c'est l'indépendance interne, la possibilité d'entreprendre des recherches, la construction d'une « Weltanschauung », un véritable sentiment religieux. Pour des immigrés du ProcheOrient et assimilés, la liberté signifie l'anéantissement total des autres valeurs culturelles. Au premier sens du terme, le nordique, elle a permis à la Grèce le plus haut développement culturel, mais l'émancipation des esclaves proche-orientaux provoqua la totale destruction de ces créations. Cette « liberté » extérieure, que l'on accorde aujourd'hui à tous (Tchèques, Polonais, Levantins..), c'est s'abandonner au chaos des races. La liberté aryenne, c'est encore l'attachement à la race, cela seul peut garantir le plus grand développement. Mais cet attachement exige aussi la protection de cette race. L'étude approfondie de l'histoire tchèque nous l'enseigne et l'exige.

Les trois cent mille Huguenots qui vinrent en Europe centrale, étaient, soit de pure race nordique, soit porteurs d'un sang génétiquement proche qui pouvait fraterniser harmonieusement avec le sang allemand. Aussi quand la révolution française de 1789 lança de nouveau la chasse non seulement contre la « noblesse » décadente, mais aussi contre la véritable noblesse, un certain nombre de Français trouvèrent une nouvelle patrie en Prusse. Un Fouqué, un Chamisso, un Fontane, un grand nombre de héros allemands de la guerre mondiale portaient des noms français. Par ailleurs, les ancêtres d'un Kant sont Ecossais, ceux de Beethoven, Hollandais, Houston Stewart Chamberlain est Anglais et tire des profondeurs cachées les plus beaux trésors de l'âme germanique . Tout cela témoigne d'un va et vient d'hommes et de valeurs sur le plan du sentiment vital germanique. Mais un tout autre caractère apparaît dans le prétendu pan-européisme prôné aujourd'hui par tous les internationalistes et les juifs. Ce qui se passe n'est pas un rapprochement d'éléments de sensibilité germanique en Europe, mais une conjuration des déchets du chaos racial des grands centres urbains, une transaction d'affaires pacifiste de gros et petits commerçants, au bout du compte une destruction orchestrée par la finance juive avec l'aide de la puissance militaire française actuelle des forces germaniques affaiblies en Allemagne et dans le reste du monde.

La puissance auto-défensive du peuple allemand est annihile ; l'Etat fictif, dominé par des forces anti-germaniques jusqu'en *1933,* s'est laissé menacer à l'ouest par les Français agressifs, toujours hostiles à tout élément allemand. Et à l'est aussi, des marées tumultueuses menacent de submerger tout ce qui est germanique. Autrefois, la Russie fut fondée par des Vikings, éléments germaniques qui réfrénèrent le chaos des steppes russes et imposèrent aux habitants une organisation politique rendant possible l'érection d'une civilisation. Ce rôle du sang viking se tarissant fut repris par les membres de la Hanse allemande, les seuls migrants partant de l'ouest pour aller principalement en Russie ; après Pierre le Grand, ce furent les Baltes allemands jusqu'au

tournant du XXe siècle, et enfin, les autres peuples baltes fortement germanisés. Mais, dans les couches supérieures de la société, sommeillait, toujours en Russie, le désir d'une expansion illimitée hors des frontières et la volonté impétueuse de fouler aux pieds toutes les manières de vivre ressenties comme des barrières. Le sang mêlé au mongol bouillonnait dans tous les bouleversements de la vie russe, même fortement dilué, et entraînait les hommes à commettre des actes qui paraissaient souvent incompréhensibles. Ces soudains renversements des aspects moraux et sociaux reviennent en permanence dans la vie et dans la littérature russes (de Tschaddajew à Dostoïevski et Gorki) ; ils montrent que des courants de sangs ennemis se combattent, et que la lutte ne prendra fin qu'avec la victoire d'une force de sang sur l'autre. Le bolchevisme représente le soulèvement de tout ce qui est asiatique en Russie contre les formes de civilisation nordique ; il est un aspect de la nostalgie de la steppe, la haine du nomade contre la personnalité enracinée et il signifie enfin une tentative de se débarrasser de l'Europe. La race baltique de l'est pourvue de beaucoup de dons poétiques, est, malgré l'infiltration mongole, une matière malléable entre les mains de chefs nordiques, mais par conséquent aussi dans celles d'un tyran mongol ou juif. Elle chante, elle danse, assassine et se déchaîne en même temps. Elle est fidèlement dévouée, pourtant quand la discipline se relâche, elle trahit aisément. Jusqu'à ce qu'elle soit contrainte par des lois nouvelles , fussentelles de nature tyrannique.

Mieux que partout ailleurs, on peut constater à l'est la profonde vérité d'une histoire étudiée en rapport avec la race ; cependant, on s'aperçoit immédiatement que la substance de la race nordique est à l'heure actuelle en grand péril. Ces forces corrosives à l'intérieur de chaque pays et les flots séditieux de la pègre font prendre conscience à tout être soucieux de l'ensemble de la culture européenne de la nécessité d'un front unique de solidarité nordique, traversant l'actuel front des « vainqueurs et des vaincus de la guerre mondiale » (cf. Livre 111). Mais cette connaissance impose un grand devoir à tous les chercheurs honnêtes qui vont en profondeur et exige d'eux le déploiement de forces de caractère inhabituelles.

Autrefois, les premiers chrétiens surmontèrent tous les martyres et poursuites grâce à une foi inébranlable. Et ils vainquirent. Lorsque Rome abusa de telles pratiques, des centaines de milliers d'êtres se levèrent à nouveau en Europe, forts de leur foi et, combattaient, encore sur le bûcher, pour la foi et la recherche libres. D'autres se laissèrent chasser de leur foyer et de la patrie, ou enchaîner sur les galères avec des nègres et des Turcs, ils combattirent comme les Stedingers ou les Vaudois pour leur existence jusqu'au dernier, par fidélité à la race. Et ils créèrent les fondements de la culture occidentalonordique. Sans Coligny et Luther, aucun Bach, aucun Goethe, aucun Leibnitz, aucun Kant, ne serait apparu. Pourtant, la foi biblique naïve des protestants est, aujourd'hui, tout aussi irrémédiablement perdue que jadis celle de la < vocation divine » de Rome.

Mais maintenant s'éveille une foi nouvelle : le mythe du sang, la conviction de défendre, avec cette sève sacrée, l'essence divine de l'homme, la croyance incarnée dans la conscience la plus claire que le sang nordique représente ce mystère qui remplace les anciens sacrements.

Et après avoir embrassé d'un coup d'oeil le cours du temps jusctu'au plus lointain, on voit s'étaler la force créatrice nordique sous toutes ses formes. L'Inde aryenne a donné au monde une métaphysique dont la profondeur ne put jamais être égalée ; la Perse aryenne a mis en vers le mythe religieux dont la force nous alimente encore aujourd'hui ; l'Hellade dorienne a conçu, à partir de ses rêves, une beauté dont la pureté n'a plus jamais été atteinte ; la Rome italienne nous a donné l'exemple d'une discipline formelle de l'Etat, montrant comment une communauté menacée doit s'organiser et se défendre. Et l'Europe germanique a légué au monde l'idéal le plus éclatant qu'ait connu l'homme : la doctrine de la valeur du caractère comme fondement de toute morale, l'hymne exaltant les plus hautes vertus de l'âme nordique, l'idée de la liberté de conscience et celle de l'honneur. Au nom de ces principes, on a combattu sur tous les champs de bataille et dans tous les foyers de culture. Et si ces principes ne remportent pas la victoire dans les grands combats qui viennent, alors l'Occident et son sang périront comme les Hindous et lHellade autrefois disparurent pour toujours dans le chaos.

Lorsque l'on sait que l'Europe fut créatrice grâce à son seul caractère, on découvre le thème de la religion européenne, de la science germanique et aussi de l'art nordique. Prendre conscience de ce fait, le sentir en soi-même avec toute l'ardeur d'un coeur héroïque, n'est pas autre chose que créer la condition de toute renaissance. Cette connaissance est la base d'une nouvelle conception du monde, une conception politique classique rénovée, le mythe d'un nouveau sentiment vital qui seul nous donnera la force de mettre fin à la souveraineté usurpée du sous-homme et de créer des moeurs raciales pénétrant tous les domaines vitaux.

6.

Une critique de la raison pure a pour but d'enseigner les conditions formelles de toute expérience possible et de limiter le champ d'action des différentes forces actives de l'homme à un domaine donné qui leur est réservé exclusivement. Négliger cette critique de la connaissance a abouti aux plus grandes divagations dans tous les domaines ; c'est pourquoi la critique de la connaissance de Kant représentait le réveil le plus lucide à une époque qui commençait à en avoir assez des systèmes scolastiques, religieux, bassement naturalistes ou érotico-sensualistes. Pourtant, si nous reconnaissons l'immense valeur de la critique de la raison, nous regrettons de ne rien apprendre au-delà de la forme sur les ressorts profonds de l'emploi des forces de l'âme et de la raison ; nous sommes donc privés de l'appréciation de la nature la plus profonde des différentes cultures

et conceptions du monde. Le système romain, le judaïsme, le fanatisme islamique s'en étaient suffisamment chargés. D'ailleurs, aucun peuple civilisé ne concédera au fond à quiconque le droit de juger ses créations avec des expressions de censeur, bonnes ou mauvaises, justes ou fausses. Les civilisations ne sont pas simplement venues d'un lointain passé nébuleux, apparaissant tantôt à un endroit on ne sait pourquoi, tantôt à un autre, mais elles sont au contraire des créations débordantes de sang, qui sont là chacune à sa manière (rationnelle ou irrationnelle), métaphysiquement enracinées, groupées autour d'un centre perceptible, se référant à une valeur suprême et possédant toutes, même après une altération ultérieure, une valeur intrinsèque, génératrice de vie. CHAQUE RACE A SON AME, CHAQUE AME SA RACE, sa propre architecture interne et externe, une apparence et des gestes exprimant un style de vie caractéristique, un rapport propre à elle seule entre les forces de la volonté et de la raison. CHAQUE RACE N'ENGENDRE, EN FIN DE COMPTE, QU'UN SEUL IDEAL SUPREME. D'autres systèmes d'endoctrinement, l'infiltration exagérée d'un sang et d'idées étrangers peuvent modifier ou même détrôner cet idéal, et la conséquence de ce changement intérieur est alors extérieurement marquée par un chaos, par des époques de catastrophes ; car une valeur suprême exige une organisation certaine, déterminée, des autres préceptes vitaux, c'està-dire qu'elle conditionne le style d'existence d'une race, d'un peuple, d'un groupe de peuples apparentés à cette nation. Son abolition entraîne de ce fait la dissolution de tout le potentiel intérieur organique et créateur de l'ensemble.

Après de telles catastrophes, il peut arriver que les forces de l'âme se rassemblent à nouveau autour de l'ancien centre et donnent naissance, dans de nouvelles conditions, à une forme d'existence, soit après une victoire définitive sur les valeurs étrangères qui avaient fait irruption, soit après avoir toléré un deuxième centre d'attraction à ses côtés. Mais une co-existence dans le temps et dans l'espace de deux ou plusieurs conceptions du monde se référant à des valeurs suprêmes différentes et que des mêmes hommes devraient respecter, signifie une solution de compromis provisoire de mauvais augure, qui porte en elle le germe d'un nouvel écroulement. Si on réussit à affaiblir la foi dans les anciennes idées du système envahisseur, à ruiner physiquement et à asservir les races et les peuples porteurs de ces idées, ce sera la mort d'une âme culturelle qui disparaîtra ensuite de la terre où elle s'était incarnée.

LA VIE D'UNE RACE, D'UN PEUPLE N'EST PAS UNE PHILOSOPHIE SE DÉVELOPPANT LOGIQUEMENT, NI UN PROCESSUS SE DÉROULANT SELON DES LOIS NATURELLES, MAIS LE DÉVELOPPEMENT D'UNE SYNTHESE MYSTIQUE, une activité psychique qui ne peut être expliquée ni par des raisonnements, ni par des relations de cause à effet. C'est pourquoi, approfondir la connaissance d'une civilisation, c'est mettre à jour sa valeur suprême : religieuse, morale, philosophique, scientifique ou esthétique, qui définit tout son rythme, mais qui règle également les rapports et les classifications des forces humaines entre elles.

Un peuple à forte propension religieuse donnera-t-il naissance à une culture différente de celui dont la forme d'existence est générée par la science Ou l'esthétique ? EN FIN DE COMPTE, TOUTE PHILOSOPHIE DÉPASSANT UNE CRITIQUE FORMELLE DE LA RAISON EST MOINS UNE SCIENCE QU'UNE PROFESSION DE FOI, psychique (spirituelle) et raciale, une foi dans les valeurs de caractère.

Les siècles passés ont préparé le chaos actuel. Grâce à certaines circonstances, il a été possible d'affaiblir par l'intervention de forces particulières, les lois vitales des peuples nordiques, de nous enlever en de nombreux endroits la foi dans notre propre échelle de valeurs suprêmes, ou bien d'intégrer celles-ci comme éléments secondaires dans un nouveau système. Contre ces phénomènes de décadence, l'âme raciale nordico-européenne a soutenu des combats ininterrompus. Jusqu'à ce que malgré ces efforts, des centres de force ennemis se développèrent à nouveau contre elle.

Au XIXe siècle, l'Europe présente trois systèmes parallèles. L'un était le système primitif de l'Europe nordique reposant sur la liberté de l'âme et l'idée de l'honneur ; l'autre était le dogme romain révolu de l'amour plein d'humilité, soumis à un clergé dépendant d'une autorité unique ; le troisième annonçait manifestement le chaos : l'individualisme matérialiste dont l'objectif est d'obtenir, à tout prix, la domination politico-économique mondiale par l'argent et visant l'uniformisation des êtres.

Ces trois forces luttèrent, et se battent encore, pour conquérir l'âme de chaque Européen. Au cours du siècle dernier, on a encore fait la guerre et tué au nom de la liberté, de l'honneur et du peuple. Mais en *1918,* les puissances de la ploutocratie et de l'église romaine ont vaincu. Au milieu d'un gigantesque effondrement se réveilla pourtant l'ancienne âme raciale nordique pour prendre de nouveau conscience de son destin supérieur. Elle comprend enfin qu'il ne peut y avoir de co-existence sur un pied d'égalité de valeurs suprêmes différentes, s'excluant nécessairement, comme elle avait cru autrefois pouvoir l'admettre d'une manière magnanime au prix de sa ruine présente. Elle comprit que ce qui est racialement et psychiquement proche se laisse intégrer, mais que ce qui est étranger doit être fermement refoulé, écrasés: nécessaire. Non pas, parce qu'il est faux ou mauvis en soi, mais parce qu'étant d'une espèce étrangère, il détruit le développement intérieur de notre identité. Nous ressentons, aujourd'hui, comme un devoir de nous rendre compte, avec une extrême clarté, que nous devons professer publiquement la valeur suprême et les idées fondamentales de l'Europe germanique, ou alors de nous avilir psychiquement et physiquement. Pour toujours.

Le véritable combat d'aujourd'hui agit peu sur les manifestations extérieures du pouvoir par des compromis intérieurs, ce qui était le cas jusqu'à présent, mais sur la reconstruction des cellules psychiques des peuples nordiques ; il s'agit de rendre leur droit de souveraineté à ces idées et valeurs qui sont la source de toute notre civilisation ; il s'agit encore de la survie de l'identité raciale. La situation politique peut encore longtemps se maintenir en notre défaveur. Mais une fois qu'un type nouveau (en réalité très ancien) de l'Allemand aura été créé et vivra quelque part, et qui conscient de son âme, de sa race et de son histoire, proclamera et personnifiera fermement à la fois les valeurs traditionnelles et nouvelles, alors tous ceux qui cherchent dans l'obscurité, mais ont leurs racines dans le vieux sol natal de l'Europe, se rassembleront autour de ce centre.

Ces longs préliminaires doivent montrer d'emblée qu'il ne faut pas donner l'impression de se retrancher derrière une « science sans hypothèses préalables » tentant d'accréditer des théories hasardeuses comme le font habituellement les savants obscurantistes pour donner à leurs idées l'apparence de thèses de valeur absolue. IL N'EXISTE AUCUNE SCIENCE SANS HYPOTHÈSES PRÉALABLES
MAIS IL N'Y A QU'UNE SCIENCE AVEC DES CONDITIONS PRÉALABLES... Un groupe de ces conditions premières est constitué des idées, théories, hypothèses qui orientent dans une seule direction les forces de recherche dispersées et sont éprouvées par l'expérience sur leur valeur véritable.

Ces idées sont autant conditionnées racialement que les valeurs de la volonté. Car une âme et une race déterminées ont une façon particulière de poser des questions sur l'univers. Les questions, que se pose un peuple nordique, ne sont pas des problèmes pour le juif ou le Chinois. Des choses qui deviennent sibyllines pour l'Européen apparaissent à d'autres races comme des énigmes résolues.

Dans tous les conciles démocratiques, on entend encore aujourd'hui défendre la thèse de « l'internationalisme de l'art et de la science » . Pour ces pauvres d'esprit qui ont discrédité tout le XIXe siècle, avec leurs < documents » qui prouvent qu'ils ne connaissent ni la vie, ni la valeur des races, il est naturellement impossible de leur montrer combien cet universalisme est borné. Mais la jeune génération, qui commence à tourner le dos à cette production dépersonnalisée, découvrira après un seul regard impartial sur la diversité du monde, qu'il n'y a pas « d'art en soi » , qu'il n'y en a jamais eu, et qu'il n'y en aura jamais. L'art est toujours la création d'un sang déterminé, et l'expression artistique ne sera réellement comprise que par les hommes de ce même sang. Aux autres, elle dit peu ou rien du tout (cf. Livre II). Mais la science subit aussi l'influence du sang. Tout ce qu'aujourd'hui nous appelons très abstraitement science est le produit des forces créatrices germaniques. Cette pensée nordico-occidentale, qui prétend que les événements se succèdent dans l'univers selon des lois, ce qui implique la recherche de ces dites lois, est loin d'être une idée en soi ; que n'importe quel Mongol, juif ou Africain devrait trouver, mais au contraire : cette conception (apparue sous une autre forme dans l'Hellade nordique) a dû grandir à travers les millénaires en affrontant la fureur des nombreuses races étrangères qui avaient d'autres représentations du monde. L'idée que le monde avait ses lois propres fut une gifle au visage de toute conception qui construisait son image de l'univers sur le règne tyrannique et arbitraire d'une ou plusieurs entités douées de puissance magique. D'une conception du monde semblable à celle que le Yahwé biblique nous laisse, ne peut pas plus sortir une science nous ressemblant, que de la croyance aux démons et des hypothèses d'évolution des Africains. De cette éternelle opposition de mondes étrangers, on dégage l'explication du combat entre l'église romaine et la science germanique. Celle-ci a progressé brillamment à travers les flots de son sang répandu par Rome. De pieux moines nordiques qui accordaient plus de valeur au témoignage recueilli par l'oeil ouvert sur le monde qu'aux parchemins syriens jaunis furent persécutés, empoisonnés, emprisonnés, .poignardés (voir Roger Bacon, Scot Erigène...). Dès sa plus lointaine origine, ce que nous nommons aujourd'hui la « science > est une création raciale germanique : elle n'est pas une espèce de résultat technique mais la conséquence d'une façon particulière d'interroger l'univers. Comme Apollon est l'antithèse de Dionysos, Copernic, Kant, Goethe sont à l'opposé d'Augustin, Boniface VIII, Pie IX. Comme le règne des Ménades et les coutumes phalliques s'efforcèrent de détruire la civilisation de l'ancienne Grèce, de même l'enseignement étrusque des enfers et la folie de la sorcellerie contrecarrèrent le plus possible toute tentative nordique d'étude de l'univers. Avec la parabole de Jésus-Christ chassant les mauvais esprits, la magie syrienne restait jusqu'à nos jours attachée au christianisme. La descente aux enfers et l'« ascension » du Christ, le feu et les tourments infernaux devinrent dès lors des sciences chrétiennes, les incubes et succubes furent revêtus de l'autorité scientifique et ce ne fut pas logique que Rome, soudain en 1827 (!), rayât enfin de l'index les livres qui se déclaraient partisans de la doctrine héliocentrique de Copernic. Car en vertu de la « vérité » romaine, seule sa doctrine peut être qualifiée de véritable science. Pendant près de deux millénaires, malgré tout le sang versé, elle ne put faire triompher sa manière de voir et dut accepter cet échec en grinçant des dents. Pourtant, aujourd'hui encore, elle empoisonne continuellement l'esprit de recherche avec ses vieux dogmes magiques. L'illustration la plus significative de cette tentative est l'ordre des jésuites avec son département « scientifique ». Le jésuite Cathrein déclara un jour une fois qu'une vérité est déclarée certaine « par la foi (étant bien entendu que Rome seule détermine ce qui est certain), toute assertion contraire est fausse et ne peut donc jamais être le résultat d'une science vraie » . Et le théoricien moderne de la « science » jésuite, le Dr. J.Donat,

professeur à Innsbrück, déclare inadmissible chaque doute concernant les vérités de la foi, et de s'écrier : « Il est regrettable pour une science de ne jamais offrir d'autre chose qu'une éternelle recherche de la Vérité » (35l).

Les profondes différences psychiques apparaissent difficilement plus clairement que dans les paroles d'un alpin dont l'esprit est complètement absorbé par la démonologie syrienne. C'est en fait purement et simplement la revendication du droit de détruire la volonté de recherche germanico-européenne au nom d'un dogme arbitraire. Et un autre exemple nous montre le danger présent de transformer en chaos la reconnaissance des lois intérieures par l'introduction d'une spéculation arbitraire : la « science » économique moderne.

Dès qu'un chercheur européen aspire à exploiter pratiquement une découverte, il a toujours pour but un exploit réel qui sera incorporé dans la trame de cause à effet avec pour motif et conséquence quelque chose qu'il produit, qu'il crée. Il ressent le travail, l'invention et la propriété comme des forces au service de la société, à l'intérieur d'une communauté raciale, d'un peuple, ou d'un Etat ; même des Américains comme Edison et Ford ont eu une telle attitude. La Bourse, aussi, avait jadis pour seule raison d'être de faciliter le passage sans difficultés de l'acte à la conséquence, entre la découverte, le produit et la vente. Elle était un moyen semblable à l'argent. Ce rôle de service s' est aujourd'hui transformé en une toute autre fonction. La < science boursière et financière » est présentement devenue un jeu avec des valeurs fictives, une magie arithmétique, une perturbation systématiquement entretenue par certains milieux de la production et de la vente. Aujourd'hui, les maîtres de la boLrse hypnotisent les masses en répandant des fausses 7oLvelles, en provoquant des réactions de panique : ils excitent consciemment toutes les tendances pathologiques et, d'une activité médiatrice naturelle, le mouvement économique est devenu arbitraire, symptôme de la décomposition mondiale. Cette science financière non seulement n'est pas internationale, mais purement juive et la maladie économique de tous les peuples nordiques vient de ce qu'ils s'efforcent d'insérer dans leur système de vie cet arbitraire syrien, contre-nature, issu d'instincts parasitaires. Si les circonstances lui sont favorables jusqu'au bout, cette activité doit entraîner la totale destruction de tout ce qui est nécessaire à notre vie. La « science » du rapport Dawes, le contrôle du service d'information politique par les banquiers et leur presse est anti-germanique jusqu'à la moëlle et se trouve de ce fait catégoriquement rejetée par les grands spécialistes allemands de la conception économique nordique, c'està-dire, les Adam Müller, Adolf Wagner, Friedrich List.

LA NATURE DU MARXISME JUIF QUI COMBAT LE « CAPITALISME » SE MONTRE AUSSI ICI, MAIS LAISSE EN PAIX LA FINANCE BOURSIERE, CENTRE DE CE CAPITALISME.

La condition préalable de la « science » romaine est donc la loi imposant une foi déterminée arbitrairement par l'église catholique ; celle de la « science » juive est la fiction, en allemand, l'imposture ; enfin celle de la science germanique est la reconnaissance d'une série de lois de l'univers et de l'âme humaine, se manifestant par différents effets. Cette science et cette foi revêtent une importance fondamentale si on veut évaluer la vie en général, et aussi ces événements qui (comme le somnambulisme, la voyance, etc ...) ne peuvent pas encore être totalement insérés dans cette façon de percevoir les choses.

Et tout cela signifie que lorsque nous parlons aujourd'hui de connaissances et de professions de foi, nous partons toujours de conditions préalables tout-à-fait déterminées. Nous examinons les différentes valeurs suprêmes qui s'affrontent dans l'âme de tous les Européens ; nous constatons l'architecture respective des forces relatives à ces valeurs suprêmes et Mous nous déclarons adeptes d'un de ces systèmes. Cette profession de foi et l'approbation, au moins, des idées fondamentales de ce système ne peuvent provenir que d'âmes semblables, parentes, mais aveuglées jusqu'ici. Les autres les rejetteront et devront les repousser. Et si elles ne peuvent les contraindre au silence, elles les combattront par tous les moyens.

Un tel dénouement et un pareil détachement aussi bien de l'individu que de tout un peuple, des forces encore puissantes d'un passé agonisant dans l'âme est douloureux et laissera de profondes blessures. Mais nous n'avons qu'une alternative : étouffer ou accepter le combat pour le redressement. Entamer cette lutte avec une conscience claire et une forte volonté est le devoir de notre espèce. L'achever est l'affaire des générations qui suivront.

7.

Pour l'homme primitif, « le monde » est donné comme un enchaînement (sans cause) d'images dans l'espace et de sensations dans le temps. L'intelligence crée ensuite le rapport de cause à effet, la raison ordonne la variété par la mise en place d'idées directrices. Nous nommons le réseau de ces activités notre expérience. C'est le fondement formel de notre vie. Celui-ci est pourtant diversement utilisé. Une force prépondérante de la raison constructrice d'idées parviendra, par-là, à résumer les différentes unités par de moins en moins d'idées centralisatrices, pour finalement aboutir à un unique principe d'explication de l'univers. Ce monisme formel s'exprime à son tour différemment : ou bien, on veut faire naître le concept d'univers à partir de celui de matière (la matière absolue, c'est-à-dire une abstraction parfaite, est une idée) ou bien de l'idée force. Le physicien sérieux pose des molécules, des atomes, des électrons, comme substances primitives dont différentes formes et combinais,)ns créeront l'âme et l'esprit. D'autres spécialistes en énergie conséquents ne

reconnaissent la matière que comme une force latente concentrée qui se décharge sous forme de vibrations électriques génératrices de lumière ou de chaleur. Les monistes matérialistes ou spiritualistes sont des dogmatiques parce qu'ils reviennent toujours à la genèse du monde avec une seule affirmation décisive aussi bien formelle que matérielle, qui est une thèse philosophique ou scientifique ou bien un article de foi religieuse. Ce phénomène originel est, même après la victoire remportée sur le pluralisme, la polarité de tous les autres phénomènes, mais aussi de toutes les idées. Le dualisme de tout ce qui est se montre au plan physique comme lumière et ombre, chaud et froid, fini et infini ; au plan de l'esprit comme vrai et faux ; au plan moral comme bon et mauvais (ce qui ne peut être contesté que dans la mesure où les concepts se rapportent à quelque chose en dehors d'eux-mêmes) ; dynamiquement comme mouvement et repos ; comme positif et négatif ; religieusement comme divin et diabolique. Polarité signifie toujours simultanéité des oppositions dont les données et les grandeurs ne doivent pas être présentées comme se succédant. La notion du bien sans celle du mal n'est absolument pas intelligible, elle reçoit seulement de l'autre sa limite, donc sa forme. L'électricité négative apparaît toujours avec la positive. Les deux formes sont finalement toutes deux positives, mais avec des signes contraires. Le non pose le oui et l'esprit est, en tant qu'idée, simultanément donné avec l'idée de corporalité. Même en allant jusqu'aux dernières limites de notre connaissance actuelle tâtonnante, il est impossible de démontrer un rapport de cause à effet quand nous constatons une polarité. Mais, de l'opposition continuelle du oui et du non, naît toute vie, toute créativité et le moniste dogmatique lui-même, matérialiste ou spiritualiste, ne vit que grâce à cet antagonisme éternel. C'est seulement dans le miroir du corps que le spiritualiste peut voir « l'esprit », et si différentes qualités existent, que le matéraliste découvre des changements de forme et des déplacements de matière.

Ainsi le « moi » et l'univers sont donc l'un en face de l'autre opposés comme deux relativités ultimes polarisées et l'importance qu'attribue une âme à l'un ou l'autre (tout en reconnaissant inconsciemment l'éternelle opposition) contribue à déterminer la nature, la couleur et le rythme de la conception du monde et de la vie.

Cette loi métaphysique fondamentale de tout l'être et de tout devenir (là aussi il y a deux pôles qui s'opposent, qui s'excluent mutuellement expérimentalement, empiriquement, à chaque instant) explique tout d'abord deux sortes de caractères : le dynamique et d'autre part, le statique qui fixe les valeurs.

Une contemplation plutôt statique de l'univers développe l'inclination au monisme ; elle défendra une unique synthèse spirituelle, un seul symbole, et aussi une seule façon de vivre contre toute polarité, contre chaque pluralité. Au plan religieux, elle exigera un rigoureux monothéisme, elle conférera à ce dieu unique toutes les qualités de la force et de la magnificence, elle fera de lui le créateur du monde, elle s'efforcera même d'expliquer que Satan n'existe pas. Yahwé fut un dieu de cette espèce. Avec l'aide de l'église chrétienne, il fit ensuite irruption dans la pensée occidentale en tant que système rigide et étroit. Les israélites, les juifs avaient été originellement prisonniers d'une vie religieuse totalement pluraliste ; leur dieu national prenait soin d'eux et eux de lui ; mais personne ne doutait que les « autres dieux » ne fussent aussi réels et actifs que Yahwé. C'est seulement en captivité chez les Perses que les juifs prirent connaissance d'un dieu universel, cosmique, et de son pôle contraire, c'est-à-dire le dieu de la lumière Ahura Mazda et le sombre Angra Mainyu (Ahriman), qui devinrent Yahwé, souverain unique et Satan, son rival. Le juif se débarrassa petit-à-petit de tout pluralisme, posa Schaddas-Yahwé au centre de tout et se considéra lui-même comme son serviteur plénipotentiaire, créant par cet acte un noyau qui a cultivé et maintenu jusqu'à aujourd'hui, en dépit des frontières, des métissages, sa pensée, sa race, son -type pourtant purement parasitaire. Et même là où des juifs « renégats » rejetaient Yahwé, ils mettaient à sa place le même être, seulement sous d'autres noms : par exemple, aujourd'hui, « humanité », « liberté » , « libéralisme » , « classe » . Partout sous ces concepts réapparaissait l'ancien Yahwé rigide qui continuait d'entretenir ses grenadiers sous d'autres désignations. Les juifs conçurent un monothéisme strict à l'image de Yahwé, sous une forme tout-à-fait active, qui s'unit étroitement avec un matérialisme pratique et avec la plus vide superstition philosophique sur lesquels le prétendu ancien testament biblique, le Talmud et Karl Marx projettent la même lumière. Cette auto-défense statique est le fondement métaphysique qui explique la ténacité et la force du juif, mais aussi son absolue stérilité culturelle et son parasitisme.

Cet immobilisme instinctif constitue également l'épine dorsale de l'église romaine. Elle fait une synthèse en se posant elle-même comme successeur du « peuple de Dieu » destitué et elle développe la même rigidité dogmatique que le judaïsme de Yahwé ou l'ultérieur mahométanisme sémite. Un tel système ne connaît que la « Loi » (c'est-à-dire l'arbitraire), 'et aucune notion de personnalité. Là où il parvient au pouvoir, il détruit nécessairement des organismes et c'est simplement parce qu'il n'a pu vaincre totalement que nous avons encore des peuples, des cultures, bref une vie réelle. Nous avons même vu que la réaction contre le poids paralysant du catholicisme en Europe a été suffisamment puissant, pour annexer au dogme judéo-cléricalo-romain un pluralisme spirituel qui survivra et pour le seul amour duquel des éléments des peuples occidentaux ont accepté aussi le centre rigide, de telle sorte que l'on peut parler à bon droit du catholicisme et de ses saints (comme phénomène religieux et non comme une église et une force politique unifiée) comme d'une croyance polythéiste. Mais son centre a tout de même renforcé en Europe une attitude monothéiste statique et en

reconnaissant le nouveau testament chrétien, il a introduit insidieusement l'esprit de l'ancien, juif, dans le protestantisme primitivement individualiste.

Ce dernier manifesta dès l'origine une division spirituelle. Considéré comme mouvement séparatiste, il représentait la révolte de la volonté de liberté germanique, de l'indépendance nationale, de la conscience personnelle. Incontestablement, il a ouvert la voie à tout ce que nous nommons aujourd'hui les meilleures oeuvres de notre culture et de notre science. Mais au plan religieux, il a échoué parce qu'il est resté à mi-chemin et a remplacé le centre romain par le centre judaïque de Jérusalem. La tyrannie du texte empêchait l'éclosion de cet esprit qu'autrefois Maître Eckhart annonçait mais que, néanmoins, face à l'inquisition et aux bûchers, il ne put faire triompher. Quand à Worms, Luther posa les mains en même temps sur les deux testaments bibliques, l'ancien et le nouveau, il accomplit là un acte considéré par ses disciples comme symbolique et sacré. La lettre de ces livres mesurait dès lors la foi et la valeur du protestant. A nouveau, l'instrument de mesure de la valeur de notre vie spirituelle se situait hors de l'essence allemande même si, géographiquement, elle était moins clairement déterminable que la localisation de l'« Antéchrist » à Rome. La rencontre de Luther et de Zwingli montre combien il était encore sous la dépendance de ses anciens liens. Nous traînons jusqu'à aujourd'hui dans la conception protestante de la foi, sa doctrine matérialiste de la Cène. Ce n'est que fort tard que Luther se débarrassa des « juifs et de leurs mensonges » et qu'il déclara que nous n'avons plus rien à faire avec Moïse. Mais entre temps, la *Bible* était devenue un livre populaire et sa prophétie une religion. Ainsi, un nouveau pas avait été franchi vers l'enjuivement et l'engourdissement de notre vie et ce n'est pas étonnant que depuis lors des jeunes allemands blonds doivent chanter tous les dimanches

« Pour toi, Jéhovah, je veux chanter, car où peut bien exister un dieu comme toi ».

Les juifs avaient (comme tant d'autres idées) emprunté aux Perses la conception d'un dieu universel (cosmique) nous trouvons là le plus fort témoignage d'une reconnaissance religieuse et philosophique de l'être polarisé. Le grand drame cosmique est le combat éternel entre la lumière et l'obscurité jusqu'à ce que, comme nous l'avons déjà dit, après un effroyable combat, le sauveur du monde, le Caoshianc, vienne et sépare les brebis noires des blanches, donc une figure telle qu'apparaîtrait Jésus ultérieurement. L'événement dramatique doit naturellement trouver son point culminant dans la victoire, mais, nulle part, la dynamique du monde spirituel n'est plus consciemment et magnifiquement exprimée que dans la doctrine de l'ancienne Perse. Et c'est pourquoi, à nous qui aujourd'hui commençons de nous libérer de la statique étrangère, de tout ce qui est judaïque, apparaît, à côté des légendes des peuples nordiques, ce drame perse comme originellement proche, apparenté. La conception métaphysique s'associe du reste avec une éthique austère et absolue, une communauté spirituelle religieuse et morale, comme celles qui depuis toujours a été l'idée des nordiques conscients.

Au moment de son entrée en scène dans l'histoire du monde, le Germain ne s'est pas tout d'abord occupé de philosophie. Mais si quelque chose le caractérise, c'est la dynamique de sa vie intérieure et extérieure, nécessairement associée à l'aversion pour un monisme statique, quelle que soit sa nature, contre une espèce d'engourdissement religieux qui lui fut plus tard imposé par Rome grâce à une supériorité technique et diplomatique, à une époque de faiblesse, où la race approchait du terme de sa jeunesse, où les anciens dieux étaient mourants et où il fallait en chercher de nouveaux.

Les querelles entre l'Europe et Rome ont abouti à un compromis qui dure, malgré de nombreuses révoltes, depuis plus de mille cinq cents ans (mais ce n'est que parce que les anciens usages domestiques continuent d'exister comme avant la christianisation et ont seulement reçu une nouvelle interprétation, qu'ils n'ont pas été trop profondément ressentis). Un tel arrangement s'est avéré impossible dans les domaines de l'art, de la philosophie et de la science. Ici, le combat a été mené le plus consciemment et le plus tenacement possible et a pris fin avec la défaite du terrorisme de l'Index et des bûchers, même si cela n'a pas encore pénétré dans la conscience des masses, paresseuses émotionnellement, ni davantage dans celle des érudits, qui ont néanmoins l'esprit déformé. Ici encore se manifeste l'esprit européen dans toute sa dynamique et dans sa conception claire du dualisme de l'être dans sa polarité. Mais il s'avère que simultanément une querelle de formes a moins touché l'Européen nordique que la notion de « vérité », en tant que valeur intérieure de caractère, condition de la science et de la philosophie. Le fait fondamental pour l'esprit nordico-européen est la séparation consciente ou inconsciente de deux mondes

celui de la liberté et celui de la nature. Chez Emmanuel Kant, ce phénomène originel de la méthode de pensée de notre vie parvient à la plus claire conscience et ne doit plus jamais disparaître de notre vue. Cet éveil de soi témoigne d'une conception tout-à-fait particulière de ce qu'il faut considérer comme « réel ». Pour l'Hindou, tout l'univers se résolvait finalement dans la symbolique. Le moi, aussi, n'était en fin de compte que le signe de l'éternelle identité. Le réel, pour le métaphysicien hindou n'était pas, comme dans notre conception, un fait déterminable et insérable dans un enchaînement de cause à effet, ou d'un acte et de sa conséquence, mais une perception purement subjective d'un événement ou d'un récit. C'est pourquoi l'Hindou n'exige pas que l'on croit aux actes merveilleux de Rama ou Krishna comme si c'étaient des faits réels, mais il les déclare « réels » , à l'instant où on les croit tels. En raison de cette conception de la réalité dans le théâtre hindou, des jeunes filles, sans qu'il y ait là aucune contradiction, se transforment en fleurs, leurs bras en lianes et les dieux

prenant la forme de mille figures humaines différentes. Comme le miracle, en tant que symbole dépend de la foi, il est dépouillé de sa signification matérielle. II en va autrement pour le méditerranéen de l'est. Là, la liberté est introduite dans la nature en tant qu'acte magique et l'histoire de ces pays est remplie de miracles « réels », du moins on croit à leur réalité. Hadrien nous livre un exemple précis de la conscience de dominer deux mondes différents. Dans la partie nord-ouest, germanique, de son empire, il se montre serviteur héroïque de l'Etat, participe à toutes les fatigues du voyage comme un simple soldat, il est seigneur et maître, mais ni dieu, ni thaumaturge. Pourtant le sage connaisseur d'hommes se fait passer pour tel, lors de ses voyages dans les régions africaines, syriennes, hellénistiques. Ainsi, dans le sud et le sud-est de l'empire, Hadrien fut adoré comme « sauveur », et admis dans la direction des mystères d'Eleusis, il se laissa tranquillement adorer en tant qu'Hélios, introduisit en Egypte le culte d'Antinoüs, dont la mort et la véritable résurrection furent ensuite aussi réellement acceptées et annoncées par les prêtres que la mort et la « résurrection » du Christ. Hadrien guérissait des malades en leur imposant les mains, il rendit la santé aux estropiés et les récits de ses miracles se propagèrent comme la plus authentique chronique à travers tous les Etats de la Méditerranée orientale.

Certaines peuplades, croyant à la magie, mélangent nature et libertés et encore aujourd'hui, les légendes chrétiennes, qui sont très sérieusement prêchées aux Européens font la même chose : l'« Immaculée Conception », la « résurrection » du Christ, les « montées au ciel » et les « descentes aux enfers » . Il faut ajouter les différentes apparitions qu'ont eues des saints catholiques ; la Vierge Marie apparaît aussi véritablement que Jésus-Christ lequel suivant le rapport du jésuite Mansonius, apparut en chair et en os à la vierge Jeanne d'Alexandro, le 7 juin 1598 et exprima sa satisfaction sur le travail de « sa » société.

Luther nous démontre à quel point ce monde magique de l'Afrique et de l'Asie a jeté son ombre sur l'Europe et menacé d'étrangler toute pensée même les plus libres, par le jugement qu'il porte sur le témoignage de Copernic qu'il traite de charlatan et trompeur simplement parce que la *Bible* magique décrétait autre chose que ce que le grand savant enseignait. Et ils sont encore des millions à ne pas savoir que c'est Copernic le premier qui opposa à l'ancienne image statique de l'univers qui faisait de la terre plate son centre immobile, avec le ciel dessus et l'enfer dessous, l'image dynamique du système solaire en permanente révolution. Par là même, il avait définitivement mis fin à toute la doctrine ecclésiastique contraignante, à toute la mythologie de descente aux enfers. et de résurrection. La profession de foi de Nicée, votée sur ordre de l'empereur romain à la majorité des voix des prêtres en désaccord, les thèses élaborées par des synodes de brigands, dans lesquels on résolvait les questions religieuses à coups de bâtons, sont mortes, intérieurement fausses, et rien ne révèle plus clairement la situation piteuse et le manque de véracité de nos églises que le fait qu'elles s'occupent de choses qui n'ont absolument rien à voir avec la religion, qu'elles défendent encore des dogmes auxquels elles-mêmes ne peuvent plus croire. Elles ont tout-à-fait raison quand elles déclarent qu'au cas où l'ancien testament ou la profession de foi de Nicée seraient arrachés au corps de l'église catholique, alors les pierres angulaires manqueraient, et tout l'édifice s'écroulerait inéluctablement. Cela pourrait être vrai mais jamais encore un écroulement n'a été empêché par une déclaration opportuniste, cousue de fil blanc et élaborée pour quelques décennies seulement. Au contraire, un tel effondrement est d'autant plus tragique qu'il se produit tard. Quand les croyances dans les dieux ont disparu, ils deviennent des idoles. Quand les formes de vie deviennent des formules vides, alors survient la mort de l'âme ou la révolution. Il n'y a pas autre chose. « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive », « Je veux allumer un feu sur la terre et je souhaiterais qu'il brûle déjà », disait le rebelle de Nazareth. Il était une révélation et les prêtres préoccupés ultérieurement par la, conservation de leur pouvoir posèrent cette révélation comme unique au monde, la soutinrent artificiellement avec les prophéties « accomplies », avec de nouvelles références à l'avenir et s'évertuèrent à faire de la vie, la mort.

8.

L'idéal statique réclame le « repos », conformément à son essence. Mais l'éternelle agitation de la nature empêche cette exigence de s'imposer, malgré tous ceux qui nient que les devoirs changent avec la vie elle-même. Cela demande qu'on s'occupe de quelques moments limités dans le temps. C'est ce qu'on appelle les « révélations » qu'on transforme ensuite pour le plus longtemps possible en un « être », en une « éternelle vérité ». L'homme dynamique, par contre, laisse peut-être consciemment ou inconsciemment agir aussi un tel « être » (Dasein), mais il recherche le devenir en tant qu'expression de l'être sans avoir besoin de « révélations » magiques n'ayant jamais existé en tant que miracle pour sa vie intérieure. Ce combat permanent d'un « devenir » de « l'être » est la religion germanique, qui même dans la mystique la plus éloignée du monde se fait encore sentir. La « révélation » à l'intérieur du sentiment nordique ne peut être que l'intensification, le couronnement d'un devenir, pas la destruction des lois de la nature. Mais cet anéantissement est voulu par la théologie juive comme par celle de Rome. La science germanique et l'art nordique ont asséné à cette conception le coup le plus dur. Le Yahvé chrétien est dorénavant mort comme Wotan, il y a 1500 ans. Pourtant, l'esprit nordique parvint ensuite à une conscience de lui-même dans la philosophie d'Emmanuel

Kant, dont l'oeuvre essentielle consista à séparer enfin les attributions de la religion de celle de la science. Le domaine de la religion est seulement « le royaume du ciel en nous », la vraie science s'occupe uniquement de mécanique, de physique, de chimie, de biologie. Cette destruction critique signifie, une fois accomplie, la première condition d'une culture nordique caractéristique ; mais elle signifie, aussi, une victoire sur les dogmes judéo-syriens et la libération de notre vie dynamique, consciente de la polarité universelle : liberté-mystique et nature-mécanique ; elle seule assure une véritable unité. Si le mouvement de renaissance qui est présentement en voie de formation en Allemagne a un devoir historique, c'est celui-ci : consolider, rendre pleinement conscients les fondements de notre culture, qui ont été jusqu'à présent étouffés par le dogme romano-juif et la conception syro-africaine du monde, et aider leurs valeurs à vaincre.

Toutes ces réflexions de psychologie raciale, de critique de la connaissance et ces références historiques montrent, d'une part, la grande diversité des différentes forces d'âme d'une race ou d'un chaos de race, qui se combattent pour le pouvoir, mais aussi une unité certaine dans la survivance des caractères nordiques, ou conditionnés par une influence hyperboréenne. Tous les dieux de la famille des peuples indo-germaniques sont, du point de vue de la nature visible, des dieux du ciel, de la lumière, du jour. L'Hindou Varuna, le Grec Uranus, Zeus, le père des dieux et le dieu du ciel Odin, l'Hindou Sûrya «le rayonnant», Apollon-Hélios et Ahura-Mazda, le Celte Abellio-Bélénos, tous appartiennent à la même essence, tous présentent un même degré de développement de la race. Avec cette religion de la lumière, le principe patriarcal s'oppose aux différents groupes de race, d'idées chtoniennes matriarcales (36). Sur un autre plan, la mythologie imprégnée de morale et d'héroïsme fait apparaître une volonté de recherche et un désir de connaissance si bien que les dieux incitent, par leur exemple, à l'énergie et au savoir : du dieu soleil de l'ancien hindou qui, au petit matin, n'est pas seulement invoqué pour sa fertilité, mais aussi pour sa sagesse, jusqu'à Odin qui sacrifie un de ses yeux dans sa quête de la connaissance du monde. Et au sommet de la pénétration spirituelle du problème, nous voyons, en dépit de profondes différences de forme, les Upanishads, Platon et Kant parvenir au même.résultat : le caractère idéal de l'espace, du temps et de la causalité.

La diversité reconnue n'est pas un chaos; l'unité qui se manifeste de son côté, n'est pas informe, mais simplement logique.

Cette notion est d'une importance capitale car non seulement elle nous oppose radicalement à tous les systèmes «absolus» universalistes qui, partant d'une prétendue humanité, veulent arriver à une égalisation de toutes les âmes pour toujours; elle nous met aussi en conflit avec des forces authentiques, nouvelles de notre temps qui ont aussi honoré leurs morts et avec lesquelles nous avions de multiples contacts amicaux, mais qui rejetant, à juste titre, un effroyable rationalisme prosaïque qui menaçait d'étouffer nos âmes, croient maintenant devoir se réfugier dans les « profondeurs primitives », devoir défier «l'esprit» en tant que tel, pour retrouver à nouveau «l'unité du corps et de l'âme» en opposition avec la raison, l'entendement, la volonté, tout cela rassemblé sous le vocable «esprit».

Une référence au sentimental « retour à la nature » et à la glorification du « primitif «, comme celle de la fin du XVIIIe siècle est tentant, mais elle pèse de peu de poids, cela va de soi, quand on pense à un Ludwig Klages ou à un Melchior Palacky. L'aspiration de la nouvelle psychologie et de la science du caractère est beaucoup plus profonde. Quelquefois, les analyses en appellent justement au fondement psycho-racial pour attribuer à tout l'édifice une base qui se serait développée organiquement. En agissant ainsi, quelques murs s'effondreraient, mais beaucoup d'autres seraient encore plus fermement renforcés.

Dès l'apparition d'une prise de conscience rigoureusement circonscrite, on assiste au premier éloignement d'un état originel, naturel, végétatif, riche de pressentiments, créateur de l'homme, respectueux et héroïque d'un temps primitif. Cet état, seul, est proposé comme vie véritable, mais elle a été faussée par des thèses et des règles purement rationnelles. On voit ici d'emblée, combien sont proches et étrangères simultanément et réciproquement, notre considération psycho-raciale du monde et la nouvelle psycho-cosmogonie. L'intelligence est, comme nous l'avons déjà exposé, un outil purement formel donc vide de contenu; sa tâche consiste seulement à établir l'enchaînement des causalités. Mais si pourtant on la voit régner en souverain et législateur, cela signifie la fin d'une culture (et en vérité, c'est une preuve d'empoisonnement racial, ce que les vitalistes refusent d'apercevoir). Jusqu'ici, nous sommes d'accord. Mais il n'est absolument pas nécessaire que la raison et la volonté conformes à cet esprit soient hostiles à la vie. Nous avons précisément vu, que contrairement à tous les peuples sémites, l'attitude de l'âme, de la volonté de la raison vis-à-vis de l'univers chez les Nordiques étaient absolument semblables. Nous n'avons donc pas affaire ici à un homme primitif abstrait, auquel on serait en droit d'attribuer « un sentiment de sécurité dans le monde», mais nous sommes en présence d'un caractère racial parfaitement modelé. Et il en résulte curieusement que les plus farouches opposants de l'actuel rationalisme ennemi de la vie se créent, eux-mêmes, d'une manière purement rationaliste, un homme primitif inconsciemment créateur et héroïque.

Car l'état primitif, aussi loin que nous pouvons y remonter, n'est pas partout caractérisé par un héroïsme quelconque. L'histoire du peuple juif commence avec des histoires d'élevage de bétail, qui manquent de tout caractère glorieux. Sa fuite ultérieure d'Egypte est assortie par la *Bible,* elle-même, de l'histoire du vol des objets précieux égyptiens. Dans les mensonges et dans le parasitisme des peuples de la « Terre Promise » apparaît

aussi toute autre chose qu'une attitude héroïque. Le même constat chez les Phéniciens explique pourquoi ceux-ci ne s'éloignaient jamais des côtes au cours de leurs voyages en mer. Et si le pur sémite (par exemple l'Arabe) possède du courage et de la fougue, il lui manque par contre pour ainsi dire totalement une marque de la créativité.

Les Etrusques nous ont laissé une multitude des plus obscènes coutumes et monuments, mais pas la moindre trace laissant supposer une capacité créatrice quelconque. L'héroïsme est par contre le caractère fondamental de tous les peuples nordiques. Or celui de l'ancien temps mythique (et cela est déterminant) n'a jamais été perdu en dépit de nombreuses périodes de décadence, aussi longtemps que le sang nordique survivait quelque part. Il prit, il est vrai, différentes formes, allant de la noblesse d'épée de Siegfried et d'Héraclès à la noblesse de la science de Copernic et de Léonard de Vinci, jusqu'à la noblesse de la religion d'Eckhart et de Lagarde, et celle de la politique de Frédéric II et de Bismarck; mais pour l'essentiel, il est resté le même.

L'unité supposée de la Préhistoire n'existe donc pas; elle est une abstraction moderne. La raison et la volonté, même après la fin d'une époque où l'âme restait proche de la nature, ne se sont pas non plus éloignées du sang et de la vie, tant qu'elles ne furent pas étouffées par la jungle spirituelle du Proche-Orient. Ce que la nouvelle doctrine du corps et de l'âme cherche à faire croire est mensonger : seul l'homme instinctif terrestre serait proche de la nature, porté à l'unité, plein de vie, et l'intellectuel serait nécessairement éloigné de tout cela. Il n'est pas vrai que la conception chtonienne pour laquelle s'enthousiasme cette doctrine (fécondée par la poésie libertine de Bachofen) montre un degré particulièrement élevé de profondeur de vie et de sécurité absolue. Car les peuples, partant du mythe de la lumière et du soleil et qui se sont développés dans son orbite, se rattachent directement au créateur visible et protecteur de tout être organique, de même que les adorateurs d'Aphrodite et de Déméter, d'Isis et d'Astarté ne peuvent naître que sur une terre ensoleillée.

Le mythe du soleil de tous les Aryens n'est pas seulement « spirituel », mais il implique les lois de la vie, celles du cosmos et de la nature. C'est pourquoi prendre position contre lui au nom d'une « unité instinctive », même avec un regard nostalgique vers le Proche-Orient, signifie retomber dans des conditions de chaos racial et psychique, semblables à celles qui fermentèrent si funestement dans la Rome du Bas -Empire. Or quelle que soit la différence existant entre notre caractérologie et notre doctrine de l'unité du corps et de l'âme, d'une part, et la passion naïve et exaltée pour la nature de Rousseau et :le Tolstoï, d'autre part, il y a pourtant deux choses communes aux deux mouvements : un pessimisme culturel et une confiance pathétique dans la sécurité universelle de l'homme qui n'est pas encore corrompu par « l'esprit ». L'existence raffinée, les performances des Encyclopédistes créèrent un désert psychique, provoquèrent une résistance intérieure, puis extérieure, contre toutes les institutions religieuses et sociales jusque là établies. Les « Brigands » (d'Ulrich von Hutten), Posa, Faust, Claire, Marguerite, sont tous des témoignages de ce « Sturm und Drang » (« Tempête et assaut ») contre les barrières et les obligations religieuses et sociales, au nom du nouveau, du personnel, de l'individuel (37). Mais ce don du moi qui se livre à sa prétendue cause première provoqua soit la catastrophe (de l'idylle de Werther aux souffrances de Werther), soit la découverte de la problématique d'une nature qu'on avait imaginée « naturelle » .

Abandonnant le pessimisme culturel, on se mit à douter des bienfaits d'un retour à la nature. Et cette dernière phase ne sera pas épargnée aux néo-vitalistes qui, au service d'un mysticisme de la nature purement abstrait (ceci est important à noter) déclarent la guerre à toute la culture d'aujourd'hui et aussi à celle de demain. Ce mouvement n'aura un avenir intéressant que s'il abandonne l'universalisme flou de la « nature » pour retenir uniquement les formes organiques, les races, s'il reconnaît leurs pulsations, s'il étudie les conditions dans lesquelles elles ont été créatrices et en quelles circonstances est intervenue la décadence ou la diminution de la véritable puissance de choc psychique. Mais alors, le nouveau romantisme naturaliste devra dire adieu aussi bien à un universalisme abstrait (réaction contre un individualisme rationaliste effréné) qu'à une haine fondamentale contre la volonté et la raison. En conséquence, il s'agit de reconnaître la plus profonde loi de toute véritable culture : ELLE REPOSE SUR LA PRISE DE CONSCIENCE DU CARACTERE VEGETATIF ET VITAL D'UNE RACE.

Un profond abîme s'ouvre entre cet aspect végétatif et l'essence de la conscience, mais la tension provoquée, de ce fait, est, en même temps, la condition préalable de toute création. Le gouffre est ouvert parce que toute notre nature animalo-végétative se transforme de façon ininterrompue, tandis que notre capacité de perception est intermittente (38). Ce n'est que grâce aux perceptions particulières, isolées, rendues possibles par cette alternance, les divisions du temps, la fabrication de schémas, que la langue, l'art ou la science deviennent possibles à leur tour. D'autre part, il y a ici la racine vitale la plus profonde de ce que Kant a constaté, dans la critique de la connaissance, selon laquelle l'idée et l'expérience ne coïncident jamais complètement, c'est-à-dire que la culture, qui n'est imaginable qu'en raison de l'intermittence de la conscience, ne peut jamais être défini comme entièrement «vitale». Les «deux mondes» se présentent donc aussi, de ce point de vue, comme une loi primitive de tout notre être double, polarisé. Si telle ou telle oeuvre géniale, dans n'importe quel domaine de l'acte créateur, apparaît comme une synthèse artistique de la liberté et de la nature, l'oeuvre de tout un peuple représente cette symbolique mi-douloureuse, mi-réjouissante de ce triomphe remporté sur l'insurmontable. Les

cultures raciales sont, en conséquence, les grandes « impulsions de l'esprit» au milieu du flot éternel de la vie, de la mort et du devenir.

Dès lors que le Nordique part précisément de cette vie en devenir, il est « naturellement » vitaliste. Mais la plus grande performance de son histoire fut la découverte germanique que la nature ne se laisse maîtriser, ni par la magie (comme le Proche-Orient croyait pouvoir le faire), ni PAR LES SCHEMAS DE L'ENTENDEMENT (comme la Grèce des derniers temps le fit), MAIS PAR L'OBSERVATION LA PLUS INTIME DE LA NATURE. Là le pieux Albert von Bollstedt (Albertus Magnus) se rapproche étroitement de Goethe ; le rêveur François d'Assise est tout près du sceptique religieux Léonard de Vinci. Ce vitalisme, l'Europe germanique ne se l'est pas laissé dérober par l'église romaine, malgré les excommunications, le poison et les bûchers. Et cette doctrine mystique était en même temps cosmique, ou inversement, parce que l'homme germanique avait à la fois des sensations cosmiques et solaires ; c'est pourquoi, il a découvert l'ordre des lois dans l'éternel devenir de la terre. Et c'est peut-être précisément ce sentiment très profond qui lui a donné la possibilité de construire les schémas indispensables de la science, de donner naissance à une symbolique des idées qui seule lui permit, malgré l'intermittence de la conscience, sans cesse formatrice, d'approcher le plus près du fleuve coulant de l'éternité (39).

Adorer aujourd'hui un seul aspect de ces symboles ou schémas dévoile le même état de décadence que l'idolâtrie du vitalisme. La science germanique ne nous fut pas donnée, autrefois, comme le plus grand symbole de la liberté intérieure de former l'esprit, au milieu d'une armée de neuf millions d'hérétiques assassinés, pour que soient maudites ou adorées certaines positions ou méthodes inséparables d'elle pour toujours. Celui qui aujourd'hui rage aveuglément contre la technique et professe contre elle malédiction sur malédiction, oublie que sa naissance remonte à un élan germanique éternel qui devrait également s'évanouir avec la disparition des Germains. Mais cela nous livrerait infailliblement à la barbarie, à cet état qui fit autrefois s'écrouler les civilisations autour de la Méditerranée**.** CE N'EST PAS LA « TECHNIQUE » QUI AUJOURD'HUI TUE TOUTE VIE, C'EST L'HOMME QUI EST DEGENERE. II a perdu sa structure intérieure parce qu'à des heures sombres de son destin, on a fait miroiter à ses yeux un thème étranger : conversion mondiale, humanité, humanitarisme. C'est pourquoi, le moment est venu de briser cette hypnose, de ne pas rendre plus profond le sommeil de notre race, de ne pas proclamer l'irréversibilité du destin, mais d'exalter ces valeurs du sang qui, de nouveau reconnues, peuvent donner à une génération future, une direction nouvelle pour rendre possible l'éducation et l'amélioration de la race.

A la lumière des anciens combats des peuples de la famine indu-germanique contre des puissances étrangères, après avoir suivi les développements de leur vie raciale propre, et repris conscience que le caractère garde toujours la même attitude vis-à-vis de l'univers, nous reconnaissons, ou mieux, nous sentons le désir de notre génération qui répudie le présent actuel au nom d'un présent éternel plein de haine : METTRE D'ACCORD LA RAISON ET LA VOLONTÉ AVEC LA DIRECTION DU COURANT DE LAME ET DE LA RACE GERMANIQUE, ET SI POSSIBLE, AVEC LE FLUX DE CETTE TRADITION NORDIQUE, QUI, DE UHELLADE ET DE ROME, NOUS EST PARVENUE INTACTE. CELA SIGNIFIE PHILOSOPHIQUEMENT EXPRIME: DONNER A LA VOLONTÉ ERRANT, AUJOURD'HUI, COMME UN FEU-FOLLET, UN GRAND MOTIF CONFORME A SA CAUSE PREMIERE.

Si nous constatons ici que l'attitude héroïque, artistique constitue l'essentiel, qu'il s'agisse des guerriers, des penseurs ou des chercheurs, nous savons également que l'héroïsme se groupe toujours autour d'une valeur suprême. Et celle-ci a toujours été l'idée de l'honneur de l'esprit et de l'âme. Mais celui-ci, a toujours combattu, comme cela fut le cas dans le monde des corps physiques, contre les valeurs des représentants d'autres races, contre les produits du chaos racial.

II. Amour et Honneur

Beaucoup de guerres des dix-neuf derniers siècles ont été qualifiées de guerres de religion; la plupart du temps avec raison, parfois à tort. Mais le fait que des convictions religieuses aient pu justifier des combats d'extermination montre à quel point on a réussi à éloigner les peuples germaniques de leur caractère primitif. Respecter une Foi était aussi naturel pour les Germains païens que pour les autres Aryens. Ce n'est qu'en prétendant qu'il n'y avait point de salut hors d'elle, que l'église de Rome parvint à durcir le coeur européen et à susciter inévitablement dans l'autre camp des combats défensifs qui devaient provoquer de leur côté un encroûtement de l'âme parce qu'ils étaient menés, pour des raisons raciales, à contre-coeur (Luthérianisme, calvinisme, puritanisme). Malgré tout, la plupart des grands chefs de notre histoire, ont moins combattu héroïquement pour des thèses théologiques (Jésus, Marie, la nature du Saint-Esprit, le purgatoire, etc-) que pour des valeurs de caractère. Les différentes confessions chrétiennes déclaraient : telle foi, tel homme. Il était indispensable et prometteur de succès pour chaque église que, de cette manière, la valeur de l'homme soit rendue dépendante du dogme coercitif, que les âmes soient intimement liées à leur structure ecclésiastique respective. En revanche, la profession de foi nordico-européenne, consciemment ou non, a toujours été : tel homme, telle foi; plus précisément encore, telle race, tel contenu de foi. Si la croyance protège les valeurs suprêmes de caractère, alors, elle est authentique et bénéfique ; peu importe de quelles formes le désir humain l'a enveloppée. Si elle ne le fait pas, si elle réprime de fières valeurs personnelles, alors elle doit être ressentie comme funeste par le Germain au plus profond de lui-même. Ce sont deux valeurs avant toutes les autres, à propos desquelles depuis bientôt deux mille ans se manifeste le conflit idéologique entre le christianisme et la race, entre la théologie et la foi, entre le dogme intolérant et la fierté de caractère, deux valeurs enracinées dans la volonté et pour la prépondérance desquelles on s'est toujours battu en Europe : l'Amour et l'Honneur. Elles aspirent toutes deux à être reconnues comme valeur suprême. Aussi curieux que cela puisse paraître, les églises voulaient régner par l'amour, les Nordiques vivre ou mourir librement dans l'honneur. Les deux principes trouvèrent des martyrs prêts au sacrifice. Or, malgré leur fréquente opposition, on comprit rarement à quel point l'Amour et l'Honneur étaient antagonistes.

Comprendre cela est le privilège de notre époque. C'est une expérience mythique, pourtant aussi claire que la lumière du soleil.

Amour et compassion, Honneur et devoir sont des entités morales qui, sous des formes extérieures différentes, représentent pour presque toutes les races et nations capables d'avoir une culture, les forces animatrices de leur vie. Suivant que l'on privilégiait l'amour, au sens général du terme, ou l'honneur en tant que tel, la conception du monde et la forme d'existence du peuple concerné se sont développées, conformément au principe choisi. En fonction de l'une ou l'autre idée, on jugeait toute pensée et tout acte. Mais pour caractériser une époque, un idéal devait prédominer. Nulle part le combat entre ces deux idées n'a été plus tragique que dans les conflits entre la race nordique (ou les peuples conditionnés plusou moins par elle), et le milieu racial et philosophique environnant.

La question se pose : quel motif, avant tous les autres, fit que la race nordique se révéla constructrice dans le domaine de l'âme, de l'Etat, de la culture ? Manifestement, presque tout ce qui a maintenu le caractère de notre race, de nos peuples et de nos Etats, a été l'honneur et l'idée, inséparablement liée à lui, du devoir issu de la conscience de la liberté intérieure. Mais dès l'instant où l'amour et la pitié sont devenus prépondérants, l'époque de la désagrégation raciale et culturelle commença dans l'histoire de tous les Etats nordiques.

On prêche aujourd'hui jusqu'à satiété l'hindouisme et le bouddhisme. La plupart d'entre nous ne connaissent pour l'instant de l'Inde que ce que les théosophes et les anthroposophes ont bien voulu révéler. Nous parlons d'elle comme d'une certaine conception du monde sensible, évanescente, enseignant l'amour du prochain et la compassion comme idéal suprême. Sans aucun doute, cela se justifie dans la philosophie ultérieure qui se perd dans l'univers, dans la doctrine du Védanta - Atman -Brahman, dans le bouddhisme aspirant à la délivrance des douceurs de cette terre, dans les milliers de maximes éparses dans toute la littérature moderne du style : « Il n'y a rien qui ne puisse être accompli par la douceur», « Heureux ceux qui se retirent dans la forêt après avoir préalablement comblé l'espoir des indigents, et même témoigné de l'amour à l'égard de son ennemi», etc... Et cependant, de ces conceptions pleines d'amour et de pitié de l'Inde récente, émergent des conceptions plus anciennes, tout-à-fait différentes, qui ne reconnaissent pas pour but unique le bonheur individuel et le rejet de la souffrance, mais au contraire l'accomplissement du devoir et l'affirmation de l'honneur. Dans un des plus anciens chants hindous, le devoir est même exalté comme «sixième sens intérieur»; dans le Mahabarata primitif, cette idée est au centre du combat. Le héros Fima, qui ne prend part à la guerre qu'à contre coeur, dit qu'il quitterait son souverain « si mon maître Judischthira ne me tenaît avec les chaînes du devoir du kshatriya,

ne me forçait pas éventuellement à atteindre sans pitié avec ses flèches le cher petit fils». Le puissant Karna dit:

L'honneur comme une mère répand La vie dans le monde,
Le déshonneur consume la vie Même s'il profite au corps.

Le roi Duryodhana a été renversé, contrairement à toutes les lois de la guerre et se plaint:

N'avez-vous pas honte de voir que Fimasen A manqué à l'honneur en m'abattant?

Nous avons toujours combattu loyalement et nous gardons l'honneur dans la victoire
Vous vous êtes toujours battus déloyalement et la honte pèse sur votre victoire.

Mais j'ai dominé la terre jusqu'au rivage lointain de la mer J'ai bravement affronté l'ennemi et meurs maintenant comme un héros Je souhaite mourir au service du devoir et monte vers les dieux accompagné du cortège de mes amis...

Ces accents de la littérature hindoue sont certainement bien différents de ceux que nous avons coutume d'entendre, mais, ces extraits, et bien d'autres prouvent que l'ancien Hindou aussi (et c'est celui-là qui fit l'Inde) ne donnait pas sa vie pour l'amour en soi, mais pour celui du devoir et de l'honneur. Un être perfide était maudit dans l'Inde aryenne, non parce qu'il était sans amour, mais sans honneur. « Plutôt renoncer à la vie que perdre l'honneur : la perte de la vie n'est ressentie qu'un instant, mais celle de l'honneur, jour après jour», dit un proverbe populaire (40). « Au fond de son coeur, le héros espère atteindre son but par son héroïsme, le lâche par sa lâcheté » , assure un autre proverbe qui anticipe le jugement. On retrouve ce trait de caractère de la nature de l'ancien Hindou chez le courageux roi Porus, qui, vaincu par Alexandre en combat loyal, demeure pourtant un vrai chevalier. Blessé, il ne fuit pas le champ de bataille quand tous les autres refluent en désordre : « Comment dois-je agir avec toi?» demande Alexandre à l'ennemi vaincu. «Traite moi en roi» fut la réponse. «Rien de plus?» dit alors le Macédonien. « Dans le terme de roi, il y a tout» répond-il simplement. Et Alexandre agrandit le royaume de Porus, qui depuis ce jour lui fut un ami fidèle. Que ce récit soit historique ou non, importe peu. Il révèle l'échelle des valeurs intérieures de l'honneur, de la fidélité, du devoir et du courage qui était commune aux deux héros, et manifestement aussi celle du conteur, qui, devaient la trouver toute naturelle.

Cette notion virile de l'honneur a soutenu les royaumes de l'Inde ancienne, fourni les conditions préalables d'une solidarité sociale. Mais, lorsque ce sentiment de l'honneur fut refoulé par des systèmes philosophiques ritualo-religieux, en rapport avec la décomposition raciale, rejetant toutes les contraintes terrestres, apparurent des points de vue religieux dogmatiques, puis économiques, qui tirent autorité. Avec la philosophie de l'Atman-Brahman adaptée à la vie terrestre, l'Aryen (comme je l'ai exposé plus haut) renia sa race, donc sa personnalité, et du même coup l'idée de l'honneur, épine dorsale morale de sa vie.

Amour et pitié, même lorsqu'ils prétendent enlacer «le monde entier» ne s'adressent qu'à l'être individuel souffrant ou aimant. Mais le désir de soulager les autres ou soi-même de la douleur est un sentiment purement personnel; il ne contient aucun élément réellement fort, utile à la formation d'un peuple ou d'un Etat. L'amour du prochain (ou du plus lointain) peut engendrer des actes d'un dévouement extrême, mais c'est une force psychique qui ne s'adresse qu'à l'individuel et personne n'a encore réclamé sérieusement le sacrifice d'un Etat entier, de tout un peuple pour un amour qui ne serait pas en rapport avec le peuple ou l'Etat. Et nulle part encore, une armée n'a été exterminée au nom de l'amour.

La vie athénienne nous apparaît beaucoup plus douce que celle de l'Inde ancienne. Pourtant, son histoire évoque des actes héroïques; mais ceux-là ont un fondement plutôt esthétique (cf. Livre Il). Les trois cents Spartiates des Thermopyles font néanmoins figure de symbole de l'honneur et de l'accomplissement du devoir. Rien ne témoigne mieux pour nous, Européens, de la force qui nous anime, que nos tentatives pour restaurer la vie grecque, qui fut longtemps considérée comme un .modèle historique. Nous ne pouvions pas du tout nous représenter les Hellènes autrement qu'animés par des sentiments d'honneur et de devoir... On mit longtemps à se convaincre de la mollesse de la vie grecque sur ce plan. Le Grec, doué de beaucoup d'imagination, attribuait peu d'importance à sa parole dans la vie courante, il reconnaissait à peine la stricte valeur juridique d'un serment solennel. Nous découvrons là la partie la plus vulnérable du caractère grec, c'est-à-dire la porte par laquelle le Proche-Orient commerçant et fraudeur allait pénétrer de telle sorte que plus tard la fausseté et le mensonge se mélangèrent constamment à la vie grecque. Cela faisait dire à Lysandre : «

On trompe les enfants avec des dés (cubes), les hommes avec des serments». Malgré tout, le vrai Grec était pénétré d'un sentiment de liberté qui était ancré, sans aucun doute, dans le sentiment de l'honneur. La mise à mort des femmes et le suicide des vaincus dans une bataille n'étaient pas rares. Euripide enseigne encore : « Ne te laisse pas réduire en esclavage, tant qu'il t'est possible de mourir libre» . L'acte des Phocéens qui entourèrent d'un mur de bois, avant la bataille, ceux qui restaient avec l'ordre d'y mettre le feu en cas de défaite, reste un témoignage héroïque d'une forte puissance symbolique. Les descendants de Zakinthos préférèrent mourir dans les flammes plutôt que de tomber entre les mains des Phéniciens. Même beaucoup plus tard (200 avant l'ère chrétienne), on trouve des témoignages d'un héroïsme mystique; par exemple celui d'Abydos, qui assiégée par Philippe le Jeune, ne se rendit pas, mais vit ses hommes poignarder femmes et enfants, se précipiter dans les citernes, après avoir détruit la ville par le feu. On trouve la même exaltation de la vie, de la liberté et de l'honneur chez les femmes de la Grèce classique, lorsqu'il s'agissait de les protéger du viol. Ainsi Eurydice se pend, sur le conseil de sa propre mère. Après son écrasement au III, siècle, la femme et les deux filles du souverain d'Elis se pendent.

Il faut toutefois avouer que le caractère statique de la vie grecque dépendait moins de leur nature, que de leur sens de la Beauté, ce qui eut pour conséquence fatale, l'incohérence politique.

Grâce à Alexandre, la discipline s'empara à nouveau de la vie grecque à prédominance esthétique, domaine qui faisait prendre conscience de la diversité raciale.

Alexandre n'avait pas pour but une monarchie universelle, et encore moins un mélange des peuples; il voulait seulement unir sous sa souveraineté les Perses et les Grecs racialement parents, pour prévenir de futures guerres. Il perçut les traits dominants et les valeurs de caractère des couches supérieures perses comme étant conformes à sa conception macédonienne du devoir. C'est pourquoi il ne confiait de pouvoir de commandement qu'à des chefs macédoniens ou perses; les sémites, les Babyloniens et les juifs étaient éliminés en toute conscience. Après la mort d'Alexandre, ses successeurs s'efforcèrent d'imposer dans leurs pays et provinces, son type politique. Un autre héros antique, le borgne Antigone se distingue ici. Il tomba à quatre-vingts ans dans un combat contre les héritiers «légitimes» ne pouvant pas obtenir l'unité souhaitée de l'empire. Mais les greffes de culture nordico-macédonienne ne furent pas assez durables. Elles propagèrent, il est vrai, la science grecque, l'art et la philosophie, mais elles ne possédaient pas la force de créer des types, d'imposer leur notion de l'honneur. Le sang étranger asservi l'emporta; le temps de l'Hellénisme bellâtre et sans caractère, commença.

Si quelque part la notion de l'honneur a été le centre de toute l'existence, c'est bien dans l'Occident nordique germanique. Avec une souveraineté unique dans l'Histoire, le Viking y fit son entrée. A chaque accroissement de population, l'indomptable sentiment de liberté projeta dans le monde une vague nordique après l'autre. Somptueusement prodigue de son sang et héroïquement insouciant, le Viking fonda des Etats en Russie, en Sicile, en Angleterre et en France. Là régnait des instincts raciaux primitifs sans contrainte, ni discipline, non entravés par des réflexions pédagogiques ou par un ordre moral ou légal précis.

La seule chose qui comptait pour le Nordique était la notion de l'honneur personnel. Honneur et liberté poussaient chacun à partir loin vers les pays où il y avait de la place pour devenir le maître, ou les faisaient combattre dans leurs fiefs et forteresses jusqu'à la mort pour préserver leur indépendance. L'insouciance géniale, l'absence de toute considération commerciale fut le trait fondamental du Nordique quand il apparut dans toute l'Europe, bouleversant l'Histoire, malgré sa juvénile impétuosité sauvage. Des petits groupes se rassemblèrent autour de certains individus. Ainsi, petit à petit, s'instauraient certaines règles de vie sociale, puisque finalement partout une migration, était suivie d' une sédentarité paysanne (ce caractère rural disparut rapidement dans le sud, corrodé par le faste oriental de l'administration). On découvrirait difficilement dans l'Histoire un second exemple dans lequel la conduite d'un peuple serait aussi purement et totalement déterminée par une unique valeur suprême : toute puissance, tout bien, toute obligation, toute action est au service de l'honneur; la vie y est au besoin sacrifiée sans hésitation et sans sourciller. Dans la poésie se reflète à quel point la loi de l'honneur règne sur la vie et, principe fondamental, traverse le monde de la légende : aucun autre mot ne s'y trouve aussi souvent que l'honneur. C'est pourquoi l'univers nordique héroïque, malgré son sauvage déchirement et son subjectivisme débordant, présente une telle unité de nature et de destin ? (41)

Il est agréable de trouver ce jugement dans les milieux universitaires allemands qui jusque là étaient empêtrés dans un esthétisme à la grecque. Cela touche le nerf du destin de toute notre histoire. Tout notre avenir allemand, européen même, dépendra de la façon d'apprécier le sentiment de l'honneur. L'ancien Nordique a pu agir brutalement; mais au fond de son coeur, attaché à l'honneur, il régnait une atmosphère pure, même dans le combat et la mort. La guerre pouvait être menée avec violence, mais être responsable de ses actes était le premier souci du Nordique (Krieck). Ce sentiment de responsabilité exigé de tous, individuellement, était le moyen le plus efficace pour lutter contre la déliquescence morale, cette hypocrite décomposition des valeurs, qui au cours de l'histoire occidentale nous a assaillis sous différentes formes d'humanitarisme comme une tentative ennemie de subversion. Tantôt, on appelait cela démocratie, tantôt

compassion sociale, tantôt humilité et amour. L'honneur personnel du Nordique exigeait du courage et de la maîtrise de soi. Il ne bavardait pas des heures durant avant chaque combat comme le héros grec, il ne criait pas comme ceux-ci quand il était blessé, mais son sentiment de l'honneur commandait l'impassibilité et le recueillement. Vu sous cet angle, c'est le Viking qui est réellement l'homme de culture, et le néogrec, esthétiquement accompli, est le barbare arriéré, privé de centre de référence. Le mot de Fichte, «la vraie culture est celle du caractère», définit notre véritable essence nordique vis-à-vis d'autres cultures dont la valeur suprême n'est justement pas le caractère (ce qui est pour nous l'équivalent de l'honneur et du devoir), mais une autre valeur, une autre idée autour de laquelle tourne leur vie.
Les destinées des peuples occidentaux, dépendant au cours des temps de différentes circonstances, se sont développées très diversement. Partout où domine le sang nordique, on retrouve le sentiment de l'honneur. Pour tant, il se mélange aussi avec d'autres idéaux. Cela se voit, en anticipant sur la suite de l'ouvrage, dans les histoires populaires. En Russie, les idées d'«église», de «sentiment religieux» sont devenues monnaie courante. La plus violente attitude criminelle est enveloppée des voiles pieux (par exemple, dans *l'Idiot* de Dostoïevski, l'homme qui assassine pour une montre en argent, dit une prière auparavant). Le Russe parle de sa patrie comme de «Siojataja Rossija», c'est-à-dire, Sainte Russie. Le Français envisage la vie du point de vue esthétique, c'est pourquoi son pays est pour lui « la belle France » . De même, l'Italien. L'Anglais est fier du développement historique logique de son pays, de ses traditions, de ses coutumes solidement établies; de ce fait, il admire sa «vieille Angleterre». Chez nous par contre, malgré de nombreuses caractéristiques profanes, on parle toujours avec la même ardeur de la fidélité allemande, ce qui prouve que notre essence métaphysique ressent toujours «l'honneur» comme le pôle autour duquel elle s'ordonne.

En fin de compte, l'honneur a été l'enjeu du combat qui dure depuis des millénaires; l'Europe nordique s'est retrouvée en face du sud romain armé et finalement a été asservie au nom de la religion et de l'amour chrétien.

2.

II est hors de doute que, même sans l'intervention armée du christianisme judéo-romain, à un moment de l'histoire germanique, l'âge mythologique se fût terminé. La symbolique naturelle aurait cédé sa place à un nouveau système moral et métaphysique, à une nouvelle forme de croyance. Mais celle-ci aurait eu indiscutablement le même contenu spirituel et l'idée de l'honneur pour thème et mesure. Or, avec l'église chrétienne, une autre valeur spirituelle s'imposa et revendiqua la première place : l'amour, dans le sens d'humilité, de miséricorde, de soumission, d'ascétisme. Aujourd'hui, il est clair pour tout Allemand sincère que cette doctrine, visant uniformément toutes les créatures du monde, a porté un coup sensible à l'âme de l'Europe nordique. Le christianisme, tel qu'il s'est développé en système, a méconnu l'idée de race et de peuple, parce qu'il représentait l'union forcée de différents éléments. IL IGNORAIT AUSSI L'HONNEUR, CAR POURSUIVANT DES BUTS DE PUISSANCE, IL NE CHERCHAIT PAS SEULEMENT L'ASSERVISSEMENT DES CORPS, MAIS AUSSI CELUI DES AMES. *Il* est alors significatif que le véritable amour n'ait justement pas pu s'imposer dans l'organisation de la jeune église. *Dès* le premier jour de sa construction, cette dernière, aussi bien au niveau structurel que dogmatique, a été fondamentalement et consciemment intolérante, (pour ne pas dire remplie de haine), récusant tous les autres systèmes. *Où* elle le pouvait, elle a procédé à coup d'excommunications, de bannissements, de bûcher, de fer et de poison pour s'imposer seule. *Nous* devons constater ce fait en faisant abstraction de tout jugement moral ; même les écrivains catholiques modernes ne le contestent plus. *Il* prouve plus que tous les autres qu'aucune force créatrice de type n'est inhérente à l'idée d'amour : CAR L'ORGANISATION MEME DE LA «RELIGION DE L'AMOUR» A ETE FAITE SANS AMOUR. D'autres puissances créatrices de type s'en préoccupaient même davantage qu'elle. Comme Döllinger en témoigne, les anciens Goths toléraient la *foi* catholique comme une autre et manifestaient pour cette croyance le même respect que pour d'autres ; cela disparut partout *où* vainquirent l'esprit de Boniface et la loi de l'« Amour » imposée par la force (42). *Il* n'est pas facile pour un Allemand de juger négativement le système étrusco-judéo- romain, car quelle que soit la manière avec laquelle celui-ci a pu être construit, IL A ETE ENNOBLI PAR LE SACRIFICE DE MILLIONS DE GERMANIQUES. *Ils* ont accepté globalement ce qui était étranger et ce qui plaisait à leurs âmes ; ils ont fait peu de cas *du* premier, et développé passionnément le second. *Ils* ont su imposer à l'ensemble quelques valeurs nordiques. Néanmoins, c'est aujourd'hui une exigence de l'honnêteté, à l'aube d'un immense tournant moral, d'examiner ce que Rome a fait en faveur ou au détriment de la vie, en fonction de l'Europe germanique le plus authentique. Nous ne jugerons pas avec une malveillance personnelle, mais nous jetterons un coup d'oeil d'ensemble sur les grandes tensions et décharges d'une histoire de plus de deux millénaires. Nous rechercherons les valeurs psycho-raciales conditionnant ces bouleversements. Nous verrons alors que les Germains ont été engagés dans un combat de même nature que les Grecs et les Romains. Aucune grande vague de peuples nordiques ne pouvaient échapper à cette lutte, car elles emportaient dans leur reflux les valeurs psychiques asiatiques

qu'elles avaient autrefois vaincues et l'effectif humain qui personnifiait ces valeurs. Elles les portaient à travers l'Hellade, par dessus les Alpes, par dessus les frontières de l'espace vital germanique, par moment, au coeur même de la race nordique.

Si l'on recherche les causes de ce succès, on découvre qu'à côté de la supériorité technique de l'ancien sud et d'une crise religieuse des Germains (qui, seules, n'auraient pas expliqué une si durable victoire), l'appel à la générosité germanique fut une des conditions les plus capitales. Cette magnanimité que Siegfried personnifie pour toujours supposait, chez l'adversaire, le même sens de l'honneur et l'honnêteté dans le combat. Aussi, à cause de cette candeur, de cette droiture, le Germain ne pouvait admettre le contraire, ce qui lui infligea au cours de son histoire plus d'une lourde défaite : autrefois, quand il commença à admirer Rome, plus récemment quand il accorda l'émancipation aux juifs et donc que le poison eut les mêmes droits que le sang sain. Ironie du sort, l'admiration pour Rome, entraîna, ironie du sort, les effroyables guerres de religion, la guerre de Trente Ans qui amena l'Allemagne au bord de l'abîme, tandis que la libération des juifs se traduit par les résultats actuels, où l'on voit le corps empoisonné du peuple allemand se tordre dans les plus terribles convulsions. Les deux forces qui nous sont hostiles continuent d'en appeler chez nous à la générosité de ce corps gravement malade ; elles lui demandent d'appliquer sa « justice », prêchent l'amour pour tout être humain et s'évertuent à détruire définitivement tout ce qui existe encore de résistance de caractère.

Une victoire totale de cet « humanitarisme » aurait les mêmes conséquences que celle du Proche-Orient remportées autrefois sur Athènes et Rome. Ce Proche-Orient, jadis ennemi mortel de l'étrusco-pélasgo-judaïsme est devenu le principal représentant de ces puissances, après l'effondrement des valeurs primitives de l'ancienne Rome, grâce à la décomposition physique et à la prédication de l'humanité indifférenciée et de l'amour. Mais la doctrine de l'amour, même sous son aspect le plus séduisant, n'était pas une force créatrice de type, mais une puissance destinée à faire fondre toute résistance.

L'église romaine, elle-même, système de dressage des âmes, ne pouvait et ne devait pas connaître l'amour pour s'établir et se maintenir en tant que force civilisatrice. Mais elle pouvait développer sa politique de force à l'aide it l'amour. Une fois que la conscience de la personnalité, la solide idée d'honneur et celle de devoir sont transformées en humilité et don de soi empli d'amour, l'instinct de résistance, contre la force organisant et conduisant ses fidèles, est brisé. « Un seul troupeau et un seul berger » ; pris au pied de la lettre, comme on l'exigeait, cela a été le plus clair défi lancé à l'esprit germanique. Si cette idée avait totalement triomphé, l'Europe ne serait aujourd'hui qu'une masse de centaines de millions d'hommes sans caractère, gouvernés à l'aide d'une peur du purgatoire et des tourments éternels de l'enfer soigneusement entretenue, paralysée par « l'amour » dans le combat pour le sentiment de l'honneur, les meilleurs étant au service d'une bienfaisance « humanitaire » , de la « charité ». C'est l'état auquel aspirait le système romain, auquel il devait tendre s'il voulait se maintenir en tant que tel, comme puissance politique et spirituelle.

Je ne tiens pas à écrire ici une histoire des dogmes. II faut seulement décrire un système logique avec lequel (en ce qui concerne son essence) un Nordique en éveil doit finir par entrer sérieusement en conflit spirituel. Ou bien il se soumettra à ce système totalement (comme cela fut le cas temporairement au Moyen-âge) ou bien il le rejettera par principe, dans son coeur et dans sa conscience. Dans le premier cas, une unité extérieure sera atteinte pour une courte période, mais elle se brisera car elle est impossible organiquement comme le montrent les grands combats de Witukind à Döllinger. Dans le second cas, la voie est libre pour une véritable culture organique et une vraie foi conforme au sang et à la race. Les derniers siècles ont été sous le signe d'un compromis sans style qui ne touchait à aucune question philosophique fondamentale, mais seulement à des rapports de force politique et d'organisation.

Le christianisme romain élimine significativement autant que possible la personnalité de son fondateur pour mettre à sa place la hiérarchie d'un clergé puissant et dominateur. Certes, Jésus est considéré comme ce qu'il y a de suprême et de plus sacré, comme la source de toute foi et de toute grâce, mais cela ne sert qu'à ceindre l'église qu'il incarne d'une auréole d'éternité et d'inviolabilité. Car entre Jésus et les hommes s'interposent la hiérarchie ecclésiastique et ses serviteurs affirmant que la seule voie vers Jésus passe par Rome. Et comme le royaume de Jésus n'est pas de ce monde, les hommes ne sont en relation qu'avec ses « représentants » sur terre qui ont plein pouvoir pour lier ou délier pour l'éternité. L'exploitation de la foi en Jésus-Christ (le « Christ souverain » comme le,qualifie l'auteur de *l'Héliand)* au profit de la puissance politique d'un clergé se déifiant lui-même, caractérise Rome ; elle rappelle ce que firent, sous d'autres appellations, les prêtres politiciens d'Egypte, de Babylone ou d'Etrurie.

Pour renforcer l'autorité des dogmes et décrets protégeant la puissance ecclésiastique, on élabora une dialectique religieuse faisant remonter de 1500 ans, aux *évangi*les, tous les textes religieux, en ayant soin de préciser néanmoins que l'Eglise seule possède le droit de promulguer des dogmes infaillibles. La foi catholique et sa dissidence protestante apparaissent aujourd'hui comme des phénomènes historiques. On en voit nettement le début et même la fin. L'édifice est achevé, chaque solive a son pilier, les édits dogmatiques ont tous trouvé leurs justifications. « Maintenant tout est devenu rigide » ; on peut donc parler de l'édification, sans risquer d'interpréter faussement un phénomène, qui serait encore en action, en fonction de ses grandes forces motrices.

Le docteur Adam, éminent écrivain catholique, assure : « Le catholicisme est différent du christianisme primitif, il est même aussi peu identifiable au message du Christ, qu'un chêne adulte l'est au petit gland » (43). L'outrecuidance publiquement consacrée de Rome (l'oeuvre porte le cachet de l'Imprimatur) vis-à-vis de Jésus est exprimée sèchement et toutes les glorifications du Christ par la suite ne servent, comme nous l'avons dit précédemment, qu'à accroître le pouvoir souverain du pape, non le message du Christ, le « petit gland » . Le service ecclésiastique repose tout entier entre les mains du prêtre, qui par l'imposition des mains devient le représentant du pouvoir apostolique. Pour justifier cette organisation, on cite le mot que Jésus aurait adressé à Pierre : « Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon église » (Mathieu *16, 18-19).* Ces paroles sont une supercherie, car comme on peut le prouver, elles ont été inventées par un fidèle serviteur de l'église chrétienne et ajoutées beaucoup plus tard dans le corps des textes originaux (44). Cela n'empêche naturellement pas celles-ci d'être répétées inlassablement sur toute la terre comme étant le message du Christ. « Quand le prêtre catholique proclame la parole de Dieu, ce n'est pas un simple humain qui s'exprime, mais le Christ lui-même ». Par cette affirmation, l'autodéification du prêtre est élevée à hauteur d'un dogme dont on mesure l'arrogance quand on sait que si un dirigeant quelconque osait « faire du pauvre moi le porteur du message du Christ », Rome devrait immédiatement prononcer l'anathème : « et, elle le prononcerait même si un ange descendait du ciel, et enseignait autre chose que ce qu'elle tient des apôtres ». (Adam).

La dernière élimination de l'indépendance humaine, au profit de simagrées schématiques, s'accomplit dans les sacrements : « la grâce sacramentelle n'est pas produite, créée par les efforts personnels moraux et religieux de celui qui reçoit le sacrement, mais bien plus par l'exécution objective du signe sacramentel lui-même ». Par là est requis l'anéantissement de la personnalité, sa futilité proclamée en tant que « dogme religieux ». La publicité d'une telle exigence n'aurait jamais pu être faite au milieu d'un peuple qui, insouciant de toute autre chose, aurait placé courageusement l'honneur, l'honneur personnel, celui du clan, de la race, du peuple, au centre de toute son existence. Cela n'est devenu possible que par le remplacement habile de la notion de l'honneur par l'« amour », suivie de l'humilité et de la soumission. Le « signe sacramentel » aurait donc été « fixé » par Jésus lui-même ; cela nous montre avec quelle insouciance l'Histoire est façonnée » et « l'édifice religieux » construit.

Maintenant, on comprend que ces versions précises d'une doctrine, en fin de compte magique, ne pouvaient *être implantées en* Europe sous cette forme un peu sèche même après le refus de reconnaître l'honneur comme idée directrice universelle. Les us et coutumes du Nordique, dictées par le sang et sa mentalité chevaleresque ne pouvaient être supprimées, même par le feu ou l'épée. Alors le christianisme entreprit d'incorporer des symboles populaires préchrétiens dans le système prétendument déjà achevé « avant le christianisme primitif » (« l'Eglise (chrétienne) est déjà là, virtuelle, en germe, avant (!) que Pierre et Jean ne deviennent croyants ». Adam).

La croyance en Odin-Wotan était, à dire vrai, mourante, mais les bosquets sacrés dans lesquels « le Wode » était honoré, restaient le but du pélerin germanique. Toutes les destructions des chênes de Wotan et les imprécations contre l'ancienne foi ne servaient à rien.

Alors les martyrs et les saints chrétiens prirent la place du dieu ; saint Martin, par exemple dont le manteau et le cheval étaient aussi les attributs de Wotan. Les bosquets sacrés, sièges du dieu à l'épée, devinrent les lieux privilégiés où les pèlerins allemands viennent encore aujourd'hui vénérer Martin, saint de la guerre (cf. la chapelle du trou de l'épée...). Saint Georges et saint Michel sont aussi d'anciens dieux nordiques christianisés par un changement de nom et qui par ce « baptême » furent soumis à l'administration romaine. La « diabolique » Vénus se transforma en sainte Pélagie ; Donar-Thor, dieu du tonnerre et des nuages, devint saint Pierre, le gardien du ciel ; Wotan, sous sa forme de chasseur sauvage, se transforma en saint Oswald et le saint protecteur, Widar, que l'on trouve sur les chapiteaux et sculptures sur bois déchirant le loup de la mort (cf. le cloître de Berchtesgaden) n'est autre que Widar qui veut sauver Odin avalé par le loup Fenrir et qui tue le monstre. La comparaison avec Jésus s'impose. Même le pieux Hrabanus Maurus, le plus érudit des théologiens allemands, à la fin dit VIII` siècle, fait du château céleste la demeure ~u dieu chrétien, représentation qui n'est pas issue de *la Bible,* mais de l'âme héroïque de l'ancienne Germanie.

Le Ier mai, les anciens Germains célébraient la nuit de Walpurgis, début des douze nuits sacrées du solstice d'été. C'était le jour des noces de Wotan avec Freya. Aujourd'hui, le premier mai est la fête de sainte Walpurge. Toutes les coutumes sont vilipendées, présentées par l'Eglise comme de la magie, des sortilèges, etc... et de cette manière la symbolique naturelle est transformée en tapage démoniaque oriental.

A Regensburg (dans l'église des dominicains), un calice est conservé ; c'est une « coupe sur un pied de cuivre doré dans lequel on buvait seulement le « jour froid » de la Saint Jean » . Telle était l'ancienne façon de présenter le vin consacré pour l'eucharistie (proposée par Rome sous les deux formes jusqu'au XIIIe siècle) du 27 décembre, la fête succédant au solstice d'hiver. Et en souvenir des antiques philtres d'amour, on sert encore aujourd'hui le vin dans le « crâne de saint Sébastien » (par exemple, à Ebersberg en Haute Bavière). Ces élixirs de chance et d'amour sont des coutumes ancestrales en hommage à saint Martin et saint Etienne (réminiscences païennes). Le pieux catholique Johann Nepomuk Sepp dit : « Rome interdit aux profanes l'usage de la « coupe du Christ », mais le peuple n'a pas voulu se laisser dérober l'antique coupe païenne ».

Avec les coutumes, les chants et les images se sont transformés. Saint Oswald figure dans *le livre des Saints* de 1488. Il est assis sur un trône, en costume royal, le front ceint d'une couronne. Autour de lui volent les deux corbeaux de Wotan. Seuls la palme et le bâton de berger sont des accessoires chrétiens. Sous le nom de Saint Oswald, c'est Odin que l'on honore encore aujourd'hui et il a ses sanctuaires, à Traunstein par exemple, mais aussi dans le Bas-Rhin, en Hollande, en Belgique... Même la légende de Sainte Affliction est une réminiscence d'Odin qui, selon l'Edda, se suspendit, blessé par son propre coup de lance, pendant neuf nuits à un arbre « agité par le vent » . La figure d'un homme barbu crucifié (Odin ou Donar) qui jette un soulier doré 3 celui qui l'implore revient dans beaucoup de vieilles représentations et comme thème de plusieurs chants. Cette figure est devenue, par un curieux détour, la sainte Affliction chrétienne.

Et Rome dut se résigner à faire chevaucher ses saints, à les envoyer brandissant la lance ou l'épée au combat contre des dragons ou d'autres ennemis pour conquérir gloire et honneur, ou bien délivrer des vierges captives d'un malfaisant. Roland et saint Georges, par exemple, ces deux piliers du christianisme européen, incarnent ce processus de manière typique. Progressivement ils furent remplacés par l'image de Marie : à la place du symbole de l'honneur vint celui de « l'amour » .

Les dieux nordiques étaient des figures lumineuses, portant lance et couronne rayonnante, croix simple et croix gammée, les symboles du soleil, de la vie ascendante fertile. Il est certain que l'on trouve ces symboles en Grèce, à Rome, à Troie, en Inde, apportés depuis bien plus de 3000 ans avant l'ère chrétienne, par les vagues de peuples nordiques. Il est démontrable que bien avant le troisième millénaire précédant l'ère des poissons, les vagues de peuples nordiques apportèrent ces signes dans ces contrées. Munitius Felix s'emporte contre la croix païenne jusqu'à ce que finalement le gibet romain (en forme de T) sur lequel Jésus fut crucifié, fut assimilé à cette croix qui, de la sorte, fut christianisée et que le soleil païen, la croix solaire, apparaisse sur les têtes des martyrs et apôtres en signe de sainteté (45). Et l'éclair, la lance, devient symbole de souveraineté. C'est pourquoi le « dieu cavalier > à la lance apparaît toujours sur les monuments et dessins chrétiens : c'était Wotan, l'éternel voyageur qui, sur son cheval, traversait l'histoire de la chrétienté. Sous de multiples figures, ce dieu vit et agit sous la- forme de saint Oswald, saint Georges ou saint Martin, sous celle du cavalier à la lance ou même celle de sainte Affliction, dans les pays catholiques ; et invisible, il se manifeste encore de nos jours, dans l'âme du peuple de Basse-Saxe sous le nom de « Wode ». « Aussi longtemps que vit un peuple, ses dieux sont immortels » dit A. Dietrich (46). Ce fut la vengeance de Wotan, après sa chute. Jusqu'à ce que Balder ressuscite et se proclame le sauveur du monde.

On s'est profondément indigné à Rome (et aussi à Wittenberg) contre cette force originelle de la vieille tradition nordique que même Boniface et ses successeurs ne purent, jusqu'à ce jour, totalement anéantir. Mais on ne pouvait rien faire d'autre que de glorifier les autres figures divines comme saints chrétiens et transmettre leurs traits de cette manière (47).

Et les fêtes de l'église chrétienne furent célébrées aux mêmes dates que celles du peuple primitif : la fête de la déesse de la fécondité Ostara devient celle de la résurrection, celle du solstice d'hiver, désormais la naissance de Jésus. Ainsi les principales manifestations de l'église catholique en Europe du nord sont influencées par la race nordique. Le grotesque de la situation réside dans le fait que, cédant à la nécessité, elle se croit merveilleuse et tire précisément vanité de la richesse de « sa » vie spirituelle. Très sérieusement, le dogme ecclésiastique de la foi forcée déclare que chaque particularité nationale trouve place dans le système christiano-romain, que toute piété, qu'elle qu'elle soit, est sous sa protection ; « que nulle part la liberté personnelle de conscience religieuse n'est mieux garantie » que dans l'église catholique (Adam). C'est naturellement une falsification de faits parlant clairement d'eux-mêmes. De Boniface à Louis le Pieux, qui s'efforçait d'extirper radicalement tout ce qui était germanique, en passant par les neuf millions d'hérétiques exterminés, on ne constate, jusqu'au concile du Vatican, (en fait, jusqu'à aujourd'hui), qu'une unique tentative pour imposer une foi unitaire implacable (unitarisme), et instituer un seul moule, une seule et même doctrine dogmatique, une langue et un rite uniques pour les nordiques, levantins, nègres, chinois et esquimaux (cf. le congrès eucharistique de Chicago, en *1926, où* un évêque nègre célébrait la messe). Depuis *2000* ans, le sang éternel de toutes les races et peuples se soulève ~vntre une pareille entreprise. Mais l'idée d'une église régnant sur tout l'univers est semblable à celle d'une monarchie mondiale ayant exercé une influence hypnotisante sur de fortes personnalités d'Alexandre à Napoléon. Et comme cette dernière idée a autrefois assujetti des millions d'êtres sous son joug, la première voudrait faire de même sans pourtant réussir intégralement. C'est pourquoi, les grands hommes du début du Moyen-âge considérèrent l'église romaine comme une alliée, tout au moins comme une aide pour la réalisation de leurs romantiques projets de puissance. Celle-ci voyait de son côté, dans le bras séculier armé, un moyen de frayer une route libre à son esprit. Jugé sur les mobiles intérieurs, ce combat était essentiellement une lutte pour la prépondérance de ce qui devait être considéré comme valeur suprême métaphysique et morale : amour, humilité, renoncement, soumission ou honneur, dignité, affirmation de soi, fierté.

Il ne faut jamais oublier que l'amour ne fut demandé qu'aux fidèles et aux degrés inférieurs du système romain, et seuls ceux-ci le pratiquèrent ; le pouvoir romain avait besoin pour durer et attirer de fortes natures, d'éclat, de puissance, de violence sur les âmes et les corps des hommes. Il ne fait pas de doute que, par ce système, un grand esprit de sacrifice a été obtenu : ce que l'église catholique appelle avec fierté sa « charité ». Or, c'est précisément ici, dans sa plus belle manifestation humaine que l'on va distinguer une immense différence dans l'estimation et l'effet de deux actions apparemment identiques. Comme la grâce divine ne peut être dispensée que par Rome, de même le bienfait et la miséricorde sont seulement un cadeau de l'« Eglise » concédé aux malheureux, aux pécheurs. C'est là une propagande très machiavéliquement calculé pour capter la confiance d'un homme brisé dans le but de l'attacher à une sphère de pouvoir, pour lui faire sentir sa nullité absolue devant le dieu unique dont la puissance est représentée par la hiérarchie ecclésiastique triomphante. Mais il manque à ce raisonnement tout ce que nous qualifions de sentiments chevaleresques. Dans le cadre d'un peuple nordique déterminé par la notion de l'honneur, il faudrait présenter l'assistance accordée par une communauté à un être tombé dans la misère, non au nom de l'amour condescendant et de la miséricorde, mais au nom de la justice et du devoir. Cela n'aurait pas pour conséquence une humilité servile, ni une destruction de la personnalité, mais son renforcement, un redressement intérieur, c'est-à-dire le réveil de la conscience de l'honneur.

La compassion enseignée par l'église chrétienne apparaît aussi sous une forme nouvelle dans l'« humanité » maçonnique et a abouti à la plus grande dévastation de toute notre vie. Dominée par le dogme de l'amour sans bornes, de l'« égalité de tous les hommes devant Dieu », et par la doctrine démocratique des droits de l'homme, qui ne tient aucun compte de l'idée de race et qui ne s'appuie sur aucune idée d'honneur enracinée dans une nation, la société européenne est pratiquement devenue une société protectrice du sous-homme, malade, invalide, criminel et pourri. La « charité, » associée à l'« humanitarisme » sont devenus des doctrines qui minent toutes les lois et coutumes d'un peuple et d'un Etat, et elles se sont opposées à une nature qui se venge aujourd'hui. Une nation attachée essentiellement à l'honneur et au devoir ne conserverait ni fainéants, ni criminels mais les éliminerait. Cet exemple nous révèle que ce schéma antiracial si soucieux d'unité va de pair avec un subjectivisme malsain, tandis qu'une communauté sociale et nationale soudée par les deux grands principes héroïques (Honneur et Devoir) doit s'efforcer, par esprit de justice, de supprimer la misère extérieure et, animée d'une ferme volonté d'éducation, de développer la conscience de valeur de l'individu : nécessairement, elle devrait éliminer ceux qui sont incapables, en raison de leur race ou de leur état d'esprit, d'adopter le style de vie nordique. Ce double résultat est obtenu quand l'honneur est considéré comme la valeur suprême de toute action, et quand la race nordico-occidentale est protégée pour défendre cette conception.

L'exemple des « indulgences » est typique de la manière utilisée par Rome pour exploiter les faiblesses humaines à ses fins. L'église catholique prétend posséder, directement de Jésus et des saints, un excédent d'indulgences à distribuer aux pauvres « pécheurs ». En vertu de sa « mission divine » de lier ou de délier, elle dispose en face de celui qui a fauté du crédit du « rédempteur » (c'est notamment l'Africain Tertullien qui a élaboré cette doctrine commerciale avec un grand luxe de subtilités juridiques). On a tenté de justifier ce dogme par beaucoup d'explications pleines de mystère et on a construit toute une philosophie sur ce châtiment de remplacement ; pourtant son fondement mercantile ne peut rester caché à aucun observateur perspicace, car il l'est aussi bien dans le domaine spirituel que matériel. L'indulgence repose sur une sorte de calcul qui est mis entre les mains des prêtres catholiques pour qu'elle remplace les inconnues x et y par des nombres quelconques. C'est le culte de la sauvagerie, du caractère et de l'âme, abstraction faite des conséquences extérieures telles qu'elles se produisirent à l'époque de Luther quand, par exemple, un représentant commercial des Fugger, les célèbres banquiers allemands, accompagnait partout le vieux Tetzel, chargé de collecter le montant du trafic et le débarrassait de tout l'argent qu'il recevait parce qu'autrement les épiciers d'Augsburg n'auraient pas été payés par le pape criblé de dettes (48). Le dogme de l'indulgence ne fut possible que parce qu'aucun sentiment personnel de l'honneur n'intervenait dans son élaboration. Il devait au contraire aboutir à saper la conscience de l'honneur encore existante et à donner à la pensée asservie un air de piété. Observée de l'extérieur, la révolte allemande contre ce scandale a contraint le système romain à plus de prudence dans l'application de son commerce. En théorie, il est encore aujourd'hui défendu par le Vatican comme un droit et un pieux exercice *(Proclamation d'indulgence générale* de 1926). On cherche naturellement à justifier cet abus par la *Bible.* Une rééducation millénaire de nombreuses générations autour d'un nouveau pôle, Rome, a si fortement agi sur le fond non nordique des peuples européens que cet appel à une humanité divisée n'est pas du tout ressenti comme une honte, mais comme une aide mutuelle des « membres du corps du Christ ».

Une autre pratique qui n'a rien de commun avec l'honneur est l'intercession du clergé catholique. En raison des décisions des conciles de Lyon, Florence et Trente, l'état de purification entre la vie d'un côté et la damnation ou la félicité éternelles de l'autre, fut établi à la majorité des voix, et donc, on décida d'intervenir pour mettre fin au purgatoire. Si on débarrasse cette doctrine de toutes ses fioritures, c'est-à-dire si on la prend comme elle a été conçue, à savoir non comme une réelle intercession et un pieux souvenir à l'égard d'un trépassé, mais

comme un acte qui influence le cheminement de l'âme même après la mort, on obtient alors la plus vulgaire des superstitions semblable à celle qu'enseignent aujourd'hui encore les peuples des mers du sud. Du point de vue philosophique, les dogmes des indulgences et de l'intercession efficace (à côté d'une foule d'autres, du dogme du scapulaire jusqu'aux saintes huiles et aux reliques miraculeuses) se trouvent au niveau d'une conception du monde dont le prototype est le sorcier dont la prière apporte ou retient la pluie, dont la malédiction tue, qui a conclu avec un dieu (ou des dieux) un pacte et peut le (ou les) contraindre à tout ou l'influencer par un rituel magique (49).

Le sorcier, figure démoniaque, ne peut rien faire si ses adeptes conservent un esprit indépendant ou une conduite consciente de l'honneur. II doit en conséquence, pour assurer sa puissance, s'efforcer d'éliminer l'une et l'autre par tous les moyens à sa disposition. Il doit développer les angoisses et les prédispositions hystériques ; il doit prêcher la sorcellerie et la magie démoniaque ; par le feu et l'épée, d'un signe de l'index, il doit combattre toutes les recherches qui pourraient conduire à d'autres résultats ou même à l'abandon d'une conception du monte enseignée par le sorcier. Il devra jeter au cachot aussi bien un Roger Bacon qu'un Galilée ; il proscrira l'oeuvre de Copernic et cherchera à détruire tous les systèmes de pensée qui veulent soutenir l'honneur, le devoir, la fidélité virile, donc des doctrines visant la personnalité de grande valeur, en tant que forces créatrices de vie. DECRIRE LA TENTATIVE D'INTRODUCTION, DANS LA POLITIQUE MONDIALE, DE LA CONCEPTION DU MONDE MAGICODEMONIAQUE DU SORCIER, C'EST ECRIRE L'HISTOIRE DES DOGMES ET DE L'EGLISE CATHOLIQUE. Rome a donc su, non seulement se charger de la « représentation de Dieu » aux yeux de millions d'êtres, mais encore, grâce à la croyance magique entretenue dans certaines couches des différents peuples, tenir éveillée la foi en la toute puissance (même dans l'au-delà) de son rituel réservé à ses seuls prêtres (comme l'absolution, l'extrême-onction, etc ...). En même temps, le pape a su se soustraire à la responsabilité de cette magie, car d'autres institutions semblables dans des pays étrangers furent plus logiques dans ce domaine. Dans le cadre d'une race ou d'une tribu primitive, le maître ou le chef qui s'attribuait une force magique, était tué lorsqu'à l'issue de sa cérémonie sacrificielle, la sécheresse persistait ou qu'une inondation destructrice éclatait. L'empereur de Chine fut semblable à un dieu : fils du ciel, il jouissait de la vénération, mais il était responsable de la prospérité du peuple et de l'Etat. Le pape a rendu impossible le contrôle de ses affirmations par l'humanité croyant en lui, en transposant leurs effets de ce monde-ci dans l'au-delà. (Si pourtant, force est de reconnaitre une guérison miraculeuse, les feuilles catholiques en font grand bruit ; mais elles se taisent obstinément à propos des milliers de personnes qui quittent sans amélioration de leur état les lieux de pélérinage ou de miracle). Comme on ne se lassait pas (comme on ne se lasse toujours pas) de décrire dans les moindres détails les tourments l'enfer, notion que le pieux Ulfilas ne connaissait pas et pour laquelle il n'existe pas de terme germanique, Rome met l'espoir de millions d'êtres intimidés dans ses rites et leur effet magique sans risquer d'être réfutée par l'expérience. Ce moyen aussi a beaucoup contribué à la stabilité du système romain.

La tentative d'ensorcellement de la terre entière a échoué ; mais pas totalement. La suprématie technique primitive du sud sur la culture germanique, l'extirpation minutieuse de l'homme libre, fier, conscient de l'honneur avec l'aide de tous les pactes imaginables, l'habile falsification des coutumes nordiques qui subsistaient en tant que telles mais recevaient seulement une autre qualification,... tout cela n'est pas resté sans effets.

Le jésuitisme a tiré les suprêmes conclusions du système romain. Le concile du Vatican tailla l'ultime pierre de l'édifice philosophique du sorcier. Ce dernier y fut proclamé dieu pour la durée de l'exercice de sa fonction pontificale : un dieu infaillible. Jésus n'est plus, si on regarde de très près, suppleé, mais destitué : déposé et remplacé par le système romain coiffé par le sorcier doté de la toute puissance et qui se fait appeler pape. « Le nouveau Testament (des chrétiens) est un héritage significatif, mais nullement complet, de cette tradition apostolique remplissant la conscience collective de l'Eglise (chrétienne) », écrit avec condescendance le professeur catholique, Adam.

Jésus est refoulé, mais la superstition syrio-étrusque, qui au début s'accrochait à sa personnalité, l'a remplacé, sous le nom de « tradition apostolique » .

La notion de l'honneur n'a pas été un problème pour le dogme romain. Vu sa prise de position fondamentale qui exigeait la seule soumission, il devait éliminer systématiquement toute référence à cette idée. L'école se donnait consciemment pour but d'extirper cette force psychique apparaissant malgré tout partout dans la vie occidentale. Ce système s'est incarné sans aucun doute dans cet ordre se désignant (par dérision ?), comme la « compagnie de Jésus ». La manière d'éduquer (de dresser) les successeurs de Jésus souhaitée par Ignace est quasiment la plus extrême antithèse de la pensée et du sentiment germaniques. Les avis diffèrent encore aujourd'hui sur les influences qui, à côté des instincts originels du Basque, ont été les plus essentielles dans la conception et le développement de la compagnie. Certes, les pieuses « voix de Maria Laach » estiment que l'origine surnaturelle du petit livre d'exercices, « n'a été mise en doute par aucun être raisonnable » ; pourtant, attribuer à la volonté divine cet essai de jeunesse est quelque peu téméraire, même pour le clergé. On a pu prouver que les écrits du père Garcia de Cisnero de Manscesa, les règles bénédictines et franciscaines ont fortement inspiré Ignace, mais il dut avoir connaissance des principes des ligues secrètes politico-religieuses mauresques qui existaient en Afrique du nord et en Espagne, car on trouve une concordance vraiment ahurissante entre les ordres musulmans et la compagnie de Jésus. Les textes islamiques enseignent : « Tu

seras entre les mains de ton cheik comme un cadavre entre les mains du gardien des morts ». « Obéis à tout ce qu'il ordonne, car c'est Dieu lui-même qui commande par sa bouche » (5°). Ignace exige la même chose dans sa lettre célèbre sur l'obéissance

« Obéissance aveugle, obéissance de cadavre » . La clarté de la soumission aveugle disparaîtrait si intérieurement nous voulions opposer la question du bien ou du mal à un ordre. S'il était nécessaire d'exécuter l'ordre d'un supérieur « quel qu'il soit », une force aveugle nous pousserait à obéir « sans laisser à la réflexion le plus petit espace ». LE 26 MARS 1553, L'OBEISSANCE DE CADAVRE FUT EXIGEE (provocation ouverte) DANS LA VIE SPIRITUELLE GERMANICO-EUROPEENNE. «Débarrassez-vous, mes chers frères, écrit Ignace, autant que possible, de votre volonté et livrez et sacrifiez votre liberté... » ; «Vous devez obéir avec un certain élan aveugle, vous devez vous laisser pousser par une volonté avide sans aucune (!) analyse, à faire toujours (!) ce que demande le supérieur... » . Dans les *Constitutions,* nous lisons : « Chacun doit être persuadé que tout subordonné doit se laisser guider par la divine Providence en la personne de son supérieur COMME UN CADAVRE qui se laisse porter et placer ici ou là. ou comme une canne de vieillard, au service de celui qui la tient, où et comme il veut... » Dans ses *Règles, que Loyola joint aux Exercices spirituels, il* exige encore une fois une « totale suppression du jugement personnel » et plus loin, il proclame que si la hiérarchie catholique décrète que quelque chose est noir, il faut le considérer comme noir, fût-il blanc à nos yeux. Traduit en langage clair : la soumission est exigée même si le serviteur tient l'acte pour coupable ou déshonorant. Ici disparaît même la « autorisation » (cousue de fil blanc) de ne pas obéir à un ordre dans le cas où un « péché manifeste » serait exigé (51).

Or, même les catholiques les plus zélés, à cette époque, ne supportèrent pas cette franchise, ce courage de tirer les ultimes conclusions des dispositions du système romain : les inquisitions romaine et espagnole s'élevèrent contre ce langage trop clair, de tous les coins du monde retentirent des protestations contre cette conduite infâme et cette béatitude de l'esclavage, exigées pourtant par le judéo-christianisme. On était presque parvenu à une condamnation publique de la doctrine jésuite, mais l'astucieux Bellarmin réussit à la faire échouer dans l'intérêt de l'unité de l'église catholique. L'ordre d'Ignace d'appeler noir ce qui est blanc quand Rome le commande était la sanctification de l'empoisonnement des âmes, la destruction de la conscience, c'était encore l'élévation manifeste du mensonge au rang d'oeuvre pieuse. Si cette doctrine rongeant notre moëlle épinière morale n'a pu être complètement parachevée, cela n'est pas dû à la bonne volonté de « l'Eglise hors de laquelle point de salut », mais seulement à la résistance de l'esprit européen et à l'impossibilité, même après des décennies de culture avilissante, d'éteindre la conscience nordique de l'honneur. Aujourd'hui, tous sont contraints de rejeter les paroles d'Ignace, même si elles ont été « dictées par Dieu » . On n'ose pas ouvertement exiger dans les collèges jésuites l'obéissance de cadavre et l'abandon de son honneur. Mais le but et la voie vers une condition de servitude grégaire, privée d'âme, sont clairement indiqués. Pour briser tout sentiment de dignité, les exercices ~P l'ordre tourmentent l'imagination et asservissent la volonté. De plus, la personnalité est soumise jusqu'au fond de l'âme, sous l'hypnose d'une forte volonté centrale. Le fait que Rome ne condamne pas la doctrine du cadavre, montre qu'elle a poursuivi imperceptiblement le même but que son instrument, la compagnie de Jésus. Et de même que les ordres judéo-africains voulaient agir « pour la plus grande gloire de Dieu » , l'ordre des Jésuites travaille consciemment, *Ad majorem dei Gloriam,* à la décomposition de l'Europe nordico-germanique et s'infiltre immanquablement partout où une blessure apparaît sur le corps d'un peuple.

Il ne s'agit pas ici de bonne ou de mauvaise volonté, mais de valeurs de caractère immuables. Ignace était un homme courageux, même s'il était ambitieux, mais son système d'asservissement signifie le renversement de toutes les valeurs de l'Europe. De même que le théoricien matérialiste peut être dans la pratique un homme bon et modéré (encore une distinction entre la foi et les valeurs de caractère), le belliqueux Loyola pouvait devenir le symbole du combat le plus dépourvu de scrupules contre la spiritualité de la race nordique. Et pour anticiper : rien n'est plus faux que la comparaison des exercices d'Ignace avec la discipline prussienne rigoureuse comme on le fait souvent en masquant les faits ; bien au contraire, ces deux formes de sociétés masculines constructrices de types représentent des oppositions inconciliables. Ignace abolit l'uniforme des moines, renonce à l'ascèse exagérée, place ses agents (les « affiliés ») dans toutes les villes, leur laissant une grande liberté dans leur vie extérieure. En échange, les jésuites sacrifient tout à leur ordre : la recherche personnelle, la personnalité, leur dignité, en fin de compte l'essence de leur âme et de leur race. Le soldat prussien subissait en apparence une discipline rigoureuse, mais intérieurement, il était libre. Le premier système ignore l'honneur, et quand il s'y heurte, il tente de le fouler aux pieds. Le second s'ordonne totalement autour de cette idée. Le premier était et est un parasite au coeur de notre vie, un acide corrosif détruisant toute force et toute grandeur de notre passé originel ; l'autre était et demeure la cellule primitive d'où sortira toute notre renaissance. Nous l'avons vue à l'oeuvre quand elle entra pour la première fois ouvertement dans la lumière de l'histoire avec le Viking et le jeune Germain.

Après le Basque Ignace, vint Lainez, un juif, qui lui succéda pour ses aptitudes à faire évoluer le dogme romain dans le sens nous étant le plus hostile. Son action, notamment au concile de Trente, et les conséquences des décisions prises là-bas vaudraient la peine de faire l'objet d'une thèse de doctorat allemand. Et le 18 avril 1870, le concile du Vatican, fortement influencé par les jésuites, déclara encore une fois

« Nous enseignons et déclarons que, selon l'ordre du Seigneur, l'église romaine possède au-dessus de toutes les autres la prépondérance dans l'autorité..., que le jugement du siège apostolique, au-dessus duquel il n'existe aucune autorité, ne doit être soumis par quiconque à une nouvelle sentence, comme il n'appartient à personne de siéger pour discuter ce jugement ». « Le siège de saint Pierre reste à jamais à l'abri de toute erreur » . « Nous déclarons comme un dogme révélé par Dieu et soutenu par l'Eglise que le pape quand il parle de son siège (ex *cathédra)* ..., à propos de foi ou de morale, décide en vertu du principe divin de l'assistance promise à Saint Pierre, et possède l'infaillibilité dont le divin Sauveur a voulu pourvoir son église pour les décisions visant un dogme concernant la foi ou la morale... Mais quiconque oserait contredire cette décision que Dieu protège, serait excommunié ».

Ainsi, le système romano-jésuite de destruction de la personnalité fut parachevé. Certes, des millions de fidèles catholiques sentaient obscurément toute la monstruosité de cette déification d'un dogme, et quelques hommes s'élevèrent pour protester contre cette flétrissure de l'homme, mais elle est l'essence du Vatican. Le recteur catholique de l'Université de Prague écrivit épom anté

« On s'est laissé égorger et on a égorgé ; on a abandonné sa conviction, la foi, l'honneur du prêtre et de l'homme. Voilà le résultat d'un développement qui voit l'essence du christianisme, dans l'obéissance aveugle vis-à-vis de la hiérarchie romaine » (53). L'évêque Strassmeyer déclarait que la Curie considérait la papauté comme une charogne et il espérait que la mort de Pie IX serait « un véritable bienfait pour l'humanité » . J. D6llinger refusa le dogme en tant que « chrétien, théologien et historien» . Même Windthorst, la grande fierté du Centrum, fut suffisamment courageux pour repousser, du moins en privé, le nouveau dogme de l'infaillibilité. Comme le rapporta Künzer, le maître de la cathédrale de Breslau (54), il eut toutes les peines du monde pour tranquilliser Windthorst et pour calmer sa rage contre les Jésuites qu'il déclarait responsables de tout et contre l'expulsion desquels il ne lèverait pas le petit doigt ». Mais ce qui paraissait encore possible au XVIe siècle, ne l'était plus maintenant ; toute peine était inutile. Pie IX put déclarer fièrement en parlant de lui-même : « Je suis la voie, la vérité et la vie » (55), sans s'exposer à des protestations du monde catholique, moralement brisé et asservi, contre cette prétention...

Ce qui est en question maintenant n'est pas le fait que le pape rende quelques ordonnances particulières infaillibles, mais c'est que cette possibilité lui ait été accordée. De nouveau, un morceau de cette donnée impalpable que chaque peuple ressent comme le centre de son âme a été rongé, est tombé en poussière. Le pape ne demandera ouvertement rien de déshonorant, mais la seule délivrance d'un blanc-seing de la part du monde catholique montre suffisamment que l'on a rejeté réellement l'honneur de l'homme, au service de « l'amour » . Le Vatican a brisé les derniers caractères au sein de l'église catholique d'alors. Et aussi dans celle d'aujourd'hui, car ses dignitaires ont été élevés sous le règne de cette doctrine infâme. Le « catholicisme politique » n'est, après tout, que le côté extérieur nécessaire du système jésuito-romain. Il ne représente pas un abus, mais il est l'application logique la doctrine fondamentale romaine, même s'il est une caricature de religion authentique. Car si tout esprit libre, ou toute puissance séculière, qui serait indépendant de Rome, apparaît comme une apostasie, un abandon de « la souveraineté légitime », la fin justifie les moyens pour reconquérir la souveraineté spirituelle et politique.

Ce système a su contraindre l'esprit de sacrifice de l'homme aimant véritablement, au service d'une caste impitoyable. Remplaçant le sentiment de l'honneur par l'humilité et la pitié, la dignité des peuples nordiques fut minée. Les guerres, les révolutions, tantôt mises à profit par Rome, tantôt directement provoquées par Rome, entraînèrent d'autres déchéances physiques et morales jusqu'à ce qu'il fut possible, avec l'aide judéo-démocratique, de poser en 1870 au concile de Vatican, la dernière pierre au dôme de l'édifice. Et cela s'appelle la renonciation à l'honneur de l'individu, des peuples, desraces, au profit d'une société de prêtres qui se déclare elle-même dieu et réclame le pouvoir.

Vu dans ce contexte, l'oeuvre essentielle, de Luther n'est pas la fondation d'une église. Ce qu'il a fait est beaucoup plus important qu'un simple schisme. Luther était, certes, encore bien empreint de l'esprit du Moyen-âge, mais son action trahit l'immense bouleversement dans l'histoire de l'Europe après l'invasion de la chrétienté romaine : il récusait le sacerdoce en soi, c'est-àdire le droit d'une caste humaine, prétendant être en relation plus étroite avec le divin, comme d'autres hommes, en raison d'une prétendue « science de Dieu » s'attribuait un meilleur jugement sur les voies du salut divin et les conditions dans « le ciel ». Ainsi, Martin Luther freina les progrès de cette superstition magique, issue de l'Asie centrale par la Syrie et l'Afrique. Le monachisme, la tonsure, sont d'origine africaine ;les mortifications contre nature par lesquelles on se rapproche de son dieu, et le chapelet, encore utilisé aujourd'hui au Tibet, dont le mécanisme a trouvé son achèvement dans le moulin à prière, sont asiatiques. Asiatique encore, le baiser du pied du pape, chose que le Dalaï-Lama exige toujours et quelques autres cérémonies, qui n'ont pourtant pas pu s'implanter durablement en Europe. A ce propos, on doit aussi penser à Alexandre le Grand. Quand celui-ci eut conquis tout le Proche-Orient, il commanda aux Asiates de s'agenouiller devant lui quand ils le saluaient, mais avec ses Macédoniens, il se conduisait comme avec des camarades. Sa seule tentative pour introduire aussi chez eux cette coutume échoua immédiatement et Alexandre s'en tint aux anciens usages. Là déjà, l'Europe nordique

se distinguait de l'Orient, mais le lamaïsme avait fait irruption sous la forme de la caste romaine des prêtres et continué la politique orientale des Babyloniens, Egyptiens et Etrusques. Martin Luther avait déclaré la guerre à tout cet état d'esprit. Il en est sorti vainqueur et tous les catholiques encore conscients de l'honneur doivent à son oeuvre le fait que la papauté dut se réformer, s'épurer pour pouvoir, somme toute, se maintenir encore dans le monde culturel naissant de l'Europe.

On comprend désormais clairement où les Etats germaniques en seraient arrivés si cet esprit, qui voulait associer sainteté à saleté et vie écoeurante, avait triomphé. Saint Eusèbe se promenait avec une chaîne en fer de *260* livres ; saint Macarius acheta sa sainteté en endurant les tourments d'une fourmillière sur laquelle il restait assis ; saint François, une grande personnalité sous divers aspects, paya son tribut à l'asiatisme quand « pour le plaisir de Dieu » il se roula nu dans des épines. Des nonnes particulièrement pieuses, buvaient de la salive étrangère, mangeaient des souris mortes et des oeufs pourris, tout cela pour se sanctifier. Le « pieux » Hilarion fut comblé d'éloges car il ne vivait qu'au milieu d'un tas d' ordures. Saint Athanase était fier de ne s'être jamais lavé les pieds, ce qui était aussi le cas de saint Abraham, selon sainte Sylvia. Le couvent de sainte Euphrasie avait même prononcé le voeu que ses nonnes ne devaient pas se baigner. Si cette « odeur de sainteté » s'était développée saris entraves, l'Europe serait aujourd'hui arrivée à l'état de saleté innommable de l'Inde sacrée et du Tibet, à un état d'abrutissement total, de la superstition la plus effroyable, d'indigence et de misère, à côté de l'enrichissement constant de la caste des prêtres. Grâce à l'ensemble des mouvements anti-romains, l'Europe fut sauvée ; c'est pourquoi son plus grand bienfaiteur est Martin Luther, parce qu'il combattait la cause essentielle des situations entrevues : le clergé de Rome doté de pouvoirs magiques qui avait pris la succession des sociétés de prêtres du Proche et du Moyen-Orient. Le fils de paysans allemands fut ainsi l'axe d'un nouveau développement universel auquel tous les Européens devraient être reconnaissants, car il n'a pas seulement libéré les protestants, mais il a aussi préservé les catholiques d'une décadence morale. Le retour ultérieur au catholicisme de beaucoup d'apostats (Vienne, Munich, étaient autrefois des villes protestantes) fut seulement possible par l'assainissement forcé de l'odeur de sainteté ; mais on ne doit jamais oublier que si l'esprit protestant devait disparaître, le monde tibétano-étrusque se manifesterait à nouveau (l'Espagne qui était le pays le moins protestant, a ressenti le plus durement la domination de Rome ; nulle part en Europe, la culture n'était aussi arriérée que làbas jusqu'à la révolution d'avril 1931).

L'escroquerie de Léo Taxil, comme les exorcismes pratiqués par de pieux ecclésiastiques, dans tous les Etats ont révélé au monde étonné à quel point une superstition satanique règne encore aujourd'hui dans les milieux les plus divers.

4.

La lutte entre l'empereur et le pape fut avant tout un combat pour la suprématie, opposant l'honneur chevaleresque à la doctrine affaiblissante de l'amour. Le symbole vivant du premier compromis conclu est, d'une part, l'épée avec la poignée en croix, et d'autre part, l'évêque sur son destrier. Sans aucun doute l'honneur l'emporta d'abord. Un Charlemagne aurait éconduit en riant »n Pie IX. Mais il considérait qu'il était opportun de faire sanctifier sa dignité par la religion (à l'image des pharaons d'Egypte) et de déclarer que sa souveraineté venait de la « grâce de Dieu ». Empereur et pape furent donc à l'origine des alliés politiques, contre les « nobles Saxons » qui peuvent se vanter, d'après Goethe, d'avoir haï le christianisme sous la forme où il se présentait. Witukind combattait, pour lui-même, mais en même temps pour la liberté de tous les pays nordiques. Charlemagne reste le véritable fondateur de l'unité politique de l'empire allemand, mais on peut se demander si cette puissance aurait pris forme sans lui. Après le rétablissement de l'honneur des Bas-Saxons traînés dans la boue pelant mille ans, les deux grands adversaires entrent ensemble dans l'histoire allemande : Charlemagne comme fondateur de l'Empire allemand, Witukind comme défenseur des valeurs germaniques de liberté.

La fidélité, celle du vassal et celle de l'homme, étaient placées par l'ancien chevalier bien au-dessus des biens et du bonheur. Le conteur de *l'Edda* avait la même vision. *L'Havamal* s'achève par ces mots

Le bien meurt, Les familles meurent,
Toi-même, tu mourras;
Je connais une chose,
Qui vit éternellement
La gloire des exploits d'un défunt.

(Besitz stirbt, / Sippen sterben
Du selbst stirbt wie sie ; / Eins weiss ich,
Das ewig lebt : / Des Toten Tatenruhm.)

C'est la forme nordique de la doctrine bouddhique du Karma. Dans *le chant de Beowulf,* une fusion du sentiment germanique de l'honneur et de l'idée chrétienne de rédemption a été tentée : Beowulf entreprend de sauver l'humanité déchirée, tourmentée ; mais il ne combat pas en °'inspirant de la maxime « ne t'oppose pas au mécha: t », il agit en « héros, terreur du méchant » (c.f. les paroles de Vishnou qui apparaît sans cesse sur terre pour tuer les malfaiteurs). Mais déjà une certaine faiblesse se remarque chez Beowulf. Tandis que rentrer d'une bataille sans son chef et seigneur était un déshonneur pour les anciens Germains, le comportement pitoyable des disciples du Christ au jardin de Gethsémani (qui a frappé très péniblement aussi l'auteur de *l'Héliand)* a déjà déteint ici. La suite de Beowulf l'abandonne à l'exception d'un seul fidèle, car elle est saisie d'un pressentiment de mort. Ce trait de mollesse qui n'a rien de nordique sera ensuite, bien entendu, compensé par une louange voulue de l'honneur : « Aucun événement ne saurait affaiblir l'amour du sang chez un homme noble », « Nous sommes tous menacés par la fin de cette vie : c'est pourquoi celui qui le peut doit conquérir la gloire avant la mort » . Finalement les fuyards, qui marquent à l'honneur et à la fidélité sont frappés de l'anathème

Que désormais soit refusé à votre
lignée
Le don de l'épée et des lumineux
trésors,
La jouissance de la patrie et du bien héréditaire
Que chacun soit privé des droits de notre vie
Quand dans le lointain les nobles apprendront
Votre fuite, l'acte sans gloire.
La mort est meilleure pour tout noble,
Qu'une vie honteuse.

Le chevalier germanique, lui aussi, a un moment de faiblesse, quand les bas instincts prennent le dessus. Il se rend coupable d'actes peu glorieux, mais lorsque ultérieurement il en répond, il les reconnaît et en accepte les conséquences. Nous comprenons mieux cela que la conduite pleutre des premiers apôtres. Même une figure sinistre comme Hagen nous apparaît considérablement plus grande que celle de Simon-Pierre, le « rocher ».Hagen rejette son honneur au service glorieux de son seigneur et meurt finalement, fier et droit. Le loquace Pierre renie son seigneur dès la première épreuve, puis une deuxième et même une troisième fois ; la seule révolte qui le rend sympathique, quand il tire l'épée (ce que le poète de *l'Héliand* décrit avec un réel soulagement), est singulièrement gâchée par ses lâches mensonge ultérieurs. La tradition ecclésiastique s'efforce en vain de faire de Pierre un héros. Le pieux rapporteur de l'*Héliand,* par contre, essaie d'excuser le comportement des disciples de Gethsémani par leurs soucis, car sans cela leur sommeil apparaîtrait à ses Saxons, peu honorable et par là incompréhensible

Il les trouva dormant tristement/ Ils avaient le coeur lourd
A l'idée que le cher maître/ Devait les quitter.

La chevalerie, en tant qu'institution, commença sous Conrad II et elle se maintint jusqu'au XIVe siècle. Les chevaliers se considéraient comme les « fils de l'empire » et devaient protéger celui-ci et l'empereur contre les ennemis étrangers. Cette position leur donna leur raison d'être ; ainsi naquit la notion de l'honneur véritablement chevaleresque qui est la première représentation consciente d'une fidélité à la terre, visant le but le plus haut.

APRES LE SUBJECTIVISME PRESQUE ABSOLU DU VIKING ET DU CHEF DE TRIBU AVEC SA SUITE DANS L'ANCIENNE GERMANIE, UNE IMPORTANTE COUCHE DU PEUPLE VOIT SON ATTENTION DIRIGEE VERS LE CENTRE SPIRITUEL DE LA RACE. Les rites du don de l'épée, l'acte de la ceindre, puis l'adoubement, représentent symboliquement l'élévation intérieure et l'ennoblissement. Même si la chevalerie postérieure a pu représenter par sa décomposition et son vieillissement, qui la singularisait de plus en plus, une survivance de temps révolus au milieu de vie bourgeoise qui se renouvelait, même si, les pillages des chevaliers en temps de paix offrent une image peu reluisante, ce sont là des choses auxquelles la meilleure idée ne saurait échapper au cours de sa réalisation. Un fait subsiste : jusqu'à aujourd'hui seul l'homme qui défend énergiquement un autre et sait garder son honneur pourra être qualifié de chevaleresque.

Pied entendu, le système romain s'efforça de mettre aussi cette chevalerie à son service, ce qui fut, entre autres, atteint par la consécration de l'épée. En effet, dès le début de ses dix voeux, le chevalier s'engageait à servir la religion, puis à assister les opprimés et seulement à la fin à obéir à l'empereur. Ainsi, l'influence de l'église chrétienne fut fixée en bonne et due forme, comme cela s'était déjà fait dans d'autres domaines. Certains historiens chrétiens ont même essayé de faire remonter à Rome l'origine de la chevalerie (et ses lois à Jésus), à l'occasion de quoi Grégoire VII est donné comme le père de la chevalerie. L'intention sous-jacente est naturellement d'attribuer l'exposé de la pensée anti-romaine au pape et de faire ainsi dépendre le mouvement de celui-ci, bien sûr avec les diverses conséquences qui s'ensuivirent jusqu'à aujourd'hui. Ainsi, par exemple, l'historien Gfrörer nous raconte très exactement comment l'idée de chevalerie vient, elle aussi, de la Rome sainte pour nous révéler ensuite les intentions véritables du Vatican : « Grâce â l'influence de Rome, l'Eglise, bénéficiant de l'efficacité de Grégoire VII, remporta la victoire sur l'armée de l'empire chrétien d'Occident et que la chevalerie atteignit son plein développement comme institution ou corporation. ELLE SE DONNA POUR DEVOIR, A L'AIDE DE SERMENTS INDIVIDUELS, DE METTRE L'HEROISME DU SOLDAT AU SERVICE DE LA RELIGION ». Gloire, honneur, lignée, peuple, empereur et empire, tout cela ne fut et n'est encore considéré par les représentants du système romain que comme de simples noms, des notions secondaires ; les serviteurs du Christ parvinrent fallacieusement à faire du service du pape, le but unique de la chevalerie. Ainsi, la politique immuable de l'église romaine est devenue tout-à-fait claire et des sermons hypnotisants, ont réussi à faire verser, en de nombreuses croisades absurdes, des flots de sang pour le christianisme, avide de pouvoir. Ils sont parvenus « à mettre l'héroïsme au service de la religion », à sacrifier l'honneur à l'amour. Les Flamands criaient « Ypres et Arras » ; « Husta Heya Beyerlant » était le cri de guerre retentissant des Bavarois. Cela Rome ne pouvait l'empêcher, mais en opposant les différents intérêts elle pouvait semer la discorde. Elle a considéré cela jusqu'à aujourd'hui comme sa tâche essentielle. Rome, par instinct de conservation, ne peut supporter aucune conscience populaire, aucun sens de l'honneur, encore moins une nation entière, indépendante, consciente de son propre honneur : c'est pourquoi, elle doit favoriser les dissensions, la guerre, et la désagrégation raciale. Cela tient à son propre système sans race et ne changera jamais, aussi longtemps que celui-ci existera.

Une autre falsification de l'Histoire, apparemment inextirpable, a encore cours aujourd'hui, même dans des milieux qui, par ailleurs, font une juste analyse de Rome et de son système. On voudrait faire croire que la culture et les moeurs qui progressivement se sont répandues en Europe ont été l'oeuvre de l'activité religieuse. La vérité est exactement inverse.

Harcelé par les Lombards, le pape Etienne 11, vers 755, sollicite l'aide de Pépin et demande qu'on l'invite dans le pays des Francs. Ainsi fut fait ; le prince reçoit le pape à pied, mais celui-ci, conscient de sa faiblesse, se présente comme un pauvre apôtre du Christ, se vêt avec ses prêtres de cilice, répand des cendres sur sa tête et implore à genoux le roi de venir au secours du peuple de Rome. Depuis lors, la France se considère comme « la fille aînée de l'Eglise » (en renonçant pourtant sagement depuis Hugues Capet à la tentation de se parer d'un titre romain). Le même pape intrigue ensuite contre le mariage de Charlemagne avec une Lombarde. Il écrit que Charles ne doit pas souiller « la plus noble famille royale franque » du sang lombard, « de façon déloyale et puante », et qu'il prierait dans ce cas le ciel de livrer Charles aux flammes éternelles. Mais comme cette menace n'eut aucun effet sur l'empereur, le souverain pontife s'allia lui-même ultérieurement avec le « puant » roi des Lombards.

A l'époque où la spiritualisation du monde était soi-disant accomplie par Rome, l'esprit le plus vil y atteignait en réalité son point culminant. En 896, Etienne VI eut l'idée d'exhumer le cadavre décomposé de son prédécesseur, de faire condamner à mort le défunt par un synode comme « méchant arriviste » , de faire couper trois doigts au cadavre « parjure » putréfié, et de le livrer au peuple romain pour le noyer. Sur ce, les papes se succèdent de plus en plus rapidement, se renversent l'un après l'autre, s'emprisonnent à tour de rôle jusqu'à ce que Serge III monte sur « le siège de Pierre » , plaçant sa concubine Marozia à sa droite. Cette femme, avec sa mère Théodora, conquiert des évêques influents, en fait ses amants, pour qu'ils assoient son pouvoir. Lorsque tout fut fini pour Serge, la Marozia fit élever, peu après, son fils à la papauté sous le nom de Jean XI. Alors son premier fils, Albrich s'irrita et mit fin à l'autorité de sa mère. Après la mort de celle-ci, il devint pape sous le nom de Jean XII. Plus tard, la situation ne s'améliora pas. En 983, le pape destitué Boniface VII, parvint à mettre en prison son concurrent, Jean XIV, « le nouveau représentant de Jésus », et à l'y laisser mourir. Mais Boniface ne profita pas non plus longtemps de la tiare ; il fut chassé par la noblesse royale et par Théodora, la fameuse mère, évoquée précédemment, de l'intrigante prostituée Marozia, dont le petit-fils Crescentius devint seigneur de Rome, et qui troqua dès lors le trône pontifical à toute créature consentante. En 1024, monta sur celui-ci un homme qui n'avait jamais été ecclésiastique. II acheta la fonction divine et devint Jean XIX. Ultérieurement, le fils d'un comte, agé de dix ans, fut élu : il devint Benoît IX. Or, comme celui-ci s'était adonné très tôt à tous les vices imaginables, la coupe déborda, même pour les Romains. Ils élirent donc un nouvel héritier du Christ qui s'appela Sylvestre III. Mais, celui-ci prit bientôt peur devant les dangers de la fonction et préféra se débarrasser pour mille livres du siège de Pierre qu'il vendit à Grégoire VI, ce qui indigna Benoît, le pape évincé qui revendiqua à nouveau le trône pontifical. L'honorable cardinal César Baronius

qualifia ces papes tout simplement d'« étalons de prostituées ». Ce scandale rie cessa qu'avec l'intervention de l'empereur Henri 111

Voilà la situation à Rome aux XI et XIe siècles. Chaque Allemand devrait la connaître ; mais très astucieusement, elle fut occultée par des historiens menteurs ou lâches. En ce temps là, précisément, la réunion nationale des Allemands commença avec Henri Ier ; puis il y eut une tentative consciente de redressement et de culture nationale, sous Otto Ier le Grand. Otto voyait, dans la religion, un facteur constructeur ennoblissant l'âme. Grâce à lui, le chevalier allemand et les évêques renforcèrent leur influence, accédèrent au rang de princes, transmirent des connaissances spirituelles et favorisèrent le travail manuel, l'industrie et l'agriculture. Dirigés et protégés, non par le pape, mais par l'empereur, les premiers centres culturels s'ouvrirent à Quedlinburg, Reichenau, Herzfeld. Les papes, au contraire, firent assassiner d'honorables prêcheurs. Adrien IV, par exemple, fit étrangler et brûler Arnold Brescia lorsqu'il entendit parler de ses sermons de pénitence (57).

Au fond Otto ter, songeait sans aucun doute, à fonder une église nationale germanique, pensée qui semblait avoir disparu avec les anciens Goths aryens. Pour cette raison, il décida que les ecclésiastiques devaient être nommés par le seigneur, ce qui l'amenait aussi à soumettre la papauté. Les Romains devaient jurer de n'élire aucun pape sans l'accord de l'empereur. Otto 111 nomma lui-même deux papes. De la même manière, Henri 111 continua l'épuration de la charge pontificale. Lors du grand conflit entre l'archevêque Willigis de Mayence et le centralisme romain, sans contact avec le peuple, tous les évêques allemands récusèrent consciemment publiquement le pape, qui finalement dut céder. On était alors encore plus libre en Allemagne qu'en *1870* et *1930.*

La papauté fut renforcée sérieusement par les moines de l'ordre de Cluny, qui, au-delà du cadre de l'Etat, voulaient créer une organisation internationale dépendant du seul pape. Ce mouvement se donna pour but une réforme de l'état monacal dépravé et montra très tôt son état d'esprit anti-germanique. Les exercices de pénitence usuels contre la chair coupable, diabolique, que les Germains considéraient en riant, furent dépouillés de leur lourdeur antérieure et transformés en une adroite torture de l'âme (des prédécesseurs des jésuites en quelque sorte). Dans certaines parties de l'abbaye de Cluny, le silence était rigoureusement prescrit, toute manifestation de joie fut interdite, l'amitié n'était pas tolérée. La délation était un devoir pieux ; aux coupables, on imposait des punitions infâmantes. Cette forme de discipline contre nature avait manifestement son origine dans cette race ligurienne orientale, qui, avant l'immigration des Nordiques et d'autres peuplades, occupait aussi le sud de la France. Mais cet anéantissement de sa propre âme, cette auto-émasculation intérieure et cette manie de se soumettre à des démons étrangers ou des forces magiques, nous montrent l'esprit de l'église romaine en étroite relation, racialement conditionnée, avec toute sorte de sang non-aryen et de groupes décadents de la population. Ce qui explique, au-delà du simple hasard, que la « réforme » cluniste ait rapidement pris pied dans les parties de la Lorraine occupées par des races de l'est. Contre cette maladie de l'âme, l'archevêque Aribo de Mayence s'éleva immédiatement et soutint Conrad 11, conscient de sa puissance. Dans le nord, le vieux sang se réveilla presque en même temps : l'évêque Adalbert de Wettin se donna, lui aussi, pour but la fondation d'une église nationale germanique. Le terme « allemand », pour la première fois, fut employé par tout le peuple sous un jour totalement positif ; les moines de l'église romaine cherchaient désormais ce qui restait du trésor spirituel presque anéanti de leur peuple.

L'empereur d'Allemagne avait tiré le pape de la fange, rendu son honneur à l'église romaine et anobli ses serviteurs. L'universalisme romain renforcé utilisa ainsi naturellement ces forces, s'appuya comme d'habitude sur des falsifications démontrables (donation constantinienne et décrets isidoriens) pour établir la souveraineté du pape sur l'empereur comme « voulue par Dieu » et instaurer le centralisme contre l'épiscopalisme. Le combat mené par la mise en oeuvre de tous les moyens disponibles. Les vassaux furent excités contre l'empereur ; la grève d'église fut même prêchée contre les évêques « indisciplinés » . C'est la reconnaissance de Rome.

Avec une étrange prédilection, la « constance » de la papauté est présentée par les historiens romains comme une preuve de son « origine divine ». Mais celui qui sait que Rome doit sa puissance en premier lieu à l'empire et son influence spirituelle à la grandeur d'âme de pieux esprits aristocratiques comme François d'Assise, Albert le Grand, ou Maître Eckhart, celui-là aura là-dessus une toute autre opinion. Du reste, la permanence d'une institution n'est pas encore en soi un critère de sa valeur interne. Cela ne dépend que de la nature des forces qui ont contribué à sa durée. Finalement, la culture égyptienne était beaucoup plus vieille que l'église romaine ; le mandarin compte beaucoup plus d'ancêtres connus que le pape. Lao-Tseu et Confucius vivaient, il y a *2500* ans et leur enseignement est encore vivant. Et pourtant, la mort de l'empire romain germanique ne remonte qu'à cent ans, approximativement. Bientôt le pape retrouvera sa seule et véritable place : la tête de l'église nationale italienne (souhaitons que le conflit entre le fascisme nationaliste et le Vatican accélérera cette réforme nécessaire). La papauté (en dépit du grand nombre de personnalités de mérite qui se sont assises sur le siège de Pierre) a dû édifier sa souveraineté par l'asservissement des âmes et la décomposition raciale des peuples à dominante germanique. Les grandes âmes libres qui du XIe au XIVe siècles se sacrifiaient au service de Rome, comme à celui d'une idée sanctifiée par elles, furent les armes de l'assujettissement. Depuis que le

jésuitisme est devenu une force après le concile de Trente, Rome dépend davantage encore des races inférieures et prend, en même temps, une rigidité cadavérique. Depuis l'étranglement de la religion de maître Eckhart, la nauséabonde « théologie de la morale » de saint Alphonse de Ligurie d'ua côté, la suppression de l'honneur par les jésuites, de l'autre, eurent pour conséquence que toute réelle grandeur de la culture européenne est sortie d'un esprit hostile au catholicisme : de Dante (qui encore en 1864 fut expressément damné parce qu'il avait qualifié Rome de cloaque), et Giotto jusqu'à Copernic et Luther, pour ne pas parler de l'art classique allemand, de la peinture et de la musique nordiques. Tout ce que la servitude bienheureuse nommait « amour » se rassemblait sous la bannière de Rome ; tout ce qui aspirait à l'honneur et à la liberté de l'âme se séparait toujours plus consciemment du monde spirituel romain.

6.

La chevalerie perdit, entre le XVe et le XVIe siècles, son importance. Mais l'idée d'honneur qu'elle avait entretenue, s'était développée dans d'autres couches sociales. Les bourgeois, notamment, se libéraient du château-fort, construisaient des villes et des églises, faisaient du commerce et de l'industrie, se regroupaient en de puissantes corporations jusqu'à ce que la guerre de Trente ans mit fin à toute une culture.

La ligue hanséatique a démontré que l'honneur germanique pourrait être incarné par le commerçant, là où celui-ci pouvait agir de son plein gré, sans intervention de mercantis orientaux. De simple association commerciale pour la sécurité de la profession, à l'origine, elle a ensuite étendu ses activités, ne faisant plus seulement du commerce, mais bâtissant, fondant, colonisant. Les ruines de Novgorod et de Wisby témoignent aussi clairement de force civilisatrice que les hôtels de ville de Bruges, Lubeck et Brême. Pour contrebalancer l'impuissance impériale, plus de soixante-quinze villes s'allièrent dans le but de construire un centre de force allemand. Mais la plus grande catastrophe de l'histoire allemande, la guerre de Trente ans, en empêcha le total accomplissement. Ce drame eut un résultat identique à celui des guerres des huguenots en France : le caractère du peuple allemand fut transformé. Si au début du XVIe siècle; l'Allemagne, malgré l'exécrable régime impérial, avait une paysannerie fière et une bourgeoisie industrieuse, les trente années sanglantes (qui ne suffisaient pas encore au pape Innocent X) anéantirent le meilleur sang d'Allemagne. De nombreuses bandes de race étrangère des Etats ennemis souillèrent ce sang, notre sang ; une génération entière grandit au milieu du meurtre et du pillage. La Bavière, à elle seule, dénombra 5000 fermes abandonnées ; des centaines de villes florissantes étaient en ruines, près des deux-tiers du peuple allemand étaient détruits. Plus d'art, plus de culture, plus de caractère. Des princes sans honneur dévalisèrent un peuple misérable et ces « sujets » apathiques et hébétés se laissaient faire. Malgré tout, le sang germanique se ressaisit contre les menées des Habsbourg et la menace française. Ce sang de Basse-Saxe, qui autrefois s'était dirigé vers la Düna (le Danube), résista à toute cette décadence. Des appels plein de promesses, retentissent encore aujourd'hui à nos oreilles : ce sont les trompettes de Fehrbellin ou la voix du grand prince électeur dont l'action permit le redressement, le sauvetage et la renaissance de l'Allemagne. On peut critiquer la Prusse, mais le salut décisif de l'âme germanique demeure à jamais son titre de gloire ; sans elle, il n'y aurait pas de culture allemande, pas de peuple allemand, tout au plus des millions d'esclaves, exploités par des voisins, avides de butin et des princes d'église cupides.

Ce n'est pas un hasard si aujourd'hui précisément, au coeur d'un nouvel écroulement effroyable, la figure de Frédéric le Grand rayonne de manière éclatante. Malgré certaines faiblesses humaines, on distingue en lui ces valeurs de caractère dont les meilleurs Allemands attendent anxieusement le retour et luttent dans ce sens, aujourd'hui : esprit d'audace, de décision inflexible, sens de la responsabilité, un sens de l'honneur et une pénétration d'une grandeur mythique inouïe qui comme un soleil guide toute une vie. « Comment un prince peut-il survivre à son Etat, à la gloire de son peuple et à son propre honneur ? », demande-t-il à sa soeur le *17* septembre 175'. Jamais le malheur ne l'avait rendu lâche. Au contraire : « Jamais je n'accepterai de me couvrir de honte. L'honneur pour lequel j'ai cent fois risqué ma vie pendant la guerre, m'a fait braver la mort à la moindre occasion ». « On ne pourra pas dire de moi » dit-il encore « que j'ai survécu à la liberté de ma patrie

et à la grandeur de ma maison » . « Si j'avais plus d'une vie, je l'offrirais à la patrie », écrit Frédéric, le 16 août *1759* à d'Argens après une effroyable défaite. « Je ne pense pas à la gloire, mais à l'Etat » . « Ma fidélité inaltérable envers la patrie et l'honneur me font tout entreprendre, mais l'espoir ne les guide pas » , déclare-t-il quelques jours plus tard. A Louise Dorothée de Gotha, il fait aussi l'aveu
« Peut-être l'heure du destin de la Prusse a-t-elle sonné, peut-être verra-t-on un nouvel empire despotique. Je ne sais pas. Mais je garantis que cela ne viendra que lorsque des flots de sang auront coulé et que je ne verrai pas ma patrie dans les chaînes et dans le honteux esclavage des Allemands ». Et à nouveau, Frédéric écrit à d'Argens, le 18 septembre 1760 : « Vous devriez savoir qu'il n'est pas nécessaire que je vive, mais bien que je fasse mon devoir » ; et le 28 octobre *1760 : « Jamais* je ne vivrai l'instant qui me contraindrait à conclure une paix désavantageuse » . « Ou je me laisserai enterrer sous les décombres de ma patrie, ou bien je mettrai moi-même fin à ma vie... Par cette voix intérieure et par les exigences de l'honneur, je me suis toujours laissé conduire dans mes actions et je pense aussi le faire à l'avenir » (58).

Si Frédéric Guillaume Ier était le symbole d'une honorabilité bourgeoise et d'une sagesse prudente, Frédéric II incarne l'héroïsme partout où il paraissait perdu et vaincu dans le sang, la boue et la misère. Sa vie incarne la plus authentique, la plus grande histoire allemande et un Allemand qui essaie aujourd'hui de falsifier la figure de Frédéric, en racontant, railleur, des histoires stupides et sordides, n'est qu'un minable.

Il ne parvint à former que peu d'esprits. Malgré sa grande oeuvre pacifique, les vastes couches populaires étaient grossières, sans tradition culturelle, les couches cultivées étaient dégénérées, caricaturales, anti-prussiennes, anti-allemandes. Ce n'est qu'à contre-coeur qu'elles subissaient la rude discipline de la pensée de Frédéric et lui-même, au gouvernement duquel Kant dédia sa *Critique de la Raison pure* ne trouva dans l'Allemagne d'alors aucun esprit indépendant et mûr à opposer à la France de sorte que son penchant pour la littérature d'Outre-Rhin prépara la voie à la conquête du monde de la nouvelle pensée française, dont les romans d'amour et les ouvrages humanitaristes paralysèrent les forces organiques de la Prusse à peine éveillée et la rendirent plus tard incapable de résister aux armées de la révolution française.

La nouvelle doctrine humanitaire fut la « religion » des francs-maçons. Celle-ci a fourni jusqu'à aujourd'hui les fondements intellectuels d'une culture universelle abstraite, point de départ de toutes les prédications de bonheur égoïste. C'est elle qui a trouvé (dès *1740)* le slogan politique des cent cinquante dernières années
« Liberté, égalité, fraternité », et donné naissance au concept de démocratie humaine, chaotique, destructrice des peuples.

Au début du XVIIIe siècle, des hommes qui considéraient les querelles confessionnelles à l'intérieur de « la religion de l'amour » comme étant plus ou moins la cause des problèmes des peuples et nations, se réunirent à Londres. Dans une époque de brutalité, ils fondèrent une « association internationale pour l'humanité et la fraternité ». Puisque cette union ne reconnaissait que « l'homme », on ne faisait, apparemment, aucune différence raciale ou religieuse. « La maçonnerie est l'union du genre humain pour la propagation de principes de tolérance et d'humanité, à l'application desquels le juif et le Turc peuvent prendre part autant que le chrétien ». Ce sont les termes mêmes de la constitution de *1722.* Le concept d'humanité doit constituer le principe, le but et le contenu de la franc-maçonnerie. « Elle est, dit le rituel franc-maçon, plus vaste que toutes les églises, Etats et écoles, que toutes les conditions, peuples et nationalités, car elle s'étend jusqu'aux limites de l'humanité ». C'est ce que nous enseigne encore de nos jours la loge allemande (59). L'église romaine et la contre-église franc-maçonne sont tombées d'accord pour démolir toutes les barrières d'ordre spirituel ou physique. Toutes deux rassemblent leurs partisans au nom de l'amour ou de l'humanité, au nom d'un universalisme sans frontières. Mais Rome exige une totale soumission, la subordination à l'intérieur de sa sphère (qui naturellement doit être le monde entier...), tandis que la contre-église prêche la disparition totale des frontières. Elle fait des douleurs et joies de l'individu, de « l'homme », la mesure de son jugement, ce qui est à considérer comme la cause de la situation actuelle, où seule la richesse de l'individu apparaît comme le bien suprême de la démocratie et incarne la plus haute position sociale.

Cette conception atomistique du monde était, et est, la condition de la doctrine politique de la démocratie et de la thèse économique coercitive du libéralisme. Les puissances qui cherchent donc à relâcher tous liens politiques, nationaux et sociaux, devaient s'efforcer d'utiliser cette philosophie maçonnique, et, conséquence logique, la « ligue humanitaire > elle-même. La juiverie internationale s'infiltre instinctivement et consciemment dans les rouages de la franc-maçonnerie. En fait, l'élément racial de la ligue humanitaire aurait dû instinctivement provoquer la même répulsion que la tentative de la hiérarchie catholique d'annihiler l'art germanique, mais il est facile de prouver que pendant que le Nordique se défendait contre Rome, son propre frère, volontairement, lui décochait par derrière un coup mortel, comme Hoder, l'aveugle, tue, lui-même, son frère Balder dans la mythologie nordique. La franc-maçonnerie devint en Italie, en France et en Angleterre, une ligue politique et conduisit les révolutions démocratiques du XIXe siècle. Sa « conception du monde » sapait, année après année, les fondements de l'essence germanique. Aujourd'hui, nous voyons les agents affairés de la bourse internationale et du commerce mondial diriger presque partout la contre-église, tout cela au nom de « l'humanité ». L'hypocrisie de ceux qui exploitent le monde moderne pour des raisons « humanitaires » est sans doute, plus vile que la tentative d'assujettissement qui au non de « l'amour chrétien »

a répandu si souvent le trouble et le chaos en Europe. Grâce aux préoccupations « charitables » et à la doctrine égalitaire, chaque juif, chaque nègre, chaque mulâtre, a pu devenir citoyen à part entière d'un Etat européen et les établissements de luxe pour malades incurables et mentaux abondent ; au nom de l'humanitarisme, on considère le criminel récidiviste comme un malheureux, sans tenir compte des interêts de tout un peuple ; à la première occasion, on le relâche dans la société sans l'empêcher de se reproduire. Au nom de ce sentiment humanitaire et de la « liberté de l'esprit », les journalistes pornographiques et tout gredin sans honneur se voient autoriser à vendre de la littérature de bordel ; les nègres et les juifs peuvent se marier avec une Nordique et occuper des postes importants. Tout cela n'implique nullement une notion raciale de l'honneur, mais on a fait de l'activité la plus frauduleuse en bourse, une profession respectée parmi tant d'autres ; cette criminalité organisée, en frac et haut de forme décide aujourd'hui dans les conférences d'économie mondiale et réunions d'experts, presque arbitrairement, de dizaines d'années de corvées pour des peuples de millions de gens.

Le mouvement marxiste a faussé les germes d'une saine protestation du monde ouvrier, il évolue maintenant à la remorque de cette démocratie maçonnique. Tous les partis sociaux-démocrates, soumis à l'argent juif et à la Bourse au seul bénéfice des dirigeants juifs et de « l'idéologie » juive, en partie individualistes, en partie universalistes sont eux-mêmes dans le sillage de la franc-maçonnerie. L'ouvrier du XIXe siècle trompé sur son destin, subitement déraciné, privé de tous critères de jugement, se réfugia auprès des prêcheurs tentateurs d'une internationale du prolétariat ; il croyait pouvoir se rendre libre par la lutte des classes, c'est-à-dire par l'anéantissement d'une moitié de son propre être, il se grisait de sa future puissance et badigeonnait tout cela aux couleurs de l'humanitarisme. Aujourd'hui, cette illusion a volé en éclats et les chefs marxistes, responsables de l'effroyable mystification, sont démasqués et accusés d'avoir effroyablement trompé une couche sociale, luttant durement, pleine de force et apte au combat (60).

Le paradoxe aussi bien de la démocratie que de la doctrine marxiste consiste dans le fait que toutes deux représentent réellement la « Weltanschauung » matérialiste la plus brutale, la plus étrangère à l'honneur, et alimentent consciemment toutes les tendances pouvant favoriser la décomposition, tout en affirmant solennellement leur miséricorde, leur amour pour les opprimés et les exploités. D'habile manière, on fait appel ici à la capacité de sacrifice du prolétariat pour le rendre intérieurement dépendant de ses dirigeants. NOUS VOYONS ICI DANS LE MARXISME, L'IDÉE DU SACRIFICE ET DE « L'AMOUR » JOUER LE MÊME RÔLE QUE DANS LE SYSTÈME ROMAIN. Le sang et l'honneur ont pareillement été bafoués par les dirigeants marxistes et raillés jusqu'à ce que ces idées se révèlent pourtant indestructibles parmi les populations laborieuses. Aujourd'hui, on parle enfin d'un « honneur prolétarien ». Si cette idée gagne du terrain, tout n'est pas encore perdu, car en rendant hommage à la notion d'honneur, le monde du travail allemand saura bien, un jour, se débarrasser pour toujours du marxisme sans honneur. SI CETTE NOTION D'HONNEUR DE CLASSE SE DÉVELOPPE ENSUITE POUR DEVENIR L'IDÉE D'HONNEUR NATIONAL, LE PREMIER COUP DE CLOCHE DE LA LIBERTÉ ALLEMANDE AURA SONNE. Mais cela ne sera possible que lorsque tous les travailleurs réels du peuple allemand formeront un front contre tous ceux qui se sont vendus à l'économie, au profit, à la Bourse, que cela soit dissimulé sous le manteau de la démocratie, de la chrétienté, de l'internationalisme ou de l'humanitarisme.

L'esprit de Frédéric le Grand agit aujourd'hui dans le peuple allemand comme une indomptable force naturelle. Tout ce qui se retrouvait dans l'ivresse du sous-homme triomphant voit ses plus pures aspirations réalisées dans le combat du vieux Fritz pour la liberté, tracé d'une pointe d'airain, qui faisait apparaître l'âme germanique à travers tous les voiles du temps qui passe. Et à côté de cette grandeur surgit alors une effroyable tragédie : l'indépendance d'esprit permise à un grand homme s'emparait de beaucoup trop de petits individus et cette volonté d'échapper à la redoutable, mais nécessaire discipline, les précipita dans les bras de la démocratie de conception française qui étincelait d'un éclat superficiel. Napoléon pénétra dans une Prusse livrée à la décadence et aux « Lumières » . Et celle-ci s'effondra parce qu'elle n'avait plus l'esprit de Frédéric, mais était devenue pacifiste et libérale. « Nous nous sommes endormis sur les lauriers de Frédéric le Grand » écrivait plus tard la reine Louise à son père. Mais de cette déchéance est finalement sortie l'idée de l'unité allemande. L'honneur de la Prusse devint l'affaire de l'Allemagne.Gneisenau et Blücher, Scharnhorst et Jahn, Arndt et Stein, personnifièrent tous l'ancien sens de l'honneur et l'ont affirmé toute leur vie comme la reine Louise elle-même qui voulait tout faire pour améliorer le sort de son peuple, sauf aller à l'encontre du sens de l'honneur.

Tout cela nous le savons, ou devrions le savoir, comme les associations d'étudiants, qui à cette époque déroulèrent leurs drapeaux et montèrent sur les barricades, lorsque l'esprit de décomposition et de soumission (résultat funeste de la guerre de Trente ans, dominant encore de nos jours) a privé l'Allemagne des conquêtes de ses guerres de libération. Jusqu'à ce que le rêve des Allemands se réalise apparemment sur les champs de bataille, à Metz, Mars la Tour, Saint Privat et Sedan. Mais apparemment seulement, car le traité de Versailles de *1871* était un accord politique sans contenu mythique, sans « Weltanschauung ». Le caractère absolu de l'idée d'une Grande Allemagne qui fit dire à Blücher que si les rois ne voulaient pas le soulèvement du peuple, on devait les chasser ; celui qui poussait un Stein à mettre le roi de Prusse devant le seul choix : signer l'appel

« A mon peuple » ou à aller à Spandau ; ce caractère absolu faisait défaut à la génération d'après *1871*. Celle-ci se consacrait à l'économie, au commerce international ; on devint franc-maçon, humanitariste. Bientôt saturé, on oubliait le devoir d'élargir son espace vital et on se brisa, décomposé par la démocratie, le marxisme et l'humanitarisme. Aujourd'hui seulement l'heure de la renaissance a sonné.

7.

L'humilité christiano-ecclésiastique et l'humanitarisme maçonnique étaient deux expressions de l'idée de l'amour qu'on enseignait comme valeur suprême à des groupes humains, devant être dirigés par un quelconque centre despotique. Le fait que la plupart de ceux qui prêchaient ce sentiment chrétien ou cette sensibilité libérale n'y croyaient pas importe peu ici. II s'agit simplement de la forme d'exploitation d'une valeur proclamée.

A la fin du XIXe siècle, l'amour apparut sous une troisième forme qui nous fit cadeau du bolchevisme : la conception russe de la douleur et de la compassion symbolisée par l'« homme » dostoïevskien. Dostoïevski dit très ouvertement dans son *Journal* qu'un désir de souffrance, et de douleur permanente est un besoin fermement enraciné dans le Russe ; souffrance en toute chose, même dans la joie. C'est au fond cette idée qui fait vivre et agir ses personnages. Aussi, le centre de gravité de la moralité russe repose sur la compassion que repose le centre de gravité de la moralité russe. Certes, le peuple sait qu'un criminel agit en coupable, mais « il y a des idées inexprimées... Appeler un criminel, un malheureux est une de ces idées latentes dans le peuple russe. Cette idée est purement russe ».

Dostoïevski est le microscope de l'âme russe. A travers sa personnalité, on peut déchiffrer toute la Russie dans sa diversité souvent difficile à interpréter. De fait, les conclusions qu'il tire de sa propre confession sont aussi significatives que ses réflexions quand il juge l'état d'âme russe. Il fait remarquer que la souffrance est étroitement liée à la notion d'impersonnel et de servile. Le Russe suicidaire, par exemple, ne nourrit pas l'ombre d'un doute que son moi misérable est immortel. En cela, il n'est pas du tout athée. Apparemment, il n'a pas entendu ces paroles : « Pensez aux athées d'hier, quand ils perdaient la foi en quelque chose, ils commençaient immédiatement avec passion de croire en une autre. Pensez à la foi de Diderot, de Voltaire... Parmi les nôtres, faisons totalement table rase ; et finalement, pourquoi se préoccuper de Voltaire, alors qu'on manque tout simplement d'argent, et de rien d'autre, pour garder une bien-aimée et de rien d'autre » .

Trouver cette mentalité chez un homme « qui ne voulait vivre que pour voir une fois son peuple heureux et cultivé » est bouleversant et se complète par la remarque de Dostoïevski qu'il n'existe en Russie aucun homme qui ne mente. Là-bas les gens les plus honorables peuvent mentir. Premièrement parce que la vérité apparaît trop ennuyeuse au Russe, mais encore, « parce que nous avons tous honte de notre moi et chacun s'efforce à tout prix de se montrer autre que ce qu'il est ». Pourtant, ajoute-t-il, malgré tout son désir de savoir et de vérité, le Russe est désarmé. Le pendant de la soumission apparaît déjà : la prétention démesurée. « Il (le Russe) ne comprend peut-être rien du tout aux questions qu'il se pose, mais il n'en a pas honte et sa conscience est tranquille. Cette absence de conscience montre une telle indifférence par rapport à l'autocritique, un tel dédain de soi-même, qu'on se décourage et perd espoir de quelque indépendance ou salut pour la nation » . Le lieutenant Peregow, en uniforme, est frappé dans la rue par un Allemand . Après s'être assuré que personne n'avait pu observer l'incident, il fuit dans une ruelle adjacente pour le soir même, héros d'un salon, faire une proposition de mariage à une dame de qualité. Celle-ci ne savait rien de la lâcheté de son amoureux : « Mais croyez-vous qu'elle eût alors accepté ? »

- « Certainement elle l'eût fait » .

Un exemple suffit. Plusieurs Russes prennent le train avec Justus de Liebig, qui cependant n'est connu de personne. L'un d'entre eux, qui ne connaît rien à la chimie commence à discuter sur ce thème avec Liebig. Il parle bien et longtemps jusqu'à sa destination, prend alors ses affaires et quitte le compartiment fier et tout-à-fait satisfait de lui. Et les autres Russes n'ont pas douté un instant que le charlatan n'ait dominé le débat. Cette attitude d'humilité (subitement interrompue par un acte prétentieux), Dostoïevski l'explique : depuis deux cents ans, on a perdu tout sentiment d'indépendance et on a craché à la figure russe, ce qui a habitué la conscience slave à une servilité catastrophique. Aujourd'hui, notre explication sera différente : il y a quelque chose de malsain, de malade, de bâtard dans le sang russe qui entrave toujours toute possibilité d'élévation. La psychologie n'est pas l'émanation d'une âme forte, mais au contraire le signe d'une âme infirme. Comme un blessé palpe et examine sa blessure sans arrêt, un malade mental fait de l'introspection. Dans la perception russe de la souffrance et de la soumission se trouve la plus forte tension entre les valeurs amour et honneur. Dans toute l'Europe, l'honneur et la liberté ont toujours percé malgré les bûchers et les interdits. Chez le « Russe » au tournant du XXe siècle, l'idée d'honneur en tant que force créatrice n'apparaît pas du tout. Mitya Karamazof qui s'humilie tout de suite après avoir maltraité son père en lui décochant des coups de pieds, la connaît à peine; Ivan, le rêveur ou le Staretz Sossima (une des plus belles figures de la littérature russe) l'ignorent, le vieux Karamazof lui-même ne l'ignore pas du tout. Le prince Mychkine joue le rôle d'un idiot maladif, d'un homme sans caractère, jusqu'à la fin et c'est bouleversant. Rogoschin est un caractère passionné,

déréglé ; le nerf européen lui manque aussi. Raskolnikof est d'une grande légèreté ; Smerdiakof, enfin, est le résumé de tout asservissement sans aucun désir d'aller vers un idéal. A ceuxlà se joignent tous ces étudiants gesticulants et révolutionnaires malades qui des nuits entières parlent entre eux, débattent, sans finalement savoir de quoi ha on, discuté. Ce sont les symboles d'un sang vicié, d'une âme empoisonnée.

Un jour, Tourgueniev chercha en Russie un modèle de force et de droiture pour le héros d'un roman. Il n'en trouva aucun et il choisit un Bulgare qu'il nomma Insarow. Gorki descendit jusque dans les bas-fonds de la société, fit une peinture du vagabond sans volonté, sans foi ou alors si faible qu'on dirait une lueur phosphorescente dans un bois pourri (61). Andreïev rencontre un homme qui se fait gifler sans arrêt. Tous confirment la constata!ion amère de Tschaadaiew que la Russie n'appartient ni à l'ouest, ni à l'est, qu'elle n'a aucune tradition propre organiquement établie. Le Russe, seul au monde, pensent-ils, n'a pas introduit une seule idée dans la masse des idées humaines et il a défiguré tout ce qu'il a reçu du progrès. Certes, il avance, mais sur une ligne sinueuse qui ne conduit à aucun but et il est comme un petit enfant qui ne peut pas penser juste(62).

Cette constatation sommeillait aussi chez Dostoïevski : le manque de personnalité a été clairement reconnu par lui. Mais son désir ardent et tourmenté de faire pourtant don au monde de quelque chose de personnel n'a abouti qu'à son « humanitarisme » qui est prétendument inné pour l'entité russe. Seule la Russie, croit-il, a fidèlement gardé en son sein la véritable image du Christ, avec l'intention de montrer un jour aux peuples de l'ouest, quand ils auront perdu leur chemin, une nouvelle voie de salut. L'humanité souffrante, patiente, serait une prophétie pour l'avenir de la Russie.

Il est clair aujourd'hui que la tentative désespérée de Dostoïevski ressemble pour l'essentiel au comportement du Russe qu'il avait confronté à Justus von Liebig ; une âme brisée, sans personnalité qui a la prétention de convertir le monde. Dostoïevski eut du succès auprès de tous les Européens fatigués et faibles, auprès de tous les intellectuels bâtards des grandes villes et, abstraction faite de son antisémitisme, auprès du monde littéraire juif qui vit dans ses personnages et dans le pacifisme sinistre de Tolstoï, un nouveau moyen de désagrégation de l'Europe. La puissance artistique de Dostoïevski n'est pas en cause (cf. Livre II), mais seulement l'âme des personnages qu'il créa et le milieu qu'il dépeint. Pour être « humain », il fallait être malade, brisé, pourri. Ceux qu'on humilie et poursuit devenaient des « héros », les épileptiques posaient le problème d'une profonde humanité, quasiment aussi intouchables que les saints mendiants en haillons du Moyen âge ou qu'un Simon Stylite. On avait découvert l'antithèse de la conception germanique de l'humanité. Pour l'Européen, un héros comme Achille ou Faust, qui combat ou crée, est un homme ; une force comme celle de l'infatigable Léonard de Vinci est humaine ; les combats de Richard Wagner et de Frédéric Nietzsche aussi. Il faut se débarrasser une fois pour toutes de cette maladie russe qui consiste à prendre les criminels pour des malheureux et les pourris ou les décadents pour des symboles de « l'humanité ». Même l'Indien, auquel beaucoup de Russes ont tort de se référer, se considère comme responsable de son destin ; il expie les fautes d'une vie antérieure. Quelle que soit la manière d'interpréter cette doctrine de la métempsychose, elle est aristocratique et issue, autrefois, d'un coeur brave. Mais les lamentations à propos de la « puissance des ténèbres », ce sont les balbutiements impotents d'un sang empoisonné. Ce sang corrompu créa sa valeur suprême : désir de souffrance, d'humilité, de « l'amour de toute l'humanité » et devint l'ennemi de la nature comme autrefois la Rome victorieuse avant que l'Europe soit capable de se débarrasser tant bien que mal du masochisme ascétique égypto-africain.

Désigner d'un même mot l'amour des anciens Grecs et celui de la doctrine chrétienne, ou rapprocher Dostoïevski et Platon : quel malheur! L'Eros de la Grèce antique était une exaltation psychique toujours liée à une certaine sensation de procréation. Le divin Platon est une toute autre figure que celle que les théologiens et les professeurs ont façonnés. D'Homère à Platon, nature et amour n'ont fait qu'un, comme l'art suprême de l'Hellade est resté lié à la race. Mais « l'amour » chrétien, t,on seulement s'opposa à toute idée de race et de peuple, mais alla encore bien plus loin. Saint Zenon déclara au I Ve siècle de l'ère chrétienne : « La plus grande gloire de la sagesse chrétienne est de fouler la nature aux pieds ». Ce dogme a été fidèlement suivi par l'église romaine partout où elle put s'établir. On ne cesse d'insulter le corps, impur, jusqu'à nos jours où le nationalisme et l'idée de race sont combattus parce que païens. « L'imitation de Jésus » fit se rouler les croyants pieux dans les braises, se battre au fouet, se couvrir de purulences et de blessures, se charger de chaînes de fer comme Simon, s'accroupir trente ans sur une colonne ou bien, comme saint Thalelaus, passer dix ans coincé dans une roue ou le reste de sa vie dans une cage étroite. Ces préceptes étaient le pendant du « bien » abstrait de Socrate et de l'« homme » de Dostoïevski.

Ce n'est pas « l'amour » sans rapport avec la nature, ni une « communauté des bons et des croyants », ou une « humanité entière au sang vicié » , qui a agi, engendré culture et art, mais bien, en Hellade, l'Eros fécond et la beauté raciale, et en Germanie, ce furent l'honneur et le dynamisme racial. Celui qui méprise ces lois n'est pas capable d'indiquer le chemin d'un vigoureux avenir de l'Europe germanique.

On peut manifestement toucher du doigt chez Dostoïevski, son immense volonté mythique en lutte permanente avec les puissances de la décadence. Tandis qu'il présente encore l'homme russe comme le guide de l'avenir- européen, il voit pourtant déjà la Russie livrée aux démons. _Il sait qui deviendra le maître dans le jeu

des forces : « des avocats sans cause, et des juifs effrontés » . Kerenski et Trotski sont prophétisés. En 1917, « l'homme russe » fut enfin délivré. Il se partagea entre deux éléments. Le sang nordico-russe renonça au combat ; l'orientalo-mongol se mit à bouillonner, entraînant dans son sillage les peuples chinois et ceux du désert.. Der juifs et des Arméniens se bousculèrent pour prendre la tête du mouvement et le kalmouko-tatare Lénine devint le maître. Le caractère démoniaque de ce sang se dressa instinctivement contre tout ce qui avait encore l'air de se tenir debout, avait un aspect viril et nordique, ce qui était en quelque sorte un reproche vivant pour un être que Lothrop Stoddard désignait justement comme un « sous-homme ». L'amour devenu arrogant, à cause de son impuissance, se transforma en crise d'épilepsie, qui sur le plan politique, se transforma en hystérie. Smerdiakov régne sur la Russie. Quel que soit le résultat de l'expérience russe : LE BOLCHEVISME AU POUVOIR NE FUT POSSIBLE QU'A L'INTERIEUR DU CORPS D'UN PEUPLE MALADE RACIALEMENT ET PSYCHIQUEMENT ET QUI N'A PU SE DETERMINER POUR L'HONNEUR, MAIS SEULEMENT POUR UN AMOUR DETACHE DU SANG. Celui qui veut une nouvelle Allemagne repousse l'expérience russe accompagnée de son exploitation juive. Ce revirement est déjà accompli. L'avenir jugera les résultats.

8.

Quand éclata la guerre mondiale, les responsables allemands, tombés malades, ne préparèrent pas l'avenir avec une perspective d'honneur, de liberté ou nationaliste, ni même d'amour, mais bien économique. Cet empoisonnement devait aboutir à une crise, à la crevaison de l'abcès. C'est ce qui advint le 9 novembre 1918. La suite a prouvé que tous les anciens partis et leurs dirigeants étaient corrompus, inutilisables pour une reconstruction de notre Etat. Ils devaient parler du peuple et ne pensaient qu'à l'économie ; ils parlaient de l'unité du Reich et ne pensaient qu'au profit ; ils faisaient une politique « chrétienne » et s'occupaient avec zèle d'engranger leur propre foin. C'est pourquoi la situation morale et politique de notre temps est la suivante:

LA VIEILLE EGLISE JUDEO-ORIENTALE SE DETRONE ELLE-MEME. Partant d'une dogmatique qui ne correspondait pas aux lois morales constructives de l'Occident nordique, s'efforçant d'écarter ou de soumettre les idées qui seules portaient et créaient la culture de la race nordique (honneur, liberté et devoir), cet empoisonnement a déjà causé plusieurs fois des effondrements très graves. Nous comprenons aujourd'hui que les valeurs suprêmes des églises catholique et protestante, en tant que christianisme négatif ne conviennent pas à notre âme, qu'elles barrent la route aux forces organiques des peuples de race nordique, qu'elles ont à leur faire place et doivent se réformer dans le sens d'un christianisme germanique. C'est le sens des recherches religieuses contemporaines.

LE VIEUX NATIONALISME EST MORT. Après son flamboiement de 1813, il a abandonné peu à peu son caractère ab solu, de plus en plus empoisonné par des dynasties trot vieilles, une politique industrielle, une économie boursière ; il devenait superficiel dans la bourgeoisie du XIX siècle, qui avait perdu ses idées à cause de l'abrutisse ment humanitaire, et il se brisa le *9* novembre 1918 quand ses représentants s'enfuirent devant quelques troupes de déserteurs et de gibiers de potence.

LE VIEUX SOCIALISME POURRIT SUR UN CORPS VIVANT. Né d'un désir organique, il tomba entre les mains de bavards et d'escrocs internationaux. Il a trahi son élan et son dévouement, à cause des combines capitalistes et boursières de sa direction de race étrangère, s'est uni aux noyaux de décomposition tataro-bolcheviques et a prouvé à nouveau qu'aucune révolution organique pour la liberté ne peut être accomplie par des idées matérialistes. Le marxisme pourrit dans les vastes plaines de Russie et sur les sièges des conférences de Genève, Paris, Locarno et La Haye... La pensée socialiste y fut entièrement abandonnée au bénéfice des hyènes de la Bourse.

Ainsi, aujourd'hui, un monde entier s'effondre. La guerre mondiale déclencha une révolution universelle et montra le vrai visage du XIXe siècle chargé de tout le fatras des millénaires. Les valeurs, les moeurs et les usages qui paraissaient encore vivants, sombrèrent, intérieurement dépassés ; seule une masse restée sans direction prie encore sur les ruines des temples des vieilles idoles. Mais sur les décombres s'élèvent aujourd'hui des forces qui paraissaient ensevelies et qui conquièrent sans cesse plus consciemment tous ceux qui combattent pour un nouveau sens du temps et de la vie. L'âme nordique recommence à agir à partir de son coeur : l'honneur . Elle agit mystérieusement comme au temps où elle conçut Odin, où la main d'Othon le Grand se faisait sentir, ou lorsqu'elle donna naissance à Maître Eckhart, au temps où Bach composait, et quand Frédéric II (l'unique) vint au monde. Un nouvel âge de la mystique allemande a pris son essor, le mythe du sang et celui de l'âme libre s'éveillent à une nouvelle vie consciente.

III. Mystique et action

1.

Chez le Viking ou le chevalier germanique, chez l'officier prussien ou le balte de la Hanse, chez le soldat feldgrau ou le paysan allemand, nous reconnaissons la notion de l'honneur qui ordonne la vie dans ses différentes manifestations terrestres. Depuis les anciennes épopées, en passant par Walter von der Vogelweide, des chansons de geste jusqu'à Kleist et Goethe, nous voyons apparaître ce thème dans la littérature, comme substance et celui de la liberté intérieure comme base essentielle du développement. Mais il existe encore un genre très subtil dans lequel nous pouvons déceler l'empreinte de l'esprit nordique : la mystique allemande.

Le mystique s'efforce de se libérer de plus en plus des tentations du monde matériel . Il reconnaît la part de vie instinctive de notre existence humaine, la jouissance, la puissance ; quant aux « bonnes œuvres » , on ne les considère pas comme absolument nécessaires à l'âme ; plus il se débarrasse de toute pesanteur terrestre, plus il se sent intérieurement devenir grand, riche, divin. Il découvre une puissance purement spirituelle et sent que son âme représente un centre de force auquel absolument rien n'est comparable. Cette liberté et cette sérénité de l' âme, vis-à-vis de tout le reste, même vis-à-vis du divin et du refus de toute contrainte, révèlent la plus grande profondeur jusqu'à laquelle nous pouvons suivre la notion nordique de l'honneur et de la liberté. Elle est cette « forteresse de l'âme », cette petite étincelle dont parle toujours Maître Eckhart avec une admiration, un étonnement sans cesse renouvelés. Elle représente la plus intime, la plus délicate et pourtant la plus forte essence de notre race et de notre culture. Eckhart ne donne pas de nom à cet état parce que, dit-il, le pur sujet de la connaissance et de la volonté, est sans nom, sans qualité, il doit rester séparé de toutes formes du temps et de l'espace. Mais nous pouvons aujourd'hui oser désigner cette « petite étincelle » qui est apparue sous la forme d'une flamme se consumant, comme le symbole métaphysique de l'idée de l'honneur et de la liberté. CAR L'HONNEUR ET LA LIBERTÉ NE SONT PAS, EN FIN DE COMPTE, DES QUALITÉS EXTÉRIEURES, MAIS DES ENTITÉS HORS DU TEMPS ET DE L'ESPACE, qui constituent cette « forteresse » de laquelle la véritable volonté et la vraie raison entreprennent de sortir vers « le monde » : soit pour le vaincre soit pour l'utiliser comme support d'une réalisation spirituelle.

Le christianisme, hostile à l'Europe, a étranglé par tous les moyens le message salutaire de la mystique allemande, avant qu'il n'ait pu pleinement s'épanouir. Il n'est pourtant jamais entièrement mort, mais ce fut la grande erreur du protestantisme, au lieu d'écouter les mystiques, de faire de l'ancien testament juif, le livre du peuple et de vouer aux textes hébreux, un culte idolâtrique. Le monde actuel, qui voit les âmes se rendre de nouveau disponibles, soit écoutera (même sous une nouvelle forme) le discours de la mystique allemande, soit périra misérablement écrasé par les vieilles puissances avant son développement, comme ce fut déjà le cas de tant de tentatives de renaissance de notre essence après l'empoisonnement romano-juif. Une volonté d'acier, assez courageuse pour tirer toutes les conséquences de sa connaissance doit aujourd'hui s'associer « au sens éclairé et à l'esprit élevé » que Maître Eckhart exigeait de ses auditeurs. « Si tu veux avoir la graine, tu dois briser l'enveloppe » (Eckhart).

Cela fait maintenant six cents ans que le plus grand apôtre de l'Europe nordique nous a légué notre religion ; il a sacrifié une vie riche pour débarrasser notre être et notre devenir du poison, pour vaincre le dogme syrien qui assujettit le corps et l'âme et éveiller le divin en notre propre sein, « le royaume céleste en nous ».

Cherchant de nouveau à se rattacher au passé, les meilleurs éléments du mouvement de renouveau actuel remontent aux Eddas et aux cycles voisins dans la conception germanique. C'est grâce à eux, en premier lieu, qu'à côté des fables, la richesse intérieure de nos légendes et contes réapparaît sous les décombres et les cendres des bûchers. Mais les communautés de foi germaniques, désireuses de trouver un soutien intérieur auprès des générations passées et de leurs symboles religieux, ne voient pas que Wotan, en tant que culte religieux, est mort. Ce n'est pas Boniface qui l'a tué ; il s'est suicidé. Il a parachevé le crépuscule des dieux d'une époque mythologique, d'un temps de la symbolique sereine de la nature. On pressentait déjà sa chute dans les chants nordiques, mais on croyait au maître « d'en haut » , malgré le pressentiment de l'inévitable « Götterdämmerung

», ce tragique effondrement des puissances divines. Et, pour le malheur de l'Europe, le Yahwé sémite vint à sa place, en la personne de son « représentant », le pape étrusco-romain. Odin était mort (il l'est encore), mais le mystique allemand découvrit « le maître d'en haut » dans sa propre âme. Le Walhalla divin s'apparenta à des nébuleux horizons infinis dans la poitrine de l'homme. La découverte et l'annonce de la liberté impérissable de l'âme fut l'action salvatrice qui nous a protégés jusqu'à aujourd'hui contre toutes les tentatives d'étranglement. C'est pourquoi l'histoire religieuse de l'Europe n'est presque exclusivement que l'histoire des révoltes religieuses. Une religion authentique n'existait à l'intérieur du système ecclésiastique, que dans la mesure où l'âme nordique ne pouvait être empêchée dans son développement (ce qui fut par exemple le cas avec saint Françoiset Fra Angelico) parce que son retentissement était trop puissant dans l'humanité européenne.

Sous le mystique allemand se dissimule, tout d'abord et consciemment, même sous l'habit de son temps, le nouvel homme germanique. Ce n'est ni sous la « Renaissance », ni lors de la Reforme, que notre culture s'ouvrit à l'esprit (ce temps est plus une explosion extérieure et un combat désespéré), mais c'est aux XIIIe et XIVe siècles que l'idée de la personnalité spirituelle, l'idée fondamentale de notre histoire est devenue, pour la première fois, religion et morale. A cette époque aussi on anticipait consciemment l'essence de notre philosophie critique ultérieure, et de plus on annonçait la connaissance métaphysique éternelle de l'Europe nordique, qui a agi à travers les âmes de beaucoup de générations, mais ne put universellement être adoptée avant que les temps ne soient mûrs. « Les plus profondes fontaines dissimulent les plus hautes eaux » . Il a été donné à notre époque de descendre dans les plus grandes profondeurs pour mettre au jour ce qu'il y a de suprême. Il ne tient qu'à lui de se montrer digne de cette vocation.

Plus de trois cents ans s'écoulèrent avant que le nom du Christ signifiât quelque chose pour les peuples de la Méditerranée, et mille ans avant que l'Europe entière en fût imprégné. Confucius mourut regretté de quelques uns seulement, et sa vénération ne commença que trois cents ans plus tard ; le premier temple lui fut construit seulement 500 ans après. Aujourd'hui on le vénère dans 1500 temples, on le considère comme le « saint parfait ». Sur la tombe de Maître Eckhart aussi, *600* ans durent passer avant que l'âme allemande ne pût le comprendre Aujourd'hui, « le saint et bienheureux Maître » apparaît au peuple comme une aube, qui indique que les temps sont prêts pour l'apôtre des Allemands (64).

2.

Chaque créature est incitée par sa nature vers un but, même s'il lui est inconnu. L'âme aussi possède son but arriver à être pure pour elle-même et parvenir à la conscience du divin. Mais cette âme s'est diluée et dispersée dans le monde des sens, de l'espace et du temps. Les sens agissent en elle et affaiblissent d'abord la force de la concentration psychique. C'est pourquoi la condition préalable de « l'oeuvre intérieure » est la suppression de toutes les forces extraverties, l'effacement de toutes les images et symboles. Mais cette oeuvre signifie : « tirer à soi » le royaume du ciel, comme Jésus en a témoigné et exigé des « maîtres » spirituels. Cette tentative du mystique exige donc l'exclusion du monde comme représentation pour nous rendre, autant que possible, conscients d'être le pur sujet d'une essence métaphysique nous étant inhérente. Et comme cela n'est pas parfaitement possible, on crée l'idée d'un dieu unique comme nouvel objet de cette âme peur finalement proclamer l'équivalence de l'âme et de ce dieu.

Cet acte n'est possible qu'à la condition d'une liberté de l'âme vis-à-vis de tous les dogmes, églises et papes. Et Maître Eckhart, le prieur dominicain ne craint pas de faire joyeusement et ouvertement cette proclamation fondamentale, essentiellement aryenne. Au cours d'une longue existence, il traite de la lumière de l'âme « non créée et irréalisable » et prêche : « Dieu a accordé à l'âme sa libre autodétermination de manière qu'il ne puisse rien faire contre sa libre volonté, ni exiger d'elle ce qu'elle ne veut pas » . Contrairement à tous les dogmes, il continue en déclarant qu'il y a trois choses qui prouvent « la noblesse de l'âme » : la première traite de l'essence dans sa splendeur (du ciel), la deuxième des forces dans leur puissance, la troisième des oeuvres, c'est-à-dire de leur fécondité. « Avant toute « irruption » dans le monde, l'âme doit prendre conscience de sa propre beauté ». Mais l'oeuvre intérieure de la conquête du royaume du ciel ne peut, de son côté, être accomplie que par une suprême liberté. « Ton âme ne produit aucun fruit avant d'avoir accompli l'oeuvre : et ne t'abandonne ni à Dieu, ni à toi-même si tu n'as pas donné naissance à ton oeuvre. Autrement, tu n'as aucune paix et tu ne produiras longtemps aucun fruit. Et même alors il sera passablement petit, parce qu'il naît d'une âme attachée à l'oeuvre et non dans la liberté » . Et quand se pose la question de l'incarnation du dieu chrétien dans un homme, l'hérétique Eckhart ne répond pas, pour que nous, pauvres pécheurs puissions inscrire à notre crédit un excédent de bonnes oeuvres mais il dit
« Je réponds, par cela, pour que Dieu naisse dans l'âme... ». Il s'ensuit une déclaration optimiste
« L'âme dans laquelle Dieu doit naître, ne doit pas avoir de notion du temps et doit être intemporelle, elle doit prendre son vol et, complètement stupéfaite, se retrouver dans ce royaume de Dieu : c'est l'espace qui ne s'é-

largit, ni ne s'étend. L'âme y reconnaît toutes choses et les reconnaît dans leur achèvement. Les maîtres ont beau décrire l'immensité du ciel : le plus petit pouvoir qui est en mon âme est plus grand que le grand ciel » .

On explique habituellement la mystique par le seul « renoncement à soi-même » , « le sacrifice complet de soi-même à Dieu » et on voit dans ce don de soi à un autre, l'essence de l'expérience spirituelle. On comprend cette manière de voir quand on songe à la fin de la mystique romaine pervertie, quand on pense à cette conception apparemment indestructible d'après laquelle le moi et le sacré sont d'essence différente. Mais celui qui a compris Eckhart dans sa globalité, constatera facilement que ce « don de soi » est en réalité la suprême conscience de soi, mais qui dans ce monde ne se laisse représenter que par une dualité dans le temps et l'espace. La doctrine de l'âme supérieure à l'univers, également indépendante du dieu unique, et celle de l'isolement trahissent toutes deux un total refus du monde de l'ancien testament hebreux et de la douceâtre fausse mystique des temps ultérieurs.

Ces propos sur les capacités universelles de l'âme sont une véritable expérience religieuse et en même temps ils démontrent la connaissance philosophique des concepts d'espace, de temps et de cause, ce que soutient Eckhart aussi à d'autres endroits, en toute conscience, et démontre dans une plus belle langue que Kant quatre cents ans plus tard, trop chargé de scolastique scientifique et philosophique. « Le ciel est pur et d'une clarté sereine ; ni le temps, ni l'espace ne le trouble. Rien de matériel n'y a sa place et il n'est pas non plus compris dans le temps : sa révolution se fait incroyablement vite, son cours est lui-même intemporel mais celui-ci crée le temps. Rien n'empêche autant l'âme de reconnaître Dieu que le temps et l'espace. Si l'âme doit reconnaître Dieu, elle devra le faire en dépassant l'espace... Si l'oeil doit apercevoir la couleur, il devra au préalable être dépouillé de toutes couleurs. Si l'âme doit apercevoir Dieu, elle ne peut rien avoir de commun avec le néant ». Dieu, cette expression positive de l'homme pieux pour désigner, philosophiquement 1a « chose en soi » , est donc, pour parler avec la plus extrême prudence, non seulement conçu comme différent de l'instinct et de l'image (ce qui détruit toute symbolique naturelle), mais encore les perceptions formelles sont reconnues et dépouillées comme de simples enveloppes. Ailleurs Eckhart dit : « Tout ce qui est dans le temps ou l'espace n'a rien à faire avec Dieu.. » ; « L'âme est une et indivisible en même temps dans le pied, l'oeil et dans chaque membre... Le présent dans lequel Dieu fit le monde est exactement aussi proche qu'hier. Et le dernier jour lui est aussi proche dans l'éternité que le jour d'hier ».

De cette conscience philosophique élevée découla aussi pour un esprit libre comme Eckhart la nécessaire déduction anti-ecclésiastique que la mort n'est pas le salaire du péché comme veulent nous le faire croire les juristes, tremblant de peur, pour nous terrifier, mais un événement naturel et, au fond, sans importance qui ne trouble pas notre éternité : il était déjà là avant et sera toujours après. D'un geste superbe, Eckhart s'adresse au monde : « Je suis, moi, la cause de moi-même, d'après mon essence éternelle et d'après mon essence temporelle. Pour cela seulement, je suis né. Sur le plan de l'éternité, j'ai existé de tous temps, je suis et je resterai à tout jamais. Seul mon être temporel s'éteindra et sera réduit à néant. Car cela appartient au jour et doit à cause de cela disparaître comme le temps. Avec ma naissance, toutes choses aussi sont nées, j'ai été ma propre cause et celle de toutes choses. Et si je le désirais, je n'existerais pas, Dieu non plus. Mais si je n'étais pas, Dieu ne serait pas non plus ». Et souverain, il ajoute, : « Que l'on comprenne cela n'est pas nécessaire ».

Même en Inde, on ne trouva jamais une telle profession de foi aristocratique consciente, lorsque Eckhart, savait au moment où il s'exprimait qu'il ne pouvait être compris de ses contemporains. Chacun de ses mots est une gifle au visage de l'église romaine et ils furent ressentis comme tels quand on le traduisit, lui, le plus célèbre prédicateur allemand, devant le tribunal de l'inquisition, sans oser, par peur de ses partisans, lui infliger le sort des petits hérétiques. Mais, Eckhart mort, l'église lança contre l'âme allemande la plus profonde et sa profession de foi, son « infaillible » anathème en incluant tout ce qu'il y a de grand et noble dans l'âme et l'histoire allemandes.

L'appréciation germanique des prétendues bonnes actions résulte aussi pour le mystique de cette ferme conscience de la liberté de < l'homme d'honneur » et de « l'âme noble » . Elles ne sont ni des actions salutaires, comme Rome l'affirme, ni des actes pris en compte par Jéhovah, mais seulement un moyen de pression sur le monde sensible. Comme l'enseigne Eckhart, il faut mettre un frein aux désirs de l'homme pour l'empêcher « de s'évader de lui-même » . L'homme doit accomplir des exercices pieux, non pour en tirer vanité, mais pour honorer la vérité. L'apôtre allemand prêche encore : « Par contre quand l'homme se sent disposé à une véritable intériorité, il doit laisser tomber audacieusement tout ce qui est extérieur, fût-ce même les exercices qu'il a jurés de faire, desquels ni le pape, ni l'évêque ne peuvent le délier. Car nul ne peut décharger quelqu'un des voeux qu'il adresse à Dieu ». A ma connaissance, c'est là le seul passage dans lequel Eckhart cite le nom du pape d'une manière agressive. Il y condamne totalement et souverainement la loi fondamentale de l'église romaine (64). D'après Eckhart, c'est « l'âme noble » de l'homme tourné vers l'éternel qui est la représentante de Dieu sur terre ; ce n'est ni l'église, ni l'évêque, ni le pape. « Personne sur terre ne possède le droit de me lier ou de me délier, encore moins le droit de le faire au nom de Dieu » . Ces paroles, que tout homme pieux de la famille des peuples aryens pourrait répéter comme sa propre profession de foi, sont naturellement nées d'un

tout autre état d'esprit que celui de la philosophie du sorcier que Rome a instauré pour son propre usage et à partir de laquelle les dogmes sont en mesure de poursuivre leur unique but
rendre l'humanité dépendante de la caste romaine des prêtres et détruire « sa noblesse d'âme ».

Dans son sermon sur *la première épître de Jean 4, 9,* Eckhart dit : « Je prétends résolument qu'aussi longtemps que tu accomplis ton oeuvre pour l'amour du royaume du ciel, de Dieu ou de ta félicité, donc du dehors, tu n'es pas réellement dans le droit chemin... Si tu espères par ton repli sur toi-même, ton recueillement, ton attitude languissante, obtenir davantage de Dieu que si tu restais auprès de l'âtre ou dans l'étable, alors tu n'agis pas autrement que si tu saisissais Dieu, lui enroulais un manteau autour de la tête et l'enfouissais sous un banc. Si on interrogeait un homme véritable, qui agit de son propre chef, en lui demandant : « Pourquoi travailles tu ? » ; s'il répondait correctement, il dirait simplement : « Je travaille pour travailler » . La doctrine de la justification de l'oeuvre est pour Eckhart réellement une suggestion du diable et en ce qui concerne la prière il dit à la fin , en s'adressant à tous : « Les gens me disent souvent : « Priez Dieu pour moi ». Alors je pense en moimême : Pourquoi sortez-vous ? Pourquoi ne restez-vous pas chez vous et ne vous servez pas, dans votre propre trésor ? Vous portez pourtant toute la réalité, c'est-àdire toute l'essence en vous. Nous devons rester en nous-mêmes, pour l'essentiel, et posséder toute la réalité, sans médiation et sans distinction, heureux de l'accomplir. Et qu'en cela Dieu nous aide ».

Eckhart est donc un prêtre qui voudrait éliminer la prêtraille, qui ne voudrait rien faire d'autre que débroussailler les chemins pour les hommes qui cherchent, considérés par lui comme égaux et de même essence. Il ne veut pas asservir l'âme en la persuadant qu'elle dépendra éternellement du pape et de son église ; mais il veut lui donner conscience de sa beauté virtuelle, de sa noblesse et de sa liberté, c'est-à-dire, rendre vivante sa conscience de l'honneur. Car l'honneur n'est en fin de compte rien d'autre que l'âme libre, belle et noble.

Ce même effort pour élever les hommes apparaît quand Eckhart refuse la référence à la faiblesse humaine : « Ainsi quelqu'un peut bien suivre notre seigneur aussi faible qu'il soit et n'a pas besoin, ne doit pas même, croire qu'il n'est pas à la hauteur ». A nouveau, l'homme est rehaussé et non abaissé. A ce propos, Eckhart mentionne ironiquement : « Et spécialement, fuis toute singularité que ce soit dans l'habillement, dans la nourriture, le discours, l'utilisation de grands mots ou des gestes curieux avec lesquels rien de plus n'est fait » . Mais après avoir condamné ces manières affectées, il proclame, explicitement, le droit de la vraie personnalité : « Pourtant tu dois savoir qu'en aucune manière toute particularité t'est défendue. Il y a beaucoup de singularités que l'on doit respecter quelquefois et chez certaines gens, car si l'on est quelqu'un de particulier, on doit agir de façon particulière de nombreuses fois, et par divers moyens. L'exception n'est pas réservée au clergé (qui est inviolable même si son représentant est un criminel) mais dépend seulement de la grandeur d'âme de l'individu. A nouveau, on retrouve l'esprit allemand anti-romain.

Jésus fit se lever un malade pendant le Sabbat, puis lui ordonna de porter son lit ; les religieux du pays se mirent, aussitôt, à hurler. Mais Jésus répondit avec ironie que le Sabbat est là pour l'homme et non l'homme pour le Sabbat ; en conséquence, l'homme est maître du Sabbat. Les successeurs des docteurs de la loi de Jérusalem conservèrent tous les exercices pieux en fonction de la plus stricte observance, que l'homme y participe de l'intérieur ou non. Eckhart s'adressa à eux : « Croyez-moi, la perfection exige aussi qu'un individu s'élève par son oeuvre, que tous ses travaux se joignent en une seule oeuvre. Cela est nécessaire au royaume de Dieu où l'homme est dieu. Là, toutes les choses émanant de lui répondent avec le langage divin car l'homme est aussi le seigneur de toutes ses oeuvres ».

Cette relation avec l'action extérieure est absolument évidente. Mais l'attitude d'Eckhart est aussi claire lorsqu'il rejette précisément toutes ces vertus que l'on s'efforce patiemment, infatigablement, de louer ou de récusecomme « mystiques » . Eckhart ne se lasse pas de se moquer de l'extase à laquelle on s'abandonne, des sentiments « évanescents » et rien n'est plus significatif pour lui que l'interprétation qu'il donne des paroles du Christ sur Marthe et Marie.

« Tout ce qui est limité n'est qu'un moyen. Le seul qui soit indispensable, pour parvenir à Dieu, est mon activité, mon travail dans le temps. Cela ne nous porte pas le moins du monde préjudice quand nous nous préoccupons de notre salut éternel » . Il y a là un refus caractéristique de l'Allemand qui n'accepte pas la connaissance indienne de l'Atman-Brahman : l'action a peu d'importance, mais on ne méprise pas l'acte. Marie assise aux pieds de Jésus apparaît à Eckhart comme une débutante, Marthe, par contre, semble plus réfléchie ; « Marthe a peur que sa sueur reste enfoncée dans l'extase et les beaux sentiments et souhaite qu'elle soit comme elle. Là Jésus répond dans ce sens : « Rassure toi, Marthe, elle aussi a choisi la meilleure part qui ne pourra jamais lui être retirée ». Cette exaltation s'apaisera ». Comme on le voit, l'aversion d'Eckhart va tellement loin contre tout ce qui peut être douceâtre et flou qu'il va jusqu'à donner, une interprétation contraire à une parole de Jésus dont le sens est pourtant évident.

Puis, il se met à refuser consciemment le principe de l'« unité » hindoue, toutes les doctrines d'ascèse ecclésiastique et de sagesse stoïque. L'aphorisme suivant prouve bien qu'il reconnaît la polarité de la vie cachée dans la plus grande profondeur de l'isolement, la force créatrice de l'acte authentique et fait une différence entre

l'apôtre de la foi allemande et l'habituelle justice ecclésiastique autant par l'action que par la stérilité monacale. Avec une ironie manifeste, Eckhart s'adresse aux hérétiques qui l'entourent, les Béguines (comme on appelait à cette époque les renégats) : « Maintenant nos braves gens exigent que l'on devienne tellement parfait, qu'en aucune manière l'amour ne puisse plus nous émouvoir et que l'on soit insensible à lui comme à la souffrance. Ils se font tort. J'affirme que le saint qu'on ne saurait émouvoir, n'est pas encore né... Le Christ, lui-même, n'était pas insensible comme le prouve son aveu : « Mon âme est triste jusqu'à la mort! ». Le Christ pour qui de telles paroles font si mal... Et cela provenait de sa noblesse de naissance et de la sainte union de la nature divine et humaine ». Et ailleurs : « Maintenant certaines gens veulent aller si loin qu'ils en soient libérés du travail. Je dis que cela ne va pas. Les saints, précisément parce qu'ils sont arrivés si loin, ne font jamais que commencer à faire quelque chose de bien. Cela nous est prouvé par le Christ dès lors que Dieu devint homme et l'homme, Dieu, alors il commença à travailler pour notre salut... Il n'y eut pas un membre de son être qui ne remplit sa fonction particulière » . Et pour quelle raison Eckhart prêchait-il cette doctrine anti-romaine ? Il voulait là aussi respecter la liberté de l'âme, le bien suprême reconnu par lui-même et par l'humanité nordico - occidentale. Il exprime cela de la façon suivante:

« Dieu n'anéantit aucune oeuvre ; au contraire, il achève. Dieu n'est pas un destructeur, mais, il termine ce qui ne l'est pas. Si Dieu détruisait la nature avant sa naissance, il lui ferait violence et injustice. Il ne fait pas une chose pareille. L'homme a une libre volonté qui lui permet de choisir le bien ou le mal, et Dieu lui offre avec le mal, la mort, et avec le bien, la vie. L'HOMME DOIT ÊTRE LIBRE ET MAÎTRE DE TOUTES SES DEUVRES, DANS TOUTE SON INTÉGRITÉ ET SANS CONTRAINTE ».

Ainsi a été reconnue et proclamée, d'une splendide manière, la polarité de la nature et de la liberté se fécondant réciproquement. Par la main d'un génie, religieusement et philosophiquement conscient de notre espèce, est balayé tout le pharisaïsme stérile, douloureux, orientalo-clérical qui ne reconnaît que la valeur de l'oeuvre extérieure... « La sainte union » de dieu et de la nature (deux pôles qui se conditionnent, sans se mélanger) est le fondement de notre essence qui se manifeste dans la liberté de l'âme, couronnée par la fécondité de son oeuvre. Et le moteur de tout est la volonté. D'après le nouveau testament biblique, l'ange Gabriel vint vers Marie, mais Maître Eckhart dit en souriant : « A vrai dire, il ne s'appelait pas plus Gabriel, que Conrad. Il reçut le nom de Gabriel à cause de l'action dont il était le messager, car Gabriel signifie force. Dans cette naissance Dieu a agi et il agit encore comme force ». Du même coup, la dynamique de l'âme d'Eckhart est illuminée d'une clarté resplendissante (65).

3.

La liberté de l'âme d'Eckhart exige désormais une autre estimation non seulement de la vie et des oeuvres, mais aussi des idéaux suprêmes de l'église romaine, c'est-àdire du christianisme traditionnel, donc celui d'hier et celui d'aujourd'hui.

Si, on reconnaît l'« âme noble » comme valeur suprême, comme axe de référence, alors les idées d'amour, d'humilité, de miséricorde, de grâce, etc... descendent à la seconde, sinon à la troisième place. Et là aussi Eckhart ne craint pas d'écouter la voix de « la petite étincelle », d'exprimer avec insouciance ce que son âme lui souffle.

Il n'est pas, nécessaire, naturellement de souligner particulièrement qu'il ne méprise ni l'amour, ni l'humilité, ni la miséricorde, ni la doctrine de la grâce. Bien au contraire, nous trouvons dans ses sermons, les plus beaux éloges de ces concepts, mais il déteste l'extase doucereuse, les « beaux sentiments » mous, en bref, le manque de fermeté. Sa doctrine de l'amour est la suivante : l'amour est la force, qui sait qu'elle est de même nature que cette puissance divine qu'elle cherche à conquérir. L'amour doit « pénétrer les choses de force » car seul « un esprit devenu libre contraint le divin à sa volonté » . Maintenant, il faut se représenter ce que pouvait signifier pour un prieur dominicain du début du XIVe siècle en face d'une église intolérante régnant sur le monde entier, la tentative de dévaluer les valeurs suprêmes en cours, voire même de transmettre aux humbles croyants une nouvelle valeur suprême positive. Cela on ne pourrait le faire en attaquant ouvertement Rome, mais seulement en décrivant objectivement, de façon imagée, une expérience intérieure.

Qu'on lise, en partant de cette observation, le sermon d'Eckhart sur « la solitude de l'âme », qui est peut-être la plus belle déclaration de la conscience germanique de la personnalité. Eckhart y traite des valeurs suprêmes de l'église chrétienne : l'amour, l'humilité, la miséricorde, et trouve qu'elles doivent céder la place en hauteur, en profondeur et grandeur à l'état de l'âme indépendante. Il repousse l'éloge de l'amour paulinien, car le meilleur de l'amour est tout de même, affirme-t-il, qu'il nous « contraint à aimer Dieu » . Mais il est beaucoup plus important de tirer celui-ci vers nous que de nous efforcer d'aller péniblement vers lui, parce que le sort de notre âme est de s'identifier à lui. Le propre du divin est, en premier lieu, l'unité et la pureté, mais celles-ci reposent sur l'isolement. « C'est pourquoi Dieu ne peut s'empêcher de se donner à un coeur solitaire ». De plus, l'amour

qui est suivi des souffrances de ce monde se rapporte toujours à la créature ce qui n'est pas le cas dans l'hypothèse de l'isolement. La solitude réduit le monde à néant, nous rapproche donc du dieu éternel. En ce qui concerne l'humilité dans la pratique, l'âme s'abaisse parmi les créatures et par là, à nouveau, l'homme sort de lui-même. « Une telle libération a beau être quelque chose d'excellent, demeurer parfaitement coupé du monde est pourtant toujours quelque chose de plus élevé ». « Un total isolement ignore la créature, aucune auto-humiliation, et aucune assurance d'élévation ; l'âme ne veut être ni au-dessous, ni au-dessus, mais seulement reposer en elle-même, sans amour, ni haine. II n'aspire ni à l'égalité, ni à l'inégalité, elle ne veut ni ceci, ni cela, mais simplement faire l'unité avec elle-même » .

Nulle part sans doute, l'âme souveraine ne s'est exprimée avec autant de précisions, autant de clarté qu'ici. C'est le contre-mouvement rythmique nécessaire après la reconnaissance de l'oeuvre féconde ; ce que plus tard Goethe louera comme le plus grand de tous les évangiles, le respect de soi-même.

La miséricorde n'est rien d'autre, d'après Eckhart, qu'une sortie hors de soi-même et pour les mêmes raisons, elle est inférieure à l'isolement. Parce que l'essence divine est étrangère à toute matérialité, il en résulte que tout ce qui lui est extérieur ne peut l'aborder. Pour cela, Eckhart remet aussi dans ses justes limites la prière, entourée de tant de magie, et sa signification. « J'affirme que toutes les prières et toutes les bonnes actions touchent autant Dieu dans sa solitude, que si elles n'existaient pas, et c'est pourquoi celui-ci ne sera ni plus clément, ni mieux disposé vis-à-vis des hommes que s'ils n'avaient jamais élevé une prière ou accompli une bonne action ». C'est tout à fait certain : un refus absolu de la prière d'intercession aux frontières de la magie et de l'église « représentante de Dieu sur terre, seule capable d'apporter le salut ». Et pour finir vient ensuite une profession de foi sur la race

« Tiens-toi à l'écart de tous les hommes, ne te laisse pas troubler par toutes les impressions reçues, libère-toi de tout ce qui pourrait ajouter à ta nature un élément étranger et tiens ton âme tout le temps prête à une contemplation salutaire où tu porteras Dieu en ton coeur et ne le quitteras pas des yeux ».

Cette grandeur d'âme s'exprime ensuite dans le jugement porté sur la doctrine religieuse romaine, et ultérieurement protestante.

On ne peut imaginer, dans ce monde de phénomènes, qu'un affermissement moral, consécutif à une concentration intérieure, soit autre chose qu'un cadeau de l'être éternel appelé Dieu. Partant de ce principe, le paulinisme, et avec lui toutes les églises chrétiennes, ont élaboré la doctrine de la grâce comme mystère suprême du christianisme. La représentation juive de l'« esclave de Dieu » recevant la grâce d'un dieu absolu et arbitraire a été enseignée à Rome et Wittenberg ; elle se cramponne encore à Paul, père de cette doctrine ; autrement dit l'église romaine n'est pas chrétienne, mais paulinienne ; car Jésus, sans aucun doute, a loué l'union avec le principe divin comme rédemption et but, et non comme octroi condescendant de la grâce d'un être tout puissant pour qui même la plus grande âme humaine ne représente qu'un néant. Cette doctrine de la grâce est naturellement la bienvenue dans toute église tant que celle-ci et son chef se veulent les représentants d'un dieu unique et, conséquemment, peuvent réunir entre leurs mains miraculeuses le pouvoir de dispenser des bienfaits. Un génie comme Eckhart devait se la représenter tout autrement. Lui aussi trouve de belles formules sur l'amour et la grâce de Dieu : « Quand la grâce est dans une âme, celle-ci est pure, semblable à Dieu et même parente de celui-ci » . Déjà, on retrouve l'élévation et non la chute et la servilité. « La grâce n'agit pas » parce qu'elle est « trop noble pour cela ». Elle est plutôt « l'état de l'âme qui est en Dieu, attachée à Dieu, qui ne fait qu'un avec Dieu ». Mais cette grâce n'est pas rendue possible par la toute puissance divine et notre nullité, comme l'enseignent les églises, mais au contraire par l'égalité de l'âme avec Dieu. Ici, Eckhart rejoint Augustin, pourtant il ne pouvait ignorer que les *Confessions* d'Augustin ont engendré de véritables catastrophes (il exigeait la peine de mort pour les hérétiques) et l'idée d'un Etat théocratique pour asservir les âmes des hommes. Mais le grand moine allemand déduit de la grandeur de l'âme : « Si elle ne la possédait pas (la grandeur), elle ne serait pas du tout capable de devenir dieu par la grâce, ni au-dessus de la grâce ». Ici, c'est à nouveau le réflexe caractéristique du Nordique (Eckhart von Hochheim était un noble de Thuringe), supérieur, qui juge, guidé par un instinct clairvoyant, les déductions d'un Augustin déchiré, esclave, abâtardi. Vivant constamment en Dieu, l'âme s'élève à une lumière toujours plus haute. « Là chacune des forces de l'âme devient le reflet d'une des entités divines : la volonté est l'image de l'esprit saint, la cognition, celle du fils, et la mémoire, celle du père. Et leur nature devient l'image de la nature. Pourtant l'âme reste une, indivisée. C'est en cette matière, la réponse ultime dont ma connaissance de moi-même me rend capable » . Néanmoins, la déclaration la plus importante ne vient qu'ensuite

« Maintenant écoutez comment l'âme devient Dieu, aussi par delà la grâce. Ce que Dieu lui a donné, cela ne doit pas changer, CAR ELLE A ATTEINT AVEC CELA UN ÉTAT SUPÉRIEUR OÙ ELLE N'A PLUS BESOIN DE LA GRACE » (66),

Après deux autres siècles d'étouffement de l'Europe par les « représentants du Christ », Luther n'osait même plus imaginer de semblables pensées ouvertement exprimées. De cette conception de l'idée de la grâce, résulte aussi pour Eckhart une toute autre conception du péché et du repentir. « Avoir péché n'est pas un péché, dès lors que ce souvenir nous est une souffrance », commence Maître Eckhart dans son sermon sur la «

bénédiction du péché » ce qui le conduit immédiatement à des milles de distance de la contrition habituellement exigée. On ne doit naturellement pas pécher, mais, même lorsque le geste isolé a été « dirigé contre Dieu », « ce Dieu généreux et fidèle » sait bien comment en tirer le meilleur. Il n'examine pas interminablement le passé dans un livre de comptes car « Dieu est un dieu du présent » . Il franchit donc un nouveau pas qui l'écarte de l'historisme matérialiste de nos églises. Seul un Paul de Lagarde a osé parler aussi librement que le grand prieur des dominicains au XIVe siècle. C'est pourquoi il fut l'objet de la part des pasteurs protestants du même anathème qu'Eckhart de la part du clergé romain.

Eckhart fait la différence entre deux sortes de repentir : le repentir matériel et le repentir divin. Le premier (évidemment celui dont parle l'église), « reste coincé dans la misère et n'en sort pas ». Ce ne sont donc que des gémissements sans résultats. Le repentir divin est très différent : « Dès qu'une désapprobation intérieure apparaît dans l'homme, tout de suite il s'élève vers Dieu et se défend contre tout péché ; scrupuleusement armé, sa volonté est inébranlable » . Ainsi l'élévation est de nouveau accentuée ici et la seule question qui compte est : est-ce que cela a rendu l'âme créative? Est-ce que cela l'a redressée ou non ? « Mais celui qui aurait pénétré dans la volonté de Dieu, ne voudra pas que le péché qu'il a commis n'ait pas eu lieu ». Donc Goethe entend la même chose quand il explique qu'un éducateur doit faire goûter l'erreur : « Seul ce qui est fécond est vrai ».

Du point de vue de Maître Eckhart, donc de celui de l'âme solitaire, égale à Dieu, libre, noble et belle, toutes les valeurs suprêmes de l'église apparaissent comme des valeurs de deuxième ou troisième rang : l'amour, l'humilité, la miséricorde, la prière, la bonne oeuvre, la grâce, le repentir ; tout cela est bon et utile mais à la seule condition d'augmenter la force de l'âme, de l'élever, de la rendre semblable au divin. Sinon toutes ces vertus deviennent inutiles, voire nuisibles. La liberté de l'âme est une valeur en soi ; les valeurs ecclésiastiques représentent seulement quelque chose en rapport avec un facteur existant en dehors d'elles, que ce soit Dieu, l'âme, « la créature »... La noblesse de l'âme ne s'appuyant que sur elle-même est par conséquent la valeur suprême ; c'est elle seule que l'homme doit servir. Nous appellerons cela, aujourd'hui, la plus profonde racine métaphysique de l'idée de l'honneur, qui elle aussi est une idée en soi, c'est-à-dire sans aucune relation avec une autre valeur. L'idée de liberté est inconcevable si l'on est sans honneur, et surtout sans liberté. L'âme se suffit à elle-même sans aucune relation avec Dieu, enseigne Eckhart, elle se libère donc de tout. EN DISANT CELA, ECKHART NE PASSE PAS POUR UN FANATIQUE EXTASIE, MAIS POUR LE FONDATEUR D'UNE NOUVELLE RELIGION, la nôtre, libérée de tout élément étranger venu de Syrie (Paul de Tarse...), d'Egypte et de Rome.

4.

II faut rappeler qu'Eckhart ne nous a pas seulement transmis une valeur suprême religieuse et morale, mais il a aussi anticipé toutes les découvertes importantes dans le domaine de la psychologie et de la théorie de la connissance, et que notamment, celles concernant la « critique de la raison pure », même s'il ne s'est pas lancé dans des recherches poussées.

Après la géniale intuition de « la petite étincelle », du centre mystérieux de notre être, « l'esprit devenu libre » de Maître Eckhart refait, à nouveau, le chemin de l'âme vers le monde avec un enthousiasme religieux, mais une prudence philosophique.

Il découvre trois forces de l'âme au moyen desquelles elle intervient dans le monde : la volonté, qui se tourne vers l'objet, la raison, qui examine et ordonne celui-ci et la mémoire qui conserve ce qui a été vécu et examiné. Ces trois principes sont pour ainsi dire le pendant de la « Trinité ». Au thème raison-volonté, il consacre une série d'analyses très profondes : si elles sont psychiquement libres, Maître Eckhart, selon l'humeur et l'occasion, accorde la première place, tantôt à l'une, tantôt à l'autre au cours des sermons qui s'échelonneront pendant des décennies (Büttner).

II écrit un jour : « La raison « remarque » tout, pourtant c'est la volonté qui est « capable » de tout ». « Là où la raison ne peut plus avancer, la volonté prend son essor dans la lumière et dans la force de la foi. Elle veut être au-dessus de toute connaissance. C'est sa suprême performance ». Par contre, c'est la raison qui « sépare, ordonne et établit » et ensuite reconnaît qu'il y a encore un échelon supérieur, qui donne à la volonté le juste élan. « Là, la raison est supérieure à la volonté ». La volonté est libre : « Dieu ne force pas la volonté ; il la laisse en liberté : de manière à ce qu'elle ne veuille rien que ce qui est Dieu et la liberté. Alors désormais l'esprit ne peut vouloir autre chose que ce que Dieu veut. Ce n'est pas un manque de liberté, c'est sa plus intime liberté » (67). Eckhart cite ensuite les paroles du Christ : « Il n'a pas voulu faire de nous des esclaves, mais il nous a appelés ses amis ». « Car un esclave ne sait pas ce que veut son maître ». Cette idée de liberté, rappelée sans cesse, ne coïncide pas toujours avec l'expérience. Les gens s'en plaignent et Eckhart avec eux : « C'est aussi mon grief. Cette expérience est quelque chose de si haut ou bien de si commun que tu n'as pas le droit de l'acheter pour un denier ou un demi-sou. Essaie tout simplement de faire le bien et d'avoir une volonté libre, elle te sera accordée ». C'est là la doctrine de Kant de l'antagonisme entre l'idée et l'expérience aussi bien au plan théorique qu'au plan pratique. En même temps, Eckhart se gausse de « quelques prêtres » qui « sont

comblés d'éloges et prétendent être grands prêtres ». Kant fait de même à propos des maîtres d'école, des « philosophes » et des « bavardages sempiternels ».

« Bref, tout ce qui peut élever l'âme, d'une manière quelconque, doit être rassemblé dans la simple unité de la volonté, et la volonté doit se soumettre au bien suprême et y rester attaché inébranlablement! ». De ce point de vue, l'idée de l'amour reprend sa place véritable dans la psychologie et la critique de la connaissance d'Eckhart : elle ne sert pas l'imagination extasiée, ni les sentiments tendres ou l'extase psycho-sexuelle, rôle que l'église lui a attribué avec une méthode hypnotisante mûrement réfléchie, mais elle est au service de la volonté librement créatrice, dominatrice dans le meilleur sens du mot. « Celui qui a le plus de volonté a le plus d'amour », dit Eckhart, ce qui est à peu près le contraire de la doctrine de la prêtraille romaine et de l'église protestante d'aujourd'hui se figeant de plus en plus, et qui voudrait extirper la volonté propre pour mettre à son service « l'amour » fade de l'esclave. Le passage suivant montre à quel point, là aussi, Eckhart était conscient de sa position exceptionnelle : « Dans ce sens, l'amour se confond simplement et totalement avec la volonté » . Ensuite, il se moque ouvertement de la doctrine ecclésiastique de l'amour : « il y a encore un deuxième aspect, une manifestation et un ravage de l'amour, qui saute aux yeux

l'ardeur, le recueillement et la jubilation. Honnêtement, ce n'est pas ce qu'il y a de mieux. Car parfois cela ne naît pas dans l'amour de Dieu, mais c'est un phénomène simplement naturel quand on commence à goûter de tels sentiments languissants... ». L'ironie est manifeste. La vraie notion de la fidélité provient, au contraire, de l'amour soumis à la libre volonté. Elle n'apporte peut-être pas autant de « sentiments » , d'« expériences » et de « ravissement » que la « fidélité » de l'esclave, mais elle ne peut être authentique que si elle est associée à une forte volonté.

Avec la « paire d'ailes, que sont la raison et la volonté », nous devons nous élever : « Ainsi ne prend-on jamais de retard, mais on gagne, sans relâche, en puissance ». Ne volons pas d'un élan timide, mais prenons de la hauteur grâce à l'éveil de la conscience : « Pour chaque oeuvre, usons consciemment de la raison et saisissons Dieu autant que possible ».

La maîtrise de la volonté, de la raison, de la mémoire, s'applique aux sens, intermédiaires entre le moi et la nature ; et ceux-ci à leur tour se rapportent directement au monde extérieur dans lequel il faut comprendre l'homme en tant que personne (corps). Toute cette pluralité de phénomènes se présente comme conditionnée par le temps et l'espace, qu'Eckhart, également, ne relie qu'à ce monde, même s'il reconnaît les formes pures de l'intuition.

Sa doctrine ignore la notion de causalité. Comme il conçoit son dieu comme un dieu du présent, un processus génétique, c'est-à-dire historico-causal ne l'intéresse pas du tout. Cela fait partie du monde extérieur et non de la connaissance de l'âme et de l'être divin. De ce fait, Eckart rejette le mélange oriental de la liberté et de la nature, toutes ces fables et miracles dont les églises de « l'espèce adultère » comme dit Jésus, ne peuvent encore aujourd'hui se passer. Que la terre soit plate ou flotte dans l'éther comme une boule, cela ne dérange pas une vraie religion, ni par conséquent la doctrine d'Eckart ; mais la découverte de Copernic a fortement ébranlé nos deux églises chrétiennes même si elles s'efforcent de se tromper elles-mêmes, et les autres aussi, par des mensonges oiseux (67).

Dans sa doctrine de la volonté, où il triomphe déjà bien avant Schopenhauer, Eckart se présente comme un philosophe occidental dynamique, reconnaissant 1n polarité éternelle de l'être. Le travail essentiel de la raison consiste en premier lieu à « attirer les choses extérieures » pour « imprimer » à l'âme leur connaissance. « Ce même mouvement se poursuit dans la volonté qui ne s'arrête jamais non plus » . Donc, même le mystique par excellence qui souhaite s'isoler de tout pour demeurer dans la pure « contemplation de Dieu », qui aspire à la « paix éternelle en Dieu », sait que celle-ci ne peut durer qu'un instant, qu'elle est un but mais que ce but ne peut être atteint que pat un mouvement sans cesse répété de l'âme et de ses forces. Ici, Maître Eckart dépasse encore les sages hindous et reconnaît le rythme éternel comme condition préalable de toute fécondité. De cette connaissance théorique, il tire ensuite une conclusion pratique pour la vie (à comparer au cas de Marthe et Marie). Même si le coeur et la volonté cherchent l'éternel, « jamais son ardent amour, ce qui lui est le plus cher, ne s'éteint en lui » . « Cet homme ne cherche pas le reposcar aucun mouvement ne le trouble. Il est apprécié de Dieu car il prend toute chose divinement, mieux qu'elles ne sont en elles-mêmes, ce qui demande de l'assiduité au travail et une conscience éveillée, authentique et efficace sur laquelle puisse s'appuyer le coeur malgré les choses et les gens. Cela l'homme ne saurait l'apprendre en s'évadant du monde ; il ne s'agit pas de fuir les choses et de se tourner vers l'isolement, loin du monde extérieur. II faut apprendre la solitude intérieure où que l'on soit, avec qui que ce soit, apprendre à percer les choses... ».

Cette dualité, principe fondamental de son existence, Eckhart croit également que Jésus la possède : « Chez lui (Jésus) aussi il y a une différence entre les forces supérieures et inférieures, chez lui aussi elles ont un double rôle. Le propre des forces supérieures était de posséder une éternelle félicité et d'en jouir. Mais les forces inférieures supportaient, en même temps, dans les plus fortes souffrances et combattaient sur la terre. Et aucune de ces activités n'empêchait l'autre dans son dessein ». « Plus le combat des forces supérieures et des forces inférieures est long et violent, plus la victoire et l'honneur de la victoire sont grands et glorieux » .

5.

Le contraste entre la foi magique de Rome et la personnalité d'Eckhart apparaît à présent encore plus clairement : c'est le chaos spirituel des peuples judéo-africain, « la religion de la possession » (Frobenius), qui venant de l'est de la Méditerranée transféra son centre à l'ouest, à l'aide des rites magiques et de la *Bible* juive et par la falsification de l'incarnation de Jésus. Cette direction centrale s'est efforcée devant le réveil progressif de l'Occident et après l'étranglement de la mystique, d'annexer la doctrine hostile à Rome donc toutes les revendications, même modernes pour représenter la *Una Catholica* d'une manière satisfaisante. La méthode est encore à peu près la même aujourd'hui (69).

Le philosophe romano-jésuite, E. Przywara, détermine trois grands types de conceptions du monde : celle de l'immanence qui voudrait s'appuyer sur elle-même ; celle de la transcendance, qui n'admet Dieu que comme premier créateur, autrement dit, le déisme ; celle de la transcendalité qui représente un essai de synthèse des deux autres attitudes spirituelles. Depuis des millénaires, les débats philosophiques consistent à développer ces types. Le chrétien romain prétend être au-dessus de cette mêlée, à l'écart, en embrassant pourtant les autres types, vivant en tous, car d'après Rome, le combat des trois types philosophiques ne pourra jamais parvenir à l'unité ; toutes les tentatives à l'intérieur des trois systèmes pour vaincre les antinomies de la vie, sont vaines, dit le Vatican, et finissent toujours par une reconnaissance forcée de l'identité des contraires. Cela se produit parce que les trois tendances typiques partent dès l'origine de la même hypothèse fausse :l'homme serait en quelque sorte semblable à Dieu, comme si ce dernier n'était, pour ainsi dire, que l'idéal infiniment lointain de l'aspiration humaine. Mais de cette façon, la créature est considérée comme absolument indépendante, ce qui équivaut à un essai de destruction spirituelle du dieu créateur planant au dessus de tout. la doctrine romaine intervient alors là avec sa « conception fondamentale », à savoir que (selon le 4e concile de Latran, en *1215)* Dieu est simultanément semblable et différent de sa créature. Il est semblable parce qu'il a placé en elle l'éventualité d'une crainte devant lui-même ; dissemblable parce que, créature misérable, elle ne peut trouver la paix qu'en lui. Ainsi, l'homme ne vit pas dans son atmosphère spirituelle propre, mais dans la sphère d'un dieu souverain, lointain, absolu. Le catholique est donc « ouvert vers le haut » , ce qui provoque une véritable tension, une aspiration, mais ni une « crispation », ni une « explosion » (Przywara, S.J.). Voilà le fondement de Rome, *l'Analogia entis,* l'analogie de l'être. Le « Dieu distinct du monde, d'après son essence et la réalité, au dessus de tout ce qui lui est extérieur ou qui peut être imaginé, ineffablement sublime, a tiré librement la création du néant pour révéler sa propre perfection en comparaison de celle de la créature ».

Ce raisonnement romain, qui aurait prétendument existé avant « la nomination de Pierre », trahit très clairement son origine. Ce dieu redoutable, inapprochable, trônant au-dessus de tout, c'est le Yahwé de l'ancien testament juif, que l'on loue en tremblant et que l'on adore dans la peur. II nous a tous créés du néant, il accomplit des miracles quand cela lui plaît et a conçu le monde pour sa propre glorification. Mais cette croyance magique africano-syrienne ne pouvait être imposée aux Européens, même par le feu et l'épée. L'héritage spirituel nordique consistait réellement dans la conscience, non seulement . de la ressemblance avec l'être divin, mais aussi de l'égalité de l'âme humaine et de ce dieu. La doctrine hindoue de l'égalité de l'Atman et du Brahman (« l'univers est à lui car il est lui-même l'univers ») fut la première grande déclaration à ce propos. La doctrine perse du combat commun de l'homme et du lumineux A hura-Mazda nous révèle l'austère conception nordico-iranienne. Le monde des dieux grecs naquit d'une âme aussi grande que le ciel des idées de Platon. Par ailleurs, l'ancienne représentation germanique du sacré n'est absolument pas pensable sans liberté de l'âme. Même Jésus parle du « royaume du ciel qui est en nous ». La volonté de recherche spirituelle vit déjà chez Odin, le voyageur, chez le chercheur et professeur Eckhart, chez tous les grands de Luther à Lagarde. Cette âme existait aussi chez le respectable Thomas d'Aquin et chez la plupart des pères occidentaux de l'église catholique. *L'Analogia Entis(si* l'on fait abstraction de l'hypothèse d'une création du monde à partir du néant), c'est l'esprit nordicoeuropéen qui l'a arrachée à l'ancien testament biblique. Jésus n'est donc pas le fondement exclusif du système romain, mais il est visiblement un compromis entre la Syrie, l'Afrique et l'Europe, comme on peut en apporter la preuve ; tous les emprunts spirituels possibles ont été faits, en affirmant avec outrecuidance que ce seraient des éléments de la seule doctrine catholique selon laquelle « hors de l'Eglise point de salut ». Rome pouvait à peine supporter Thomas et son adversaire Duns Scot, mais Eckhart dépassait la mesure, car son succès aurait destitué Yahwé. Et le rejet de ce dieu-tyran était celui de son représentant, le pape. Depuis lors, le développement spirituel européen a fait son chemin, sans, à côté ou contre Rome, et celle-ci excommuniait lorsqu'elle le pouvait. Quand cela ne servait à rien, le nouveau sentiment était « annexé » et défendu comme « catholique depuis toujours ».

Au fond, la conception romaine du démon élevé à la dignité de dieu entraîne la destruction de notre âme volontaire ; c'est une tentative d'attentat contre la polarité de l'être spirituel. Avec *l'Analogia Entis,* la philosophie religieuse romano-jésuite moderne essaie d'échapper à cette conclusion, toujours impossible à imposer chez nous. Et grâce à celle-ci, on affirme l'existence d'un « potentiel » qui est bien plus fécond que la vaine « déclaration d'identité des contraires » . Dans ce cas, Rome s'est servie de l'ancienne doctrine platonicienne de l'être et du devenir. Avec nos aspirations, nous sommes pris dans un éternel changement en ayant, pourtant, la conscience d'un être qui « avance » . Par la falsification judéo-romaine, cette pensée nordique de la réalisation de soi-même reçoit le sens d'un mouvement de la créature « vers le divin » : mais la réalisation de nous-mêmes devient celle d'un dieu dans la main duquel nous ne représentons qu'un argile informe ou un corps sans vie.
Ces concessions apparentes du « yahwéisme » romain à l'Europe volontaire, consciente de son âme, ont retenu un grand nombre de personnes dans la sphère de Rome qui depuis longtemps en seraient parties si elles avaient regardé jusqu'au fond des choses. Se donner en toute liberté (comme Eckhart) ou s'incliner servilement devant son supérieur (comme Ignace) pour être utilisé comme une glaise pétrissable, manié comme un bâton ou comme un cadavre, cela fait la différence entre deux hommes, deux systèmes, finalement entre la race et le métissage. Rome-Yahwé, c'est le despotisme du sorcier, la création magique à partir du néant (pensée, pour nous, absurde). L'Europe nordique affirme : moi et dieu, nous sommes une polarité spirituelle ; l'acte de création est chaque union accomplie, la séparation fait naître des forces dynamiques renouvelées. La véritable âme nordique s'envole toujours vers le divin et procède toujours de lui. Son « repos en Dieu » est en même temps « repos en soi ». Cette union ressentie simultanément comme don de soi et conscience de soi, c'est la mystique allemande. Sa forme romaine, c'est essentiellement l'impossible exigence de l'abolition de la polarité et de la dynamique, c'est l'asservissement de l'humanité. La philosophie romaine n'est donc pas, comme elle l'affirme, en dehors des trois tendances spirituelles typiques : immanence, transcendance et transcendantalité, en les comprenant toutes, mais elle représente un essai de compromis pour réunir des parties de tous ces types avec la foi judéo-syrio-africaine. La doctrine romaine ne se répand pas à partir d'un centre à travers le monde, mais dissimule son fond juif sous les doctrines empruntées et falsifiées de l'homme nordique qui a construit son monde des idées dans les personnalités de différents peuples nordiques. Il en résulte ainsi la prise de position face au problème de l'existence et de son essence.

La doctrine judéo-romaine proclame un lien causal entre « créateur » et « création » en affirmant qu'un dieu a créé le monde *ex nihilo* ; elle transfère donc une forme de conception valable seulement pour ce monde, dans le domaine métaphysique et prétend, en conscience, soutenir jusqu'à aujourd'hui avec l'énergie la plus opiniâtre cette condition préalable de sa position de représentants du « créateur du monde », sachant qu'elle conduit à cet endroit le combat pour son existence. Face à cette monstrueuse doctrine, l'esprit germanique est toujours resté dans la plus ferme position de combat. Même dans le plus ancien mythe nordique de la création du monde, l'Hindou ne connaît pas le néant. Il parle seulement de vagues, d'un chaos. Le cosmos est pour lui le résultat d'un principe d'ordre agissant de l'intérieur pour combattre le chaos. Il évoque aussi l'ordonnateur qui agit de l'extérieur (non le créateur tirant le monde du néant), mais il conclut avec la plus grande circonspection philosophique après avoir posé la question de l'origine de la création:

Lui, qui a fait naître le monde
Qui le contemple à la plus haute lumière céleste
Qui l'a fait ou ne l'a pas fait
II le sait! - Ou peut-être ne le sait-il pas non plus ?

Le monisme hindou était au fond issu d'un dualisme strict : l'âme étant la seule chose essentielle, la matière, une illusion à vaincre. Une création de cette matière et pire, du néant, serait apparue à tout Aryen indien comme un matérialisme blasphématoire. Il y a dans le mythe indien de la création, un esprit semblable à celui de l'Hellade, de la Germanie : le chaos se subordonne à une volonté, à une loi. Jamais un monde ne naît du néant comme l'enseignèrent les fils du désert judéo-africains et comme Rome l'a accepté pour son démon, Yahwé. La phrase de Schiller : « Quand je pense à Dieu, je renonce au créateur », c'est dans la forme la plus concise le net refus de l'âme raciale nordico-aryenne à l'égard de la transformation démoniaque de la formule « créateur et créature » en « Dieu et indigne créature ». Rome a amalgamé Isis, Horus, Yahwé, Platon, Aristote, Jésus, Thomas, etc... et veut imposer de force cet « être » (Sosein) à « l'existence » (Dasein) des races et des peuples, ou lorsque cela ne va pas instiller des falsifications troublantes pour estropier ce « Dasein » qui a grandi naturellement, et pour réunir ensuite les infirmes psychiques et raciaux sous le toit catholique.
Peu d'hommes formateurs de types se sont opposés à ce vaste essai de destruction des peuples. Tel grand personnage reniait la philosophie romaine du sorcier, tel autre la combattait à titre personnel, le troisième se tournait vers d'autres tâches. La protection systématique de l'Europe contre cette offensive de grande envergure n'a nulle part encore commencé sur une grande échelle. Le luthérianisme s'est malheureusement allié à Rome dans ce combat malgré ses « protestations », car l'orthodoxie

luthérienne a jusqu'à présent refusé la Vie, en jurant sur la *Bible* juive. Il prêchait aussi une « essence » (Sosein) sans s'aligner sur « l'existence » (Dasein) organique. Aujourd'hui, on commence enfin à se réveiller sérieusement de l'hypnose forcée ; nous n'abordons plus la vie avec un dogme contraignant d'origine judéo-romano-africain de plus, mais nous voulons définir en partant de « l'existence » (Dasein), « l'être » (Sosein) auquel autrefois aspirait Maître Eckhart. Mais cette « existence » est l'âme liée à la race avec comme valeur suprême celle de l'honneur et de la liberté de l'âme, qui définit l'échelle architecturale des autres valeurs. Cette âme raciale vit et se développe dans une nature qui éveille certaines qualités et en réfrène d'autres. Ces forces raciales, l'âme et la nature sont les conditions préalables éternelles, l'« existence » (Dasein), la vie, seules sources de la civilisation , de la foi, de l'art, etc... bref, de l'être (Sosein). C'est l'ultime conversion intérieure, le nouveau mythe de notre vie naissante.

Ainsi parlerait aussi Paracelse, le grand nostalgique, s'il revenait parmi nous aujourd'hui. Celui-ci était un homme parfaitement conscient dans un monde d'érudits vaniteux, sans consistance, étrangers au peuple, compilant des textes faisant autorité en Grèce, à Rome, en A1Yabie, qui empoisonnaient le corps sain des hommes, rendaient les malades encore plus malades et qui débattaient stérilement entre eux, mais se dressaient comme un mur en face d'un génie qui descendait dans les profondeurs de l'« existence » (Dasein).

Etudier la nature dans la totalité de ses lois, apprécier les remèdes comme moyens de favoriser le processus vital du corps et non comme potions magiques choisies à tort et à travers ; c'était ce qui poussait également inlassablement à travers le monde, Théosphraste von Hohenheim (Paracelse), prophète solitaire, haï et craint, avec le sceau du génie qui observe aussi les églises et les autels, les doctrines et les paroles, non comme but en soi, mais selon la profondeur à laquelle tout cela est fixé dans le milieu, la nature et le sang. Le grand Paracelse fut aussi le porte-parole de tous les naturalistes allemands et de tous les mystiques allemands, un grand prédicateur de l'« existence » (Dasein) pour, comme Maître Eckhart, tâtonnant, s'élancer jusqu'aux étoiles et s'accorder avec décision et humilité aux grandes lois de l'univers, en écoutant avec la même félicité la pureté d'un chant de rossignol et l'inexplicable source créatrice de son propre coeur.

6.

Avec sa religion anti-romaine, sa morale et sa critique de la connaissance, Maître Eckhart se sépare consciemment et abruptement de tous les commandements fondamentaux, aussi bien de l'église romaine, que de l'église luthérienne ultérieure. A la place de la conception judéoromaine statique, il met la dynamique de l'âme nordicoeuropéenne ; à la place d'une violence moniste, il revendique la reconnaissance de la dualité de toute vie ; contre le dogme de la soumission et de la félicité d'esclave, il professe la liberté de l'âme et de la volonté ; face à l'outrecuidance ecclésiastique voulant représenter le divin sur terre, il met l'honneur et la noblesse de la personnalité morale ; à la place de l'amour extasié se donnant servilement, il met l'idéal aristocratique du recueillement personnel et de l'isolement individuel ; au lieu de la violence faite à la nature, il met son accomplissement. En un mot : la philosophie judéo-romaine est remplacée par la confession de l'âme nordique occidentale, c'est-à-dire de la dimension intérieure de l'homme allemand, de la race nordique.

Eckhart savait parfaitement qu'il ne s'adressait, dans le cadre du système romain, qu'à très peu de personnes ; c'est pourquoi il fréquentait les Béguins et les Begards hérétiques ; il a prêché devant eux, leur a tenu de longs discours. Ils parlaient de lui comme du « frère Eckhart » et tandis qu'il réfutait pièce par pièce les dogmes romano-syriens, il ne s'est élevé dans aucune de ses diatribes contre les hérétiques. Mais il voulait aussi, à l'intérieur de l'église chrétienne, chercher et rassembler les hommes de son espèce. Ce fut le but de son action à Erfurt, Strasbourg, Cologne et Prague. Eckhart conteste carrément qu'il puisse y avoir des dogmes « qu'il faudrait simplement croire » sous prétexte que cela était exigé par les supérieurs et la tradition. Il fait appel à la liberté de la raison et de son âme, qui sont des dons divins, que l'on doit écouter. Il dit expressément à ses auditeurs qu'au cas où ils voudraient suivre ses préceptes, ils devraient s'en référer franchement à lui : « J'en réponds sur ma vie ». Mais les obscurantistes oeuvraient, comme d'habitude, pour se regrouper contre le grand esprit. Tandis qu'Eckhart enseignait à Cologne, les bûchers de la pieuse Inquisition flambaient autour de lui. Même à l'intérieur de son ordre, celui de saint Dominique, nombreux étaient ceux qui regrettaient de l'entendre trop parler dans la langue vernaculaire et devant des personnes trop ordinaires « sur des sujets pouvant conduire à l'hérésie ». L'archevêque de Cologne déposa une plainte contre lui auprès du pape. Celui-ci l'aurait volontiers liquidé, mais il avait besoin de l'appui des dominicains dans sa lutte contre l'empereur et, pour cette raison, il n'osait pas encore brûler leur chef spirituel. Ainsi le « cas Eckhart » fut examiné par un frère de l'ordre qui l'acquitta (une telle absolution n'aurait plus été possible après la proclamation du dogme de l'infaillibilité au début du « libéral » XXe siècle). Et pourtant, l'Inquisition se mit ensuite à l'ouvrage. Le 24 janvier 1327, Eckhart repousse son intervention en déclarant qu'il s'agit d'un acte arbitraire et invite ses adversaires devant le pape pour le 4 mai 1327. Une déclaration analogue d'Eckhart dans

l'église dominicaine de Cologne se termina par ces mots : « Sans pour cela renier une seule de mes thèses, je corrigerai et je désavouerai... toutes celles dont on sera en mesure de prouver qu'elles reposent sur un usage eronné de la raison » (70).

Son propos fut en toute logique repoussée par l'Inquisition sous le prétexte de frivolité. Mais avant de pouvoir se rendre auprès du pape, il mourut. Mort naturelle ? Légèrement aidée par une petite poudre ? Personne ne l'a su. De toute façon, la plus grande force qui eût pu transformer l'église romaine en église allemande était brisée. La mort d'Eckhart est l'une des heures les plus fatidiques de l'Europe. Sa religion germanique fut ensuite très vite condamnée officiellement par Rome dans une bulle. Puis selon une méthode éprouvée (pour tromper les disciples) le reniement d'Eckhart fut présenté comme une demande générale de pardon alors que celui-ci, au contraire, était prêt à défendre sa doctrine de toutes ses forces. Ce qui caractérise sa liberté, c'est qu'il ne se réfère ni aux dogmes ecclésiastiques, ni même à la *Bible* (comme Luther plus tard), mais seulement à la libre connaissance de la raison. Après cette première falsification, les pieux disciples de Rome « corrigèrent » Maître Eckhart et le cataloguèrent dans les élèves spirituels de Thomas d'Aquin (71).

A la sauvagerie des formes externes du foyer romain, au XIIIe siècle correspondait, dans tous les pays, une dissolution des moeurs chez le clergé, qui serait devenu depuis longtemps la risée de tous les peuples si quelques personnalités de premier plan n'avaient pas chaque fois sauvé la situation en se mettant eux-mêmes en avant. Pour réagir contre cette décadence morale, les « sociétés des frères et soeurs du libre esprit » dans lesquelles se firent remarquer les précurseurs de la mystique se formèrent au XIIIe siècle, entre autres. Les Béguins et Beghards, ces cercles avec lesquels Maître Eckhart entretenait d'étroites relations, travaillaient en communauté avec eux. Ce mouvement pieux, mais non clérical, se répandait (en dehors et à l'intérieur de l'église romaine) comme un fleuve recouvrant les pays allemands. Avant tout, il récupéra un trait fondamental de l'arianisme détruit : enseigner la religion dans la langue du pays. Là déjà, apparaissait le combat ininterrompu jusqu'à aujourd'hui entre l'âme populaire et la greffe romano-latine (Grégoire VII avait défini l'usage des langues vernaculaires lors du service divin comme une insolence). Le sentiment populaire authentique refusait le latin, langue étrangère, qui ressemblait à une formule magique Incompréhensible machinalement répétée et utilisée comme telle. L'usage de la sainte langue maternelle allemande fut extorquée à la Rome, hostile aux peuples, par le mouvement religieux allemand au milieu du XIIIe siècle. Les sermons et les conférences ne furent plus désormais prononcés en latin, mais dans un allemand qui parlait au coeur. Et le plus grand pionnier de cette reconnaissance de notre essence a encore été Eckhart ; ses élèves et successeurs (entre autres Suso et Tauler) l'appelaient toujours le bienheureux et saint Maître Eckhart. Même s'il était obligé d'écrire beaucoup en latin, il a fait de la langue allemande, une langue scientifique. Il a laborieusement lutté pour remplacer la syntaxe latine par des mots allemands ; en cela aussi il fut hérétique et son oeuvre, écrasée et à moitié étouffée par Rome, ne fut reprise que par Martin Luther,qui rendit ainsi possible la survie de l'âme populaire allemande. Aujourd'hui, il est exact que même les prêtres catholiques prêchent en allemand, mais toute la liturgie, les versets, les chants et les prières doivent encore être marmonnés en langue latine par une partie de notre peuple. L'église romaine ne peut renoncer à cette contrainte parce qu'elle doit défendre son caractère international. Mais les peuples ne doivent plus tolérer ces résidus d'une croyance étrangère. Qu'un Thibétain fasse tourner son moulin à prière ou qu'un petit paysan allemand prie en latin, cela revient au même : dans les deux cas, il ne s'agit que d'un exercice mécanique qui n'a rien de commun avec un véritable re-cueillement religieux.

Ainsi disparut le véritable Eckhart aux yeux du peuple allemand, grâce aux falsifications romaines. Certes, le mouvement religieux continua de déferler sur les terres de Witukind, en descendant le Rhin, et partout se levèrent des partisans de la liberté de l'âme : les dominicains Suso (Heinrich Seuse) et Tauler, Ruysbroek et Grootes, Boehm et Angelius Silesius. Mais la plus grande force de l'âme, le plus beau rêve du peuple allemand étaient morts trop tôt. Tout ce qui a suivi est, globalement, un reflet de la grande âme d'Eckhart. Son énergie virile se transforma en rêverie emphatique, son amour robuste se transforma en suave extase. Cette tendance, soutenue par Rome, devint une mystique molle et se précipita à nouveau dans le giron du système catholique. Luther fit sauter finalement la croûte étrangère, or malgré son désir il ne retrouva pas non plus le fond de l'âme, la liberté spirituelle, comme Maître Eckhart. Sa doctrine manquait de liberté, et dès les premiers jours, elle se dessécha et s'ensabla. L'âme allemande dut chercher une autre voie que le chemin religieux. Elle choisit l'art. Quand l'esprit d'Eckhart se tut, la peinture germanique apparut, l'âme de Jean-Sébastien Bach fit entendre sa musique, puis ce fut le *Faust* de Goethe, la *neuvième symphonie* de Beethoven, la philosophie de Kant...

Pour terminer, voici la partie la plus forte et la plus profonde de la doctrine d'Eckhart. Quelque chose qui encore plus que tout le reste apparaît prophétiquement adressé aux hommes de notre temps.

Eckhart termine le sermon sur « le royaume du ciel » par les mots suivants : « Cette parole n'est destinée à personne qui ne la fasse déjà sienne comme principe de sa propre vie ou ne la possède au moins comme un désir de son coeur. Que cela nous devienne manifeste avec l'aide de Dieu ».

C'est seulement les âmes qu'une parenté spirituelle unit à la sienne que visent ses conseils. Sa doctrine concerne tous les hommes « nobles qui méditent » et là apparaît un mystère qui s'éveille seulement aujourd'hui à une nouvelle vie.

Dans une exégèse (sur la *2e Cor. 1, 2),* Eckhart fait la différence entre le sang et la chair. Par sang, il entend (comme Saint Jean, pense-t-il) « tout ce qui dans l'homme n'est pas soumis à sa volonté » donc ce qui agit dans la subconscience, un pendant de l'âme. Et à un autre endroit (sur *Matthieu* 10, 28), Eckhart dit encore : « Le plus noble dans l'homme, c'est le sang quand il veut le bien. Mais il est aussi le pire de l'homme, quand il veut le mal ».

Par cela, le dernier mot est dit. A côté du mythe de l'âme éternelle libre, celui du sang est presque une religion. L'un correspond à l'autre sans que nous sachions s'il s'agit là d'une cause et d'un effet. La race et le moi, le sang et l'âme sont étroitement liés. La doctrine de Maître Eckhart n'a pas de valeur pour un bâtard, ni pour cet étrange mélange de races étrangères qui, venu de l'est, s'est infiltré dans le coeur de l'Europe et constitue l'élément le plus soumis à Rome. La doctrine spirituelle d'Eckhart s'adresse à des porteurs de même sang, ou parent, qui mènent une vie semblable ou possèdent la parole du grand moine allemand comme « désir de leur coeur » et non aux âmes étrangères, ou ennemies par le sang. Mais cela exige aussi un refus inverse. Maître Eckhart fait ici une déclaration sur la race : « Aucun récipient ne peut contenir deux boissons différentes ; s'il doit contenir du vin, on doit vider l'eau de manière qu'il n'en reste pas une goutte » . Et plus loin : « Il faut respecter la manière d'être des autres gens et ne mépriser celle d'aucun » . « Il est impossible que tous les hommes ne suivent qu'un seul chemin » . Et encore : « Car quelquefois ce qui est en vie pour l'un est mort pour l'autre » .
C'est le contraire absolu de ce que nous enseigne l'église de Rome (et finalement aussi celle de Wittemberg, celle de Luther). Elle veut nous contraindre tous, blancs, jaunes ou noirs à prendre une seule direction, une seule forme, un seul dogme ; c'est pourquoi, quand elle devint puissante, elle a empoisonné notre âme, nos races européennes. Ce qui la faisait vivre, fut notre mort. Nous devons notre survie à la seule force de l'âme germanique qui jusqu'à présent a empêché la victoire définitive de Rome (et de Jérusalem). Chez Maître Eckhart, l'âme nordique arrive pour la première fois à la pleine conscience d'elle-même. Dans sa personnalité se retrouvent tous nos grands personnages ultérieurs. De sa grande âme peut un jour naître - et naîtra, nécessairement - la foi allemande.

7.

C'est chez Goethe que se manifeste le plus largement la parenté avec Eckhart. Toute son existence était également enracinée dans la liberté de l'âme, et en même temps il professait la foi en une vie créatrice. Ce côté là, l'artiste l'a naturellement beaucoup plus accentué que le mystique. Toute la vie de Goethe fut une oscillation entre deux mondes : Quand l'un menaçait de le retenir entièrement, il s'enfuyait passionnément dans l'autre. Si Maître Eckhart parlait d'un côté de « l'isolement » et de l'autre de « l'oeuvre », Goethe appelait de préférence ces deux états, pensée et action. La pensée signifie « la libération du monde », l'élargissement de l'âme vers l'infini ; « l'action » est le travail en vue d'une création. Comme Maître Eckhart, Goethe a souligné sans cesse la loi de notre existence : pensée et action alternant sont les entités de l'homme, se conditionnant et s'accroissant réciproquement ; l'une attire l'attention sur l'autre, la fait reconnaître et devenir créatrice. Se retirer du monde et se contempler ne favorise même pas notre connaissance de nous-mêmes. A dire vrai, on ne peut s'observer soi-même que dans l'activité. « Celui qui régulièrement contrôle l'action en réfléchissant, et la réflexion en agissant, ne peut se tromper, et s'il se trompe, il retrouvera bientôt le bon chemin ». Maintenant, l'intelligence qui a toujours été chez nous, Indo-Européens, une faculté prédominante n'a pas besoin d'être stimulée constamment, c'est pourquoi nous ne trouvons chez Goethe que peu d'encouragements dans cette direction. Par contre, il insiste d'autant plus fermement sur la limitation, l'action: « J'avoue que le grand précepte, « connais toi, toi-même », qui a l'air si important, m'a toujours paru suspect, comme la ruse d'une association secrète de prêtres qui veulent troubler les hommes par des exigences impossibles et veulent supplanter l'activité, vis-à-vis du monde extérieur, par une fausse contemplation intérieure. L'homme ne se connaît lui-même que dans la mesure où il perçoit clairement le monde, qu'il n'appréhende d'ailleurs qu'en lui-même comme il ne se connaît que dans le monde. Chaque nouvel objet bien examiné ouvre en nous un nouvel organe ». « Nos souffrances psychiques, l'intelligence ne peut rien pour les guérir, la raison peu de choses. Une activité résolue, par contre, peut tout ».

Sous une forme toujours nouvelle, Goethe ne cesse d'insister sur l'action vivifiante, même sur l'humble travail manuel. *Faust* est le plus grand hymne en l'honneur de l'activité humaine. Après avoir fait le tour de toutes les sciences, après avoir connu tout l'amour et toutes les souffrances, Faust sera libéré par l'action. Pour l'esprit qui cherche toujours l'infini, l'action limitée, l'endiguement d'une masse d'eau, acte utile à l'homme, est

la clef de voûte de la vie, le dernier degré vers l'inconnu. La noblesse de l'action atteint son sommet dans l'oeuvre d'art
« l'honneur du véritable artiste ouvre l'esprit, car là où manquent les mots, l'acte parle ».

« Celui qui se rend compte tôt des conditions extérieures parvient facilement à la liberté ». « Il suffit que quelqu'un se déclare libre pour qu'il sente à l'instant même les conditions dans lesquelles il vit. S'il a le courage de reconnaître qu'il vit dans certaines conditions, il se sent libre » . « Celui qui voit que la limitation représente aussi pour le grand esprit un degré nécessaire au plus haut développement est un maître » . « Comment peut-on apprendre à se connaître ? Par l'observation, jamais, mais bien par l'action. Essaie de faire ton devoir et tu sauras tout de suite ce que tu vaux. Le devoir, c'est l'exigence du jour ».

« C'est un malheur pour l'homme quand une quelconque idée, qui n'a aucune influence sur sa vie active, l'obsède ou même le soustrait à la vie active ».

« ...à mon avis la détermination et l'esprit de suite sont ce qu'il y a de plus digne d'admiration chez l'homme ». « C'est toujours une infortune quand l'homme est amené à poursuivre un but inaccessible, qu'il ne peut atteindre en tout cas par un travail régulier personnel ».

C'est pourquoi même le plus humble des hommes peut « s'accomplir » quand il se meut « à l'intérieur des frontières de ses capacités et de son adresse ». « Sur et dans le sol, on trouve une masse de choses propres à satisfaire les suprêmes besoins humains, prêtes à être livrées aux plus hautes capacités de l'homme pour être transformées, mais sur ce chemin spirituel, on trouve toujours l'intérêt, l'amour, l'activité librement ordonnée. Rapprocher ces deux mondes, dévoiler leurs propriétés réciproques dans la vie qui passe, c'est l'idéal de vie que l'homme doit chercher à atteindre par son éducation ».

A Rome, Goethe, ayant goûté tous les plaisirs des sens, écrit : « Maintenant, je ne veux plus rien savoir d'autre que produire une oeuvre et bien exercer mon esprit ». Mais peu après il écrit : « une nouvelle époque commence pour moi. Mon âme s'est maintenant tellement enrichie par tout ce que j'ai vu et appris que je dois me limiter à un travail donné ». A un autre endroit, il dit en résumé : « J'ai consacré toute ma vie à la littérature et à l'observation, j'ai procédé par synthèse et par analyse ; la systole et la diastole de l'esprit humain m'étaient aussi naturelles que la respiration ».

Quand Schiller mourut, il dit, pour maîtriser son désespoir : « Ayant pris courage, j'envisageais différentes activités ». Et quand en *1823,* il fut atteint de grandes souffrances psychiques et corporelles, ayant perdu son fils, il rappelle son esprit qui paraissait déjà errer dans l'au-delà : « Et maintenant, en avant par-dessus les tombes ».

Cet état d'âme de Goethe ressemble, pour l'essentiel, à la vie authentique de tous les grands hommes de l'Europe nordique. Un Léonard de Vinci fait passer dans sa sainte Anne, dans les yeux de Jean Baptiste, dans le visage du Christ, un monde surnaturel inaccessible et en même temps, il est ingénieur, le plus froid technicien, qui ne pouvait jamais inventer assez pour dominer aussi la nature mécaniquement. De beaucoup d'apophtègmes de Vinci, on pourrait penser qu'ils sont sortis de la bouche de Goethe. Chez Beethoven, après une extase mystique extraordinaire, surgit subitement un lumineux scherzo et le plus poignant chant de la solitude est l'« Hymne à la joie ». Beethoven qui semblait disparaître dans ses rêves, prononça en même temps les paroles de l'Européen dynamique : « La force est la morale des hommes qui se distinguent des autres, elle est aussi la mienne » . Il se donna pour but de « saisir le destin à la gorge » . Cette même énergie caractérise aussi la personnalité de Michel-Ange. Qu'on lise ses sonnets à Vittoria Colonna et qu'on se mette ensuite devant ses « Sybilles » et son « Christ maudissant le monde » . Là aussi nous voyons clairement que la mystique occidentale n'exclut pas la vie, mais qu'elle s'est choisie l'existence (Dasein) créatrice comme partenaire. Pour s'élever, il faut un contraste : plus l'âme est héroïque, plus l'oeuvre extérieure est puissante ; plus la personnalité est concentrée, plus l'action est transfigurée.

Ce n'est pas en fuyant le monde que le dynamisme germanique s'exprime, mais en maîtrisant la terre, en combattant de deux manières : religieuse, artistique et métaphysique, d'une part, luciférienne et empirique, d'autre part.

Aucune race, en dehors des Nordiques, n'a envoyé dans le monde entier, des explorateurs et des chercheurs, qui n'étaient pas simplement des inventeurs, mais de vrais découvreurs, c'est-à-dire des hommes qui transformaient leurs découvertes en une image du monde. Les continents les plus reculés, les pôles les plus froids, les forêts vierges tropicales et les steppes les plus nues, les mers les plus lointaines et les fleuves et lacs les plus dissimulés, ont été trouvés et les plus hauts sommets conquis. Le désir de tant d'hommes de tous les temps et de tous les peuples, de voler, est, avec l'Européen, devenu une force qui aboutit à l'invention. Et celui

qui ne ressent pas en automobile, en train express, la puissance lucifërienne, qui, par la violence, remporte la victoire sur l'espace et le temps, celui qui au milieu des machines et des usines métallurgiques, au milieu de l'engrenage de milliers de roues, ne sent pas battre le pouls de cette maîtrise du monde, celui-là n'a pas saisi un aspect de l'âme germano-européenne et ne comprendra jamais non plus l'autre côté, le mystique. On pense à la subite exclamation de Faust centenaire:

Les quelques arbres qui ne m'appartiennent pas
Me gâtent la possession du monde.

Là, ce n'est pas la cupidité, le désir d'exploiter une possession pour son plaisir, mais la volonté du iriaiLre « qui est heureux de commander ».

Il faut faire la différence entre luciférien et satanique. Satanique définit le côté moral de la conquête mécanique du monde. Il est dicté par des mobiles purement instinctifs. C'est la conception juive du monde. Luciférien est le combat pour assujettir la matière sans viser le profit subjectif comme motif d'action. Le premier est l'émanation d'un caractère non créateur qui ne trouvera, donc jamais rien ; il explorera, mais ne découvrira rien. Il n'inventera rien non plus. Le second contraint la loi naturelle à l'aide des lois de la nature, il l'étudie et construit des usines pour dominer la matière.
Que la conquête luciférienne du monde puisse aisément devenir satanique est facile à comprendre. C'est pourquoi, la juiverie eut la vie doublement facile et des possibilités de gain illicite à une époque particulièrement luciférienne comme celle qui a sombré dans la guerre mondiale.

8.

« Le repos est supérieur au mouvement. Ce qui est faible contraint ce qui est fort. La douceur vainc la rigidité ». Dans ces mots se trouve l'état d'esprit de toute une culture, l'âme de la race chinoise, personnifiée en Li-Pejang (Lao-Tseu) qui vivait il y a *2500* ans et pourtant nous parle comme un sage moderne fatigué. Aucun homme ne lira le *Tao-Te-King* sans se sentir caressé par le souffle de l'essence la plus authentique. S'abandonner à lui est une des plus belles expériences d'un état d'âme de douceur et de délivrance : « Que l'homme se contente de la voie que rien ne peut changer ; il la suivra en fonction de ses propres impulsions ; il ne doit rien faire car seul le destin l'amène sur le juste chemin du repos, de la bonté. L'homme ne doit pas chercher à approfondir l'essence de l'homme. Il doit seulement savoir une chose : « La destruction du corps n'est pas une perte, c'est l'immortalité » . « Qu'on se garde de tout excès et, souriant paisiblement, tranquillement, qu'on suive la voie mystérieusement tracée du destin » .
La joie que nous procure la sagesse de Lao-Tseu exprime le désir d'un pôle opposé psychique et spirituel. Mais il n'est pas question de l'approuver et rien n'est plus faux que de louer la sagesse de l'est comme conforme à nos besoins ou pire, supérieure à nous, comme aiment à le dire aujourd'hui des Européens fatigués, ayant perdu intérieurement leur rythme.
On peut encore considérer un autre contraste. L'étude de l'histoire et de la littérature juive ne révèlera presque rien d'autre qu'un affairisme outrancier, sans limites, une concentration exclusive de toutes les forces en vue de la prospérité terrestre. De cette disposition d'esprit, que l'on peut presque qualifier d'amorale, provient un code « moral » qui ne connaît qu'une chose : l'intérêt du juif. On tolère donc, on approuve même la fraude, le vol, l'homicide. On admet le parjure religieusement et moralement, c'est-à-dire la religion du *Talmud*, du mensonge légalisé. La moralité, en les acceptant, redonne de l'énergie à toutes les dispositions naturelles égoïstes. Chez presque tous les peuples, les principes religieux et moraux s'opposent à la vie purement instinctive et désordonnée. Chez les juifs, c'est le contraire. Nous observons ainsi depuis plus de *2500* ans le même tableau. Avide des biens de cette terre, le juif s'en va de ville en ville, de pays en pays et reste là où il trouve la moindre résistance à une activité commerciale parasitaire. On le chasse, il revient ; une génération est abattue, l'autre entame avec assurance le même jeu. Mi-bouffon, mi-démoniaque, ridicule et tragique simultanément, méprisé de toute autorité et se proclamant pourtant innocent (incapable de pouvoir comprendre autre chose que lui-même), Ahasverus, le juif errant, fils de la nature satanique traverse l'histoire du monde. Perpétuellement, sous divers noms, en restant pourtant toujours égal à lui-même, jurant de dire la vérité et, mentant sans cesse, croyant en sa « mission » et pourtant d'une totale stérilité et condamné au parasitisme, le juif éternel est l'antithèse absolue de Jajnavalkya, Bouddha ou Lao-Tseu. Avec eux, c'est le calme, ici, l'agitation ; là-bas la bonté, ici l'insolence ; là-bas la paix, une compréhension universelle, ici une haine insondable contre tous les peuples du monde, une incapacité totale et un manque absolu de compréhension.

L'idée nordique se maintient à égale distance de ces deux extrêmes, mais en restant en retrait de la ligne les reliant, car elle est différente. La quiétude de Goethe n'est pas la passivité de Lao-Tseu et l'activité de Bismarck n'est pas celle de Rothschild. La personnalité germanique n'a pas une once du calme chinois et pas le plus petit fragment de l'affairisme juif (bien entendu il s'agit déjà de la personnalité, et non de la personne). Ce qui peut être parfois extérieurement semblable est beaucoup plus déterminé par des forces et dirigé vers des buts qui (pour autant qu'on puisse l'affirmer après un examen précis) sont fondamentalement étrangers au Chinois et au juif.

Le Nordique croit profondément aux lois éternelles de la nature ; il sait aussi qu'il est lié à celle-ci. Aussi ne la méprise-t-il pas, mais la prend-il comme un symbole d'un monde surnaturel. En même temps, il ne voit pas dans la « non-nature », dans la personnalité, un arbitraire ; il ne se contente pas de croire à l'immortalité en tant que telle, il s'étonne plutôt à chaque méditation sur lui-même, sur le côté éternel et singulier de son moi « non naturel ». Il aperçoit aussi dans toute autre personne, un être intérieur différent, renfermé sur lui-même, un microcosme aussi riche de rapports. Lorsque Li-Pejang (Lao-Tseu) dit que l'homme parfait ne se heurte pas aux « autres » parce qu'ils marchent dans la même direction ; il y a là, pour le sentiment nordique une indifférence qui laisse négligemment de côté celui qui se trouve sur le même chemin et veut aller tranquillement tout seul. Ici la question se pose : est-ce que cette grande et belle placidité apparente du Chinois n'est pas en réalité du désintéressement, le côté visible d'un intérieur amorphe.

L'Hindou, lui-aussi, professait que « l'autre » devait suivre son chemin jusqu'au bout. Il croyait pouvoir enseigner à chaque créature de ce monde, la « grande expression », « tu es aussi cela », mais l'essentiel de sa conception métaphysique est loin des conclusions du Chinois. Li-Pejang se consacre au côté moral de notre nature sans toucher au côté métaphysique. Il prêche la probité à l'égard des gens honnêtes et des malhonnêtes, l'amour pour les amis et les autres. C'est la véritable bonté. Les hommes nobles ont la même attitude sur ce rapport. L'Hindou est complètement absorbé par le côté métaphysique de l'homme. Il y attache une telle importance qu'il en arrive finalement à déclarer haut et fort que l'acte, en tant que tel, n'a pas prise sur le sage participant à l'Atman-Brahman. « Il n'est pas sali par l'action, le mal ». Tout ce qui est terrestre, charnel, est de toute façon tromperie, apparence, illusion, ce qui lui arrive, indiffère. C'est l'ultime conséquence hindoue.

Li-Pejang enseigne l'inaction, la passivité parce que « la direction et le juste chemin » pour chaque homme sont prescrits du plus profond moi et que par la quête, la recherche et l'action, il engendrerait seulement la discorde et le malheur. L'Inde est contre toute action parce qu'elle n'exerce aucune influence sur l'être métaphysique de l'homme. Des âmes fondamentalement différentes sont à l'oeuvre ici. Débattre de l'égalité des « bons humains » devient un crime. Il est mille fois plus beau et plus sublime de voir avec quelle richesse d'âme, nous sommes venus au monde, comment, en de multiples endroits de la terre, diverses âmes agissent pour s'exprimer en balbutiant. C'est une grande faute de vouloir intervenir ici en étranger importun et d'essayer d'effacer les contrastes. Une tentative de collaboration et de fusion d'âmes et de races différentes, conduite sur une grande échelle, a rarement donné quelque chose de plus beau. La plupart du temps, les valeurs se sont étiolées. Par exemple, les missionnaires enthousiastes partant pour l'Inde et la Chine pouvaient avoir les intentions les plus élevées possibles, le fait est qu'ils n'ont pourtant fait que gêner un développement propre. De même, nous devons nous défendre quand aujourd'hui des hommes viennent et commencent à se moquer de l'essence des grands d'Occident tandis qu'ils affirment que l'exemple de l'Inde, de la Chine, serait la meilleure aide pour que nous, les pauvres Européens égarés, puissions nous redresser. Quelle que soit la beauté des paroles de Jajnavalkya, quel que soit le charme des accents de Lao-Tseu, si nous les écoutons durablement, nous sommes moralement perdus. Soit nous suivons notre route, soit nous tombons dans le chaos, la rage, l'abîme.

Nous savons que nous allons dans une direction : le désir de tendre vers la lumière, de sortir des ténèbres, des liens terrestres vers un éternel inconnu. Mais, que ce soit du point de vue moral ou métaphysique, nous ne nous contentons absolument pas de savoir que nous avons pris le même chemin. Ce qui nous intéresse c'est le comment de notre sentiment et de notre pensée. Le Chinois possède une histoire en mille volumes. En réalité, ce n'est pas une histoire, mais une chronique événementielle. Tout paraît important au conteur jusqu'au plus petit détail. L'Hindou n'a accordé à cette temporalité aucune véritable attention. Sa mémoire n'est pas une vraie chronique, ni davantage une histoire. Ce sont seulement des légendes, des chants, des hymnes. Ni l'un, ni l'autre n'a cherché à évoluer. L'un n'a pas compris du tout le développement de la personnalité, qu'elle soit celle d'un homme ou celle d'un peuple ; l'autre le regarde comme une apparence, donc sans importance.

Puis le Germain apparaît dans l'Histoire mondiale. Il fait le tour de la terre, découvre des milliers de mondes, effectue des fouilles, malgré la chaleur tropicale, et met au jour des cités antiques oubliées depuis bien longtemps. Il cherche des poèmes, des châteaux légendaires ; il déchiffre avec une indicible peine des rouleaux de papyrus, des hiéroglyphes et des inscriptions sur des tessons de terre cuite. Il examine des fragments de mortiers et des pierres millénaires. Il apprend toutes les langues du monde, vit parmi les Boschimans, les Indiens, les Chinois et met au point une théorie sur les multiples âmes de peuples. Il voit la technique, l'industrie, la philosophie, la morale, l'art et la religion d'origine des espèces les plus différentes grandir et

devenir des oeuvres de nature dissemblable. Il comprend la personnalité car lui-même en est une. Il aborde les peuples en fonction de leurs actions, c'est-à-dire comme des forces psychiques façonnées, expression d'une volonté propre. Il ne s'intéresse pas spécialement aux faits et gestes des hommes, mais aux forces intérieures qui déterminent ces actes. Une mode essaya longtemps de comparer les Chinois et les Allemands parce que les deux peuples seraient possédés de la soif de collectionner et de répertorier : cette comparaison est très superficielle. Il ne faut pas juger un peuple sur quelques particularités isolées, mais sur ses oeuvres. Et là, nous voyons, le Chinois demeurer un archiviste, tandis que l'Allemand est un maître de la science historique (pour autant que l'on puisse utiliser ce mot) et de la philosophie, c'est-à-dire que la collection est tantôt un but, tantôt un moyen. La finalité est dans un cas une accumulation, dans l'autre, une conception du monde. Et là réside la différence.

Il est aussi très superficiel de dire simplement, comme dans les cas particuliers, que les Allemands se distinguent des autres peuples ou races par leur maîtrise naturelle de l'histoire. Il y a autre chose. Parce que le Germain, et particulièrement l'Allemand, ressentit au plus profond de lui-même la valeur et le mérite de la personnalité ou la pressentit consciemment et qu'il perçut les moments où, quelque part, elle se développa ou s'étiola, pour ces raisons, un sentiment intense, une grande activité de l'âme le poussèrent à observer, étudier, sonder son prochain. C'est pourquoi, il comprit l'histoire comme le développement de la personnalité d'un peuple et qu'il se mit à chercher, sous les décombres et les ruines des millénaires, des témoignages d'une force humain.

Et nous arrivons ici à l'un des phénomènes primitifs qui ne doit être ni expliqué, ni étudié.

Parce que l'esprit germanique ressent instinctivement l'éternité et la pérennité de la personnalité, parce qu'il ne se fait pas le champion du « Toi aussi, tu es tout », il existe en lui un désir d'étudier les manifestations d'autres personnalités étrangères. Le Grec ne se préoccupait pas de son passé parce qu'il était un homme, une personne du présent. L'Hindou n'avait pas d'histoire : il considérait le temps, le développement, la personnalité, comme des chimères. Le Chinois collectionnait toutes les dates de son passé, jusqu'à celles des chaises percées du seigneur du Milieu ; il rassemblait les repères chronologiques relatifs à la personne sans interpréter les réalités de la personnalité. L'Egyptien, se momifiant, agissait de même. L'interprétation consciente d'une quelconque culture en tant qu'expression de quelque chose de présent qui n'a jamais été auparavant et ne reviendra jamais, d'une chose singulière et mystérieuse, voilà la disposition fondamentale mystique et active de l'esprit nordico-germanique.

Cela explique que des Européens ont pu déchiffrer les hiéroglyphes et les poteries babyloniennes, et que des générations entières s'acharnèrent à fouiller en Grèce, en Egypte, sur les bords du Gange et de l'Euphrate pour rechercher et interpréter un caractère. Si l'esprit européen n'avait fait que forger la personne extérieure, jamais cet élargissement et cette concentration organiques ne se seraient réalisés. On appelle cela, l'âme faustienne, et on sous-entend par là l'aspiration à l'infini dans tous les domaines. Mais, à la base de cela, on trouve la singularité et la dignité de la personnalité, nulle part ressenties avec une telle force.

Partant de ce respect, un Herder a pu rassembler les voix des peuples de l'Inde à l'Islande et un Goethe a pu nous enchanter en nous présentant la Perse. Des érudits germaniques ont pu montrer les réalisations de l'âme hindoue si lointaine et pourtant si souvent proche de nous (Müller, Deussen, etc ...). Une image du monde contrastée, riche de rapports amicaux ou conflictuels, et par là ressentie en toute conscience, se déroule devant notre regard spirituel. Tout possède ses propres formes et couleurs, tout est familier et étranger à la fois, et le Nordique est là, au milieu et à côté, personne devenue conscience, dernier mystère de <t l'existence » (Dasein), solitaire. Cet état d'âme ou cette :sensibilité est la dernière raison qui explique ce qui est incohérent, fragmentaire, abandonné, infiniment lointain dans toute la culture européenne. Don Quichotte, Hamlet, Parsifal, Faust, Rembrandt, Beethoven, Goethe, Wagner, Nietzsche, tous l'ont vécu ou en ont été les témoins, et en attestèrent. Et ainsi se développe la conception nordique de l'action : elle s'oppose à ce qu'un Lao-Tseu entend par « faire » et apparaît à un Bouddha comme nuisible, parce qu'apportant la souffrance... Mais l'idée de l'action est encore plus éloignée de l'affairisme juif forcené, excessif, dont le seul but est purement matériel. L'action est pour l'Européen, l'expression d'une essence intérieure dans un développement psychique sans but matériel, par conséquent une forme de notre activité psychique. Ce n'est qu'en la suivant que nous vivons réellement sur terre et pour quelque chose de plus haut. Nous attribuons une dignité à l'action qui seule nous conduit à nous-mêmes. Ici, souvenons-nous de la pensée la plus profonde de Goethe : « Toute action, bien étudiée, libère en nous une nouvelle capacité ».

Il s'agit d'une toute autre âme que celle du *Tao-TeKing ; mais* elle est aussi fondamentalement différente de celle qui a enseigné le quadruple sentier sacré. LaoTseu réprouve l'action parce qu'elle doit aller de pair avec le « faire » ; Bouddha craint la souffrance. Mais un Goethe l'accepte avec le reste, la considère même comme nécessaire, comme facteur d'élévation (« Qui ne peut désespérer ne doit pas vivre »). Comme le grand maître, un seul instant de la félicité qui grandit l'âme, dans l'expérience de l'acte créateur, rachète et surmonte toute la

souffrance. Rien ne peut être comparé à cette force d'âme. Elle est d'une origine puissante ; ni tranquille, ni résignée ou souriante, elle s'élève avec ses larges ailes au-dessus de tout ce qui est terrestre.

Si l'on considère moins la vie extérieure que le désir intérieur d'un peuple, comme il l'exprime dans ses plus grands hommes, on peut résumer par ces quelques remarques. Pour le Chinois, le repos est la victoire remportée sur l'action pour parcourir la route du destin sans agir consciemment. Pour l'Hindou, il signifie la maîtrise de la vie, le premier stade du passage vers l'éternité. Celui du juif est l'attente aux aguets d'un travail dans l'espoir de succès matériels. Le repos du Nordique est le recueillement avant l'acte, et en même temps la mystique et la vie. La Chine et l'Inde veulent, de différentes manières, maîtriser le pouls de la vie, chez le juif, le repos est seulement la conséquence de circonstances extérieures ; le Nordique, par contre, veut un rythme intérieurement conditionné, organique, créateur. Naturellement, il y en a peu qui sont capables de tenir ce rythme durant une vie entière, au long de toute leur oeuvre. C'est pourquoi, ils sont pour nous les plus grands esprits de notre race.

Chez quelques-uns de nos grands hommes, ce mouvement, malgré un caractère passionné ici ou là, est grandiose et puissant. C'est l'oeuvre de Léonard de Vinci, Rembrandt, Bach, Goethe. Chez d'autres, ce pouls bat à une cadence impétueuse, irrégulière, dramatique. C'est le cas de Michel-Ange, Shakespeare ou Beethoven. Et Emmanuel Kant, qui apparaît lui-même, sous de nombreux aspects, comme la modération personnifiée, souligne, comme sa plus profonde conviction, que ce n'est que par l'exaltation, c'est-à-dire par la plus grande disposition psychique à l'action, qu'une grande oeuvre peut être accomplie. C'était une confession discrète, c'est pourquoi, on entend, aussi dans l'oeuvre du sage de Kônigsberg, le large battement d'ailes de l'âme nordique
« La foule ne remarque jamais que le philosophe est enthousiasmé ».

Voilà décrites avec précision dans leur rapport avec l'action, les tendances psychiques des différents peuples. D'un côté le Chinois et l'Hindou différents par ailleurs, et le juif comme contraste et contradiction (et non comme antipode spirituel !) et en dehors d'eux l'homme germanico-nordique, à l'opposé (sur cette question) des deux autres inclinations et des deux pôles de notre existence, c'est-à-dire la mystique et l'action vitale, portées par un sentiment de vie dynamique, pourvues d'ailes par la foi dans une volonté librement créatrice et l'âme noble. « Faire l'unité avec soi-même » tel était le désir de Maître Eckhart. Et cela finalement, nous le voulons aussi.

Chapitre I

1 : c.f. Hermann Wirth : DerAufgang der Menschheit (« La montée de l'humanité »), Iéna 1928 ; également E. Dacqué : Erdzeitalter (« Les époques de la terre »), Munich, 1930. Wirth a fortement stimulé la recherche préhistorique ; l'avenir montrera si ses vues se confirment.

2.

2 : Psyché

3 : Griechische Kulturgeschichte (« Histoire de la culture grecque »), Vol. 1, p.11

4 : Très joliment traité par Baümler, le nouvel éditeur de Bachofen (Der Mythus von Orient und Okzident (« Le mythe de l'Orient et de l'Occident »), Munich 1926)

5 : E. Rohde : Psyché, p. 301

6 : Apollon und Dionysos du docteur K. Kynast, Münich 1927 traite courageusement ce sujet.

7 : Et même si Pythagore n'est pas tout-à-fait proche-oriental, sa façon de traiter différentes valeurs trahit sa nature métisse. Ses interventions commençaient toujours par l'accent mis sur le fait qu'il ne souffrait aucune contradiction (ressemblance avec le Paul, fanatique et intolérant). C'est pourquoi il est très significatif de voir qu'il promettait à Homère les plus effroyables tourments dans l'au-delà. II prétextait que le poète n'aurait pas suffisamment respecté le divin, mais en réalité, le reproche vivant pour toutes leurs faiblesses qu'incarnait le fondateur spirituel de l'hellénisme, trop authentique et grand, était la véritable raison. A toutes les époques, on trouve des cas semblables (cf. HeineBôrne contre Goethe).

8 : Bachofen : Mutterrecht (« Le droit matriarcal »).

9 : Griechische Kulturgeschichte (« Histoire de la culture grecque »), Vol. 4, p. 503

10 : Qu'on relise de ce point de vue, le magnifique ouvrage de Rohde, Psyché. Alors qu'il parle tout à la fin de « représentations folles de toutes les fins du monde » à propos du chaos de l'hellénisme ultérieur, « d'étrangers au pays .... de la hantise de la nécromancie » , de « la cohue d'idoles étrangères et de basses puissances démoniaques », toute son oeuvre impose d'examiner directement comment ces forces primitives pré-grecques, à l'oeuvre déjà bien plus tôt, ont reçu un autre sens, ou encore étaient assimilées ou vaincues. Il ne manquerait sûrement pas d'expliquer aujourd'hui que le python enterré sous la pierre ombilicale de la déesse de la terre, le démon chtonien, était le dieu originel de l'Asie Mineure, dont Apollon prit les fonctions quand il ne put le vaincre. De même, Erechtée, « vivant prostré dans le temple » est une figure d'âme raciale étrangère. Rohde fait preuve de sa géniale objectivité, quand il constate un peu soucieux que le pouvoir de l'oracle reposait « toujours plus profondément sur la pénétration d'une crainte anxieuse, face aux forces spirituelles invisibles agissant partout : superstition comme n'en avait jamais connue l'époque d'Homère » . Et aujourd'hui le mélange du culte grec des héros avec celui d_ dieux chtoniens apparaîtrait aussi à Rohde comme un combat dramatique ou un compromis de deux âmes raciales différentes. C'est pourquoi toute son oeuvre confirme la conception du monde déterminée par l'âme d'une race qui nait aujourd'hui. De ce point de vue, on peut aussi lire de Fustel de Coulanges, « La Cité antique », mais avant tout, l'immortelle Griechische Kulturgeschichte, (« Histoire de la culture grecque ») de Burckhardt, que l'on arrive seulement aujourd'hui à appréhender et interpréter, grâce à l'analyse psycho-raciale.

11 : par exemple Hans Mühlestein : Die Geburt des Abendlandes (« La naissance de l'Occident »), Berlin 1928.

12 : Karl Otfried Müller, grand spécialiste de l'Etrurie, qui dans la première moitié du XIX` siècle ne pouvait naturellement pas encore comme nous aujourd'hui, saisir la portée de toute la question raciale, dit dans son grand ouvrage Die Etrusker (« Les Etrusques »), (réédité par le Docteur W.Deecke, Stuttgart, 1877) à propos des dyonisies, manifestement proches de l'essence étrusque, qu'à l'origine, seules les femmes étaient initiées ; puis longtemps après, à Rome aux environs de 550 avant l'ère chrétienne, les hommes aussi furent consacrés. Les prêtres étrusques auraient alors instauré « ces orgies dans lesquelles l'être intime étourdi par la musique phrygienne de cymbales et timbales, enflammé de plaisir bacchique et d'appétit sauvage, se permettait toute abomination, jusqu'à ce que le Sénat romain (568) interdise toute bacchanale avec une rigueur salutaire ». (Vol 11, p.78)

13 : Tusca, Leipzig 1922

14 : Voir son autre ouvrage : Die Teufel des Avesta (« Les diables de l'Avesta »).

15 : Vol. 11, p. 152

16 : Un des premiers gestes de Stilicho, le grand Vandale, devenu régent de Rome, fut l'abolition de ces cruautés asiatiques. Plus tard, l'Ostrogoth Théodoric ordonna exactement la même chose en transformant les combats de gladiateurs en tournois de chevaliers. C'est également par des détails de cet ordre que les caractères se séparent définitivement. Les combats de taureaux et de coqs des Espagnols et des Mexicains sont de leur côté des témoignages du chaos racial malsain ayant triomphé du Germain.

17 : Peut-être peut-on ici intégrer la figure de Machiavel. Bien qu'il ait combattu contre Rome pour un Etat national italien, bien que l'exercice de la politique ait rarement été une école de vérité : un système de cette espèce, fondé seulement sur la bassesse humaine, ajouté à une telle profession de foi n'est pas sorti d'une âme nordique. Machiavel venait du village de Montespertoli qui, comme l'explique son biographe, Giuseppe Prezzolini (Das Leben Nicolo Macchiavellis (« La vie de Nicolas Machiavel »), Dresde, 1929) avait un caractère encore profondément étrusque.

18 : Müller-Deecke : Die Etrusker (« Les Etrusques »), Vol. II, p.109

19 : L'origine nordique de Dante est aujourd'hui établie. Il s'appelait Durante Aldiger, ce qui est un nom purement germanique. Le père de Dante était l'arrière petit-fils de Cacciaguida, évoqué dans La Divine Comédie, qui sous Conrad III prit part à la croisade et fut fait chevalier par l'empereur lui-même. Son épouse était une femme de l'ancienne lignée germanique des Aldiger. Sa vie durant, Dante a soutenu l'idée nordique de l'indépendance du pouvoir séculier vis-à-vis de la souveraineté des prêtres, c'est-à-dire qu'il s'est allié aux gibelins ; il n'a pas craint d'expédier les papes dégénérés dans les tourments de l'enfer, d'appeler cloaque, Rome elle-même et, avant tout, de versifier dans la langue du peuple auquel il dédia un écrit particulier, contre le latin abstrait.

20 : Théodor Birt : Charakterbilder Spütroms (« Constructeurs de caractère de la Rome tardive »), Leipzig, 1919.

21 : Erbt : Weltgeschichte auf rassiger Grundlage (« Fondement racial de l'histoire mondiale »)

22 : Romains 11, 25 ; 9, 4 ; 11, 24. La secte bâtarde des « chercheurs sérieux de la Bible » enseigne la même chose aujourd'hui.

23 : Comme l'ont déjà souligné Chamberlain et Delitzsch, rien n'indique que Jésus était d'origine juive, même s'il a grandi dans des milieux hébraïques. On trouve quelques indices intéressants, mais seulement sous la forme hypothétique dans Die geschichtliche Persônlichkeit Jesu (« la personnalité historique de Jésus ») du docteur E.Jung (Munich, 1924). D'un point de vue scientifique rigoureux, on ne pourra jamais prouver l'origine de Jésus. On doit se contenter de la probabilité d'une origine non-juive. La doctrine mystique, totalement étrangère au judaïsme, du « royaume céleste qui est en nous » renforce cette supposition.

24 : Léo Frobenius : Das Zeitalter des Sonnengottes (« l'époque du dieu solaire »)

4.

25 : par exemple : R. von Kralik : Osterreichische Geschichte (« Histoire autrichienne »), 1913

26 : Je remarque qu'il m'est impossible de traiter ici, avec plus de détails, des différences de types raciaux. Que Kern, par exemple, resserre la notion de « nordique » en excluant le dalique (ou falique), ou que Günther l'inclue, est une question de détail. Et la querelle sur la patrie originelle de la race nordique n'a qu'une valeur historique anecdotique. La question des Germains et de leur relation intime avec la nature a été magnifiquement traitée par Darré dans Das Bauerntum als Urquell des nordischen Rasse (« la paysannerie, source originelle de la race nordique »).

27 : Chorier : Histoire générale du Dauphiné 11, 391

28 : Perrin : Histoire, p.114

29 : Le Jésuite Daniel dit à ce propos : « François voulut, pour attirer la bénédiction du ciel sur ces armes, donner cet exemple, signale de piété, et de zèle contre la nouvelle doctrine ». Histoire de France, V, 654

30 : Du Plessis : Histoire de l'Eglise de Meaux, 1, 348 ; Soldan : Geschichte des Protestantismus in Frankreich (« Histoire du protestantisme en France »), 1, 200.

31 : c.f. sur lui E.Marcks : Gaspard de Coligny, Stuttgart, 1892.

32 : Stackelberg : Ein Leben im baltischen Kampfe (« Une vie dans les combats baltes »), Munich, 1927

5.

33 : Hôfler : Geschichtsschreiber (« Historiens »), 111, p.159

34 : Pour approfondir le sujet particulier de la terrible guerre contre les Hussites, on peut lire, par exemple, de Bertold Bretholz Geschichte Bôhmens und Mührens (« Histoire de la Bohême-Moravie »), Reichenberg, 1922.

6.

35 : Die Freiheit der Wissenschaft (« La liberté de la science »), 1910

8.

36 : Herman Wirth dans Au/gang des Menschheit (« la naissance de l'humanité ») se trompe totalement lorsqu'il cherche à poser le droit matriarcal comme une coutume nordico-atlantique, mais reconnaît en même temps le mythe solaire comme un symbole nordique fondamental. Le matriarcat accompagne toujours la croyance dans les dieux chtoniens ; le patriarcat est toujours lié au mythe solaire. La grande estime du Nordique à l'égard des femmes repose justement sur la structure masculine du système. Le caractère féminin dans l'Asie mineure de l'époque préchrétienne a toujours entraîné le règne des hétaïres et le collectivisme sexuel. C'est pourquoi les preuves données par Wirth sont plus qu'insuffisantes.

37 : voir H. A.Korff : Die Dichtung von Sturm und Drang (« La poésie du Sturm und Drang »), 1928

38 : Très bien exposés par Melchior Palagyi dans Naturphilosophischen Vorlesungen über die Grundprobleme des Bewusstseins und des Lebens (« Lectures philosophiques naturelles sur les problèmes fondamentaux de la conscience et de la vie »), Charlottenburg 1908, sans qu'il soit nécessaire d'approuver toutes les conclusions qui trahissent une mauvaise compréhension de Kant.

39 : Avoir exposé toute cette légitimité, est un des plus grands mérites de Kant. H.S. Chamberlain a brillament analysé cette critique de la connaissance, dans son Goethe et dans l'exposé sur Descartes de son Emmanuel Kant.

Chapitre II

40 : Bôthlingt : Indische Sprüche (« Proverbes indiens »)

41 : Krieck : Menschenformung (« Formation de l'homme ») p.154

2.

42 : Qu'on compare par exemple, l'attitude de Radbod, prince « païen » frison avec celle de Rome absolument inverse persécutant frénétiquement les hérétiques. Radbod resta fidèle à la foi de ses aïeux, sans pour autant pourchasser les prédicateurs chrétiens. Lors-qu'on lui amena quelques apôtres particulièrement zélés et que l'un d'entre eux, affrontant la colère provoquée, soutint courageusement la foi nouvelle, le prince païen dit : « Je vois que tu ne crains pas notre menace et que tes paroles sont comme ton action » , et « renvoya avec tous les honneurs, le prédicateur à Pépin, le prince des Francs » . C'est représentants de Dieu » à Rome qui visèrent à bannir du monde cette liberté intérieure et ce respect.

43 : Adam : Das Wesen des Katholizismus (« L'essence du Catholicisme »), 1925

44 : Ce passage (Mathieu 16, 18-19) est une des nombreuses falsifications grossières du christianisme, car quelques versets plus loin, Jésus traite ce même Pierre de démon devant s'éloigner de lui. On retrouve le même propos dans Marc 8, 30 et s. Avec une connaissance aussi précise du personnage et de sa future trahison, Jésus aurait-il voulu faire reposer son Eglise sur lui ? Une telle impudence correspond à une offense manifeste contre la personnalité du Christ. Merx termine ainsi : « La recherche historique sur Jésus ne doit pas se laisser éternellement abuser par une telle falsification ; cela doit cesser » (Die vier kanonischen Evangelien (»Les quatre évangiles canoniques »), 111, 320)

45 : Nous assistons à la naissance d'une science nouvelle : l'interprétation de la symbolique germanique ancienne. Le cercle avec les quatre rayons représente une croix solaire, c'est-à-dire la projection des directions célestes, la division en quatre comme les points du solstice d'été et d'hiver, etc. C'est cette symbolique de nature cosmique qui a été transmise, incomprise durant des millénaires, en tant que reste d'une époque, qui donnait avec des symboles à la place de caractères, son image du monde, du père céleste : naissance, mort et éternité. Les symboles solaires sont une partie de cette image.

46 : A. Dietrich : Untergang der antiken Religion (« Disparition de la religion antique »)

47 : De nombreuses ordonnances papales prouvent à quel point cette politique suivait un plan déterminé. Par exemple, lorsque le pape Grégoire « le Grand » écrit à Augustin, l'apôtre des « païens » pour lui demander conseil sur la conversion : « ...car à notre époque (vers 600), notre sainte église doit améliorer certaines choses avec un zèle ardent, en tolérer d'autres en les épargnant, mais de telle manière que le mal qu'elle combat, soit opprimé par cette tolérance » (Beda I, 27). Et le 22 Juillet 601, le même pape écrivait à l'Abbé Mellitus que si les temples païens ne pouvaient être détruits, on devait les « adapter »
« Car alors, si le peuple ne voit pas son temple détruit, il peut volontiers rejeter son erreur... et se rendre plus facilement dans les endroits auxquels l'ancien rite les a familiarisés » . Et après la libéralisation du sacrifice : « Si quelque joie leur est ainsi extérieurement (!) accordée, ils pourront s'habituer plus aisément aux joies intérieures de leur sentiment. Car très certainement, il n'est pas possible d'atteindre d'un seul coup des âmes dures, parce que celui qui veut arriver aux plus hauts sommets s'y élève par degré, non par bond (Beda I, 30, c.f. Th. Hânlein : Die Bekehrung des Germanen zum Christentum (« La conversion des Germains au christianisme »), Leipzig 1914 et 1910, 1, 57 et 64)

3.

48 : L'« année sainte » instaurée par Boniface VIII apporta de gros revenus par la vente d'indulgences. L'indulgence du jubilé ne pouvait être obtenue qu'à Rome. Au début l'« anno sancto » devait être célébrée tous les 100 ans. Puis, elle eut lieu tous les 50 ans, ensuite tous les 33 ans, finalement tous les 25 ans, pour faire plus souvent rentrer de grosses sommes. La première « année sainte » (1300) fit venir à Rome 200000 étrangers et rapporta 15 millions de florins d'or. En 1350, le Vatican reçut 22 millions, on comprend donc pourquoi après le

rythme de 33 ans « en souvenir des années de vie » de Jésus (ainsi justifiait-on le deuxième raccourcissement), on introduisit le court intervalle de 25 ans : « à cause de la brièveté de la vie humaine ». On constate que même le martyr de Jésus peut-être bon pour motiver les commerces de son « représentant ». Et pour amasser encore plus d'argent, on instaura l'ouverture et la fermeture de « la porte d'or » pour « l'année sainte » : quiconque entrait et laissait son obole, pouvait libérer aussi ses amis de tous péchés. En 1500, Alexandre VI utilisa les revenus des indulgences jubilaires pour la dot de sa fille Lucrèce. Tout crime pouvait être racheté par un prix établi : le meurtre des parents, l'inceste devaient être chèrement payés. Seule l'attaque protestante enraya cette pratique délictueuse. Après cela, l'indulgence fut conservée pour des usages magiques (port de scapulaire, autels privilégiés, etc..). Tous les états subalternes faisaient un commerce semblable. Le cloître du Monte Cassino avait, par exemple, 500 000 ducats de revenus annuels et comprenait aux environs de 1500, 4 sièges épiscopaux, 2 principautés, 20 Comtés, 350 châteaux, 440 villages, 336 propriétés, 2 établissements portuaires, 33 îles, 200 moulins, 1662 églises! Un exemple entre mille. A cela s'ajoutaient encore le bradage des fonctions (versement de sommes gigantesques au pape pour obtenir le pallium, la fonction épiscopale), le denier de Saint Pierre, l'argent des dispenses, etc... Les pires despotes n'ont jamais été plus assoiffés d'argent que « les représentants » de l'homme dont le royaume n'était pas de ce monde.

49 : Un événement sortant du cadre de cet ouvrage mais profondément significatif de cet état d'esprit, peut être cité ici. Le jour de la Fête-Dieu en 1929 à Munich, la procession fut brutalement surprise par un violent orage. Les moines, nonnes et ministres du culte, mettant cierges et crucifix sous le bras., s'égaillèrent aux quatre points cardinaux. Après cela le cardinal Faulhaber prêcha dans la Frauenkirche et exhorta les fidèles à ne pas laisser ébranler leur foi par le mauvais temps, même si Jésus-Christ n'avait pas, cette fois, accepté le sacrifice qui lui était offert... Jésus est donc assimilé à un faiseur de pluie et la procession à un essai raté d'enchantement! Le terme de « philosophie de sorcier », utilisé sans aucune intention blessante, caractérise donc exactement l'attitude spirituelle de l'Eglise romaine.

50 : Livre de ses appuis du Cheikh Si-Snoussi, traduit par M. Colas. Pour de plus amples détails : Müller Les origines de la compagnie de Jésus, Paris 1898. C.f. aussi Charbonnel : L'origine musulmane des Jésuites.

51 : Un « Mémorial » du collège jésuite à Munich donne les règles 35 et 36 sur l'obéissance : « II obéit aveuglément, comme un cadavre ou le bâton d'un vieillard, qui n'ont aucun sentiment et aucun jugement, comme s'il avait lié, et en quelque sorte totalement éliminé, son propre jugement (totum eclipsatum), afin qu'il ne puisse pas juger et voir mais faire sien un autre jugement, c'est-à-dire celui du supérieur. Et en vérité, il l'accomplit si totalement et si complètement que quoi que le supérieur juge et ressente, c'est cela et rien d'autre qu'il juge et ressent réellement : ce jugement du supérieur est son propre jugement non falsifié et naturel. C'est la force du vrai reniement de soi-même (excaecatio) : non plus être mû par un mouvement propre mais l'être par un mouvement étranger » (Reusch, Archivalische Beitrüge : Zeitschrift für Kirchengeschichte (Revue pour une histoire de l'Eglise). 1895, XV, 263)

52 : Le jésuite français Julien Vincit, qui eut le courage, en 1588 encore, de déclarer hérétique la lettre d'Ignace de Loyola, fut mis en prison par l'Inquisition, et ensuite déclaré fou. Grâce à la tendre protection du « successeur du Christ » , il mourut en prison l'année suivante.

Celui qui veut un cas semblable de brutal asservissement d'un homme droit au sein de l'ordre jésuite actuel, doit lire les actes du procès du père jésuite Bremer dans son combat contre le général de l'ordre et le pape protégeant celui-ci à l'encontre de tout droit. Erudit reconnu, Bremer défendit les anciennes conceptions rigoureuses sur la coutume, ce qui était courageux parce qu'interdit. Mais le petit père ne se laissa pas étrangler comme mille autres et défendit son point de vue sur le fond du droit canon. Cela engendra brutalité sur brutalité, puis le procès du père, et enfin sa condamnation à Rome, sans qu'il puisse être entendu. Bremer accusa ouvertement le général des Jésuites et le Pape de falsification de documents. Tous deux durent l'assumer... Les beaux temps de l'Inquisition étaient révolus, sinon Bremer aurait depuis longtemps pourri dans un cachot. Pour plus de détails, Dr F.Ernst : Papst und Jesuitengeneral (« Le Pape et le général des jésuites »), Bonn, 1930.

53 : Schulte : Der Altkatholizismus in Deutschland (« L'ancien catholicisme en Allemagne »).

54 : Nordd. Allg. du 11 janvier 1871

55 : Obs. Catholique 1866, p.357

4.

56 : La figure raciale de Charlemagne est à ce propos intéressante
Charles arborait un crâne rond avec une nuque épaisse et courte, marques typiquement nordiques, donc occidentalo-nordiques ; il était aussi manifestement libre que son adversaire Witukind.

5.

57 : Je ne peux ici entrer dans plus de détails. Je soulignerai simplement que les papes prélevaient un certain pourcentage sur les maisons closes, ce que Paul II (1464-1471) transforma en revenus réguliers. Sixte IV toucha annuellement 20 000 ducats d'or des maisons de plaisir. Les écclésiastiques devaient payer certaines taxes pour leurs concubines, pendant que le Vatican payait ses fonctionnaires avec l'argent des bordels. Sixte IV autorisa encore la pédophilie pour une somme déterminée. Innocent VIII avait 16 enfants à nourrir. Mais Alexandre VI déclara que le pape était supérieur au roi (quelque chose comme l'homme au-dessus du troupeau). C'est bien la raison pour laquelle il fit assassiner une douzaine d'évêques et de cardinaux qui lui paraissaient dangereux. Pour 300 000 ducats d'or, Alexandre VI élimina le prétendant au trône turc, Dschem, et empocha tranquillement l'argent du sultan «infidèle ». En 1501, Alexandre VI décida de se faire représenter un certain temps, par sa fille Lucrèce.

6.

58 : Dans cet ordre d'idée, je renvoie à une excellente publication de Richard Fester : Friedrich der Grosse, Briefe und Schriften (« Frédéric le Grand, lettres et écrits »), 2 volumes, Leipzig 1927, qui se distingue de beaucoup d'autres par sa façon de présenter l'essentiel et une analyse de grand style de la personnalité du grand monarque.

59 : R. Fischer : Erlüuterungen der Katchismen der Joh. Freimaurerei (« Commentaires du cathéchisme sur la franc-maçonnerie johannique ») Leipzig 1902. Plus de détails dans : A. Rosenberg : Das Verbrechen der Freimaurerei (« Le crime de la Franc-Maçonnerie ») et Freimaurerische Weltpolitik (« La politique mondiale maçonnique »), Munich 1921 et 1929.

60 : A.Rosenberg : Die internationale Hochfinanz als Herrin der Arbeiterbewegung in allen Liïndern (« La haute finance internationale, maîtresse du mouvement ouvrier dans le monde entier ») Munich 1925

7.

61 : Unter fremden Menschen (« Sous des hommes étrangers »).

62 : Il y a déjà de nombreuses décennies, Victor von Hehn porta un jugement très intéressant sur les Russes : « La Russie est, à la fois, le pays de l'éternel changement, totalement progressiste, et un pays ultra-conservateur de tradition, où le temps primitif est vivant et s'obstine dans ses moeurs et représentations qu'on le veuille ou non. La culture moderne n'est ici qu'un vernis, fluctuant de haut en bas, ne donnant naissance qu'à de repoussantes manifestations ; ce que la vieille tradition a transmis sur les biens, usages, outils,etc. est solide, raisonnable, sagement pensé et adroitement utilisé.

Et ailleurs

« Ils ne constituent pas un peuple jeune, mais un peuple sénile comme les Chinois. Tous leurs défauts ne trahissent pas une nature brute juvénile mais proviennent d'une énervation asthénique. Ils sont très vieux, extrêmement vieux, ils ont conservé jalousement le plus ancien et n'y renoncent pas. Par l'étude de leur langue, de leurs superstition, de leur droit d'héritage, on aperçoit la plus primitive antiquité. Ils sont sans conscience, sans humeur, canailles, légers, inconséquents, sans sentiments ou activités propres, mais en fait seulement dans les formes de culture modernes imposées, qui exigent une subjectivité autonome développée ; ils sont moralement stables, fermes, fiables là où il s'agit de la forme primitive, asiatique, de vie qui leur est propre. Ils sont un peuple statique. D'après la profonde observation de Goethe, un tel peuple traite aussi la technique religieusement. Et dans les branches russes traditionnelles de la technique, ils agissent solidement là où l'individualité essentielle reposant sur soi-même n'est pas nécessaire, mais là où l'on a besoin de la fabrication commune d'après des règles héritées, prescrites à chacun ; ils travaillent alors comme les castors, les fourmis, les abeilles. En Russie, toute l'industrie européenne est dérisoirement faible ; tout est fait de manière enfantine en apparence, calculé sur le moment, fragile, fardé, toujours d'après les plus récents modèles et suprêmement imparfait, grossier, imité sans aucun goût ».(cf. Schiemann : Viktor Hehn, ein Lebensbild (« Viktor Hehn, un portrait »), 1894)

chapitre III

63 : Cela restera une honte éternelle que nulle part encore Maître Eckhart n'ait été traité à fond. C'est l'édition Pfeiffer de ses sermons qui la première le fit connaître. Les textes de Denifle livrent le meilleur exemple de ce que les écrivains catholiques ont pu faire de lui. Le grand Allemand n'est plus qu'un imitateur dont les écarts sont « récusés » . (c.f. de Denifle : Meister Eckeharrs lat. Schriften (« Les écrits latins de Maître Eckhart »), 1886 ; Das geistliche Leben (« la vie spirituelle »), un livre plein de douceur et de clichés religieux, dans lequel Maître Eckhart est « récupéré »). P. Melhorn ne donne qu'un bref aperçu (Die Blütezeit der deutschen Mystik (« L'épanouissement de la mystique allemande »)), tandis que A. Spamer a réuni les textes intéressants (Texte aus der deutschen Mystik des XII,' und XV` Jahrhunderts (« Textes de la mystique allemande des XIVe et XVe siècles »)). Les morceaux choisis de D. Karrer (1923) sont riches d'enseignement. La recherche du Dr. Dempf dans sa Metaphysik des Mittelalters (« Métaphysique du Moyen-âge »), Munich, 1930, est un peu laborieuse, mais donne pourtant un aperçu de la grandeur d'Eckhart. C'est H. Büttner qui a livré le meilleur travail et en même temps l'appréciation la plus profonde (Meister Eckeharts Schriften und Predigten, 2 Bânde (« Les écrits et sermons de Maître Eckhart », Vol. 2)). J'ai lu sa traduction en vieilAllemand. Il serait souhaitable que Diederich de Iéna sorte une édition populaire à très bon marché, peut-être abrégée. C'est l'ouvrage de base de tout foyer allemand. J'ai appris que depuis 1931, l'édition de l'oeuvre complète de Maître Eckhart est en préparation. Il en est grand temps.

2.

64 : Cette grandeur humaine, en quête d'élévation, trouve son contraste absolu dans l'arrogance ecclésiastique. Un des plus grands prédicateurs du XIll` siècle, le frère mineur Berthold de Regensburg, enseigne que s'il apercevait, dans les cohortes célestes, la vierge Marie et un prêtre, il s'inclinerait d'abord devant celui-ci. « Si un prêtre entrait dans le cercle où ma chère sainte Marie est assise avec toute la cohorte céleste, tous se lèveraient devant le prêtre ». Et plus loin : « Qui reçoit la consécration ecclésiastique a un pouvoir si grand et si étendu que jamais empereur et roi n'en disposera de semblable... « Qui se soumet au pouvoir du prêtre, quel qu'ait été son péché, le prêtre a le pouvoir de lui fermer l'enfer et de lui ouvrir le ciel... » . N'est-ce pas là la plus pure magie syrienne, qui nous a envahis ?

65 : On trouve également un reflet de la connaissance d'Eckhart chez Angelius Silesius, pourtant préparé par une mentalité ecclésiastique, notamment lorsqu'il revenait après un temps d'« apostasie » dans la grâce sanctifiante de Rome (1652). Quoi qu'il en soit, quelques étincelles apparaissent ici et là en lui, flamme que le grand Maître avait allumée. « Je sais que sans moi, Dieu, qui n'est pas un concept, peut vivre, et alors je serai réduit à néant, car il sortira l'esprit de la détresse ». « Je suis aussi grand que Dieu, il est aussi petit que moi : il ne peut être au-dessus de moi, ni moi au-dessous de lui » . Ces mots expriment l'élan de l'âme, qui a engendré toute l'authentique religion aryenne. « Moi aussi je suis le fils de Dieu », déclare Silesius à partir de la constatation de l'égalité de ce dieu et de la liberté de l'âme, pour ensuite dire en contre-partie : « Dieu est beaucoup pour moi comme moi je suis beaucoup pour lui » . « Son caractère, je l'aide comme il soigne le mien ». Pour Angelius Silesius, l'exactitude des raisons part aussi de l'existence centrale de l'âme. « L'écriture est l'écriture, sinon rien. Mon réconfort est l'essence (entité), et que Dieu me procure l'éternité » ; et à la fin de l'explication, il s'élève en disant que la terre entière est un «jeu, orchestré par la divinité » . Angelius Silesius ne veut pas non plus mendier et mentir au Ciel, mais « conquérir », « enlever » et il retrouve finalement le reposant pôle en lui-même : « Celui qui a en lui de l'honneur, ne le cherche pas à l'extérieur. Tu le cherches dans le monde, car ainsi tu le trouves aussi dehors ».

Cette connaissance de l'âme aristocratique et de ce promeneur « angélique » devient maintenant insignifiant pour un grand nombre, gênés par des décisions mollement courageuses qui toujours semblent fâcheuses lorsqu'on approche de la fin. Ouvertement, Silesius a conservé le style de l'ancienne époque pré-romaine et au bout de vingt ans, il a rendu fade le mystique dans l'édification ecclésiastique.

3.

66 : Que l'on compare cette profession de foi aristocratique et souveraine avec celle de l'esclave Augustin, à moitié africain : « Je veux glorifier l'homme, ta chétive créature, qui porte en lui sa mortalité, le témoignage de son péché et la certitude que tu t'opposes à l'orgueil.

4.

67 : Je ne peux m'empêcher d'introduire ici une sentence spirituellement parente, tirée de la Chandogya-Upanishad:

« En vérité, l'homme est construit sur la volonté (Kratu) ; il devient ce que sa volonté est en ce monde, quand il est trépassé : c'est pourquoi on doit tendre à la bonne volonté... »

« L'esprit est sa matière, la vie son corps, la lumière la forme, son décret est la vérité, son moi l'infinité, il sait tout, agit sur tout, embrassant l'univers, silencieux, insouciant : celui-ci est mon âme (Atman) dans le coeur intérieur, plus petit qu'un grain de riz ou d'orge, celui-ci est mon âme dans le coeur intérieur, plus grand que la terre, plus grand que l'espace aérien, plus grand que le ciel, plus grand que ces mondes ».

« L'omnipotent, l'omniscient, l'omniprésent, le silencieux, l'insouciant, celui-ci est mon âme dans le coeur le plus intime, celui-ci est le Brahman, à lui j'irai, me séparant d'ici. Celui à qui cela arrive, en vérité, il ne doute pas ». Ainsi parla Candilya... »

Celui qui, à l'écoute de ces mots, ne perçoit pas le battement d'ailes dont Goethe disait qu'en un instant, il laissait des siècles derrière lui, celui-là n'a plus aucun sentiment de la grandeur d'âme. Et dans la Brihadaranyakam Upanishad un philosophe, ivre d'extase, chante:

> *Comment celui qui en pensée a perçu globalement son être Pourrait-il encore souhaiter porter atteinte à sa personne ?*
> *Qui connaît l'insondable souillure de son corps Est parvenu à la conscience de lui-même Tout-puissant, comme le*
> *créateur du monde! A lui est l'univers, parce qu'il est lui-même l'univers.*

68 : C'est justement dans le dogme matérialiste de la résurrection qu'apparaît la judaïsation désespérée de l'église. La parole de Paul sortie tout droit de la vision historico-matérialiste juive : « Si le Christ n'est pas ressuscité, alors notre sermon et nul et nulle est notre foi », montre l'inextricabilité de l'image du monde pré-copernicienne associée à la croyance de la résurrection aussi bien que le fondement purement matérialiste de l'église pseudo-chrétienne.

5.

69 : Je suis ici E. Przywara, S.J. : Religionsphilosophie katholische~ Theologie (« Philosophie religieuse de la théologie catholique ») Munich, 1926

6.

70 : voir Büttner : Predigten (Sermons)

71 : En dépit de l'élément magique que Thomas introduit dans un système rationaliste, avec l'aide d'Aristote, et des contradictions qui en résultent, on ne doit pas contester la grandeur de l'essai et la force de l'énergie spirituelle de celui-ci. Il était Lombard. La famille des seigneurs d'Aquin se glorifiait de cette origine germanique et se tint aux côtés du plus grand Hohenstaufen, Frédéric II. Ainsi Thomas d'Aquin, l'ancien comte d'Acerra, qui barra le chemin de la « terre sainte » à Frédéric, en sa qualité de gouverneur de Syrie, accompagna l'empereur dans sa première campagne en Allemagne, fut ensuite envoyé spécial en Sicile et traita plus tard avec le pape au nom de son maître. Plus loin, on aperçoit encore Thomas II d'Aquin, un autre gouverneur de l'empereur et son gendre, qui périt avec le dernier Hohenstaufen, Conrad. Donc, « saint Thomas » renia manifestement ses origines en désertant. Il mit son esprit au service de Rome qui s'en repaît encore aujourd'hui. Du reste, Thomas était l'élève d'Albrecht von Bollstedt (Albertus Magnus) et d'Irène Petrus von Hibernia.

LIVRE DEUXIEME

L'essence
de l'art germanique

L'oeuvre d'art est la représentation vivante de la religion.

Richard Wagner

I. L'idéal racial de la beauté

1.

Le règne des virtuoses touche à sa fin. Nous ne voulons plus nous laisser toujours tenter et illusionner ; nous en avons plus qu'assez des créations lamentables des dernières décennies. Nous détestons cette gabegie technique inouïe de tout ce qui, encore aujourd'hui, prétend être de l'art. Nous avons le sentiment que le temps de l'intellectualisme, en tant que phénomène à prétention culturelle, est moribond ; que les oiseaux de malheur, qui voient en celui-ci l'avenir, présageant ainsi la fin de la culture européenne, sont les prophètes d'un passé révolu. Ces hommes démoralisés ont déjà perdu la foi avant de penser ou d'écrire. C'est pourquoi leur philosophie et leurs considérations historiques doivent aussi se perdre dans l'incroyance. Notre crépuscule et notre renaissance dévorent leur oeuvre avec avidité : les faibles sont brisés, les forts sentent grandir leur foi et leur résistance.

On peut considérer que le retrait du matérialisme théorique en science et en art est intérieurement accompli. Le pendule oriente déjà son élan dans l'autre direction (théosophie, occultisme, etc ...). Notre essence, contraste des deux courants, commence graduellement à réapparaître.

Le temps de l'esthétique à coups de thèses volumineuses est lui aussi révolu. Le travail d'analyse, prépondérant dans tous les domaines, a suscité une importante série d'ouvrages, allant jusqu'au plus subtil traitant de la nature de l'art et du sentiment esthétique. Un formidable travail intellectuel s'accumule, mais personne ne lit aujourd'hui Zimmermann, Hartmann, et si peu Fechner, Külpe, Groos, Lipps, Müller-Freienfels, Moos et tant d'autres. Qui saurait adapter les conceptions de Winckelmann et Lessing à la pensée contemporaine? Schiller, Kant et Schopenhauer ne sont pratiquement honorés qu'à cause de leur nom. Or, ce n'est pas parce que les plus profondes idées ne se trouveraient pas dans leurs oeuvres, mais parce qu'il n'est plus possible de les utiliser globalement dans le domaine de la réflexion artistique. Presque tous fixent exclusivement la Grèce et parlent encore de la probabilité d'une esthétique immuable et générale. Et lorsqu'ils notent des différences entre les peuples en matière artistique, leur esprit théorique (que nous désignons comme la philosophie du XVIIF) contredit alors leurs propres oeuvres, ou dénature les créations de leur peuple. L'antinomie entre la théorie et l'acte existe chez Goethe comme chez Schiller et Schopenhauer. L'esthétisme du XIXe s'est profondément mépris en ne faisant qu'analyser les paroles des artistes, sans s'attacher à leurs oeuvres. Il n'avait pas remarqué que l'admiration de Goethe pour la valeur formelle du Lao*coon* était une chose, l'activité de Faust essentiellement une autre ;l'instinct germanique de Goethe était trop puissant et son oeuvre, déterminante pour nous, s'opposait à presque tout caractère grec.

Le point de départ de l'analyse esthétique était non fondée. C'est pourquoi elle n'a pu donner naissance à aucun effet profond, ni aidé à atteindre une plus claire conscience de notre essence ; elle n'a pas réagi de manière réfléchie, mais au contraire, elle a abordé l'art de l'Europe avec des critères soit se perdant dans des généralités floues, soit purement grecs, et parfois même néogrecs.

Auparavant, on parlait à tort et à travers de la philosophie ou de l'histoire de l'Orient, puis on a découvert que cet Orient, que l'on voyait monolithique, était composé de peuples aux cultures complètement différentes les unes des autres. Aujourd'hui, il est devenu à la mode de parler de l'Occident. Il est certain qu'on peut justifier cela infiniment plus facilement que pour l'Orient. Mais on reste encore trop dans l'abstrait si l'accent n'est pas mis sur l'élément nordique, constructeur de l'Occident. Presque tous les philosophes qui ont parlé de l'immuabilité de l'esthétique ou de la fixation des valeurs en art ont, en fait, occulté ou négligé un idéal racial de la beauté, un rapport physique et une valeur suprême raciale dans l'âme. A ce propos, il est évident, si l'on doit parler de l'essence de l'art et de ses effets, que la pure représentation physique d'un Grec, par exemple, agira sur nous autrement que l'image d'un empereur chinois. Chaque trait reçoit en Chine une autre fonction qu'en Hellade, qui, sans la connaissance du conditionnement racial de la volonté qui élabore les formes, ne peut ni être expliquée, ni être appréciée esthétiquement. Chaque oeuvre d'art renferme en outre un contenu spirituel. Celui-ci aussi n'est compréhensible qu'accompagné de son rapport formel, le fond des différentes âmes raciales. Notre esthétique n'a donc été traitée jusqu'ici, malgré beaucoup d'éléments exacts, que globalement et vidée de son essence. A ce sujet, l'artiste naïf, comme le véritable créateur conscient, ont toujours représenté la race et personnifié extérieurement des qualités psychiques par l'utilisation des types raciaux qui les entouraient et qui devenaient les caractéristiques dominantes d'une certaine espèce.

Malgré la parenté certaine nous liant à l'Hellade, le centre intérieur de la vie du Grec était rythmé différemment de celui de l'Hindou, du Romain ou du Germain. La valeur était l'esthétique. La beauté était la norme de la vie hellénique que l'on établissait, dans le cadre de propos de table, devant un vin léger et discutant d'un sujet dans son ensemble. Elle était le thème moteur de toute l'Hellade, et l'emporta même quand la pauvre Grèce désagrégée fit face à un stratège romain dont la valeur rappelait celle des aïeux : Quinctus Haminus. On le reçut comme un héros national à cause de sa dignité et de sa beauté ; Athènes le célébra comme l'un des siens. Même dans la défaite, la beauté était la plus profonde aspiration grecque, et si nous voulons comprendre l'Hellade nous devons mettre de côté notre valeur suprême : le caractère. En Grèce, un homme vraiment beau pouvait être honoré, après sa mort, comme un demi-dieu. Ainsi même les Egestaner, pourtant à moitié grecs seulement, élevèrent un sanctuaire à l'homme considéré comme le plus beau grec du combat contre contre les Carthaginois et firent des sacrifices en son honneur. Il pouvait arriver que les Hellènes épargnent un adversaire dont la beauté était frappante, ce qui leur semblait être une part de divinité ; Plutarque nous a laissé là-dessus un récit émouvant. Les Grecs allèrent jusqu'à porter en triomphe le guerrier perse Masistios qu'ils venaient de tuer simplement pour rendre hommage à sa beauté et ils déclarèrent de Xerxès, que sa superbe beauté justifiait assurément qu'il régnât sur son peuple. Cette apparence était sûrement, à quelques exceptions près, considérée comme l'expression d'une âme noble. Le héros est donc toujours beau, ce qui veut dire qu'il appartient à une espèce raciale déterminée.

Le héros grec est presque toujours représenté sous les mêmes traits, pas seulement dans la statuaire grecque mais aussi dans l'art mineur de la peinture sur vase. Son corps élancé offre le même type de beauté idéale, pourtant son profil est plus mollement dessiné que celui du Germain ultérieur. Parallèlement au grand art hellénique, on trouve les peintures sur vases d'Exéquias, Clitias, Nicosthène qui, par exemple, montrent Ajax et Achille dans le pentathlois, Castor tenant le mors du cheval, les hydres de Caéré avec les Amazones, la femme blonde d'Euphronios sur la coupe d'Orphée évoquant nettement le type de la Gretchen, la magnifique Aphrodite à l'oie ([1]), le cratère napolitain d'Aristophane et Ergine, etc .... Il se dégage de l'étude de milliers de vases et coupes un type permanent, évoluant peu, et qui manifestement était le seul à faire naître chez le Grec, l'émotion de l'héroïque, du beau, du grand. Par ailleurs, on crée un contraste racial en montrant, par exemple, les Silènes, Satyres et Centaures. Ainsi la coupe de Phineus des îles ioniennes personnifie trois formes de la lascivité masculine avec tous ses attributs. Les têtes de ce trio sont rondes et lourdes, le front gonflé hydrocéphale, le nez court et bulbeux, les lèvres retroussées. De même, Andokidès peint aussi le Silène, mais en plus chevelu avec une longue barbe ; de profil, on remarque sa nuque épaisse et charnue. Le même type, brillamment représenté, se retrouve chez Cléophradès ([2]), dont la bacchante, véritablement grecque par sa figure et sa forme de crâne, révèle une opposition psycho-raciale tout à fait voulue. Nicosthène représente le Silène ivre, portant une outre pleine de vin, caricature parfaitement bestiale et stupide ; tandis qu'Euphronios a laissé en témoignage une coupe sur laquelle un Silène marque le parfait exemple du type racial orientalo-négroïde, velu, chevelu, abruti. A côté de ces deux contrastes, le svelte, vigoureux et aristocrate Hellène et le Silène bestial obtus, trapu qui appartient sans aucun doute au type de l'esclave de race étrangère soumise par les Grecs. L'infiltration croissante du sang asiatique fait apparaître ensuite dans la peinture, des figures qui, même de loin, ne peuvent dissimuler leurs caractères sémites, en général, et juifs, en particulier. Une coupe du maître d'Eos, par exemple, reproduit un marchand sémite avec un sac sur le dos tandis que sur le cratère de Phineus, une harpie est dessinée dont la tête et le mouvement de la main sont encore visible, aujourd'hui, en grandeur nature sur la Kurfürstendamm.

Des milliers de vases et images de l'Asie mineure jusqu'aux fresques de Pompéi, huit siècles après, attestent le fait que la volonté artistique et esthétique faisait concevoir et représenter un héros ou un être dévoré par la possession démoniaque en fonction de critères raciaux. L'abâtardissement progressif des Grecs fit apparaître alors des « humains » difformes avec des membres flasques et des têtes informes. Le chaos racial d'une époque de démocratie galopante va la main dans la main avec une décadence artistique. Il n'y a plus d'âme qui veuille s'exprimer, il n'y a plus de type qui incarne l'âme. Seul « l'homme » de l'hellénisme survit, mais c'est une créature qui n'agit plus esthétiquement, et n'en serait même plus capable parce que l'âme raciale créatrice de style de l'Hellène est morte à jamais. Il en était déjà ainsi pour le blond Achéen de Pindare, cas unique en Méditerranée, ou encore au début du Ve siècle, avec la physiognomonie des véritables Hellènes qu'Adamantios déterminait ainsi : « Ils sont vraiment grands, solides, blancs de peau, mains et pieds bien bâtis, le cou vigoureux, le cheveu brun, doux et légèrement ondulé, le visage carré, les lèvres fines, le nez droit, les yeux ont un regard brillant, intense. Ils sont le peuple de la terre qui a les plus beaux yeux ».

Homère et son oeuvre sont autant déterminés par le caractère nordique que l'art créateur de la Grèce. Quand Télémaque se sépare de sa mère, Athéna, « la fille de Zeus aux yeux bleus » lui envoie « un vent favorable pour gonfler ses voiles ». Quand Ménélas reçoit la prédiction de son destin ([3]), on lui prophétise une vie divine qui le conduira « au bout de la terre, aux champs élyséens où habite Rhadamante, le héros blond » . Hölderlin aussi ne pouvait imaginer le génie de la Grèce qu'avec des « tempes d'or bouclées ». Et Homère souverainement professe:

Car toujours l'homme résolu conduit tout au mieux de sa fin
Même si, étranger, il vient de loin ».

A l'opposé, Thersite incarne l'ennemi du héros blond, un sombre traître, difforme, personnification manifeste d'un espion proche-oriental dans l'armée grecque. Le prédécesseur de nos pacifistes de Berlin et Francfort en quelque sorte. Homère dépeint les frères de Thersite, les Phéniciens, comme des « filous apportant d'innombrables frivolités sur de sinistres navires » (4). Ainsi Homère a conçu un art lié à l'âme d'une race, enfanté les statues qui plus tard s'élevèrent en l'honneur d'Athéna, a dirigé le fin pinceau des peintres mais aussi donné sa forme raciale au principe étranger anti-héroïque.

La figure trapue du Silène n'est donc pas une caricature comme nos historiens d'art veulent nous le faire croire, mais la représentation plastique des particularités d'une .âme raciale étrangère telle qu'elle apparaît aux Grecs. Le culte phallique ultérieur, les bacchanales lubriques, toute la décomposition post-dyonisiaque remontent à l'invasion raciale du type orientalo-asiatique, précédemment asservi et rapporté comme stupide et limité.

Ce bouleversement social aborda son tournant majeur avec l'esprit pesant de Socrate. Il ne fait aucun doute que Platon a démesurément glorifié ce coupeur de cheveux en quatre. Une profession de foi de Socrate dans un dialogue de Platon est en tout cas exacte. Il déclare qu'un morceau de papier rédigé pourrait l'arracher à la plus belle nature (5). En pleine Grèce, admiratrice de celle-ci, c'était là un aveu de la plus basse pédanterie. L'exemple de Socrate prouve que la force psycho-raciale du génie n'implique pas forcément une philosophie ou une esthétique humaine équivalente. Le sacré et le beau modelaient la vie grecque depuis toujours et pourtant le combat apparaissait aussi aux Grecs comme une loi naturelle éternelle que Pallas Athéna, elle-même, servait. Socrate n'est pas le signe d'une nouvelle époque de l'histoire grecque mais c'est au contraire l'immixtion d'un tout autre homme dans la vie grecque. Bien sûr, il fut lui aussi formé par les traditions sacrées d'Athènes, par Homère, les tragiques, Périclès et l'architecture de l'Acropole ; naturellement, il s'engagea dans des combats politiques et pourtant Socrate est un homme sans génie, même si il est brave et noble, issu d'une race non grecque. II vécut à une époque où la lumière d'Athènes vacillait et où la démocratie autrefois aristocratique (exclusivement grecque, sans un seul étranger) glissait au fond de l'abîme. Sous cette tyrannie des démagogues, le grand Alcibiade fut banni, toute l'armée d'Athènes finit lamentablement devant Syracuse, presque toutes les autres conquêtes furent perdues. Les aristocrates vainqueurs firent boire à des centaines de démocrates, la coupe empoisonnée avant de connaître eux-mêmes un semblable destin. Aristophane railla la vieille tradition ; les nouveaux maîtres Gorgias, Protagoras, etc... se grisaient d'esthétisme. Alors l'étranger, symbolisé mille fois sous les traits de Silène, fit son apparition. A son zénith, l'autre race essayait de rester façonnée spirituellement par la culture de l'Hellade : sobre, ironique, robuste, consciente d'être confrontée à une forme désagrégée, intrépide, courageuse. Fort en logique et d'une dialectique aiguisée, le laid Socrate mit au désespoir les beaux maîtres Grecs ayant perdu toute consistance intérieure ». Pendant ce temps, il chercha le « bien en soi », prêcha la « communauté des bons » et rassembla autour de lui une nouvelle espèce combattante grecque.
Autrefois un Périclès, maître d'Athènes, fut contraint d'implorer la grâce du tribunal pour obtenir la citoyenneté pour son dernier fils né d'une femme étrangère. Cela lui fut accordé à titre exceptionnel. Cette loi raciale rigoureuse, qu'il avait lui-même instaurée, tomba en désuétude avec l'hémorragie progressive d'Athènes. Et dans un temps de décomposition, Socrate, ce non Grec, lui donna le coup de grâce. L'idée d'une « communauté des bons » provoqua une nouvelle répartition des hommes : non d'après la race et les peuples, mais d'après les individus. Après la défaite de la démocratie raciale athénienne, Socrate fut le social-démocrate internationaliste de cette époque. Son courage et sa sagesse permirent la consécration recherchée de la doctrine anti-raciale. Son disciple Antisthène, fils d'une esclave proche-orientale, en tira ensuite les conséquences et prêcha que le renversement de toutes les barrières entre toutes les races et tous les peuples était un progrès de l'humanité. Socrate ne doit qu'à Platon sa survie sous la forme du héros vénéré par tous nos grands universitaires. A travers Platon, le génie grec remercia l'homme qui, au milieu d'une époque de déliquescence, représentait la saine réflexion, il aima cet homme et lui éleva un tel monument éternel qu'il mit aussi dans la bouche de Socrate les mots de sa propre âme. Ainsi le vrai Socrate s'effaça aux yeux de la terre. Seuls quelques passages dans Platon donnent des indications sur lui. Par exemple, dans le *Phédon,* Platon fait dire à Socrate qu'il n'a aucune aptitude pour l'étude des phénomènes organiques ; on ne trouverait finalement pas la véritable essence des choses par l'observation, mais par ce que nous pensons d'elles. Il est donc vain de « s'abîmer les yeux » en observant. « Il ne sied pas » à l'homme de chercher si la terre est ronde ou plate, mais simplement de demander à la raison ce qui est le plus cohérent? Est-il vraiment sage de penser que l'on est au milieu ou non? Platon n' a sûrement pas inventé ce passage. II est conforme au Socrate prêt à rejeter la plus belle nature pour courir derrière un parchemin, comme à celui dont le regard s'écarte d'une Grèce racialement belle et qui prêche une humanité abstraite, une fraternité des bons. C'était la volonté de s'écarter du soleil pour chercher l'ombre d'une doctrine autoritaire, rationnelle. Comme le dogme religieux

juif, la système « scientifique » socratique contre-nature se répandit sur l'Europe. Aristote le schématisa en le diffusant, et Hegel fut son dernier grand élève. « La logique est la science de Dieu » dit celui-ci. Ce mot est une gifle au visage de toute véritable religion nordique, de toute science vraiment germanique, mais aussi vraiment grecque. Or le mot est authentiquement socratique et c'est pourquoi ce n'est pas pour rien que Hegel est aussi sacré que Socrate pour nos professeurs d'université.

Si l'image de l'âme et l'apparence extérieure ne coïncident pas toujours, chez Socrate, ce n'était pas le cas. Dans un milieu où régnaient Eros et la beauté raciale nordique de la blonde Aphrodite, du blond Jason dont la chevelure ne fut jamais touchée par des ciseaux, du blond, mince et blanc de peau Dionys d'Euripide jusqu'aux < charmantes têtes blondes » des « oiseaux » d'Aristophane, s'étend la même véritable Grèce porteuse et créatrice d'idéal de beauté. Puis apparut le satyre hirsute, symbole de l'étranger. Et là aussi, comme partout, en détournant son regard de la terre, on signifiait l'écroulement. Le beau disparut ; des figures bâtardes apparurent dans l'art aussi : le repoussant, le hideux laid et le contre-nature devint « beau ».

L'enseignement du raisonnable et du bien était le corollaire de la décomposition raciale et psychique grecque. Le « bon » détruisit alors l'idéal racial de beauté dans l'art comme dans la pensée héroïque qui portait la vie sociale et nationale. Socrate fut le plus grand symbole, et personnellement le plus noble, du chaos envahissant, ennemi de la race et de l'âme de la Grèce.

Observé du point de vue du développement historique, Platon prodigua son génie tout entier à l'homme inébranlable et logique et le rendit immortel ; mais Platon était essentiellement aristocrate, un champion olympique, un poète ivre de beauté, un créateur plastique, un penseur exubérant, celui qui finalement voulait sauver son peuple par une constitution d'Etat fortement autoritaire, dictatorial jusque dans les détails, établi sur des bases raciales ; cela n'était pas du socratisme, mais le dernier épanouissement de l'Hellénisme spirituel. Ce que créa Praxitèle fut la protestation contre tout esprit socratique, le dernier hymne à la beauté raciale nordico-grecque, comme la magnifique *Victoire de Samothrace.* Mais Socrate était pourtant un symbole. L'Hellade sombra dans le chaos racial et, à la place du fier Athénien, les « Graeculi » partout méprisés peuplèrent les provinces de la Rome ascendante. C'était des hommes sans caractère, par lesquels on se faisait « instruire » , que l'on payait et chassait quand on en avait assez.

Socrate et Anthistène vainquirent, l'Hellade périt. Le bon sens populaire avait détruit le génie dès le premier signe de faiblesse. Le laid devint la norme quand le beau lui accorda la concession du « bon ».

Lorsque Socrate se tint devant ses juges, il dit
« Jamais encore Athènes n'a été mieux servie que par moi ». « L'humilité » et la « modestie » de « l'envoyédivin » comme il se qualifiait encore, avaient en tous cas son revers. Socrate sentait inconsciemment que la Grèce se brisait...

2.

Le même esprit que Socrate personnifia jadis produisit « l'esthétique » occidentale d'une époque « humanitaire » ultérieure.

Comme Socrate, elle cherchait « l'Homme », non le Grec ou le Germain, ni le juif ou le Chinois, et elle découvrit de prétendues lois générales, prêcha l'esthétisme et la contemplation, parce que ses défenseurs avaient eux-mêmes, pour la plupart perdu tout sentiment de l'instinct psycho-racial volontaire et artistique. Dans leur enthousiasme pour l'Acropole, nos classiques négligèrent de voir qu'elle incarnait un aspect du Nordique, qui était l'opposé du Germain. Là où le Grec assemblait des formes, isolait la structure plastique, le Germain créait en insistant sur le spirituel et la richesse des rapports ; là où un Hellène fixait le mouvement racialo-héroïque, le cousin nordique, poussé par une autre volonté, transformait, à une époque plus tardive, le repos en mouvement ; là où le Grec généralisait, l'homme du Gothique, celui du Baroque et le Romantique, personnifiaient. Mais la joie que procurent les formes enivrantes des trois femmes du fronton du Parthénon ou de *la Victoire de Samothrace,* fait encore vibrer en nous une corde sensible, résonnant clairement jusqu'à aujourd'hui, parce que, sans aucun doute, une parenté psycho-raciale s'y révèle. Si les théoriciens des XVIIIe siècle et XIXe siècle avaient tout-à-fait été conscients de ce fait, ils n'aurait pas fait de l'admiration du *Laocoon,* d'une grande technique sculpturale, mais monotone, le point de départ d'une esthétique « générale », ou de l'ensemble architectural et plastique du Parthénon, un critère absolu de jugement en art. Ils ont justement négligé de voir, de chercher même le pourquoi, les raisons profondes de la vigoureuse et sincère créativité de l'Hellade. Ils ont fait des ruines de l'Acropole, décortiquée au centimètre près, le fil conducteur de thèses de doctorat sans intuition, mais exhalant une pédanterie extasiée par les sentiments, mais poussiéreuse parce qu'elle se fourvoyait dans l'humanitarisme de l'époque. Plus tard, elle se perdra encore dans la décadence européenne s'abrutissant dans l'adoration de la matière. Par là, fut faussée l'estimation psycho-artistique de l'art grec comme celle de l'art nordico-européen, fut faussée. C'est pourquoi notre perspective pour regarder les figures de l'Hellade et de la Germanie est encore erronée aujourd'hui.

C'est seulement pour les esthètes pratiquant l'esthétique pour l'esthétique et non pour l'art et au nom de la vie, qu'une ligne n'est pas une ligne mais un ornement. Mais pour tout artiste elle est, consciemment ou inconsciemment, fonction, porteuse d'un accomplissement. Elle est liée à une matière déterminée. Dans la nature humaine, les différents types raciaux sont la personnification de caractères psychiques précis, qui conditionnent psycho-racialement la représentation de l'ensemble au niveau des couleurs et des lignes. Quand Vélasquez souhaite créer un contraste avec une petite infante blonde, il place à côté d'elle une « naine », c'est-à-dire un de ces types bâtards qui abondent en Espagne. Tout ce qu'il y a d'obtus et de terre à terre a été fixé pour l'éternité depuis Vélasquez jusqu'à Zuloaga dans ces pauvres estropiés aux yeux bigles. Sancho Pança est le type racial du pur oriental sombre, superstitieux, inculte, sans vitalité, matérialiste. « Fidèle » jusqu'à un certain degré, et plus généralement simplement esclave. Sancho n'est pas un « gros homme », mais une espèce racio-psychique synthétisée, comme son maître représente une caricature de la chevalerie nordique qui sous un soleil étranger se renfermait convulsivement sur elle-même mais coulait encore pourtant dans le sang d'un Camoens ou dans les veines de Cervantès. Aujourd'hui encore dans les milieux de la vieille noblesse castillane, le sang bleu transparaissant sous une peau claire, témoigne d'une origine aristocratique, donc nordique (6).

Les contours du Silène grec correspondent à la représentation du Sancho et des nains « espagnols ». Partant de là, nous trouvons les porteurs de la même essence psychique abrutie représentés de façon identique dans toute l'Europe.

Les peuples de l'Europe sont le résultat de mélanges raciaux et d'un système d'éducation politique. Pourtant, chacun d'eux a reçu l'essentiel de son organisation politique nationale de la souche nordique et en même temps, cela dégagea les forces normatrices de toute la civilisation. L'idéal de beauté nordique déterminant est aussi très étroitement lié à ce fait. Il se manifeste encore quelquefois, même là où le sang nordique a aujourd'hui totalement disparu. La représentation du héros dans toute l'Europe est assimilée à une haute stature mince, aux yeux clairs étincelants, le front haut, à la musculature vigoureuse mais bien proportionnée. Il ne serait pas possible de représenter un héros trapu, large d'épaules, à jambes torses, nuque épaisse et front plat même lorsque des types comme les Herriot ou les Ebert se distinguent. Qu'on regarde simplement les têtes des Hohenstauffen, le monument de Magdebourg, la tête de Henri II ; que l'on considère, par exemple, comment Rethel se représente le visage de Charlemagne, comment Witukind, son adversaire, est aussi représenté, qu'on lise ce que l'ancienne France rapporte de Roland, ce que Wolfram raconte de Parsifal et l'on sait qu'ici intérieur et extérieur sont étroitement entrelacés : ce témoignage revient sans cesse sous mille formes en vérité, quand apparaît ce que nous ressentons comme du grand art. Le *Saint Georges* de Donatello montre dans sa tranquillité le même idéal de beauté que le *Gattamelata, ou* même le sauvage Colleone au visage décomposé ; il n'y a quasiment que la coiffure et la barbe qui différencient le duc de Wellington et Gustave Adolphe de Moltke. On peut pourtant noter un changement par rapport à autrefois. Jadis, le héros, chef de guerre, conduisait personnellement son peuple au combat. Toute sa personne devenait par là un symbole. Aujourd'hui existe une dynamique plus intérieure : la volonté et le cerveau dirigent des millions de combattants à partir d'un centre éloigné du front. En conséquence, c'est moins la statue entière que la tête seule qui entre en ligne de compte. Son portrait permet une concentration significativement forte sur ce qui est pour nous l'essentiel. Front, nez, yeux, bouche, menton, deviennent les facteurs d'une volonté, d'une direction de pensée. Le chemin du statique au dynamique est là aussi reconnaissable. A cet endroit, l'art nordico-occidental se sépare de l'idéal grec.

Schiller écrivit un jour contemplant la Junon Ludovisi:

« Pour tout dire, l'homme ne joue que là où il est humain au plein sens du terme et il n'est totalement humain que là où il joue.».

« Depuis longtemps déjà cette idée était dans l'air, emportant des effets dans l'art et dans les sentiments des Grecs, dans leurs plus distingués esprits... Aussi bien la contrainte physique des lois naturelles que la contrainte spirituelle des lois morales se perdirent dans leur plus haute conception de la nécessité qui incluait les deux mondes simultanément et c'est seulement de l'union de ces deux principes essentiels que la véritable liberté s'ensuivit pour eux. Animés de cet esprit, ils effacèrent leur conception de l'idéal en même temps que l'expression de toutes marques de volonté... la forme repose en ellemême, création totalement fermée et sans concession, sans résistance, comme si elle était au-delà de l'espace ».

LE BEAU, DETERMINE PAR LA RACE EN TANT QUE REPRESENTATION EXTERIEURE DE LA RACE NORDIQUE, C'EST LA GRECE. LE BEAU, PROPRE A L'ESPECE EN TANT QUE DYNAMIQUE INTERIEURE, C'EST L'EUROPE NORDIQUE. Le visage de Périclès et la tête de Frédéric le Grand sont deux symboles de l'envergure de l' âme d'une race et d'un idéal de beauté racial originellement semblables.

Il est scandaleux, et c'est pourtant un fait, qu'alors qu'on parle d'innombrables sortes d'« esthétiques », personne n'ait dit que le fondement d'une esthétique est la représentation d'un développement de l'idéal racial de beauté (7). En aveugles, les érudits, et même les artistes parcourent les galeries des musées, lisent les poèmes européens et chinois sans voir l'essence véritable et la loi réelle du développement. Pourtant l'âme nordique formatrice y est omni-présente. Un seul regard sur l'une des oeuvres les plus estimables de la peinture européenne suffit pour le constater : le *triptyque* de Van Eyck montrant des adolescents qui chantent. Les Van Eyck reproduisirent toujours le même modèle idéal de l'homme nordique, avec une maîtrise de l'art peut-être inférieure à celle des artistes ultérieurs, au point de vue technique, mais pourtant d'égale valeur par rapport au sentiment intérieur de la forme. La jeune tête du panneau de gauche (vu de face), telle qu'elle se détache de profil sur le fond, manifeste la plus pure beauté raciale et trouve son pendant masculin avec le visage de Dieu dans le haut du panneau central. Les portraits des Van Eyck expriment un semblable esprit au musée de Berlin. Pour saisir la profondeur du phénomène, il suffit d'évoquer Michel-Ange qui fait éveiller Adam par un dieu présentant le même type que celui de l'oeuvre de Van Eyck, alors que Michel-Ange n'avait sans doute pas la moindre idée de l'existence de la création du peintre flamand. Or la même tête apparaît (même transformée par une tension psychique) dans la personne du Moïse tremblant de colère. Il n'y avait qu'une façon typique pour montrer la puissance divine, aussi bien pour le Hollandais, que pour l'Italien. Ni Jean Van Eyck, ni Michel-Ange, ne pouvait personnifier leur idéal de grandeur, de force et de dignité, dans un visage de race juive. Qu'on imagine seulement un visage au nez courbé, les lèvres tombantes, avec des yeux noirs perçants et cheveux crépus pour distinguer immédiatement l'impossibilité absolue de représenter plastiquement un dieu européen par une tête juive (sans parler d'une stature juive). Cette seule constatation devrait suffire *à* rejeter d'emblée toute expression plastique divinisée de l'intérieur juif qui constitue une unité avec son allure extérieure. Mais *là* notre âme a été polluée par le judaïsme ; la *Bible* et l'église catholique en ont été l'instrument. Avec leur aide, le démon du désert est devenu le dieu de l'Europe. Celui qui n'en voulait pas, était brûlé ou empoisonné. L'EUROPÉEN NE SE SAUVA QUE PAR L'ART ET FORGEA SA PROPRE DIVINITÉ EN PEINTURE ET DANS LA PIERRE, EN DÉPIT DU COMBAT TRAGIQUE; RÉALISER EN COULEURS ET EN MARBRE SA BEAUTÉ INTÉRIEURE LUI COUTAIT TELLEMENT QUE PAS UNE SEULE MAIN D'ARTISTE EUROPÉEN NE S'EST TROUVÉE POUR METTRE CETTE ENTIERE RICHESSE AU SERVICE D'UN ESPRIT A FIGURER EN TANT QUE DIEU, OU MEME SEULEMENT COMME BEAUTÉ A PERSONNIFIER. *Il* suffit de regarder les Sybilles de Michel-Ange, son Jérémie, ses esclaves, ses enfants de Saint Petersbourg, son Laurent pour retrouver, en permanence, la manifestation d'un art déterminé par l'âme de la race.

Un idéal de beauté presque identique a guidé Le *Ti*tien toute sa vie. *L'Amour sacré et l'Amour profane* (appelé aussi *Fontaine d'Amour),* sa *Vénus* (Berlin) caractérisent un type de femmes identiques *à* celui des femmes du Parthénon, qui était aussi celui des femmes qui traversèrent les Alpes avec les conquérants germaniques. La *Flora* du Titien, sa *sainte Famille* (Münich) expriment aussi cela, tandis que Giorgione, autre Vénitien, composa une oeuvre parfaitement classique de beauté féminine nordique et Palma le Vieux, lui aussi Vénitien, n'appréciait rien d'autre que les grandes femmes blondes aux yeux bleus (par exemple ses *Trois soeurs, à* Dresde). Cet idéal de beauté était même si fortement ancré que les femmes brunes se faisaient décolorer les cheveux en blond pour paraître belles.

Il est impossible de ne pas penser ici *à* un autre grand Italien nordique, Dante. Son idéal de beauté est aussi déterminé par son caractère germanique et ne s'exprime peut-être nulle part plus purement que dans ses *Canzones*

Ah! Pourquoi ne m'appelle-t-elle pas
Comme moi je l'appelle ardemment?
Je crierais alors : « Je viens à ton aide! »
Et je le ferais volontiers et
De la main droite, je saisirais ses tresses blondes,
Que le dieu Amour avait rendu crépu et dorés, pour me narguer,
Et je pourrais alors m'abandonner à mon plaisir!

-- ---

J'aurais alors saisis ses mèches blondes

qui sont des queues et des verges pour mon coeur.

Et, lorsque Dante, dans le troisième chant du *Purgatoire* rencontre le roi Manfred, il écrit : « Je me retournais et le vis distinctement : il était blond et beau, de noble apparence ». De là, il n'y a qu'un pas jusqu'à Rubens. En vérité, il exagéra le côté charnel, cependant la structure morphologique de ses femmes est totalement déterminée par le type racial nordique qui, comme autrefois en Grèce, sera opposé au petit faune à nuque de taureau, large de front et à tête ronde.

Rembrandt connaissait bien la *Bible* (en fait il ne s'agissait pas de la version classique, mais du livre néerlandais *Trouringh* de Jacob Cats dont il a presque toujours suivi les descriptions), et se crut obligé de peindre beaucoup de têtes juives pour rendre correctement les histoires bibliques. C'est ainsi qu'il représente un Joseph pris en flagrant délit et s'exprimant avec les mains pour jurer son « innocence » au mari de la dame Putiphar (Berlin), mais dès que Rembrandt traite de sujets sérieux, il abandonne le ghetto d'Amsterdam. Le père de *l'enfant prodigue* (Ermitage de Saint-Petersbourg) est dépouillé de tous les attributs juifs : il a une figure de vieillard parfaitement nordique aux mains fines et bienveillantes. La régularité linéaire des artistes nordico-italiens était étrangère à Rembrandt. Il cherchait moins la ligne que l'atmosphère, la symphonie des couleurs, la mystique. Même son *Christ à Emmaüs* (Paris) semble aussi nordique que les portraits de sa mère (Saint-Pétersbourg) et montre que Rembrandt ne pouvait pas davantage représenter la vraie beauté sous une forme différente de celle qui hantait l'âme de Giorgione. Un des plus sensibles portraits de Rembrandt s'appelle *la fiancée juive* et il est tout-à-fait significatif que l'on ne trouve aucune trace de « beauté » juive, mais un tendre et fort sentiment nordique.

Si les personnages de Raphaël sont des figures virilement belles et dynamiques, comme nous l'ont assuré jusqu'à satiété nos historiens de l'art, ils personnifient aussi, et essentiellement, la même âme raciale nordique ressortant encore de *l'auto portrait de jeunesse* de Raphaël. Un fin observateur a justement déclaré que l'enfant Jésus de *la Madone de saint Sixte* (Dresde) a « un regard et une tenue héroïque » (Wôlfflin). C'est une remarque très pertinente, mais elle méconnaît la raison essentielle de l'apparence héroïque de cette prétendue famille juive. Cette expression particulière ne ressort pas seulement de la composition et de la répartition des couleurs, ni de la tendresse et du don de soi, mais c'est à nouveau l'idéal racial de beauté qui est la condition de réussite d'une volonté formelle. A la place du clair enfant Jésus aux boucles blondes, un jeune juif brun aux cheveux laineux d'un bleu noir serait aussi impensable qu'une « mère de Dieu » aussi typée à côté d'un saint, même si celui-ci portait le « noble visage » d'un Offenbach ou d'un Disraeli. Le moteur de notre expression psychique a toujours été l'idéal racial nordique de beauté. C'est l'église dite « chrétienne » qui la première a rendu possible une expression de cette valeur dans ce cadre. A bien remarquer, la grandeur s'est réalisée en toute chose, contre l'essence de *la Bible.* Un respect de l'esprit biblique ancien dans la personnification symbolique n'eût éveillé que répulsion et rire méprisant. Les figures poétiques de Botticelli, *la Madone* d'Holbein à Darmstadt sont tout aussi belles que les femmes de Raphaël.

On peut suivre ces manifestations à travers tout l'art occidental. Même mélangée à d'autres types (ouest - méditerranéen, est-alpin et dinarique), la beauté raciale nordique réapparaît sans cesse, dans toute sa plénitude et sa puissance, en tant qu'idéal et phare. A peine un homme sur mille correspond entièrement à cet idéal, l'apparence d'une masse ne concorde pas souvent avec le génotype, pourtant la nostalgie, qui crée et modèle, continue de chercher toujours dans la même direction. Ou'on regarde la tête de Léonard de Vinci, *l'autoportrait* du Tintoret (Paris), *l'autoportrait de jeunesse* de Dürer... c'est la même âme qui nous fixe à travers eux.

Le XIX` siècle montre dans ce domaine, comme dans tous les autres, une certaine interruption du phénomène car d'autres aspects sont passés au premier plan (paysage, etc ...). En Allemagne, Uhde et Gebhard tentèrent de personnifier à nouveau la beauté nordique, mais ce ne fut qu'un intermède ; il leur manquait la puissance de frappe du génie et un milieu propice, allant dans le même sens. Hans de Marées s'efforça de s'élever vers la forme grecque et se tortura sa vie durant pour atteindre la « Beauté ». Il s'y perdit (il était du reste à moitié juif). Feuerbach alla vers le sud, devint formaliste et froid malgré l'étoffe tragique...

La métropole commença son travail destructeur de la race. Les cabarets troubles devinrent des ateliers d'artistes, une dialectique bâtarde, théorique, se transforma en une litanie accompagnant des « orientations » toujours nouvelles. Le mélange racial des Allemands, des juifs, des espèces de la rue éloignées de la nature, continua. L'« art » métis en fut la conséquence.

Vincent van Gogh, un homme passionné, mais brisé se promena pour peindre. A l'aise sur la glèbe, il voulait que « la figure du paysan dans son travail » soit le vrai modernisme, « le coeur de l'art moderne » , ce que n'avaient fait ni la Renaissance, ni l'Ecole hollandaise, ni les Grecs. Il se tourmenta avec cet idéal et avoua que s'il en avait possédé plus tôt la force, il aurait peint des « figures saintes », des hommes comme les premiers chrétiens. Plus tard pourtant, il voulut encore reprendre le combat. Dès cet instant, il fut détruit par cette pensée. « Seulement peindre, ne pas penser, peindre ce qui se présente, choux, salade, pour se calmer... » Et il peignit des pommiers, des choux et des pavés. Jusqu'à la folie...

Gauguin se mit en quête de sa beauté idéale dans les mers du Sud. Il peignit la race de ses amies noires, la nature mélancolique, les feuilles colorées et les mers. Lui aussi était intérieurement ravagé et déchiré, comme tous ceux qui cherchaient sur la terre entière une beauté qui s'était perdue, qu'ils se nomment Bôcklin, Feuerbach ou van Gogh. Puis même cette génération se fatigua aussi de cette quête et s'abandonna au chaos. Picasso copia, autrefois, avec la plus grande application les vieux maîtres ; en même temps, il composait des tableaux d'une grande puissance (l'un d'entre eux se trouve près de Moscou), pour, finalement, offrir au public égaré l'illustration de sa théorie en vaseux carrés clair-obscur. Et le parasitisme scribouillard s'empara avidement de cette provocation et s'enthousiasma pour une nouvelle époque de l'art. Mais, ce que Picasso dissimulait encore pudiquement derrière des structures géométriques, ressortit manifestement et effrontément après la guerre mondiale : le métissage revendique le droit de représenter ses dernières créations bâtardes, enfantées par une syphilis mentale et un infantilisme pictural se prétendant une expression de l'âme. Il suffit de regarder une seule fois longuement et attentivement l'auto portrait d'un Kokoschka pour saisir tant bien que mal l'effroyable âme que cache cet art de débile mental. Hans Heinz Ewers raconte dans une nouvelle, l'histoire d'un enfant qui avait tant de dispositions contre-nature qu'il prenait plaisir à voir des malades souffrant d'éléphantiasis. Aujourd'hui notre « intellectualisme européen » se trouve dans le même état quand, sous les plumes juives, elle encense, en les sacrant guides de la future peinture, les Kokoschka, Chagall, Pechtens, etc... Et quelques formes naissantes, portent les traits de la dégénérescence. Schwalbach, par exemple, ose déjà représenter un Jésus à pieds plats et jambes torses. Louis Corinth montrait une certaine robustesse, mais ce maître, bourreau du pinceau, s'abîma dans la bâtardise vaseuse et cadavérique d'un Berlin devenu syrien.

L'impressionnisme, à l'origine porté par de vigoureux talents de peintres est un jour devenu le cri de guerre de l'intellectualisme destructeur. La considération atomiste du monde assimila aussi les couleurs. La science naturelle, bassement intellectuelle, démontra leur échec aux praticiens et théoriciens de l'impressionisme. Le monde privé de mythe élabora un art matérialiste aussi dépourvu d'hiérophanies. Les hommes qui, intérieurement, voulaient sortir de ce désert, s'y brisèrent. Van Gogh est un tragique exemple de désir insatisfait débouchant sur la folie. Gauguin symbolise aussi une tentative d'évasion de l'intellectualisme. Seul Paul Signac peignit sans contraintes et assembla, avec insouciance ses bouts de couleur les uns à côté des autres.

Ces hommes se trouvèrent impuissants à leur époque. Leurs adversaires, tout aussi inconscients, tournaient le dos à l'avenir. L'esprit homérique, qui autrefois convenait à Bôcklin, s'était déjà résolu lui-même. Pendre au mur, aujourd'hui, *L'île des morts* est une impossibilité psychique. Le jeu des nymphes dans les vagues nous impose un élément que nous ne pouvons simplement plus supporter. Les femmes aux vêtements bleu-grecs sous les peupliers au bord du fleuve sombre ; la Flora marchant à travers champs ; les joueuses de harpe sur la terre verte, sont pour nous des contre-sens artistiques qui faussent la forte originalité de Bôcklin, alors qu'elle ressort impérieusement d'autres oeuvres. Mais une génération d'éclectiques, qui dégoûtés de l'atomisme du XIX` siècle retombait dans la contemplation du XVIe siècle, ressentit Bôcklin, justement à cause de ses faiblesses, comme un trésor de la fantaisie allemande. Nos efforts pour conserver aussi ce côté de son essence ont été d'une émouvante sincérité. La forte fantaisie n'avait pas globalement maîtrisé la vie, mais galvanisé un schéma de l'Antiquité avec une force vigoureuse et s'était mépris sur le moyen de représentation. Car le plus puissant Bôcklin est celui qui renonce aux allégories. II reste encore tant d'oeuvres classiques devant lesquelles nous restons mélancoliquement sans les comprendre, pour ne pas nous étonner des très sérieuses considérations artistiques auxquelles s'abandonnait Jacob Burckardt à propos des imitations passées de bâtiments de la Renaissance. Les hommes qui s'entouraient de meubles et de tableaux de la « grande époque », qui peignaient d'une manière fascinante la « naissance de l'homme moderne » dans la culture de la Renaissance, ne ressentaient plus aucune nécessité majeure de faire renaître l'homme au XIXe siècle. Et quand ils en avaient le pressentiment, ils redoutaient la séparation positive d'avec l'esprit impressionniste. Ils se retirèrent de la vie et utilisèrent leur talent pour un objet impropre.

Tout le tragique d'une époque sans mythe se retrouve aussi dans les décennies suivantes. On rejeta l'intellectualisme, on commença à haïr les interminables analyses de couleurs, on méprisa la couleur brune des galeries et les copies du Titien. On cherchait dans un sentiment authentique, la délivrance, l'expression, la force. Et la conséquence de cette forte tension fut le dérisoire expressionnisme. Toute une génération réclamait l'expression, mais n'avait plus rien à exprimer. Elle aspirait à la beauté et n'avait plus d'idéal de beauté. Elle voulait saisir la vie dans une nouvelle créativité et avait perdu toute vraie force créatrice. Ainsi l'expression devint

style. Et au lieu d'engendrer une nouvelle force créatrice de style, l'atomisation fut poursuivie. N'ayant plus de consistance intérieure, on digéra « l'art primitif », on se précipita dans la louange du Japon et de la Chine et on commença le plus sérieusement du monde à attribuer à l'Asie, l'art nordico-européen (Burger) (8).

De grandes personnalités comme Cézanne et Hodler succombèrent dans leur combat pour un nouveau style, même après toutes les tentatives de leurs successeurs pour se cramponner à eux comme porte-drapeau d'un nouveau désir et malgré tous les efforts philosophicolittéraires de donner à cette tendance un assise intellectuelle.

Ainsi alterna une mystique de cabaret, allant du zebrisme au cubisme avec le chaos graphique, jusqu'à ce qu'on se fatigua aussi de cela et qu'on se mit à expérimenter, aujourd'hui, en vain, un « nouveau réalisme ».

L'essence de ce développement totalement chaotique repose entre autres sur la perte de cet idéal de beauté qui sous tant de formes et de modes avait été le fond porteur de toute activité artistique européenne. La doctrine démocratique infectieuse, corruptrice de race, la métropole destructrice du peuple s'unirent à l'activité juive de décomposition planifiée. Cela eut pour résultat non seulement la destruction de la conception du monde et de l'idée de l'Etat, mais aussi de l'art de l'Europe nordique.

Nous touchons là un des traits les plus essentiels de toute considération artistique, toujours négligé par les esthètes professionnels ou à peine pressenti.

L'esthétique est entre autres une affaire de goût, c'està-dire qu'elle requiert qu'une oeuvre d'art ne plaise pas seulement à un homme mais qu'elle trouve une reconnaissance universelle. L'analyse de cette loi générale du goût a échauffé les esprits depuis des décennies. Or une condition a été négligée par tous les polémistes : UNE CEUVRE D'ART NE PEUT PLAIRE QUE SI ELLE S'INTÈGRE DANS LE CADRE D'UN IDÉAL DE BEAUTÉ ORGANIQUEMENT DÉLIMITÉ. Kant déclare que : « la beauté est la forme de l'utilité d'un objet si, sans notion de destination, elle est perçue en lui » (9). Kant a énoncé là une pensée profonde dont il n'a pourtant tiré qu'une conclusion selon laquelle on devrait établir un « civisme esthétique » (10), qui, issu d'une opinion purement humaine de la connaissance, c'est-à-dire reposant sur un état d'âme, serait universellement médiat. De ce fait, Kant a orienté l'essai dans une direction funeste. L'effet de la beauté de la Vénus de Giorgione agit inconsciemment utilement sur nous, mais ainsi opère toute autre beauté vraiment racialement, c'est-à-dire organiquement, conditionnée par l'âme. De la première affirmation de Kant, nous concluons aujourd'hui : LE DROIT A LA « VALEUR UNIVERSELLE » D'UNE QUESTION DE GOUT DÉCOULE SEULEMENT D'UN IDÉAL DE BEAUTÉ D'UNE RACE ET D'UN PEUPLE, ET S'ÉTEND AUSSI A TOUS LES MILIEUX QUI, CONSCIEMMENT OU NON, ONT DANS LE COEUR LA MEME CONCEPTION DE LA BEAUTÉ.

Par cette notion fondamentale , toutes les esthétiques universelles, valables jusqu'à maintenant, sont balayées une fois pour toutes et le chemin de la conception organico-psychique, qui s'oppose à l'universalisme abstrait ou à l'individualisme atomiste, est ouvert. Mais cette idée réclame encore d'autres développements importants.

3.

En voulant isoler la plastique de l'objet de tous les autres éléments extra-esthétiques, on a toujours séparé le fond de la forme. Parer à l'éternelle confusion entre préceptes moraux et esthétiques le justifiait tout-à-fait. Mais cette dichotomie méthodique nécessaire a empêché de souligner le plus important : LE FOND DANS LE CADRE DE L'ART NORDICO-EUROPÉEN CARACTÉRISE AUSSI, EN DEHORS DE SA SUBSTANCE, UN PROBLEME DE FORME. Le choix ou l'élimination de certains éléments du fond est déjà pour nous un processus formateur artistique. Ainsi, en oubliant cela, on glorifie, exclusivement, l'art grec en l'interprétant en plus faussement ; et de ce fait on laisse de côté une partie essentielle de l'art occidental. Aussi ne doit-on pas s'étonner qu'ensuite l'individu moyen construise un art moral avec cette partie négligée.

Les spécialistes en art allemands, obsédés par la plastique hellène, déclarèrent que l'esthétique ne concerne que la beauté, c'est-à-dire agrémentée de la liberté allégée des contraintes morales, la pression mécanique et la tension spirituelle. Mais cette beauté de la Grèce n'était qu'un aspect, statique, de la vie hellène. On peut discuter pour savoir si c'est l'architecture, la sculpture, l'épopée ou la tragédie qui sont les plus grands témoignages de ce que l'Hellade nous a laissé ; il ne fait, en tout cas, aucun doute que la plastique intérieure et extérieure a été le commencement et la fin de toute activité artistique grecque. Même dans les tragédies de Sophocle demeure cette plastique immobile, et dans l'oeuvre angoissée d'Euripide , le destin est moins une condition intérieure et un développement qu'un enchevêtrement de situations incompréhensibles et d'événements extérieurs destructeurs. La beauté grecque est donc toujours d'essence statique, non dynamique. Mais considérer la beauté uniquement sous cette forme dans l'art de l'Europe et l'admettre seule dans le cercle des considérations artistiques fut un péché contre l'esprit européen. Car dès le début, notre art, malgré un idéal de beauté semblable, n'était pas axé sur la beauté plastique, mais sur le mouvement psychique ; cela signifie que ce n'est pas l'état extérieur qui devint forme, mais la valeur psychique dans son combat avec d'autres valeurs ou forces opposées. Par le choix d'un élément constitutif tendant à l'oeuvre d'art, et la conditionnant nécessairement dans sa forme, l'art nordique est significativement plus dirigé sur la personnalité, sa transfiguration, son affermissement, sa mise en valeur, que l'art grec. C'est pourquoi la

suprême oeuvre d'art de l'Europe n'est pas la < belle création », mais celle qui met en valeur l'extérieur par sa puissance, son impact psychique, donc qui fait ressortir l'intérieur en le transcendant. La force de l'élévation spirituelle est ce facteur qui n'entre pas dans une esthétique grecque, mais est absolument à inclure dans celle de l'Europe nordique en tant que problème de forme sans arrière-pensée morale ou purement intellectuelle. Comme en de nombreuses occasions, Schiller a, sur ce point, vu juste par instinct et contre ses préjugés hellénistiques, mais sans être capable d'en tirer les conclusions. Il écrivit : « Dans les jugements esthétiques, nous regardons plus volontiers la force que l'orientation de la force, bien plus la liberté que la légitimité, ce qui rend suffisamment manifeste que nous regardons plus volontiers la valeur de la force et de la liberté au détriment de la légitimité. Le jugement esthétique est plus objectif qu'on le croit habituellement. Manifestement, des vices, qui témoignent d'une force de volonté, laissent présager une plus grande aptitude à une véritable liberté morale que les vertus qui empruntent un appui au goût parce qu'il ne coûte au mauvais qu'une seule victoire sur luimême pour tourner vers le bien toute la conséquence et la fermeté de volonté qu'il prodiguait pour le mal ».

Ces paroles nous font déjà entrevoir pourquoi des figures comme Richard III et lago peuvent avoir un effet esthétique sur nous ; ils agissent tels qu'ils sont, en vertu d'une loi intérieure qui les habite, sans que nous tentions ici de donner un jugement moralisateur. C'est en partie leur vitalité qui nous réconcilie avec eux. Cela n'a pas commencé avec Shakespeare, mais dès l'origine de l'art allemand. *La Geste des Nibelungen* est peut-être la plus puissante manifestation de la création volontaire occidentale et c'est aussi la suprême valeur de la race nordique, engendrant un phénomène d'attraction des âmes et pouvant même voir, dans les traîtres du plus grand style, sa parfaite réalisation artistique.

Je sais que l'on objectera, que *le chant des Nibelungen* et *l'Iliade* ne peuvent être contemporains, en considération du développement historique des peuples grec et allemand. Malgré tout, une comparaison est possible si l'on suit les lois formelles intérieures identiques. Si on estime que *la geste des Nibelungen* mérite d'être confrontée à *l'Iliade* comme parallèle artistique d'une autre espèce, mais de valeur égale, on né peut être néanmoins d'accord avec Goethe qui affirme qu'on se priverait de la joie d'une épopée allemande en la comparant à la grecque sous prétexte qu'Homère introduirait une trop grande échelle de mesure.

L'Iliade et la saga des Nibelungen ont été assez souvent comparées. Après de longs détours de la part des germanistes et une opinion vite faite de nos hellénistes, le résultat d'une telle confrontation fut toujours la supériorité de l'llliade, du point de vue artistique, mais on admettait que le poème allemand mettait en lumière des caractères plus puissants.

Il est temps aujourd'hui de renverser ces conceptions nées alors que les commandements grecs était la seule condition de validité universelle. Accepter une oeuvre d'art, présentant de fortes personnalités, signifie reconnaître une force créatrice semblable pour les engendrer. Celle-ci, d'une espèce différente de la grecque, a une valeur artistique équivalente.

Si nous nous représentons la richesse et la plastique vivante de l'Iliade (par exemple, les nombreux moyens utilisés par Agamemnon pour aiguillonner ses lieutenants, les différentes descriptions des combats singuliers) le chant héroïque allemand en souffrira sans doute. La technique est assez souvent maladroite, les récits se répètent ici et là (manifestant les arrangements successifs des ménestrels) sans avoir été formellement perfectionnés pour autant. Par contre, les Nibelungen possèdent une vie intérieure bien plus intense, leurs actes révèlent une volonté de puissance et des conflits intérieurs ; ils agissent d'après une logique interne et une disposition psychique déterminée. L'enchevêtrement des actions nées dans l'âme de chacun noue, seul, le conflit tragique qui conduira à la catastrophe.

De prime abord, il est naturel de protester contre une interprétation fausse voulant diminuer la créativité d'Homère. Il a construit le monde des dieux du peuple grec, qui, des siècles durant, a conditionné la forme des créations artistiques. Mais l'attitude d'Homère était différente de celle qui correspond à notre essence. Ses personnages évoluent dans la moyenne sphère des humains ; ils ne sombrent pas dans des abîmes spirituels, pleins de mystère, ils ne montrent aucune inclination pour l'élévation, les actions ne naissent pas d'une forte nécessité intérieure, elles ne sont pas l'extériorisation de la volonté de puissance divine ou démoniaque de l'homme lui-même, mais elles sont le résultat d'influences extérieures.

On pourrait précisément opposer à cette remarque que moins les qualités ressortent avec la grandeur, plus il est difficile de les façonner artistiquement en comparaison des explosions exceptionnelles de l'âme humaine. Mais il ne s'agit pas de cela ici.

Quand après dix ans de combat, Troie tombe, l'objet de la guerre est libéré : Hélène s'avança au milieu des combattants. Homère ne décrit pas sa beauté, mais l'impression qu'elle fit sur tout son entourage. Les guerriers, qui avaient perdu amis et frères et souffert mille privations, ont tous considéré que cette femme, cette beauté valait les flots de sang versé. C'est cela la Grèce : qu'Hélène ait été intérieurement digne du sacrifice dramatique d'un peuple, cela n'importe pas. Il est même probable que la femme s'est sentie aussi bien avec Paris que dans le lit du roi de Sparte. En tous cas, on ne trouve nulle affliction sur son sort.

Une belle maîtresse est la cause d'une guerre ; elle est surtout considérée comme assez importante pour cela. Il se peut que cela ait été cent fois le cas dans l'Histoire. Mais qu'un poète utilise ace fait comme fond

d'une oeuvre puissante, révèlera, par le choix du thème seul, une création artistique de forme complètement étrangère à notre race. Le démoniaque agissant intérieurement n'apparaît pas ou est consciemment ignoré ; la forme et la beauté le remplacent.

A l'image de la cité grecque dont la taille réduite et la compacité permettent, aussi, au citoyen ordinaire d'avoir une vue d'ensemble précise des circonstances déterminant sa vie et ne mettent pas sa capacité de jugement journellement en déséquilibre avec les exigences fixées, l'esprit grec montre une nette capacité de délimitation en art. C'est lui qui dans cette sûreté du but artistique s'exprime aussi bien chez Ictinos que chez Callicrate, comme chez Phidias, Homère et Platon. Il n'y a rien chez lui qui demeure sans contours précis, ou reste informulé, mais tout se façonne au contraire, si l'on ose parler ainsi, en forme concentrée et en esprit pratique clarifiant et transfigurant.

Il suffit que cela réussisse une fois de manière parfaitement satisfaisante, pour que le Grec ne se lasse plus de transformer de multiple façon le thème fondamental trouvé, une particularité que Goethe a louée, à plusieurs reprises chez Eckermann.

On trouve difficilement quelque chose de plus magnifique que l'élévation poétique de la nature chez Homère. Il ne la décrit pas longuement, mais il dégage une atmosphère, souvent condensée en un mot. Cette merveilleuse concision d'Homère est ce miracle qui n'a cessé de fasciner durant des siècles et même des millénaires. Elle domine toute son oeuvre, se retrouvant même dans les moindres détails. Elle est éternellement jeune.

Elle se singularise encore par sa capacité d'abstraction des descriptions de la nature, de représentation immédiate sous une forme humaine, de restitution plus fidèle par un aspect symbolique dans lequel divers états sont ramenés à une impression. Homère décrit toujours les Achéens comme des « apparitions », Achille traverse l'oeuvre en tant que « coureur alerte » , Hector s'avance « crinière déployée » devant les portes de Troie, on dit de Zeus qu'il est vif comme un jeune taureau. Les navires des Grecs sont caractérisés par deux mots lapidaires
sombres et profilés. Tous s'ordonnent comme les coups de pinceau d'un grand peintre, qui fixe d'un geste sur la toile la couleur et le contour d'un modèle. Homère, ambassadeur du joyeux esprit grec est donc la forme de son plus grand accomplissement. Quand Goethe parle de sa « belle églantine du matin » (il n'a utilisé qu'une fois cette forme typique de l'églantine), la même loi artistique se dégage que celle qui engendra le souffle spirituel de la vie en Grèce.

La motivation du choix et de la création du poète germanique fut différente. Le fond qui est dégagé n'est pas la personne (beauté) mais la personnalité (développement de la volonté). L'événement extérieur n'est que le moteur de la manifestation et de l'effet d'un caractère (pas la cause initiale) ou l'incarnation tout-à-fait directe de courants intérieurs de la volonté humaine. L'honneur et la fidélité, dans toutes leurs nuances, apparaissent dès le début de l'art nordique comme des forces vitales. Gudrun est enlevée comme Hélène, mais elle ne se rend pas. A la vie dans le déshonneur, elle préfère celle d'une servante, même si Hartmut, viril et chevaleresque représente une raison autrement grande et aussi artistiquement fondée pour une reddition que le lamentable Paris. Mais la beauté, et avant tout la fierté et la fidélité de la fille du roi, nous donnent la raison satisfaisante, en matière artistique aussi, de laisser se dérouler la sanglante bataille de Wülpensande. La tragédie des Nibelungen se fonde précisément sur cette justification intérieure, sur la reconnaissance de la valeur intérieure du caractère. Si Siegfried avait été par sa personnalité un bon à rien de l'espèce de Paris, l'amour conjugal de Kriemhilde n'eût été compréhensible à aucun de nous, ni vraisemblable cette démoniaque fidélité féminine. Personne n'aurait pu, de manière compréhensible, trouver, humainement et artistiquement justifiée, la trahison non seulement visà-vis des frères mais de tous les Burgondes, si la figure de Siegfried n'avait été représentée d'une éclatante grandeur éternelle. Qu'on en fasse maintenant le dieu expirant du Printemps ou un dieu du soleil ou de la lune (Liecke), à l'instant où sa personnalité apparaît dans une poésie, il devient un des éléments constitutifs créateurs. Si un génie parfait s'est incarné quelque part, c'est bien ici. Dès que Siegfried surgit, tous les coeurs fondent vers lui ; s'il peut apporter son aide, il rend service à l'ami choisi sans inconvénient, avec désintéressement et confiance. Par amour, il se charge d'une faute, par exemple la demande en mariage de Günther à Brünnehilde. Et de cette faute, il périt. Son adversaire Hagen est un mélange de cupidité et de fidélité virile inconditionnelle ; une figure, qui représente dans son contour schématique et géant, le plus puissant pendant artistique du lumineux Siegfried. Il incarne un type de courage absolu qui va jusqu'à la mort en nous faisant oublier le mal qu'il a causé. La rencontre de Kriemhilde avec Hagen et Volker à la cour d'Etzel est une des plus dramatiques images poétiques exprimables. La nuit de veille des deux compagnons, le chant du musicien, sont de magnifiques poésies viriles.

Dès le commencement de la création artistique allemande, on aperçoit la puissance de l'essence nordico-germanique, dans la tragique nécessité de faire s'affronter les différentes natures volontaires : faute et

expiation engendrent une faute nouvelle, comme l'honneur combattant l'honneur, ou la fidélité contre la fidélité se personnifient symboliquement dans les caractères humains.

Ces forces, qui s'attirent ou se combattent, sont la matière qu'une grande synthèse poétique a maîtrisée et il est tout-à-fait oiseux de chicaner pour savoir combien d'artistes ont travaillé au *Nibelungenlied,* car les nombreux chants populaires se sont rassemblés en une seule oeuvre.

Les plus récents chercheurs prétendent que la figure de Rüdiger est un apport tardif (d'un cinquième poète). Qu'il en soit ainsi. Ce cinquième était, de ce fait, un grand artiste. Car on chercherait en vain dans toute la littérature mondiale une personnalité d'une grandeur intérieure plus puissante que celle qui s'incarne dans le Margrave Rüdiger. Qu'on prête attention à la subtile répartition psychologique des forces qui s'affrontent en lui. En tête vient la fidélité au serment fait à sa reine, l'engagement de son honneur d'homme doit vaincre toutes les autres forces. Mais il se trouve en face de vieux amis dont le fiancé de sa fille unique, invités qu'il a lui-même accompagnés dans le pays et auxquels il a juré protection. Aussi Rüdiger, avec une volonté inébranlable, reçoit la mort consciemment, même si, à cause de l'impuissanced'Etzel et de Kriemhilde pour se défendre, grandit en lui une forte tentation de renier sa parole. L'idée de l'honneur est la force motrice de tous ses actes. Qu'on songe là quelque peu à la figure d'Achille, une des plus lumineuses incarnations de héros de tous les temps : il laisse ses hommes sans chef à cause d'une humiliation personnelle. Puis pensons au Margrave Rüdiger qui, avant son combat mortel, donne encore son bouclier à un adversaire pour le voir à égalité avec lui ; on mesurera l'abîme qui existe entre la forme et le fond, mais en même temps on saisira encore l'espèce très différente de la forme poétique (11).

Ce sont deux âmes de peuple de caractère distinct que l'on voit à l'oeuvre, avec la volonté de changer la nature en art. L'une fait aussi pleurer et rire, haïr et accomplir des actes héroïques mais elle ne fait pas de l'âme la force motrice de tout ; elle laisse de côté la personnalité en tant que phénomène créateur, tourne tout l'amour vers le monde extérieur et se forge avec la parole et le ciseau du sculpteur une arme magnifique pour contraindre la beauté. L'autre plonge aussitôt au plus profond de l'être et dompte toutes les forces psychiques en un tout artistiquement conditionné de l'intérieur sans reconnaître à la beauté formelle, un poids prépondérant.

Même la plus grande oeuvre de l'homme révèle un point faible. *Le Lied des Nibelungen* n'échappe pas à la règle. La relation de Siegfried et Brünnehilde n'a pas un fondement aussi profond que dans les vieilles traditions. Cette liaison a trouvé dans *l'Edda* son ultime interprétation : le chant de la mort de Siegfried est une des plus grandes manifestations de l'essence germanique, un chant d'amour, de fidélité, de haine et de vengeance.

Qu'on cesse enfin de considérer les chanteurs de notre passé comme de candides et maladroits versificateurs ; c'est encore trop souvent le cas, dans le subconscient de nos esthètes condescendants, lorsqu'ils se penchent avec une reconnaissance protectrice sur les « grandes personnalités » de leurs chants. Au contraire, nous devons les ranger parmi les plus grands artistes créateurs. Seuls des caractères affirmés peuvent créer un type : des individualités vivantes, des figures qui à travers les siècles sont restées les symboles de notre essence ne peuvent être que le produit d'un génie et d'une puissante force de création artistique.

> Jamais, un héros plus noble que toi, Siegfried, Ne se tiendra sur terre, dans la lumière du soleil ».

Nous comprenons Goethe quand il dit : « Homère décrit avec une pureté devant laquelle on s'effraie » (une remarque, du reste, qui condamne les autres professions de foi de Goethe sur les mensonges de l'harmonie). Nous pensons aussi posséder une appréciation de la maîtrise artistique et de la grandeur épique d'Homère mais nous devons, de même, reconnaître que nous nous effrayons aussi lorsque nous pensons, plus particulièrement sous le rapport artistique, à la puissance du *chant des Nibelungen. Si* on a honoré Homère comme l'un des plus grands artistes de tous les temps et de tous les peuples, il est temps d'éclairer aussi nos poètes de la lumière qui leur sied, et de prendre conscience, que les faiblesses et les erreurs sont de nature technique, mais que la force créatrice génialement constructrice n'a pas d'équivalent (12).

Ainsi les deux épopées se font face comme symboles artistiques du peuple : l'une, après la naissance intérieure, se tourne plus vers la forme claire, l'autre se transforme par un combat psychique en tragique épopée. Homère maîtrise la matière, les poètes du *Lied des Nibelungen* et les propagateurs de tous les chants germaniques, le fond. A travers ces différents buts, conditionnés par le tempérament et la réflexion, naissent des ceuvres d'art de même valeur que l'on ne peut mesurer avec une seule et même échelle et pour lesquelles, on a donc besoin d'une autre esthétique pour rendre fidèlement chaque essence. Comme il est impossible d'aborder MichelAnge avec un critère adapté à Phidias, on ne peut juger l'épopée allemande en fonction de la grecque.

On rentrera plus tard dans les détails, mais les considérations soulevées jusqu'ici conduisent à un troisième fait qui, on peut le dire, n'a pas été simplement ignoré par les esthéticiens mais purement nié : c'est la volonté esthétique. La négation de cette volonté est peut-être le chapitre le plus honteux de l'esthétique allemande. Il existe des milliers de témoignages du combat mené par les artistes européens pour le fond et la forme, mais les historiens de l'art sont passés là-dessus. Le dogme voulait que l'art concerne seulement les « sentiments apparents » pas plus touché par la vie que la « libre beauté » qui plane au-dessus des nuages de poussière des chambres d'érudits. La volonté fut séquestrée par la morale et ne devait pas être tirée du dossier qui en portait l'étiquette...

4.

Richard Wagner écrivit à Mathilde Wesendonck
« Vous savez que notre moi ne regarde ni à droite, ni à gauche, ni devant, ni derrière, que le temps et le monde nous sont indifférents et qu'une seule chose nous détermine, la nécessité de décharger notre moi intérieur ». Balzac avoue (dans *La cousine Bette) : « Le* travail permanent est la loi de l'art comme celle de la vie, car l'art, c'est la création idéalisée. Les grands artistes, les poètes accomplis n'attendent ni ordres, ni encouragements. Ils enfantent aujourd'hui, demain, toujours. Il s'ensuit l'habitude du travail, cette notion continuelle des difficultés qui les maintiennent avec les forces créatrices dans un concubinage permanent avec la muse ».

De telles déclarations ne sont pas arrivées aux oreilles de nos papes de l'esthétisme. II est grand temps d'affirmer enfin l'existence de la volonté esthétique créatrice chez les artistes, et conséquemment aussi, chez ceux qui jouissent de leurs oeuvres. DANS LE DEVENIR INTÉRIEUR DU CHOIX DU FOND ET DANS CELUI DE SA DÉLIVRANCE VOLONTAIRE, LA CONCEPTION DE LA BEAUTÉ NORDICO-EUROPEENNE SE MONTRE SEMBLABLE DE L'INTERIEUR, A L'ESSENCE QUI LUI EST PROPRE, CE QUI, PAR LA SEULE BIOLOGIE N'EST PAS SEULEMENT COMPREHENSIBLE, MAIS MANIFESTE.

L'essence de l'existence humaine est physiquement et spirituellement une appropriation toujours nouvelle et une assimilation de la matière s'imposant de l'extérieur et de l'expérience intérieure. La volonté de forme et l'esprit prennent possession, en les façonnant, de l'entourage extérieur et du monde intérieur. Ce modelage est, pour autant que l'entendement y prenne aussi part, un acte de volonté : peu importe, qu'en l'occurrence, celle-ci oriente l'activité des saints, des chercheurs, des penseurs, des hommes d'Etats ou des artistes. CHAQUE FORME EST ACTION, CHAQUE ACTION EST ESSENTIELLEMENT DECHARGE DE VOLONTE. Ceux qui étudient la psychologie de l'art font, pour la plupart, partir leurs observations de la jouissance des contemplateurs d'oeuvres d'art. C'est juste de leur point de vue. Injuste si le vouloir racial et personnel de l'artiste doit être appréhendé. C'est pourquoi, avant qu'on ne puisse parler des influences motosensorielles, émotionnelles et intellectuelles d'une oeuvre d'art, l'origine de la création doit être éclaircie.

La loi de la force éternellement agissante n'est pas seulement valable en physique, mais aussi dans le domaine psychique. Il nous apparaît naturellement que la volonté héroïque va plus loin et engendre toujours plus de volonté. D'ailleurs, nos savants s'efforcent même, avec une prédilection particulière, de découvrir l'énergie de départ d'un phénomène religieux ou politique. D'épais volumes ont été écrits pour relier les structures de pensée de notre temps à certains penseurs du passé. Cette activité des professeurs de philosophie est même quelquefois considérée comme de la véritable ,philosophie, tellement elle semble importante. Les systèmes esthétiques, aussi, sont étudiés avec précision et classés en dossiers. Mais de cette façon, l'art et les artistes sont presque totalement ignorés. Pour eux, on a élaboré une esthétique particulière qui, tournant le dos à l'Europe nordique, regarde le sud-est, ou les nuages, pour appliquer à l'art européen l'échelle des valeurs que l'on aurait découverte là.

Mais quelle force poussait un Beethoven à s'élancer précipitamment à travers Vienne malgré la tempête, à subitement s'arrêter et, oubliant le monde, à battre la mesure avec ses poings? Qu'est-ce qui obligeait un Rembrandt dans le plus grand dénuement à mépriser le monde extérieur et à rester devant sa toile jusqu'à l'épuisement complet de ses forces? Qu'est-ce qui détermina Léonard de Vinci à explorer les secrets du visage, du corps humain? Qu'est-ce qui poussa Ulrich von Ensingen à établir ses plans d'églises? Ce n'était rien d'autre que l'incarnation d'une volonté esthétique, une force qui doit enfin être reconnue comme une énigme primordiale à côté des forces héroïques et morales, si nous voulons finalement dépasser les esthéticiens. Et cela d'autant plus, que nulle part la volonté active dans l'art ne s'est montrée aussi clairement que dans l'Europe nordique. N'avoir pas relevé cela dans les moindres détails est une des omissions les plus coupables du XIXe siècle.

Le Grec avait au fond beaucoup de volonté lors de la naissance de son art. C'est une des légende de son peuple qui nous raconte qu'un artiste aimait si ardemment son oeuvre que son amour transforma la pierre morte en chair vivante. Dans ce mythe est déjà posé le principe d'une volonté esthétique créatrice. Les sauvages peintures du Parthénon, la danse grecque, la musique grecque perdue (qui donna leur nom à toutes les autres « muses ») aussi ont rendu, autrefois, plus perceptible qu'il n'apparaît aujourd'hui ce frémissement de la volonté. Mais quoi qu'il en soit, après l'acte volontaire de création, un frein intellectuel de la forme s'établit chez les Hellènes pour devenir la caractéristique de l'Hellénisme. Cette maîtrise de soi déclencha chez l'observateur occidental un état de « contemplation » à partir duquel il bâtit, somme toute ensuite, l'esthétique.

Une impression esthétique est un sentiment de plaisir. Un état d'esprit esthétique est une conception sans désir dans laquelle le propre sujet de la reconnaissance s'élève vers l'objectivité sans défaut. Ainsi s'exprime la doctrine esthétique de Kant et de Schopenhauer. Et ainsi écrivirent quatre-vingt dix-neuf pour cent des philosophes de l'art. Le dogme, qui a condamné à la stérilité toute notre esthétique, servait aussi de base à ce jugement, c'est-à-dire l'affirmation suprêmement remarquable, selon laquelle il n'existe aucune volonté esthétique. Cette idée rassemble des ennemis autrefois acharnés. Enfin, on néglige le fait que derrière chaque oeuvre d'art existe une force comme derrière toute prise de position religieuse. C'est pourquoi notre esthétique est relative à la conception, à l'idée, à la notion, ou seulement à l'analyse du sentiment de la beauté et non à la volonté créatrice, fondement de chaque production artistique, et qui se concentre dans l'oeuvre en se fixant aussi nécessairement pour but d'éveiller une puissance d'action de l'âme afin que l'effort n'ait pas été vain. Dans le domaine de l'art, nous sommes témoins d'un phénomène parallèle au développement de la conception religieuse du monde. Une impulsion raciale et psychique crée des oeuvres d'une espèce génialement naïve, saisit avec une grandeur enfantine son entourage immédiat, expression des formes traditionnelles, et change souverainement leurs lignes de force. Et cela jusqu'à ce que l'invasion d'une autre conception du monde, dominée et conduite par une force politique, et des notions de droit étrangères s'établissent par-dessus les moeurs devenues des lois intérieures et que tout cela ensemble introduise une nouvelle doctrine de l'art. Tandis que Wotan se mourait et que notre âme cherchait de nouvelles formes, Rome fit son entrée. Quand le style gothique parvint à son terme, apparurent le droit romain et le dogmatisme artistique de certains maîtres spirituels, se disant humanistes, et qui, par l'application d'une nouvelle échelle de valeurs, cherchèrent à mutiler notre âme... Avec la mise à jour de Platon et d'Aristote, et les premières découvertes d'oeuvres d'art helléniques, l'esprit nordique fut saisi, un temps, par la fièvre de recherche de nouvelles beautés, mais aussi parallèlement de leurs grossières imitations néo-romaines. Personne ne contestera que l'idéal de beauté de l'ancienne Grèce était analogue au nordique et portait une grande quantité de son sang. Quoi qu'il en soit, cette beauté grecque était pourtant l'attestation d'une culture particulière, fermée sur elle-même ; elle était, au milieu du peuple grec individualiste déchiré, le côté statique de celui-ci, son mythe constructeur de type. Mais la beauté extérieure n'a jamais été la valeur suprême de l'essence nordico-occidentale, qui était la volonté personnifiée s'illustrant dans l'honneur et le devoir (Frédéric II et Bismarck), dans le drame psychologique (Beethoven, Shakespeare), dans l'atmosphère d'ensemble (Vinci, Rembrandt). A cette volonté artistique débordante de force fut donnée au XVe siècle une échelle de valeurs esthétique venant d'un tout autre contexte. La Renaissance montre la lutte entre l'instinct et l'idée nouvelle dans le domaine artistique, comme la Réforme l'accomplit dans le domaine religieux. Après l'effervescence du XVe siècle en Italie du nord et l'invasion du Baroque, la prétendue valeur suprême grecque s'imposa de plus en plus. Les résultats de la recherche des vestiges grecs (gemmes, vases, quelques peintures et effigies) devinrent le fondement d'une esthétique « universelle », les formes grecques furent estimées comme « purement humaines » . Il en résulta la doctrine de la « contemplation sans volonté » , suivie de la contestation de la « volonté esthétique ». Le mythe grec de l'harmonie et de la tranquillité recouvrit l'instinct germanique, l'élan vers une vigoureuse affirmation de soi et aussi la décharge de volonté artistique. La dissension se poursuivit jusqu'à maintenant et seules de timides conceptions nouvelles apparaissent de temps à autre.

Bien que notre esthétique ait reçu ses normes de l'Hellade d'une manière démontrable, elle croit fièrement pouvoir supposer que ses traits fondamentaux sont « purement humains » , universels. Comme dans la vie de l'Etat, deux types de constructions de la vie culturelle ont été adoptés magistralement en art : l'individualisme et l'universalisme, c'est-à-dire, une tendance psychique qui expliquait le moi et ses intérêts dans le commencement et la fin de la pensée et de l'action, et une autre qui voulait, incorporer ce moi dans les lois de l'universalité. Le danger de cette évidente classification consistait à laisser cet « universel » se volatiliser dans l'infini. L'universalisme au grand coeur (apparemment seulement) conduisit autrefois à l'église universelle internationale, à l'Etat mondial, plus tard à l'Internationale marxiste et enfin à l'humanité démocratique moderne. L'universalisme, en tant que doctrine fondamentale de structuration de la vie, est tout aussi illimité que l'individualisme. La conséquence d'une victoire d'une de ces deux conceptions est inéluctablement le chaos. C'est pourquoi l'individualisme se cache volontiers sous le manteau universaliste, qui alors se fait bon et moral et n'est pas dangereux. La chose se présente tout autrement quand aussi bien l'individualisme que l'universalisme sont ensemble rapportés à un autre centre vigoureusement conditionné. Pour l'individu, la race et le peuple sont les conditions primordiales de son existence ; ils représentent, aussi, sa seule possibilité de

renforcement. Dans le même temps « l'universel » s'écroule avec la race et le peuple, et trouve là sa limitation organique. Individualisme et universalisme sont en soi des lignes droites vers l'infini. Relativement à la race et au peuple, ils sont rythmiquement séparés, se refluant l'un l'autre, au service de forces rendant possible la création, et tenus par les commandements de la race. Cette conception vitale dynamique doit aussi trouver son pendant dans l'étude de l'art européen.

En art, il y a donc trois principes préalables, ou hypothèses organiques, de cette considération sur lesquels toute véritable esthétique européenne devra à l'avenir reposer, si elle veut être un maillon utile dans la vie de l'Europe nordique qui s'éveille : l'idéal de beauté nordico-racial, la dynamique intérieure de l'art européen et le fond en tant que problématique de la forme, et enfin la reconnaissance de la volonté esthétique.

Ces dernières affirmations rendent maintenant nécessaires des explications sur les conséquences de l'attitude intérieure vis-à-vis du problème de l'art, et sur la notion de volonté de Schopenhauer devenue populaire. Avant que ceci ne soit appréhendé, il ne pourra être question d'une clarification, et pas seulement dans les choses de l'art, et l'essence de la situation esthétique ne pourra ni instinctivement, ni consciemment, être comprise.

II. Volonté et instinct

1.

Les paroles de Kant, selon lesquelles le ciel étoilé et la loi morale sont les deux antipodes de notre être, sans pour autant être liés par un rapport de cause à effet, sont malheureusement devenues très triviales, mais elles trahissent une profonde connaissance de la considération polarisée du monde et du sentiment dynamique vital. En réalité, aucun Européen véritable n'a pu être créateur en dehors de cette condition vitale qui lui est propre, encore que chez certains d'entre eux la volonté de supprimer les oppositions, de paix, de statique et du monisme ait été incroyablement forte. Rien ne caractérise davantage ce désir, mais simultanément rien ne prouve plus clairement pour nous l'impossibilité du monisme que le cas d'Arthur Schopenhauer, ce romantique qui croyait pouvoir maîtriser la vigoureuse dynamique de son essence avec « l'épée de jonc » de la raison... et qui s'y brisa. Déjà par sa seule explication du monde articulée autour de la volonté, il s'éloigne de la pensée indienne qu'il pensait pouvoir faire sienne, puisque l'Hindou situe la délivrance, non dans un acte de volonté, mais dans un acte de connaissance. Néanmoins, l'énergique essai moniste de description du monde schopenhauerien, en tant que volonté et représentation, révèle un phénomène dont la connaissance et l'évaluation sont fondamentales pour notre propre conception du monde, et non moins pour la compréhension de l'essence de notre art.

Objet et sujet sont corrélativement indissociables. C'est la base : la reconnaissance d'une polarité, postulat originel de Schopenhauer. Dès lors, il s'oppose, d'une part à l'idéalisme pour lequel le principe de la causalité n'est pas une notion propre à l'homme, mais une propriété essentielle de la chose en soi qui crée l'objet considéré, et d'autre part, au matérialisme dogmatique qui s'efforce d'instaurer l'activité de la représentation de la part du sujet comme produit de la forme et effet de la matière. Car la connaissance qui doit être expliquée (et doit l'être matériellement) est ici présupposée et « avec la connaissance, nous avons cru représenter la matière, mais en fait, ce n'était rien d'autre que le sujet représentant la matière, que ce que l'oeil voyait, ce que la main touchait, ce que la connaissance donnait à penser à l'entendement ».

Le matérialisme commet une erreur en partant de l'objectif, car comme celui-ci est conditionné par le sujet et ses formes de conception, il n'est pas un absolu ; on pourrait aussi bien concevoir la matière en tant que modification de la connaissance du sujet. Ainsi Schopenhauer se place entre le réalisme dogmatique et l'idéalisme dogmatique ; son point de départ n'est ni le sujet, ni l'objet seul, mais la « représentation en tant que premier acte de la conscience » . II est d'accord avec Kant sur la doctrine de l'idéalité de l'espace, du temps et de la causalité, comme principe pur, c'est-à-dire, des conceptions non empiriques, qui rendent possibles l'expérience. Tout son effort, dans le premier livre de son oeuvre principale, tend justement à prouver, à expliquer, que si l'on considère la matière comme une chose en soi et qu'on s'efforce en partant de là d'expliquer le sujet, il en résulte un vil matérialisme. Si par contre on perçoit le sujet comme un absolu, le spiritualisme naît alors. Si on sépare dogmatiquement objet et sujet, on obtient ainsi le dualisme. Prétendre que les deux sont une seule et même chose, c'est du spinozisme. Toutes ne sont que des conceptions dogmatiques, à l'encontre desquelles nous ne connaissons objet et sujet que comme deux corrélatifs
existence de l'objet, représentation du sujet.

Nous possédons deux intellects : l'intelligence, la capacité de reconnaissance de la relation de cause à effet (que nous avons en commun avec les animaux) et la raison, l'aptitude à l'abstraction (qui n'est donné qu'à nous seuls). La fonction de l'intelligence consiste à développer l'intuition, l'activité de la raison à construire des notions qui seules sont à l'origine de notre langue, notre science, bref de notre culture entière. Mais cette raison est de « nature féminine, elle ne peut donner qu'après avoir reçu ». Par cela est exprimé le dogme fondamental de la conception schopenhauerienne. La raison est une fonction du cerveau ; le monde apparaît par conséquent comme un « phénomène cérébral ». La pensée, de son côté est un processus de sécrétion, semblable à la production des glandes salivaires.

Le travail de la raison consiste à édifier le savoir, c'est-à-dire, les jugements abstraits, « Savoir veut dire : reproduire arbitrairement par le pouvoir de son esprit des jugements tels qu'ils aient un fond suffisant d'entendement dans quelque chose d'extérieur à eux, c'est-à-dire qu'ils soient vrais ».

L'objet est donc représentation, il nous apparaît dans les pures formes de conception de temps, d'espace et de causalité. Tout est en elles et tout vit par elles. En cela, la conception du monde est rigoureusement fermée et il n'apparaît nulle part une faille oubliée par où atteindre une cause première. Mais Schopenhauer considère encore une « autre dimension » du monde. Notre raison, considérant le passé et l'avenir, consciente de la mort inévitable, doit soulever la question de l'origine et du but de l'homme, de la nature du temps et du moi. Et

Schopenhauer, qui assurait auparavant que le monde entier était « de bout en bout » une représentation, démolit les bornes qu'il a lui même posées. « Ce qui nous pousse à la recherche est justement qu'il ne nous suffit pas de savoir que nous avons des représentations, qu'elles sont telles et telles et en rapport entre elles d'après telles ou telles lois dont l'expression générale est toujours le principe de la base. Nous voulons découvrir la signification de toute représentation : nous nous demandons si ce monde n'est rien de plus que des représentations, auquel cas il doit passer devant nous comme une chimère, indigne de notre attention ; ou bien s'il est encore quelque chose de plus, et alors quelle est-cette chose? ». Personne n'a jusqu'à présent pu donner autre chose qu'une réponse négative, totalement abstraite, creuse et seulement limitative : le Noûs d'Anaxagore, *l'Atman* de l'Indien, la *Chose en soi* de Kant. Schopenhauer dévoile maintenant que cette « chose en soi » est l'essence intérieure la plus intimement connue de nous : la volonté. On ne peut plus l'atteindre en partant de la représentation, bien plus, elle est d'une autre nature, totalement étrangère à ses lois et à ses formes. La volonté n'est qu'instinctivement reconnaissable. L'homme pourrait considérer de même les mouvements et actions de son corps et les changements d'objets en relation avec les causes, stimulations et motifs. Mais il ne comprendrait leur influence qu'en tant que relation d'un tout autre effet lui apparaissant avec sa cause. Or, il n'en est pas ainsi car le mot volonté lui donne « la clé de son phénomène propre, lui révèle la signification, lui montre le mécanisme intérieur de son essence, de son action, et de ses mouvements » .

Le corps du sujet est donc donné de deux manières différentes : une fois en tant que représentation, en tant qu'objet parmi les objets et soumis à leurs lois, ensuite par « ce que chacun connaît imédiatement et que désigne le mot volonté «. « Chaque acte de volonté est en même temps un acte de mouvement de son corps non pas comme si l'un était cause, et l'autre effet, mais ils sont ressentis comme une seule et même chose intervenant à des degrés différents ». « L'action du corps n'est rien d'autre que l'objectivité, c'est-à-dire l'acte de volonté entré dans sa conception ».

Je reconnais la volonté non comme quelque chose d'entier et d'achevé, mais seulement en actes temporels isolés. Je ne peux donc pas me représenter la volonté, elle est sans espace et intemporelle. Indépendante de la représentation, la volonté n'est pas soumise au principe causal, dénué de fondement ; il est dans tous les phénomènes, de la même essence. D'après Kant tout revient à la seule « chose en soi ». En tant que telle, elle est libre ; en tant que phénomène, elle ne l'est pas, elle est déterminée. La liberté est donc, pour ainsi dire, écartée, elle n'apparaît jamais dans l'action. De là s'ensuit que notre caractère empirique, tel qu'il s'oppose à nous dans nos actions, n'est ni modifiable, ni libre, qu'il représente pourtant l'objectivation du libre intelligible ; le caractère empirique est à l'intelligible ce que le phénomène est à « la chose en soi ». Dans l'absolu, en quelque sorte au point central, la volonté s'objectivise dans les relations sexuelles en élan vital inconditionnel. Elle est un désir éternel et une aspiration qui après une brève satisfaction est toujours à nouveau poussée par le désir, et qui suit sans trêve, ni repos , ce démoniaque trait caractéristique.

Mais ce n'est pas seulement chez les hommes que cette volonté s'oppose à nous en tant que chose en soi, il est dans toute la nature le facteur moteur qui se tient derrière le phénomène. En réalité, c'est chez l'homme qu'il s'objectivise le plus parfaitement. Or, nous pouvons observer la puissante poussée ininterrompue qui fait courir les eaux vers les profondeurs, l'opiniâtreté avec laquelle l'aimant se tourne toujours vers le nord, la vivacité avec laquelle les pôles électriques s'efforcent de se réunir, et celle, qui comme dans les désirs et les difficultés humaines, est intensifiée quand nous voyons le cristal s'élever rapidement et subitement, etc... D'après Schopenhauer, cela ne demande pas un gros effort d'imagination, même en nous écartant de notre essence en vérité vague et inexprimée, mais pas moins rayonnante, éclairée, pour reconnaître ce qui qualifie aussi bien la première aurore que le zénith, de lumière solaire : la volonté. Conformément à cela il y a différents degrés de l'objectivation de la volonté, ce sont les idées platoniciennes. Elles sont ces éléments intermédiaires qui sont intercalés entre les deux mondes béants : représentation et volonté, et aussi qui établissent la réciprocité ne se comprenant autrement d'aucune manière. En quelque sorte une pluralité sans principe de pluralité! Aux degrés les plus inférieurs, apparaissent les forces universelles de la nature : pesanteur, imperméabilité, rigidité, élasticité, électricité, magnétisme, etc... Elles aussi sont, comme notre propre volonté, dénuées de fondement et seuls leurs phénomènes isolés sont soumis au principe de causalité. Elles sont des *Qualitas occulta.* Au degré supérieur de l'objectivation de la volonté, nous discernons l'individuel, chez l'homme et l'animal, principalement chez celui-là, ressortir toujours plus et c'est là où se montre en particulier l'essence de l'univers dans le combat pour son existence, que sa volonté s'exprime.

La lutte universelle dans la nature se manifeste le plus visiblement dans le monde animal « qui a le monde des plantes pour nourriture et dans lequel, chaque animal est la proie ou la nourriture d'un autre, c'est-à-dire que la matière, dans laquelle son idée se concrétise, doit céder à la représentation d'un autre, cependant que chaque animal ne peut survivre que par l'élimination d'un animal étranger ; ainsi la volonté de survie s'alimente couramment par elle-même... jusqu'à ce que finalement l'espèce humaine considère la nature comme une fabrique à son usage ». Cette force est effroyable et insensée. A côté de tant de diversité et de dépense de force, de sagacité, d'activité,,elle n'est capable d'offrir, en contrepoids, qu'une brève et éphémère félicité dans l'accouplement ou l'apaisement de la faim ; la peine et le réconfort ne sont pas immuablement liés. Partout Schopenhauer

ne voit que « misère absolue, fatigues sans repos, harcèlement constant, combat sans fin », et dans le meilleur des cas, l'ennui.
Seule une volonté aveugle pouvait se mettre elle-même dans une telle situation. Dans la nature inorganique, tout le combat s'accomplit selon la loi invariable de la relation de cause à effet, dans le règne végétal, les mouvements suivent les impulsions, c'est-à-dire que les causes appellent les effets, qui ne sont pas toujours les mêmes ; finalement les motifs et la connaissance apparaissent comme les moteurs de notre comportement animal. Tout cela suit une loi ; aucune place n'est laissée à la liberté de la raison et à ses idées, elle est un « organe subalterne ».

L'entendement, de conception aussi bien que de raison, provient en vérité de la volonté à son suprême degré d'objectivation parce que l'homme a nécessairement besoin de facultés différentes de celles de la nature inorganique, des mondes végétal et animal. Il est donc globalement mis, dès l'origine, au service de la volonté ; pourtant, quelques très grands hommes sont capables de se soustraire à ce joug. L'entendement n'est alors que le simple « miroir clair du monde ».

Ainsi le monde, comme représentation, est donc bien sorti de la volonté. En dépit de la méfiance initiale de Schopenhauer, de prétendre ici à une causalité, celle-ci s'impose même si elle est masquée. C'est pourquoi il en résulte ce qui suit : la raison est seulement réflexion, c'est-à-dire qu'elle est une capacité tout-à-fait, et bien, < féminine » ; elle est conditionnée par l'entendement, nécessairement déterminé par la conception ; elle est donc non créatrice. Nous ne sommes pas libres, car notre conduite est naturellement déterminée par des mobiles, réels ou imaginaires ; « le caractère intelligible » qui, en quelque sorte, agit derrière l'humain, et qui est en dehors de la nécessité, apparaît dans la vie comme inné et immuable ; il est donc soumis au principe causal.
Mais à partir de ces liens de la « volonté » démoniaque, cette raison garrottée est précisément capable de s'élever jusqu'à une observation sans avoir besoin de volonté par un surcroît d'intelligence. Et en tant que pur « sujet de la connaissance », elle peut percer à jour et surmonter comme « pur eeil universel », l'effroyable puissance de la volonté, son absence de fondement et sa déraison. Cela arrive avec le génie de l'artiste qui, libéré de la volonté, est capable de représenter la nature purement et objectivement ; mais cela se produit, avant tout, dans le phénomène de la sainteté où la raison réussit à transformer l'éphémère oubli esthétique en une durable contemplation sans souhait, à percer à jour l'illusion du monde et à désavouer la volonté de vivre.

La fin est le néant que l'homme contemple après toutes les fatigues et les tourments. « Devant nous, il ne reste que le néant. Mais ce qui résiste devant cette dissolution dans le néant, notre nature, ce n'est que la volonté de vivre, la volonté d'être nous-mêmes, comme elle est notre monde... Mais notre regard peut quitter notre médiocrité et notre perplexité propres pour se tourner vers ceux qui ont surmonté le monde, chez qui la volonté est parvenue à la pleine connaissance de soi, se retrouve en tout et ensuite se désavoue elle-même librement. Dans ce cas, à la place du passage continuel du souhait à la peur, à la place de l'espoir jamais satisfait... cette paix, qui est plus haute que toute raison, cette totale tranquillité océane de l'intérieur, comme Raphaël et le Corrège l'ont représentée, se montre à nous ; seule la connaissance demeure, la volonté a disparu ».

« Mais nous regardons alors cet état avec un désir plus profond et plus douloureux auprès duquel apparaît, par contraste en pleine lumière, notre propre situation misérable et irrémédiable. Pourtant cette contemplation est la seule qui puisse durablement nous consoler, quand nous avons essentiellement reconnu d'un côté la douleur incurable et la misère infinie comme phénomènes de la volonté du monde, et que de l'autre côté, par la volonté abolie, nous voyons l'univers se fondre et le néant vide demeurer seul devant nous... Nous le reconnaissons librement : ce qui reste après l'annihilation totale de la volonté est assurément pour tous ceux qui en ont encore pleinement, un néant. Mais l'inverse aussi, est néant pour celui dont la volonté a changé de direction et a renié ce monde si réel qui est nôtre avec tous ses soleils et sa voie lactée ».

2.

Il n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage de débattre de toute la philosophie de Schopenhauer. Seuls les points qui peuvent aider à porter un jugement sur nos lois vitales et leurs expressions dans la conception du monde, la science et l'art, doivent être éclairés.

Ici, il faut préciser en tout premier lieu, la notion centrale de la philosophie schopenhauerienne : la volonté. Nous l'avons vue sous l'angle de la proposition immédiatement donnée et connue de tous. Mais quand le mot volonté est exprimé, il vient à la conscience de tout esprit impartial, c'est-à-dire que Schopenhauer n'a pas encore hypnotisé, un principe qui signifie peu de choses et qui réellement connu de « l'intérieur le plus profond » en dépit de tout égoïsme inné, parle souvent en nous. Il a, quelquefois dans l'histoire des peuples,

engendré de puissantes figures, de manière incompréhensible. On pourra évoquer la force psychique des mystiques allemands, d'un Luther, le sacrifice de beaucoup d'hommes combattant pour la représentation du « sauveur » de Nazareth, bref, toutes les personnalités qui ont incarné dans la vie la volonté libre opposée à toute violence. De là, nous pourrions peut-être penser, si nous y étions invités à chercher en nous l'essence qui est désignée par le mot volonté et doit être connue de notre « moi le plus profond » . Plus nous poursuivons la lecture de Schopenhauer, plus il ressort que cette conception de la volonté doit être fausse et enfantine. Pire, la volonté est en vérité distincte de tout phénomène, sans fondement et pleine de mystère, et, pourtant, elle peut être une puissante impulsion démoniaque sans but, titubant d'envie en envie. Elle vit dans l'homme et dans l'animal, apparaît dans la plante`et dans la pierre. Elle fait que les eaux se précipitent mugissantes au bas des rochers ; que l'aimant attire le fer, que la plante se dresse vers le ciel, que le mâle va à la femelle, qu'une créature anéantit l'autre...

Pourtant cette volonté qui est, assurément, une unité, se brise, par l'entremise des idées, en un monde physique multiple, suscite ses objectivations et « s'embrase » à son suprême degré pour devenir une lumière, l'intellect. Celui-ci en est totalement indépendant, mais est né pour la servir. Il cherche des proies dans toutes les directions pour fournir toujours une suite de vassaux à son maître tyrannique. Il ébauche le monde en tant que représentation et nous sommes témoins du fait singulier que le cerveau, qui est pourtant la condition de cette vision du temps et de l'espace, naît lui-même dans le cadre de ces deux dimensions, donc qu'il est pareillement sujet à représentation. Cela rappelle la vieille histoire qui pose le problème de savoir qui, de la poule ou de l'oeuf, était là le premier.

Au fond, Schopenhauer a déjà arrêté sa philosophie dans le premier livre de son oeuvre principale. I1 a montré que tout « d'un bout à l'autre » est représentation, que tout est conditionné par le temps, l'espace et la causalité, que nous sommes totalement enchaînés. Il n'a laissé aucune porte de secours ouverte à la raison, cet organe subalterne, et limité sa capacité toute entière à la représentation. De là découlent toutes les monstruosités ultérieures exprimées à propos de celle-ci.
Mais la volonté qui partout ailleurs (le pourquoi de cela reste un éternel mystère) suscite ses objectivations d'une manière si fonctionnelle, a commis une imprudence (qui est d'autant moins compréhensible qu'il est formellement assuré que les fonctions du corps sont liées à la volonté de manière générale et absolue) et doté le cerveau d'un « surcroît » d'intellect. Quelques hommes se rebellent subitement quand ils percent à jour la volonté fatale, renoncent à cette chose en soi et restent là en tant que pur sujet de la connaissance. Ils créent alors des chefs d'oeuvre éternels et deviennent des saints. D'où vient cette force de l'organe tertiaire, l'intellect, de pouvoir demander, soudainement, simplement l'obéissance à son invincible tyran? Nous ne le savons pas, mais sans cette affirmation l'architecture schopenhauerienne de l'aspect inconditionnel d'une volonté, des idées, des objectivations, de la situation esthétique, n'est pas exacte. Et elle ne l'est pas davantage sous l'autre forme.

Ce qu'il faut, c'est avant tout examiner, qu'en apparence, le naturel et le métaphysique sont liés dans un système unique moniste, rendu possible ici avec un jeu de deux conceptions totalement différentes, et il faut que soit définir ce que l'on entend par le terme « volonté ». Je n'ai trouvé nulle part cela affirmé avec une acuité suffisante. En vérité, Rudolf Haym dans son travail sur Schopenhauer rejette très énergiquement la volonté en tant que principe de l'explication de la nature ; J. Volkelt éclaire la discordance dans la conception de la volonté, mais veut maintenir le principe ; R. Fischer parle de la volonté aussi bien que s'il n'avait rien dit ; H.S. Chamberlain (tombant dans l'autre extrémité) rejette toute la doctrine de la volonté en général ; pourtant il me semble que partout, trop peu de poids a été accordé à la double utilisation du concept.

Quelques années avant la publication de son oeuvre maîtresse, Schopenhauer avait ressenti la volonté comme quelque chose de grand et de sacré. Il dit à ce sujet : « Ma volonté est absolue, elle est au-dessus de toute corporalité et de toute nature ; elle est originellement sacrée et sa sainteté est sans limites » . Mais ensuite cette représentation de la volonté reconnue en tant que force métaphysique change de couleur et tel un caméléon traverse dès lors toute l'oeuvre de Schopenhauer.

Schopenhauer estime par exemple que seule la volonté nous donne la sensation d'être responsables et elle seule aussi nous rend responsables, car l'intellect est un cadeau des dieux et de la nature ; cela montre qu'instinctivement on considère la volonté comme l'essence de l'homme. Le plus strictement, la volonté est prise ici dans l'acception qui va à l'encontre de la volonté de Schopenhauer qui est un mouvement égoïste inaltérable et sans but.

Ou bien, lorsque Schopenhauer propose le monde comme un tout fonctionnel, dans lequel tout s'accorde vis-à-vis de l'autre dans une « incompréhensible harmonie », cela ne s'accommode pas davantage avec une volonté aveugle. L'expédient qui consiste à dire que la volonté est en vérité déraisonnable mais se conduit pourtant « comme si » elle était raisonnable, est par trop indigent.

Quand plus loin, les idées doivent représenter les fortes et les faibles objectivations de la volonté, voilà à nouveau une capacité, un pouvoir de mesure conscient du but attribué à une essence sans but, dans l'estimation, où plus elle s'objectivise fortement, plus elle se différencie.

Et encore plus loin, toute la conception téléologique de la nature découle du système de Schopenhauer. Je ne puis comprendre une action humaine que si je peux voir son but, c'est-à-dire si je suppose une volonté agissante, aspirant au but. Mais si je considère la nature comme allant au but fixé, donc comme utilité inconsciente, je suppose un principe ordonnateur, peu importe comment il a été fait, et non une volonté sans but, aveugle, insensée.

Une chose doit donc être clairement comprise : AVEC LE SEUL MOT VOLONTE, ON DESIGNE DEUX NOTIONS FONDAMENTALES DIFFERENTES. L'une fait allusion à un principe antagoniste de toute la nature avec sa seule et unique aspiration établie pour la survie, l'autre caractérise la nature de l'égoïsme. Bref, nous devons faire la différence entre volonté et instinct. La volonté est toujours l'inverse de l'instinct et ne lui est donc pas identique comme Schopenhauer l'enseignait selon sa dogmatique moniste. LA DIFFERENCE ENTRE LA VOLONTE, L'INSTINCT ET LA FORCE D'ATTRACTION, n'est pas quantitative mais qualitative. Si je sens en moi (là Schopenhauer a raison), un désir animal, conscient ou inconscient, entièrement tourné vers le matériel, dominer invinciblement et manifester tout son but précisément pour son existence et son maintien, je peux, à condition d'être un poète, m'imaginer une semblable impulsion aussi dans le règne végétal et minéral. Mais je ne peux pas faire de cette analogie poétique le fondement d'une conception philosophique du monde. D'autant moins qu'ensuite, avec l'explication de la raison, je tombe dans un cercle vicieux sans issue.

Je suis contraint d'accepter que l'autre facteur, qui s'oppose à l'envie, incarne un autre principe ; que la raison aussi (qui est adjointe à ce principe, et peut vaincre avec son aide, que ce soit passagèrement ou pour toujours, le joug de l'instinct aveugle) est en vérité conditionnée par le cerveau et non engendrée par lui car la fonction d'un organe ne peut le représenter.

Je constate que toute ma nature volontaire est polaire, c'est-à-dire partagée en deux moitiés : l'une sensuelle et instinctive et l'autre supra-sensuelle et volontaire ; que les deux âmes, que Faust sentait dans sa poitrine, sont réellement deux principes, que seul un dogmatisme aveugle peut établir comme une âme seule et unique. Si Goethe entendait, « très bas, très distinctement », une voix qui lui disait « ce qui était à faire » et « ce qui était à fuir », la passion l'entraîna souvent dans la mauvaise direction. Le côté moral de l'homme repose donc sur le fait que celui-ci sait faire régner en lui une loi morale catégorique et qu'il sent en lui la possibilité d'y obéir. Autrement, toutes les prières ne seraient que des choses ridicules et le Christ et Kant ne devraient être que des hommes parfaitement idiots. Le devoir et le pouvoir se conditionnent l'un l'autre : sans liberté pas de sentiment de responsabilité, pas de morale, pas de culture spirituelle.

Et pour finir, Schopenhauer se désarçonne lui-même. Si l'instinct reconnu de la raison tertiaire qui, jusque là, mugit si puissamment, subitement bruit doucement et doit commencer à ronronner aimablement, c'est une conséquence, qui a donné, de temps à autre, des maux de tête à un Schopenhauer obsédé par son idée. « L'épée de jonc de la raison » (Deussen) ne peut résoudre aucun conflit universel par la seule reconnaissance ; de là découlent deux conséquences : ou on part du réel, et, avec devant les yeux des exemples de la plus sublime espèce, on reconnaît la possibilité de la victoire de la volonté sur l'instinct ; ou bien on fait un coup de force et on déclare que le monde entier ne serait pas libre, renonçant par là à toute possibilité de purification. En fonction du premier point de vue, on trouve le Christ, Léonard de Vinci, Kant, Goethe, de l'autre, les Hindous et Schopenhauer. Ce dernier permit brusquement, une fois, une apparition de la liberté dans l'univers, mais une seule fois en tant qu'« unique exception ». C'est-à-dire que le devoir sur lequel est autrement déversée la lessive de la dérision, apparaît finalement comme *Deus ex Machina ; subite*ment une force morale habite l'instinct chaotique et sans but et l'ordre universel moral, sur lequel Schopenhauer, avec raison, met beaucoup de poids, est sauvé. Normalement, la volonté originelle de Schopenhauer ne connaissait que le physique, non le moral : et maintenant apparaît le contraire.

DONC SCHOPENHAUER, QUAND IL ENSEIGNE LA NÉGATION DE LA VOLONTÉ, VEUT AUSSI EXPRIMER LE DÉSAVEU DE L'INSTINCT ET L'AFFIRMATION DE LA VOLONTÉ. Mais ceci est une inconséquence du système entier et l'arrache complètement à ses gonds. Schopenhauer, toute sa vie durant, s'est fait le champion, avec tant d'ardeur et d'énergie, de l'affirmation selon laquelle l'instinct constitue l'essence de l'univers et de l'homme et est identique à la volonté ; ce qu'il admet, par bonheur il est vrai mais incompatiblement avec son système, c'est que cette volonté est en même temps une volonté morale libératrice, que l'homme en dehors de l'impulsion et de l'entendement tertiaire représente encore quelque chose de tout autre. La volonté morale, telle qu'elle apparaît dans le dernier livre du *Monde comme volonté et représentation* désavoue toute la doctrine de ses premiers livres et Schopenhauer confessa plus tard dans une lettre, assailli par des questions embarrassantes, que « la chose en soi est assurément une espèce de miracle... ».

Cette conception universelle moniste forcée est largement béante et à aucun moment, elle n'est capable de mieux s'assembler. Ce que Schopenhauer plus tard dit de l'individualité de la chose en soi et de son

immortalité, est beau et fait honneur à son occasionnelle victoire sur lui-même mais ne rime justement pas avec la continuelle moquerie sur celle-ci. Il dit : « ... il s'ensuit, que l'individualité ne repose pas seulement sur le *principio individuationis* (principe d'individuation) et par là n'est pas tout-à-fait un simple phénomène, mais au contraire qu'elle prend racine dans la chose en soi, dans la volonté de l'individu, car son caractère lui-même est individuel. Mais savoir à quelle profondeur s'enfoncent ces racines est du domaine des questions auxquelles je n'essayerai pas de donner une réponse » (13). Cela est écrit par l'homme, qui sa vie durant, affirma le principe moniste de l'univers, donc qu'il avait trouvé la pierre philosophale et invectiva ceux qui ne voulaient pas inconditionnellement admettre cela comme valable.

Si l'instinct, déguisé en volonté, doit absolument représenter un principe « unitaire », il ne s'agit pas, pour autant, de l'unité de tout l'homme, mais seulement du rappel d'un aspect de celui-ci, le naturel. Schopenhauer a entrepris de soutenir cela brillamment. Comme il déchiffra l'instinct en tant que principe plus ou moins saillant, sa doctrine n'est pas en fait un monisme matérialiste mais bien un monisme naturaliste. Et comme Schopenhauer n'a pas été une ombre pâle, mais bien une puissante personnalité, j'ajouterai encore quelques mots sur lui car les natures schopenhaueriennes ne sont pas rares dans le peuple allemand.

3.

On se prête souvent à des comparaisons entre l'homme et l'oeuvre, d'une part, en éclairant les flagrantes contradictions, mais aussi en envisageant, d'autre part, la concordance démontrée de beaucoup de doctrines avec la personnalité. Et c'est vrai : l'homme, qui se considérait très sérieusement comme un fondateur de religion et prêchait le désaveu du monde, vécut une vie, sans souci, de patricien bien établi et était affligé d'une peur grotesque pour sa prospérité. Il quitta Berlin à cause d'un mauvais rêve, par crainte du choléra. Il vécut à Francfort au rez-de-chaussée pour pouvoir se sauver rapidement en cas d'incendie. Il emportait en tous lieux une coupe avec lui pour ne pas s'exposer à une infection contagieuse en buvant dans un verre peut-être mal lavé .... Là, sa « volonté » va, avec une force croissante, jusqu'à la morbidité. Schopenhauer était possédé d'une peur franchement démoniaque de la mort. Il était d'un égoïsme brutal et rempli d'une rage indicible contre tous ceux qui avaient à objecter contre lui. Mais dans le même temps, il fut un intellectuel universel, dont les vues géniales et les traits d'esprit donneront des éclaircissements psychologiques à des milliers de gens jusqu'à nos jours. Il explicitera merveilleusement maintes questions et il écrivait un allemand d'un éclat, d'une couleur et d'une clarté rare, même parmi les plus grands.

Par contre, il a rarement ressenti la voix basse, intelligible, celle de Goethe et Kant ; elle apparaît simplement comme un désir indéterminé. II ne pouvait saisir la finesse de Schleiermacher et la grandeur de Fichte ; il était écrasé et étouffé par la maladie d'une considérable présomption et ne parlait qu'avec une joie maligne de ces faibles qu'il rencontrait dans la vie. Dire de l'homme qu'il n'est pas un livre raffiné, mais un produit de la nature avec sa « contradiction », sont des propos qui ne peuvent aller à personne mieux qu'à Arthur Schopenhauer ; rarement ce conflit n'oppose aussi puissamment, dans un coeur, l'instinct, l'intelligence et la volonté. En prenant de l'âge, il sentit avec plaisir fléchir son instinct sensuel et ainsi diminuèrent peu à peu, de façon marquante, les célèbres sentences en faveur d'un pessimisme fondamental (dans le sens d'amertume). A 70 ans il écrit : « Que l'ancien testament (juif), à deux endroits, parle de 70 à 80 ans ne me tracasserait pas trop, mais Hérodote dit la même chose aussi à deux reprises. C'est déjà plus important. Seules les saintes Upanishads disent par deux fois
cent ans c'est la vie d'un homme... C'est une consolation » (14).

Antérieurement, Schopenhauer avait pourtant perçu profondément le combat intérieur de deux natures d'une manière catégorique ; aussi, son oeuvre principale n'a pas, comme le prétendent certains philosophes superficiels (Fischer), été écrite par un spectateur contemplant le théâtre de la vie, mais par un acteur saisi par le démon. Autrement il aurait, en tant qu'intellect, aperçu facilement les gouffres de son oeuvre ; or, ils étaient le reflet d'une expérience véritable. Comme Schopenhauer se sentait lui même tordu sous une forte impulsion, il lui sembla aussi que le monde qui l'entourait était inévitablement en proie à la même force. Et voyant son intellect s'élargir, il le laissa aussi, dans son oeuvre, secouer, théoriquement en totalité, le joug de l'instinct. Enfin, ne possédant lui-même qu'un vague sentiment impuissant de la volonté libre, l'ordre universel moral ne lui apparut, finalement, que très timidement. Que la connaissance de l'instinct puisse, seule, le maîtriser, Schopenhauer l'a prêché par désir mais lui même, en dépit de toute compréhension, n'a pu le réaliser. Et si une telle intelligence n'a pu le réussir, alors cette grandiose confession (et « l'univers en tant que volonté et représentation » en est une) se condamne elle même. Schopenhauer n'a pas vu ou, par attachement maladif à une conception dogmatique, n'a pas voulu reconnaître qu'un docte examen philosophique théorique, seul, ne peut jamais être utile, mais bien l'apparition d'un facteur dont ont disposé les personnalités véritablement marquantes, la volonté maîtrisant et surmontant l'instinct.

Lorsque Bouddha reconnaît l'instinct comme douleur ce n'est qu'un côté de sa nature ; mais quand il le repousse par l'acte vécu, c'est l'autre côté, volontaire. Quand le Christ s'élève contre le « nid de vipères », quand

il accepte la mort à cause d'une idée, c'est l'effet d'un principe de la liberté antagoniste de l'instinct de vie qui ne souffre aucune répudiation dans l'univers et qui n'est pas fondé sur l'intelligence seule.
« La conscience autonome », telle que Goethe l'a comprise, apparaît comme le « soleil du jour moral » dans le phénomène, comme un principe que Schopenhauer croyait avoir surmonté, cependant qu'il l'introduisait en contrebande dans l'instinct pour ensuite laisser les deux chatoyer pêle-mêle. La philosophie d'Arthur Schopenhauer est un récipient maintenu par la bande de fer de sa robuste individualité et rempli de beaucoup de choses savoureuses. Maintenant que le bandeau est tombé, toutes les parties sont mélangées, aussi belles qu'elles soient.

La personnalité n'a pas suffi pour une oeuvre accomplie et équilibrée, et la philosophie de Schopenhauer fut le rêve tragique d'un chercheur désespéré. La volonté, dans ses manifestations éparpillées et sur les hasards de laquelle « le génial esprit universel joue sa mélodie pleine de sens » ne peut qu'être une volonté géniale. Mais la volonté, qui n'est qu'une impulsion aveugle, sans but, sans raison, est un instinct purement animal. L'une est créatrice de valeurs, l'autre est un principe infécond, dégradant. L'une nous révèle la dignité dans l'essence humaine, la seconde en est le côté négatif. Tous les grands artistes et saints possèdent la première, ils l'ont façonnée dans l'action en tant qu'oeuvres d'art et en tant que vie. Par elle et par la raison constructrice d'idées, ils ont dirigé l'instinct sur un chemin où, en tant que matériel de leurs activités, il a trouvé sa place appropriée. Arthur Schopenhauer voulait aussi cela et s'y déroba parce qu'en lui la volonté fit défaut à l'intellect. C'est la tragédie de sa vie et de son oeuvre. Et comme victime d'un tel drame, Schopenhauer se verra toujours assuré de notre respect, exemple d'un héroïque (et par sa puissance, véritablement occidental) combat pour l'essence de cet univers ; un homme a ici tout joué sur une carte et celle-ci a manqué son coup. Les reprises désespérées vers les hauteurs finissent toujours par une rechute dans le néant. Mais pourtant le Schopenhauer non-hindou avoua aussi que le plus haut qu'un homme puisse atteindre était « une existence héroïque ». On ne peut trouver une plus belle profession de foi nordique. Et c'est pourquoi Arthur Schopenhauer est aussi des nôtres.

4.

En fonction de ce que je souhaite dire dans ce livre, l'exposé, ci-dessus sur la philosophie de Schopenhauer me paraît particulièrement important. Ses écrits occupent aujourd'hui non seulement la table du professeur, mais aussi celle de l'homme d'affaires ; ils ont fait leur chemin jusqu'au cercle les plus lointains grâce à leur style brillant et leur art de persuasion séduisant. La notion de « volonté » est par conséquent omniprésente et est bien, la plupart du temps, comprise dans le sens schopenhauerien comme un instinct aveugle, même si une autre conception, à moitié inconsciente, l'accompagne. Cette notion de volonté méritait un bref examen pour montrer sa contradiction intrinsèque, relative à elle en tant qu'instinct ne signifiant rien d'autre. La volonté doit être comprise dans son ancienne pureté comme un prïncipe du domaine de la liberté, agissant à l'encontre de l'instinct égoïste, comme Kant et Fichte le pensaient, si l'on veut garantir un principe fondamental pour un sentiment nordique de vie. Mais cet exposé a aussi une importance primordiale pour la compréhension de l'art occidental et, son influence psychologique. Si je parle d'une conception artistique esthétique volontaire, je ne veux pas avancer l'impossible affirmation selon laquelle l'art doit agir sur l'instinct, la « volonté » de Schopenhauer, mais au contraire que les oeuvres d'art, et particulièrement un groupe déterminé d'entre elles, ne sont pas seulement (ou pas du tout) tournées vers le sujet de la connaissance abîmé dans un état contemplatif, mais tendent précisément au réveil d'une activité spirituelle, d'une volonté.
Un des plus importants jugements, dans l'essence de tout l'humain, est la reconnaissance du fait qu'il est une créature en formation. L'aspiration à la transformation est à la base de toute son activité psychique et raisonnée ; de cette manière seule, il peut s'emparer de l'univers qui l'entoure, le comprendre en tant qu'unité. Mais il façonne aussi son intérieur propre avec ses forces et projette cet acte à l'extérieur en tant que religion, morale, art, principe scientifique, philosophie. Cinq tendances coexistent en l'homme ; chacune exige une réponse. Dans l'art, il cherche la forme intérieure et extérieure, dans la science, la vérité, par la rencontre du jugement et des phénomènes naturels ; de la religion, il attend un pénétrant symbole du surnaturel ; dans la philosophie, il demande l'harmonie du vouloir et de la connaissance, de la religion et de la science. Dans la morale, il crée les nécessaires règles de sa conduite.

Chaque fois que l'homme entre dans l'un de ces cinq domaines, s'exprime une forme dirigée différemment, une volonté d'une autre activité. Cette aspiration du vouloir et de la connaissance n'est pas à interpréter par la nature ; ce sont des tendances qui s'opposent à l'instinct et à sa satisfaction, soit d'une manière indifférente (science, philosophie), soit, prêtes au combat (religion, morale) ou les deux, intervenant alors directement dans le domaine de leur réalisation (art). Une nette distinction de ces dispositions diverses des forces spirituelles provenant de la volonté et de la raison et se réunissant dans l'âme, dans la personnalité, signifie la condition

première d'une véritable culture, leur formation vitale unitaire, le « mythe » d'une race. La différenciation peut être accomplie naïvement et inconsciemment, ou philosophiquement et consciemment ; mais de la manière dont cela se passe et de la couleur de l'accentuation de la tendance isolée dépendent la mutiplicité, la richesse de rapports d'une culture, en tant qu'expression d'une race psychiquement déterminée.

III. Style de la personnalité et style de l'objectivité

1.

L'espace est une unité de temps, le temps une suite. Le premier n'est représentable qu'immobile. Le second n'est appréhensible qu'en mouvement. C'est pourquoi une âme artistique statique préférera toujours les arts d'espace et, dans les autres, il accentuera plus un parallélisme qu'une alternance. Une force créatrice artistique dynamique cherchera à réaliser toutes les qualités du mouvement intérieur et extérieur, c'est-à-dire à se saisir particulièrement des arts temporels (musique, drame) et aussi à représenter, dans les arts spatiaux, le développement, le devenir ; elle s'efforcera même dans l'unité du temps de compresser en un instant, passé, présent et avenir. Par exemple, la peinture de l'Europe est principalement un art du portrait. Cela signifie que dans une forme nécessairement spatiale d'une unité du temps, le suprême mouvement intérieur doit passer par enchantement
la dynamique de toute une vie vécue en un instant. La nature de l'art de Rembrandt, de Vinci, de Michel-Ange était ainsi. La dynamique est toujours une décharge de volonté, dans l'art aussi.
Ces réflexions sont fondamentales pour comprendre l'essence de l'Antiquité et de l'Europe quand on a saisis qu'artistiquement l'Hellade était statique, et l'Europe est dynamique et volontaire. Les conséquences de ces dispositions psychiques différentes furent deux types de style que j'appellerai style d'objectivité et style de personnalité.

Tout chercheur, envisageant sérieusement l'ensemble des lois artistiques, s'est vu contraint de'reconnaître au moins une dualité de la création. Comme l'a établi l'exposé sur la notion de volonté de Schopenhauer, sa doctrine métaphysique se perd dans un mélange artificiel de deux tendances volontaires. L'instinct et la volonté présentent un front commun devant l'intellect ; ils sont, en vérité, tous deux des désirs, mais tendent à partir dans des directions opposées. L'oeuvre d'art en tant que telle est pratiquement toujours une forme libre, mais, ici aussi cette volonté originelle de forme se divise au moins en deux courants de force. Encore une fois, ce n'est pas une découverte. On nomma entre autres l'une des espèces d'oeuvre d'art, apollinienne, l'autre, dionysiaque et l'on voulut caractériser, ainsi, aussi bien une différence de sentiment qu'une différence de style. Cette détermination de Nietzsche avait sa justification dans le cadre de l'art grec. Mais il était fondamentalement faux de reporter ces idées, indissolublement liées à l'esprit de l'Hellade, sur l'art d'autres peuples. L'art occidentalo-nordique n'est jamais apollinien, qui veut dire serein, dosé, harmoniquement formel, et jamais dionysien, c'est-à-dire suscité exclusivement par le sensuel, l'extatique. On ne peut même pas trouver de mots allemands pour appréhender exactement le souffle génial de l'art hellène. Il faut avoir contemplé Callicrate, Phidias, Praxitèle, Homère et Eschyle, le culte grec des ancêtres et les bacchanales, les tombeaux et la croyance en l'immortalité, pour comprendre ce qu'apollinien et dionysien signifient. Il fut impossible de transmettre cette autre expression psychique à l'art allemand et cela n'a fait que semer la confusion.

Schiller a, de son côté, essayé d'interpréter la dualité de la création artistique (en se limitant à la poésie) par le naïf et le sentimental. Il s'est par là engagé dans plusieurs impasses. Ainsi, s'est-il vu contraint, par exemple, de qualifier Homère et Shakespeare de poétes naïfs. Seule sa fine intelligence l'a toujours tiré du mauvais pas. Et même s'il s'en tient au dogme de la contemplation esthétique, il y a pourtant dans chacun de ses traités un si grand nombre d'observations profondes concernant notre essence, que chaque Allemand devrait connaître ses *Aesthetischen Briefe* (Lettres esthétiques), *Uber naive und sentimentalische Dichtkunst* (Sur l'art poétique naïf et sentimental), *Uber Anmut und 1%Yürde* (Sur la grâce et la dignité), *Uber das Pathetische* (Sur le pathétique et les *Gedanken ûber den Gebrauch des Gemeinen und Niedrigen in der Kunst* (Pensées sur l'emploi du commun et du vulgaire dans l'art).

La dichotomie classique entre un style idéaliste et un style naturaliste n'est ni formellement instructive, ni d'une autre manière productive, car l'art germanique a toujours été les deux simultanément. Ainsi, on voit un Vinci recommandant à ses élèves d'étudier les taches de poussière sur le mur et représentant, dans le même temps, la tête du Christ ; un Dürer peignant avec une fidélité microscopique un lièvre ou une aile d'oiseau et

créant *Le chevalier, la mort et le diable* et *La petite Passion,* étaient en même temps « idéalistes » et « naturalistes ». Rembrandt ne craignait pas de peindre aussi des hommes bestiaux : il est pourtant le créateur de *L'enfant prodigue.* Grünewald ne nous épargna aucune représentation du martyre corporel et réalisa néanmoins sa Ré4,zc; *rection;* Goethe versifia aussi bien le sabbat du Blocksberg que le *chorus mysticus* dans une oeuvre.

L'art européen n'a jamais été une idéalisation dans le sens douceâtre habituel, ni une esquive ou un adoucissement peureux de la nature. Le chemin de la formation des artistes occidentaux passe, au contraire, à travers la nature. Avant d'être surmontée, elle était déjà inexorablement exprimée.
Ce n'était pas l'idéal d'harmonie et de beauté de l'Antiquité qui régnait sur l'Europe, mais celui d'une nouvelle volonté esthétique s'incarnant vigoureusement.

C'est pourquoi, pour découvrir l'essence de notre art, on ne peut pas considérer une philosophie du beau immuablement statique et de l'harmonieux, c'est-à-dire utiliser l'échelle acquise de l'Antiquité. La notion du beau doit s'étendre, pour pouvoir, finalement, être utilisable. A côté de l'idéal racial nordique, le seul beau admissible ne peut être que le rayonnement intérieur d'une volonté significative perçant à travers la matière.

La beauté de la IXe *symphonie* est, intrinsèquement, autre que celle d'un temple grec ; la tête du Titus de Rembrandt à Saint-Petersbourg dégage l'image d'une belle âme différente de celle de l'Apollon de Praxitèle.

La beauté grecque est la forme corporelle, la beauté germanique est le façonnement de l'âme. L'une signifie un équilibre extérieur, l'autre, une loi intérieure. L'une est le résultat d'un style objectif, l'autre d'un style personnel.

Une distinction entre un style standardisant et un autre individualisant est aussi une formule souvent utilisée. Et puisque l'on ne cherche pas, habituellement, plus loin, ni plus profondément, on entend que l'artiste standardisant cherche seulement à figurer les grands traits du caractère en faisant abstraction des contingences, et que l'artiste individualisant, par contre, apprécie ces caractéristiques arbitraires et ces originalités précisément. Avec un tel système, le problème du style n'est que saisi comme méthode et non en tant que nécessité artistique. On peut alors suivre, pendant des pages d'exégèse, comment tel artiste s'est tantôt essayé à un style, tantôt à un autre pour travailler « dans son esprit ». Le fait qu'il s'agisse d'un processus intérieur sera la plupart du temps délaissé et ainsi de grands érudits en arrivent même à la conclusion que *Faust* est dans sa première partie le résultat d'un style individualisant, et dans la deuxième celui d'un style standardisant.
Le devenir intérieur d'une personnalité ne peut naturellement pas être compris de cette manière. Car si on assimile personnalité, individualité et subjectivité, on engendre nécessairement confusion sur confusion.

Le style standardisant et le style individualisant ne sont pas les deux méthodes dont useraient les hommes de tous les peuples en fonction de leurs besoins, mais le style d'objectivité et le style de personnalité sont les lois essentielles de la création artistique de peuple que chaque artiste doit ensuite déterminer, lui-même, dans un sens plus étroit.

Les synonymes n'ont jamais la même valeur que leur équivalent. Chaque terme recouvre différentes nuances de sens, selon le contexte. Toujours est-il qu'on doit s'accorder sur le sens à donner à une explication, et choisir si possible d'autres mots pour les autres nuances. La personnalité (volonté plus raison) est la force opposée à la matière, la représentante du métaphysique dans l'homme, et en réduisant encore, elle est l'activité intérieure et infatigable de l'essence intérieure, l'énigme originelle (le phénomène originel) de l'âme germanique. La personne (instinct plus intelligence) est la structure de l'homme et ses intérêts. L'individualité est la fusion de la personne et de la personnalité. Le traitement « individuel » s'étend à cette unité ; le « personnel » à la personnalité et la représentation subjective aux mobiles compréhensibles de la personne.

L'objet est toujours le monde. Puis, l'homme aussi, en tant que personne. la force de l'objectivité de l'art dépend de la vigueur et de la diversité de ces prises de position.

Tous ceux, qui, jusqu'à présent, ont trouvé une différence essentielle entre les directions objective et subjective de la création, se sont vus amener, par ces recherches réductionnistes, à n'opposer que l'objectivité à la subjectivité, c'est-à-dire, l'arbitraire relatif à la disposition d'esprit sans force constructive de style, contre la valeur de l'objet. On en vint donc, pour préserver les grands artistes de cette interprétation, à déclarer que « l'objectivité claire comme le cristal » était leur essence et à en faire l'unique mesure de l'art suprême. D'une analyse trop succinte résulta une synthèse défectueuse, unilatérale, un court-circuit intellectuel. Il convient de se débarrasser de ce dogme de l'universalité de la mesure de « l'objectivité » .

Goethe a dit un jour un mot très remarquable : à chaque volonté personnelle correspond quelque chose d'objectif dans la nature, c'est-à-dire que chaque volonté personnelle artistique pourrait être convertie en quelque chose d'objectif conforme à la loi, en quelque chose d'organique légitime, ou y trouverait son pendant. Cette

prise de position, fortement déterminée, vis-à-vis du monde matériel, a conduit aux grandes réalisations, se développant de l'intérieur, du Roman et du Gothique, qui sont uniques par leur unité interne. Cette perception de la nature des cathédrales de Reims, Ulm, Strasbourg, nous a longtemps empêchés de remarquer la force nécessaires pour le travail de ces pierres. Nous n'avons pas tenu compte de la grande puissance créatrice, de la suprême force artistique intérieure qui était la condition essentielle pour mettre la matière brute au service d'une idée qui manifestement agissait contre la nature. Car soyons clairs : tirer de la pierre des modèles ajourés de dentelle, et en faire des tours n'était pas encore venu de cette manière à l'idée d'un seul peuple. Avant le bloc de pierre, le relief, la sculpture était l'art architectural. Dans le gothique, un nouvel esprit apparut. Et pourtant la cathédrale de Strasbourg existe ; elle est là, comme sortie du sol, elle agit objectivement, c'est-à-dire matériellement, en conformité avec la loi.

On trouve ici un remarquable rapport, ouvrant dans tous les domaines de nouveaux horizons pour de plus profondes recherches. La plus énergique personnalité artistique agit partout comme centre de gravité, c'est-à-dire, une légitimité vivante se justifiant en elle-même. Si après quelques puissants essais, elle s'est appropriée le moyen de maîtriser la matière, alors l'oeuvre d'art est à la fin une création agissant organiquement. La véritable personnalité est, au début, hostile vis-à-vis de l'objet à contraindre, ensuite celui-ci est obligé de répondre à une volonté formelle et quand cela s'est produit, le style de la personnalité en est le résultat.

Le subjectif n'est pas commandé par une orientation de la volonté (même pas dans l'oeuvre isolée), mais par des contingences intérieures et extérieures. Le subjectivisme signifie, à tout égard et dans tout domaine, le viol aussi bien de la personnalité que de l'objet, de « la chose » ; il est parfois une pièce grâcieuse ou une chose informe, rebutante (quant à la forme) puis à nouveau une taquinerie sensuelle, une anarchie démente ou une concupiscence effrénée (en tant que sentiment), pourtant l'un comme l'autre, sans légitimité intérieure ou extérieure, sans fond intérieur, ni forme extérieure. Le subjectivisme, en tant que problème philosophique comme en tant que problème purement artistique, est le produit d'une stérilité intérieure (le croisement des races) d'un peuple, d'une individualité, de toute une époque ou d'une façon générale, le symbole d'un écroulement psycho-racial.

2.

Artistiquement parlant, nulle part l'opposition entre la statique et la dynamique n'est plus claire que dans les architectures grecque et gothique. Dans le cadre de toute la construction nordique, ces deux forces sont les expressions les plus rigoureusement contrastées qu'on puisse imaginer de la volonté créatrice. Le gothique est le seul essai sérieux (qui en plus ait réussi) dans toute l'histoire de l'art de bâtir, de donner forme à un art spatial issu d'une perception temporelle métaphysique. La nature du temps est conditionnée par une direction qui s'oppose aux trois dimensions de l'espace. Le gothique ne connaît qu'une simultanéité des forces, une aspiration unidirectionnelle. C'est pourquoi il se bat aussi bien avec la matière, le bloc de pierre, la charge horizontale, l'appui vertical (arc-boutant, contrefort) qu'avec le milieu ordonné par l'espace, la surface des murs, les plafonds. Le gothique est l'accomplissement d'un désir en constante progression ; il est la première incarnation dans la pierre de l'âme dynamique, plus tard, la peinture essaiera, à nouveau, de l'incarner, mais, elle ne se réalisera pleinement, par la suite, que dans la musique, et partiellement dans le drame. Déjà, en partant de ce point de vue général, le gothique est au suprême degré, quelque chose de personnel : caractère éternel irrationnel et volontaire de l'Europe sous la forme ponctuelle d'une de ses oscillations cycliques.

Naturellement le temple grec était aussi l'expression du sentiment d'un peuple et, par conséquent, dans un certain sens, celle d'une personnalité. Mais si nous comprenons toujours (et cela doit maintenant l'être) sous le vocable « personnalité » une opposition à la matière, un effort infatigable d'une activité offensive pour façonner cette matière en un symbole du vouloir intérieur et d'une force artistique de forme, nous ne trouverons cette volonté qu'en faible quantité dans le temple grec : ce dernier fut en fait bâti en l'honneur d'un dieu ; même s'il abritait une statue de ce dieu, ce n'était pourtant pas cet espace intérieur, par là sanctifié, mais une forme d'ensemble extérieure. Le bâtiment entier est ressenti, de prime abord, comme une partie de la plastique et, en vérité, comme une organisation angulaire d'un espace ne se justifiant pas en dehors d'elle-même. Le temple grec se dresse isolé, il ne présente aucune relation nécessaire avec son entourage, et doit, malgré une façade principale, être observé de tous côtés. La construction classique dorique est la mise en forme de l'espace, comme en soi la plus accomplie. L'assemblage des partie détachées dissimule l'ensemble du tout. Il n'y a aucune ligne, aucun ornement qui transcende la forme du temple. Tout est épuré, immédiatement appréhensible, ou encore, simplement fonctionnel. Charge et appui sont exprimés de la manière la plus claire et se trouvent l'un et l'autre en parfait équilibre.

L'ensemble architectural est tripartite : le toit pesant avec ses frises et ses architraves, la rangée de colonnes portantes, le soubassement à gradins largement étalé. L'oeuvre entière devant être saisie comme un tout, la colonne dorique classique, par exemple, est sans base. Si le Grec avait considéré le détail, la base aurait tout de suite été utilisée (comme, plus tard, à l'époque du ionique et de la Renaissance). Pourtant, au temps du dorique, tout le soubassement constituait la base de toutes les rangées de colonnes et de la charge transmise par elles.

Le poids du toit était supporté par les colonnes en divers points isolés. Le chapiteau dorique fait ici office d'appui. Dans son tracé, il suit la ligne de force mathématique et représente, jusque dans la dernière trajectoire de ces traits, la plus géniale création d'une volonté de style, tendant à l'esprit pratique. La fonction de soutien des colonnes est signalée par un léger renflement du fût. L'horizontalité de la charge est encore accentuée par la division en trois de l'architrave, tandis que le surplomb de la saillie de la corniche est symbolisé par les gouttes. Au-dessus domine la libre finition de la cimaise, donnant un léger mouvement à l'espace. Sur les angles et à la pointe du fronton, les acrotères constituent un point de repos. Pour des raisons statiques et esthétiques, les colonnes d'angle sont un peu renforcées et courbées vers l'extérieur ; par expérience des perspectives, les degrés ne sont pas rigoureusement posés à l'horizontale. Nous trouvons partout une volonté de l'artiste aspirant à l'expression de l'objectif et, en même temps, un génie formel. Les variations des proportions des rangées de colonnes, l'introduction des plus riches ornements sur le fronton, sur la frise, et l'allègement du ionique, tout cela n'a pas changé l'essentiel du style grec persistant. A travers plus d'un demi millénaire, le clair et libre génie grec a élaboré ce principe fondamental reconnu comme parfait et laisse des traces manifestes, partout où il pouvait s'exercer.
Ce qui parle dans ces pierres, ce n'est pas un élan intérieur, à nouveau ressenti en permanence, et à peine un esprit personnel dans notre sens propre. Il n'y a là rien de subjectif, et rien qui s'exprime sensiblement : ce n'est que l'esprit né de l'objectivité artistique une seule fois dans cette perfection.

Le gothique aussi reconnaît naturellement des conditions objectives préalables : la construction techniquement pure. On a même essayé de « l'expliquer » avec de véritables considérations d'ingénieurs. Mais pour l'esprit germanique (le gothique appartient à l'époque germanique de l'Europe nordique, au contraire de l'époque allemande qui commença en conscience avec le XVIIIe, mais s'éveille seulement aujourd'hui clairement), les nouvelles découvertes techniques comme l'arc brisé, le contrefort, la voûte à nervures, n'étaient pourtant qu'un moyen vers le but : la réalisation d'un nouveau « vouloir », et non l'objet même. Cette nouvelle volonté s'attaqua souverainement aux formes antérieures et il est compréhensible que les artistes, philosophes et esthéticiens, qui leur rendaient grâce, aient crié « au viol brutal de la beauté grecque » . En réalité, tous les éléments de forme précédents changèrent seulement de fonction. La colonne, servant autrefois d'appui compact, perdit son autonomie en tant que membre isolé. Elle fut associée à d'autres dans un ensemble de piliers et étirée au possible vers le haut. Le chapiteau de ce faisceau n'est pas conçu comme le soutien d'une charge, mais plutôt comme un battement de mesure dans le flot des lignes. Il devient essentiellement l'accentuation du point de départ de l'arc brisé, richement élaboré. D'une donnée purement statique naît, là aussi, une fonction dynamique.
Tous les avantages techniques de la nouvelle manière de construire furent, à cette occasion, clairement reconnus et utilisés. La possibilité pour une même hauteur d'arc de recouvrir des espaces inégalement grands, de faire porter la pression de la voûte par les arêtes de voûtes sur quelques points seulement, de faire amortir celle-ci par les arc-boutants et la transmettre aux solides contreforts... ce tout nouveau jeu des forces suscita de nouvelles bases de construction et requit des solutions qui ne peuvent être estimées qu'en partant de leur particularité psycho-technique, et non brouillées par l'échelle grecque. Quand, par exemple, Schopenhauer affirme que l'essence de l'architecture consiste à permettre l'expression aussi nette que possible du rapport réciproque de la charge et du soutien de l'appui, que d'un autre côté cela se produit au mieux par le rapport des horizontales et des verticales, il est totalement sous l'influence grecque. Le jeu des pressions et contre-pressions est, dans le gothique, beaucoup plus vivant et varié que dans la construction du temple grec. Partant de ce point de vue, la solution grecque est indigente et limitée, plus statique que dynamique : elle est inerte, et non un fleuve de lignes fluides. En plus, on trouve, chez les architectes gothiques, une application consciente d'un rythme harmonieux, sensible, mais discret. Ainsi, par exemple, les lignes de jonction entre le sommet et le point de départ de l'arc de la nef centrale et les lignes, qui conduisent au chapiteau du faisceau de piliers voisin, forment toujours des parallèles. En prolongeant la première ligne nommée, on atteint le pied de la colonne de la nef latérale. Ces mêmes considérations se retrouvent dans le dessin des façades latérales et dans toute la construction extérieure. Un ne peut donc douter que l'objectif de la construction n'ait jamais été négligé. Comment les tours auraient-elles alors pu s'élever? Malgré tout, cela n'a été qu'un moyen vers le but. Car toute la matière est subordonnée à une volonté déterminée. Celle-ci s'arracha à la terre, elle ne voulut plus rien savoir de la pression de la charge horizontale, elle voulut maîtriser toute pesanteur terrestre, surtout sans montrer un assemblage fonctionnel de la matière, mais l'effet d'une émotion psychique tout-à-fait déterminée. Elle ne chercha pas de modèle, et prit souverainement les matériaux qui se trouvaient là, les éprouva et les marqua de son sceau : elle était une personnalité. Par la transmission oblique de la force, la réalisation de cette idée fut, pour la première fois, rendue possible. Un arc brisé, sublimement dessiné, s'élève à partir de contreforts articulés. Cette ligne ascendante est continuée par le toit pointu, puis finalement reprise par la tour qui, par le plus fin ouvrage, devient plus légère au fur et à mesure qu'elle monte et se volatilise. Seules les surfaces du dôme rappellent une dernière impression de lourdeur. C'est pourquoi, tous les efforts sont faits ici, pour l'alléger au maximum : des fleurs en croix sont intégrées au profil pour briser la ligne rappelant la charge... La surface elle-même est percée ou totalement remplacée par des motifs verticaux comme dans la

cathédrale d'Anvers. Même aujourd'hui, on n'a pas encore pu mesurer ce qu'a réalisé là une volonté opiniâtre, négligeant la pesanteur, et, passe sans les comprendre, devant les oeuvres gothiques miraculeuses. Peu de gens se recueillent devant ces témoignages d'un grand esprit, celui du puissant « Moyen-âge » si décrié, mais pourtant véritablement germanique sous de multiples aspects. Si, à nouveau, une grande foi authentique devait pénétrer dans nos coeurs, « l'âme gothique » se réveillerait sous une nouvelle forme. Actuellement, elle survole encore d'autres domaines.

La quête intellectuelle de l'essence du gothique est terminée. On découvre ses racines dans le nord de la France. A cette époque, les ancêtres des Huguenots n'avaient pas encore été chassés, la guillotine n'avait pas répandu le précieux sang nordique. L'empire des Francs continuait de vivre au rythme occidental. Mais lentement s'avançaient les éléments du sud-est « romain », méditerranéen et alpin qui, plus tard, se mélangèrent au germanique. Le Français est le résultat de cette rencontre , il fut à son « apogée » au XVII` et XVIIIe siècles. Quelques grands esprits se tournent encore aujourd'hui avec nostalgie vers le passé englouti. Ce sont les témoins d'un sang qui se perd.

Mais si, au Moyen-âge, la France du nord était encore presque entièrement germanique, des différences certaines s'étaient déjà manifestées entre le gothique français et l'allemand. Notre Dame de Paris, par exemple, exprime puissamment un désir d'élévation, tout comme y tendent les cathédrales de Reims, d'Amiens, de Rouen. Mais toutes sont bâties sur le même type fondamental elles ont trois nefs, avec un choeur hexagonal, et un pittoresque déambulatoire ; elles ont toujours deux tours. Leur façade principale conserve, en outre, la division tripartite dans le portail, la rosace, la galerie royale avec des lignes horizontales de séparation. L'esprit gothique n'a pas réussi à percer complètement. En Allemagne, nous trouvons une plus grande diversité. Le choeur est tantôt hexagonal, tantôt carré. Les proportions diffèrent considérablement les unes des autres, des églises à plusieurs nefs de même hauteur apparaissent (même hauteur de nef) comme la belle sainte Elisabeth de Marbourg ; Ulrich von Ensingen construisit une cathédrale à cinq nefs, surmontée d'une seule tour (Ulm). Plus rapidement qu'en France, l'arc devint de plus en plus aigu, le mur disparut presque totalement, un fronton, toujours plus finement travaillé, surplombait le portail, la ligne horizontale quitta la façade, le bâtiment central, entre les tours, fut rétréci. Il ne resta finalement partout qu'un élan vers le ciel. Les profils l'expriment, les sculptures ajoutées suivent la ligne artistique de construction, et un travail de dentelle de pierre, se moquant de toute pesanteur, se dresse sur le mur. Les lumières se répandent dans les travées, jouant la même symphonie puissante. Leur scintillement irréel fait disparaître le dernier souvenir terrestre (15).

A la différence du temple grec, le gothique atteint son apogée dans l'architecture intérieure. Les grandes ouvertures et leurs vitraux, qui font éclater volontairement les murs écrasants, font de la même façon disparaître, par leurs couleurs et effets de lumière, le sentiment d'emprisonnement. Ainsi, on introduit, consciemment, le mouvement dans la tranquillité de l'espace, pour ainsi dire le sentiment du temps dans un art spatial. Le jeu du soleil, à travers les verrières colorées, provoque, par la mobilité, un effet contraire de celui du Parthénon, où la couleur n'était rien d'autre que des surfaces teintées tranchant les unes des autres spatialement. On a fait remonter ce sens de la construction gothique à la nostalgie du Germain pour la forêt (Chateaubriand y voit même « l'esprit du christianisme », alors que celui-ci fut (et est encore) le pire ennemi du sentiment germanique de la nature) : les colonnes suggèrent les troncs des arbres, le modèle de l'arc brisé, la feuille, les fenêtres, l'envolée vers le ciel ; sans aucun doute, il y a dans cette interprétation quelque chose de vrai, mais la cause et l'effet ont été inversés. Les colonnes et le reste ne sont pas une nouvelle matérialisation de la forêt : ils rappellent l'essence irrationnelle qui, autrefois, se cherchait dans les vivantes forêts profondes et les échappées sur de lointains infinis, et donc créa, avec la même vision de l'univers, les arcs boutants gothiques et les jeux de lumière mystiques.

Ainsi, l'intérieur de la cathédrale gothique devint-il variation et rapport, et non un ensemble de lignes et d'espace, comme fin en soi. Le même constat vaut pour l'extérieur. Si le temple grec était destiné à être contemplé de tous côtés, s'il se concevait seul, froid et indépendant, la cathédrale gothique émergeait d'un fourmillement de petites maisons pointues. Elle avait besoin de celles-ci comme échelle de sa grandeur et ces demeures, donc leurs habitants, s'appuyaient contre la création commune de leurs âmes. On peut en rire mais pour moi s'exprime, déjà là, l'essence de deux âmes : harmonie de l'extérieur (isolement) et aspiration intérieure dynamique de la personnalité (relation). C'est pourquoi, ce fut une monstruosité de dégager les cathédrales de Cologne, Ulm, etc... pour pouvoir « mieux les contempler ». A nouveau, on était parti de l'esprit grec ; à nouveau, on avait commis un péché contre soi-même, en ne comprenant pas sa propre nature. L'acte accompli, la mutilation manifeste fit verser des larmes. Maintenant on cherche à bâtir de nouvelles petites maisons...

L'esprit individuel, et pourtant constructeur de type, domina du XIIIe au XVe siècles ; il s'exprima dans la poésie, la pierre et le bois. Il apparut dans les lits, les armoires, les coffres, les rampes d'escaliers. Il tenta

perpétuellement d'être intime et diversifié, révélant toujours un rejet de la forme se répétant en plusieurs lieux. C'est un hymne à l'individualité, qui se retrouve aussi chez le bourgeois. Et sur ces entrefaites, Walter von der Vogelweide entonna ses invincibles chants de liberté, Wolfram von Eschenbach et maître Gotfried, leurs mélodies germaniques, puis l'âme allemande utilisa un autre moyen d'expression : le burin et le pinceau, plus tard remplacés à leur tour par l'orgue et l'orchestre.

L'essence hellénique culmine dans la plastique, dont l'architecture fait aussi partie. Tout est subordonné au point de vue esthétique. La sculpture grecque se tourna presque exclusivement vers là personne humaine. L'homme est physiquement le seul motif qui atteint la perfection suprême des milliers ale fois.

Là aussi régnait objectivement la volonté de style. Toute originalité était réprimée, toute irrationalité ramenée à ses rapports de relations simples, tous les plis et rides étaient effacés, toutes outrances supprimées. La ligne de jeunesse hellénique, l'Ephébie, conçut là son art. Ainsi toutes les oeuvres, en passant par Phidias, Scopas et Praxitèle (16) sont en totale harmonie linéaire et en équilibre avec le centre de gravité corporel soigneusement étudié. Même le mouvement est transformé en repos, même la lutte est un équilibre étudié. La personnalité est presque totalement éliminée. On a souvent l'impression que cette forme et cette maîtrise de soi délibérée proviennent d'une certaine peur, car la sérénité souvent louée de l'art grec ne va pas, en fait, au fond de son essence. Il passa dans l'âme grecque une mélancolie latente ; mais heureusement, il ne fut pas, suffisamment fort pour influencer la création. Où l'harmonie grecque ne fut pas respectée, cela adopta la forme des bacchanales « dionysiaques » et la personne prit soin d'elle dans l'établissement de bains, les banquets, dans l'art. De là, le phallus devint le symbole, manifestement prédominant, de l'existence ultérieure grecque en décomposition. La volonté du Grec a été tellement utilisée dans le combat contre l'instinct que, dans la création de l'art, la raison prépondérante a pris le rôle conducteur. De là l'objectivité du monde hellénique. De là, aussi, notre doctrine autoritaire de l'opinion esthétique non volontaire.

3.

Le fond du grand art grec comme celui du gothique était religieux. Cet esprit même, s'il reste souvent inexprimé, manifeste toute l'atmosphère de l'âme d'un peuple. La délivrance des liens matériels et la recherche aveugle de quelque chose d'éternel (la marque de cette mentalité) est pour nous un signe que la force psychique originelle de l'homme, seule créatrice, est réellement vivante. Le saint, le grand naturaliste, le philosophe, le moraliste, le grand artiste partent de cette conception. Si celle-ci, encore informe, mais seul capable d'engendrer, manque à un homme ou à un peuple, alors la condition préalable d'un grand art véritable lui fait défaut. Son « subjectif » errant dans la confusion prendra nécessairement alors le dessus. Phidias et Callicrate créèrent pour honorer les dieux ; pendant des siècles entiers, les âmes des peuples travaillèrent en l'honneur du dieu chrétien à la cathédrale de Cologne, aux temples des rochers de l'Inde, aux statues de Bouddha éternellement au repos. L'élément originel prend forme dans l'art. Et même quand ce divin ne porte pas de nom, son souffle transparaît aussi dans un auto-portrait de Rembrandt, dans une ballade de Goethe.

Le véritable fond originel religieux fait totalement défaut à la race des sémites et à leurs demi-frères bâtards, les juifs.

Même si elle doit conserver de nécessaires aspects matériels, la volonté de s'isoler du monde, appuyée par la foi religieuse, est toujours portée à se libérer du moindre lien terrestre, ou à se renfermer dans un silence absolu. Il ne peut en être autrement dans la foi immatérielle en l'immortalité.

Si on ne trouve pas la moindre trace de la foi en l'immortalité, dans tout l'ancien testament hébreux, cela montre simplement le sédiment de l'influence extérieure des Perses sur les juifs en « exil ». Le but du juif est la création d'un « paradis sur terre » . A cette fin, comme les « livres saints » ultérieurs l'expriment, les « justes » (c'est-à-dire les juifs) sortiront de leur tombeau par des orifices que des forces inconnues auront ouverts ; ils gagneront alors, de tous les points du monde, leur « terre promise ». Les *Targums,* la *Midraschin,* le *Talmud* décrivent l'état du paradis et les délices que l'on peut en attendre. Le peuple élu règnera alors sur la terre renouvelée ; tous les autres peuples seront ses esclaves, mourront et renaîtront pour retourner en enfer. Mais les juifs n'en partiront pas et mèneront une vie bienheureuse sur cette terre. Jérusalem sera reconstruite encore plus magnifique, les frontières du sabbat seront incrustées de pierres précieuses et de perles. Celui qui sera endetté, détachera une perle de l'enclos et sera libre de toute obligation. Les fruits mûriront chaque mois, le grain de raisin sera aussi gros qu'une pièce, les céréales pousseront toutes seules, le vent amoncellera les grains, les juifs n'auront qu'à ramasser la farine à la pelle. Huit cents espèces de roses fleuriront dans les jardins ; des fleurs de lait, de baume, de miel et de vin couleront à travers la Palestine. Chaque juif possédera une tente sur laquelle poussera un cep de vigne d'or, duquel pendront trente perles ; sous ce cep, il y aura une table avec des pierres précieuses. Dans le paradis s'épanouiront huit cents espèces de fleurs, au milieu desquelles croîtra l'arbre de vie. Celui-ci répandra cinq cent mille sortes d'odeurs et de goûts. Sept nuages se tiendront au-dessus de l'arbre et des quatre côtés les juifs frapperont ses branches afin que son admirable parfum se diffuse d'un bout de la terre à l'autre, etc...

Le pays de cocagne est devenu une réalité religieuse ; le marxisme juif et son magnifique « Etat de l'avenir » fête sa résurrection. On peut expliquer l'avidité permanente du peuple juif, en même temps que son manque presque total de force créatrice artistique et véritablement spirituelle, par cette disposition d'âme. L'élément originel religieux fait défaut, la croyance extérieure en l'immortalité n'est que l'assimilation superficielle d'une conception étrangère et n'a jamais été une force instinctive intérieurement déterminée. C'est pourquoi « l'art » juif ne sera jamais un style personnel, ni réellement objectif, mais seulement une habileté technique et subjective trahissant une manière de vivre superficielle, le plus souvent enfermée dans une enveloppe grossièrement sensuelle, sinon tout à fait portée à l'immoralité. Dans l'« art » juif, nous avons presque l'exemple unique d'un ancien groupe humain (on ne peut parler de peuple) qui a participé à beaucoup de grandes cultures, sans pouvoir s'arracher à l'instinct ; c'est pourquoi « l'art juif » est aussi presque le seul à se tourner vers l'instinct. Il n'éveille donc pas l'oubli esthétique de soi, et ne se tourne pas vers la volonté, mais simplement (dans le meilleur des cas) vers le jugement technique ou vers l'émotion subjective du sentiment.

Les artistes juifs illustrent parfaitement cela : des psaumes, tantôt claquant de peur, tantôt « jubilant d'angoisse » , ou exhalant la soif de vengeance (seule la traduction de Luther les rend parfois si beaux) en passant par le plaintif Gebirol, le lubrique David jusqu'à l'infâme Henri Heine. On prête attention à Kellermann défiant Mammon, au matérialiste Schnitzler faisant sensation. Félix Mendelsohn, au bout de longues années d'efforts, passa de Zelter à Bach pour lequel le juif fit alors de la propagande, le meilleur de son activité technicoformelle. On voit même un Mahler prenant un élan décisif vers la hauteur pour devoir finalement se « judaïser » (Louis) et attendre la fin ultime d'un orchestre à mille voix. On observe l'outrance grossière du cirque théâtral d'un Reinhard Goldmann ; on soumet à l'examen l'enfant prodige juif pianiste, violoniste, ou acteur : simili, technique, frime, effet, quantité, virtuosité, tout ce qu'on veut, mais aucun génie, aucune force créatrice. Et sous un aspect originel, étranger à l'essence européenne, la juiverie se fit la promotrice de « l'art » nègre dans tous les domaines.

Duhring a déjà prouvé que l'interdiction de concevoir matériellement un dieu a conduit à la complète incapacité d'un art créateur ; c'est aussi la cause de son effet millénaire. Les essais désespérés de nos jours des architectes juifs pour prouver leurs dons par le futurisme, l'expressionnisme, la « nouvelle objectivité », sont des témoignages vivants de cette vieille réalité.

On ne peut renier quelques tentatives d'élévation isolées (Juda Halévi), mais le fluide faisant naître de véritables grandes oeuvres manquait globalement à la juiverie.

Si, entre autres aujourd'hui, les « artistes » juifs ont pris une place prépondérante dans notre vie artistique, c'est un signe certain que nous nous sommes écartés du bon chemin, et que, provisoirement, espérons-le, notre force d'âme, vitale, a été ensevelie.

Si on doit le définir, il faut dire que l'art de l'Islam est presque purement subjectif. Le doux murmure de la fontaine pittoresque, les ombres intimes, la bigarrure des couleurs chatoyantes, l'Alhambra illuminé par des milliers de bougies, le jeu déconcertant des décorations des murs du palais, tout cela ne peut cacher la pauvreté de l'âme de la race. La plupart des grandes choses que l'Islam a laissées sur sa route à travers le monde, les puissantes coupoles des tombeaux de califes, la transmission de la sagesse grecque, les contes pleins de fantaisie, nous savons aujourd'hui que ce sont des emprunts faits à un esprit étranger qu'il vienne de Grèce, d'Iran ou d'Inde. Un système sans religion métaphysique, ne pouvait être réellement créateur. Même si l'au-delà islamique n'établit aucun lien terrestre comme les juifs l'entendent, le fond de la représentation est essentiellement le même. Que cette stérilité de l'âme aille de pair avec une foi inflexible n'y change rien. Nous reconnaîtrons toujours le caractère propre des Arabes, mais non un quelconque aspect créateur.

En contrepartie, la nostalgie de la plupart des autres peuples se montre mutuellement apparentée. De ce point de vue, la pensée de Lao-Tseu remonte indiscutablement à Jajnavalkya, au Christ, aux grands de l'Europe aussi divers soient-ils. On voit là les forces à l'oeuvre, qui, spatialement proches, et pourtant intérieurement différentes l'une de l'autre, prennent leur destin en main.

Aussi bien l'objectif que le personnel légitime sont étrangers à l'Islam. I1 n'a engendré ni un grand poème épique, ni une grande musique, et n'a pas non plus créé d'architecture propre. Dans ce domaine, il a emprunté toutes ses idées aux Perses aryens, sans chercher réellement à donner à la matière de nouvelles formes, et en se livrant presque exclusivement à un jeu arbitraire décoratif.

Une telle subjectivité a donné naissance, par exemple, à l'arc en fer-à-cheval. Le coffrage pour la mise en place des poutres soutenant l'arc classique repose sur la saillie de la colonne ou du pilier. Après son enlèvement, il reste une très remarquable avancée, qui est alors simplement comblée par du mortier. L'arc reçoit ainsi une forme qui n'est conditionnée par aucune nécessité statique ; d'un autre côté, celle-ci n'est pas l'expression d'une volonté intérieure. Cet arbitraire n'est pas artistique. Pourtant, cette forme se répète sur la ligne d'arc : il en résulte un arc en trèfle, l'arc avec langues de pierre faisant saillie, etc.. On peut voir les différentes versions, aussi bien à la mosquée de Cordoue, celle d'El Ashar, qu'au minaret Kait-Bai, à la

mosquée Barkak au Caire, la mosquée de Bulat ou au cloître de Ségovie...' Il faut encore ajouter que le départ d'un arc heurte souvent le sommet de l'autre créant les plus impossibles jeux de voûtes, ou nids d'abeilles (salle des Abencerages) etc... Les ornements, les motifs muraux et le travail des grilles, quelquefois richement entrelacés, souvent définis comme de pur style « islamique » viennent presque tous de Perse. Les motifs de tissage de l'Iran ancien et les inscriptions couvertes de dessins en ont fourni les modèles.

Si la colonne dorique sans base était rigoureusement conditionnée par la technique architecturale, ce même principe est totalement déplacé dans la grande salle de la célèbre Alhambra. Même en dehors du fait que la plupart des colonnes ont été enlevées à d'autres bâtiments et équilibrées, en hauteur, par des consoles de forces différentes, les arcs s'entassent les uns sur les autres. Les colonnes paraissent à peine soutenir la charge et créent franchement des ouvertures dans l'enchevêtrement de la structure.

L'essence architecturale islamique se manifeste dans l'arabesque si vantée. C'est, réellement, ce que les arabes ont fait de plus beau. Or, ce n'est pas davantage une pièce d'architecture, mais une simple décoration. L'arbitraire se révèle précisément là : l'ornement recouvre tout le mur, sans sens déterminé ; on peut le prolonger ou le terminer arbitrairement à volonté. La décoration grecque était enfermée dans un espace défini, ordonnée à l'intérieur d'une délimitation déterminée de la surface ; dans l'oeuvre gothique tout s'organisait dans la direction verticale, s'arrachant de la terre et par là, dans chaque cas, un ensemble de lois extérieures est né comme conséquence d'une aspiration intérieure vers un but. Dans l'arabesque règne la démesure sans expression. Les décorateurs du théâtre d'opérettes ou de genre ont révélé le meilleur instinct pour la valeur de l'« architecture » islamique. La fantaisie décorative, l'existence sans direction s'adaptait parfaitement à cela.
Il est nécessaire de faire ressortir clairement cette essence étrangère. Nous pouvons le faire aujourd'hui, à bon droit, car l'observation précise des méthodes de construction purement techniques nous procure le moyen d'estimer aussi les autres manifestations du style islamique. Nos « philosophes » doivent cesser de chercher dans l'arabesque une « âme magique » pour retrouver en elle, comme dans l'infini, quelque chose ressemblant à une aspiration faustienne de l'être. Une grande partie de ce que nous a laissé l'Islam vaut sûrementmieux que ce qui vient d'être dépeint, mais, dans la plupart des cas, il sera démontrable, par tous moyens, que les véritables géniteurs de cet héritage n'étaient pas arabes. Comme la science « arabe », la culture philosophique grecque n'était pas entre les mains des Arabes, mais presque exclusivement exercée par des Perses parlant arabe. Ainsi, par exemple, la mosquée du prophète à Médine a été édifiée par des ouvriers étrangers ; El Walid a dû envoyer chercher des gens à Byzance pour pouvoir construire à Jérusalem. Ce sont des Grecs qui ont bâti « le miracle du monde » à Damas. En Egypte, les Arabes ont trouvé une riche architecture copte dont les ingénieurs avaient conçu beaucoup d'éléments des plus belles constructions de là-bas. Ainsi, c'est un artiste copte qui a dessiné la mosquée Ibn-Tulum. Ce fut lui qui employa consciemment pour la première fois l'arc aigu. Son expression est offerte par la porte de marbre (Quartier Nahassin) qui, auparavant, se dressait dans une église normande (Saint Jean d'Acre). On doit tenir compte de tout cela pour avoir une vue juste des différentes influences : Sassanides, Coptes, Grecques, qui en constituèrent la base. Ensuite, l'arbitraire arabe exerça sa satiété décorative.

On comprend maintenant pourquoi l'imitation de ces éléments arabes (arc en trèfle, en quille, arabesque, etc ...) ne doit jamais s'installer chez nous. Ils nous sont étrangers et doivent le rester, témoignages d'une âme différente qui n'est utilisable ni par la notion de l'art de la personnalité, ni par celle du style d'objectivité.

4.

Entre le subjectivisme artistique sans direction et le style de la personnalité intérieurement organisée et maîtrisant pourtant souverainement la matière, on trouve naturellement toute une échelle d'artistes et d'orientations artistiques. Beaucoup de créateurs sont prédisposés à l'élévation spirituelle sans pouvoir néanmoins conduire cet élan à une réalisation artistique accomplie ; les autres s'établissent, insouciants, dans une vie morne, la décrivent, la peignent, la stylisent, par pur plaisir des formes. L'individualité, union donnée de la personne et de la personnalité sur terre, prend possession de nous.

Entre le subjectivisme et l'art de la personnalité, nous devons donc envisager un degré intermédiaire : le passage de l'arbitraire à la loi intérieure ; si nous en révélons les ressorts, en fonction du style individuel, quelque chose d'organique sera par là mis en valeur, mais aussi une limite. De telles désignations (cela doit être clairement souligné) sont méthodiquement nécessaires pour comprendre la vie latente dans tous les courants de l'art. Nous ne pouvons reconnaître quelque chose que si nous la voyons formellement, et quand la silhouette n'est pas figée, mais plastiquement mobile.

L'amour de l'individuel est une caractéristique de l'Europe, et notamment de son coeur, l'Allemagne, si remarquable que nous n'avons qu'à jeter un coup d'oeil fugitif sur la poésie, l'architecture, la sculpture et la

peinture pour y trouver la confirmation de cette idée. Chez les tailleurs de pierre et les sculpteurs sur bois gothiques, chez les paysagistes de toutes régions, les illustrateurs de livres saints dans les monastères, les enlumineurs, les conteurs d'histoires singulières... l'aspiration à l'expression, et même à une très énergique expression, a pris forme sous l'action de mille mains. La centaine de peintres hollandais vécut le même esprit et il est encore vivant dans tous les arts de la vieille France et trouve chez quelques individualités sa régénération.

Dans ce domaine Pierre Paul Rubens est un des plus grands.

Nul ne doute qu'il ait donné naissance à de grands trésors d'une fantaisie débordante de vie. Mais sa façon d'en disposer, la matière utilisée, la substance qu'il leur a donnée, la détermination de la direction de leur maniement, tout cela nous situe cet artiste presque exactement à mi-chemin entre le sujet et la personnalité. Toute son oeuvre s'applique à la nature sensuelle avec ses mille couleurs et formes, avec ses passions, ses joies et ses angoisses. Toute la gamme de notre individualité mortelle s'y exprime, de la tendresse de son *portrait d'Isabelle Brandt* jusqu'à l'obsession brûlante de *la Kermesse ; du* sensuel plaisir de vivre des nymphes lascives jusqu'au cri de détresse de la chair dans la chute aux enfers des damnés. Les sujets sont toujours nouveaux et vivants ; la composition, parfaite, et dans toutes ses bacchanales sensuelles, on trouve une objectivité artistique consciente du but. Mais Rubens n'a jamais réalisé une oeuvre qui puisse se dégager, en tant que symbole, de tout ce plaisir ou cette tristesse terrestres, qui par sa réussite annoncerait une grande et véritable vision intérieure, surnaturelle. Rubens a pourtant souvent essayé! Sa toile géante représentant l'ascension du Christ, qui debout sur le globe terrestre écrase la tête du serpent, les dragons apocalyptiques et autres monstres, les masses de nuages, les anges rieurs, les draperies flottantes, chatoyantes... tout cela montre un luxe de matière et de fantaisie sans égal ; ce ne sont pourtant que des échecs. Plus la dimension de son oeuvre grandissait, plus sa puissance spirituelle diminuait. Et les *Descentes aux enfers* de Rubens, chefs-d'oeuvres du point de vue de la vie, du mouvement, de la composition ne sont pourtant vivantes qu'extérieurement : elles révèlent des prouesses pour tenter de rendre crédible une force surnaturelle inquiétante par un déploiement de forces extérieures.

Rembrandt quitta ce monde, laissant derrière lui des oeuvres dont le trait du pinceau était guidé tantôt par une souriante maîtrise de l'univers, tantôt par un effroyable désespoir. Dans sa dernière toile, Rubens se mit en scène sous les traits d'un saint Georges à l'armure étincelante écrasant le dragon. Rubens, l'homme, vécut une riche existence, honoré comme artiste de tout un monde et cherchant le raffinement insouciant dans l'individualisme. Rembrandt se retira, replié totalement en luimême et considéra le monde entier, non d'un point de vue sentimental, mais sur la base des plus profondes intuitions, comme une matière à dompter. L'oeuvre de Rubens est une grandiose symphonie de la vie sous toutes ses formes ; la force de son existence en est le contenu. *La Kermesse* du Louvre est considérée comme sa plus grande oeuvre : il y a laissé de côté toutes les allégories tirées de trésors légendaires grecs qu'il développait pour Marie de Médicis et a rejeté tous les symboles apocalyptiques, pour prendre comme modèle la vie trépidante de son entourage. Celui qui s'est arrêté une seule fois devant cette oeuvre, saisit en un instant ce qui a demandé à Schopenhauer une vie entière pour la décrire : la force de l'instinct aveugle. Sans nulle comparaison, c'est ici la vie même qui s'exprime sur le tableau. Les ripailleurs et buveurs, les putains et les garçons échaudés, les chanteurs et les danseuses ivres entonnent inlassablement le chant de l'animal déchaîné. La puissance artistique, qui subitement jeta tout cela sur la toile, est, à sa manière, unique. La personne, dans toute son acception, a été le fond et la forme artistiques de Rubens.

Franz Hals lui ressemble, avec moins de puissance ; souriant et ironique, il brossa, à large coup de pinceau, la vie sur la toile. Possédé du même esprit, mais rempli d'une aspiration dramatique différente, Adrian Brouwer est mort trop tôt. Ses peintures du sentiment individuel instinctif rappellent souvent *la Kermesse* de Rubens et laissent supposer un artiste qui dans une vie plus longue se serait peut-être battu avec la matière et aurait tiré, de la peinture hollandaise, une vie dramatique intérieure.

Un autre artiste, dont nous pouvons sans inconvénient définir les oeuvres comme celles d'un style personnalisé, est Lorenzo Bernini (Le Bernin). Toute une génération a révéré comme un des plus grands génies artistiques, le grand sculpteur, le constructeur de la colonnade de la place saint Pierre. Il est certes souvent admirable, mais les minauderies de son escalier de la chapelle Sixtine, ses élans sensuels évidents, par exemple dans *Eros et Psy*ché, son emploi exagéré d'une matière séduisante sont pourtant, pour nous, les signes d'une adaptation au goût de la masse, ou signifient, pour le moins une altération de la force créatrice intérieure. Comme Rubens, c'est un homme de la plus grande fantaisie et de la plus forte maîtrise de la matière, un expert dans l'utilisation de tous les moyens et pièces d'art de la peinture, et de la perspective, qui manquait pourtant de cette grandeur d'âme et de ce charme mystérieux qui émanent des oeuvres d'un Vinci, d'un Rembrandt ou d'un maître Erwin.

II faut encore dire un mot sur l'époque et le concept « baroques ».

Nos histoires de l'art parlent des « maîtres du baroque », comme de représentants d'une direction unique artistique et spirituelle. Mais la vérité sous-jacente devient rapidement une affirmation génératrice d'erreur si on n'explique pas la nature du terme baroque. On souligne en substance, qu'en contraste avec le fondement de la Renaissance qui viserait seulement l'harmonie, le baroque aspirerait à la force d'expression. En dehors du fait que cela n'est pas exact, précisément en ce qui concerne les plus grands de la Renaissance (Vinci, Donatello, Masaccio), on doit pousser l'analyse jusqu'à une deuxième assertion pour ne pas se contenter de parler dans le vide. Car que peut-on signifier en disant que sont baroques, aussi bien Michel-Ange que Vélasquez, Shakespeare, Rembrandt et en même temps Rubens et Hals, le *fils prodigue* et « Il Gesu » , l'église des jésuites à Rome? Cela recouvre de très grandes différences qui ne peuvent être embrassées en un mot, à moins de rechercher, tout d'abord, une unité fondamentale sur les principes de base d'une notion et sur les différences évidentes.

Nous avons plus de recul pour observer le gothique que pour le « baroque » ; c'est pourquoi nous saisissons plus clairement son aspiration au but, qu'il n'est possible de le faire pour le second. Malgré tout, son étude laisse apparaître des éléments secondaires, très divers, et des remarques à préciser. Le « baroque » est une nouvelle vague intellectuelle qui n'est pas seulement évaluable en fonction de sa durée, son époque et sa puissance, mais aussi dans son apparence et sa profondeur, porteuses de valeur. A cette occasion, l'échelle créée par l'essence de notre art que nous avons vu résulter du gothique s'avérera féconde, c'est-à-dire la puissance de la personnalité artistique, de l'individualité, du subjectivisme.

Michel-Ange est l'artiste qui a le plus visiblement rompu avec toutes les doctrines esthétiques de la Grèce il n'apaise pas les passions existantes, en les enveloppant dans une forme élaborée, mais au contraire provoque leur explosion selon une loi propre, une volonté artistique personnelle. Devant nos yeux, on voit se dresser, sous la forme d'une protestation sauvage et consciente contre l'Hellade, les oeuvres de l'homme qui ne parlait ni grec, ni latin, qui créa les esclaves, son Moïse, les tombeaux des Médicis et dont les Sybilles et les prophètes témoignent d'une telle richesse d'âme que Goethe a pu dire qu'après Michel-Ange la nature elle-même ne lui plaisait plus car il ne pouvait la voir avec d'aussi grands yeux que l'Italien. Michel-Ange élabora lui-même la loi qu'il suivit et grâce à laquelle il fut le seul capable de maîtriser la matière. Rembrandt fit preuve d'une telle personnalité, et Shakespeare, de son côté, d'une grandeur semblable.

L'oeuvre de ces hommes présente tous les degrés, allant du plus simple individuel jusqu'au spirituel absolu. *Le moine dans un champ de blé* de Rembrandt, ses têtes de juifs, ses gravures des endroits et des hommes les plus dépravés, sont des oeuvres qui saisissent la vie dans toute sa hauteur et sa profondeur, et qui vont jusqu'au *Couple au lit* et à la *Pièce aux cent florins.* Ses successeurs et les contemporains minables resteront dans la sphère individuelle. La force de concentration transparaît dans l'esquisse et la construction du saint Pierre de Michel-Ange, pour devenir plus tard une représentation d'énergie plus apparente ; son vestibule de la bibliothèque vaticane, méprisant toutes les limitations architecturales établies, avec ses pilastres ajourés et ses libres tracés de lignes, fut une explosion subjective unique, qui chez beaucoup d'autres se transforma en principe figé. Maintenant s'amoncellent des assemblages de colonnes, des corniches incurvées apparaissent, des niches peintes sont plaquées aux murs, le fronton est ajouré lui-aussi et rempli de cartouches. Les tours et les façades sont profilées en formes rondes et de puissantes volutes s'élancent vers le centre du bâtiment. « Il Gesu », « Maria della Salute » et cent autres bâtiments témoignent d'une grande expression de force, mais aussi d'une volonté de style déterminée sur les seuls plans pictural et individuel. Ceci se confirma encore plus profondément dans la sphère du subjectivisme ; la Contre-Réforme jésuite constata que les masses étaient éblouies par le luxe des décorations en fer blanc, par les paillettes de papier, par les guirlandes de gypse recouvertes de dorure et autres fioritures, et en fit un moyen de reconquérir, par « l'art », les esprits qui avaient été contaminés par la Réforme. Si quelques papes avaient subventionné le grand art pour leur propre glorification et celle de Rome, parfois même par joie créatrice réelle, le style jésuite donna le jour au mélange d'une puissante volonté créatrice et d'un total abandon artistique, agissant presque uniquement sur le sensuel, le style jésuite.

Les « colonnes assises » , les décors de carton et de stuc d'un Pozzo, S.J., sont les exemples classiques de ces crimes artistiques qui parsèment encore toute l'Europe. Le gothique ambitieux s'était achevé. La Rome triomphante sans race avait vaincu l'esprit nordique, au moins en architecture. Le protestantisme, suivant la voie inverse, laissa s'instaurer dans ses temples, une pauvreté qui refroidissait autant l'âme que l'or ; la ferblanterie et l'encens la stimulait sensuellement dans les églises jésuites.

Ses plus grands représentants placent le baroque sur le même pied que le plus intime désir des créateurs d'Ulm, Strasbourg, Reims, Laon, Compiègne, Cologne, mais cet esprit s'était servi alors d'autres moyens. Si, aux XIIIe et XIVe siècles, l'architecture était le moyen dominant tout et incarnant la plus profonde aspiration, aux XVIe et XVIIe siècles c'était l'art plastique et particulièrement la peinture (portée par l'esprit musical) ; à la place du compas et de l'équerre vinrent le burin et le pinceau. Si l'on pouvait, à bon droit, parler au XIIIe siècle d'une âme occidentale personnelle, véritablement disposée à l'union, il est encore plus juste de parler maintenant d'individualités qui, c'est certain, apparaissent plus facilement au travers d'un tableau que dans la lente construction d'une cathédrale, fruit d'un travail collectif.

Comme le gothique en jouant avec les pièces de voûtes et les motifs en forme de vessie natatoire, le baroque s'éteint finalement avec les incapables imitateurs de Michel-Ange. Le sentiment vital porta maître Erwin et Rembrandt jusqu'aux suprêmes hauteurs, mais des milliers d'autres ne firent pas preuve d'un désir assez fort pour les suivre.

L'essentiel à retenir est que la maîtrise de soi et la domination de la matière sont à la base aussi bien du gothique que du baroque. Mais, pendant que l'un réalisait pour un temps des plans titanesques, l'autre représenta une concentration psychique. Un nouveau pas fut franchi quand la poésie et la musique dans une nouvelle vague « gothico-baroque » contribuèrent à l'expression la plus profonde de l'essence nordique et allemande...

Maintenant se développe dans l'architecture d'intérieur, ce qui peut s'appeler l'art germanique (ou nordico--occidental). Son objectif est l'incarnation de la plus haute force d'action spirituelle, sous une forme sans cesse renouvelée et avec des moyens toujours neufs. A partir de prises de position subjectives et de créations individuelles (c'est-à-dire de normes) s'épanouit une nouvelle spiritualisation du monde, qui, après avoir développé sa magnificence, retomba dans l'informe pour être refondue.

Nous avons vécu cela en trois occasions : au temps du gothique, du baroque, à l'époque de Goethe, dont les suites subjectives furent les mêmes. C'est le pouls de l'Europe, battant plus vite et plus dramatiquement que celui d'aucun autre peuple. Ce qui laisse vivement penser que c'est aussi le gémissement prophétique qui se répand aujourd'hui parmi nous et annonce la décadence culturelle de l'Europe : on n'accorde plus aucune attention au rythme, pour, au contraire, ne plus croire prétendument qu'à une seule grande inspiration. Si d'autres peuples semblent ne pas posséder ce rythme et n'ont laissé derrière eux qu'une seule ligne de vie, cela ne représente absolument pas pour nous une loi vitale, et les hommes, qui utilisent avec prédilection l'exemple des plantes s'épanouissant et se fanant, devraient approfondir cela afin le rendre utilisable par nous. Un brûlant vent d'automne souffle sur notre culture. Celui qui se sent vieux trouve beaucoup de raisons de s'imaginer que l'hiver qui vient est le dernier. Pour celui qui a perdu la foi, la froide raison est en même temps souveraine et créatrice. Celui qui ne reconnaît pas la respiration millénaire de la Chine comme sa particularité propre, et son seul sentiment vital, mais au contraire le pouls vigoureux de l'Europe, celui là voit d'un autre oeil l'annonce de notre « fatale décadence » aussi bien dans le passé que dans l'avenir! Le gothique finit dans l'organisation corporative la plus stérile, le groupement des Maîtres chanteurs dans la plus sèche fadeur, le baroque bascula dans mille oeuvres d'art insensées. Aujourd'hui, après une utilisation délirante et sans but des formes anciennes, l'anarchie se déchaîne pareillement. Peut-être ne sommes nous pas encore arrivés au plus bas de la déchéance. Mais par trois fois déjà, l'Europe retrouva un large souffle. Nul ne connaît les moyens qui serviront pour cette régénération interne de notre vie. En tout cas, ils se rattacheront au caractère éternel et à sa direction pour tendre vers la conception d'une forme véritablement nouvelle.

En comparant les lois de style essentiellement conditionnées par le temps, on trouve la solution fondamentale d'une question qui a été vigoureusement débattue dans les dernières décennies et qui, justement, possède à nouveau, aujourd'hui, une signification pratique dominante en architecture : l'admissibilité de l'utilisation des anciennes formes de style.

La deuxième moitié du XIX, siècle fut aussi, concernant l'architecture et les arts appliqués, l'époque d'un ramassis, jamais vu, de toutes les formes dégénérées. des témoignages de tous les temps, des copies de modèles de tous les siècles et représentations des oeuvres de tous les peuples décorèrent les ateliers des architectes ; il semblait alors tout naturel de pouvoir les imiter tous. Le développement technique avait avancé à une vitesse inimaginable : il exigeait toujours de nouvelles usines, gares, centrales, etc..., de telle manière qu'il ne restait plus de temps pour la conception artistique de ces nouvelles exigences. On ne pouvait plus, en toute impartialité, maîtriser les questions nouvelles, alors on se laissait dériver sans chercher à s'adapter. On commença la construction de ces sordides gares, fabriques, entrepôts avec moulures de chapiteaux grecs, feuilles d'acanthe, imitations de formes mauresques, gothiques, chinoises, liées à la plus grossière construction métallique. Toute l'Europe est encore aujourd'hui couverte des témoignages d'une décadence artistique inouïe. Et quand une nouvelle génération voulut violemment trouver une « personnalité », naquit le nouveau style, le *Jugendstil*, mal conçu, et dont les crimes dans les arts appliqués peuvent encore être contemplés avec stupéfaction de Paris jusqu'à Moscou ou Budapest. Aujourd'hui, il continue de sévir sans retenues en beaucoup d'endroits. La force créatrice était brisée parce qu'elle avait été universellement déformée artistiquement par des principes étrangers et n'avait pu, de ce fait, grandir à la hauteur des exigences nouvelles de la vie.

Le nouvel enthousiasme pour le gothique, que le tournant du XXe siècle a connu, a eu pour conséquence la naissance d'églises et d'hôtels de ville néo-gothiques. Cela démontre que le style ne s'adapte pas au présent. Notre perception actuelle de l'univers n'aspire plus à la verticale. Il cherche la force et l'expression, mais plus sous la forme de l'ancienne volonté gothique. Car le style gothique personnel, même s'il est sorti du caractère originel germanique, ne reflète pourtant que le genre déterminé d'une manière de sentir du passé. Pour des constructions monumentales, notre époque doit empiler bloc sur bloc ; pour les châteaux d'eau, il a besoin de puissantes formes compactes ; pour les silos à blé, de simples blocs gigantesques. Nos fabriques doivent être

massives ; les bâtiments commerciaux disséminés doivent être rassemblés en géantes coopératives de travail ; les centrales électriques largement articulées doivent s'étendre sur la terre. Les bâtiments d'un grand complexe industriel, jadis répartis au gré du hasard, peuvent se rapprocher organiquement. Les piscines pompéiennes et les salons Louis XVI disparaissent des paquebots modernes, car ils ne sont plus assez bons pour le plus ordinaire des parvenus. Les hôtels se débarrassent de leur décoration en simili, les gares « mauresques » sont abattues, sur de nouveaux rythmes une mélodie de fer et de pierre s'élève. Et même si une déception succédait à l'autre, une véritable joie créatrice s'est exprimée quand une génération d'architectes sincères commença à assimiler les nouvelles questions vitales et lutta pour une expression conforme à notre essence et à notre temps. La licence était encore possible dans les autres arts, mais l'architecture trouva sa loi régulatrice dans le profit, comme finalité, et dans l'évaluation économique. Or, comme la vérité est à la longue la meilleure politique, il faut dire que l'utilité tectonique est la condition primordiale de toute architecture. La forme gothique est définitivement vaincue, mais tout être non-aveugle peut voir que son âme combat déjà, pour trouver une nouvelle expression. Elle fera surgir une nouvelle rythmique de la pierre. On doit reconnaître qu'elle est née en Amérique mais échoua jusqu'à présent dans l'inculture qui y règne. Pendant ce temps, en Allemagne, on commence à nous présenter de nouvelles solutions au problème architectural : la maison haute. L'horreur de l'art américain, conçu pour des parvenus, avec ses gratte-ciel de style Renaissance, ses frontons gothiques, son style baroque ou la plus stérile technique d'ingénieur (qui, même en Amérique, approchent de leur fin) nous a empêchés de voir que là se posait une question inhérente à notre vie aussi et qui réclamait une réponse. Un colosse de pierre après l'autre comprimèrent les vieilles maisons d'Amérique ; les églises, qui autrefois étaient les plus hauts bâtiments, se trouvèrent écrasées de manière grotesque, au milieu d'un amas de pierres géant. New York fut construit sans aucune échelle de valeur intérieure, ni mesure organique. L'architecte gothique savait parfaitement qu'il ne devait pas ériger des églises et des beffrois les uns à côté des autres. La dimension d'une des constructions détruit celle de l'autre, dérobe à la hauteur sa nécessaire mesure. La précipitation et les nécessités américaines ne tenaient pas compte de ces considérations. Les expériences faites là-bas soumettent l'Europe à des exigences inévitables.

Partout commence à s'imposer, liée au problème d'une construction à plus large base, la tendance à vouloir élever, en outre, au-dessus d'un corps horizontal, une masse puissante dont les deux ailes sont la mesure de sa grandeur, c'est-à-dire un système architectural en soi. C'est pourquoi une de nos lois élémentaires exige que dans le voisinage de cette haute construction, aucune autre ne puisse être construite. La même chose se justifie pour un bâtiment de moindre surface qui s'élève en hauteur. C'est seulement de cette manière que peuvent se réaliser un rythme spatial et une force intérieure.

Il résulte donc de cette intéressante relation qu'adopter les formes gothiques extérieures à l'intérieur est impossible, mais que la volonté intérieure gothique et sa loi architecturale devront être expérimentées, de nouveau, si un véritable art de bâtir doit voir le jour dans le futur (l7).

Le rapport vis-à-vis des formes architecturales grecques est inverse. Comme nous l'avons montré, elles agissent objectivement. La cimaise grecque est l'ABC de toute extrémité de corniche libre. Elle peut être ébauchée pleine d'élan comme au Parthénon, la forme fondamentale reste pourtant la ligne construite sur deux quarts de cercle. Qu'un poids horizontal doive être supporté par une colonne de pierre, alors on crée le chapiteau dorique, la colonnade dorique avec ses cannelures, son doux renflement où repose fidèlement, presque mécaniquement, le parcours des lignes de force. On ne peut guère modifier la forme du tailloir. Ces formes du style grec se réfèrent à une technique éternelle et ont un droit justifié à être utilisées ; notamment quand on veut évoquer ces délicates transitions entre poids et appui! La Renaissance a cru devoir le faire et donc, à plus forte raison, le classicisme du XIXe siècle. Dans ce domaine aussi un détournement et un retournement intérieurs se sont accomplis au cours des dernières années. On dédaigne aujourd'hui ces procédés bâtards, comme on refusa de donner une orientation verticale au gothique. Les lignes qui s'entrecroisent se heurtent clairement et manifestement ; il ne règne pas davantage ici d'harmonie cachée, mais au contraire un changement évident de sens. Ils empilent pierre sur pierre, grossière et dure comme les poings. L'adepte moderne du « gothique » n'aspire pas à s'élever, mais vise un énorme travail. Comme Faust, il assèche des marécages pour, après, apparaître lui-même noyé sans retour dans les marais du classicisme et de l'anarchie, et nous remarquons toujours plus clairement ce qu'il veut réellement aujourd'hui : l'ennoblissement, la spiritualisation, la quête d'une âme pour l'accomplissement du plus grossier travail.

Et une dernière chose nous autorise à déclarer encore utilisables les formes fondamentales de l'architecture de la Grèce ancienne, quelque chose qui remonte à la Préhistoire et relie l'esprit pratique à la nature et au personnel racial. Partout où la culture des races méditerranéennes a notoirement dominé, nous pouvons établir que la construction ronde a été son type architectural. Cette forme est le type fondamental de la maison étrusque, des châteaux pré-nordiques de Sardaigne, et aussi celui de l'ancien palais de Tirynthe. Mais, dans le nord, la construction rectangulaire est née organiquement du fait de l'utilisation de bois long. Aujourd'hui, on peut déjà distinguer, au mégalithique, des ébauches de constructions rectangulaires avec vestibule et montants, type originel de la maison attique ultérieure, du temple grec. Les types de maison de Haldorf, Neuruppin, dans

le Brandebourg, les maisons de l'âge de pierre sont les modèles originels propagés par les tribus nordiques dans la vallée du Danube, vers la Moravie, l'Italie, la Grèce mais avant tout les formes du mégaron des palais de Baalshebbel. Cette maison germano-grecque nous vient donc du VIII` siècle avant l'ère chrétienne, et la construction rectangulaire nordique naquit sur les ruines de l'ancien palais de la pré indo-germanique Tirynthe ; les maisons royales de Mycènes, de Troie furent construites d'après ce principe, partout où apparut le nordique conquérant et créateur. Le « blond Ménélas » évoqué par Homère appartient au palais des Alkinoos ; Ulysse « construit avec des montants » *(Odyssée, 7),* les grands rois achéens Atarisias (Atrides) et leurs compagnons, dont le bras s'étend sur les côtes d'Asie Mineure, sont les constructeurs des palais troyens, qui ont transmis leurs plans pendant très longtemps, jusqu'à Halicarnasse. Le développement et le principe fondamental de l'art architectural grec ont donc un caractère germanique. Indépendamment des formes liées au temps, les cathédrales « romanes » (en réalité, totalement germaniques) et gothiques sont aussi restées fidèles à ces pensées. Le principe de la basilique, qui est à la base des deux formes, exprime l'essence de la conception spatiale nordique. En Italie, le flot nordique a recouvert le pays totalement comme en Grèce, mais fréquemment il n'a fait qu'effleurer les centres étrusques qui sont, de ce fait, souvent restés intacts ; c'est pourquoi nous voyons particulièrement clairement la contre-offensive opposée la forme rectangulaire. Elle part de la maison ronde étrusque, en passant par la construction en fer-à-cheval, jusqu'au plan des villas romaines de Pompéi. En vérité, cette construction circulaire, qui semble ne répondre qu'à des principes de pure technique, a une origine ancienne profondément mythique. La souveraineté féminine originelle des peuples pré-nordiques de la Méditerranée fut symbolisée par le marais, dont la faune et la flore incarnaient les signes d'une sexualité partout répandue. Isis, la nature-mère, est représentée assise dans les roseaux, Artémis et Aphrodite sont honorées comme « jonc et marais ». Mais, de ce même roseau symbolique, est née la maison originelle de l'Etrusque, pour laquelle les tiges sont plantées en cercle dans le sol et les sommets réunis en haut. Cette forme fut ensuite imitée en pierres. Le premier culte de la maternité, le culte du marais a donc la même symbolique que les huttes d'habitation des peuples originels « italiens » adorateurs de la mère. Mais ultérieurement, la lutte se manifesta avant tout dans le conflit entre les principes central et basilical de la construction d'église. La grande construction en coupole du saint Pierre originel (transformée plus tard en basilique) caractérise cette idée de l'ancienne pensée de la maison ronde comme la rotonde de San Stefano ou de Maria della Salute. En réalité, la force de la forme nordique s'est plus tard emparée fréquemment de ce principe, pourtant il nous est toujours resté intérieurement étranger. La construction ronde limite le regard, de toutes parts : elle n'a pas de direction, mais en même temps, elle est libre aussi de tous les côtés ; au sens le plus profond de la conception tridimensionnelle de l'espace, une construction ronde ne peut absolument pas donner un réel sentiment spatial, quel que soit le génie de la main de l'artiste qui l'a conçue.

En opposition aux peuples de la Méditerranée avec leurs images divines bestiales et confuses, le grec nordique porte dans le coeur une image de dieu libre, dépourvue de démons (dans laquelle nous pouvons souvent mieux retrouver notre essence que dans l'antiquité germanique presque entièrement détruite par les moines).

Comme Karl Schuchhardt (18) l'a pertinemment remarqué, la divinité s'est posée là où le premier rayon de soleil a illuminé un sommet. Partout où des sommets sont pointés vers l'est, le Nordique a placé le divin : ainsi sur l'Athos, l'Olympe, le Parnasse, l'Hélicon, dans le nord sur les monts de Wotan et de Donar. Là où il n'y avait pas de sommets, les hautes cimes des arbres les ont remplacés : le chêne de Zeus, les chênes sacrés des Germains qui ont été abattus par Boniface. Et j'ajouterai qu'à la place des chênes assassinés, vinrent les clochers « romans » et les tours gothiques des églises. Elles célèbrent désormais, à des hauteurs vertigineuses, les premiers rayons du soleil divin. Les tours deviennent leurs serviteurs et interprètes, et quand les rosaces s'embrasent, alors, cette lumière éveille le même sentiment du sublime qu'autrefois, quand le peuple d'Homère regardait vers l'Olympe ou lorsque les anciens Germains s'assemblaient dans les hautes chênaies, au lever du soleil.

Ainsi le gothique et l'Hellade sont de nouveau intérieurement étroitement rapprochés dans notre vécu psychique et artistique. Nous ne pensons pas laisser en friche les nouvelles possibilités qui se présentent, ou nous attacher pour l'éternité à des formes et techniques temporelles. Au contraire, nous répondons affirmativement au courant vital, à la diversité des états d'âme et des époques. Et nous ressentons avec bonheur les forces de la vie nous liant mystérieusement et particulièrement une chose : le sentiment de l'espace qui possède comme condition primordiale de sa réalisation, les mêmes formes de représentation, qui sont pour nous éternelles.

Le passage d'une technique matérialiste à un véritable style est aujourd'hui effectué. La personnalité occidentale, encore forte, n'essaiera pas d'échapper à la terre, mais au contraire la respectera, la façonnera et la « spiritualisera ». Elle verra dans le fini, un symbole de l'infini ; elle donnera une âme à la force. Malgré l'école de Dessau, l'art architectural est aujourd'hui le premier art en voie de retrouver son honneur. Un grand devoir l'attend : vaincre la technique par la technique et la nouvelle création. Celui qui a des yeux pour voir, regarde la tentative de plus en plus consciente de donner, à la nouvelle volonté de forme de notre vie, une figure

intérieurement authentique, et qui est déjà à l'oeuvre dans les silos de blé californiens, sur un vapeur de la Lloyds d'Allemagne du nord, sur les ponts du Tauernbahn... Un jour viendra où ces nouveaux essais d'authenticité engendreront aussi des théâtres, des mairies et des sanctuaires ; c'est avec pitié et honte qu'un architecte moderne regarde aujourd'hui la Friedrichstrasse de Berlin, la mairie de Munich, la nouvelle cathédrale de Barcelone effroyable, et mille autres témoignages d'un art intérieurement faux et d'une conception chaotique du monde.

5.

Style de personnalité et style d'objectivité ont été différenciés. Je concède qu'il est malaisé de parler de « personnalité » aujourd'hui, où l'individu le plus immature s'attribue, inconsidérément, ce qualificatif ; chaque dirigeant exige maintenant, en premier lieu pour l'avenir du peuple et de l'Etat, un type déterminé et son développement. Malgré tout, il est clair que la forme que prendra notre existence sera engendrée, comme d'habitude, dans tous les domaines, par de grands individus. La peur d'être tenu pour dépourvu de goût et pris pour un romancier de deuxième catégorie a empêché beaucoup de gens sérieux d'employer désormais le mot « personnalité », malgré l'obligation de le faire. La séparation de la notion et du terme « personnalité » provoque le risque d'une volatilisation du cours des idées et de la langue dans le futile et l'insaisissable, d'une expression dans le « vide » sans limites, comme il est de mode aujourd'hui.

Dans le Moi sont circonscrits individualisme et universalisme. L'époque individualiste, se perdant aujourd'hui en de dangereuses convulsions, a laissé la doctrine universaliste se renforcer à nouveau. Ces pensées, déjà usées, étrangères à la nature, engendrent nécessairement des formes contraires à la vie, face auxquelles l'individualisme peut se redresser, et desquelles il se rend maître, avec violence s'il le faut. L'individualisme forcené et l'universalisme absolu se conditionnent réciproquement. Seules les notions de peuple et de race, expressions, ou si l'on veut phénomènes parallèles, d'un état d'âme défini, peuvent donner une limitation organico-physique à l'un ou l'autre des principes. Mais une force d'âme claire, et la conscience d'une essence spirituelle et volontaire toujours active sont précisément les signes d'une personnalité. Cela demeure la plus profonde expérience de l'Europe. Aucune fausse honte ne doit empêcher de traiter cette question, sans qu'on puisse l'examiner à fond, en dernière analyse.

Après la défaite de l'individualisme économique, on s'efforce de construire aujourd'hui l'Etat et l'économie, à l'aide d'idées universalistes (le national-socialisme s'oppose à l'un comme à l'autre comme vision d'avenir organique et fertile), aussi l'explication de l'âme et de l'art de l'Europe, en tant qu'effort éternel pour donner une expression au sentiment de l'isolement et de l'infini, représente une aspiration simultanée du peuple et de la personnalité vers « l'informe et l'illimité ». Le sentiment de l'infini se retrouve dans le gothique, dans la musique évanescente, dans les perspectives sans fin des jardins de Lenôtre, dans le clair-obscur de Rembrandt, dans le calcul infinitésimal.

L'impression de solitude et d'infini est aussi certainement une caractéristique de la nature européenne. A la scène, l'acte III du *Tristan* en est un indice : fermant les yeux, on se transporte en imagination dans la situation du solitaire. Au sommet d'un éperon rocheux : au-dessus de soi, une immensité bleue, devant soi, un espace illimité ; le corps est blessé, l'âme tourmentée, l'intemporalité proche. L'âme de Tristan aspire à quelque chose d'infiniment lointain, une idée, qui, pour lui, s'appelle Iseult. Au milieu de cette solitude, un air retentit, quelques notes d'une flûte de berger sur un rythme propre à un retrait du monde et exprimant précisément ce qu'aucun mot, né de la raison, ne peut définir.

Wagner composa *Tristan* à Venise, seul, consciemment replié sur lui-même, séparé de Mathilde, et avec des idées de suicide au coeur.

Une autre image peut venir à l'esprit. Hans Sachs vit dans le milieu le plus bourgeois. Au début de l'acte 111 des *Maîtres chanteurs de Nuremberg, lui* aussi s'isole. Mais il n'est pas seul. Autour de lui, des milliers d'êtres sont en liesse dans une ville pittoresque, parmi eux, un couple heureux d'amoureux et, dans le nombre, le héros exténué. Tous célèbrent notre « grand Sachs ». Des acclamations fusent en son honneur. Au milieu de cette effervescence, souriant, riche et pourtant solitaire et abandonné, il exprime des paroles sur l'éternité de l'art, des propos presque incompréhensibles sur les « maîtres allemands ». On retrouve l'idée d'infini, mais exprimée tout autrement que dans *Tristan.* Chez celui-ci, Wagner créa l'harmonie de l'extérieur avec l'intérieur, chez Hans Sachs, le contraste.

Mais quel principe peut bien engendrer ce sentiment d'infini, d'abandon, de solitude ? Nous ne sommes pas capables de retrouver une trace de sensation semblable dans aucune âme de race ou de culture connue. Nous nous sommes déjà suffisamment étendus sur les nombreuses différences des âmes de race, comme sur l'éternelle aspiration des natures faustiennes et sur leur perception de l'illimité, pourtant on n'en a pas encore vraiment conscience. L'Hindou, aussi, conçoit l'éternité, ancienne propriété aryenne. Mais il se noie dans le tout, son désir tendant vers une totale dissolution :l'infini, pour lui, était la reconnaissance de l'égalité de tous les

phénomènes, du moi et de l'univers. Il ne peut ressentir la solitude telle que nous l'entendons : partout il se voit lui-même!

L'homme faustien n'aspire pas seulement à l'infini et à la plus grande profondeur : il est réellement solitaire... Mais ce n'est possible que parce qu'il possède en lui une notion de l'immortalité, qui n'est propre qu'à lui-même, parce qu'il se détache de son entourage, non seulement en tant que personne, mais aussi en tant que personnalité, c'est-à-dire qu'il sent en lui une âme immortelle unique, une force spécifique, éternellement agissante, dominante, en quête perpétuelle, sans espace, intemporelUne autre image peut venir à l'esprit. Hans Sachs vit dans le milieu le plus bourgeois. Au début de l'acte 111 des *Maîtres chanteurs de Nuremberg, lui* aussi s'isole. Mais il n'est pas seul. Autour de lui, des milliers d'êtres sont en liesse dans une ville pittoresque, parmi eux, un couple heureux d'amoureux et, dans le nombre, le héros exténué. Tous célèbrent notre « grand Sachs ». Des acclamations fusent en son honneur. Au milieu de cette effervescence, souriant, riche et pourtant solitaire et abandonné, il exprime des paroles sur l'éternité de l'art, des propos presque incompréhensibles sur les « maîtres allemands ». On retrouve l'idée d'infini, mais exprimée tout autrement que dans *Tristan.* Chez celui-ci, Wagner créa l'harmonie de l'extérieur avec l'intérieur, chez Hans Sachs, le contraste.

Mais quel principe peut bien engendrer ce sentiment d'infini, d'abandon, de solitude ? Nous ne sommes pas capables de retrouver une trace de sensation semblable dans aucune âme de race ou de culture connue. Nous nous sommes déjà suffisamment étendus sur les nombreuses différences des âmes de race, comme sur l'éternelle aspiration des natures faustiennes et sur leur perception de l'illimité, pourtant on n'en a pas encore vraiment conscience. L'Hindou, aussi, conçoit l'éternité, ancienne propriété aryenne. Mais il se noie dans le tout, son désir tendant vers une totale dissolution :l'infini, pour lui, était la reconnaissance de l'égalité de tous les phénomènes, du moi et de l'univers. Il ne peut ressentir la solitude telle que nous l'entendons : partout il se voit lui-même!

L'homme faustien n'aspire pas seulement à l'infini et à la plus grande profondeur : il est réellement solitaire... Mais ce n'est possible que parce qu'il possède en lui une notion de l'immortalité, qui n'est propre qu'à lui-même, parce qu'il se détache de son entourage, non seulement en tant que personne, mais aussi en tant que personnalité, c'est-à-dire qu'il sent en lui une âme immortelle unique, une force spécifique, éternellement agissante, dominante, en quête perpétuelle, sans espace, intemporelle, libérée de toute sujétion terrestre. C'est le secret de l'âme germanico-nordique, le « phénomène originel », comme Goethe l'appellerait, derrière lequel nous ne pouvons et ne devons plus rien chercher, reconnaître, expliquer, que nous devons seulement révérer, pour le laisser agir en nous aussi.

Le principe d'une personnalité impérissable est le plus grand défi lancé à ce monde de phénomènes. Après avoir séparé le monde et l'âme, l'Hindou rejeta le premier comme mensonge et apparence, n'attribuant qu'à la seconde une véritable réalité. L'âme, l'Atman, le soi, étaient, d'après lui, le Tout-un. Il était totalement contenu, dans la goutte d'eau, l'animal, l'humain ; il apparaissait identiquement dans toutes les créatures de ce monde, « jeune, mais sans âge », « prodige prématuré » . En partant de cette conception du Tout, se fondant dans l'infini, la différence des races et des esprits humains fut négligée, et toutes les différences terrestres, considérées comme des illusions, déclarées avec la plus grande vigueur comme inexistantes. « Tu es aussi tout », dit la doctrine spirituelle hindoue ; un rétrécissement philosophique encore jamais vu (réduction) fut suivi d'un élargissement sans limites (expansion).

La raison philosophante tend, à tout instant, à réunir en un principe unique la diversité de ce monde, à tirer des enseignements de perceptions, à former une unité de toutes choses. L'Inde était particulièrement disposée pour la philosophie, c'est-à-dire qu'elle ne situait pas la délivrance dans une transformation volontaire, religieuse, mais dans un acte de connaissance. Celui qui perçait l'apparence de ce monde était délivré. A cette disposition fondamentale philosophique correspondait, naturellement, le fait qu'une diversité de l'âme, pensée qui émergea, par exemple, ultérieurement dans le système du *Samkhyan,* agissait sur elle comme une diffamation du sens philosophique. En tant que telle, elle n'apparaissait qu'au philosophe, aspirant à la seule connaissance ; la philosophie de la raison, sous cette forme, tendra toujours vers un monisme hindou ou matérialiste.

L'âme religieuse de l'Europe, cette fois en concordance avec l'enseignement de Jésus, s'oppose à cette conception : en affirmant la personnalité éternelle en face de l'univers entier. Dans sa personnification unique (manifestation), elle vient d'un inconnu, qui, seulement en certaines heures d'élévation intérieure, affleure en nous, comme l'ombre d'un souvenir ; elle a ici, sur terre, une tâche cachée à accomplir, à se décharger et à retourner à son essence originelle. Toute personnalité est une unité sans fin ; c'est la volonté religieuse en opposition au monisme philosophique. La monade est seule dans l'univers ; elle revient à son origine vers celui, que dans le langage religieux, elle appelle « le père ». Ce qui engendre une résistance philosophique est une expérience religieuse.

C'est pourquoi Jésus, en dépit des églises « chrétiennes », est un pivot de notre histoire et qu'il est devenu le dieu des Européens, même sous la forme repoussante que l'on a généralement connue jusqu'à présent. Si ce sentiment vivant, concentré de la personnalité, bâtissant les cathédrales gothiques ou créant les portraits de Rembrandt, pouvait pénétrer plus clairement la conscience de la masse, toute notre civilisation serait soulevée

par une vague nouvelle. Mais, au préalable, il faut vaincre nécessairement la hiérarchie des valeurs imposée par l'église chrétienne.

La dignité de la personnalité n'a rien à voir avec la personne, autrement les hommes les plus avides de la terre incarneraient la plus puissante foi dans une immortalité personnelle. Or ceux-là n'exigent que la prolongation de leur bestialité dans l'infini. On surestime, par exemple, la grandeur de l'Egypte. Les pyramides et la momification ne sont pas l'expression d'une perception métaphysique de l'éternité, mais une vulgaire affirmation de l'existence. C'est pourquoi l'Egypte est restée si incompréhensiblement figée, parce que tout a été mis au service de ce monde, ou contraint par un Etat de fonctionnaires et de scribes. Cela aussi avait sa grandeur, mais très différente de celle que des romantiques doués s'efforcent de lui donner.

Pourtant, si l'on observe bien la notion de l'immortalité personnelle est déjà incluse dans la doctrine de l'Inde ancienne, malgré toutes les protestations le niant. Car si je suis en tant que plante, animal ou humain, toujours un moi qui renaîtra, on suppose un élément immuable à l'intérieur duquel quelque chose se modifie. Le sens mystérieux du *Karma* de la philosophie bouddhiste ne s'éclaire pas ici. Le symbole commun du mécanisme et du véhicule est bassement matériel et repose sur de fausses conclusions de ressemblance. C'est le « coeur du coeur » (Novalis) qui renaît d'après notre croyance. C'est pourquoi, la doctrine de la métempsycose, comprise comme symbole, est la réponse la plus crédible à une question que l'on ne devrait pas poser dans l'espoir d'une réponse positive. Si je reconnais que je suis lié à une forme de conception, sans que je puisse vraiment me la représenter (temps, espace, causalité), je ne pourrai pas comprendre la plus exacte des réponses, car elle se pose en préalable de toutes les autres formes de conception, ou simplement d'aucune. Si je parle de l'immortalité de l'homme, je dois, soit admettre dans « l'au-delà » une masse toujours grandissante de personnalités, c'est-à-dire la multiplication constante des êtres immortels (idée qui fait dresser les cheveux sur la tête), soit qu'un nombre très déterminé d'êtres immortels existe, qui s'incarnent dans un éternel retour. Ces différentes représentations naissent en nous en fonction de critères inadaptés. Nous ne savons rien des lois de l'au-delà ! Celles qui sont ici valables (la représentation « ici » et « là-bas » est aussi à rejeter, mais montre que nous ne pouvons pas nous empêcher de l'utiliser) ne sont pas applicables dans « l'autre » état.
Dans l'idée de personnalité, le problème métaphysique se concentre en quelque sorte sur un seul point. Tout homme sent en lui-même une masse de possibilités physiques, il sait que certaines aptitudes s'étiolent, que d'autres se développent ou sont susceptibles de le faire. Et pourtant, il se reconnaît lui-même dans chaque nouvel acte. Il sait, que les lignes de construction de son essence restent les mêmes et se voit, apparemment, en face d'une loi inconditionnelle. Cette impossibilité de sortir de soi-même, et, par ailleurs, la certitude d'être pourtant un « moi », sont les raisons pour lesquelles la reconnaissance de la liberté de la volonté et celle de la loi inflexible cohabitent dans un être humain. Jésus prétendait que, comme un chardon ne peut porter de figues, un homme mauvais ne peut non plus faire de bonnes actions. Malgré cela, il prêchait le revirement intérieur. Luther écrivit un livre sur le manque de liberté de la volonté et un autre sur la liberté de l'homme chrétien ; Goethe parla de ses « principes de base » ; Kant développa la réalité des antinomies ; Schopenhauer nia la volonté libre, et réintroduisit l'ordre moral de l'univers.

Pour tout Européen, l'ultime secret est enfermé dans la notion de la personnalité, mais en même temps, l'antagonisme entre liberté et contrainte n'est pour nous que conditionné. Si nous faisons abstraction des influences purement mécaniques de l'extérieur qui agissent sur nous, créatures naturelles (cette influence est introduite d'une manière tout-à-fait fausse dans le traitement du problème de la personnalité), le fondement de l'antagonisme réside dans le fait que nous nous jugeons, en différentes situations, selon des points de vue différents. Quand nous sentons la pression de notre essence, la poussée inconditionnelle, obligeant d'agir ainsi et non autrement, nous divisons inconsciemment notre moi en deux moitiés et sentons l'une peser sur nous, au lieu de nous dire que nous, en tant que personnalité, le voulons ainsi, que cet effet est un élan intérieur se développant extérieurement et expérimentalement dans le temps. Chacun se crée sa propre loi. L'élaboration de cette loi est la liberté de sa personnalité. Cette reconnaissance concorde exactement avec la doctrine de Maître Eckhart.
Il ne s'avère donc pas, comme l'enseigne Schopenhauer, que les caractères empirique et intelligible soient deux phénomènes issus, pour ainsi dire, de deux univers différents, qui, en dehors de la personnalité individuelle, existent en tant qu'ordre universel factuel et moral, et décident du sort d'un humain à travers de fortuites coïncidences, comme le prétend aussi la doctrine hindoue du *Karma*. Que la voix populaire allemande proclame que chacun est le forgeron de sa chance, que Goethe parle de la force créatrice d'un génie ou qu'Eckhart demande qu'on devienne « un avec soi-même », veut, pour l'essentiel, dire la même chose. C'est la disposition d'esprit particulière germanique face au problème originel de l'humanité.

L'idée de la personnalité immortelle est une fiction de l'âme, mais elle permet un envol religieux qui ne contredit pas la plus rigoureuse critique de la connaissance, approchable, avec prudence cependant, même en partant des côtés matériels de la vie. Vis-à-vis de ce qui n'est pas organique, il est vain de se poser la question du pourquoi, du but. Mais on ne peut simplement pas comprendre la vie autrement ; on essaye partout de réaliser quelque chose, et les transformations sont toujours conditionnels par un but. La vie est donc une chose

qui va droit au but fixé, c'est-à-dire, utilité inconsciente. Toute essence est le jeu d'instincts, d'aspirations, qui servent cette inclination au but, donc le moyen de l'atteindre. Est-ce donc alors totalement absurde de recourir ici à une analogie concernant les humains et plus étroitement les êtres nordiques, en disant : le fait que la croyance en une immortalité réapparaît toujours et nous dirige intérieurement, montre qu'elle nous est une force adjointe qui incarne déjà notre immortalité ? Un grand naturaliste, en même temps qu'un grand penseur, Karl Ernst von Baer, déclare sur la question de l'essence de la vie

« Parce que le développement de soi n'est pas uniformément l'atteinte d'une forme définie, mais, au contraire, prépare les organes à une utilisation future, et que les matériaux pour l'auto-formation sont sans cesse modifiés, il apparaît que le caractère le plus général du processus vital est la visée directe au but » (19). « Nous reconnaîtrons que l'essence de la vie ne peut être que le processus vital lui-même, ou le cours de l'existence. Ensuite nous ne rechercherons pas le siège spatial de la vie parce que le processus vital ne peut s'effectuer que dans la conception du temps ». « Comprendre que la vie naturelle consiste en buts vitaux, et donc nécessairement poursuivis, voilà la véritable mission de la recherche naturelle » (20). Il y a là, pour nous, une épreuve de caractère : somme-nous capables ou non d'interpréter une vie raciale, conforme au sang et ses lois comme symbole d'une éternité? Pouvons-nous vivre notre volonté d'éternité comme un moyen visant directement un but? Ressentir que, puisque la vie exclut déjà ici l'espace, qu'elle se situe aussi au-dessus des causalités ordinaires, qu'elle persiste encore après sa sortie du temps?

La théorie de la prédestination montre un exemple parallèle, éclairant encore plus nettement la relation. Dans le monde de la pensée occidentale, elle ne signifie rien d'autre que le « dieu dans le coeur » , qui n'est pas l'opposé du moi, mais le moi lui-même, le but déterminé par la nature de l'essence. Mais dans le monde de la pensée judéo-syrio-romaine, qui sépare personnalité et dieu, et les oppose violemment l'un contre l'autre, l'idée de la prédestination devient une conception absurde qui abaissa les hommes au rang d'esclaves de naissance.

Une créature tirée du néant était pour toujours choisie par un esprit créateur arbitraire, l'autre éternellement damnée. Le pourquoi de cela restait le secret du magicien enseignant. Nous faisons, à nouveau, l'expérience ici de ce qui peut tourner au tragique, lorsqu'un système spirituel caractéristique est « assimilé » par un système de pensée étranger. L'abâtardissement intellectuel et psychique en est alors l'inévitable suite. Le respect inné de la personnalité germanique, pour une autre espèce, a employé les possibilités plastiques de notre âme dans une direction qui a fait dépérir beaucoup des caractères de notre race, qui auraient pu s'épanouir. Heureusement, la monstrueuse doctrine de la prédestination d'Augustin, n'a pas eu d'influence réellement durable, signe d'aversion inconsciente qui ne sacrifia pas aussi l'ultime état de la « Rome éternelle ».

Seul le christianisme, rigoureusement judéoecclésiastique, continue de séparer complètement la personnalité et le divin, en dépit du fait que Jésus exige précisément cette unité dans une proportion qui n'a, que rarement dans l'histoire, atteint cette grandeur fascinante

la personnalité absolue, qui domine, souveraine, la personne, c'est-à-dire qui suit librement sa propre loi. Cela représente, toutefois, le plus fort paradoxe imaginable, avec le prétendu « épanouissement de la personnalité », comme dit le langage à la mode. Car la première est maîtrise, et l'autre, impuissance. Si l'on ajoute à cela que cette liberté est organiquement délimitée par la race et le peuple, nous avons, devant nous, l'éternelle condition préalable de toute époque de culture propre à l'Occident.

L'idée de la personnalité ayant ses propres lois et la doctrine de la prédestination sont dés lors étroitement bées à la notion de destin.

Avant tout, deux types de conception du monde inconciliables se trouvent ici face à face : l'ancien hindou et le proche-oriental. Le premier, aristocrate, dans l'âme, n'impute qu'à lui-même son destin terrestre. Si on demande à un aveugle de naissance pourquoi il doit endurer cette punition, il répondra qu'il a fait quelque chose de mal dans une vie antérieure. En conséquence, il doit maintenant supporter un malheur équivalent à ses actes. Cette pensée conséquente exclut entièrement l'extérieur, et dénie souverainement ce qui, précisément, grandit dans le cercle ecclésiastique ou ce qui s'efforce de définir cela comme « destin inexorable ». Cet accent porté sur l'extérieur est le triste héritage que nous devons à la forme de chrétienté existante jusqu'à nos jours, qui apporta en Europe avec elle, le mode de pensée proche-oriental. Tandis qu'à l'époque d'Homère, l'homme vivait encore plein de confiance en lui et dans l'univers ; la vie intérieure grecque, elle aussi, fut plus tard ébranlée par de graves bouleversements extérieurs. C'est pourquoi dans la tragédie, personnalité et destin apparaissent d'une manière tout-à-fait dualiste. Innocents coupables, les hommes succombent aux violences extérieures subites (c.f. Oedipe). Un échelon suivant découle de ce désespoir pour l'âme déchirée : la soumission de cette âme à un sorcier le dominant, qui rongea totalement la personnalité, en se prétendant destiné à être « le représentant de Dieu » et s'efforça de maintenir les humains dans une éternelle humilité asservissante.

Encore une fois la Germanité se trouve doublement opposée à ces deux types. Elle ne s'arroge pas le droit de déclarer inexistants l'univers physique et ses lois, mais elle ne sait rien non plus du fatalisme sémitique ni de la folie magique syrienne sur la destinée. Au contraire, ELLE LIE LE MOI ET LE DESTIN COMME DES FAITS EXISTANT EN MEME TEMPS, SANS POSER DE QUESTIONS SUR LA CAUSALITE DES DEUX PARTIES. Le rapport du Germain avec la notion de destin est entièrement le même que la représentation ultérieure de Luther de la coexistence de lois naturelles et de la liberté personnelle. Sa position spirituelle vis-àvis de l'univers coïncide exactement avec les recherches critiques de la connaissance d'Emmanuel Kant sur un empire dans lequel cohabite la liberté et un empire de la nécessité naturelle (21).

On n'aperçoit peut-être nulle part plus clairement cette concordance essentielle de tout ce qui est nordico-allemand, que dans la confrontation des plus anciens chants et légendes germaniques, avec cette suprême élévation de la pensée de Kant, mais aussi avec l'hymne d'Hölderlin, disant que jamais la vague du coeur né jaillirait en écumant avec une telle beauté si le destin ne s'opposait à elle comme un rocher muet. Sur les champs catalauniques, des Germains marchaient contre d'autres Germains ; tous pensaient combattre pour sa liberté et son honneur. Et le chanteur germanique termine ainsi son chant du destin:

La malédiction nous a touchés, frère, je dois te tuer. Que cela reste éternellement dans nos
mémoires Douloureux est le verdict des Nornes.

Ici, les Nornes, agissant sans passion, sont les symboles d'une nécessité cosmique et légale, impénétrable et pourtant ressentie. Les Germains, combattant au service d'une valeur intérieure librement reconnue par eux, acceptent lucidement ce destin et l'accomplissent sans se plaindre, en hommes libres. Les fils du nord, Hamdir et Sôrli, stimulés par leur mère, chevauchent seuls vers le sud, vers la cour du roi des Goths, Ermanerich, pour venger la mort de leur sueur. Ils savent qu'eux aussi se précipitent à la rencontre de la mort, mais ils s'inclinent consciemment et librement devant le devoir de servir l'honneur de la famille, et combattent jusqu'à la dernière goutte de sang. Et les derniers mots de Sdrli:

Nous avons bien combattu et nous tenons sur les corps des Goths, Tombés par les armes, comme les aigles sur les branches.
L'honneur est nôtre si la fin vient aujourd'hui
Personne ne survit à la nuit quand les Nornes ont parlé.

sont d'un truisme héroïque non sentimental qui ne trouve son pareil, sous cette généreuse disposition noble, que dans d'autres chants germaniques, et surtout dans le *chant d'Hildebrand.* Père et fils sont face à face, le premier comme guerrier rentrant au foyer, le second comme défenseur de sa terre. Le père reconnaît le fils, or celui-ci ne voit dans ses paroles de bienvenue qu'une ruse de guerre et provoque le vieil héros en s'en moquant. Mais ce dernier se contient, jusqu'à ce que son fils lui reproche une conduite sans honneur. Alors Hildebrand s'écrie:

Pauvre de moi, dieu souverain, le destin douloureux vient! Celui-là devrait être le plus lâche, qui vient
de l'Est Pour te refuser le combat puisque tu t'en réjouis tellement.

DANS L'ACCOMPLISSEMENT DES LOIS DE L'HONNEUR CREEES PAR LUI-MEME, LE VIEIL HILDEBRAND VOIT EN MEME TEMPS LE DESTIN IMPERIEUX, conception qui rejoint la plus profonde mystique germanique, qui ressent « l'âme non créée » comme dieu, c'est-à-dire comme son destin propre. En même temps, le dénouement héroïque du *chant d'Hildebrand* enseigne ce que Kant, de la suprême hauteur de la réflexion philosophique, nomme l'empire de la liberté et celui de la nature, qui partout sont séparés mais auxquels l'être humain appartient simultanément. Ce que Kant nomma la sublimité de la nature humaine naît alors ici même : la conscience de la valeur de la personnalité vis-à-vis d'une force extérieure effroyable. Et *L.* Wolff indique très justement, sur cette question (22), que le dieu invoqué par Hildebrand n'est pas celui du christianisme qui étend prétendument sa main tendrement protectrice sur tous les croyants. La conception du destin, relative à ce dieu chrétien, est d'un côté devenue individualisme à la recherche du moi, de l'autre devait toujours, comme il a été exposé, conduire à la doctrine de prédestination. Le thème du vieux *chant d'Hildebrand* est apparu ultérieurement chez tous les peuples, mais des falsifications faisaient disparaître l'essentiel du drame

dans ces chants dénaturés, le père n'apprend qu'une fois l'acte accompli, qu'il a tué son fils, ou bien il le reconnaît et, après un court tournoi, il chevauche paisiblement jusqu'à la maison vers Ute, sa femme. *Ici* déjà, les influences chrétiennes, éliminant la pensée de l'honneur, se font visiblement sentir.

Ces chants germaniques révélaient encore autre chose (ainsi l'ancienne version du *Lied de Walthari, l'histoire d'Albwin et de Thurisind* et tous les autres) : l'honneur ne provoque aucun conflit, mais au contraire les

dénonce dans le combat terrestre. La vie germanique ne devint problématique que lorsque les nouvelles valeurs se trouvèrent sur un pied d'égalité avec les valeurs suprêmes germaniques d'honneur, de liberté, de fierté et de courage. CE CONFLIT DECHIRANT LE COEUR DE L'EUROPE RESTE, JUSQU'A AUJOURD'HUI, LA CAUSE LA PLUS PROFONDE DE NOTRE MANQUE DE STYLE PSYCHIQUE, DE CULTURE DE POPULAIRE, D'ETAT NATIONAL. L'amour et le christianisme n'ont pas mis un frein à « l'auto-déchirement germanique » mais, à plus forte raison, ils ont attisé le combat général. Déjà, à l'époque des migrations, les tribus germaniques déchirées ressentaient avec tristesse leur inimitié : « La malédiction nous touche, frère, je dois te tuer » , chante le vieux poète goth... Ensuite Théodoric parut garantir, encore une fois, une unité germanique, jusqu'à ce que les Francs transforment l'empire en parenthèse politique. Ainsi le tragique conflit continua. La possibilité d'élever l'idée de l'honneur personnel, l'honneur de la famille, de la tribu, à une conscience générale de l'honneur germanique, échoua grâce à la chrétienté romaine, et encore plus tard, quand le guerrier de l'époque des grandes migrations fut devenu un chevalier sédentaire.

D'après la conception germanique, le destin et la personnalité exercent donc l'un sur l'autre une continuelle action, et chaque véritable drame nordique liera, sous une forme quelconque, les événements extérieurs et la valeur intérieure de caractère ; il ne les fera jamais se
:oiser sans qu'ils soient reliés. Cela est valable aussi bien pour le *Lied des Nibelungen* que pour *Faust* et *Tristan.* Une esthétique misérable a mal compris ce grand drame aussi et l'a uniquement considéré du point de vue d'une noble Iseult extasiée. Or cette oeuvre, qui est peut-être la plus grande de Wagner, n'est pas un drame de l'amour, mais un drame de l'honneur. C'est parce que Tristan sent que son insurmontable amour pour la fiancée de son roi et ami, est dépourvu d'honneur qu'il se tient loin d'elle. C'est aussi la raison pour laquelle, il veut ensuite boire le poison quand il constate l'impossibilité de dominer son amour. Comment « le plus fidèle des fidèles » rejette alors cette notion de l'honneur qui constitue toute sa vie et s'abandonne à sa passion, c'est l'énigme inexplicable, non résolue, qui est symbolisée par le philtre mortel. Le point culminant psychologique du drame est l'instant où Marc et Tristan sont face à face (et pas la mort des amants qui est un épilogue). Tandis que le roi questionne, songeur, le « plus fidèle des fidèles »

Où sont donc maintenant l'honneur
et la vraie race
Quand l'asile de tout honneur,
Tristan, l'a perdu?

La raison impénétrable,
effroyable, profonde
et mystérieuse,
qui la dira au monde?

s'échappent de l'orchestre ces sons pleins d'affliction tâtonnant dans la métaphysique, comme s'ils interrogeaient sur la plus profonde question de l'essence germanique : comment « le plus honorable » est-il devenu « sans honneur » . Cela est impossible et pourtant elle semble, apparemment irrévocablement, prouvée. Cette dernière question reste, en dépit de l'interprétation symbolique, sans réponse. Tristan meurt de son geste : il se tue consciemment, en arrachant le pansement de la blessure sanglante. Il se tue pour avoir profané quelque chose d'inviolable à ses yeux, et Iseult, par solidarité de destin avec lui. Tristan meurt d'avoir enfreint une règle d'honneur, Iseult par affliction d'amour.

C'est le « destin » et la maîtrise germaniques de la vie à travers l'art. Mais donner une forme à tout cela est le suprême sommet de l'art de la personnalité.

Au XIXe siècle, naquit, hors des églises,,une conception du monde rattachée aux philosophes de la nature du XVIIIe siècle, conception qui, peu critique à tout point de vue, s'efforça de ranger tous les hommes dans, l'ensemble de lois mécaniques de la nature. On peut considérer que cet essai matérialiste maladroit, voulant proclamer une inévitable « légalité économique » , est aujourd'hui dépassé. En revanche, une autre conception est apparue sous un habit séduisant (à travers Spengler notamment), représentée par « l'honneur faustien » , douée d'un considérable pouvoir de persuasion : la considération morphologique de l'Histoire. Ces idéologues du développement historique posent très justement la causalité et le destin comme deux idées distinctes. Par ailleurs, ils rejettent vivement, ouvertement et en accord avec l'essence germanique, le fatalisme sémitique, qui dit que tout ce qui arrive est irrévocable. Mais alors ils situent le destin dans des foyers de culture, qui sont sûrement historiquement démontrables, sans pourtant, examiner l'origine racio-organique de ces cercles et de leur disparition, et là se trouve la dangereuse méprise. D'après Spengler, un tel centre culturel tombe d'un lointain passé obscur, comme l'esprit-saint, sur un coin de terre ; ceux qui en font partie vivent un temps

héroïque, une hauteur spirituelle culturelle, puis une décomposition de civilisation , et une fin décadente. Et on tire ensuite de ces fables des conclusions annonçant notre avenir (23). S'ajoute à cela que son irréversibilité est posée comme essence de cette « nouvelle » conception du destin et, à la fin, nous nous trouvons devant le fait inattendu que Spengler a réussi le tour d'adresse d'introduire, sous le manteau faustien, aussi bien la conception naturaliste marxiste que la notion magique proche-orientale. La doctrine du végétalisme du devenir humain nous aligne tous à nouveau dans les rangs de la causalité purement mécanique et la doctrine de l'irréversibilité doit nous soumettre à la fatalité. Le véritablement faustien « Seul, je décide! » , Spengler ne le connaît pas. Il ne voit pas de forces racio-psychiques à l'oeuvre pour construire des mondes, mais invente des schémas abstraits auxquels nous aurions, en tant que destin, à nous soumettre. Finalement, les conséquences de cette doctrine brillamment présentée, sont la négation de la race, de la personnalité, de la valeur personnelle, de toute impulsion réellement favorable à la culture, en un mot, du « coeur du coeur » de l'homme germanique.
Malgré tout, l'oeuvre de Spengler fut grande et bénéfique. Elle s'abattit comme une pluie d'orage, cassa des branches pourries, et féconda une terre riche, assoiffée. S'il est vraiment grand, il doit s'en réjouir : car fertiliser (même si c'est par erreur) est ce qu'il y a de plus haut à atteindre. Mais maintenant le réveil psycho-racial a grandi bien au-dessus de la « doctrine de développement » et s'est retrouvé chez soi dans les valeurs éternelles saluant par-dessus les époques de chaos, les hommes et l'art des temps passés comme un vivant présent.

IV. La volonté esthétique

Cette apparente digression était nécessaire, car elle permet de comprendre que ce n'est pas un « sentiment d'éternité et d'infini » qui représente l'essentiel, mais qu'une personnalité au sein d'un groupe d'hommes homogène est aussi le phénomène originel de toutes les créations artistiques. Les perspectives ouvertes sur l'infini de Lenôtre et le mystérieux clair-obscur de Rembrandt ne sont pas des créations se perdant dans l'illimité, mais des tensions psychiques parmi d'autres. Il est remarquable que les esprits systématiques accordent si peu d'attention au rythme que suivent, tantôt consciemment, tantôt instinctivement, tous les grands artistes européens. On ne peut classer leur art à partir d'une ligne allant du matériel jusqu'à l'infini, car il renvoie toujours au moi, concentre en quelque sorte perpétuellement les forces psychiques, pour, à nouveau, les projeter vers l'extérieur. Dans l'instant où Beethoven, ordonnant des sons, atteint les suprêmes hauteurs et approche de l'évanescence, un scherzo jubilant intervient soudain. Au milieu de thèmes, où s'exprime le rejet du monde, retentit une impérieuse volonté de lutte. Ce ne sont pas des inhibitions, mais au contraire des rythmes vitaux de l'art occidental. Le scherzo d'un Beethoven, l'acte achevant la vie d'un Faust centenaire, la grandeur héroïque du Siegfried wagnérien, la maîtrise décontractée avec laquelle Hans Sachs domine le tragique et impose des limites, la mystique de Maître Eckhart et la richesse de la vie active, ne peuvent être compris que si l'on renonce à tout monisme figé. Dire que l'évanescence de l'infini est l'âme occidentale, correspond à l'essai fondamental d'incorporer la nébuleuse magie judéo-syrienne dans la culture de l'Europe.

La musique de Bach et Beethoven n'est pas le suprême degré accessible de cette évanescence de l'âme, mais signifie au contraire, la percée d'une force d'âme sans pareille, qui ne se libère pas simplement des liens matériels (c'est seulement le côté négatif), mais exprime quelque chose de tout à fait déterminé, même si cela ne peut pas toujours être défini avec clarté. La manière germanique de dominer le monde n'est pas un élargissement illimité (ce qui serait bien l'évanescence), mais une pénétration accrue (c'est-à-dire un acte volontaire), le « suave accord sacré » auquel Schubert attribuait la toute-puissance.

La volonté donne à l'âme une vigueur pour atteindre son but ; elle appartient donc à la manière de voir les choses qui établit le but (la finalité), tandis que l'instinct est lié à la manière de penser, recherchant la cause (causalité). Aujourd'hui encore, on conteste l'existence de la volonté esthétique à l'intérieur du moi volontaire englobant tous les besoins vitaux. C'est pourtant elle qui est sûrement, la plus vaste expression du vouloir humain, même si ce n'est pas la plus forte. L'activité artistique est la conversion consciente de la matière et de l'esprit par une unité liée dans chaque art à l'aide de formes définies. Si les autres orientations de la volonté n'ont qu'un trait de caractère, une matière, l'art revendique toute les matières et substances, aussi bien matérielles que surnaturelles en tant que matériaux. Dans le sens le plus large, toute notre compréhension élaborée de l'univers et du moi est une activité artistique volontaire. L'image mythique du dieu Donar-Thor, fendant les airs dans son char, et celle de la Pallas Athénée de marbre sont, en l'espèce, les résultats de la même activité créatrice.

Un exemple *: Le Fils prodigue.* Ce tableau fut réalisé au cours de l'avant-dernière année de vie de Rembrandt. Il l'a peint dans un état d'extrême pauvreté et de désespoir. On l'a découvert après sa mort sous un vieux fatras. Nous voyons là la douleur passée, concentrée en un clin d'oeil, figurée dans la représentation naturaliste impitoyable du pécheur à genoux. En même temps, il ressort de cette forme déguenillée une apothéose, apaisant et transfigurant toute l'horreur. Un amour infini s'exprime sur la figure du père qui se penche. Dans toute la peinture, peu de tableaux ont montré, comme ici, un naturalisme aussi implacable, avec toutes ses contingences et expressions individuelles, face à une totale maîtrise de la nature. De manière purement formelle, aussi bien graphiquement que dans son aspect typique, tout se joue dans une obscurité incertaine qui baigne le vieillard, son visage et ses bras, d'une douce lumière ; toute la gamme des plus profonds bruns, rouges et jaunes, trouve là son apogée lumineuse. De même, les regards des spectateurs convergent vers ce point. Cela donne ici un exemple de la montée suprême de l'échelle psychique : de l'indifférence curieuse du spectateur, de la plus profonde soumission à la délivrance libératrice, exaltante...
L'activité créatrice psychique de Rembrandt s'est totalement transposée dans les âmes des deux hommes, le père et le fils. Le peintre a montré là la transformation réussie de l'émotion en libre action. La liberté morale a fait l'expérience d'une expression plastique ; d'un symbole moralisateur est né un événement artistique. Car rien ne nous apprend ici que le geste du fils était un péché, on ne prêche aucune humilité, ni n'enjoint aucun pardon ; mais on nous présente la libre volonté de rachat d'un homme, et avec une insistance utilisant tous les moyens, on nous fait prendre conscience de cela, comme les anciens mythes l'ont fait pour la nature. Partant de cet état d'âme dans lequel se trouvait Rembrandt autrefois, Schopenhauer eût écrit les plus profondes pensées sur la vanité du monde, un Christ nous eût enseigné le pardon pour tous nos ennemis, Shakespeare aurait composé un drame bouleversant. Rembrandt ne pouvait s'exprimer qu'avec le pinceau. Cette contrainte imposait une direction tout à fait déterminée ; elle n'était ni de nature philosophique, ni de nature morale, mais artistique.

Depuis des décennies, l'oeuvre de Dostoievski est l'objet des plus vives controverses. Des hommes de lettres sensibles, délicats, ont considéré l'implacabilité de la peinture de la cruauté, du péché, reprochant l'effet angoissant d'états d'âme, ne faisant grâce de rien. De l'autre côté, des gens intoxiqués par la nicotine et l'absinthe ont trouvé un plaisir voluptueux à rêver d'être Raschnikoff, Myschkin ou Karamazov. Les uns vitupérèrent la « difformité », le fatalisme de la description, et encore la claustration éternelle ; d'autres louèrent la figure du Dostoievski, prophète d'une nouvelle religion. Quelques-uns mesuraient sa valeur en donnant une très grande importance à sa dimension humaine, d'autres au terrible naturalisme.

Etant donné que les personnages dostoievskiens sont de type russe ou veulent même devenir les modèles d'un nouveau type d'âme, la plus vive défense contre cette prétention est pleinement justifiée. Mais cela ne concerne pas les esthètes qui, anxieusement, s'efforcent en vain de séparer rigoureusement « l'objet esthétique » de l'esthétique extérieure et se plaignent qu'à la lecture de Raschnikoff, on se trouve « ramolli, broyé et écrasé dans toutes ses fibres ». Ils se répandent en lamentations
« D'où doit donc alors venir la mesure de la liberté et de l'équilibre qui constitue l'élément vital de la considération esthétique? » (Volkelt). Ici, l'objet héroïque et moral est manifestement confondu avec l'esthétique, car les effets purement psychiques de l'homme moral sont examinés, alors qu'on ne porte pas d'appréciation sur la force de la forme, la volonté esthétique du poète. En conséquence, la *Crucifixion* de Grünewald devrait aussi être rejetée pour son côté funeste parce que des femmes s'évanouissent devant elle. Là aussi rien ne nous est épargné et l'ancien « équilibre esthétique » sacré est attaqué sans égard par cette grande oeuvre de la vieille peinture allemande. NOUS NE DEVONS PAS CONSIDERER LES HEROS OU LES VICTIMES ISOLEMENT, MAIS LA FORCE QUI LES ENGENDRA!

On ne peut juger l'oeuvre de Dostoievski ni avec avec l'échelle humanitaro-morale, ni avec celle de la forme objective. On doit finalement se décider à compléter toute son esthétique de l'art par une autre manière de voir les choses, comme on le tente ici : la reconnaissance d'une profonde fusion intérieure volontaire. Les termes « pondération morale » , « maîtrise formelle » etc., n'y ont plus leur place.

La faute de quatre-vingt dix-neuf pour cent des esthéticiens de l'art fut, finalement, de pousser au premier plan de l'examen des caractères d'un drame, leurs petits sentiments et peurs, et non la force artistique, origine de l'oeuvre. Les personnages vivent, qu'ils soient droits ou tordus, bons ou mauvais. Reconnaître la nécessité de leur existence intérieure, c'est précisément cette force de création qui nous empoigne si nous nous libérons du matériel. En ce qui concerne l'art européen, le rejet des envies comme des nobles mouvements de volonté n'advient pas pour faire place à « l'instinct de jeu », mais à une conception beaucoup plus profonde de la volonté artistique. On ne doit pas jouir d'un chef d'oeuvre à la légère, dans l'équilibre de toutes les forces psychiques, mais on doit distinguer la force créatrice de forme. Et le plaisir ne consiste pas à contempler une apparence, mais à sentir une âme à l'oeuvre et même à ressentir l'effet de celle-ci sur soi-même à travers l'apparence.
Aliocha, Dimitri ou Yvan Karamazov ne m'intéressent ni par la mesure de leur force, ni par l'intention qui meut chacun d'eux sur son chemin tortueux, mais par la création organique qui apparaît à travers la nature humaine du poète pour trouver le chemin de notre coeur. Devoir considérer les personnages en tant qu'idéal de vie est une toute autre question. Lorsque nous fixons l'échelle de la critique, nous ne devons pas essayer d'établir à quel point notre « liberté esthétique » demeure préservée, ni tenter de savoir si les caractères sont sains ou pourris, mais s'ils produisent leur effet, c'est-à-dire s'ils sont, tels qu'ils se déplacent, nés d'un noyau intérieur unique. Voilà le noeud qu'on s'est longtemps en vain efforcé de dénouer. Mais ici surgissent aussi de nouvelles différences esthétiques, et tandis que nous discernons une violence implacable derrière le prince Myschkin, pourtant pitoyable moralement, nous n'apercevons derrière Thomas Buddenbrook qu'un esthète se torturant le cerveau sur des problèmes irritant les nerfs, en mordillant sa plume sous la lumière de sa lampe. L'attaque épileptique de Myschkin est une explosion intérieure, la funeste perte de dent du pauvre Buddenbrook, une déveine pénible, mais rien qu'une déveine. Et tandis que l'« idiot » hystérique auprès du corps de sa bien aimée, trahit un inévitable écroulement psychique, le Thomas Buddenbrook, supplicié sur les pavés par Thomas Mann, nous atteint aussi désagréablement que comiquement.

2.

Le cas de Dostoievski soulève une autre question, déjà effleurée : d'où vient l'effet esthétique que des caractères repoussants, pourris, peuvent produire ? Comment se fait-il que des oeuvres d'art, révélant une forme extérieure ne correspondant en aucune manière à l'idéal de beauté du peuple de l'artiste et ne véhiculant pas non plus une valeur comme nous pourrions l'exiger du point de vue moral, éveillent pourtant souvent une forte impression ? Schiller, répondant qu'instinctivement nous accordons plus d'attention à la force qu'à la légalité, met le doigt sur cette question sans l'expliquer. Car ce qui nous saisit, c'est précisément la loi propre du sujet esthétique, même, disons-le, quand il représente une valeur empruntée (adoptive) ou, pire, une valeur ennemie.
La figure de Shylock, en elle-même, peut nous déplaire ; même son esprit agresse en tous points nos commandements psychiques. Et malgré tout, une création peut rarement nous saisir autant que celle-ci, parce

qu'elle est racialement et psychiquement parfaite. Extérieurement, elle est conditionnée par tous les traits de la race juive, depuis les gravures rupestres égyptiennes jusqu'à Trotski ; psychiquement, Shylock développe l'âme de l'ancien testament hébreux, jusqu'au banquier de Wall street en passant par le Talmud et le Schulchan-Aruch. Cette essence millénaire trouve une régénération juive en Shylock, comme l'essence nordique dans celle du margrave Rüdiger et de Faust. Shylock agit comme il doit ; une fois exposé, il produit nécessairement son effet, c'est-à-dire un témoignage ultérieur de la volonté esthétique de l'artiste. Schiller supposant que nous sommes impressionnés, chez les grands criminels, par la force qui, à travers leur grandeur, révèle la possibilité d'un changement de caractère brutal, fait donc ici fausse route. Shylock ne pourra absolument jamais changer
son corps suit un commandement qui, dans l'inaltérabilité de son essence, agit d'une manière semblable à la loi qui régit la circulation des étoiles. Il est donc aussi bien une individualité qu'un type, un juif aussi bien que le jud4sme. Le même constat s'applique à Méphistophélès, dont l'impression esthétique ne repose de même ni sur la beauté, ni sur la force, mais sur le conditionnement intérieur, c'est-à-dire sur l'acte artistique qui le créa. Richard III, Iago, Franz Moor, sont purement individuels et ne deviennent pas des types... Tandis que l'artiste se met manifestement au niveau des valeurs, héroïques représentées par Rüdiger ou Faust, il n'est, vis-à-vis des autres, qu'une forme purement intellectuelle et volontaire. Mais ces personnages, et aussi les Hille Bobbe, le père Grandet, Tartuffe, nous montrent précisément où nous avons à chercher, en dernière analyse, les racines aussi bien de la création esthétique que du vécu esthétique.

Les oeuvres, dans lesquelles l'artiste ne transforme pas sa propre valeur suprême en combat contre d'autres forces ne met pas non plus de forces intérieures totalement étrangères au centre de la création, mais dans lesquelles il a manifestement essayé d'exprimer, jusque dans les ultimes conséquences un psychisme emprunté, occupent une position quelque peu intermédiaire entre Siegfried et Shylock. Là s'est manifesté le problème le plus troublant de l'histoire de l'art occidental : les souffrances du Christ et son point culminant, la crucifixion.

La doctrine ecclésiastique déclare que Jésus s'est consciemment sacrifié pour toute l'humanité. En fonction de cela, la description de ses tourments doit mettre le plus possible en évidence la force du don. Le sacrifice de sa vie élève l'idée d'humilité au rang de valeur suprême, c'est-à-dire l'amour se sacrifiant sans volonté propre. La reconnaissance de cette valeur était le caractère du Moyen-âge religieux. Il devint ainsi la valeur « empruntée » de l'artiste occidental aussi, car celui-ci cherchait, dans son travail, à se conformer au dogme. Des milliers de crucifixions, qui subordonnaient la figure du Christ à la doctrine d'humilité, naquirent comme signes d'une particulière piété. On a fait du souriant enfant blond, qui souvent regardait le monde de manière « franchement héroïque » , une figure brisée, torturée par la douleur, aux traits décomposés et aux plaies suppurantes. Le sentiment de l'écrasement total, du désespoir, du sacrifice mortel devint, au Moyen-âge, le pendant du naturel héroïque d'un Rüdiger, d'un Hildebrand, d'un Dietrich ou d'un Siegfried. La plus grande oeuvre de cette espèce qui élève au rang de symbole cette valeur d'emprunt religieuse est l'autel d'Isenheim (la Crucifixion de Grünewald). Cette oeuvre est la plus acceptable concrétisation de l'idéal d'humilité, incarné par une volonté d'artiste, dont la puissance n'a pas d'équivalent dans l'Histoire. Cette crucifixion tient véritablement de l'exaltation maladive, aussi bien sur le plan matériel, que dans la permanence de la volonté artistique. Une peinture montrant les nombreuses blessures sur le corps du martyr ou Marie s'affaissant comme hypnotisée, représentent le point culminant de « l'art chrétien ». Mais, en même temps, l'ensemble dévoile la même volonté esthétique dans la résurrection à l'occasion de laquelle seproduit une remarquable transformation : Jésus sombre de la croix redevient subitement un Christ ressuscitant, lumineux, élancé, blond. Dans un halo mystique, il se dresse éthéré, aussi unique dans son genre que la symbolisation du défaitisme devenu sans volonté.

Depuis cette suprême performance, cette valeur empruntée par l'Europe perdit toujours plus d'impact. Crucifixion et résurrection devinrent des thèmes presque uniquement décoratifs, donnant lieu à de beaux effets de couleur et de lumière. Rembrandt s'essaya souvent encore sur ce thème, mais personne n'a plus atteint la force de Grünewald. La matière est épuisée, l'élan intérieur pour la création de la crucifixion manque au sentiment actuel du monde et de la forme. Une véritable mise en croix telle que Grünewald l'a conçue (comme oeuvre d'art et profession de foi) ne peut aujourd'hui être ni peinte, ni sculptée, ni mise en musique ou en vers. La valeur d'emprunt est aussi abandonnée. Et un ancien thème est ici réapparu : Jésus, le héros. Non l'homme cruellement torturé, non le disparu par enchantement du gothique tardif, mais l'authentique personnalité unique. La concrétisation de cette nouvelle image héroïque n'est pas encore accomplie. Cependant, chez Rüdiger et Maître Eckhart, elle est esquissée.

3.

L'esthétique classique allemande, de Winckelmann jusqu'à Schopenhauer, part de l'oeuvre d'art, même s'il ne s'agit que de celle de la dernière période grecque. Mais ce rejet de la vie réelle ne pouvait pas suffire à la longue. C'est pourquoi les nouveaux esthéticiens, en remontant le cours du temps, isolèrent, de plus en plus,

l'esthétique en la transférant sur les sentiments des admirateurs d'art. Et chacun d'eux, selon son tempérament, découvrait d'autres impressions sur lesquelles il fondait une nouvelle « esthétique », qu'il continuait d'appeler « universelle » . Ainsi l'esthétique s'enferma, toujours davantage, dans la psychologie, la science de l'âme. Par ailleurs, le sensualisme gagnait progressivement du terrain, ce qui, eu égard à la conception générale matérialiste des dernières décennies, n'est pas non plus étonnant. L'art devint un pendant de la considération, purement économique, des choses, car ses formes aspiraient à créer « la substance la plus riche possible avec un minimum d'efforts » (Müller-Freienfels). La sensation de plaisir procurée par l'art apparut ainsi comme un allégement de l'activité cérébrale. L'inconscient irrationnel devint un « palliatif » : la réceptivité esthétique repose sur une invitation intérieure, une sympathie motrice. Finalement, Müller et ses adeptes trouvèrent dans la jouissance esthétique une élévation générale du sentiment vital. Ils approchaient donc de très près des découvertes essentielles, mais restaient toujours embarrassés par cette psychologie empêchant de voir la donnée objective dans l'oeuvre d'art. Groos suivit la même voie. Nous sommes redevables à Rülpe d'avoir analysé précisément les valeurs s'ajustant (associatives), tout en conservant la méthode psychologique pour envisager les choses : il revient toujours à l'oeuvre d'art et exige la prise en compte des éléments constitutifs du beau. Il réclame (comme Volkelt) des normes pour l'art « sur lesquelles on devrait se régler si l'on veut créer des effets esthétiques agréables » . D'autres esthéticiens se donnent pour but l'étude approfondie de la beauté, en tant que qualité idéale des objets artistiques. Une cathédrale gothique est faite de pierres, une mélodie de notes. Or, la beauté ne vient ni des pierres, ni des notes, mais de leur ensemble ordonné. Néanmoins, la beauté dépend de la matière sans laquelle elle ne pourrait être perçue par les sens. Le beau n'est pas non plus seulement fait de la somme des éléments isolés, mais il est encore quelque chose de défini, au-delà de cela. II est totalement indépendant des parties, comme le prouve tout triple accord en musique, par exemple. Cette chose, libérée du matériel, cette apparence esthétique, donne l'essence de l'objet dont le sentiment imaginatif agit de deux manières : intuition et impression de participation à un ensemble. A partir de l'intuition, de la compléter, de la fondre avec l'esthétique classique ont été nombreuses (Meumann, Dessoir, Volkelt, etc ...). Mais nulle part on a clairement, et ouvertement dit, que la négation dogmatique de la volonté esthétique, conditionnée par le peuple et la race, est la cause première de presque toutes les différences d'opinion. Seule cette compréhension jette un pont de l'objet au sujet, de la volonté de forme de l'artiste (en tant que degré suprême de l'expression de force) à la volonté de forme de celui qui reçoit (en tant que degré moindre).

C'est en musique que ce fait est le plus clairement démontrable. Cet art est immatériel : il n'a qu'un fond et une forme. Ses moyens de représentation et sa loi d'ensemble sont, respectivement, le rythme et l'architectonique du temps. Dans sa considération sur l'essence de la musique, l'une des études les plus profondes, Schopenhauer déclare que l'effet de cet art est si particulier parce qu'il s'adresse directement à l'intime, à la volonté. II a raison sur ce point, sans pourtant remarquer qu'il détruit ainsi aussi bien son système philosophique que sa profession de foi esthétique. En effet, premièrement, « la volonté aveugle » est à nouveau en contradiction avec elle-même, proposée comme le mouvement le plus sacré de l'âme, car toute jouissance artistique signifie la maîtrise de tout l'instinct. Deuxièmement, l'effet de la musique sur la volonté tst posé comme la plus grande expérience artistique par un penseur qui, avec une éloquence franchement hypnotisante, a décrit la nature de l'état esthétique précisément comme une contemplation.

Ecouter de la vraie musique ne signifie pas sombrer dans la contemplation, ni dans de doux rêves, mais vivre une volonté et une architecture de forme par le moyen immatériel de la construction musicale. Et cela signifie plus encore : l'auditeur ressent l'éveil de forces, de formes semblables à celles de l'artiste, qui sommeillaient en lui. La musique, et avec elle tout autre art, donne un autre sens au « monde » , une assimilation, une représentation de l'âme, depuis la plus calme quiétude d'un Fra Angelico et d'un Raabe jusqu'à la violence d'un Michel Ange et d'un Beethoven. L'artiste part de l'intérieur vers l'extérieur, celui qui reçoit de l'extérieur de l'oeuvre vers l'intérieur, pour parvenir à l'expérience de ce que ressentait l'artiste, lors de la création de l'oeuvre. C'est le seul véritable parcours du « sentiment esthétique ». Et la plus haute mission de l'oeuvre d'art est d'accroître la force d'action en devenir dans notre âme, de renforcer sa liberté vis-à-vis du monde, et même de le vaincre.

Quand on dit d'un homme qui a visité une galerie de peinture qu'il a contemplé esthétiquement la nature, qu'entend-on par là ? Cela ne veut-il pas dire qu'une force a été éveillée chez cet homme qui, allant dans la même direction que l'oeuvre d'art, sommeillait aussi en lui sans être assez forte pour agir directement ? Et d'où vient que des semaines, des mois, voire des années, après la contemplation d'une oeuvre ou l'audition d'un morceau de musique, nous pouvons le faire revivre en esprit avec une force telle que l'état psychique de ce moment là renaît ? Or, chez beaucoup de gens, cette expérience psychique ne vient souvent qu'après s'être éloignés de l'oeuvre d'art, c'est-à-dire après l'interruption de phénomènes concomitants matériels, souvent perturbateurs. Et qu'est ce qui doit être compris par l'affirmation qu'un artiste en a influencé un autre ? Cela signifie-t-il autre chose que l'éveil d'une volonté de forme qui jusque là dormait et ne devait surgir qu'à la suite d'un choc d'une e,,cce particulière ? (Je ne parle ici naturellement pas d'une imitation de la technique). Toute

notre capacité de souvenir pourrait rentrer dans cette considération. On peut établir, par exemple, que lorsqu'un son particulier ou une odeur, a provoqué un bouleversement intérieur, comme lorsqu'une explosion de grenade a ébranlé un soldat et produit en lui un choc nerveux, un son analogue, des années plus tard, provoque le même effet physique et psychique. II y a manifestement ici une nature de force qui mérite d'être traitée une fois à fond, en relation avec la philosophie et l'esthétique.

4.

Cela nous conduit aux antipodes du beau. Parallèlement à la recherche sur celui-ci, Kant analyse aussi le sentiment du sublime. Sans être pour autant le beau lui-même, celui-ci est un autre aspect, qui éveille une « manière désintéressée de voir les choses ». Cette attitude n'est ni reposante, ni exubérante, mais émouvante ; l'équilibre, l'harmonie des forces intimes, ne se produisent qu'à travers, et après, un conflit. Lorsque nous nous trouvons confrontés à quelque chose de grand, d'illimité et d'informe, notre imagination est hors d'état de l'appréhender globalement. Nous considérons n'être qu'une nature sensuelle infime, et, en même temps, nous Sommes infiniment plus qu'une simple nature sensuelle, car c'est nous qui la sentons infime.

Les audacieux rochers en équilibre, les nuages d'orages, les ouragans, les océans déchaînés, sont des forces de la nature vis-à-vis desquelles notre résistance physique semble ridicule. Mais lorsque nous nous abîmons dans la contemplation de ces puissants phénomènes, nous ressentons une élévation de nos forces psychiques et découvrons en nous une nouvelle faculté de résistance, nous donnant le courage de nous mesurer à la nature, apparemment invincible. « Donc le sentiment du sublime à l'égard de la nature a une affectation qui nous est propre » (25). Il suffit d'observer les notions religieuses qui en découlent, et qui doivent conduire à l'honneur et au respect, à une religion conforme à la volonté d'Eckhart. Cette sensation est donc provoquée par un malaise trahissant le défaut de valeur de nos nerfs sensibles, pour ensuite se changer, en prenant conscience de la supériorité humaine, en un sentiment de plaisir et finir dans la contemplation sereine et désintéressée. Finalement, un équilibre de nos forces intérieures (non seulement entre l'imagination et l'intelligence, mais aussi entre l'imagination et la raison) survient. « La sublimité est ce qui, à travers la résistance contre l'intérêt des sens, plaît immédiatement » (26).

Le sublime naît d'une certaine substitution : nous reportons sur l'objet le sentiment que la raison éveille en nous. Ainsi, tandis que le beau exige la représentation d'une certaine qualité de l'objet, le sublime n'existe, par contre, que « dans un rapport où le physique, dans la représentation de la nature, est considéré comme convenant à un possible usage transcendantal de lui-même ».

Par conséquent, d'après Kant, le sublime ne peut apparaître dans l'art qu'au travers du combat du vouloir moral contre le matériel. Mais comme la volonté psychique, en tant que telle, est sans passion, et n'indique que la juste conviction, son intervention peut alors prendre la forme de l'émotion.

Si l'idée du bien pénètre émotionnellement dans le phénomène, elle est alors enthousiasme ; celui-ci n'est pas moral, mais sublime. « Ainsi les idéalistes apparaissent dans le domaine artistique comme facteurs de ce sentiment. Ils sont les héros d'un drame tragique et agissent comme champions de la liberté et martyrs. Ils donnent au sublime, qui est toujours en relation avec la manière de penser, la suprématie sur l'intellect et les idées de la raison concernant la matérialité » .

Ces remarques éclairent les conceptions de Kant sur deux états d'âme qui, séparés de l'instinctif, nous font finalement sentir une harmonie de nos forces vitales intérieures et doivent nous mettre dans un état d'observation sans volonté, un état de contemplation. Maintenant, en ce qui concerne la déduction de jugements esthétiques (autrement dit, la justification de leurs considérations), on ne peut ici s'attarder davantage. Il faut pourtant remarquer, et c'est important, que Kant ne leur accorde de valeur qu'en ce qui concerne le beau, « tandis qu'en face de la nature, on voit celui-ci de façon formelle et on peut poser différentes questions à son sujet. Par contre, le sublime dans la nature est improprement appelé ainsi et n'est qu'un élément de la manière de penser de la nature humaine. Pour prendre conscience de cela, l'interprétation d'un objet, autrement informe et inutile, explique seulement pourquoi il est ainsi subjectivement utilisé à bon escient, mais pas jugé en considération de lui-même et de sa forme » (27).

Ces développements révèlent chez Kant le même combat que chez Schiller : il ne peut nier l'émotion causée par les grandes figures du drame, mais il veut finalement, avec un remarquable entêtement, revenir toujours à « l'harmonie des forces intimes », au lieu de reconnaître le vécu spirituel volontaire et l'éveil de l'énergie de l'âme en tant qu'essence de l'état esthétique. Nos penseurs hésitèrent longtemps avant d'admettre enfin le sublime dans l'art. Ils prirent presque exclusivement leurs exemples dans la nature parce qu'ils ressentaient ce sentiment comme une simple réaction. Pourtant, si nous contemplons une cathédrale gothique, elle nous écrase par sa grandeur massive, l'impression de crainte en soi, mais aussi, par la sensation de la personnalité, du sublime. Cet édifice est pourtant une action, une création artistique humaine de la plus puissante espèce : précisément, la représentation artistique d'un sentiment sublime. Création et saisissement remontent donc ici à une seule source : en dernière analyse, ce qui me contraint au respect, c'est ma connaissance se confondant avec la personnalité, le peuple, l'homme, la force formelle qui se manifestent là.

Il est tentant d'insérer ici un long exposé complémentaire sur les professions de foi concernant la création et l'expérience, car il est caractéristique que l'esthétique professionnelle l'ait négligé alors qu'il aurait pourtant pu donner le fondement essentiel de toutes les considérations sur l'art. Mais cela dépasse le cadre de ce chapitre. Je livrerai cependant quelques indications.

La correspondance d'Hector Berlioz, par exemple, révèle un artiste cyclothymique, et qui partout est action et expérience. Après l'audition d'une composition personnelle, il raconte à son ami Ferrand qu'il aurait pu hurler, tellement elle avait produit sur lui un effet colossal et effroyable simultanément, et, observant un spectateur satisfait, il remarquait que celui-ci, de saisissement, était devenu pâle comme la mort. De Lyon, Berlioz écrit, rempli de nostalgie : « Je crois que je deviendrai fou quand j'entendrai à nouveau de la musique réelle ». Dans une lettre extasiée à R. Kreutzer, il s'exclame
« 0 Génie! Que dois-je donc faire si je veux un jour dépeindre les passions. On ne me comprendra pas, car ils n'ont pas une seule fois couronné de lauriers l'auteur de l'oeuvre la plus magnifique ; ils ne l'ont pas porté en triomphe, ne se sont pas jetés à genoux devant lui ». Il exhorte Théodore Ritter en 1856 : « Souvenez-vous du 12 janvier! C'est le jour où, pour la première fois, vous avez abordé le miracle de la grande musique dramatique, où vous avez perçu la première notion de la sublimité de Glück » . « Je n'oublierai jamais que votre instinct artistique a, sans hésiter, rendu hommage avec ravissement à ce génie qui vous était encore inconnu jusque là. Oui, oui, soyez convaincus, quoiqu'en disent les gens qui ne possèdent qu'une moitié de passion et de coeur, et seulement un demi-cerveau, qu'il existe deux grandes et hautes divinités de notre art : Beethoven et Glück » .

On dira peut-être que Berlioz est pathétique à l'extrême ; Flaubert, apparemment plus raisonnable, nous rapporte également à quel point toutes les forces de volonté sont entièrement utilisées dans la création

« Pour un artiste », écrit-il à Maupassant, « une seule chose existe : tout sacrifier à l'art! Je travaille depuis quatorze ans comme une taupe. J'ai vécu ma vie entière dans cette obstination de la monomanie délaissant mes autres passions, que j'ai mises en cage et que je ne visite que de temps à autre ».

« Vous êtes heureux, vous les lyriques, vous trouvez un déversoir dans vos vers. Quand quelque chose vous tourmente, vous sortez un sonnet et cela vous soulage le coeur. Mais nous, pauvres diables, nous prosaïstes, à qui toute personnalité est interdite (et à moi avant tout), nous pensons encore à toutes les amertumes qui nous recouvrent l'âme, à toute la souillure morale qui nous tient à la gorge ».

Nietzsche parlait ainsi de cette disposition intérieure:

Celui qui doit beaucoup parler un jour
Se tait souvent à l'intérieur de lui-même.
Celui qui doit allumer l'éclair un jour
Doit longtemps être nuage.

Personne, ou presque, n'a pu dépeindre d'une manière aussi belle que Nietzsche, la naissance d'une grande oeuvre : « A la fin du XIXe siècle, quelqu'un a-t-il une notion claire de ce que les poètes des temps héroïques appelaient l'inspiration ? C'était une révélation pénétrant l'esprit qui nous montre subitement, avec d'indicibles sûretés et libertés, que quelque chose devient visible, audible, quelque chose qui dans le tréfonds, vous bouleverse et vous renverse... On entend, on ne cherche pas ; on prend, on ne demande pas qui donne ; comme un éclair, une pensée s'illumine, nécessairement, sans hésitation dans la forme : il n'y a jamais eu d'alternative. Un ravissement dont la formidable tension se dénoue parfois dans un flot de larmes à un rythme qui, involontairement, tantôt se précipite, tantôt ralentit ; un total état d'évasion hors de soi-même... une profondeur de bonheur, dans laquelle le plus douloureux et le plus sombre n'agissent pas comme contraires, mais comme conditionnés réciproquement, provoqués, comme une couleur indispensable à l'intérieur d'une telle profusion de lumière... Tout arrive subrepticement au suprême degré, semblable à une tempête de sentiment de liberté, d'absolu, de divinité ».

N'est-ce pas ici, à propos de l'origine et du déclenchement, la même essence qui fait dire à Lenau après une représentation de *Fidelio* : « Là, j'ai été saisi de nouveau par une tempête de sensations et, durant deux heures, j'ai très certainement été l'homme le plus heureux de la terre... Quand je repense à une telle jouissance, je perds l'envie de me disputer avec le destin! »

Et Beethoven lui-même, à travers son oeuvre, a ébranlé définitivement les fondements de toute esthétique tendant à la « contemplation » et à « l'harmonie » . Il dit au jeune musicien Louis Schlosser : « Vous me demanderez où je prends mes idées ? Je ne suis pas capable de le dire avec certitude ; elles viennent sans être appelées, indirectement, directement... Je pourrais les saisir avec la main, dans la nature, en forêt, en me promenant, dans le calme de la nuit, au petit matin, sous l'influence de diverses humeurs, se changeant en mots pour le poète, en sons pour moi, retentissant, bruissant, m'assaillant jusqu'à ce que finalement elles apparaissent en notes devant moi ». Après une audition de la *Cavatine en mi bémol* du Qua*tuor en si bémol* op.

130, Beethoven dit à Holz : « Jamais ma propre musique n'a produit sur moi une telle impression ; même le souvenir de la sensation procurée par ce morceau me coûte toujours une larme ». Pourtant, il rejette ensuite toute sentimentalité et émotion instinctive, quand il écrit le 15 août 1812 à Bettina von Arnim:

« J'ai donné à Goethe mon opinion, sur l'effet que le succès produit sur nous et sur la manière d'être entendu avec intelligence par ses pairs. L'émotion ne convient qu'aux jeunes filles ; pour l'homme, la musique doit faire jaillir le feu de son esprit ».

C'était un témoignage de l'essence germanique, s'imposant chez un homme, que rongeaient et tiraillaient certaines forces raciales et psychiques inquiétantes de l'échelon inférieur humain, et qui, chez Beethoven, ressortaient, par ci par là, comme les sculptures grotesques d'origine étrangère sur les cathédrales gothiques.

Et finalement, que dirait le plus grand chantre des Allemands et le plus tendre messager de leur âme, de la tentative par laquelle on voulait détruire l'élan du coeur ou abaisser l'expérience artistique en la réduisant à néant ? Hölderlin n'avait-il pas déjà souffert de ces hommes alors qu'ils ne régissaient pas encore notre vie ces bourgeois tout puissants, quand, il envoyait Hypérion à la recherche de grandes âmes. Celui-ci devait constater que par le zèle, la science, voire par leur religion, les hommes n'étaient devenus que des barbares : il rencontra des ouvriers, des penseurs, des prêtres, des rentiers, mais aucun être humain, rien qu'un ouvrage décousu sans unité de l'âme, sans élan intérieur, sans intégralité vitale. Ainsi, même les sages apparurent à Hölderlin comme un mal brillant, et il fut bouleversé en découvrant que ces hommes voulaient même élever leur étroitesse d'âme au rang d'institution. Qu'aurait ressenti Hölderlin quand l'art glissa, ultérieurement, de la hauteur du « déclenchement de la contemplation », encore concédé théoriquement comme territoire neutre, jusqu'au degré de l'aide digestive, de l'encouragement au tourisme, de la bacchanale de la technique bruyante! Voulant faire don à sa Diotima du génie de la Grèce, il ne put donner naissance qu'à un chant plaintif sur le génie blessé ; aujourd'hui, son oeuvre ne pourrait être qu'un seul cri de désespoir (ou d'attaque) et son chant serait encore davantage le flux d'une brûlante torture profonde de la volonté. Mais la beauté qu'Hölderlin ressentait comme une religion n'était pas la satiété « contemplative » de nos docteurs philosophants, mais la vie intégrale atteignant son suprême degré, un faisceau formé en un court instant de toutes les élévations de l'âme, de tous les désirs du coeur, de tous les ressorts du désir de la volonté. Et les chants d'Hölderlin sont uni ascension rayonnante, unique, des plus abruptes valeurs vitales et d'une nostalgie divine du lointain, un appel au « coeur géant » du monde. Il sait ce qu'il dit, quand il écrit sur « les sages conseillers »

Maintenant fleurit l'art nouveau : le conseil du sage
Est, à présent, devenu un poignard mortel,
Dans une main perfide, pour assassiner le coeur...

Selon le processus désir-oeuvre-expérience, on peut examiner tous les véritables artistes de l'Europe. Partout, la volonté artistique concentrée se trouve à l'origine, prête à s'emparer d'une grande vision, à la pétrir, la mettre en forme, à engendrer une nouvelle création et alors, dans ce déclenchement de volonté esthétique, en accord avec la volonté absolue, travailler à sa félicité.

Une affirmation hostile à ces artistes, très profondément volontaires, est toujours reprise avec prédilection par les esthéticiens modernes : il y aurait un contre-génie ou un génie amoral. Cette conception, qui, manifestement, est de nature purement intellectuelle, se rattache à la tentative de séparation du monde des artistes de l'essence volontaire. On ne se trompe pas en distinguant là un trait de la race méditerranéenne impure, propagé particulièrement par les associations littéraires juives. Dès sa naissance, l'art nordico-germanique démentit ce genre de propos, ne serait-ce que par le seul choix du fond. Qu'on lise la lettre de Wagner à Liszt pour mesurer à quel point la vraie race est loin de l'intellectualisme de caniveau. Qu'on note aussi les paroles de Beethoven

« Haendel est le plus grand compositeur qui ait jamais vécu. Je me découvre et m'agenouille devant sa tombe ». « La plus grande oeuvre de Mozart reste la *Flûte enchantée,* car c'est là qu'il se montre en maître allemand. *Don Juan* est encore entièrement de facture italienne et, en outre, l'art sacré ne devrait jamais se laisser dégrader par le traitement d'un sujet si scandaleux ».

Les cathédrales comme les drames et les symphonies, toutes ces grandes créations de l'Europe germanique sont nées portées par ce seul caractère.

La plus grande tentative consciente pour éveiller par tous les moyens sensibles, cette sublimité du vouloir, c'est l'opéra de Wagner. Le grand compositeur allemand déclara que l'alliance de la danse, de la musique et de la poésie était un art et attribua la division et l'impuissance à créer de son temps, au fait que chacun des trois était parvenu, isolément, à l'épuisement de sa capacité d'expression, et s'était décomposé. Cette constatation ramena Beethoven de sa musique absolue à l'utilisation de la voix humaine dans sa IXe *symphonie.* Comme le rythme en est l'ossature, la voix humaine est la chair du son. A la musique seule manquait la « volonté morale » : son isolement entraînait le chaos ou l'exécution de la stérile musique académique. L'oeuvre lyrique la plus accomplie, le drame sans la musique ou la danse, séparé des « autres » arts, ne parviendra automatiquement qu'à une tragédie écrite qui ne pourra jamais être représentée. C'est pour cela qu'échouèrent Goethe et d'autant

plus ses successeurs. La danse, authentique et vigoureuse à l'origine, sous sa forme populaire en rapport avec la musique et le chant traditionnels du peuple, devint, à cause de cette séparation, un mouvement de jambes sans relations avec la nature, sans fond, ni rythme véritable. C'est pourquoi Wagner voyait l'oeuvre d'art de l'avenir dans la réunion des trois arts n'en faisant qu'un seul, c'est-à-dire dans le *Wort-Ton-Drama* (drame alliant la musique et la parole).

Wagner affronta un monde devenu totalement vulgaire et vainquit ; la valeur culturelle de Bayreuth reste, à jamais, hors de doute. Néanmoins, on commence aujourd'hui à s'éloigner de sa doctrine fondamentale, voulant que danse, musique et poésie soient pour toujours liées de la manière résolue par lui et que Bayreuth soit réellement l'immuable « accomplissement du mystère aryen».

Richard Wagner a rigoureusement séparé les conditions dans lesquelles la parole détient la prépondérance absolue, de celles où la musique doit prendre la direction pour relayer l'action extérieure par celle de l'intérieur. Et pourtant deux exemples nous montrent que, premièrement la forme de l'opéra wagnérien n'a pas toujours totalement réussi, même pour lui (c.f. *Tristan et Isecdt,* les *Maîtres chanteurs...),* ensuite qu'il a créé un drame qui s'élève si haut que sa stucture théâtrale est aussi défaillante que celle du *Faust II* (c.f. *l'Anneau des Nibelungen).* D'autre part, ils prouvent que souvent, justement à cause du rapport avec la parole et la musique, la danse est, en général, violentée en tant que mouvement dramatique.
Malgré la musicalité qui lui est innée, la parole est toujours le vecteur d'une pensée ou d'un sentiment. Même si on veut considérer la langue porteuse de pensée comme un élément « extérieur à l'esthétique » , elle est pourtant la condition primordiale de tout drame authentique. Sa clarté et sa capacité à être comprise déterminent les dimensions d'un auditorium ; la maîtrise de la parole est un préalable pour tout grand acteur. Seule la langue fait passer la volonté du poète dans sa dimension formelle. Donc, aussi longtemps que la parole décrit un conflit humain, raconte un événement ou délivre un raisonnement, la musique ne peut que la gêner, et non l'assister. L'accompagnement musical détruit le moyen de diffusion de la pensée et de la volonté. Le récit de Tristan au Ier acte, la dispute de Wotan et Brünehilde, la malédiction d'Alberich, le chant des Nornes du prélude du *Crépuscule des Dieux,* entre autres, le prouvent. Chaque fois qu'une forme de la pensée doit être exprimée, l'orchestre est un obstacle. Le même constat est applicable à presque toutes les scènes de masse. Un fort crescendo submerge les propos du peuple ; le public n'entend que des exclamations inarticulées et ne voit que des mains qui se lèvent apparemment sans raison. Il n'y a aucun accomplissement, mais un chaos. Qu'on compare, par exemple, le début *d'Egmont avec* l'arrivée de Brünehilde au château des Burgondes. La scène populaire de Goethe témoigne de la plus grande animation plastique ; quelques mots fusent de droite et de gauche et nous dépeignent les pensées et états d'esprit de toutes les classes sociales. La communauté de rapport avec Egmont donne alors à celui-ci une vraie force pénétrante. Un accompagnement musical enlèverait tout le caractère et le rythme de cette scène de masse (28).

On peut présumer que Brünehilde révèle les secrets de son âme devant le peuple assemblée, mais cette scène perd tout son sens et devient déplacée, dans l'opéra, en raison de l'adjonction de musique, à tel point que seul l'enthousiasme pour la volonté de Wagner empêche de la critiquer. La note détruit le mot.

Cela est arrivé parce que l'on a entretenu le dogme voulant que dans l'opéra, la musique ne cesse pas un seul instant. Autant au début de l'Or du *Rhin,* dans les Ile et III, actes de *Tristan,* au Ille acte des *Maîtres chanteurs,* elle est en droit de tenir seule la tête, autant elle gêne la parole lorsque celle-ci introduit une valeur humaine dans les âmes de Tristan, Mark ou Hans Sachs. La partition de Beethoven pour Egmont est une des musiques les plus profondes. Mais celle-ci n'empoignerait pas avec une telle force, si les affrontements entre Egmont et Orange ou entre Egmont et Albe étaient, eux-aussi, accompagnés par l'orchestre.
Avec la danse, le théâtre est le seul art dans lequel l'homme vivant est, lui-même, moyen de représentation. Il a non seulement pour mission d'agir dramatiquement dans le temps, mais aussi dans l'espace par des gestes. Le mouvement est une des fonctions du temps et de l'espace ; notre vue est corrélativement déterminée par l'un et l'autre. L'émotion exprimée dans les mots exige absolument un puissant mouvement extérieur de tout l'être pour être perçue. A la force du vécu intérieur correspond la rapidité du changement dans l'espace. Au théâtre, il est possible d'établir, sans limite, ce rapport espace-temps. Par conséquent, on peut introduire, chez l'auditeur et le spectateur, le rythme qui lui est inhérent, anis aussi éveiller le facteur moteur.
On a exagéré l'importance de ce dernier : notamment quand l'esthétique sensualo-psychologique dominait en ce domaine ; mais la réaction « classique » l'a beaucoup trop repoussé à l'arrière-plan. Sans aucun doute, ce réveil moteur de l'homme est l'extériorisation d'une grande tendance volontaire. Les clairons qui sonnent la charge, la marche de la Hohenfriedberg, aux accents de laquelle des millions sont allés à la mort, montrent à quel point un air héroïque et éclatant peut entraîner une volonté qui, motrice, se transforme en la plus grande énergie corporelle. C'est à ce domaine qu'appartient le rythme de la véritable danse populaire aux résonances de laquelle le peuple concerné répond d'une manière psychique et mécanique. Là aussi, le temps et l'espace

sont reliés par un rapport déterminé qui n'est freiné par aucun facteur. Mais alors que la musique intervient dans le théâtre et la parole dans la musique de danse (et ce, non pendant de courts laps de temps mais continuellement), il est inévitable que des outrances artistiques apparaissent. On s'est bien moqué des anciens opéras dans lesquels. un héros annonce sa fuite et reste encore planté là dix minutes. Or même dans les drames de Wagner, il n'est pas rare que l'accord intérieur entre le contenu des mots et les gestes, soit gêné par la musique. Lorsque, par exemple, Brünehilde aperçoit subitement Siegfried à la cour de Günther et s'avance passionnément vers lui, son chant freine l'élan du mouvement. Et Siegfried doit à l'inverse, esquisser un geste de défense; en quelque sorte au ralenti. La même critique s'applique à la plupart des scènes opposant les dieux et les géants de l'Or *du Rhin.*

Si dans ces exemples la musique gêne le cours d'un processus psycho-moteur parce qu'elle est limitée par les possibilités physiques du chant, dans d'autres cas, la parole ne peut suivre la rapidité de la danse ; celle-ci doit donc aussi supporter ici une pirouette, cas sans doute peu courant dans l'opéra.

(ces observations ne sont pas secondaires ; elles visent un système qui a sûrement été douloureusement ressenti par Wagner et par tout chanteur d'opéra. Elles signifient, qu'EN FIN DE COMPTE, LES TROIS ARTS NE DOIVENT PAS ETRE REUNIS EN UN SEUL. quelle qu'ait été la manière avec laquelle ils restaient en rapport dans le passé, la loi propre à chacun d'eux ne peut être négligée sans dommage. Ainsi ils ne forment pas un art unique. Vouloir réaliser cela par la force détruit le rythme psychique et empêche l'expression et l'impression motrices. Sur ce point, Wagner, dont l'oeuvre entière n'est rien d'autre qu'une unique et énorme décharge de volonté, s'élève parfois des obstacles devant lui-même. La condition primordiale de sa grandeur était aussi celle de quelques unes de ses faiblesses. La majorité de ceux qui assistent à un opéra de Wagner, ressent cela inconsciemment, sans pouvoir expliquer ce malaise ; puis l'incomparable émotion des passages mystiques et héroïques prédomine et rachète le désaccord perçu précédemment, obscurément, entre l'espace et le temps (murmures de la forêt, marche funèbre...) (29).

En aucune manière, l'oeuvre gigantesque de Wagner n'est, en quoi que ce soit, diminuée par ces remarques. *Il* a engendré la vie, ce qui est décisif. On doit aussi le bénir pour avoir à nouveau réuni des arts totalement isolés. *Ils* se sont mutuellement fécondés. Peut-être qu'un autre grand artiste s'imposera un jour qui, respectant les lois propres de chacun des trois arts, nous donnera une forme nouvelle de l'opéra *(Ton-Wort-Drama)* avec *Egmont* et *Tristan* pour exemples.

MAIS L'ESSENTIEL DE TOUT L'ART DE L'EUROPE S'EST REVELE EN RICHARD WAGNER: L'AME NORDIQUE N'EST PAS CONTEMPLATIVE, ELLE NE SE PERD PAS NON PLUS DANS LA PSYCHOLOGIE INDIVIDUELLE, MAIS FAIT VOLONTAIREMENT L'EXPERIENCE DES LOIS COSMIQUES ET PSYCHIQUES ET CREE SPIRITUELLEMENT ET ARCHITECTURALEMENT. Richard Wagner est un de ces artistes dans lequel trois facteurs coïncident qui, chacun isolément, fait partie intégrante de toute notre vie artistique : l'idéal nordique de beauté comme il ressort de Lohengrin et Siegfried, lié au plus profond sentiment de la nature, à la capacité intérieure volontaire de l'humain de Tristan et Iseult et la lutte pour la valeur suprême de l'être nordico-occidental, l'honneur héroïque, lié à la véracité intérieure. Cet idéal intime de beauté est réalisé chez Wotan, chez le roi Marc et chez Hans Sachs (Parsifal est un affaiblissement, fortement accentué religieusement en faveur d'une valeur d'emprunt orientale).

La vie psychique de Wagner est en accord avec la tendance la plus profonde de tous les grands Européens. Je ne veux pas les énumérer encore une fois. « Ce qu'il y a de plus haut est une vie héroïque » reconnut même Schopenhauer. Cette force de l'homme volontaire et héroïque est le moteur mystérieux qui a gouverné tous nos penseurs, chercheurs et artistes. Elle est le fond et l'aspiration des plus grandes oeuvres de l'Europe, du comte Rüdiger jusqu'à la *Symphonie héroique, Faust* et Hans Sachs *(Les Maîtres chanteurs de Nuremberg).* Elle est la puissance qui façonne tout. Son réveil, chez celui qui reçoit l'oeuvre, est aussi le but ultime de la création artistique occidentale. Cette connaissance est aussi éloignée de notre classicisme détaché de la vie que de l'art bassement matériel et du formalisme moderne. Elle inclue les deux et, va avec eux, dans la profondeur des choses où elle trouve tout ce qui est créé par l'essence de l'âme européenne.

5.

Ce qui, chez les plus grands, s'apparente à une décharge de volonté est aussi un commandement essentiel pour tous les autres véritables artistes européens et donc pour ceux dont la puissance de choc psychique ne révèle pas une volonté de forme aussi forte, même si elle est semblablement orientée. Le résultat est, là aussi, tout-à-fait caractéristique. Nous appelons cela le délassement spirituel, l'intimité, l'humour. Je ne connais aucun produit d'une autre race, même de peuples apparentés, se laiss.iit décrire ainsi : les petites maisons gothiques aux toits noint;tc. avec leurs lucarnes et leurs fenêtres à petits carreaux, les encorbellements repoussés vers l'extérieur, les portes sculptées, les coffres ferrés et les coffrages de bois peint, les chambres basses avec vue sur la pièce du voisin. Plus tard s'y apparentent les récits de Gottfried Keller, les poésies du curé Mdrike qui aimait tant les oiseaux et voulait avoir toutes ses affaires ensemble dans une étroite pièce, les poèmes de Raabe, l'art de Dickens, la peinture de Cranach : partout nous retrouvons l'intimité d'âme de la personnalité germanique agissant tranquillement dans son essence. Raabe a exprimé cette nature dans un vers:

Dans le cercle le plus étroit,
Des choses s'étendant dans le monde entier.

La tranquillité de cet artiste n'est pas ici non plus le calme classique. Il existe certainement, à la base de tout esprit germanique, un profond désir de « repos océanique de l'âme » ; depuis des centaines d'années, des hommes nordiques ont traversé les Alpes ; les yeux d'innombrables générations se sont tournés vers l'Hellade. Mais rien n'est plus superficiel que de dire que l'Allemand cherche son âme perdue, sa substance et son harmonie disparues. Vraiment rien ne l'est davantage! Le désir de rythme est l'expression d'une forte volonté psychique qui en est le fondement et qui prouve son empreinte dans le fait que cette recherche n'est pas que le désir de découvrir l'âme propre, mais aussi la recherche de son complément. Le Nordique est éternellement actif et en quête ; il aspire au repos et est porté à l'estimer quelquefois au-dessus de tout. Mais s'il l'atteint, il ne le retient pas longtemps : il cherche, se livre à des investigations et continue de créer. (« Pas question de repos » , écrit Beethoven en 1801 à Wegeler, « je ne connais d'autre repos que le sommeil et cela me fait déjà assez de peine de devoir lui accorder maintenant plus qu'avant »). Et quand il est « tranquille » , cela continue de bouillonner au fond de lui, toujours prêt à se transformer en phénomène actif. L'art germanique est action, c'est-à-dire volonté façonnée. Dickens pare le monde et les gens d'une beauté éternelle, absolument pas grecque. Cette beauté intérieure est un jeu de volonté, tantôt accentué dans le clair, tantôt dans le sombre, toujours relié à un mouvement effervescent. *Bleak House* est peut-être le fruit le plus précieux de cet art, et son atmosphère encore plus pénétrante que *David Copperfield.* Aussi, sous le visage bienveillant de Raabe, un désir actif fermente dans Abu *Telfan*, et croît en accords dramatiques dans Die Innerste (« La profondeur de l'ânhe »). Moins profondément, malgré un pathos plus fort, C.F. Meyer versifie, avec la même tradition psychique, *Die Richterin («* La juge »), Die *Hochzeit des Mônchs («* les noces du moine »), J*ürg Jenatsch,* tandis que Keller, comme un sculpteur sur bois gothique, rabote avec soin ses figures singulières, leur trace de remarquables rides sur le visage pour ensuite les envoyer telles quelles dans un monde peu sentimental. C'est une immense explosion de vie qui est sortie de l'âme germanique jusqu'à un Hermann Lôns qui sentait battre en lui l'âme de la terre. Ce côté naturel et mystique est aussi tangible dans l'objectivité limpide de Lôns que chez Goethe dans *Uber allen Wipfeln ist Ruh.. (Au* dessus de tous les sommets, il y a la paix...) et *Diïmmerung senkte sich von oben* (Le crépuscule tombait du ciel). Dans la plus concise description se cache un vouloir éternel, un mouvement immortel, et les *Wehrwôlfe* (les loups-garous) agissent selon leur plus intime vouloir psycho-racial de liberté, comme Faust qui souhaitait explorer toute la terre. Encore une fois, le Raabe qui vivait dans une apparente tranquillité, était un véritable *Hungerpastor («* un pasteur de la faim »), avide de savoir et de vision universelle. « Regarde vers les étoiles » , enseignait-il à l'opposé du « Faites attention dans les ruelles! » . II voyait l'harmonie véritable non seulement dans le calme de la mer, mais aussi dans la tempête sauvage qui entraîne l'être humain et donnait à son héros, Robert Wolf, le mot d'ordre de sa vie : « Même enchaîné, en avant! ». Le perceptible courant de fond d'un héroïsme naturel ressort pareillement des poésies de Gottfried Keller, qui reposent pourtant apparemment si claires et À circonscrites à la lumière du soleil : Julia *und Romeo auf dem Dorf («* Juliette et Roméo au village ») est un morceau d'une grandeur non efféminée, comme la *Frau Regula Amrain* est un exemple de fierté intérieure. La jeune fille qui rêveusement tisse le lin de ses noces en y mêlant son amour versifié, chante : « Et si le mari devait ne pas vouloir combattre pour la patrie, que le lin des noces devienne linceul » . Et le pâtre qui, tout en haut de la montagne, reconstruit sans cesse sa hutte détruite par les avalanches, et contemple avec résignation, déclare
« Si mon pays tombe dans la servitude de la lionne dévastatrice, alors j'incendierai moi-même mon gîte et je partirai au loin » .
Le Nordique en habits bourgeois est humoriste. *A* vrai dire, les forces grondent et s'attristent dans son tréfonds, mais le bouillonnement est dompté par une consciente maîtrise de lui-même, et amélioré par une compréhension humaine. C'est pourquoi Goethe ne pouvait pas plus faire preuve d'humour, que ne le pouvait Vinci ou Shakespeare. Cervantès lui-même, contrairement à ce que beaucoup pensent encore, n'est pas davantage un humoriste. Mais certains comme Gottfried Keller, Wilhelm Busch, Wilhelm Raabe, ainsi que Charles Dickens et Spitzweg le sont profondément, ce qui ne les empêche pas d'appartenir à l'effervescence de l'âme européenne ; ils sont des taches de sérénité sur un fond sombre. La forêt est plus qu'un nombre déterminé d'arbres, le peuple, plus que la totalité de ses ressortissants, l'Etat plus que la somme de ses lois. La forêt est encore mouvement, rythme frémissant, jeu d'ombres et de lumières, clair tracé de lignes et obscur mystère ; le peuple est en tant qu'entité, combats, victoires, défaites, rires et deuils, sa vie se répand en cascades ou coule en large flot. Et c'est pourtant une eau qui reflète le caractère. La tranquillité de Storm, Raabe et Keller à côté de la grandeur de Goethe et de Wagner, le tragique souriant de Busch à côté du pathos de Schiller, toujours pressé, en font partie. Un obscur courant de fond du sang et de l'âme les relie tous et, même chez le plus « paisible », retentit l'éternel chant allemand du devenir perpétue, et des combats pour l'existence.
Chez aucun artiste vivant, le trait volontaire, mystique, naturel n'a été incarné plus généreusement que par Knut Hamsun. On ne sait pas pourquoi le paysan Isak, dans un endroit « abandonné de Dieu » , défriche avec effort un bout de terre après l'autre, pourquoi sa femme s'est unie à lui et enfante des êtres humains. Mais Isak

suit une loi inexpliquée, accomplit un travail fructueux sous l'empire d'une volonté mystique originelle et se voit, à la fin de son existence, surpris lui-même par la récolte de son activité. *Der Segen der Erde («* Les Fruits de la terre ») est la grande épopée moderne de la volonté nordique dans son éternelle forme originelle, héroïque, qui se trouve aussi derrière la charrue de bois, féconde au moindre mouvement de muscle, et qui va droit vers une fin inconnue. Mais Benoni, le commerçant Mack, la baronne Edvarda, le chasseur Glan sont tout aussi inexplicables, et néanmoins naturels. Chaque personne agit en fonction d'une loi insufflée dès l'origine en elle. Elle accomplit, apparemment, des choses incompatibles et celles-ci sont pourtant partout évidentes. Il est inutile de les expliquer, de leur donner un fondement « psychologique », leur apparence est leur volonté intérieure. La résonnance de notre volonté, mais associée à la force qui crée tout, est la caractéristique « événement esthétique » . Les vagabonds se présentent comme les pendants de cette légalité de l'essence d'Isak qui se perd dans la terre. Par le même moyen, Hamsun décrit les lois du tout et de l'âme d'une manière mystérieusement proche de la nature. A nouveau, un monde se reflète dans des paysans, des pêcheurs, des commerçants. Par des voyages, un désir insatisfait, ils perdent la relation avec la terre-mère, dont les richesses ne reposent plus alors sur eux. Ils vont, errant de place en place, changent d'activité et d'amour, parce que les racines allant à la terre, dispensatrice de force, sont rompues et que les floraisons disparaissent aussi. Ainsi vivent Edevart, August, Louise Margrete, sans savoir pourquoi, ni dans quel but. Ils symboiisent un naufrage, dans le meilleur des cas un passage, des essais de l'humanité pour parvenir à de nouveaux types et formes, pour créer des valeurs, gagner un nouvel honneur. Ils vivent où le poète les a placés, mystérieusement et naturellement. Considérés de ce point de vue, tout Hauptmann, ou même Ibsen, reculent loin à l'arrière plan. La terre est une fois encore conquise par Hamsun.

Et pour finir, il faut évoquer le désir ! C'est lui qui pousse un coeur d'artiste à créer, et le chercheur à la découverte. Sans désir, le romantique allemand n'est pas plus concevable que le gothique autrefois. Hôlderlin est le plus grand parmi les chantres du désir de notre temps ; cet élément originel perce toujours à travers sa manière de contempler l'Hellade pour sa Diotima ou de chanter le *Lied aux Allemands.* Un Hölderlin ne comprendrait pas si on lui parlait de contemplation, et nous n'aurions rien compris de lui si nous ne participions pas à l'élément de désir esthétique volontaire de sa création dans sa globalité, élevée au suprême degré de notre propre désir vivant. Et c'est aussi cette impulsion originelle qui confère une valeur éternelle à deux ceuvres allemandes modernes : Volk *ohne Raum («* Le peuple à l'étroit ») de Hans Grimm et le *Paracelsus («* Paracelse ») d'Erwin Kolbenheyer. Les cloches qui retentissent dans le village sur la Weser et accompagnent Cornélius Friebott à travers le monde sont l'expression de la soif d'espace, de champ libre, d'utilisation des forces créatrices innées. Ces cloches de désir de Lippoldsberg sonnent aussi pour la mort de celui qui, étant parti pour une quête lointaine, a été tué par la main de ses compatriotes induits en erreur ; elles entonnent une sorte d'appel au réveil de tous les Allemands de la grande sphère terrestre. Même si la technique formelle fait quelque peu défaut dans *Volk ohne Raum,* si dans la description de quelques personnages, la force de caractérisation reste relativement en-dessous de *Kristin Lavransdatter* de Sigrid Undset (dont la représentation par exemple d'Erlend Nikulaussohn est un chefd'oeuvre), il manque à la Norvégienne ce désir originel dont toutes les pages de Grimm exhalent le souffle. Plus ses personnages parlent de foi et de théologie, plus le lecteur se refroidit, car il sent là des intentions et des essais de télépathie à l'intérieur de personnages ne semblant pas du tout porteurs de cette espèce de sentiment vital. Et c'est là que Kolbenheyer, remontant pareillement au Moyen-âge, est étroitement proche de Grimm : « II n'existe aucun peuple,comme celui-ci qui n'a pas de dieux et éternellement désire vivement voir le sacré », fait dire Kolbenheyer à l'éternel promeneur à l'attention du dieu de la croix. Celui-là prend, dans ses bras puissants, le Christ fatigué qui, mendiant, gît sur le chemin et le porte à travers les contrées allemandes. Et la malheureuse figure torturée du Christ aspire le puissant souffle de cet esprit germanique et devient plus forte et plus vigoureuse. Jusqu'à ce que le grand borgne dise des Allemands

« Ils ne veulent plus se reconnaître miens, car ils n'ont plus de mots que pour vos dieux éternels qui portent le sceau de la mort ; tout le reste leur semble petit. Mais, je continue de vivre en eux. Il y a encore tant de réserves de la source originelle que le sang de ce peuple charrie dans ses artères! C'est ainsi qu'ils doivent être des assoiffés de désir parmi les humains... ». Selon cette vision cosmique, Paracelse le grand chercheur apparaît au poète, se tenant à la charnière de deux grandes époques, regardant les deux en attendant un temps dans lequel ne s'opposeront plus un mot contre un mot, un autel contre un autel, mais où tout cela sera inséré dans les lois originelles de la vie...

Quelqu'un s'imagine-t-il par hasard qu'un Kolbenheyer aurait écrit sa plus grande oeuvre par plaisir acrobatique et non parce que lui-même était un solitaire plein de désir ? Et quelqu'un pense-t-il comprendre son oeuvre s'il n'a jamais senti grandir en lui la force de ce désir ? Celui qui croit cela, non seulement n'a pas compris ce « roman » , mais il n'a absolument pas non plus perçu, même de loin, l'art germanique dans son essence, ni Ulrich von Ensingen et maître Erwin, ni l'auteur de *haust* et le créateur *d'Hypérion.* Car tous, partant *de ce* sentiment, ne souhaitaient pas que le résultat *de* leur création soit la « contemplation », ni que cela conduise à la reconnaissance des idées « platoniciennes » comme Schopenhauer le prétendait (ce qui était

une pure réflexion intellectuelle). Au contraire, ils voulaient éveiller le désir, c'est-à-dire faire tendre dans une direction donnée le côté volontaire de notre essence tiré de la torpeur d'un sentiment de l'universel, le maintenir haut et, par cette manifestation de force, créer une vie psychique agissante.

6.

Il faut signaler un fait significatif de l'histoire universelle : pour autant que l'Européen du passé ait été religieux, pour autant que renaît aujourd'hui, un peu partout, un profond élan vers le sacré, même si beaucoup ne le voient pas pour autant que l'Europe ait engendré de nombreux mystiques et hommes pieux, elle n'a pas encore possédé un génie absolu religieux, c'est-à-dire une personnification parfaitement conforme aux lois propres du divin dans un homme. Aussi superbement douée, aussi puissante dans la forme et la maîtrise de la nature qu'elle ait été, nous n'avons pas pu créer, jusqu'à aujourd'hui, une forme de religion digne de nous : ni François d'Assise, ni Luther pas plus que Goethe ou Dostoievski n'incarnent, pour nous, des fondateurs de religion. Ni Jajnavalkya, ni Zarathoustra, ou même Lao-Tseu, Bouddha ou Jésus n'est sorti d'Europe.

En Europe, la recherche religieuse fut empoisonnée, à la source, par une nature étrangère, lorsque sa première époque mythologique toucha à sa fin. L'Européen ne put plus penser, sentir, prier avec sa forme propre. Après n'avoir pu se défendre par la force, il embrassa le semblant de foi que l'église paulino-chrétienne lui imposait. Un riche patrimoine de légendes fleurit sur le sol rocailleux du dogme judéo-romain. Au nom de l'idée ou de la transformation du vrai Jésus, de superbes figures percèrent par leur ferveur, les rigides dehors judéo-syriens ; des héros combattirent et moururent pour cette foi d'emprunt. Par contre, l'existence du fils du riche marchand d'Assise ne représente point une création, ni une maîtrise aristocratique du monde, comme l'acte de l'Hindou, souriant, s'allongeant dans la tombe qu'il a creusée, mais une simple négation. Le renoncement à son moi est le chant tragique de tous les saints européens, c'est-à-dire un côté purement négatif de la vie religieuse occidentale parce que l'Européen n'avait pas le droit d'agir positivement avec le style propre à sa race. Là où il s'y risqua, (voir, par exemple, le « bienheureux » Maître Eckhart), toutes les valeurs ecclésiastiques s'évanouirent. Une nouvelle construction psychique s'éleva subitement, s'établit à la place de l'église étrangère, tout en agissant sous son anathème ; ce n'est qu'aujourd'hui qu'elle apparaît dans toute sa grandeur. Et cet apôtre des Allemands mourut avant d'avoir pu enseigner au peuple, en toute conscience, la maîtrise religieuse du monde conforme à ses idées et la manière de vivre dans ce sens.

Tel fut le destin de l'Europe se soumettant au monde physique et à l'univers. LA QUETE PSYCHIQUE QUI NE POUVAIT ETRE RELIGIEUSE, MAIS SEULEMENT JUDEO-ROMAINE, TRANSFÉRA L'ACCENT PRINCIPAL DE LA VOLONTÉ RELIGIEUSE A LA VOLONTÉ ARTISTIQUE. Les hymnes hindous de l'Antiquité sont moins des créations artistiques que des professions de foi religieuses et philosophiques, les images des dieux de la Chine caricaturent la nature ou s'élèvent jusqu'à sa stylisation et sa formalisation et les peintures égyptiennes sont des compositions graphiques. La Grèce reste pour nous une forme abstraite. IL N'Y A QU'EN EUROPE, QUE L'ART FUT UN VÉRITABLE MOYEN DE MAITRISER LE MONDE, UNE RELIGION EN SOI. La *Crucifixion* de Grünewald, une cathédrale gothique, un auto-portrait de Rembrandt, une fugue de Bach, la *Symphonie héroïque* de Beethoven, le *Chorus Mysticus* de Goethe, sont des symboles d'une âme jeune, toujours active, comme seule l'Europe a pu en engendrer.

Wagner aspira à transformer l'art populaire en symbole. La réunion des fondements originels des arts distincts lui apparut comme l'annonce d'une nouvelle époque. Nous ne pouvons pas créer cette « religion de l'avenir », disait-il, « parce que nous ne sommes que des isolés, des solitaires » : « l'oeuvre d'art est la religion incarnée ; mais l'artiste ne trouve pas de religions qui prennent naissance dans le seul peuple » (30).

Un art comme religion, c'est ce que Wagner a voulu. Il combattit, aux côtés de Lagarde, seul contre le monde bourgeois capitaliste des Alberich et, en plus du don de soi, il sentit aussi quel était son devoir au service de son peuple. Il déclara sans se décourager pour autant : « Je ne comprends plus le monde » , et il voulait en créer un autre, pressentant alors l'aurore d'une nouvelle vie. Contre lui se dressaient une presse mondiale corrompue, un esprit bourgeois repu, une époque totalement dépourvue d'idées. Et bien qu'aujourd'hui beaucoup se sentent soit étrangers, soit sympathisants de la forme de pensée de Bayreuth, pour la génération d'alors, cette conception fut la véritable source vitale au milieu d'une époque qui se bestialisait. Dans tous les pays où il y avait des hommes qui discutaient de la vie, autrement que par vanité d'esthètes ou par stérile protestation, Bayreuth trouva des âmes qui vivaient au même rythme. Et tandis que les « poètes sociaux », autrefois acclamés, gagnent péniblement aujourd'hui une misérable existence, la valeur intérieure de Bayreuth, toujours dispensatrice de vie, ressort, et regarde déjà vers l'avenir, vers le prochain Reich allemand. Gerhard Hauptmann mit à nu les racines pourries de la bourgeoisie du XIXe siècle. Il conçut des pièces de théâtre à partir de coupures de journaux et ne se « cultiva » qu'ensuite. Puis, il quitta le mouvement social combattant, « s'esthétisa » dans le nébuleux cercle galicien du « Berliner Tageblatt » , avant de singer devant les photographes l'allure de Goethe et de se laisser, en 1918, présenter au peuple allemand par la presse aux mains

de la finance victorieuse, comme son plus grand poète. Intérieurement sans valeur, liauptmann et son cercle sont les stériles désagrégateurs d'une époque à laquelle ils appartiennent eux-mêmes. Dans le coeur d'aucun d'entre eux, ni en Sudermann, ni en Wedekind, et à plus forte raison pas dans celui de ceux qui vinrent ultérieurement (Mann, Kaiser, Werfel, Hasenclever, Sternheim) ne brûla une protestation sincère. Et de même que le socialisme marxiste échoua politiquement, le mouvement de rénovation combattant, qui aspirait aussi à une expression artistique, fut trahi, faussé par cette prétentieuse guilde « allemande », ou plutôt hébraïque. Tous ces poètes du Travail s'annihilèrent devant la puissance de l'argent et de ses valets qu'ils prétendaient combattre. Ce sont tous des arrivistes intellectuels qui « s'humanisent » et prennent goût au confort douillet, dès qu'il leur est permis de manger à la table de magnats de l'or. Le véritable grand souffle révolutionnaire des *Riiuber* (les « Brigands »), de *Kabale und Liebe* (« Cabale et amour »), même du *Wilhelm Tell* (« Guillaume Tell ») ne se retrouve nulle part au XIX' siècle. La création de la prostituée Lulu est le point le plus haut que ces « poètes » aient pu atteindre. Et pour opprimer ce qu'il y avait d'authentique et de combattant qui risquait de poindre, les rois de la finance s'associèrent aux directeurs de théâtre et aux groupes de presse juifs, c'est-à-dire, à ceux qui encensaient tout ce qui était impudent, corrosif, factice, impotent, estropié et s'opposaient encore plus résolument et consciemment à toute véritable rénovation du monde comme autrefois à Richard Wagner. Ils savaient que le grand signifie la mort du petit ; une nouvelle valeur, une fois reconnue, brise la nuque du sans valeur. Nous sommes au coeur de ce combat suprême aujourd'hui plus que jamais. Nous ne pouvons plus, oublieux du monde comme Raabe et Keller, nous isoler de la vie qui s'écoule. Nous ne le voulons pas non plus, bien que nous sachions que toute une internationale à la tête d'une armée métisse d'« artistes » s'oppose. Jusqu'à la mort, à la nouvelle valeur de l'âme de la race qui s'éveille. Ou justement à cause de cela. Les Barbusse, Sinclair, Unamuno, Ibanez, Maurois, Shaw et leurs éditeurs collaborent très étroitement avec les Mann, Kaiser, Fulda et leur clique de journalistes. Ils veillent à s'adresser des louanges réciproques, des traductions, des invitations. L'un publiant ses entretiens avec l'autre. Toute la presse mondiale apprend trois mois avant sa sortie que Thomas Mann écrit une nouvelle. Chacun parle au monde ébahi par la bouche de l'autre, de n'importe quoi, de ce qu'il veut bien penser, comment il travaille : dans une chambre close ou à l'air libre, le matin ou le soir... Cet esprit bourgeois plumitif d'aujourd'hui, en dépit de tous ses thuriféraires et de la propagande juive, pourrit pourtant sur place : il balbutie encore un peu quelques propos sur l'humanité, la paix des peuples, la justice et n'a pourtant pas lui-même à offrir un gramme de véritable humanité vigoureuse ; il a fait la paix avec les puissances mondiales qui considéraient la grande guerre comme leur affaire, et écrit dans des journaux qui, jour après jour, se moquent du véritable droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Toutes ces bonnes consciences sont aussi pourries que la démocratie politique elle-même ; qu'ils s'appellent Shaw et qu'année après année, ils ne fassent rien d'autre que se livrer à une besogne de charognard, sans même savoir si cela a du goût, ou qu'ils achèvent, comme Heinrich Mann, ceux qui sont tombés par l'action d'autres...

Pour le XIXe siècle, il y a encore une circonstance atténuante : ces hommes se sont trouvés au milieu du courant impétueux de l'industrialisme en expansion et, comme beaucoup d'autres, ils ont été pris à l'improviste par la nouveauté. A vrai dire, ils sentaient vaciller les anciennes valeurs, mais elles ne laissaient entrevoir aucune aurore et mouraient misérablement. L'aube du XXe siècle montra d'emblée des hommes suffisamment prétentieux pour se présenter comme annonciateurs d'un nouveau système. Et aujourd'hui nous voyons que tout ce qu'ils ont annoncé n'était qu'une présomptueuse pourriture en la puissance de laquelle ils ne croyaient pas euxmêmes. Ibsen et Strindberg combattirent encore sincèrement jusqu'à la mort : les derniers chantres modernes de la démocratie et du marxisme n'ont aucune foi dans les autres, pas plus qu'ils ne portent en eux-mêmes une valeur propre. Ils fouillent maintenant dans la littérature chinoise, grecque, indienne, à la recherche de personnages (Klabund, Hoffmannsthal, Hasenelever, Rheinhardt), les arrangent, ou bien vont se chercher des nègres à Tombouctou, pour offrir à leur public élu une « nouvelle beauté » , un « nouveau rythme de vie ».

C'est l'essence de l'intellectualisme d'aujourd'hui : le drame moderne, le théâtre moderne, la musique moderne ! Une odeur de cadavre se répand de Paris à Vienne, de Moscou à New York. La foetor judaicus se mélange aux déchets de tous les peuples. Des bâtards sont devenus les nouveaux « héros » , les spectacles de danse nue et de prostituées, sous régie nègre, furent la forme d'art de la démocratie de novembre. La fin, la peste de l'âme, parut atteinte.

L'armée des millions de travailleurs, dans les mines et devant la flamme des hauts-fourneaux, était asservie et exploitée. Elle manqua du nécessaire et souffrit toutes les cruautés d'une domination nouvelle et soudaine de la machine. Elle ne voulait pas se rendre, mais combattre tout simplement : elle chercha un guide et n'en trouva pas. Il est bouleversant de devoir constater qu'à leur tête marchaient les personnalités sinistres, mais décidées (tant que cela n'était pas dangereux) d'avocats juifs et de traîtres entretenus par les grandes banques, tandis que les « poètes des travailleurs » n'étaient pas capables de donner naissance à une figure de combattant. On ne donna aucune forme héroïque à l'armée des travailleurs, ni dans la vie, ni dans l'art. Bebel resta sa vie durant un petit adjudant et Hauptmann ne grandit pas au-delà des *Weber* et *Kollegen Crampton.* Ce seul fait prouve déjà que le marxisme ne peut être un mouvement de liberté véritablement allemand, ou même simplement

européen- car un élan de notre race peut créer sa figure du héros et sa valeur suprême organique. Mais à la place de ceà foices, on ne vit que la lâche racaille des meneurs marxistes qui se laissent acheter par tous ceux qui ont de l'argent ; la classe, en tant que pseudo-valeur, prit la place de la communauté. Le travailleur allemand oublia que l'on ne doit pas désavouer le peuple et la patrie, mais qu'on doit les conquérir. Présentement, il a, sur le conseil des juifs, détruit les deux pour longtemps. Le nouveau mouvement social qui s'éveille aujourd'hui, le national-socialisme, devra prouver qu'il est en mesure d'offrir au travailleur allemand, et avec lui à tout le peuple, non seulement une idée politique, mais aussi un idéal de beauté, de force et de volonté virile, une valeur suprême psychique dominant tout le reste, donc la condition d'un art organique inondant et engendrant la vie.

Dans toutes les villes et villages de l'Allemagne, nous apercevons déjà les premiers bourgeons de ce renouveau. Les visages qui, sous le casque d'acier, ressortent sur les monuments aux morts, ont presque partout une ressemblance qu'on pourrait dire mystique. Un front abruptement dessiné, un nez fort et droit, à l'arête vive, une bouche mince fermement close avec les plis profonds d'une volonté tendue. Les yeux largement ouverts regardent droit devant eux, consciemment vers le lointain, vers l'éternité. Cette virilité volontaire du soldat du front se distingue sensiblement de l'idéal de beauté des époques antérieures : la force intérieure est devenue encore plus évidente qu'aux temps de la Renaissance et du baroque. Mais cette nouvelle beauté est aussi un idéal propre à la race du travailleur allemand, et plus simplement de l'Allemand combattant moderne. Pour ne pas laisser se développer et vaincre ce symbole dispensateur de vie, des bâtards morphinomanes peignent, dans les journaux juifs pour « travailleurs » et dans les périodiques, des visages tordus et convulsés, taillent des bois sculptés sur lesquels l'idiotie et l'épilepsie sont censées représenter la volonté et le combat, tandis que les églises délaissées commandent toujours encore des « crucifixions » ou font mettre en vers « l'agneau de Dieu » . Plus rien ne les aidera : les traîtres de 1918 commence à payer le prix de leur forfait. Sortie de l'horreur mortelle des batailles, sortie du combat, du péril et de la misère, une nouvelle génération s'est dressée, en se battant. Elle voit enfin devant ses yeux un but caractéristique de sa race qui possède un idéal de beauté propre, à la fois ancien et nouveau, et qui est animée d'une volonté créatrice propre. L'avenir lui appartient.

Derrière la valeur esthétique, une autre valeur surgit donc clairement qui elle se trouve « hors de l'esthétique » . La personnalité et le type de l'une conditionne et élève l'autre. Or, une authentique personnalité a toujours une valeur suprême. La soumission inconditionnelle signifie même, chez un véritable esclave, une certaine forme de vie ; seuls le métis et le bâtard alternent du cri de triomphe aux jérémiades injustifiées, de l'érotisme contre nature à la théosophie, de l'insolente irréligiosité à l'extase brûlante et démoniaque.

Au milieu de cet écroulement, la nouvelle génération de l'Allemagne cherche un art nouveau ; elle sait qu'un tel art ne naîtra pas tant qu'une valeur nouvelle plus noble, dominant toute la vie, n'aura pas pris possession de nous. Ce n'est pas un hasard si la guerre mondiale n'a pas encore trouvé ses poètes. Aussi poignants que puissent être les chants isolés, le peuple et la patrie étaient deux des valeurs subitement brisées ; ce n'est qu'au coeur des batailles que le mythe allemand s'éveilla. L'herbe ou les vagues mouvantes de la mer recouvrent ceux qui l'ont vécu le plus fort. Les autres tombèrent souvent dans le bourbier de la défaite. La plupart perdit la foi en quoi que ce soit valant la peine de se battre. Mais pourtant aujourd'hui, le sentiment d'individus isolés devient celui de l'ensemble. Le péril de l'époque se grave dans le coeur de chaque Allemand de telle façon que le plus petit sacrifié de la guerre mondiale a fait don de lui-même à 80 millions d'hommes. Et ceux-ci, par la seule communauté des sacrifices qui leur ont été offerts, s'appartiennent pour toujours, y compris leurs enfants et le~,m plus lointains descendants. L'enthousiasme abstrait de l'avant-guerre pour la « patrie » devient aujourd'hui, en dépit de tous les parlements, une expérience mythique réelle. Ce vécu s'élèvera obligatoirement jusqu'à un sentiment de réalité naturel. Mais celui-ci signifie que les atomes du peuple, les âmes individuelles commencent, petit à petit, à se mettre dans une même disposition morale. Des personnalités qui favorisaient cela de toutes leurs forces, depuis des années, se trouveront alors naturellement portées à la tête. Et de quelque façon que puisse se développer ultérieurement la vie politique : le poète de la guerre mondiale peut naître, car son heure aussi a sonné! Il sait avec tous les autres, que les deux millions de héros allemands morts sont les vrais vainqueurs, qu'ils ont donné leur vie pour rien d'autre que l'honneur et la liberté du peuple allemand, que, dans cet acte, repose l'unique source de notre renaissance psychique, et aussi l'unique valeur sous laquelle peuvent se courber, sans aucun doute, tous les Allemands. Ce poète allemand chassera ensuite d'une main énergique la vermine de nos théâtres, il fécondera le musicien pour une nouvelle musique héroïque et dirigera le ciseau du sculpteur. Les monuments aux morts et les bosquets du souvenir seront transformés, par une nouvelle génération, en lieux de pèlerinage d'une nouvelle religion, où les coeurs allemands seront toujours à nouveau modelés dans l'esprit d'un nouveau mythe. Alors une fois encore, à travers l'art, le monde sera maîtrisé.

Chapitre I

1 : voir à ce sujet E. Pfuhl : Malerei und Zeichnung der Griechen (« Peinture et dessin des Grecs »), illustration 498

2 : Pfuhl, op. cit., illustration 379

3 : Odyssée IV

4 : Odyssée XV

f . Le passage significatif au début de Phèdre : « Je suis avide d'apprendre, et champs et arbres ne m'enseigneront rien mais bien les hommes de la ville. Il me semble que tu as trouvé le bon moyen de m'attirer. Car comme ils conduisent le bétail affamé avec du feuillage ou du grain, tu pourrais certainement avec des rouleaux de manuscrits me faire traverser toute l'Attique et aller où tu voudrais ».

2.

6 : C'es, bous les ordres du Wisigoth Pelayos que l'Asturie commença son combat de libération contre les Maures. Le Cid est germanique comme le Franc Roland. Enrique, Alfonso, etc. ne sont que des noms allemands modifiés ; la Catalogne veut dire Gotalonien, le pays des Goths ; l'Andalousie tire son nom des Vandales : Vandalitia. Encore au XI' siècle dans les églises d'Espagne, la liturgie était wisigothe. Isabelle de Castille avait les yeux bleus. La beauté des femmes de Cervantès résidait dans leur blondeur.

7: On ne trouve jusqu'à présent des études de ce genre que dans Rassenkunde (« Type des races ») de Günther et dans Kunst und Rasse (« Art et Race ») de Schultze-Naumburg.

8 : Qu'on parcoure, par exemple, le galimatias, si apprécié, de l'esthète : « Le cosmopolitisme et l'internationalisme sont séparés de la notion d'universalisme en quête de la nature et de celle de communauté de l'amour du spirituel dans l'organisme du cosmos. L'Europe a découvert l'étroitesse de son esprit culturel et la mère de la civilisation bute sur les racines asiatiques de sa culture » (Einführung in die moderne Kunst (« Introduction à l'art moderne »), p. 38)

9 : Kritik der Urteilskraft (« Critique du jugement »), parag. 17

10 : op.cit. parag. 20

3.

11 : On trouve un magnifique pendant humain et artistique de Rüdiger-Gernot dans le sixième chant de « l'Iliade ». Glaukos et Diomède se reconnaissent compagnons, liés par l'amitié des pères et la vieille hospitalité. A la pensée de ce lien, ils échangent leurs armures, ne se combattent pas, mais conviennent d'éviter de se mesurer par les armes. C'est sûrement une solution caractéristique à la matière donnée du conflit.

12 : Il a déjà été dit à quel point l'honneur détermine le destin dans tous les chants germaniques. Mais sur la force purement artistique, qui, par exemple dans le Chant d'Hildebrand, anime et conditionne tout, L. Wolff (Die Helden der Vôlkerwanderung (« Les héros du temps des grandes migrations »), p.148) a très joliment écrit : « La souffrance, habituellement l'essence de « nos » drames, n'est pas le but de la poésie mais seulement son origine. La force sombre est plus oppressante, l'héroïsme apparaît d'autant plus grand devant elle. Ignorant, le

fils marche contre le père qu'il croit mort. Il le place audessus de tous les héros et injurie l'inconnu qui se tient devant lui et qui est justement celui qu'il vénère. II loue la fidélité et la bravoure d'Hildebrand et lui reproche en même temps sa perfidie et sa lâcheté. II parle de l'ardeur au combat du vieil homme et celui-ci doit se maîtriser longtemps pour ne pas châtier le fils. Tout le chant est composé artistiquement avec une incroyable sûreté du but, par des oppositions d'une suprême intensité dramatique conduite par une valeur aussi organique que la loi des flux ondoyants de la mer ».

Chapitre II

2.

13 : Lettre du ler mars 1858

3.

14 : Parerga 11, chap. 8, parag. 116

Chapitre III

2.

15 : Pendant que je travaillais à ce livre, j'eus en mains le petit livre de Scheffer : Der Geist der Gotik (« L'esprit du gothique »). Scheffer effleure, ici et là, la réalité. Mais parce qu'il n'établit pas de distinctions rigoureusement, sauf en une occasion, il relie des données abusivement et s'adonne à des généralités superficielles. Ce que nous appelons l'esprit gothique n'a jamais existé chez les Egyptiens, ni les Grecs, pas plus que chez les peuples préhistoriques ; même en ce qui concerne la poésie indienne, on doit être prudent. Scheffer n'a pas séparé le personnel du subjectif ; il en résulte un mélange de l'esprit des races qui est totalement inadmissible. Il en arrive ainsi à écrire

... comme on peut bien le dire, la race sémite tend à une forme passionnée. L'ardeur spéculative lui est propre, comme l'absence de ménagement de soi-même et ce génie de la souffrance qui sont les conditions préalables d'une disposition d'esprit gothique ». Cette phrase déborde d'énormités. « La forme passionnée » et l'esprit gothique ne sont, et de loin, pas la même chose ; le sémite n'a jamais été spéculatif ou philosophique ; il manquait moins d'égards vis-à-vis

de lui-même, que vis-à-vis de ses ennemis. Et en ce qui concerne « le génie de la souffrance » cela n'est pas une problématique gothique, mais slave. Certainement il existe un sentiment semblable, mais pour créer, il faut un acte, c'est-à-dire une force offensive. Celle-ci a une autre origine que la souffrance. Scheffer a commit les fautes inverses de celle du successeur de Nietzsche : celles-ci accordaient une expression d'âme hellénique à l'art allemand, Scheffer donne une personnalité germanique aux Lapons, aux Chinois, à toute « l'humanité ». Une entreprise aujourd'hui impardonnable.

16 : Même dans ses ramifications les plus subjectives (Pompéï), l'Hellénisme reste formellement intact. Cette sûreté de forme est la force et la faiblesse de la Grèce. La force pour autant que les hellènes restent protégés de certains errements ; la faiblesse, car c'est un témoignage d'un manque de volonté intérieure.

4.

17 : On ne peut entrer ici dans les détails. Je renvoie aux gratte-ciel new-yorkais les plus connus, à l'effroyable esquisse de la tour de la « Tribune » de Chicago des architectes Howells et Hood et au projet bien plus réaliste, même s'il n'est pas totalement satisfaisant, du Finnois Saarinen. Et plus loin, on peut se référer à l'essai de Russel et Crosell, aux projets de Hugh Ferris et Dudok ; au bâtiment de la société new-yorkaise du téléphone, qui produit sûrement un ~ffc: colossal. En Allemagne, les projets de Wilhelm Kreis, les projets pour la tour de l'association des employés de commerce nationaleallemande à Hambourg, la maison du Chili, etc.. sont remarquables.

18 : Vorgeschichte von Deutschland (« Préhistoire de l'Allemagne »), Munich, 1928

5.

19 : Uber Zielstrebigkeit in den organischen Kôrpern (« Sur la rectitude au but dans les corps organiques »)

20 : Uber Zweckmüssigkeit und Zielstrebigkeit überhaupt (« Sur la conformité au but et la rectitude au but »), 1866

21 : On peut ajouter que la confiance de l'être croyant simplement en « Dieu le père » est de même nature que la « notion de destin » défi

nie ici. L'idée du « père » est la nécessaire personnification qu'opère l'être religieux, à la différence de l'être philosophique, cependant que les valeurs du caractère sont exactement les mêmes. C'est pourquoi un penseur germanique pourrait facilement s'entendre avec un paysan nordique accomplissant simplement et consciencieusement le devoir de sa vie, si les églises, empoisonnées par l'esprit judéo-syrienne troublaient pas cette confiance par leurs dogmes de péché, de promesse de grâce, de purgatoire ou de damnation éternelle. Il faut déjà établir qui a confiance en « Dieu ». L'un conditionne l'autre. C'est pourquoi les églises d'aujourd'hui et leurs représentants ont besoin d'hommes divisés, désespérés, pour pouvoir dominer.

22 : Die Helden der Vôlkerwanderungszeit (« Les héros de l'époque de grandes migrations »), Iéna, 1928, p.146

23: Dans le douzième tirage de son Rassenkunde des deutschen Volkes (« Etude raciale du peuple allemand »), le Docteur H. Günther a soulevé l'ineptie des propos de Spengler. Ce dernier se livre à des improvisations à partir d'un « symbole de première importance et sans exemple dans l'histoire de l'art » qui voudrait que les Grecs de la préhistoire soient revenus « subitement » de la construction en pierre à la construction en bois. Il néglige de voir que ce sont les vagues de race nordique qui ont amené cette construction de bois avec elles, que donc, une âme nouvelle s'annonçait, remplaçant l'ancienne à l'oeuvre, contrairement à ce que Spengler se plaît à nous dire. Plus loin, il constate le changement subit dans les rites funéraires des époques védique et homérique. Et Günther doit aussi lui faire remarquer que, de nouveau, c'est le sang nordique qui amène avec lui la crémation. Ainsi les fantaisies de Spengler sont réduites à néant, quelle que soit la beauté de certains passages de son oeuvre et la part de vrai qu'elle renferme aussi.

Chapitre IV

1.

24 : Kultur der Gegenwart (« Culture du présent »), p.359-360

4.

25 : Kritik der Urteilskraft (« Critique de la force du jugement »), parag.27

26 : op.cit, parag.29

27 : op. cit, parag.30

28 : L'admirable H.S.Chamberlain peut-être considéré comme le défenseur le plus conscient de l'idée wagnérienne du drame musical (Wort-Ton-Drama : alliance de la poésie, de la musique et du drame). En même temps, il défend passionnément la conception de Goethe qui aperçoit un gouffre entre le véritable art poétique, c'est-à-dire l'« art de l'illusion » et les autres arts. La poésie ne concerne que des représentations, tandis que tous les autres arts sont, d'un certain point de vue, réels. Il existe donc manifestement une « contradiction plastique », comme Chamberlain l'admet, chez Wagner. Aussi, il m'apparaît que la définition de Goethe est plus juste : différents arts se fécondent mutuellement, ils peuvent se renforcer, mais non former un « art unique » ; le mariage de la parole et du son dans le chant ne peut à lui seul assumer l'articulation d'un grand drame. Il s'ensuit donc une nouvelle orientation, une alliance d'une nouvelle espèce entre le son, la parole et l'expression corporelle qui pourrait peut-être réparer certains égarements de l'après-wagnérisme.

29 : En remarque, j'exprime ma conviction que Wagner dans le Ring (« L'anneau de Nibelungen ») impose aux acteurs et au théâtre de telles exigences que ceux-ci ne peuvent simplement pas suivre ses grandes tendances. De plus apparaissent à côté des aspects symboliques (Ring, Parsifal), des effets trop techniques. De même que l'on a renoncé à donner la classique Walpurgisnacht (« La nuit de Walpurgis »), on ne pourra jamais rendre de manière satisfaisante le Ring. Tandis que Tristan et Hans Sachs sont immortels, le Ring devra, soit être retravaillé par une main géniale, soit disparaître progressivement de la scène.

6.

30 : Das Kunstwerk der Zukunft (« L'oeuvre d'art de demain »)

LIVRE TROISIEME

Le futur Reich

Dans toute l'histoire de la vie d'un peuple, son instant le plus sacré est celui où il s'éveille de son impuissance... Un peuple qui conçoit, avec joie et amour, l'éternité de son âme peut, à tout instant, célébrer la fête *de sa renaissance et le jour de sa résurrection.*

Friedrich Ludwig Jahn

I. Mythe et type

Un jour, les peuples comprendront que leurs plus grands rêveurs étaient aussi les plus grands réalistes, et, à ce titre ils les honoreront. Leur désir est devenu image et la concrétisation de ce rêve, le but de leur vie. Leur vision, transformée en idées, ils se mettaient à parcourir la terre, endossant aussi bien l'habit du religieux fanatique, titi philosophe, de l'inventeur que celui du politicien. S ils étaient des artistes dans le domaine des mots, des notes ou des couleurs, le rêve prenait des formes plastiques. Celui d'un inventeur est la première manifestation d'une force psychique ; il dirige tous les mouvements intérieurs, dans un sens déterminé, mais la certitude que l'image, si claire intérieurement, ne peut être totalement réalisée, le torture ; il accroît toutes les énergies de l'âme et de l'esprit et, finalement, donne naissance à l'acte créateur autour de l'axe duquel s'ordonnera une nouvelle ère.

Autrefois, l'esprit nordique rêvait au bord de la Méditerranée du vol de l'homme par-dessus l'Olympe ; vu de l'Hellade, le soleil semblait si proche. Ce désir provoqua le drame d'Icare. Et comme celui-ci, il mourut pour aller renaître ailleurs. Le rêveur envoyait dans les airs les vierges du soleil, brandissant leurs épées ; il voyait, par vents et tempêtes, chasser les Walkyries au-dessus de lui et il se transportait lui-même dans un Walhalla immense. Le désir originel prit forme à travers Wieland le forgeron, s'éteint, encore une fois, pour s'éveiller à une nouvelle vie dans l'atelier de Leonard de Vinci. Ce que le poète ne faisait qu'imaginer devint alors une volonté se concrétisant dans l'action. Un caractère fort s'était déjà emparé de la nature et pénétrait ses lois avec l'humble regard du maître. Mais il était encore trop tôt. Quatre cents ans plus tard, ceux qui rêvaient de voler se saisirent, de nouveau, de ce délicat sujet. La matière fut enfin maîtrisée, transformée en énergie domptée : on avait découvert la force motrice de propulsion. Et un jour, un vaisseau aérien argenté s'élança, étincelant, rapide, maniable, rêve millénaire devenu réalité. Le résultat était, en apparence, différent de celui qu'avaient imaginé les premiers visionnaires ; la technique était, et restait, liée au temps, mais l'élan impérieux de l'âme, cette volonté inexplicable déterminant le but et maîtrisant la pesanteur terrestre, demeurait éternel.

Jadis, les hommes se représentaient un être voyant et entendant tout. Ils l'appelaient le « Zeus », contemplant le pays par dessus les nuages de l'Olympe ou l'« Argus Panopte » , l'observateur. Mais peu s'enhardirent à réclamer l'équivalent de semblable pour l'homme. Ces rares rêveurs recherchèrent la nature de l'éclair que lançait le dieu et examinèrent les forces naturelles qui s'en dégageaient étrangement. Et un jour, détournant ces forces à leur profit, ils se parlèrent à distance à l'aide d'un simple fil. Puis, ce fil devint superflu. De hautes tours élancées envoient aujourd'hui des ondes mystérieuses dans le monde entier et celles-ci se déchargent à des milliers de kilomètres en paroles ou en musiques. De nouveau, un songe audacieux est devenu vie et réalité.

Des guerriers et des conquérants, perdus au milieu d'un désert, aspiraient à un paradis. L'espoir de quelques-uns se transforma en travail pour des millions. A travers les plaines arides, on relia les fleuves entre eux au moyen de fosses canalisant l'eau, suivant des trajectoires bien élaborées. Et, comme poussés par des forces magiques, le sable blond se mit à verdir et les champs de céréales, porteurs de lourds épis, frémirent. Des villages et des villes naquirent ; l'art et la science s'épanouirent jusqu'à ce qu'une armée de conquérants sans idéal, vint anéantir ce paradis que la volonté d'une race avait engendré, comme par enchantement. Ils se nourrirent encore, un temps, des fruits du pays, mais ils ne savaient pas rêver. Les canaux s'ensablèrent, l'eau reflua, retournant dans son lit fluvial d'origine et, de là, s'écoula dans l'Océan Indien. Les forêts se dégradèrent, les champs de blé disparurent, l'herbe rendit sa place à la pierre friable et au sable fin. Les hommes dépérirent ou s'en allèrent ; les villes s'engloutirent, la poussière les recouvrit. Puis des milliers d'années plus tard, de nouveaux rêveurs nordiques déterrèrent la culture pétrifiée des décombres et des cendres. Aujourd'hui, l'image du paradis perdu est devant nos yeux. Comme un idéal, il engendra vie, beauté et force aussi longtemps qu'agit une race capable de rêver. Mais dès que les races matérialistes se mirent en tête de réaliser néanmoins le rêve, celui-ci sombra entraînant la réalité dans sa chute.

Ft tomme sur la terre des deux fleuves, les Perses rêvaient de fertilité et de puissance, en Hellade, une grande race idéalisait la beauté et l'Eros créateur de vie ; en Inde et sur le Nil, l'homme aspirait à l'ordre et à la sainteté ; les Germains bâtissaient en songe un paradis de l'honneur et du devoir.

A côté de l'onirisme fécond et des destructeurs sans idéal, il existe aussi des rêves nuisibles. Ils sont aussi réels et souvent aussi forts que leurs équivalents créateurs. On évoque, encore aujourd'hui, d'obscurs petits peuples de l'Inde dont le regard perçant ensorcèle les serpents et les oiseaux, et les pousse vers le filet du chasseur ; on connaît la vision d'Ignace de Loyola, incroyablement puissante, malgré son aspect néfaste, et dont le souffle négateur d'âmes s'étend encore sur toute notre civilisation. Et on se remémore aussi le rêve de l'Albe noir, Albérich, qui maudit l'amour pour dominer le monde. Cet idéal a été entretenu durant des siècles sur la montagne de Sion, soif de l'or, force du mensonge et de la haine. Cette image envoya le juif parcourir la terre. Insatiable, le porteur de cauchemars survit parmi nous par la puissance de son rêve qui devient réel, mais destructeur. L'idéal du juif, la domination de l'or et du monde, apparu pour la première fois dans toute sa force, il y

a trois mille ans. Après beaucoup d'échecs, il était presque devenu tout puissant : domination de l'or et du monde. Jusqu'en *1933,* renonçant à l'amour, à la beauté, à l'honneur, n'aspirant qu'au pouvoir sans sentiment, hideux et sans honneur, le juif semblait plus fort que nous. La raison était simple : nous avions cessé de poursuivre notre rêve, et nous avions même essayé malhabilement d'adopter celui du juif. C'est aussi une des causes de la défaite allemande.

Mais, une sorte de réveil mythique, à la fois délicat et fort, est ce qu'il y a de plus grand et de plus réjouissant au milieu du chaos actuel : nous avons recommencé à vibrer selon nos propres aspirations, sans concertation, mais spontanément et profondément, en beaucoup d'endroits en même temps et dans la même direction. C'est à nouveau le vieux rêve éternellement jeune de Maître Eckhart, de Frédéric le Grand et de Lagarde...

Les Vikings parcoururent le monde. Ils pillèrent comme tous les autres guerriers, mais ils avaient soif d'honneur et de constitution politique, de souveraineté et de création. Et partout où ils passèrent, surgirent les ouvrages d'une culture caractéristique : à Kiev, à Palerme, en Bretagne, en Angleterre... Là où une culture étrangère à la race et au rêve perça, les réalisations imaginées se brisèrent ; là où vivaient des rêveurs de tradition similaire, naquit une nouvelle civilisation.

L'idée d'un empire sacré et vénérable dirigeait le bras armé des anciens empereurs allemands, mais aussi celui des chevaliers qui se révoltaient contre eux. Cela les poussa vers la Rome lointaine, vers l'Orient aux étendues infinies. Le sang coula parmi les ruines de l'Italie, au saint-sépulcre, sans pouvoir ressusciter sous forme d'une réalité vécue. Jusqu'à ce que le vieux rêve revive sur le sable de la Marche. Mais lui aussi sombra une fois de plus et parut perdu et oublié. Aujourd'hui, nous avons enfin recommencé à rêver.

Au coeur de la débauche du second Reich, un visionnaire, Paul de Lagarde, a consigné le rêve germanique nord-occidental, en ne présentant quasiment que des buts conformes à la race. Il déclara dans ses *Deutschen Schriften («* Ecrits Allemands ») et, de manière diffuse, dans ses autres oeuvres fondamentales : « Il n'y a encore jamais eu d'Etat allemand » . « L'Etat (présent) est une caste, la vie politique, une farce, l'opinion publique, une lâche prostituée » . « L'empire allemand n'est pas viable ; c'est maintenant visible pour tous » . « Nous vivons au milieu d'une guerre civile qui suit son cours, provisoirement sans poudre, ni balle, mais en contrepartie avec toutes les vilenies et calomnies, et en silence ». « Nous sommes malades de devoir faire en 1878, ce que nous aurons dû faire en 878 » . « Bientôt, nous ne pourrons plus endurer la vie dans l'empire judéo-allemand d'argile et de fer qu'en croyant en l'immortalité. ». « Dire du christianisme que c'est une religion est une erreur. La religion est une relation personnelle avec le divin. Elle est un présent inconditionnel ». « Paul a introduit l'ancien testament juif dans l'église chrétienne ; sous son influence, l'Evangile a sombré ». « Une religion nationale est nécessaire à chaque peuple ; en effet, les nations ne naissent pas d'une procréation, mais d'une suite d'événements historiques, sans échapper cependant à l'action de la providence. Néanmoins, elles sont une institution divine ; elles sont créées » . Reconnaître en permanence la mission de sa nation, c'est se replonger dans la fontaine de jouvence : servir toujours cette finalité, cela signifie acquérir des buts plus hauts et, avec eux, une vie supérieure ». « Religion universelle unique et religions nationales plurielles sont les programmes fondamentaux des deux adversaires ». « Les nations sont des pensées divines ! » . « Catholicisme, protestantisme, judaïsme, naturalisme doivent céder le terrain à une nouvelle conception du monde, de manière telle qu'on ne pense plus à eux, comme on ne pense plus aux lampes lorsque le soleil matinal paraît au-dessus des montagnes. Ou l'unité de l'Allemagne deviendra, de jour en jour, plus problématique » . « Il n'y a qu'une seule faute pour un homme celle de n'être pas lui-même ». « Le superbe avenir que j'annonce et revendique est encore loin devant nous... ».

Ce grand rêveur allemand nous a quittés il y a peu de temps : Paul de Lagarde est mort le 22 décembre 1891. Après Maître Eckhart, il fut peut-être le premier à exprimer le rêve éternel nordique sans ces entraves qui, auparavant, embarrassaient encore les meilleurs doctrinaires. Ce qui déterminait, il y a des millénaires, la grandeur du chevalier germanique, mais aussi ses erreurs et ses faiblesses, apparut pour la première fois clairement à la conscience. Aujourd'hui, le peuple allemand commence de nouveau à faire siens les rêves d'Eckhart et de Lagarde. Beaucoup n'en ont pas encore le courage ; souvent des représentations étrangères empêchent encore souvent leur âme d'agir. Voilà pourquoi, à partir de l'analyse de notre essence entrevue dans les deux précédents livres, il faut humblement, mais ambitieusement, essayer de définir ce qui doit être notre but, non seulement en rêve, mais surtout dans la réalité. Ce doit être une image imprégnée des idées éternelles nordicogermaniques, sans se perdre dans les détails. Et là où ceux-ci doivent être néanmoins donnés, ils le sont en gardant toujours à l'esprit qu'ils pourraient être différents, si de nouveaux moyens de souveraineté sur terre étaient trouvés. Le vol d'Icare n'a presque rien de commun avec le Zeppelin. Et pourtant la volonté de s'élever était la même. Un jour,

une autre volonté déterminée, fondée sur un ordre de valeur précis, conjuguée avec une force de perception organique, se frayera, par-dessus tous les obstacles, le chemin de sa réalisation dans tous les domaines.

2.

Les valeurs du caractère, les orientations spirituelles, les formes symboliques s'assemblent, s'entrelacent, pour donner un être humain. Mais cela ne peut être vrai que dans une plénitude de vie et de sang, si elles-mêmes en sont les effets, donc proviennent d'un centre situé au-delà du monde empirique explorable. Cette insaisissable concentration de toutes les tendances du moi, du peuple, ou d'une communauté, constitue son mythe. Le monde des dieux d'Homère incarna un tel symbole fondamental qu'il protégea et maintint encore la Grèce alors que des hommes et des valeurs étrangers commençaient à s'emparer de l'hellénisme. Le mythe de la beauté d'Apollon et celui de la force de Zeus, celui de la nécessité du destin dans le cosmos et celui de la nature humaine qui lui est mystérieusement lié, incarnaient cette civilisation grecque ayant agi pendant des siècles, même si Homère fut le seul à la concentrer en force civilisatrice.

Mais une telle puissance ne développe pas seulement des visions créatrices ; l'idéal parasitaire de domination mondiale des juifs a engendré une force énorme, et destructrice. Durant presque trois millénaires, ce rêve a mû les apprentis-sorciers de la politique et de l'économie. On vit s'accroître, de plus en plus rapidement, le flot de ces forces instinctives attirées par l'or ; « renonçant eux-mêmes à l'amour », les enfants de Jacob utilisèrent des liens dorés pour enchaîner les peuples à la pensée généreuse et tolérante ou pour les affaiblir. Chez Méphistophélès, cette force devint une figure exceptionnelle ; elle révèle, cependant, la même construction intérieure que celle des maîtres des actuels marchés de céréales ou de diamants, de la « presse mondiale » ou de la diplomatie de la Société des Nations. Dès que quelque part la volonté de puissance de l'esprit nordique commence à diminuer, l'essence d'Ahasverus, le juif éternel, lourd et matérialiste, se met à sucer les muscles qui se paralysent ; lorsque s'ouvre une blessure sur le corps d'une nation, le démon juif mord toujours l'endroit malade et exploite les heures de faiblesse des grands de ce monde. Son dessein n'est pas de conquérir héroïquement la souveraineté, mais d'asservir le monde par la finance. Ne pas combattre, mais obtenir par ruse ; ne pas servir des valeurs, mais tirer profit de la dépréciation de celles-ci : tel est le rêve de ce gros parasite. II obéit à cette loi et ne peut s'y soustraire, aussi longtemps qu'il existe.

Nous sommes, aujourd'hui, engagés dans cette grande lutte opposant deux âmes qu'un monde sépare. Peut-être est-ce une lutte à mort, et c'est un demi-juif (Schmitz) qui a involontairement caractérisé dans son essence ce combat du génie allemand contre le démon juif : « Le mauvais démon du juif est... le pharisaïsme. S'il est bien le porteur de l'espérance messianique, il est paradoxalement aussi celui qui veille à ce qu'aucun messie ne vienne... C'est la forme spécifique, éminemment dangereuse, de la négation juive du monde... Le pharisien désavoue le monde actif, il veille à ce qu'autant que possible, rien ne se crée et, en cela, un sentiment démoniaque l'incite. Cette apparente négation n'est donc, au fond, qu'une espèce particulièrement violente d'affirmation du monde, mais profondément négative. Le bouddhiste serait heureux si le monde s'endormait autour de lui ; le pharisien serait un homme fini si autour de lui la vie cessait de vouloir reprendre forme sans cesse, car alors sa raison d'être, la destruction, disparaîtrait ». « Ils (les négateurs) sont l'esprit qui toujours nie, et ils le cachent sous une acceptation extatique d'un être utopique qui ne pourra jamais prendre forme, le messie. S'il apparaissait réellement, ils devraient se pendre comme Judas, car ils seraient obligés d'admettre cela, ce qu'ils sont bien incapables de faire » (1).

Si on approfondit cet aveu ou d'autres déclarations semblables, on dégage un principe unique : le parasitisme. Cette notion n'est pas, ici, un jugement moral, mais le signe caractéristique d'un fait biologique, exactement comme nous parlons de phénomènes parasitaires dans le monde animal ou végétal. Quand un crustacé s'introduit insidieusement dans le corps d'un tourteau, grandit en lui et suce ses dernières forces vitales, le processus est identique à celui du juif s'infiltrant dans la société par une plaie ouverte dans le peuple, se nourrissant de sa force raciale et créatrice, jusqu'à la ruiner totalement. Cette destruction est précisément cette « active négation du monde » dont parle Schmitz, ce « souci » que « rien ne prenne forme » parce que « le pharisien », appelons-le le parasite, ne peut croître intérieurement, et n'a donc aucune forme psychique organique. Cela explique pourquoi il ne possède pas une forme raciale propre. Jusqu'à présent, un seul chercheur a insisté sur ce point extrêment important : après une rigoureuse démonstration scientifique des lois vitales déterminant le parasite juif, il démontre que la variété extérieure de la juiverie n'est pas en contradiction avec son unité intérieure, mais qu'elle est, aussi paradoxalement, sa condition (2). Schikedanz découvre ici le principe très pertinent d'une contre-race juive, dans laquelle il ressort que l'activité vitale parasitaire produit aussi une certaine sélection du sang qui, dans sa manifestation extérieure seulement, demeure toujours la même, et qui est le contraire du Lavail constructeur de la race nordique. Inversement, partout où se sont développées des cellules parasitaires, celles-ci se sont toujours senties attirées par la juiverie, par exemple, la lie de l'Egypte qui autrefois quitta, avec les Hébreux, la terre des Pharaons.

Il est cependant conforme à ce renversement des valeurs créatrices, que le parasite ait aussi son mythe : dans le cas de la juiverie, comme dans celui des délires du fou qui se prend pour l'empereur, c'est le mythe de l'«

élection ». II semble dérisoire de croire qu'un dieu ait pu choisir pour favorite cette anti-nation dont Wilhelm Busch et Schopenhauer ont déjà donné une description exhaustive. Mais comme l'image divine est façonnée par les hommes, il est compréhensible que ce « dieu » ait choisi ce « peuple » parmi tous les autres. A ce propos, précisons que les juifs ont eu la chance d'être incapables de peindre ou de sculpter une représentation plastique de leur « dieu ». Autrement, l'horreur suscitée chez tous les Européens aurait immédiatement empêché l'adoption de Yahwé et son ennoblissement par les poètes et les peintres.

Voilà ce qu'il y a de plus important à dire sur le judaïsme. Le démon de l'éternelle négation, cette impossibilité intérieure d'approuver les créations de l'Europe, cette lutte permanente contre toute forme de culture authentique, au service d'un anarchisme qui n'est caché que de manière indigente par de chimériques « prophéties » , ronge sans cesse toutes les manifestations de l'âme nordique.

Le parasitisme juif, comme force concentrée, dérive donc du mythe juif de la domination mondiale promise aux justes par Yahwé. L'éducation raciale d'Esdras et le *Talmud* des rabbins ont forgé une communauté de sang et d'esprit d'une incroyable ténacité. Le caractère du Juif, dans son activité commerciale et sa destruction des types étrangers, est toujours resté semblable, de Joseph en Egypte jusqu'à Rothschild et Rathenau, de Philon à Heine en passant par David ben Selomo. Jusqu'en 1800, c'est surtout une morale sans scrupules qui servit de code éducatif ; sans *Talmud* et *Schulchan-Aruch,* une communauté judaïque est impensable. A la fin du XIXe siècle, après une courte période durant laquelle même les juifs semblèrent « émancipés » , l'idée d'anti-race s'est imposée et a trouvé son expression dans le mouvement sioniste. Les sionistes revendiquent leur appartenance à l'Orient et protestent aujourd'hui énergiquement contre l'idée d'aller en Palestine comme pionniers de l'Europe. Un écrivain, faisant autorité, a même ouvertement dit qu'ils combattraient « dans les rangs des peuples asiatiques qui s'éveillent ». Du feu de tous les buissons épineux et des nuits de solitude, un seul appel retentit pour eux : l'Asie. Le sionisme n'est qu'une ramification du pan-asiatisme (3). En même temps, un lien politique et psychique se noua avec le bolchevisme rouge. Le sioniste Holitscher sentit à Moscou le parallélisme interne entre la place rouge et Sion, et le sioniste F. Kohn déclara qu'une seule voie conduit des patriarches à Karl Marx, Rosa Luxembourg et à tous les bolcheviques juifs qui ont servi « la cause de la liberté ».

Ce sionisme prétend vouloir fonder un « Etat juif » ; quelques chefs ont, peut-être très sincèrement, le désir de construire sur sa propre glèbe une « nation juive » pyramidale, c'est-à-dire une création verticale opposée aux couches horizontales de l'existence juive fonctionnant jusque là. Du point de vue judaïque, il s'agit d'une contagion étrangère par le sentiment patriotique et la conception étatique des peuples d'Europe. Vouloir réellement construire une communauté organique de paysans, d'ouvriers, d'artisans, de techniciens, de philosophes, de guerriers et d'hommes d'Etat juifs, est voué à un échec immédiat, si les juifs doivent réellement rester entre eux, parce que cela contredit tous les instincts de l'anti-race. Les orthodoxes incarnent donc la véritable essence juive quand ils récusent vigoureusement cet aspect du sionisme qui imite la conception de vie de l'Europe, et ils se donnent comme « mission universelle » de combattre consciemment comme « une décadence », la volonté de faire d'« Israël » une nation comme une autre. Cette attitude logique a fait réfléchir beaucoup de sionistes et le mouvement lui-même est considéré aujourd'hui avec d'autres yeux qu'à ses débuts, lorsque Théodor Herzl le fit naître pour protester contre le climat de répulsion des Européens vis-à-vis du juif. Au congrès sioniste d'août 1929 à Zurich, une esprit éminent, Martin Buber, précisait les différents points de vue:

Il existe, selon lui, trois conceptions fondamentales de la nation juive : une qui dit qu'Israël est moins qu'une nation. Une deuxième qui place Israël aux côtés des nations modernes. Et finalement, une troisième, qui est aussi le point de vue de Buber, qui place Israël au-dessus des nations.

A ce propos, le principal journal orthodoxe de Francfort, *L'israélite* remarque (4) : « C'est ce que nous disons depuis des années et c'est sur cela que nous fondons notre position de refus du sionisme moderne parce qu'il ne place pas Israël au-dessus des nations, mais au contraire professe םיונכיתדכל. Si, comme elle aurait dû l'apprendre des prophètes, l'idéologie sioniste était inspirée par la pensée d'un Israël élu ayant pour mission prophétique de marcher à la tête des nations, Buber serait le médiateur couronné de succès de la pensée et du verbe bibliques qui précisent la mission supranationale d'Israël. Et si ces paroles ainsi comprises étaient inscrites au centre de la pensée et du devenir sionistes, nous n'aurions plus beaucoup de raisons de voir et de combattre dans le sionisme, une conception opposée à la nation juive, à son espérance et à sa mission universelles ».

Mais cette « espérance universelle » de rester le peuple « élu » consiste à s'agripper pour vivre en suçant toutes les nations et à ne voir, en Jérusalem, qu'un centre temporaire de discussions dans lequel les instincts millénaires pourraient être renforcés par des plans conçus dans le détail par la raison. Ainsi le sionisme ne serait pas un mouvement politique comme le supposent d'incorrigibles optimistes européens, mais précisément un renforcement essentiel de la couche horizontale parasitaire du commerce intellectuel et matériel. C'est pourquoi l'enthousiasme du sioniste Holitscher pour le chaos racial moscovite est tout aussi significatif que les analyses du sioniste Buber, le pro-asiatisme du sioniste Höflich ou la conception unitaire du père Jacob et de Rosa Luxemburg à travers le sioniste Fritz Kohn.

Le vieux mythe du peuple élu cultive une nouvelle forme de parasitisme avec l'aide de la technique de notre temps et celle de la civilisation universelle d'un monde sans âme (5).

3.

La puissance de l'église romaine repose sur la reconnaissance du pape, par les catholiques, comme représentant de Dieu. Toutes les actions, tous les dogmes du Vatican et de ses serviteurs servirent, et servent encore, à propager ce mythe et à l'entretenir. Le mythe de la « représentation de Dieu » ne pouvait admettre une race ou une nation comme valeur suprême, mais seulement la grandeur de l'amour et de l'humilité de ses partisans vis-à-vis du pape, « représentant de Dieu » . En échange de cette soumission, on promettait le bonheur éternel. La négation de la personnalité, forme suprême d'éducation raciale, se trouve donc dans l'essence du mythe romain (syrio-judéo-alpin), ce qui implique purement et simplement pour eux l'inferiorité de la notion de peuple. Race, peuple, personnalité sont des instruments entre les mains du représentant du dieu chrétien servant à asseoir sa puissance universelle. C'est pourquoi Rome, n'élabore, nécessairement, aucune politique organique de l'espace, mais seulement un centre et une diaspora, une communauté des croyants. Ainsi, un pape conscient de son devoir vis-à-vis du mythe ne cherche qu'à renforcer réciproquement la diaspora par le centre, et élever le prestige du centre par des succès dans la diaspora.
Comme Etat universel des croyants, Rome n'a pas de territoire, c'est-à-dire qu'il ne réclame celui-ci qu'en tant que symbole du « droit » à la souveraineté terrestre. Il est donc ici aussi libéré de toutes les manifestations de la volonté concernant l'espace, le sang et le sol. Comme le vrai juif ne distingue que les « purs » et les « impurs », le musulman, les « croyants » et les « incroyants » , Rome ne connaît que les catholiques (identiques, selon elle, aux chrétiens) et les non-catholiques (païens). En conformité avec son idéal, le Vatican ne peut donc juger les luttes religieuses, nationales ou sociales, les conflits dynastiques ou économiques, que d'un seul point de vue : est-ce que la destruction d'une religion non catholique, d'une nation, d'une classe, etc... promet un accroissement de puissance pour la totalité des catholiques, sans considérer qu'il s'agisse de blancs, de noirs ou de jaunes ? Si tel est le cas, il faut faire pénétrer chez les croyants la volonté de combattre. Les agents de Rome ont défendu le système de la monarchie absolue quand cela était considéré comme utile ou lorsque la pression du monde exigeait une concession. Puis, ils ont soutenu, sans aucune gêne, après un changement de l'opinion mondiale au XVIIP siècle, l'idée de souveraineté du peuple. Ils étaient alternativement pour le trône et l'autel, mais aussi pour la république et la bourse, en fonction de l'attitude qui rapprochait du pouvoir. Ils étaient chauvins à l'extrême, et ailleurs, ils prêchaient que le pacifisme était le vrai message chrétien lorsque le peuple ou la classe concernés devaient être brisés, écrasés. Pour cela, il n'était nullement nécessaire que les instruments du Vatican, nonces, cardinaux, évêques, etc., fussent des menteurs et des escrocs conscients ; ils pouvaient même, au contraire, être des individus irréprochables. Mais le Vatican veillait, après l'examen sérieux d'un postulant à une place, que, par exemple, vienne à Paris un nonce qui pouvait déclarer, en totale union avec l'Institut catholique, « que combattre la France était combattre Dieu ». Il veillait à l'avancement du Belge fanatique, Mercier qui excitait ses compatriotes catholiques à la résistance contre les « barbares » prussiens protestants. Il contrôlait aussi que les hauts postes en Allemagne fussent occupés par des pacifistes. Ainsi, il advint, par exemple, qu'un jésuite prêcha, au nom du Christ, la haine et encore la haine, tandis qu'un membre du même ordre, dans un autre pays, la rejette comme non-chrétienne et exige humilité et soumission.
Peu importe, la somme de perfidie qu'on a pu constater : l'orientation de tout ce qui se fait à Rome suit un axe logique, exempt de scrupules sentimentaux... Car il n'y a pas plus de « christianisme », qu'il n'y a d'« économie » ou de « politique » comme référence en soi. Tout n'est que moyen pour rallier au mythe de la « représentation de Dieu sur terre », de nouvelles âmes en fonction de leur attitude propre. La nature des mots d'ordre du moment est exclusivement une question de stratégie ; le mythe central détermine le reste. Sa victoire totale signifierait qu'une caste de prêtres régnerait sur une masse de milliards d'hommes sans race, sans volonté, sur une communauté organisée selon des principes communistes, et on considérerait son existence comme un don divin accordé par l'entremise du tout-puissant sorcier. C'est à peu près, ce que les jésuites ont tenté de réaliser autrefois au Paraguay.

Des millions d'êtres servent encore aujourd'hui, sans le savoir et sans comprendre, ce système sans race et sans personnalité (6), parce que tous sont répartis dans le cadre d'une nation, d'un espace ou d'une classe. Et si par hasard la chance leur sourit, ils l'attribuent à la grande bienveillance du Vatican : c'est à cela que doivent s'employer les nonces de l'endroit en suggérant cette fictive intervention de l'église romaine.

Même si cette politique romaine est contrariée par d'autres forces, et même si elle doit souvent leur céder en apparence, quand grandit dans les âmes une valeur suprême autre que l'amour de Rome, cela ne change rien à l'essence et à la volonté du Vatican aussi longtemps qu'existe le mythe de la « représentation du divin ». De ce fait, la revendication d'un pouvoir sur toutes les âmes. Seule cette connaissance essentielle rend compréhensible la politique suivie durant des siècles par les jésuites, les cardinaux et les prélats : le prêtre servait le mythe du sorcier dans l'église, l'art, la politique, la science et l'éducation..

Le malheur qui s'acharne aujourd'hui sur le monde a brisé beaucoup d'hommes droits. Extérieurement et intérieurement terrassés, des millions d'êtres cherchent le soutien de caractères puissants. Le mythe romain a tiré profit de ce déchirement des âmes ; c'est ainsi que, paradoxalement, les couches pré-aryennes, qui avaient autrefois échappé au moule romain, grâce à la force germanique, penchent maintenant vers les croyances syriennes et vont jusqu'à développer le sermon du bien-fondé de la domination universelle du sorcier de Rome sur notre peuple.

L'Europe doit à Pie IX le document le plus déshonorant de tous les temps. Ce pape prononça un jour une parole qui sans aucun doute est à prendre comme une émanation du mythe romain : le *18* janvier *1874* (le jour anniversaire de la fondation de l'empire allemand), il déclara devant une assemblée internationale de pélerins « Bismarck est le serpent au paradis de l'humanité. Ce démon séduit le peuple allemand, il l'engage à vouloir dépasser Dieu lui-même et cette folle présomption sera suivie d'une telle décadence qu'aucun peuple n'en a subi de pareille. Seul le dieu éternel sait si le « grain de sable sur les monts des perpétuelles représailles » s'est déjà détaché pour grandir en descendant et se transformer en avalanche, rouler en quelques années aux pieds d'argile de cet empire qui a été érigé comme la tour de Babel pour défier Dieu, et le réduire en cendres pour la « glorification de Dieu ».

Les diplomates qui ont juré de défendre le mythe romain travaillèrent ardemment à ces « représailles éternelles » en vue de « la glorification de Dieu » , tout-à-fait comme au temps de Charlemagne, d'Otto Ier, et de Ferdinand II. Ainsi, on a pu voir le Centrum (le parti catholique) en Allemagne rester totalement fidèle à lui-même, en passant pourtant de la protection du trône et de l'autel au pacte avec les marxistes athées. Bismarck l'avait déjà prédit en 1887 quand il déclara devant le Reichstag que les jésuites deviendraient les chefs de la social démocratie. Au service des « représailles éternelles », le Centrum soutint l'alliance tactique avec les marxistes contre l'empire protestant et dans les jours fatidiques de *1914,* le « pacifique pape » Benoît XV incita la catholique Autriche-Hongrie à renverser, aussi bien les hérétiques russes que l'Etat du « serpent au paradis » , pour tirer profit d'une guerre mondiale. Cela signifiait inévitablement le sacrifice de trois millions de catholiques fidèles : toute « grande » cause est à ce prix !

Avec cet exemple et mille autres, on aperçoit, en quelque sorte symboliquement, la cause et l'effet à l'oeuvre. La cause serait la conception de Pie IX issue du mythe romain, d'après laquelle le nouvel empire allemand devait être écrasé. Et cette conception apparaît tout aussi clairement dans les propos célèbres de Benoît XV regrettant de n'être Français que de coeur ; dans les écrits du docteur Mônius, le petit curé qui conteste l'existence des francs-tireurs belges, mais qui présente les soldats allemands comme des profanateurs d'autel, des brigands et déclare joyeusement que les catholiques allemands empêcheront la formation d'un Etat national.

Les facteurs qui contribuent à la chute de l'empire allemand se retrouvent donc non seulement dans la politique financière juive, véhiculant un instinct parasitaire international, mais aussi dans la résolution romaine inébranlable, mythique, syrio-proche-orientale. L'organe du Centrum, le *Germania* publiera, à la fin de *1924,* un aveu stupéfiant à ce propos : « Celui qui veut chercher les lignes de force du parti Centrum depuis *1917 (!),* doit être conscient que cette attitude a été déterminée par d'éminents catholiques qui dans leurs intentions et actions politiques n'ont pas tourné le dos à la position fondamentale du Vatican ». Ce qui est parfaitement exact

en sapant la conception allemande du pouvoir, conforme au sang, les chefs du Centrum servaient le mythe romain sans race contre l'hérésie protestante, somme toute germanique. Plus loin, le *Germania* affirmait encore que le catholicisme en Prusse s'était trouvé dans un tout autre environnement qu'en Bavière. Au fond, il faut interpréter son travail depuis *1917* comme « une victoire sur la psychose des historiens prussiens et surtout brandebourgeois » et comme une tentative de retour aux portes de l'Allemagne médiévale.

Tout Allemand devrait connaître ces propos afin de comprendre le monde depuis *1500* ans. En *1917,* le Reichstag entama ouvertement son travail de sape quand le Centrum, les démocrates et les marxistes firent accepter leur motion de censure. Cette même année, Erzberger commit son « indiscrétion » par laquelle l'Entente prit connaissance de la lettre de Czernin, pendant que l'empereur Charles, manquant à sa parole d'honneur, trahissait avec Poincaré (7). C'est ce qu'on appelle la politique catholique. Et lorsque le *Germania* constate qu'en Prusse certains politiciens catholiques sont conditionnés par un autre milieu, on veut simplement désigner le monde nordique conscient de l'honneur national. C'est l'empire allemand de Frédéric le Grand et de Bismarck qu'il s'agissait de vaincre et avec l'aide des partis alliés de la finance, entièrement enjuivés, de désagréger le nord protestant. En Bavière, dans « l'autre milieu », on devait logiquement mener une politique conservatrice populaire puisqu'il s'agissait là de protéger sa propre confession. La « politique unitaire » du Centrum et la politique « fédéraliste » de la branche bavaroise n'ont servi qu'un seul et même but jusqu'à la victoire d'Adolf Hitler : le renforcement du centralisme syrio-romain.

Constantin Frantz est, notoirement, le penseur représentant ce pseudo-fédéralisme ayant même osé se dire grand-allemand au lieu de grand-romain. Dans son livre *: Die Religion des National iberalismus (« La* religion du national-libéralisme »), il déclare que l'Allemagne doit être la base de l'union des peuples européens, aussi

bien du point de vue politique, que du point de vue ecclésiastique, et pour cette raison aussi, elle doit être l'école d'une culture universelle. Au lieu de cela, continue-t-il, on veut en faire un Etat plus ou moins indépendant dans la nation pour lequel il n'y aurait qu'une culture nationale qui elle-même servirait le pouvoir et l'unite. Effroyable! L'élément qui ressort de la destruction de l'ancienne union est, poursuit-il encore, le caractère universel qu'adoptaient tout naturellement les affaires allemandes. On ne peut pas faire de l'Allemagne un pays comme la France ou l'Italie. Conformément à sa vocation, elle doit être et devenir le noyau et le modèle d'une fédération européenne se développant peu à peu. Maintenant, on se demande qui tire les ficelles de tout cela ? L'Allemagne ou un maître étranger ?

De plus, Frantz prétend que le fédéralisme n'exclut pas, mais englobe, qu'il ne veut rien de particulier pour lui, mais toujours la même chose pour tous. II ne dit rien de l'auto-modération bornée du particularisme : il vise le « tout » et le « grand » . Il tend à l'unité, mais par un libre accord des membres sur la base d'une communauté spirituelle : « A la place de la centralisation, mieux vaut une collaboration de cercles autonomes, où chacun continue d'exister à sa manière et par là sert au mieux l'ensemble ».

Ici, nous atteignons le point crucial : le peuple allemand doit s'intégrer « fédéralement » à un « ensemble » . Et ce « tout », pour lequel l'Allemagne doit être le moyen d'atteindre une souveraineté « concentrée » , est la politique universelle du Vatican. En d'autres termes, on doit essayer de réaliser encore une fois l'expérience malheureuse et sanglante de l'Etat mondial confessionnel sans distinction de races. Nous devons à cet effet servir de terrain d'expérience, c'est-à-dire sacrifier tout ce qui a été acquis et qui est devenu notre culture nationale avec le sang des meilleurs d'entre nous, inscrire la guerre confessionnelle sur notre bannière (de nouveau au nom de Dieu et de l'Amour) et en cela confirmer que nous renonçons à nous-mêmes.

L'article du *Germania* parle ouvertement (en 1924) d'un retour au Moyen-âge. Celui qui a compris l'importance du concordat bavarois, précisément signé à cette époque, sait qu'il est le premier pas pour récolter les succès du « grand catholique » Erzberger (c'est en tous cas ce qui fut dit dans son oraison funèbre) et faire de la Bavière, le tremplin de la reconquête de l'Allemagne, c'est-à-dire un foyer de conflits religieux.

Retour au Moyen-âge par la révolution! Singulier mot d'ordre. Le pape Pie XI, (fidèle à la politique de Pie IX) déclara, le 23 mai 1923, devant le Consistoire que le catholicisme allemand, « aussi bien au milieu du déchaînement de la guerre mondiale que dans la confusion actuelle, a engagé son zèle, son énergie et sa capacité d'organisation à « réparer » la triste apostasie commise contre l'église romaine, il y a 400 ans ». C'est clair. Mais le *Courrier bavarois,* l'organe du Centrum bavarois nous menaçait, brutalement, d'une telle manière qu'on doit s'étonner que les propos suivants se soient perdus sans presque avoir été entendus. Il écrit le 5 juillet 1923

« Une justice immanente, qui sait punir et venger, agit dans l'histoire universelle, et elle a atteint aussi le peuple allemand parce qu'il ne voulait pas s'incliner devant l'autorité de la loi divine, audace qui depuis déjà quatre siècles apporta la détresse sur la terre allemande et qui voue la nation à la chute si elle ne sait pas, à la dernière heure, tirer la leçon de l'histoire ».

Donc : ou le peuple allemand se soumet à la volonté d'une puissance étrangère, ou la « justice vengeresse » le supprimera de la terre.

L'Augsburger Postzeitung, un journal important du sud catholique au service fidèle du mythe romain, écrivit le 16 mars *1924,* polémiquant avec Ludendorff : « Elle (l'église catholique) est l'unique forme religieuse de grand style, l'unique institution de presque toute la terre, qui ne se soit jamais soumise à l'Etat... C'est pourquoi ses liens sont plus sacrés que ceux du peuple, ses ordres au-dessus de ceux de l'Etat. Pour les nationalistes « völkisch » , l'Etat (ou le peuple) est l'absolu, la valeur suprême et le but » .

Ici aussi se trouve caractérisé avec une franchise digne de reconnaissance, cet infranchissable abîme qui existe entre l'Allemand et les prétentions d'un mythe étranger et de ses institutions, dont le centre se trouve hors d'Allemagne et à propos duquel encore, il est expressément reconnu que pour lui, l'Etat et le peuple ne possèdent qu'une importance secondaire. Dans le même temps, on exige avec la plus grande clarté, la supériorité des intérêts ecclésiastiques sur ceux de l'Etat ou du peuple, c'est-à-dire le droit de poursuite, pour haute et basse trahison, au nom d'un plus haut idéal vis-à-vis d'un moindre. Le type nordique doit se soumettre au schéma romain, le mythe nordique à la magie romaine. Pourtant, par lâcheté instinctive ou par facilité, beaucoup de bons Allemands ne veulent pas se représenter le problème avec cette acuité, dans l'hypothèse d'un conflit avec les intérêts des puissances ecclésiastiques. Mais, en réalité, ce problème touche, jour après jour, les intérêts vitaux de chaque Allemand, et tous, sans exception, devront décider s'ils doivent s'engager en première ligne pour les revendications politiques de l'église romaine ou pour les nécessités allemandes, d'autant plus que la presse catholique privilégie dans ses pages la stratégie ecclésiastique (et non le soin religieux des âmes).

La politique de Pie XI se place ouvertement et logiquement sous le signe d'une nouvelle contre-réforme réveillant tous les instincts de l'Inquisition pour briser définitivement l'Allemagne germanique. Dès son discours d'investiture, il a rendu le « triste esprit de la Réforme » responsable de toutes les « rébellions depuis quatre siècles ». Luther aurait bouleversé les moeurs chrétiennes (la dépravation de l'église catholique d'alors faisait donc partie de ces « pratiques chrétiennes ») et se serait placé entre les âmes et Dieu. L'église romaine ne peut

naturellement pas se consoler d'avoir été empêché de poursuivre le commerce spirituel d'entremetteur. En décembre 1929, le pape Pie XI jubile d'assister au déclin du protestantisme, pour, quelques mois plus tard, exprimer à Rome son indignation de voir les progrès de cette foi et la présenter hardiment comme une « injure au fondateur divin de l'église catholique ». Dans son discours de Noël 1930, le pape qualifia le protestantisme d'hypocrite, de visé, mais, en même temps, d'audacieux et d'effronté, pour atteindre le sommet de la provocation le 16 mars 1931, quand il osa dépeindre toutes les professions de foi non-catholiques protestantes comme « une survivance d'hérésie ». Puisqu'il ne s'agit pas ici d'un petit chapelain provocateur, mais du chef suprême de tous les catholiques, qui a soin de peser le moindre de ses mots, toutes ces attaques n'ont pas d'autre fonction qu'exciter consciemment plus d'une centaine de millions d'hommes dans le but de renforcer les positions de force acquises par une tactique d'encerclement du protestantisme. Ainsi se manifeste la véritable nature du « royaume du Christ », de l'« Action catholique », de la politique pacifiste démoralisatrice du peuple menée par le parti du Centrum, de la mise à l'index du nationalisme allemand par l'épiscopat romain d'Allemagne et par les déclarations des évêques contre le nationalisme. Aucun catholique allemand ne peut aujourd'hui se dissimuler l'effroyable constatation que la politique romaine, nullement sentimentale mais consciente de son but, s'est associée à la sous-humanité marxiste et à tous les autres ennemis extérieurs de l'Allemagne pour achever ce qui, en novembre 1918, n'a pas pleinement réussi. Pour atteindre ce but, Rome sacrifie aussi l'existence et la vie de toute la génération catholique d'aujourd'hui pour assujettir les héritiers de tous les Allemands. C'est la « mission occidentale » qui enthousiasme toujours les voix catholiques du Centrum, cette « restauration de la latinité » avec l'aide des menaces coercitives d'une France, qui nous est encore malheureusement hostile, et de ses alliés.

Le parti dirigeant chrétien-social en Autriche s'exprime exactement comme la presse du Centrum. Au début de 1921, dans le périodique *Das neue Reich* (Le nouveau Reich), le principe de l'Etat purement national est directement qualifié de non-chrétien. Il faudra choisir! Et ainsi, les orateurs de « la journée des catholiques allemands » de 1923, à Constance, en arrivèrent à la conclusion que la plus grande hérésie d'aujourd'hui est ce « nationalisme outrancier » qui a déjà causé les « pires ravages et dévastations » jusque dans l'esprit des catholiques. Un mot d'ordre que les évêques allemand répètent tous les mois.

Ces condamnations, qu'on pourrait facilement multiplier par mille, sont claires et univoques, mais elles sont estompées car, de temps en temps, lorsque plus rien d'autre n'est efficace, les chefs du Centrum débordent d'amour pour la patrie et ont même l'audace, quand cela se reproduit, de déclarer que le soutien de la politique de force ecclésiastique est un acte spécifiquement allemand. Il résulte de cette position, une appréciation particulière de l'histoire allemande et le refus d'essayer de créer un empire allemand réel ; pire, on s'efforce de ne jamais avoir à admettre, dans l'avenir, un type véritablement allemand. L'empire romain germanique, abusivement qualifié de « saint » , cette construction inorganique pour laquelle des centaines de milliers d'Allemands ont, en vain, versé leur sang, est entouré aujourd'hui d'une gloire légendaire ; le Moyen-âge est décrit comme une époque paisible qui ne s'explique que parce que l'église romaine était la cause déterminante de l'histoire du monde. Nous aussi, nous révérons les grandes figures du passé allemand ; nous aussi, nous sommes fiers des personnalités qui autrefois dominaient l'Europe. Mais nous le sommes d'eux non pas en tant que représentants des appétits de pouvoir de la Rome catholique, mais en tant que représentants du sang allemand et de la volonté de puissance allemande. Henri 1er, qui, en *925*, unit les peuplades allemandes ennemies, refusa d'être sacré par le pape et fit du Rhin un fleuve allemand, incarne, à notre sens, l'annonciateur d'un empire allemand ; de même, Henri le Lion apparaît comme l'un des plus grands hommes de notre histoire. Avec toute la puissance de sa forte personnalité, il essaya de mettre un terme aux campagnes d'expansion vers l'Italie, commença la colonisation de l'est posant ainsi la première pierre d'un futur empire allemand, et établit de fortes garanties pour le maintien et le renforcement du peuple allemand. Mais cette admiration. ne nous empêche pas de récuser l'ancien système, le grand empire romain sans race, qui devait se briser (et se brisa) quand les autres peuples de l'Europe fondèrent leurs Etats nationaux. Vouloir, encore aujourd'hui, rétablir ce mythe est un crime contre le peuple allemand et nous combattons tous pour une époque où prendre position en faveur de cela sera considéré par toute la nation aussi bien comme une basse trahison que comme une tentative d'instauration d'une république bolchevique universelle.

Toutes ces déclarations d'hommes attachés au mythe romain ne sont pas dues au hasard, mais sont, au contraire, quelques symptômes entre mille de l'efficacité de la pensée romaine de domination universelle religieuse, qui revendique, au nom du « représentant du Christ », l'amour, la soumission, l'obéissance servile et le reniement de l'honneur national. C'est, à côté du judaïsme démoniaque, le second système d'éducation d'espèce étrangère qui doit être vaincu psychiquement et spirituellement, si un peuple allemand, conscient de l'honneur, et une véritable culture nationale doivent naître un jour.

Non seulement en Europe, mais dans le monde entier, l'essence de la révolution mondiale de notre temps repose sur le réveil des caractères raciaux. Celui-ci est la réaction organique contre les dernières ramifications chaotiques de l'impérialisme mercantile de l'économie libérale, dont les sujets sont tombés, par désespoir, dans les filets du marxisme bolchevique pour achever ce que la démocratie avait commencé : l'extirpation de la conscience raciale et populaire. La situation de l'empire romain aux débuts du christianisme était semblable

à celle de L'Europe aujourd'hui. On avait perdu la foi dans les anciens dieux, la couche dominante nordique était presque morte par désagrégation, la volonté de l'Etat brisée. Aucun idéal créateur de type ne régnait sur le monde; par contre, on rencontrait mille doctrinaires exaltés venant de partout. Au milieu de ce chaos, une « religion de l'amour » n'aurait jamais pu vaincre. Tout au plus, pouvait-elle, conduire au sacrifice de quelques uns, mener à des révoltes, à des révolutions, perspective ultime des sermons hypnotisants de Paul, principalement écoutes par des femmes passionnées ; elle vainquit, pourtant, grâce à la volonté juive et à son fanatisme propre qu'elle transféra à l'Etat pris d'assaut, sous la forme de la recherche de domination universelle. Aujourd'hui, les dieux du passé sont morts et la croyance orientale en un empereur « de grâce divine » est perdue, sans espoir de retour ; la déification de « l'Etat en soi » a pareillement disparu, parce que, sans substance, il était devenu un schéma exsangue. La démocratie s'imposa alors qu'elle se trouvait elle-même déjà dans un état de putréfaction parlementaire. Les églises, figées, ne donnent plus satisfaction à ceux qui cherchent et une armée de sectaires attendent le salut d'apôtres du trottoir ou de prêcheurs itinérants qui « sérieusement » dissèquent la vieille *bible* juive pour prophétiser à leurs disciples, une vie éternelle ici-bas. L'idée internationaliste sans race a donc atteint un point culminant : bolchevisme et trusts mondiaux sont symptomatiques de la fin d'une époque telle que l'Europe n'en a encore jamais vue de plus hypocrite et de plus infâme.

Le chaos est aujourd'hui institué résolument comme un point du programme des forces désagrégatrices. Dans toutes les grandes villes, les émissaires dégénérés de l'anarchie s'annoncent comme ultime conséquence d'une époque « démocratiquement » décomposée. Le détonateur est présent à Berlin comme à New York, Paris, Shangaï et Londres. La défense naturelle contre ce danger mondial est un sentiment nouveau qui passe sur le globe terrestre, comme un insaisissable fluide plaçant le peuple et de race instinctivement et consciemment au centre de la pensée liée aux valeurs suprêmes organiques de chaque nation : cet axe de leurs sentiments a toujours déterminé le caractère et la couleur de leur culture. Subitement des millions d'êtres comprennent que c'est leur devoir de refaire ce qui avait été, en partie oublié et négligé : VIVRE UN MYTHE ET RECREER UN TYPE. Et partant de celui-ci, reconstruire un Etat et une vie. A ce stade du raisonnement, il faut s'interroger sur la manière d'identifier celui qui est appelé, dans un peuple, à esquisser et à réaliser l'architectonique constructrice de types. Ce problème est inhérent à la race et au peuple : c'est la question sexuelle.

II L'Etat et les sexes.

1

Nous savons maintenant que derrière toutes les valeurs religieuses, morales et esthétiques, on trouve des peuples racialement conditionnés, qu'ainsi toutes les vraies valeurs sont finalement détruites par des mélanges incontrôlés, et que les caractéristiques d'un peuple disparaissent dans un chaos racial pour continuer à survivre précairement en tant que mélange infécond ou soumises à une nouvelle et forte volonté de race, en étant mentalement et matériellement assujetties. Mais, à l'intérieur de ces contrastes de races et d'âmes à l'échelle mondiale, la vie oscille encore entre deux pôles : le masculin et le féminin. Même si les caractéristiques extérieures et la vie psychique la plus profonde, les instincts et le système des valeurs, sont semblables chez l'homme et la femme d'un peuple conditionné par la même race, la nature a créé, à côté des polarités d'ordre physique et psychique, la polarité sexuelle, condition primordiale de toute création. Celle-ci doit produire des tensions, des procréations et des décharges. Ce principe fondamental explique deux choses : certaines particularités du pôle masculin et du pôle féminin, même si elles sont sur des plans différents et à l'intérieur d'une typologie distincte, se rejoignent en fonction des simples lois éternelles du plan physique d'ordonnancement de ce monde. Mais alors des tentatives de suppression des tensions sexuelles doivent avoir pour conséquence un amoindrissement des forces créatrices. Le collectivisme sexuel, dans le cadre du mélange racial, entraîne l'effacement des caractères sexuels à l'intérieur d'une race ; vu de l'extérieur, cette conséquence est le résultat de l'apologie d'une humanité sans race.

On pourrait penser que les milliers de preuves, toutes ces tensions et décharges, qui témoignent de l'activité créatrice de la polarité sexuelle suffisent pour nous convaincre éternellement et infailliblement. En réalité, tous les penseurs sérieux ont constaté, en observant la vie, que dans tous les domaines de la recherche, de l'invention et de la création, l'homme est supérieur à la femme, mais que la valeur de celle-ci est tout aussi importante et conditionne tout le reste : il s'agit de la conservation du sang et de l'accroissement de la race. Cependant, au cours des périodes de menaces extérieures et de décomposition intérieure, l'homme efféminé et la femme émancipée sont les symboles de la décadence culturelle et de la ruine de l'Etat. Les discours de la Médée d'Euripide sont de la même nature que les tirades de mademoiselle Stdeker ou de Miss Pankhurst. Et pourtant, en dépit de toutes les libertés accordées à la femme sous la Renaissance, sous le Roi-Soleil, le jacobinisme ou la démocratie moderne, rien d'autre n'est apparu que ce que Aristote exprimait en peu de mots : « Ce qui fait que la femme est femme est une certaine absence de faculté ». C'est ce qu'avaient reconnu les anciens poètes quand ils symbolisaient le destin enfermé dans une loi cosmique par des êtres féminins : les Germains par les Nornes, les Grecs par les Moires. L'impuissance est la conséquence de l'orientation de l'être vers le végétatif et le subjectif. Il manque à la femme de toute race et de tout temps, la puissance de synthèse aussi bien intuitive qu'intellectuelle : partout où une oeuvre mythique, une grande épopée, un drame ou une hypothèse scientifique explorant le cosmos, apparaît dans l'histoire universelle, on s'aperçoit que le créateur est un homme. Pour l'ancien Hindou aryen, c'est le « Prajapati », c'est à dire « le seigneur des créatures », qui forme ce monde, ou bien directement le « Purusha » , c'est-à-dire homme et esprit ; selon les Germains, le ciel et la terre sont la semence du géant Ymir et c'est toujours un esprit masculin qui engendre un ordre universel contre le chaos.

Ainsi, partout où naît quelque chose de typique et créateur de type, l'homme en est la cause fondatrice. Deux des plus grandes créations masculines de l'Histoire s'appellent l'Etat et le mariage.

Le féminisme actuel a trouvé chez Bachofen (indépendamment de sa volonté) une transfiguration de sa nature et certains penseurs contaminés ont pris toutes les élucubrations de celui-ci sur le droit maternel, abondamment détaillées, malgré leur incohérence, pour de véritables faits historiques. Autant lui-même et ses proches ont raison de définir le règne des hétaïres comme une forme de souveraineté de la femme, autant il est injustifié de supposer que cette « gynécocratie » ait revêtu une structure étatique particulière. Bachofen, par exemple, ne craint pas de parler de « matriarcat » en partant d'une position élevée de la femme à l'intérieur d'une communauté et de s'étendre ensuite là-dessus d'une manière suprêmement poétique. Il va même jusqu'à affirmer cela à propos de Sparte, eu égard aux libertés que cette rude race dorique accordait aux femmes. Or, Sparte offre précisément l'exemple de la raison d'Etat la plus étudiée, sans aucun apport féminin. Les rois et les éphores constituaient le pouvoir absolu, dont l'essence provenait justement du maintien et de l'élargissement de ce statut par l'accroissement et l'endurcissement de la couche supérieure dorienne. A cette fin, les femmes devaient prendre part aux jeux de gymnastique ; par ailleurs, le port de bijoux leur était interdit comme les coiffures élégantes. Le grand respect dont les femmes faisaient l'objet chez les Germains n'était pas un reliquat de droit matriarcal encore en vigueur ; au contraire, c'était l'accomplissement du droit patriarcal. Lui seul garantissait la continuité, ce qui le liait au plus grand respect de la femme, conséquence naturelle du caractère racial du Nordique. Il impliquait aussi cette générosité, partie intégrante de cette nature

libre, perpétuellement en quête, mais qui pouvait, en périodes de crises, devenir un formidable danger pour l'ensemble de la communauté : c'est ce qui se produisit quand on émancipa les juifs, et cela se répéta, encore plus tard, quand on estima que l'éventualité d'une libération des femmes dans la société était digne d'être envisagée aux plans politique et juridique.

2.

On croit encore communément que la famille constitue le noyau de l'Etat. Cette opinion s'est transformée en dogme qui, en réaction contre les tendances démocratiques et marxistes, désagrégatrices de toute idée de famille, parvient à se consolider sans cesse. Ce dogme gêne non seulement l'examen de la question féminine, mais surtout le jugement objectif de l'actuel mouvement de renaissance et de la nouvelle conception de l'Etat futur.

L'Etat et le peuple ne sont jamais sortis d'une réflexion commune de l'homme et de la femme, mais ils sont l'oeuvre d'un groupe d'hommes désireux d'atteindre vers un but particulier. La famille s'est avérée un soutier. plus ou moins fort d'une architectonique politique et raciale. Elle a même été souvent mise à son service en fonction d'un but donné, et ne fut nulle part la cause ou le pilier le plus important d'un Etat.

La première société organisée réellement en vue d'un but, qui apparut partout dans le monde, fut l'association des guerriers d'une famille, d'une tribu, d'une horde pour protéger la communauté, face à un environnement étranger hostile. Lors de l'assujettissement d'une tribu par une autre, les guerriers vaincus étaient réunis aux vainqueurs. Ainsi naquit inconsciemment le premier noyau de société à finalité donnée, l'Etat. Tout ce que nous exprimons symboliquement sous les termes « Rome », « Sparte », « Athènes » ou « Potsdam », a pour origine un regroupement de guerriers. Toutes les institutions politiques de la Chine, du Japon, de l'Inde, de la Perse, de l'Egypte ont ce même point de départ ; le caractère des institutions politiques pouvait changer sous l'influence de conditions extérieures plus sereines, mais au fond, cela restait une association d'hommes, jusqu'à la décadence de la civilisation en question. Ce déclin n'est autre que la dissolution d'un système masculin d'éducation, d'une norme masculine créatrice de type.

L'Egypte est passée relativement vite de l'association guerrière à une société technocratique, qui fut longtemps marquée du sceau du scribe érudit et du fonctionnaire, avant d'être évincée par la société des prêtres. C'est pourquoi on a appelé l'Egypte l'Etat-type des fonctionnaires et on a présenté le « scribe » comme sa caractéristique essentielle. Quoi qu'il en soit une norme technique bien définie fut reconnue comme échelle de toute action et fut créatrice durant des millénaires. L'empire du Nil accomplit sa première grande performance culturelle en défrichant la terre et en exploitant les modifications du sol entraînées par les inondations. L'Egypte ne possédait pas de noms de famille ; elle ne connaissait ni les clans, ni la vengeance du sang. La famille n'a presque pas joué de rôle dans la grandiose construction de l'Etat égyptien.

nette conception étatique, s'articulant autour du fonctionnariat érudit, a néanmoins été tenace pendant des millénaires. Mais ce système fut érigé par les sociétés de technocrates égyptiens, les savants, les « scribes » qui avaient à débattre de la régularisation des fleuves, de l'irrigation de la terre, des influences atmosphériques, des plans royaux architecturaux, etc... pour ensuite laisser les prêtres et leur organisation donner à toute l'activité une consécration religieuse. « Vois, il n'existe aucune profession sans supérieurs ; seul le scribe est son propre maître » , lit-on comme leitmotiv de la doctrine de Duauf. Ainsi le technicien spécialiste, le scribe respectueux, mais non incorruptible, créèrent une communauté nationale.

Nous observons un phénomène semblable en Chine. Là aussi, l'association de guerriers se transforme en une société masculine d'érudits. Après que Lao-Tseu et Confucius se furent imposés ensemble comme classiques de l'âme chinoise, leur morale devint la mesure et la règle de conduite de la vie nationale, de la religion et de l'activité scientifique du peuple chinois (et à cette occasion Confucius l'emporta nettement). Pour maintenir la norme, la société guerrière se transforma en un système extérieurement peu cohérent ; le mandarin en constituait le type dominant. En fait, celui-ci s'imposait depuis des millénaires en Chine ; on ne trouvait pas un fonctionnaire supérieur qui n'ait passé son examen philosophique sur la doctrine classique de Confucius. Ce régime sévère a garanti la cohésion de l'empire chinois, même à des époques où l'organisation purement politique fut disloquée par des guerres ou des révolutions : la société masculine, maintenue homogène grâce à un système manifestement conditionné par la race, a survécu à ces troubles. En Chine, tout le culte des ancêtres a aussi largement entretenu un instinct de solidarité, au moins familiale, qui par son attachement à la terre a fourni le ciment le plus durable de l'ancienne Chine. Mais la famille, du point de vue de l'influence exercée par la femme, n'a rien apporté à la société et au type de l'Etat chinois.

Ces deux exemples, en apparence relativement éloignés, peuvent être complétés par celui des empires incontestablement fondés par des Aryens. Dans ce sens, le régime des castes de l'Inde est caractéristique. D'abord, la caste des guerriers, les « kshatriyas », déterminait le style de vie de l'Inde ancienne. Un esprit vaillant et courageux s'étendant jusqu'aux temps de décadence postchrétien, souffle sur les vieux chants védiques ; Jusqu'à aujourd'hui, les « Radjpouts » (race de guerriers) ont formé un corps étranger, encore aryen

dans l'Inde décomposée. Mais petit à petit, les brahmanes prirent la direction religieuse du peuple et, finalement, imposèrent à tous les Indiens leur souveraineté spirituelle. Les sciences et les rites secrets et magiques furent des éléments constructeurs de type qui s'établirent si fortement que, maintenant encore, le brahmanisme représente toujours la force dominante subordonnant des centaines de millions d'êtres. Et pourtant, il est symptomatique que les brahmanes (au contraire, par exemple, des papes romains) n'aient jamais aspiré à la puissance politique et que néanmoins leur autorité ait été si grande qu'ils purent, par falsification d'un texte ancien des *Vedas,* instaurer la crémation des veuves, mesure qui ne peut remonter, qu'à une société masculine souveraine. Nulle part la puissance d'une idée architectonique, formatrice et contraignante, ne s'est montrée plus forte que dans le type du brahmane, désarmé et pourtant dominant ; la force et le style de sa philosophie restent dignes d'admiration, même lorsque suivant la doctrine fondée sur la polarité « Tout-un » omni-présente, sans notion de race, le mélange avec les autochtones fut encouragé, ce qui permit à d'obscurs métis d'accéder à des postes élevés.
Au travers des types spartiates et athéniens, l'Hellade nous offre un autre exemple, tout aussi concret, montrant que la société d'hommes est bien la cellule initiale de l'Etat et épine dorsale d'un style de vie. Ce serait ressasser des lieux communs que de dépeindre, encore une fois, la puissance que la société guerrière imprimait à la vie de Sparte ; à Athènes, cela n'était pas différent pour l'essentiel. Et lorsque là-bas, plus tard, aux heures les plus sombres, des hommes d'une certaine intelligence prenaient conscience de la décadence entrainée par la démocratisation, ils revinrent vers les associations masculines qui existaient encore. Les membres de ces sociétés ne voulaient pas s'attribuer les termes de « famille » ou de « tribu » , mais se désignaient comme « frères » ; ils caractérisaient, dans la vie grecque, un renoncement, tout-à-fait conscient, aux liens de parenté et aux sentiments qui s'y rapportent. A Athènes, l'association de jeunesse, l'Ephébie prit la première place et ce n'est pas un hasard si Aristote commence l'exposé de sa *Constitution d'Athènes* par ce groupe étatisé. La démocratie, qui se relâchait dans l'individualisme, avait tenté, peu de temps auparavant, de rétablir la cohésion primitive des sociétés guerrières de la Grèce antique par cette nationalisation de la jeunesse (8). Dans notre langage, cela correspond tout simplement à l'introduction du service militaire généralisé pour tous les jeunes Athéniens libres. A l'âge de dix-huit ans, ils entraient à la caserne et recevaient un uniforme ; les maîtres de gymnastique et les éducateurs veillaient, rigoureusement, sur la discipline, garante de force et d'unité. En revenant aux organisations existantes de jeunes, la démocratie grecque accomplissait un acte désespéré, car elle savait pertinemment qu'autrefois, c'était à partir d'elles que l'organisation politique aristocratique athénienne était née ; mais celui-ci vint trop tard. La force d'Athènes s'était décomposée sous la pression des démagogues, des sophistes, des démocrates, des femmes émancipées et d'un mélange racial ; elle devait faire place à une nouvelle et puissante société d'hommes : les guerriers d'Alexandre le Grand. Si on poussait encore plus loin, il faudrait aussi considérer comme sociétés d'hommes, les guildes athéniennes d'artistes, les écoles philosophiques, ou encore la Stoa (le « Portique des Muses »), sans négliger le grand rôle des prêtresses dans la vie grecque. Celles-ci précisément représentent le côté purement sentimental et nonconstructeur de type de la préhistoire grecque ; elles et le culte de Dionysos sont sans aucun doute étroitement rattachés racialement à la couche asservie des autochtones, de même que Bacchus est devenu le symbole des temps ultérieurs grecs. Les bacchanales, le commerce des hétaïres et l'émancipation démocratique des esclaves étaient les forces qui décomposaient le peuple grec, l'Etat athénien, la culture hellénique.
A Rome, on observe une relation très intéressante entre l'Etat, le peuple, la société masculine et la famille. L'individu cesse presque d'être une personnalité. Son service et sa vie appartiennent à la communauté. En retour, la puissance et la grandeur de cette collectivité constituent la fierté, ou mieux, la propriété personnelle du citoyen. Si, par rapport à l'Etat, il n'était qu'un numéro, l'individualisme de sa vie privée était illimité. Ici intervient la « famille » qui, sans aucun doute, a été une pierre d'une énorme importance dans l'édification de l'Etat romain. Mais cette « famille » n'était, notoirement, qu'un instrument entre les mains du *paterfamilias,* qui disposait sa vie durant du corps et de la vie de tous les membres. La discipline masculine la plus implacable régnait donc là aussi. A cette tyrannie du chef de famille, le fils adulte ne pouvait se soustraire qu'en entrant dans le cercle des hommes : la Curie ou l'armée. Il y était à égalité de droit avec le père, et même quelquefois son supérieur hiérarchique. Ces deux forces s'équilibraient réciproquement, veillaient à l'éducation des citoyens et créaient ce type romain rigide qui conquit le monde et dont les lois déterminent encore aujourd'hui les normes de la vie européenne. Ici, il faut dire, tout de suite, que la loi romaine privée et capitaliste, fortement individualiste fut la base de la puissance de Rome. Mais séparée de son environnement propre, elle a agi d'une manière désagrégeante sur la mentalité germanique et doit être éliminée, si nous voulons redevenir sains.
les principes de la Rome décadente furent repris par une nouvelle société d'hommes visant le pouvoir : l'église catholique romaine.
Entraînée par une grande personnalité, la chrétienté apparut pourtant dans le monde comme un mouvement de masse sans notion de race, avant tout mû émotionnellement, et désagrégateur d'Etat. Une fois qu'il eut conquis l'Etat, les prêtres commencèrent, un peu comme en Egypte et en Inde, à modifier les modes de pensées, à se donner pour les seuls intermédiaires autorisés entre l'homme et le Divin et à corriger l'Histoire de ce point de

vue. Ce système ecclésiastique, déjà décrit, a fait preuve d'une très grande force de discipline et fut développé, par le célibat de ses représentants, en une société d'hommes poussée à l'extrême. Les femmes ne furent tolérées, et ne le sont encore, que pour servir ; on tint compte de leur sentiment maternel en introduisant le culte d'Isis-Marie dans la structure doctrinale. Grâce à cette tolérance du côté sentimental, commençant par le dévouement et finissant dans l'hystérie religieuse, associée à la totale exclusion de l'élément féminin des structures ecclésiastiques, le système canonique romain de la société masculine a fondé sa capacité de résistance. Cependant, il ne faut pas négliger que le type du brahmane et celui du mandarin sont encore beaucoup plus ancien et apparaissent plus affermis que le type du prêtre romain.

Partout les chefs des associations d'hommes ont cherché à légitimer leur souveraineté par la volonté divine, attitude logique en soi : le pharaon égyptien l'a fait comme le brahmane qui déclarait audacieusement que celui qui connaît les secrets des *Vedas* et maîtrise le cérémonial du sacrifice a les dieux avec lui.

C'est une société d'hommes bien différente de celle des prêtres romains qui adopta l'idée de la grâce divine en Europe : il s'agit de la chevalerie germanique qui atteint son apogée avec l'Empire. Le Moyen âge fut le témoin de la douloureuse tentative d'assimiler monachisme et chevalerie, ces deux grands types de société masculine qui s'efforcèrent de s'assujettir réciproquement.

L'essence du système romano-ecclésiastique n'était pas nordique. C'est pourquoi la chevalerie médiévale n'incarna qu'un aspect du combat visant à se séparer de lui. Les classes et les guildes germaniques, les confédérations de villes, la Hanse, etc. qui apparurent alors voulaient aussi se libérer de la pensée romaine. Et ainsi, le protestantisme, en tant que sentiment anti-romain correspondait à une disposition d'esprit répandue dans toute l'Europe ; même Görres avoua qu'il était la conscience éthique de l'homme germanique. Pourtant, la Réforme ne portait en elle aucune force pouvant former des types, mais elle prépara le terrain pour la pensée nationaliste, qui commence maintenant à déployer sa force mythique. Il est clair aujourd'hui que le système d'éducation romain ne pouvait être évincé que par une force créatrice
celle-ci se manifesta d'abord dans le type de l'officier prussien qui, comme *1914* le prouva, est devenu celui du soldat allemand. L'armée prussienne, puis allemande, fut un des plus grandioses exemples de société masculine architectonique, conforme à l'homme nordique, fondée sur l'honneur et le devoir. C'est pourquoi la haine des autres s'est naturellement dirigée contre elle.

On pourrait développer ces remarques à l'infini : l'ordre des chevaliers teutoniques, les templiers, la franc-maçonnerie, l'ordre jésuite, la société rabbinique, les clubs anglais, les corporations estudiantines allemandes, les corps-francs allemands après 1918, la S.A., le N.S.D.A.P, etc., sont tous des exemples parlants, qui prouvent, de manière irréfutable, qu'un type politique, « vélkisch », social ou religieux, aussi différent qu'il puisse être dans ses formes, remonte presque exclusivement à une société d'hommes et à son éducation virile. La femme, comme la famille, est annexée ou exclue du groupe ; sa capacité de sacrifice est amenée de force au service d'un type et seule la puissance d'une autre pensée la libère elle aussi du système éducatif pour l'utiliser comme un élément de décomposition. C'est ce qui s'est passé avec la démocratie hellénique, avec la Rome ultérieure sans race, comme avec l'actuel mouvement d'« émancipation », ou bien après une transition révolutionnaire, en mettant la force de son dévouement passionnel au service d'un nouvel idéal constructeur de type.

3.

La revendication de l'égalité des droits politiques pour les femmes était la conséquence directe des idées de la révolution française. Celle-ci poussa à l'extrême toutes les tendances subjectives, ce qui était conforme à ce qu'elle appelait les « droits de l'homme », et l'absurde prêche de l'égalité des hommes entraîna aussi bien l'émancipation des Juifs que « la libération de la femme de l'esclavage masculin » . On a revendiqué l'indépendance actuelle des femmes au nom d'un individualisme sans bornes, sans que cela soit le résultat d'une nouvelle réflexion. Le mouvement fut alors interprété par ses partisans dans le sens de « vivre sa vie ». Mais à cela vint s'ajouter un facteur décisif : la situation sociale, rendue critique par les lois du marché mondial et la surindustrialisation. Les femmes furent contraintes d'aller aider leurs maris dans les usines pour subvenir péniblement aux besoins de la famille. Cet accroissement du nombre des travailleurs diminua corrélativement le salaire du mari. En conséquence, le temps de célibat se prolongea contre-nature, ce qui augmenta le nombre de femmes seules en âge de se marier et, d'autre part, favorisa la prostitution. L'Etat était ici confronté à l'un de ses plus importants devoirs. Mais il n'était pas de taille à tenir tête à l'industrialisation galopante et à la prolétarisation. Ainsi, le mouvement des travailleurs, qui se justifiait, par ailleurs, totalement, reconnut dans la femme une compagne de souffrance et fit de son cas un point du programme de ses propres aspirations.

« L'association pour le droit de vote des femmes », créée en 1902, formula, en 1905, les exigences suivantes : admission des femmes à tous les emplois de responsabilité dans la commune et dans l'Etat ; accès aux affaires juridiques ; droit de vote politique et communal etc. C'était la première tentative programmatique consciente de prise en mains de l'Etat.

L'examen rigoureux du phénomène, exposé au début, démontre que dans toute l'histoire mondiale, l'Etat, l'architectonique sociale, toute association durable, ont été la conséquence d'une volonté et d'une force masculines de procréation. Il est alors clair qu'en accordant une influence politique à la femme, l'Etat présente les signes d'un commencement de décadence.

Il n'est pas question de mettre ici en cause la bonne volonté féminine visant simplement à « coopérer », ni même l'une ou l'autre des grandes personnalités féminines capables, mais la nature même de la femme. En effet, celle-ci traite toutes les questions, lyriquement ou intellectuellement, mais pas architectoniquement, c'està-dire que, n'ayant pas le sens de la synthèse, elle ne considère que le détail. L'« humanité » démocratique est de nature féminine : elle plaint le criminel en oubliant l'Etat et le peuple, c'est-à-dire le type de la société. Elle est donc le sol nourricier des tendances niant toutes normes ou ne s'y intéressant qu'émotionnellement.

Ce qui caractérise la nature des pionnières d'un « Etat de femmes », c'est l'orientation instinctive de leurs attaques (à l'unisson de toute la presse juive, marxiste et démocrate) contre le « militarisme prussien », c'est-à-dire contre le fondement éducateur et créateur de type de tout Etat, aussi longtemps qu'il existera encore des cultures, des peuples, des Etats. Ainsi, on loue généralement l'Angleterre, parce qu'elle ignore « le militarisme continental » (Schirmacher). Les Anglais avaient accordé aux femmes le droit de vote, national jusqu'en 1832, et communal jusqu'en 1835, avec une entière égalité de droits avec les hommes ; ils les abolirent ensuite pour de très plausibles raisons d'ordre expérimental (en les rétablissant seulement en 1929 sous la pression de la démocratie). Les émancipées disent peu de bien de l'Allemagne et de ses « violences » : « Aucune des nations civilisées modernes n'est politiquement née à la suite d'une guerre remportée depuis moins d'une génération. Mais toute guerre, tout éloge, tout encouragement au militarisme diminuent les forces culturelles et l'influence des femmes ». Les émancipées ne prêtent ni attention, ni compréhension pour le fait bien réel que, depuis 8000 ans, toute civilisation n'a pu croître que sous la protection du glaive et qu'elles ont disparu là où n'existait plus la volonté d'affirmation de soi. Alors que l'homme, contaminé par le marxisme, ne considère que sa classe et ses camarades, l'émancipée ne voit que les femmes. Et non les femmes et les hommes, le glaive et l'esprit, le peuple et l'Etat, la puissance et la culture. Et de même que le XIXe siècle sans mythe et sans caractère se retrouvait impuissant en face du parlementarisme ou du marxisme, (bref, de toutes les forces désagrégatrices), il ne pouvait résister face au féminisme atomisant et aux politiciens démocrates qui semblèrent particulièrement généreux parce qu'ils se sentirent obligés de l'être..

Cette « générosité » (ou plutôt cette faiblesse) de la force masculine constructrice de type, a alors encouragé le mouvement féministe à exprimer franchement quelle était sa finalité : la conquête du pouvoir. Dominer est agréable ; la femme y aspire comme l'homme. Il est naturel que les énergies féminines se rassemblent quand les hommes sont fatigués.

Pour justifier cette revendication du pouvoir, toute une littérature vit le jour. Elle devait démontrer « l'égalité absolue » de la femme et de l'homme en soutenant, avec une logique amusante, que cette « égalité » de principe résultait du fait que les femmes engendrent (Elbertskirchen).

Si l'on se réfère à l'Histoire pour démontrer l'absence de force constructrice de type chez la femme, celle-ci accuse l'oppression violente qui l'aurait étouffée, sans remarquer que cette seule affirmation est déjà déterminante. Car précisément les plus grands génies masculins ont souvent été les enfants de la pauvreté et de l'oppression. Malgré cela ils sont devenus des chefs et des entraîneurs d'hommes. Par ailleurs, affirmer qu'elles ont été opprimées est une falsification manifeste de l'Histoire. Même au coeur du Moyen âge obscurantiste, les femmes nobles bénéficiaient d'une meilleure éducation que les rudes chevaliers qui partaient au combat ou vers l'aventure. Elles avaient tout le loisir d'étudier au coin du feu l'astronomie et l'anatomie. Pourtant, on attend toujours la version féminine d'un Walter von der Vogelweide, d'un Wolfram von Eschenbach, ou d'un Roger Bacon. Ce dernier est devenu l'un des fondateurs de notre science, alors qu'il était pourchassé par l'Eglise à travers toute l'Europe. Pour cela, il n'est pas besoin de « pouvoir »
seul l'esprit de synthèse constructif, qui une fois pour toutes est la caractéristique de la nature masculine, était nécessaire.

Plus loin encore, la Grèce laissa la liberté intellectuelle à l'hétaïre, si ce n'est à l'épouse. Or, en dehors de la lyrique et sensuelle Sapho, rien d'appréciable ne fut accompli ; au contraire, cette indépendance accordée à la femme était un signe extérieur de la décadence héllénique. Et fidèle à son modèle, la Renaissance reconnut aux femmes les mêmes droits qu'aux hommes. Celui qui s'intéresse à l'histoire de notre culture connaît peut-être Vittoria Colonna et Lucrèce Borgia : la première à cause de Michel-Ange, la seconde par sa luxure. Mais une fois de plus, il ne s'agit sûrement pas de valeur de génie durable.

4.

Au XIXe, c'est dans un monde en pleine décomposition, que le mouvement féministe a pu se répandre de plus en plus. Il est naturellement venu renforcer toutes les autres forces désagrégatrices : la finance internationale, la démocratie, le marxisme, le parlementarisme. Mais, malgré l'activité de la femme dans tous les domaines, plus d'une pionnière dut faire preuve d'humilité lorsqu'au bout de quelques décennies, on fit le compte des réalisations et des victoires ; il ne restait que Sonia Kowalc,wsky, madame Curie, dont le génie disparut subitement quand son mari fut écrasé et l'inventrice légendaire de la moissonneuse. Par ailleurs, on dénombrait une série d'éminentes femmes médecins, d'artistes, des employées de bureau zélées, des érudites en sciences naturelles, mais aucune capable de synthèse ....

Les « théoriciens » de l'émancipation expliquent que les hommes, usant de leur pouvoir pendant des milliers d'années, ont attribué abusivement à la femme ses caractéristiques. Si la femme avait dominé, comme cela a pu se produire parfois, les caractères « féminins » se seraient développés chez l'homme. C'est pourquoi, on ne devrait considérer que les actions, et non le sexe.

Cette « logique » est aussi typique que largement répandue. Elle provient essentiellement de la théorie du milieu, totalement dépassée, d'après laquelle l'homme n'est qu'un produit de son environnement. Les théories darwinistes poussiéreuses assurent, encore aujourd'hui, aux championnes du féminisme un appui philosophique et une épine dorsale scientifique. Ce sont deux points de vue incompatibles qui se côtoient ici. D'une part, la propagande, en faisant appel à l'esprit chevaleresque et à la compassion masculine, dépeint le destin de la femme frustrée de liberté et de culture par l'homme rustre du passé et réclame un changement ; de l'autre, on s'efforce de prouver que les hommes sont « finis », que le « siècle de la femme » approche, qu'il y a déjà eu dans le passé des Etats féminins dans lesquels les hommes n'étaient que des animaux domestiques obéissants. Il faudrait, par là, aboutir à la conclusion rassurante que l'écroulement de l'Etat masculin n'entraînerait avec lui aucun chaos, mais, au contraire, marquerait le commencement d'une véritable culture, d'un véritable Etat humanitaire.

Il est amusant d'étudier les procédés ces nouveaux historiens. Ils racontent, par exemple, que malgré toutes les promesses, une « Kamtchadale » n'a jamais accepté de laver le linge, de raccomoder les vêtements ou d'accomplir d'autres tâches ménagères (de là vient sans doute la haute culture du Kamtchatka). On a vu ce qu'on voulait voir en Egypte et on a cherché chez Diodore de Sicile, Strabon et Hérodote, les signes d'une vénération de la femme permettant de présenter ce pays comme un Etat féminin. Cela ressortirait, par exemple, d'une inscription sur des sculptures d'une porte, représentant le roi Ramsès et son épouse. Il y est écrit : « Voyez ce que dit la déesse-épouse, la royale mère, la maîtresse du monde ». Cela devrait prouver que la reine était au-dessus du roi... Or, le mot « mère » est intentionnellement laissé de côté. On affirme aussi que l'Egyptien mâle aurait généralement accompli les travaux ménagers tandis que la femme régnait. C'est possible. Si l'on admet cette idée, la doctrine archaïque selon laquelle les femmes n'auraient pas fondé d'Etat, ni créé de sciences, simplement parce qu'elles auraient été opprimées, s'écroule une fois pour toutes. Et en même temps, on démontre autre chose, involontairement naturellement : les femmes , avec ou malgré leur liberté, n'ont pu ni créer, ni maintenir un Etat. Car l'Egypte n'était pas un Etat de femmes. Depuis le règne de Ménès (vers 3400 avant l'ère chrétienne), l'histoire nationale égyptienne est une histoire d'hommes. Le plus ancien tombeau royal connu est celui du Client dont le gouvernement établit les fondements de la culture égyptienne. Le souverain était la personnification d'Horus ; il pouvait « prendre les femmes à leurs époux, où il veut, quand son coeur en éprouve le désir ». On l'appelait « le dieu » ou « la grande maison » (par'o, Pharao, littéralement de l'égyptien : paraouida, le grand palais). Le dieu-pharaon devait observer, strictement, une règle rigoureuse, un cérémonial, un ordre légal. Dans la mesure du possible, chaque roi se faisait construire une nouvelle résidence et son propre monument funéraire. Le rythme de la vie ordinaire était déterminé (voir plus haut) par le fonctionnaire, le chambellan, le technicien, bref, le « scribe » . Au terme d'une période trouble, Aménophis ler se mit en mesure de faire progresser la société égyptienne et l'époque classique de l'Egypte put commencer.

L'Etat égyptien était bien masculin. Le fait que par intervalles, les femmes disposèrent de la plus grande liberté, montre simplement que s'il peut y avoir une domination féminine, un Etat féminin est impensable. Cette idée est une contradiction en soi, de même que le mot Etat masculin représente, à proprement parler, une tautologie.

L'Histoire n'est donc pas un pendule oscillant entre Etat masculin et Etat féminin, dont la phase moyenne, l'équilibre et « l'égalité des droits » , serait le but digne d'efforts de la culture. Au contraire, lorsque la société s'éloigne de la forme masculine, cela annonce une époque de dégénérescence. Le pendule ne s'oriente pas vers

un type nouveau, mais achève sa course dans la fange. L'exemple du balancier est non seulement bancal, mais il donne une image totalement trompeuse. Pour une race européenne (et pas seulement pour elle), la domination féminine est une décadence du système vital qui signifie à la longue la ruine d'une culture, d'une race. Lorsqu'au cours de notre histoire aussi, des femmes ont accédé au pouvoir (par héritage dynastique), elles l'ont fait dans le cadre de l'Etat masculin et en adoptant sa forme. Elles se sont adaptées et soumises à son type pour, à leur mort, faire de nouveau place à un homme. Les ministres, les généraux, les soldats, remplacés par des femmes : voilà la condition première d'un Etat féminin.

La décadence de la monarchie absolue en France accorda, naturellement, aux femmes une influence déterminante. La femme noble possédait tous les droits des seigneurs féodaux ; elle pouvait lever des troupes et recouvrer l'impôt. Les propriétaires de grands domaines avaient siège et droit de vote dans les assemblées représentatives (par exemple, Madame de Sévigné) ; certaines devinrent même pairs de France. Dans les corporations en décomposition, les patronnes pouvaient émettre une opinion sur le vote professionnel. Les idées révolutionnaires françaises incluaient la libération de la femme (propagée par les dames du demi-monde comme Olympe de Gouges et Théroigne de Méricourt) ; mais tant que combattirent les révolutionnaires, les femmes perdirent tous les droits qu'elles avaient obtenus sous l'Ancien Régime. Plus tard, elles tirèrent profit de la victoire démocratique. A cause de son code misogyne, Napoléon est fortement détesté par les émancipées. Elles louent d'autant plus les Américains qui ont accordé l'égalité des droits à la femme. Si l'on considère l'histoire des Etatsunis, deux aspects ressortent distinctement : la domination des femmes dans la société, et pourtant, l'existence d'un Etat d'hommes. Aujourd'hui, l'Américain s'agite toujours : sa soif du dollar, jamais assouvie, détermine presque exclusivement son existence. Le sport et la technique sont sa « culture ». Tous les chemins de l'art, de la science et de la politique sont ouverts à la femme. Sa position sociale est sans conteste supérieure à celle de l'homme. La conséquence de cette domination féminine est le niveau culturel remarquablement bas des Etats-unis d'Amérique. Un véritable type culturel et social ne pourra naître en Amérique que lorsque la chasse au dollar aura adopté des formes plus modérées, et quand l'homme, n'ayant aujourd'hui qu'une vision mécanique de la vie, commencera à réfléchir sur l'essence et le but de l'existence. Emerson fut peut-être le seul épisode méditatif de toute la civilisation américaine ; un épisode seulement, bien entendu.

En dépit de l'éventuelle domination sociale de la femme, l'Etat est masculin par nécessité naturelle. Si la diplomatie et la défense du territoire étaient féminines aussi, les Etats-unis d'Amérique n'existeraient plus en tant qu'Etat.

L'essence de l'Etat peut être différente quant à son contenu, mais quant à sa forme, elle est toujours marquée par la puissance. Dans le monde, cette dernière ne s'acquiert et ne se maintient que par le combat, un combat à mort. La revendication de la femme à la souveraineté politique suppose, pour pouvoir réellement égaler celle de l'homme, l'existence d'une armée féminine. Il est inutile d'examiner de plus près le ridicule et l'impossibi'°té organique d'une telle prétention. Les maladies féminines augmenteraient rapidement dans l'armée ; la décadence raciale serait inévitable. Une armée mixte ne serait rien d'autre qu'un grand lupanar.

On cherche à attribuer une double morale à sens unique à l'Etat masculin actuel. Le fait est qu'il a créé et protégé la famille avant tout et que ce n'est pas celle-ci qui a créé l'Etat. On s'aperçoit, par exemple, que l'Etat masculin a aussi imposé à l'époux reconnu coupable dans un divorce, d'entretenir, selon sa situation, son ancienne femme. Mais nulle part, on a entendu des femmes revendiquant l'égalité des droits, déclarer qu'une femme adultère serait contrainte de prendre soin de l'époux trompé. Et pourtant ce serait naturel si l'égalité des sexes était réelle. En réalité, les championnes du féminisme ne veulent rien d'autre que se laisser entretenir aux frais de l'homme. En Amérique, cela va si loin que le droit unilatéral du divorce est presque partout appliqué. Dans ce sens, la loi cherche à imposer, à l'homme, l'obligation de donner à la femme un certain pourcentage de son revenu.

Semblable aux juifs qui exigent partout l'égalité des droits et par là n'entendent que leurs privilèges, l'émancipée bornée se trouve décontenancée dès lors qu'on lui prouve qu'elle ne revendique pas davantage cette égalité, mais une vie de parasite aux frais de la puissance masculine, une existence dotée de plus de privilèges sociaux et politiques.

L'homme du XIXe siècle, miné par le libéralisme, n'a pas compris cela. Tel une moderne Némésis, le chaos actuel est le châtiment faisant payer cet oubli de soi-même. Aujourd'hui, l'homme qui s'éveille voit que le bulletin de vote divinisé est un chiffon de papier, sans importance ; que le droit de vote, universel, égal, secret, direct, n'est pas une baguette magique, mais l'instrument désagrégateur des démagogues ennemis du peuple. Ce droit de vote universel doit-il être enlevé à la femme ? Oui ! Et à l'homme aussi ! Un Etat nationaliste ne doit pas laisser des masses anonymes, masculines ou féminines, intervenir dans des votes décisifs, mais des personnalités responsables.

Le libéralisme apporta : la « Liberté », liberté d'établissement, de commerce, le parlementarisme, l'émancipation des femmes, l'égalité des hommes, des sexes, etc... c'est-à-dire qu'il pécha contre une loi naturelle qui veut que toute création naisse d'une tension entre deux pôles, qu'une décharge d'énergie soit nécessaire pour

produire un travail d'une espèce quelconque, pour créer une culture. La tradition allemande réclame aujourd'hui, au milieu de l'effondrement du vieux monde efféminé : l'autorité, la force créatrice de type, la rigueur, la discipline, l'autarcie, la protection du caractère racial, la reconnaissance de la polarité éternelle des sexes.

5.

La revendication de l'égalité des droits, plus exactement, celle de l'Etat féminin, révèle un fondement très caractéristique. Prétendre disposer d'une libre décision en science, en droit et en politique trahit pour ainsi dire des aspects « amazoniens », c'est-à-dire des tendances à faire concurrence à l'homme sur un terrain proprement masculin, de s'approprier son savoir, son pouvoir et son action, d'imiter ses faits et gestes. En même temps, on réclame la liberté sexuelle, l'érotisme sans limites.

La pensée purement individualiste, cause de pourrissement de tous les systèmes sociaux et politiques, a provoqué aussi le relâchement des formes de discipline, jadis rigoureuses, de l'élément masculin de tous les peuples. Alors que l'on pouvait penser que la femme mobiliserait toutes ses forces pour protéger ses enfants des conséquences de la décadence, on voit « l'émancipée » faire exactement le contraire : elle exige maintenant la liberté sexuelle. Il est manifeste que quelques femmes réalistes se sont opposées à ces menées. Mais la théorie de la « révolution sexuelle » s'est bien imposée dans les rangs des championnes du féminisme, alors qu'il était pourtant clair que la force créatrice de type de la femme devait se manifester ici plus qu'ailleurs. On peut considérer que les paroles d'Anita Augspurg sont l'évangile du programme « érotique » : « Une femme qui se respecte elle-même ne peut consentir à un mariage légal » . Tout en insistant sur « la valeur de la personnalité », de « l'autodétermination » , des femmes devenues folles abandonnent l'ultime protection de leur sexe ; elles détruisent la seule forme qui offre une sécurité de vie pour elles et leur progéniture. L'émancipée se tire d'affaire en demandant que l'Etat prenne soin des enfants. Mais quel Etat ? Celui-ci est-il quelque chose comme un établissement de charité destiné à s'occuper des conséquences d'une sexualité déchaînée ? On constate, encore, le refus d'assumer son propre devoir et le rejet de ses responsabilités. Ainsi, on avoue que l'idée d'Etat n'existe pas du tout pour la véritable « émancipée », car sans le devoir, un Etat durable n'est pas pensable à plus ou moins long terme. La suffragette maudit le mariage en le qualifiant de prostitution ; mais si l'Etat paie à la place de l'homme, qu'y a-t-il de changé à toute l'affaire ?

Si l'homme ne pensait que subjectivement, c'est-à-dire sans référence à sa place dans la société, tout cela pourrait finalement lui être égal. Il irait d'une femme à l'autre, s'amuserait de son mieux, et la femme paierait seule les pots cassés si elle se retrouvait enceinte. Cette conséquence inévitable de la théorie de l'émancipation a suscité beaucoup de grincements de dents et de discussions. Après avoir mûrement réfléchi, on a réclamé de « très énergiques mesures » contre l'homme polygame auquel pourrait, peut-être, venir l'idée de savourer de nombreuses unions libres (Ruth Bre). C'est précisément la fin de « l'amour libre » ; la femme prescrirait à l'homme la juste mesure des plaisirs de l'amour.

D'autres émancipées ont trouvé une meilleure voie l'avortement quand la contraception n'a pas réussi. « On aperçoit déjà, au loin, l'époque séduisante où la science trouvera des moyens non nuisibles pour détruire la vie en germe... Perspective agréable pour toutes celles qui ne sont pas possédées par la rage du nombre » . Ainsi écrit madame Stdeker dans *: Mutterschutz («* Protection de la mère »).

Naturellement, ce cri de désir d'une prophétesse a aussi son fondement « scientifique » . L'opinion estime que seul l'Etat masculin peut punir l'avortement. II en serait tout autrement dans un « Etat féminin » . Là, on accorderait immédiatement à la femme la permission de détruire la vie en gestation. Cela aussi fait partie de la liberté physique de la femme. (Avec fierté, on fait remarquer que le canton de Bâle a déjà autorisé l'avortement). Ces « scientifiques » de la libération de la femme se trouvent donc entièrement d'accord avec leurs disciples enthousiastes pour défendre toute la politique démocrate et marxiste visant la désagrégation et l'anéantissement de notre race. Du droit à la liberté personnelle absolue découle nécessairement la contestation des barrières raciales. L'émancipée peut revendiquer le droit d'avoir des relations avec des nègres, des juifs, des Chinois. La femme, gardienne de la race, deviendrait alors, grâce à l'émancipation, la destructrice de tous les fondements du peuple.

Les véritables « émancipées » ignorent non seulement l'honneur et le devoir, mais aussi presque toutes les obligations morales. Elles ne connaissent que les idées et notions d'« évolution » , de « rapport de forces », de « changement social » . Le contraire naturel du concept d'« évolution » , l'idée de dégénération fait presque totalement défaut. C'est pourquoi elles affirment très froidement, que si l'Etat féminin s'affirmait, la prostitution masculine (avec bordels masculins) apparaîtrait à côté de la prostitution féminine. Mais elle ne pourrait pas être de grande envergure, du fait des conformités physiologiques de l'homme par rapport aux dispositions féminines. Ceci est interprété comme un signe particulièrement admirable de la future grandeur.

Un autre groupe important d'émancipées (Mademoiselle Elbertskirchen, mesdames Meisel-Hess, Augspurg, etc..) combat la prostitution (moins pour des raisons morales, que pour assurer aux autres femmes une pension à vie). On voit, immédiatement, à quel point le combat de ce groupe est malhonnête, par le seul fait qu'il ne veut reconnaître aucun lien de mariage (pourtant l'unique conséquence possible), mais revendique une « union libre à vie » .

Un avant-goût de ce que pourrait être le futur Etat féminin, que certaines attendent impatiemment, nous est offert par divers quartiers de nos grandes villes démocratiquement administrées. Les petits hommes avenants, trottinant en chaussures vernies et bas lilas, couverts de bracelets, de fines bagues aux doigts, aux yeux soulignés de bleu et aux narines colorées : voilà le type qui se généraliseraient dans le futur Etat de femmes. Les émancipées ne considèrent pas tout cela comme une décadence ou une dégénération, mais comme l'« oscillation du pendule » de l'Etat d'hommes honni au paradis féminin, pour ainsi dire comme une évolution historique nécessaire. On abandonne ainsi toute différence de valeur ; tout bâtard, tout crétin enflé de fierté, peut se prendre pour un membre indispensable de la société humaine et revendiquer le droit à la libre activité et à l'égalité des droits.

La contraception, par exemple, peut alors s'interpréter comme un acte de découragement en face de la situation sociale présente. Mais c'est une chose de favoriser la décadence du peuple, et une autre de chercher, avec une volonté passionnée, un Etat qui se fixe comme but d'écarter de nous toutes les conditions corruptrices de cette misère. L'une signifie la décadence raciale et culturelle, la seconde, une possibilité de salut pour la femme et l'homme, donc pour le peuple entier.

En considération de la situation actuelle, l'homme est absolument indéfendable. Il est le principal responsable de la crise. Mais sa faute n'est pas celle que dénonce les émancipées. Son crime est de n'avoir plus été tout à fait un homme, ce pourquoi la femme aussi a fréquemment cessé d'être une femme. L'homme a perdu sa conception du monde. La foi religieuse qu'il a eue jusque là s'est brisée, ses notions scientifiques chancellent ; il a donc perdu la force de former des types et un style dans tous les domaines. Ainsi, d'un côté la femme saisit les rênes de l'Etat comme une nouvelle « Amazone », et de l'autre elle exige, en émancipée, l'anarchie sexuelle. Dans les deux cas, elle ne s'est pas libérée d'un Etat d'hommes mais a seulement trahi l'honneur de son propre sexe.

Chez les orientaux, la prostitution religieuse était très courante. Les prêtres ne se privaient nullement de ce plaisir et les pieuses Babyloniennes et Egyptiennes non plus. On peut prendre l'exemple de la déesse Istar pour suivre d'après ses transformations, la décadence d'un peuple. Tout d'abord, elle fut la déesse virginale de la chasse, voire de la guerre. On la représentait encore du temps d'Hammourabi avec une barbe. Ensuite elle fut considérée comme Innana, la reine du ciel, « fille ou femme d'Anu », comme déesse de l'amour et de la fertilité. Sous l'influence phénicienne, elle devint l'esprit protecteur de la prostitution « religieuse » jusqu'à ce que finalement, sous le nom d'Astarté, elle fut consacrée comme symbole de l'anarchisme sexuel. L'Etat et le type babylonien aussi s'étaient finalement désagrégés.

Celui qui souhaite enrayer la décadence européenne doit se libérer définitivement de la conception libérale du monde, corruptrice d'Etat, et rassembler toutes les forces, masculines et féminines, chacune dans le domaine qui lui est assignée, pour servir le mot d'ordre : protection de la race, force du peuple, discipline de l'Etat.

6.

Les explications précédentes ne comportent naturellement pas de jugement de valeur sur la femme. Mais il est extrêmement important pour l'éducation d'une future génération d'hommes, conscients d'être allemands, de savoir que l'homme confronté au monde et à la vie, invente, transforme (architectoniquement) et concentre (synthétiquement), tandis que la femme réagit lyriquement. Même si l'homme moyen dans la vie quotidienne fait rarement preuve d'une grande architectonique intellectuelle, il n'en reste pas moins que, depuis que l'humanité existe, les grands Etats, les codes juridiques, les associations constructrices de type, de nature politique, militaire ou religieuse, les grands systèmes philosophiques, les symphonies, les drames et les ouvrages sacrés en général, ont tous, sans exception, été créés par l'esprit de synthèse de l'homme. L'univers féminin, dans sa beauté et sa particularité, n'est pas inférieur mais égal à celui de l'homme. C'est l'émancipée « amazonienne » qui a fait perdre à la femme le respect de sa nature propre, ce qui l'a amenée à faire siennes les valeurs de l'homme. Il en résulte un dérangement psychique, un bouleversement du magnétisme naturel de la femme, qui erre alors comme un feu follet, alors qu'à l'inverse, la nature masculine « moderne » a commencé à adorer des idoles (l'humanité, l'altruisme, le pacifisme, l'émancipation des esclaves, etc ...), au lieu de se soucier de l'architectonique et de la synthèse de l'existence. On se trompe aussi en considérant cela comme un stade de transition. Le mouvement d'« émancipation » n'a pas rendu la femme plus capable d'architectonique, mais elle a gagné en intellectualisme (en tant qu'« Amazone ») et en obsession (en tant que représentante de la

révolution sexuelle). Dans les deux cas, elle a perdu le plus spécifique de son être, sans pourtant atteindre celui de l'homme. La même analyse vaut pour l'homme « émancipé » .

Du point de vue de la femme, l'Etat, le code juridique, la science, la philosophie peuvent être considérés comme des manifestations extérieures. Aussi s'interroge-t-elle
pourquoi toujours des formes, des schèmes, une conscience ? Est-ce que le sentiment spontané, l'expérience des profondeurs de l'âme ne sont pas plus grands et plus beaux ? A-t-on toujours besoin de l'oeuvre pour révéler l'âme ? Et même ces formes et ces oeuvres de l'homme ne sont-elles pas souvent nées dans une atmosphère de lyrisme féminin et sans la femme se seraient-elles jamais réalisées ?

La vie est : être et devenir, conscience et inconscience simultanément. Dans son perpétuel devenir, l'homme cherche à créer un être par l'élaboration d'idées et d'actions, il essaie de construire le monde en tant que système organico-architectonique. La femme est l'éternelle gardienne de l'inconscient. Les mythes nordico-germaniques font de la déesse Freya, la protectrice de la jeunesse et de la beauté immortelles. Qu'on l'enlève aux dieux, ceux-ci vieillissent alors et périssent. Ses rapports avec Loki manifestent la sagesse mythique primitive.

Loki était un bâtard divin. Longtemps, on délibéra pour savoir si on devait l'admettre au Walhalla avec des droits égaux à ceux des autres dieux. Finalement, on l'accepta. Loki servit d'intermédiaire lorsqu'il fut question de faire reconstruire la demeure d'Odin par les géants. II offrit Freya en paiement. Lorsque les dieux eurent vent de cet accord, ils refusèrent de l'exécuter. Dans le même temps, Loki trompa aussi les géants. De ce fait, Odin, le protecteur du droit se rendit coupable. La ruine du Walhalla fut le châtiment. Ce mythe est l'expression de la plus profonde conscience qu'on réalise seulement aujourd'hui : le bâtard livre inconsidérément le symbole de l'immortalité raciale, la jeunesse éternelle et pousse ainsi les nobles à commettre une faute. Qu'a bien pu murmurer Odin à l'oreille de Balder mort tandis qu'il l'accompagnait dans son dernier voyage ?

Traduit dans le langage d'aujourd'hui, le vieux mythe germanique dit simplement que la conservation de la race repose dans la main et dans la nature de la femme. Tout peuple peut encore se relever d'un asservissement politique, mais d'une infection raciale jamais. Si les femmes d'une nation mettent au monde des bâtards nègres ou juifs, si le flot bourbeux de « l'art » nègre continue de se répandre sans entraves sur l'Europe, si la littérature juive de bordel peut poursuivre sa pénétration, si on continue à considérer le sémite du Kurfürstendamm comme ur. „ compatriote » et un bon parti ; alors viendra le jour où les centres spirituels de l'Allemagne (et de toute l'Europe) ne seront peuplés que de bâtards. Le juif attaque aujourd'hui les racines de tout notre être en utilisant la doctrine de la « révolution sexuelle », et celle de l'émancipation de la femme. Quand l'Allemagne qui s'éveille sera-t-elle assez consciente pour accomplir un nettoyage total en donnant, sans ménagement, un vigoureux coup de balai ? Cela reste indéterminé. MAIS QUOI QU'IL EN SOIT, LE DEVOIR LE PLUS SACRE ET LE PLUS GRAND DE LA FEMME EST, AUJOURD'HUI DEJA, DE PRECHER LE MAINTIEN DE LA PURETE DE LA RACE. Cela signifie la protection et la conservation de cette vie inconsciente, en gestation, et de ce fait, précisément, originelle, la sauvegarde de la vie dont dépendent la substance, le caractère et l'architectonique de notre culture raciale et de ces valeurs qui seules nous rendent créateurs. Mais, au lieu de tenir compte de ce qu'il y a de plus important et de plus haut, beaucoup de femmes ont écouté les cris de diversion des ennemis de notre race et de notre peuple et furent prêtes à se battre à mort avec l'homme, pour un bulletin de vote ou un siège au Parlement. On a fait croire à la femme que le « droit de vote » lui permettrait de ne plus être une < citoyenne de deuxième classe » (comme si sous l'actuelle domination de l'argent, le destin était décidé par un scrutin électoral), pendant qu'on salissait son choix instinctif de l'homme par les périodiques et les oeuvres infectant l'âme et la race de manière manifeste ou sournoise. La femme dilapide aujourd'hui son argent dans les grands magasins juifs aux vitrines desquels s'affiche l'étincelante décadence d'une époque se désagrégeant. L'homme moderne, libéral et d'un nationalisme timide, est trop faible pour s'opposer au courant général. La femme qui, grâce à sa passion lyrique, dans les périodes de détresse, est tout aussi capable d'héroïsme que l'homme par sa volonté créatrice, semblait écrasée pour longtemps. C'est le devoir de la vraie femme de balayer cette pourriture. Parvenir à se libérer de l'émancipation féminine est la revendication première d'une génération de femmes qui voudrait sauver de la ruine le peuple et la race, l'inconscient éternel, les fondements de toute civilisation.

Les temps du « Biedermeier », la Belle Epoque, et de l'« existence rêveuse de la jeune fille » sont naturellement définitivement révolus. La femme doit pleinement participer à la vie collective du peuple et doit avoir accès à toutes les possibilités d'éducation ; pour son entraînement corporel par la danse rythmique, les exercices de gymnastique et le sport, elle a droit à la même sollicitude que l'homme. Etant donné nos conditions sociales, on ne peut lui faire de difficultés dans la vie professionnelle (les lois de protection de la mère devront être encore plus rigoureusement appliquées). Mais après l'éviction du système démocratico-marxiste, destructeur et ennemi du peuple, l'effort de tous les rénovateurs de notre peuple devra tendre à frayer le chemin à un ordre social ne contraignant plus les jeunes femmes à affluer sur le marché du travail (comme c'est aujourd'hui le cas). Là s'usent les plus importantes forces féminines. Les femmes doivent pouvoir pleinement développer leurs forces. Mais la lumière doit être faite sur un point : le juge, le soldat ou le chef d'Etat doit toujours être un homme. Ces professions exigent, aujourd'hui plus que jamais, un esprit fort,

ne reconnaissant que ce qui est typique et bon pour le peuple en général (et sûrement pas lyrique). Si les hommes renonçaient à cela, ils oublieraient le devoir qu'ils ont vis-à-vis de notre passé et de notre avenir. L'homme le plus dur aura juste assez de robustesse pour faire face à cet avenir de fer et de feu. Un jour, pour s'être moqué de la race ou du peuple, pour avoir profané la race, on sera puni de peines de prison, voire de mort. On aura alors besoin de nerfs d'acier et de forces vigoureuses pour imposer cette méthode qui, de « monstrueuse », devra redevenir naturelle.

Des âmes différentes ne doivent pas être égalisées, rendues semblables. Au contraire, considérées comme des êtres organiques, elles doivent être traitées en fonction de leurs particularités. L'architectonique et le lyrisme sont une polarité de l'existence ; homme et femme sont les pôles créateurs de tension vitale. Plus l'être est fort en lui-même, plus sa puissance productive, la valeur culturelle et la volonté vitale du peuple tout entier sont résistantes. L'homme authentique et la véritable femme doivent être les ennemis résolus de celui qui aurait la prétention de miner cette loi. Et si personne ne se défend contre le chaos racial et sexuel, la décadence est alors inévitable.

Dans le premier livre, la valeur suprême des Germains a été largement détaillée. Chez les Allemands, l'homme et la femme la servent de manière différente. En faire un type d'existence peut et doit être le devoir de l'homme, d'une société d'hommes. Nous sommes au coeur d'un vaste mouvement effervescent ; beaucoup de personnalités et d'associations se battent encore contre l'obscurantisme religieux et la franc-maçonnerie de manière purement défensive, négative et instinctive. Ils ne se sont pas encore rassemblés parce que le type de l'avenir doit d'abord être forgé et que l'honneur n'est pas inconditionnellement reconnu comme valeur suprême. Cette noble idée part d'un petit nombre, mais celui-ci doit former des chefs ; ce petit groupe ne doit tolérer aux places dirigeantes que des personnalités pour qui la conception de l'honneur et du devoir est une évidence. Toute concession dans ce domaine, quel qu'en soit le motif, est forcément dommageable à la longue. Force, âme et prise de position raciale doivent coïncider pour favoriser la création du type futur. Accomplir cela est le premier et l'ultime devoir du guide de l'avenir allemand.

7.

S'il doit sortir vainqueur de la révolution de 1933, le Reich allemand sera donc l'oeuvre d'une communauté consciente de son but et qui devra savoir précisément quelle valeur suprême, il faudra privilégier à l'avenir. Ce principe supérieure, autour duquel toutes les autres règles de la vie doivent se grouper, doit répondre à la nature la plus intime du peuple. Il supportera alors la rigueur nécessaire durant des décennies et l'endurera joyeusement. Mais ce tournant unique et profond doit être accompli. De lui dépend tout le reste.

La papauté a tiré, du dogme de la « représentation de Dieu », sa force morale et théorique, puis sa puissance pratique et politique. Jusqu'à aujourd'hui, ce dogme qui repose sur un mystère, détermina seul les caractères, l'histoire des peuples, donc de millions d'individus. Il est maintenant repoussé consciemment et sans ménagements, combattu et remplacé par une foi qui tire pareillement sa force mythique, des valeurs propres de l'âme et de la race. L'HONNEUR, INDIVIDUEL OU NATIONAL, DEVIENT POUR NOUS L'ORIGINE ET L'ABOUTISSEMENT DE TOUTES NOS PENSEES ET ACTIONS. CETTE IDEE NE SUPPORTE A COTE D'ELLE AUCUNE FORCE EQUIVALENTE, QUELLE QU'EN SOIT L'ESPECE, PAS PLUS L'AMOUR CHRETIEN QUE L'HUMANITARISME MACONNIQUE, OU LA PHILOSOPHIE ROMAINE.

Toutes les forces qui ont façonné nos âmes sont sorties de grandes personnalités. Les actions de celles-ci revêtaient diverses formes : détermination d'un but chez le penseur, révélation de l'âme profonde pour le poète, construction de type pour l'homme d'Etat. Elles rêvaient toutes, d'une certaine manière, d'elles-mêmes et de leur peuple.

Goethe n'a pas cultivé un type particulier ; il permit plutôt un enrichissement général de tout l'être. Plus d'une de ses paroles a fait jaillir de l'âme des sources souterraines qui autrement n'auraient peut-être pas surgi, et cela dans tous les domaines. Il a, encore, rassemblé en Faust, ce qu'il y a en nous d'éternel et qui, même après chaque refonte de notre âme, demeure identique sous sa nouvelle forme. Par là, il est devenu le gardien et le garant de notre talent, de cette valeur unique qu'aucune autre ne pourrait supplanter. Quand les temps de combats acharnés seront enfin révolus, Goethe recommencera à exercer une influence déterminante. Mais, dans les décennies qui viennent, il restera dans l'ombre, parce qu'il haïssait la force contraignante d'une idée constructrice de type et ne voulait reconnaître ni dans la vie, ni dans la poésie, la dictature d'une pensée, sans laquelle pourtant un peuple ne peut jamais rester un peuple, ni créer un Etat véritable. Puisque Goethe interdisait à son fils de prendre part à la guerre de libération des Allemands et laissait aux Stein, Scharnhorst et Gneisenau le soin de brandir le marteau qui forge le destin, on peut admettre que s'il revenait aujourd'hui parmi nous, il ne prendrait pas part au combat pour la liberté et la renaissance de notre siècle. II n'existe pas de

véritable grandeur sans sacrifice ; celui qui a toujours été immensément riche ne peut subitement se concentrer sur un but autre que l'enrichissement.
Jésus, lui-même, n'a pas été un créateur de type, mais il a enrichi l'âme. Sa personnalité fut intégrée dans la liste des prêtres de Rome par les papes Grégoire le « Grand », Grégoire VII, Innocent III et Boniface VIII. II devint l'instrument de ses « valets » qui l'utilisèrent dans le but exactement inverse de celui qu'il s'était représenté. II en est à peu près de même pour saint François. Par contre Mahomet et Confucius furent réellement des forces créatrices de types. Ils déterminèrent un but, montrèrent la voie ; Mahomet, en outre, forçait ses disciples à vivre selon ses principes, tandis que Confucius, par une action plus discrète, créait et renforçait l'essence du peuple chinois. Semblable de nature à Mahomet, Ignace de Loyola façonna un type. Consciemment, il piétina le sentiment de l'honneur de l'homme, proposa un objectif nouveau et en indiqua exactement les moyens et les voies ; il fut donc un éducateur d'âmes conscient et, partant de là, l'esprit jésuite créa un type reconnaissable physiognomoniquement.

Dans le domaine artistique, les mêmes phénomènes se manifestent. Des personnalités sont uniques, et ne créent aucun style général ; d'autres par contre, constructrices de type, survivent au travers de leurs successeurs. Très peu seulement ont enrichi l'art comme Michel-Ange, par exemple ; mais, continuer de travailler selon sa manière, conduisit au chaos. On peut dire la même chose de Rembrandt et Vinci. Raphaël, en revanche, a révélé une grande force constructrice de style, comme le Titien et l'art grec.
La vie politique présente un schéma semblable. Alexandre donna naissance à l'idée d'un empire universel et la personnifia. Rome récupéra cette idée. Le nom de César ne cessa de grandir alors et de se transformer dans les titres monarchiques de Kaiser et de Tsar. Lié à la pensée ecclésiastique, le type du souverain de grâce divine naquit. Napoléon incarne une force aussi révolutionnaire que celle de César, mais il n'a eu jusqu'à présent qu'un effet négatif, non constructeur. D'une autre manière, Luther brisa la croûte étrangère qui recouvrait notre vie, mais il n'a proposé de style, ni du point de vue religieux, ni du point de vue politique. Il avait à délivrer notre talent, à diriger le coup contre le roc pour aider la source vitale obstruée à jaillir. Longtemps (en fait jusqu'aux grands rois prussiens), aucun homme n'a pu lui creuser un lit organique : voilà la tragédie de l'histoire allemande.

En considérant l'effondrement du second Reich au bout d'à peine quarante-quatre ans d'existence, une dernière question se pose : en 1870 y avait-il une force nationale constructrice de type à l'oeuvre ? Oui et non. Je pense qu'on finira par juger Bismarck comme Luther, non sur les moyens utilisés, mais sur les conséquences de son action et sur ses mobiles. Il fait partie de ces natures qui, douées d'une rare volonté, peuvent marquer de leur sceau toute une époque en créant autour d'elles un désert parsemé de personnalités piétinées pour ne s'être pas soumises inconditionnellement. Depuis des décennies, on regrette publiquement que Bismarck, sûr de sa supériorité absolue, ait considéré tous les ministères comme ses différents bureaux privés et les ministres comme ses préposés à la chancellerie. Guillaume II s'est comporté maladroitement à l'égard de Bismarck, pourtant à la lecture de ses *Ereignisse und Gestalten* (« Evènements et figures »), révélant par ailleurs un médiocre talent d'écrivain, on découvre un portrait exact du chancelier. Le Kaiser compare celui-ci à un bloc erratique en plein champ. Si on le déplace, on ne trouve sous lui que des vers. C'est le symbole de notre histoire politique du dernier demi-siècle. La pensée impériale de *1871* n'était qu'un regard en arrière sur « l'empire de grâce divine » , intérieurement mort ; en même temps, elle s'alliait au chaotique libéralisme. Seul un Bismarck pouvait parvenir à insuffler un peu de vie à cette création qui n'avait rien d'organique. Certain d'être irremplaçable et de plus en plus autoritaire, il n'acceptait aucun subordonné d'un caractère indépendant. L'histoire de l'Allemagne n'aurait pas été changée, pour l'essentiel, si Guillaume II avait laissé Bismarck plus longtemps en fonction. Ainsi le grand homme créa d'une main l'empire, et de l'autre, mit le feu aux poudres dans sa propre demeure. Mais aucune autre force politique n'était en mesure d'éviter la catastrophe.

A côté de Bismarck, une personnalité agissait : Moltke (importante référence de Spengler). Il faut lui attribuer le fait que l'Allemagne n'ait pas sombré plus tôt et on lui doit nos combats héroïque de la guerre mondiale, nous ayant permis de résister plus de quatre ans. Le créateur du grand état-major général est la plus puissante force créatrice de type depuis Frédéric le Grand. Il ne cherchait pas à forger l'âme du peuple par des joutes oratoires politiques, mais il aida à former des personnalités de valeur et fit de la conscience de la responsabilité de l'individu, la condition de toute activité. Les rapports instaurés par Moltke entre le chef d'armée responsable et son chef d'état-major étaient exactement le contraire de ce que fit Bismarck en diplomatie, en essayant de rendre ses ministres dépendants de lui-même financièrement. Le subordonné direct avait le devoir de préciser et de motiver vigoureusement ses décisions et même, en cas d'ordre contraire à ses convictions, de faire dresser procès-verbal. Ce principe, mis en pratique de haut en bas, était encouragé par des ordonnances visant toutes à faire des soldats allemands, malgré la plus rigoureuse discipline, des hommes et des combattants pensant de manière autonome et agissant avec détermination : c'était le secret allemand des succès de la dernière guerre. En dépit des inévitables faiblesses humaines, le type de l'officier prussien de Frédéric le Grand, étendu à celui du soldat allemand est la preuve flagrante que pour le troisième Reich

naissant, la méthode du comte Moltke sera la seule et unique voie de salut, si l'on veut éviter qu'un nouvel effondrement fasse suite au soulèvement libérateur et à la joie enivrante.

Moltke fut une personnalité d'une logique implacable ; mais son dynamisme ne s'épanchait pas comme celui de Luther ou de Bismarck ni en de violentes explosions, ni davantage dans leurs profondes contritions de l'âme. Néanmoins, Moltke eut de l'autorité sur son entourage. Mais avoir de l'autorité n'est pas être autoritaire. Si le second Reich allemand fut fondé sur les champs de bataille par Bismarck, il fut maintenu en premier lieu par la personnalité et la force créatrice du génie de Moltke. Ainsi advint-il qu'après Bismarck, seules des nullités absolues ou des hommes faibles, sans grande vision, devinrent chanceliers du Reich. Ils oscillaient entre les enseignements du grand homme et les forces libérales, pour finalement précipiter le peuple allemand dans les filets de diplomates ennemis qui eux savaient ce qu'ils voulaient. Mais de la grise armée allemande, un plus grand nombre de remarquables chefs et de soldats que de tout le reste du monde réuni. De *1914 à 1918,* l'empire allemand réel n'était plus en Allemagne, mais sur le front : prés des Falkland et *à* Tsing-Tao, en Afrique orientale allemande, dans l'océan indien, au-dessus de l'Angleterre... En Allemagne, la vermine occupait les sièges ministériels et ne savait comment se débarrasser du puissant Etat du front.

Ce ne fut pas la faute du système de Moltke si, avant la guerre, le type de l'officier s'isola de plus en plus du reste du peuple. On vit celui-ci se transformer en caste et, finalement, commencer *à* montrer le mauvais côté pour l'Allemagne d'un tel isolement inorganique. La classe des officiers fondée sur le seul honneur devait se séparer toujours davantage du commerce sans scrupules et du mercantilisme boursier. Mais pour concrétiser cette coupure, des frontières strictes devaient être tracées ; elles apparaissaient humainement désagréables, mais nécessaires pour la conservation du type. On isola donc des détracteurs cet officier, persécuté par la presse juive des détracteurs, qui plus tard défendit l'Allemagne avec désintéressement et se sacrifia sur les champs de bataille tout en formant encore ceux qui, de *1914 à 1918,* endossèrent pour la première fois l'uniforme gris, la tenue de l'honneur.

L'Allemagne bourgeoise et marxiste n'avait plus de mythe ; elle n'avait plus de valeur suprême en laquelle croire et pour laquelle elle aurait été prête à combattre. Elle voulait « paisiblement » conquérir économiquement le monde, emplir son porte-monnaie et était déjà si profondément enfoncée dans ses affaires commerciales et ses trafics sordides, qu'elle s'étonna quand d'autres peuples ne voulurent pas y consentir et conclurent des pactes contre la menace du représentant de commerce allemand. En août *1914,* la valeur suprême de l'armée de Moltke devint enfin celle de tout le peuple. Tout ce qui était encore authentique et grand rejeta la crasse commerciale et remercia le soldat allemand de défendre l'idée nationale de l'honneur. Moltke parut l'emporter sur Bleichroeder. C'est alors que les plus hautes autorités militaires l'abandonnèrent. Au lieu de saisir enfin, après tant d'années d'inconscience vis-à-vis de la valeur suprême de notre peuple, l'occasion de pendre au gibet la canaille, qui depuis des années lui crachait dessus, l'empereur tendit la main aux chefs marxistes, réhabilita involontairement les traîtres et donna à la vermine, la maîtrise d'un Etat combattant pour sa propre existence. Et pour finir, le *9* novembre *1918, il* fut remercié comme le peuple par cette pourriture.

Il est indéniable que le type de Moltke ne sera pas, d'emblée, au premier plan d'une société masculine, appelons-la l'ordre allemand, en gestation dans l'Allemagne naissante. Pour exalter les esprits au milieu cre ià pagaille chaotique actuelle, il faut des sermons hypnotiseurs de la nature de ceux de Luther, et des écrivains magnétisant consciemment les coeurs. Mais le chef luthérien du Reich à venir se rendra clairement compte qu'après la victoire il lui faudra absolument renoncer au système de Bismarck et introduire en politique les principes de Moltke. C'est la seule condition pour qu'il ne soit pas le seul à se réaliser lui-même, mais souhaite aussi créer, pardelà sa mort, un Reich durable fondé par serment sur une valeur suprême. Quelle que soit la manière avec laquelle les choses se développeront, que ce soient des forces violentes ou créatrices de formes, l'âme nordique seule se manifestera. On ne peut constituer une couche dirigeante germanisée avec les descendants de races totalement étrangères infiltrées en Europe. On renoncerait alors au saint empire germanique d'une nation allemande et laisserait l'avenir au « libre jeu des forces » dans le domaine politique comme cela fut fait pour la sphère économique après 1871. Tous les sacrifices consentis à l'esprit et au sang auraient alors été vains. Après une courte période, la même « démocratie » prendrait le gouvernail et le combat allemand pour la libération n'aurait été qu'un épisode sur le chemin de la décadence, et non le signe avant-coureur d'une nouvelle ascension pourtant si passionnément désirée.

Une foi, un mythe, ne sont vrais que lorsqu'ils englobent l'homme tout entier ; et si le chef politique ne peut contrôler individuellement ses partisans à la périphérie de son armée, au centre de l'ordre une rectitude absolue doit être observée. Là, dans l'intérêt de l'avenir, toutes les considérations politiques, tactiques, propagandistes doivent être négligées. La notion frédéricienne de l'honneur, la méthode de discipline de Moltke et la volonté sacrée de Bismarck, sont trois forces qui, incarnées en différentes personnalités sous des formes variées, ne servent toutes qu'une chose :l'honneur de la nation allemande. Il est le mythe qui doit déterminer le type du futur Allemand. Si l'on a compris cela, on doit, dès à présent, commencer à l'organiser.

III. Peuple et Etat

1.

Au cours de notre histoire, le peuple, l'Etat, les églises, les classes sociales et l'armée ont eu des rapports de force très différents. Accepter le christianisme romain signifiait, fondamentalement, renoncer à l'idée royale germanico-organique en tant que norme de conduite en ce monde, au profit du principe impérial détaché de la terre, adopté par l'église comme héritage de l'ancienne Rome. Cela dura mille ans. Puis la royauté nordique s'imposa de nouveau, d'abord avec Henri le Lion, ensuite par le Brandebourg, tandis que l'empire romain s'abîmait dans le marais de la maison Habsbourg. Certes, les Hohenstaufen, aussi, avaient été suffisamment conscients de leur identité pour déclarer leur empire, allemand et indépendant de Rome (aux journées de Besançon, par exemple, les légats pontificaux qui avaient qualifié l'empire de fief pontifical, furent battus, presque à mort, par les comtes et ducs de Frédéric ler). Pourtant cette conscience de soi n'était pas fondée sur le principe de la prépondérance de l'empereur sur le pape et n'était donc ni une tradition, ni une force permanente créatrice de type.

Par contre, dès 750, Rome, poursuivant son but, falsifia la « donation constantinienne » (du reste, on cache que Constantin a été baptisé selon le rite arien). Le pape Adrien Ier trompa Charlemagne en affirmant que cette « donation » se trouvait dans les archives du Vatican et le roi des Francs, ébloui par l'Orient, reconnut la suprématie de l'évêque romain, même si, en l'an *800,* celui-ci s'était jeté aux pieds du futur empereur (9). Les papes suivants légitimèrent leur suprématie à l'aide du faux document reconnu légalement et traditionnellement (malgré la preuve ultérieure de la falsification). Toute une littérature naquit, tentant de justifier la préséance de l'église sur l'empire, et cela culmina avec la bulle Unam Sanc*tam* de Boniface VIII. Le souverain pontife déclara dans celle-ci, « que c'est une sainte nécessité que chaque créature soit soumise au pape » . Cette bulle fut expressément caractérisée par le général jésuite Werntz, mort en *1914*, comme une « définition dogmatique » qui « consigne solennellement pour les temps éternels, la juste relation entre l'Eglise (catholique) et l'Etat » . Les autres ecclésiastiques firent exactement la même analyse. De là, découlent nécessairement toutes les réserves faites sur le serment constitutionnel par des hommes reconnaissant Rome comme valeur suprême. Lehmkuhl, S.J., le conseiller du parti allemand Centrum, déclara qu'il était clair qu'un serment devant les autorités de l'Etat ne pouvait « jamais » être obligatoire s'il contredisait le « droit ecclésiastique ». Mais comme ce droit implique la subordination de l'Etat à l'église catholique, Rome exige par principe de ne reconnaître aucun serment qui ne soit « sanctifié » par elle. Déjà Sanchez, S.J., attribuait à l'Eglise, le droit de déclarer un serment nul et non avenu, et Lehmkuhl encourage même ouvertement la désertion, et en fait un devoir pour les catholiques au cas où ceux-ci seraient contraints de prendre part à une « guerre injuste » (comme en *1866* et *1870)* (10).

Du point de vue de l'Etat populaire allemand, il résulta une contrepartie naturelle de cette prise de position très nette de l'Eglise romaine à propos de l'Etat.

A la suite de l'effondrement de la monarchie absolue en *1789,* les principes démocratiques affrontèrent l'idée nationale. Après avoir été divisée, au début, pour plus tard provoquer le raidissement des deux mouvements, une nouvelle doctrine de force s'élabora. Celle-ci, étrangère au sang, trouva son apogée avec Hegel et fut ensuite reprise par Karl Marx, au prix d'une nouvelle falsification

l'identification de l'Etat et de la domination de classe. Face à l'Etat, comme vis-à-vis de Rome, nous n'envisageons, aujourd'hui, que le côté intérieur du problème

l'« Etat » qui s'est livré aux infâmes puissances économiques (et avec lui le peuple) s'était présenté, de plus en plus, à la masse comme un outil de puissance dépourvu d'âme. Au cours des dernières décennies, la conception hégélienne du caractère absolu de l'Etat en soi se généralisait en Allemagne (et pas seulement en Allemagne). Le fonctionnaire développa progressivement son pouvoir, oubliant, en adoptant la mentalité des dirigeants, qu'il n'était, et ne devait être, rien d'autre qu'un mandataire de l'ensemble du peuple pour régler les affaires politiques ou techniques. L'« Etat » et le « fonctionnaire » s'éloignèrent ainsi du corps organique du peuple et se mesurèrent à lui comme un mécanisme distinct, pour finalement revendiquer la souveraineté sur la vie. Des millions d'hommes ont été hostiles à ce processus ; mais comme celui-ci n'osait pas sortir du camp

national, les mécontents se rabattirent du côté de la social-démocratie internationaliste, sans être réellement marxistes par conviction.

La révolte de *1918* n'a rien changé parce que les marxistes n'avaient, par nature, rien à faire avec le peuple allemand. Ils aspiraient seulement au triomphe de principes internationalistes déterminés. A cette fin, ils utilisèrent l'ancien appareil technique et l'« Etat en soi » prit à nouveau position très activement contre les « négateurs de l'Etat » . Les rôles étaient donc intervertis, mais l'absence d'âme restait flagrante. Ce caractère s'était renforcé après *1918*, parce que l'Etat poursuivait auparavant les ennemis notoires du peuple, de temps à autre. Or, il condamnait maintenant des hommes dont il était contraint de convenir, lors des procès, par la bouche de son représentant, que tous leurs actes et pensées n'avaient été que services et sacrifices consentis au peuple.

Etat et peuple s'opposèrent donc ouvertement de 1918 à *1933*, jusqu'à devenir souvent des ennemis mortels. L'issue de ce conflit intérieur décidera du destin des relations extérieures de l'Allemagne.

Aujourd'hui, enfin, nous ne nous aplatissons plus devant l'Etat comme devant une idole ; l'Etat n'est pas un but, mais seulement un moyen parmi d'autres pour organiser le peuple, comme devraient l'être de même une église nationale, le Droit, l'art et la science. Les structures étatiques changent et les lois constitutionnelles passent, le peuple demeure. Il en résulte d'emblée que la nation est la première et la suprême valeur à laquelle tout le reste doit se soumettre. Mais il s'ensuit, aussi, qu'il ne doit pas y avoir de mandataires d'Etat, mais seulement des mandataires du peuple. Accepter cette différence revient à changer tout l'ordre juridique de notre vie et à mettre fin à des situations humiliantes qui étaient l'ordinaire de la dernière décennie. Naguère un seul et même mandataire d'Etat, le procureur, eut à représenter l'Etat impérial, puis l'Etat républicain. Un. juge « indépendant » suivait le même schéma. Et ainsi, il pouvait arriver qu'en vertu du « droit » romain, ce délégué, « serviteur de l'Etat », empêchât au nom du « peuple » l'existence d'un gouvernement nationaliste
l'abstraite « souveraineté du peuple » de la démocratie et le mot méprisant de Hegel : « le peuple est cette partie de l'Etat qui ne sait pas ce qu'elle veut », ont engendré le même principe vide de la prétendue « autorité de l'Etat » .

Mais l'autorité du peuple est supérieure à cette « autorité de l'Etat ». Celui qui n'admet pas cela est un ennemi du peuple, même si c'est l'Etat lui-même. Il en était ainsi jusqu'en *1933*.

Tout cela vient d'être vu sous l'angle schématique. De l'autre, c'est-à-dire du point de vue substantiel, il faut considérer qu'un légitimisme inconditionnel est tout aussi opposé au peuple que l'ancien droit d'Etat. La question de la monarchie (et du monarque) est aussi une question d'opportunité (bien entendu, dans la plus haute acception du terme) et non de dogmatisme. Ceux qui la considèrent de cette dernière manière ne se différencient pas essentiellement, dans leur caractère, des sociaux démocrates qui sont, en un certain sens, des républicains légitimistes ne s'occupant pas de ce qui pourrait advenir du peuple. C'est ce que ressent partout aujourd'hui l'instinct authentique s'éveillant dans le peuple allemand. Et c'est aussi ce qui s'imposera. La république devra devenir nationaliste ou disparaître. Et une monarchie qui ne se débarrasserait pas, de prime abord, de certains vieux préjugés ne saurait pas non plus durer : elle sombrerait pour les mêmes raisons que l'empire de Guillaume II.

Aujourd'hui, l'esprit de l'avenir a enfin clairement formulé ses exigences. A partir du 30 janvier 1933, son règne a commencé.

Au XVIIe siècle, le pape se mit à rejeter l'idée d'un Etat universel ; en 1789, le principe dynastique, en tant que valeur absolue, fit place au libéralisme sans style. En 1871, le dieu « Etat » commença à se rendre indépendant du peuple qui pourtant l'avait créé. Aujourd'hui, le peuple, enfin conscient, commence à revendiquer la place qui lui revient de droit.

2.

On a presque partout mal posé non seulement la revendication de la liberté, mais aussi l'appel à l'autorité et au type, et on y a répondu de manière inorganique. En Europe, on réclamait l'autorité au nom d'un principe politique abstrait ou au nom d'une prétendue révélation religieuse, c'est-à-dire au nom de l'individualisme libéral et de l'universalisme religieux. Dans les deux cas, on a soutenu que tous les peuples et races ont à se soumettre à cette autorité « donnée par Dieu » et à ses formes. La réponse à ces dogmes fut l'appel à la liberté absolue égalitairement pour toutes les races, peuples et classes. L'AUTORITÉ NON DETERMINEE PAR UNE RACE REVENDIQUAIT L'ANARCHIE DE LA LIBERTÉ. ROME ET LE JACOBINISME PRIMITIF (ET PLUS TARD DANS SON PLUS PUR DÉVELOPPEMENT AVEC BABEUF ET LENINE, SE CONDITIONNENT RÉCIPROQUEMENT DE L'INTÉRIEUR.

L'idée de liberté, comme la reconnaissance de l'autorité se voient reconnaître maintenant un tout autre caractère du point de vue de l'actuelle philosophie de la race et de l'âme. L'entité « peuple » n'est certainement pas seulement uniraciale ; elle est aussi caractérisée par des facteurs d'ordre historique et spatial. Cependant, elle n'est nulle part la conséquence d'un mélange égal d'éléments raciaux différents, car, malgré toute diversité, elle est toujours conditionnée par la prépondérance de la race fondamentale qui a déterminé le sentiment vital, le style national, l'art et la culture. Cette dominante raciale implique un type particulier. ET UNE VÉRITABLE LIBERTÉ ORGANIQUE N'EST POSSIBLE QUE DANS LE CADRE D'UN TEL TYPE. La liberté de l'âme, comme celle de la personnalité, est toujours une forme, donc, elle est plastiquement limitée. Cette limitation est racialement conditionnée ; mais cette race est l'image extérieure d'une âme définie.

Ainsi, le cercle est refermé. L'internationalisme judéo-marxiste, ou judéo-démocratique, est tout aussi étranger à cet organisme que l'autorité romaine recherchant une légitimité internationale à côté de toutes les revendications religieuses de puissance.

AU PLUS PROFOND DE L'ETRE, LE DÉSIR DE PERSONNALITÉ ET CELUI DU TYPE SONT IDENTIQUES. Un caractère puissant crée un certain style, mais le type, métaphysiquement considéré, existe déjà avant elle : la personnalité n'est donc que sa plus pure expression. Ce désir éternel prend, à chaque époque, une autre forme. Au tournant du XIXe siècle, nous avons vu apparaître un grand nombre d'hommes éminents qui lui ont donné un caractère qui ne se perdra jamais en tant qu'épanouissement de notre culture toute entière. Le siècle de la machine détruisit pour longtemps l'idéal de personnalité et les forces constructrices de type. Le schéma, le produit d'usine, imposaient leur loi ; la creuse notion de causalité vainquit la vraie science et la philosophie. La sociologie marxiste étrangla dans son délire de masse (dogme de la quantité) toute essence (qualité). La bourse devint l'idole de l'épidémie matérialiste de l'époque. Frédéric Nietzsche incarnait le cri de désespoir de millions d'opprimés. Son violent appel au surhomme fut une puissante exagération de la vie intime asservie, étouffée par la pression matérialiste de son temps. Il y en avait donc au moins un qui commençait à tempêter furieusement, qui se révolta avec une rage fanatique et détruisit subitement toutes les valeurs `; et les âmes des Européens en quête de quelque chose se sentirent soulagées. Qu'un Nietzsche finit fou est symbolique. Une volonté créatrice, incroyablement endiguée, se fraya néanmoins un chemin comme un torrent, mais cette impulsion brisée intérieurement depuis longtemps, ne pouvait plus obtenir de résultats par la contrainte. Elle déborda. Une époque bâillonnée depuis des générations ne saisit dans son impuissance que le côté subjectif de la grande volonté et de l'expérience de Frédéric Nietzsche et falsifia le combat le plus profond pour la personnalité en le transformant en appel pour l'assouvissement de tous les instincts.

Les étendards rouges et les prédicateurs marxistes itinérants se rangèrent alors sous la bannière de Nietzsche alors que celui-ci est précisément le seul à avoir démasqué, avec autant de raillerie, l'aspect démentiel de leur doctrine. En son nom, les sémites et les nègres infectèrent la race, alors qu'il aspirait au redressement racial. Il avait été récupéré par les rêves d'ardents admirateurs politiques, ce qui était pire que tomber entre les mains d'une bande de brigands. Le peuple allemand n'entendait parler que de suppression de toutes les contraintes, de subjectivisme, de « personnalité » et rien sur la discipline et la formation du caractère. La belle exclamation de Nietzsche : « De l'avenir viennent des vents aux furtifs battements d'ailes, et celui qui a l'ouïe fine entend la bonne nouvelle », n'était qu'un ardent pressentiment nostalgique au milieu d'un monde insensé dans lequel il était presque le seul, avec Lagarde et Wagner, à regarder au loin.

Cette époque de démence s'achève enfin. LE PLUS GRAND ESPRIT NE RÉCLAME PLUS AUJOURD'HUI UNE PERSONNALITÉ, MAIS UN TYPE; un nouveau type allemand d'homme « droit au physique et au moral » , dont le style de vie est enraciné dans la terre, déterminé par la race, naît : le perfectionner est le devoir du XXe siècle. La véritable personnalité d'aujourd'hui cherche précisément au point culminant de son développement, à façonner concrètement ces traits, à proclamer le plus fort possible ces pensées qu'elle a expérimentées avant les autres ; ces aspects du nouveau type allemand annoncé sont pourtant très anciens. Il ne faut pas se libérer de quelque chose, mais pour quelque chose !

Le type n'est pas un schéma, pas plus que la personnalité n'est subjective. Il est la forme plastique liée ari temps d'un éternel fond psycho-racial ; il est un commandement vital, et non une loi mécanique. Reconnaître cet élément éternel, c'est vouloir réaliser le type ; c'est aussi vouloir éduquer rigoureusement, au plan national, une génération paralysée par des idées subjectives, sans discipline, libérales et conventionnelles.

Sentir le type de vie idéal, c'est commencer à voir le mythe dominant toute notre histoire : la naissance de l'âme raciale nordique et la reconnaissance de ses valeurs suprêmes comme phare de toute notre existence.

3.

Une autre connaissance repose sur la constatation que l'idée intangible de l'honneur du peuple est enracinée dans la réalité la plus solide, la plus matérielle, c'est-à-dire dans la terre cultivée d'une nation, son espace vital.

L'idée d'honneur est inséparable de celle de liberté. Cette notion peut apparaître sous les formes les plus différentes. Mais son interprétation métaphysique la plus profonde est contenue dans les confessions germaniques d'Eckhart, de Luther, de Goethe jusqu'à Houston Stewart Chamberlain qui, à notre époque, a expliqué la liberté si clairement : il y a un parallélisme entre les lois de la nature et la liberté condensées dans l'individu humain, sans que cette énigme se laisse résoudre. Le monde extérieur soumis à la causalité réagit comme d'autres êtres organiques aux stimulants et motifs, alors que l'intérieur, la vision liée à la volonté reste inviolée et intangible. Le seul fait que des hommes contestent cette liberté intérieure démontre déjà que celle-ci existe.

La grande catastrophe de notre vie intellectuelle fut le résultat du coupable changement de sens dans la conception de la liberté, provoqué par l'empoisonnement du sang, qui commença à dominer de plus en plus dans la vie allemande : on assimilait liberté et individualisme économique. On troubla par là, la véritable liberté intérieure : celle de la recherche, de la pensée et de la création. Vision et volonté furent de plus en plus mises au service de la spéculation et des instincts. Cette irruption de la « liberté » dans des processus organiques était nécessairement une faute contre nature : des doctrines abstraites, schématiques, économiques et politiques n'obéissaient plus aux lois de la nature, mais suivaient l'instinct égoïste de l'individu. Ainsi un changement apparemment insignifiant dans le domaine de la critique de la connaissance provoqua un incroyable dommage matériel, car, jour après jour, l'inexorable nature se mit à se venger jusqu'à la catastrophe future, semblable à une fin du monde, au cours de laquelle la désastreuse économie mondiale s'écroulera avec ses soubassements artificiels dénaturé. Si une pression extérieure ne brise pas nécessairement une forte personnalité, si elle peut tout au plus la broyer mécaniquement, il est pourtant clair qu'elle peut avoir pour conséquence un empoisonnement du caractère des masses de millions d'individus. Ce fut le cas du peuple allemand, parce qu'il manquait d'espace vital. Au XIXe siècle, la surface du sol, où travaillaient encore les paysans s'amenuisait, tandis que le nombre des prolétaires sans terre, sans biens, augmentait sans cesse. Etroitement comprimés, des millions d'êtres se bousculaient dans les métropoles, mais le flot humain montait toujours. II attendait l'industrialisation, l'exportation, l'économie mondiale, ou bien plus : dans sa misère, il tomba sous la coupe des conspirateurs juifs qui ne voulaient pas transformer les millions d'êtres démunis en hommes avides d'espace, mais voulaient prolétariser aussi ceux qui possédaient encore, afin de s'assurer une armée d'esclaves sans sol et sans propriété, et de les exploiter en leur proposant l'illusoire « pacification universelle ». Mais en leur volant l'idée d'espace, on empoisonnait leur âme : l'honneur du peuple apparut subitement comme un fantasme ridicule, ceux qui prêchaient du combat pour l'espace vital furent étiquetés comme des « impérialistes, ennemis du peuple », et l'immense combat justifié pour la liberté fut faussé, détourné par le marxisme, pour finir désespérément dans le marécage du communisme international.

La liberté ne peut pleinement s'épanouir dans un peuple et être véritablement féconde que si celui-ci a de l'air pour respirer et de la terre à labourer. C'est pourquoi, un sentiment d'honneur ne pourra vivre et agir que dans une nation toujours active disposant d'un espace vital suffisant ; et encore, là où se dresse l'idée d'un honneur national tourmenté retentit l'exigence d'espace vital. C'est pourquoi ni le judaïsme, ni la Rome catholique, tous deux sans rapport avec le sol, ne connaissent le principe de l'honneur ; mieux : c'est parce qu'elles ne connaissent pas cette idée, qu'elles ne désirent pas posséder de la terre arable sur laquelle une génération forte et joyeuse répandrait la semence riche. Aujourd'hui, alors que tous les ennemis de l'Allemagne attaquent son honneur, ils lui ont aussi volé son espace ; ainsi l'enjeu du combat métaphysique, ce sont finalement des valeurs intérieures de caractère qu'on ne saurait supprimer, c'est la lutte pour l'espace vital. L'un renforce et durcit l'autre. « AVEC L'EPEE ET LA CHARRUE POUR L'HONNEUR ET LA LIBERTE » : tel doit donc nécessairement être le cri de bataille d'une prochaine génération voulant ériger un nouveau Reich et cherchant des échelles de valeur qui lui permettront de juger l'efficacité de ses actes et de ses intentions. Cet appel est nationaliste. Et socialiste!

4.

En général, on entend par socialisme, une conception qui exige la subordination de l'individu à la volonté d'une collectivité, que l'on appellera classe, église, Etat ou peuple. Cette définition est totalement dénuée de sens et laisse libre cours à toutes les combinaisons arbitraires, parce que l'essence du mot est complètement écartée. Si « action sociale » signifie entreprise privée ayant pour but de préserver l'individu d'un écroulement psychique et matériel, alors le socialisme représente la sécurité de l'individu assurée par une collectivité, ou la protection ale communautés entières contre toute exploitation de leurs forces de travail.

Toute soumission de l'individu aux commandements d'une communauté n'est donc pas forcément du socialisme, pas plus que toute socialisation, étatisation ou « nationalisation » . Autrement, on pourrait aussi considérer le monopole comme une espèce de socialisme. C'est ce que fait pratiquement le marxisme avec sa doctrine, opposée aux principe vitaux en aidant le capitalisme à se développer jusqu'à ce qu'il soit concentré en

peu de mains pour ensuite instaurer la « dictature du prolétariat » à la place de la domination des grands exploiteurs mondiaux. Fondamentalement, cela n'entraîne absolument aucun changement de la situation, mais seulement un capitalisme mondial sous un autre nom. C'est pourquoi le marxisme s'allie partout à la ploutocratie démocratique qui finit pourtant toujours par se montrer plus forte que lui.

On ne saurait donc juger si une mesure est socialiste uniquement sur ses conséquences, que celles-ci soient préventives ou modifient des situations préexistantes. Ce qui compte pour juger ces résultats, c'est l'ensemble de la collectivité au nom de laquelle on réalise un projet socialo-économique contraignant pour l'individu. L'Etat parlementaro-bourgeois ordonne mille interventions « socialistes » ; sous le prétexte des « réparations », il peut hypothéquer de force toutes les entreprises, régler les douanes, les intérêts des prêts et la répartition du travail ; malgré cela, il reste un Etat de classes dont les partis dirigeants ne promulguent pas de mesures socialistes, mais des mesures pesant sur tout le peuple. Et le marxisme, partisan de la lutte des classes, est tout aussi incapable de revendiquer le droit pour lui, car les millions d'hommes d'un peuple qui lui sont soumis, s'il triomphe, ne sont pas perçus comme un tout, mais comme des objets d'exploitation au bénéfice des adhérents de groupes marxistes. C'est pourquoi, à partir des conditions politiques en vogue jusqu'à nos jours, le mot Etat a été utilisé de manière trompeuse, car il n'est ni ^u service de la bourgeoisie, ni à celui de la lutte des classes marxiste ; il n'existe donc absolument pas, même Si oui en réclame l'adoration avec force. Quel que soit l'acharnement avec lequel le confessionalisme et la lutte des classes, doublement menée, s'élèvent contre cela : une mesure socialiste ne peut être promulguée ou mise en pratique par l'un ou l'autre. Seul le représentant d'un système qui est capable d'appréhender le peuple comme un organisme peut le faire, parce qu'il considère l'Etat (ce que nous avons déjà dit) comme moyen de sa protection extérieure et de sa pacification intérieure ; il tient donc compte de l'ensemble « nation » pour limiter les actions de l'individu et des petites collectivités. L'opinion commune commençant à assimiler ce point de vue, il est temps de résoudre le grand combat tragique du XIXe siècle, la grande lutte entre nationalisme et socialisme. Fréquemment, l'ancien nationalisme n'était pas authentique, car il servait à couvrir des intérêts privés, agraires, industriels, et même, ultérieurement, financiers et capitalistes ; c'est pourquoi, le dicton selon lequel le patriotisme serait l'ultime refuge des grands escrocs s'est souvent révélé fondé. Par ailleurs, le marxisme n'était pas socialiste : sous sa forme social-démocrate, il servait manifestement la ploutocratie ; et communiste, il attisait un déchaînement destructeur de peuple contre les propriétés de toutes les nations capables de mettre en oeuvre un véritable socialisme. Il en résulte, non pas un combat, mais une égalité entre les vrais nationalisme et socialisme, conception que l'Allemagne doit à Hitler.

Une mesure socialiste exemplaire a été la nationalisation des chemins de fer allemands qui, de ce fait, furent soustraits à l'arbitraire du secteur privé, avide de réaliser des affaires ; la sécurité d'exploitation, instaurée du même coup, était une circonstance dont chaque Allemand devait bénéficier. Une autre véritable mesure socialiste fut la remise aux communes des centrales électriques et du service des eaux municipales, qui profitent à tous sans distinction de classes ou de confessions. L'électrification de la ville, la police urbaine, les bibliothèques publiques sont des mesures socialistes, et peu importe que ces travaux soient exécutés par une monarchie ou
une république, ce qui prouve qu'un régime politique n'est pas lié à tel ou tel type de problèmes. La monarchie, comme le montre aussi bien l'exemple des chemins de fer du Reich que celui de la banque du Reich, était plus socialiste que la république de Weimar qui en signant le Diktat de Dawes et d'autres documents de sujétion, mit l'un et l'autre, sous le contrôle absolu de financiers privés, pire, de financiers étrangers.

Le combat pour l'existence et l'entraide individuelle (une sage alliance, quelquefois) déterminent la vie publique. Le premier est un processus naturel de sélection, le deuxième une volonté noble en direction du voisin, redéfinie par le christianisme. Un de ces deux facteurs, abandonné à lui-même, signifierait la mort de toute culture, de tout Etat véritablement populaire. C'est pourquoi, il n'existe aucune idée « naturelle » ou « chrétienne » de l'Etat. LE VERITABLE ETAT GERMANIQUE CONSISTE A RELIER LE COMBAT POUR LE POUVOIR A DES CONDITIONS PREALABLEMENT DETERMINEES, DE NE LE LAISSER SE DEVELOPPER QUE SOUS L'AUTORITE D'HOMMES DE CARACTERE. L'individualisme économique moderne, élevé au rang de principe politique, prétendait mettre sur le même pied un tricheur chanceux et un homme d'honneur. C'est pourquoi, après 1918, on assista partout au triomphe des fraudeurs et de leurs acolytes. La charité, aumône d'un dictateur à des millions d'opprimés ou simplement bienfaisance personnelle, ne guérit aucun dommage, mais dissimule seulement des plaies infectées. Elle est strictement le pendant d'une exploitation effrénée de l'homme. De temps à autre, le plus grand des escrocs fait construire des hôpitaux pour les victimes qu'il a pillées pendant des décennies et il laisse ensuite sa propre presse encenser sa... philanthropie.

Celui qui veut donc être nationaliste aujourd'hui, doit être socialiste. Et inversement. Le socialisme du sini-tre front de 1914-1918 tente de devenir nationalisme. Sans cela, le marxisme ne sera jamais vaincu, le capitalisme international jamais rendu inoffensif. Et pour ces raisons, on comprend qu'une véritable mesure socialiste (qualifiée ainsi en fonction de son résultat) est fondamentalement neutre vis-à-vis de la notion de

propriété privée. Elle la reconnaîtra là où une sécurité générale peut être assurée ; elle la limitera, là où elle se révèlera menaçante. C'est pourquoi, par exemple, la nationalisation du chemin de fer et la propriété foncière personnelle sont deux revendications socialistes (et nationalistes). Les deux bénéficient à ceux qui sont opprimés économiquement pour leur donner les conditions primordiales d'une création culturelle ou politique.

A partir de ce nouveau point de vue, maintes manifestations vitales de larges couches du peuple vont être éclairées par une lumière d'une toute autre espèce.

Nous pouvons suivre directement la connexion entre individualisme et universalisme économique, dans le domaine politique, au cours des cent dernières années, en étudiant le mouvement démocratique et marxiste. Celui-ci part du bonheur de l'individu, annonçant, en même temps, une culture commune à toute l'humanité, et il aspire à une pan-Europe devant déboucher sur une république mondiale : république des boursiers, dans un cas, ou produit de la dictature du prolétariat, dans l'autre (cette dernière destinée, en fait, à protéger la ploutocratie universelle). LES PLANS DAWES ET YOUNG SYMBOLISENT L'ALLIANCE DE L'UNIVERSALISME ET DE L'INDIVIDUALISME. II en résulte qu'il ne faut reconnaître comme organiques que les actions réciproques entre le moi et la société, entre le moi et la nation, parce que la notion de société, c'est-à-dire organisée par des hommes, comprend à notre avis l'union organique, conforme au sang, fondée par les valeurs de caractère et d'idéal. De cette conception fondamentale découle toute la nouvelle politique reposant sur la notion de base voulant que ce ne soient pas un individualisme, un universalisme ou un socialisme abstraits, tombés pour ainsi dire des nuages, qui forment les peuples. CAR, AU CONTRAIRE, DES PEUPLES DONT LE SANG EST SAIN, NE CONNAISSENT COMME ECHELLE DE MESURE, NI L'INDIVIDUALISME, NI L'UNIVERSALISME. Historiquement et philosophiquement, l'individualisme et l'universalisme sont des conceptions décadentes de l'homme désespéré, dans le meilleur des cas, qui, déchiré intérieurement pour telle ou telle raison, se réfugie, en dernière extrémité, dans une doctrine de foi contraignante pour échapper à ses contradictions internes.

Cette tentative de renaissance, la reconnaissance des valeurs éternelles et la nouvelle version des contrastes organiques, tout cela fait qu'une grande clarté nous aide, soudainement, à regarder l'évolution des derniers siècles. A travers le XIXe et le début du XXe siècle, nous voyons s'affronter (il faut, encore une fois, souligner ce point très important) deux grands mouvements, le nationalisme et le socialisme. Le fait qu'ils soient devenus grands et forts montre qu'ils ont tout deux, nécessairement, un noyau et des mobiles organiques et sains, quels que soient les hommes et les systèmes qui, au cours du temps, se sont emparés de ces forces de volonté et de ces dispositions d'esprit. Après la grande flambée des guerres d'indépendance, après avoir trouvé une profonde motivation chez Fichte, après son apparition explosive à travers Blücher, le baron von Stein ou Ernst Moritz Arndt, nous voyons l'ancien nationalisme allemand, militairement personnifié dans son énergie par Scharnhorst et Gneisenau, passer aux mains d'une génération qui intérieurement s'était affaiblie, mais restait encore forte grâce à son organisation, parfaitement représentée par le système Metternich. LE NATIONALISME FLORISSANT ENTRA DONC, TOUT DE SUITE APRES SA NAISSANCE, DANS UNE RELATION TRAGIQUE AVEC LE PRINCIPE DYNASTIQUE.

La valeur du roi ou de l'empereur était supérieure à celle du peuple tout entier. On voyait grandir la masse des courtisans qui aurait, déjà auparavant, précipité vers l'écroulement, si l'énorme puissance de Bismarck n'avait pas tenté, une fois encore, de souder monarchie et nation en un bloc unitaire, sous la conduite d'une dynà.:àc. Mais, alors que le roi Frédéric le Grand personnifiait cette unité nationale, même dans les pires jours du destin, son successeur, Guillaume II, avait perdu la foi en elle puisqu'il déclarait vouloir éviter à son peuple une guerre civile et franchit la frontière le 9 novembre 1918. Ainsi, il sépara le principe dynastique de l'ensemble du peuple et ce jour de novembre, le concept d'Etat dynastique se brisa. Peu à peu, tous les milieux nationalistes allemands lucides commencent à le comprendre.

Parallèlement au principe dynastique, le nationalisme allemand du XIXe siècle était étroitement lié à la démocratie libérale qui se renforçait sans cesse par la croissance des trusts industriels, de l'économie mondiale, du commerce de gros et des banques mondiales. Les intérêts purement économiques de ces trusts étaient souvent présentés comme des intérêts nationaux. Ainsi, on donnait, par exemple, une fausse image de la banque allemande en déclarant que ses profits en Turquie, bénéficiaient à tout le peuple de l'empire allemand. Pendant la guerre, on n'a jamais entendu quiconque déclarer que la terre conquise par l'armée du peuple allemand devait devenir propriété de l'empire, ce qui aurait dû être le sens normal de notre combat ; des années durant, il ne fut question que de la prise des mines de Briey et de Longwy. Les intérêts de l'industrie et du profit étaient donc placés au-dessus de ceux de la nation entière. LE NATIONALISME BOURGEOIS MEURT AUJOURD'HUI DE CETTE LIAISON CONTRE NATURE ET DE CE RENVERSEMENT DE LA HIERARCHIE DES VALEURS. Seule une expérience nouvelle laisse entrevoir un authentique nationalisme et par là s'allie, inconsciemment et consciemment, à tous les combats germaniques du passé pour la liberté, et, avant tout, à la grandeur inaltérable de ces hommes qui ont conduit l'Allemagne de *1813* de l'abîme au sommet.

Le nationalisme et le socialisme du *XIX* e siècle ont été empoisonnés par les forces marxistes et libérales. NOUS AVONS DEJA DEFINI PRECEDEMMENT COMME SOCIALISTE, UNE MESURE PRISE PAR L'ETAT POUR PROTEGER

LE PEUPLE CONTRE TOUTE EXPLOITATION, ET L'INDIVIDU CONTRE LA SOIF DE PROFIT PRIVE. Mais ici il ne s'agit pas seulement d'un acte en soi ; un acte ne sera socialiste que par ses effets. C'est pourquoi il n'est pas systématique, comme on vient de le constater, qu'un acte socialiste entraîne forcément une mainmise formelle de l'Etat ; il peut même au contraire signifier un renforcement de la personnalité, une libération de beaucoup de forces individuelles, si cette libération entraîne un renforcement de la communauté. Lorsqu'un jour, Bismarck fut accusé de « socialisme » par les conservateurs, il déclara qu'être socialiste, en certaines circonstances, n'avait absolument rien d'effrayant. *Il* rappela qu'il avait nationalisé les chemins de fer et que le baron d'empire von Stein avait libéré les paysans, ce qui représente également, dit-il, une mesure socialiste. *Ici,* notre conception rejoint le plus étroitement celle de Bismarck. La décision du baron von Stein émancipa des centaines de milliers de paysans d'un incroyable pouvoir de coercition. Cet affranchissement des forces créatrices amélioraient la situation matérielle et morale du peuple et le geste de von Stein reste, jusqu'à nos jours, un des plus grands jalons dans l'histoire de la liberté socialiste allemande.

Ainsi, la pensée nouvelle est présentée de façon concrète. Elle place le peuple et la race au-dessus de l'Etat et de ses formes. Elle déclare que la protection du peuple est plus importante que celle d'une confession religieuse, d'une classe, de la monarchie ou de la république ; trahir le peuple est un plus grand crime que trahir l'Etat. Ainsi le mouvement rénovateur allemand revendique vis-à-vis de l'Etat formel la même liberté que Rome : il ne voit pas dans l'adversaire de l'« Etat » qui, par amour de son peuple ou de son honneur, est emprisonné, un criminel mais un homme noble. Il ne reconnaît aucune obligation morale vis-à-vis d'un régime né du 9 novembre 1918. A notre sens, aucun combat n'est injuste s'il est mené contre les adhérents -d'une doctrine faussant politiquement une vraie religion et qui voudraient faire passer pour une « foi » , une basse trahison de principe. Par contre, un combat est inique s'il est engagé contre des compatriotes. C'est pourquoi les ennemis mortels du peuple allemand et de son futur Etat véritablement germanique sont ces forces qui font de la confession ou de la classe, le cri de guerre contre les patriotes. (11)

Le nouveau Reich exige de chaque Allemand qui se trouve dans la vie publique, le serment, non pas de respecter le régime, mais de reconnaître partout l'honneur national de son peuple comme règle suprême de son action, et d'agir pour lui de toutes ses forces. Si un fonctionnaire, un maire, un évêque, un surintendant, etc., ne peut prêter un tel serment, il perd automatiquement tous droits d'exercer une fonction publique. Les droits civiques que chacun recevait en cadeau pour sa vingt-etunième année devront, eux-mêmes, être mérités dans un nouvel Etat (principe que le national-socialisme encourage). La preuve de son mérite se fera par une conduite irréprochable dans les établissements scolaires et dans la vie active. Un Allemand qui pèche contre l'honneur de la nation renonce logiquement, par ce fait, à recevoir de ce peuple des droits quels qu'ils soient. Si l'Etat ne doit pas poursuivre des hommes qui ne sont pas en mesure de prêter un serment sur le peuple allemand à cause d'un conflit de conscience, il est tout naturel qu'ils perdent néanmoins la faculté de revendiquer les droits civiques. Ils ne devront donc être ni enseignants, ni prêtres, ni juges, ni soldats, etc... Le libéralisme, à force d'agir dans un sens anti-populaire, en était arrivé à inclure dans la doctrine de la liberté d'opinion, l'égalité des droits de toute activité politique et pédagogique, sans aucune référence à un centre. Logiquement, on accordait, en conséquence de ce principe, les mêmes droits à qui combattait le régime, pire encore à un agitateur fanatique, ennemi du peuple, qu'à celui qui avait risqué cent fois sa vie pour ce dernier. La plupart du temps, le bâtard intellectuel libéralisant considérait même comme particulièrement « humain » de cultiver les idées internationalistes. Mais qu-nd on insistait avec force sur les droits de son propre peuple, ii souriait bêtement et effrontément en trouvant tout cela rétrograde. Comment pourrait-on éviter qu'un chaos ne découle, naturellement, d'une telle mentalité ?

II va aussi de soi qu'il y a toujours eu, et qu'il doit y avoir, des personnalités et des groupes ayant de l'influence à l'intérieur d'un peuple. Un « peuple de frères » est une utopie absurde. Une fraternité absolue implique l'effacement de toutes les différences de valeurs, de toutes les tensions, de toute dynamique vitale. Là aussi, la lutte reste toujours l'étincelle créatrice de vie. Mais tous ces combats doivent se livrer dans le cadre d'un même idéal, en fonction d'un seul et même critère : les idées proposées, les mesures envisagées sont-elles propres à ennoblir et à fortifier le peuple allemand, à renforcer la race, à élever le sentiment de l'honneur national ? Les partis politiques qui se demandent dans quelle mesure la solidarité internationale de classe ou les intérêts confessionnels universels peuvent être garantis, n'ont aucun droit d'exister dans un Etat allemand. L'activité de tels partis anti-populaires, a toujours corrodé et déchiré l'âme de l'Allemand. D'un côté, les partisans du marxisme et du Centrum, restaient encore Allemands, de l'autre, ils devaient reconnaître comme valeurs suprêmes, des principes étrangers à l'entité allemande. Le problème du futur Reich et de sa nostalgie de la grandeur germanique consiste donc à prêcher à ces millions d'Allemands tourmentés, induits en erreur, une nouvelle conception du monde, à leur offrir une valeur suprême, issue d'un nouveau mythe, remodelant tout, ou plus exactement, à extraire de l'enduit des siècles, la valeur du peuple qui sommeille en chacun et celle de l'honneur national ; il faut enfin placer la vie entière sous son signe. Ce n'est qu'une fois cela réalisé qu'un Reich allemand pourra naître, autrement toutes les promesses ne sont que verbiage.

Mais l'appareil purement politique ne peut exécuter qu'imparfaitement ce travail de mise en valeur du type d'un peuple. Les lois sont presque exclusivement ;salais tes ou contraignantes, non socialisantes et formatrices. L'Etat peut et doit réprimer un parti bolchevique apatride ; mais, à la longue, il ne peut faire cela que s'il a derrière lui un puissant courant collectif créateur et rénovateur. Cette mission devra être accomplie par une société de spécialistes.

Depuis 1933, nous savons avec l'aide de quelles forces la caricature d'Etat de novembre 1918 fut remplacée par un Reich allemand. Nous connaissions depuis des années l'homme qui hisserait une nouvelle bannière sur les tours des cités allemandes. Nous voyons enfin à l'oeuvre aujourd'hui les forces de l'âme raciale s'éveillant d'un profond sommeil, qui devaient nécessairement soutenir cet homme. Ce nouveau fondateur d'Etat doit façonner une société d'hommes, disons un ordre allemand, composée de personnalités ayant pris une part déterminante à la renaissance du peuple allemand.

Les membres de cet « Ordre allemand » seront choisis dans toutes les couches du peuple et nommés par le chef de l'Etat après la nouvelle fondation du Reich ; une condition primordiale : avoir bien servi le peuple, peu importe dans quel domaine. Le conseil de l'Ordre, nommé de cette manière, sera toujours complété, à la mort d'un membre, par une nouvelle nomination. Le chef de l'Etat, président, empereur ou roi (nous l'appelons le Führer) est élu à vie à la majorité des voix, par et parmi les membres de l'Ordre (de ce point de vue technique, l'organisation de l'église romaine prolongeant l'ancien sénat romain nordique, est exemplaire). D'un côté, les forces de ce conseil au service du peuple pourront ainsi être issues de toutes les couches de la nation en étant découvertes dans les assemblées municipales et régionales de l'Ordre sur la base de remarquables performances individuelles

c'est la condition absolue. Ces conseils inférieurs assureront la liaison entre le peuple et le gouvernement, qui restera donc maintenu ; un isolement de castes, semblable à celui qui s'est manifesté après 1870, sera alors évité. Par ailleurs, cela permettra de congédier la démocratie sans frontières et la démagogie qui lui est inséparable et de les remplacer par un conseil de l'élite. Une monarchie héréditaire engage le porteur de la couronne (déjà dans son propre intérêt) à ajuster la politique de sa maison aux besoins du peuple. Pourtant le risque de déclin pèse sur une dynastie comme sur toute famille. Ainsi s'établit, fatalement, un byzantinisme sans que la fonction de l'empereur soit dignement représentée. Et comme conséquence de cette situation, on assiste exactement au contraire de la continuité de l'Etat à laquelle aspire une monarchie héréditaire, c'est-à-dire à un déclin, à des troubles, à la révolution.

Aujourd'hui, le peuple est rarement en mesure d'apprécier directement les qualités d'un homme. Pour cela, il faut que des catastrophes surviennent dans lesquelles quelqu'un se distingue aux yeux de tous. C'est pourquoi, dans la vie courante, l'élection d'un président ou d'un empereur, issu du vote direct de 70 millions d'individus, n'est qu'une question de gros sous. Dans 99 cas sur 100, ce n'est pas un véritable guide populaire qui l'emporte, mais un valet de la finance. Ainsi, dans le premier Etat populaire allemand qui viendra, on devra rompre définitivement avec cette trompeuse pratique démocratique.

De même, un parlement conseillant le gouvernement à côté du conseil de l'Ordre allemand, ne doit pas être le fruit de mensonges racontés aux masses, comme ce fut le cas sous le règne de l'abject système démocratico--parlementaire. Au-delà des limites de la commune villageoise, de la petite ville, l'homme moyen perd le critère de son jugement. Il n'est capable de juger, en toute indépendance, la valeur d'une personnalité que s'il a été à même de suivre son activité au fur et à mesure. C'est impossible là où les groupes des partis influencent les élections en faveur de « grands hommes », pour la plupart inconnus. II est donc indispensable de partir du principe que ce ne sont pas les listes, mais les personnalités qui comptent dans un vote. C'est pourquoi, dans un Reich allemand conforme à notre désir, les élections parlementaires n'auront pas lieu dans la rue, mais elles seront organisées par les représentants des grandes corps de la nation : l'armée, les associations de paysans, les organisations des professions libérales, d'artisans, de commerçants, les grandes écoles, etc. Selon leur importance qualitative et quantitative, il faudra accorder aux présidents de ces groupes un nombre défini de représentants. En premier lieu, il faudra prendre en considération les chefs d'armée. Certes, il faut empêcher l'armée d'intervenir dans la lutte politique des partis, mais son exclusion politique, voulue par les démocrates ploutocrates et les patrons de presse, devra cesser, une fois pour toutes, dans le nouveau Reich. L'armée n'est pas là pour se laisser expédier sur le champ de bataille sans discuter ; elle n'est pas faite, non plus pour être trahie et désarmée au nom de « l'Etat » par des démocrates lâches et pacifistes. Nous ne devons jamais oublier les effroyables expériences de la guerre mondiale, pour qu'elles ne se reproduisent pas. Les partis politiques existants pourront désigner leurs candidats, l'Ordre le pourra aussi. Ce ne sera pas une foule secrète, anonyme, excitée qui votera en devant choisir entre vingt ou trente listes, mais en fin de compte un collège de personnalités.

Bismarck qualifiait déjà le vote secret d'antigermanique. C'est bien ce qu'il est, car cet anonymat reconnaît consciemment la lâcheté comme une opinion parmi d'autres : on enterre le sentiment de responsabilité.

Appliqué à tout un peuple, cela engendre la déchéance morale. Certes, même dans le meilleur Etat, on ne saurait éviter des faiblesses humaines. Un candidat évincé considérera trop facilement comme un ennemi personnel, une personne qui ne lui aura pas apporté son soutien, peut-être pour des raisons purement techniques. Cela entraînera beaucoup de problèmes indésirables. II serait donc pratiquement souhaitable, pour avoir un choix libre, de permettre aux personnalités qui votent de remettre leur bulletin ouvertement ou secrètement, qu'il s'agisse des élections pour le Parlement ou du choix du chef de l'Etat, dans le seul cadre du conseil de l'Ordre. Si on désire manifester librement et ouvertement son avis, il sera peu à peu possible d'éduquer des électeurs heureux de témoigner leur sens des responsabilités, ce qui serait impossible si on organisait immédiatement des élections ouvertes. (12)

Dans le cadre du parlementarisme traditionnel, un député est personnellement moins responsable de ce qu'il fait ou ne fait pas, qu'un monarque absolu. D'autre part, un cabinet, soutenu par le parlement, s'en remet dans ses décisions à la célèbre majorité de gouvernement. Si un programme politique marche, le ministre démocrate est alors un grand homme. S'il échoue, le ministre concerné se retire (dans le cas extrême) sans qu'on puisse lui demander des comptes. Cela incite les parlementaires les moins scrupuleux à toujours revendiquer un nouveau portefeuille de ministre ; cela ne serait pas le cas s'il existait une responsabilité réelle, comme pour le général d'une armée. La médiocrité parlementaire, issue de ce système peu reluisant, démontre naturellement que cette façon de procéder est l'expression du notoire esprit progressiste. En réalité, c'est le produit lamentable de la lâcheté de la majorité qui prétend juger tous et tout effrontément et, en même temps, se dissimule, irresponsable, derrière la masse des membres du parti. Le parlementaire n'a pas non plus besoin de se justifier devant ses électeurs. Il est élu par « tout le peuple » (comme on dit dans la langue des escrocs démocrato-marxistes). Il est impossible, par conséquent, de déterminer juridiquement les contours d'un groupe d'électeurs. Ces choses là changeront lorsqu'un tribunal politique, institué par le chef du Reich, pourra réclamer des comptes à des ministres qui auraient failli, de la même manière qu'un conseil de guerre peut le faire vis-à-vis d'un chef d'armée battu. Alors, la course aux portefeuilles sera considérablement moins prisée, et seuls les hommes ayant réellement le goût de la responsabilité aspireront à ces places sur lesquelles ont pu loucher sous la démocratie de 1918, les sujets les plus médiocres avec les plus grandes chances de succès et d'impunité.

Ces principes ont pourtant, comme condition préalable, la disparition d'un dogme qui, tel le veau d'or, est idolâtré de tous : celui de la liberté totale de domicile. On voit aujourd'hui déferler, de la campagne et de la province vers les grandes villes, un flot mortel pour le peuple. Les villes gonflent, privent le peuple de ses nerfs, coupent les liens qui relient les hommes à la nature. Elles attirent les aventuriers et mercantis de toute couleur, et favorisent, par là, le chaos racial. Le développement gigantesque de la ville, foyer de civilisation l'a transformée en un système d'avant-postes de la décadence bolchevique. Des intellectuels dégénérés, sans volonté, s'allient à des brutes révoltées, sans type, des esclaves bâtards ou des couches populaires asservies, encore racialement saines, mais qui s'engagent à lutter pour leur liberté, sur le mauvais front, avec le marxisme. Spengler prophétise que tout cela finira par des villes de vingt millions d'habitants et une campagne déserte ; Rathenau annonce des déserts de pierre et de « misérables habitants » de cités allemandes exécutant des corvées pour de puissants étrangers. Les motivations des deux hommes étaient sûrement différentes, mais tout deux étaient résignés devant l'impossibilité, à leur sens, de renverser le cours des choses. « Fatidique » est le nouveau qualificatif masquant la faiblesse de volonté ou la lâcheté ; mais il est aussi devenu le mot d'ordre de ces politiciens criminels qui veulent précipiter notre peuple dans la misère d'une condition finale de fellah. C'est ce que fait systématiquement la presse marxiste internationale pour rassembler derrière elle un troupeau sans volonté de millions de partisans fidèles, et en faire une masse prête à l'assaut. Des philosophes pleutres donnent aux ennemis du peuple les fondements philosophiques pour achever un travail de destruction mûrement élaboré (si, malgré cela, Spengler prêche la force, encore la force, toujours la force, il fait preuve d'un manque de logique flagrant). A la base de toutes ces prédictions concernant « l'irréversibilité de l'évolution », on trouve le dogme non-germanique de la liberté d'établissement comme « garant de la liberté personnelle ». Mais cette prétendue doctrine inébranlable n'est qu'un problème de volonté ; au contraire, le refus de principe du libre choix de résidence est une condition préalable de tout notre avenir : il doit pour cela être absolument défendu, même si une telle décision doit être, d'abord, ressentie par beaucoup comme un grave « préjudice subi par la personnalité » . Il ne reste qu'un choix : finir misérablement, mais « librement » sur le trottoir, ou guérir « contraint » à la campagne ou dans une ville moyenne. Cette décision est déjà prise : c'est l'abolition du libre choix de son lieu de résidence. Même si peu, pour l'instant, le comprenne, ce petit nombre montre, néanmoins, que la conversion commence.

Il est mensonger d'affirmer que toutes les sociétés anonymes, cartels, etc., « doivent » être réunis dans deux ou trois villes avec tout l'appareil administratif ; il est encore faux de dire que de nouvelles usines doivent inéluctablement naître, sans arrêt, à Berlin pour y fixer encore des centaines de milliers de personnes ; ce n'est pas vrai que l'offre et la demande, comme on l'entend souvent, < doivent » régler la vie. Bien plus, le devoir d'un véritable Etat populaire est de donner précisément à ses représentants les moyens de contrôler le jeu des forces. La grande ville, avec son clinquant, ses cinémas et ses magasins, sa bourse et ses boîtes de nuit

hypnotise la campagne. Au nom de la liberté du choix de résidence, le meilleur sang afflue librement dans la métropole contaminatrice, cherche du travail, ouvre des commerces, grossit l'offre, alimente la demande qui renforce davantage la rage de l'immigration. Ce funeste cercle vicieux ne peut être enrayé que par un blocage, rigoureusement appliqué, du nombre d'habitants. LE SALUT NE SE TROUVE PAS DANS LA CONSTRUCTION DE NOUVELLES HABITATIONS DANS LES VILLES, COMME ON CONTINUE DE LE RÉCLAMER, CAR CELA FAVORISE BIEN PLUS LA DÉCADENCE ; AU CONTRAIRE, IL EST DANS LA SUPPRESSION DU LIBRE CHOIX DE DOMICILE, DESTRUCTEUR DU PEUPLE. L'immigration Clandestine dans les villes de plus de cent mille habitants doit, dorénavant, être absolument interdite. Il ne sera accordé de subventions pour de nouvelles habitations dans de telles villes qu'en cas d'urgence ; il est plus important qu'il soit bien réparti entre les petites villes. De nouvelles usines ne doivent être implantées dans les villes de cent mille habitants que si l'objet de l'exploitation se trouve sur place (mines de charbon, sel, etc. nouvellement découvertes). Les possibilités actuelles de circulation facilitent la décentralisation de toute la vie économique, non seulement sans dommage pour celle-ci, mais même, avec un accroissement prévisible du résultat final. Il suffit de penser pour cela à notre plus important capital, la force raciale et la santé du peuple, que nous avons su ménager. Aux États-unis d'Amérique, où la concentration s'est faite dans les délais les plus brefs, les moulins géants, les abattoirs gigantesques vers lesquels les produits bruts affluent de tout le pays, surchargeant le réseau de chemin de fer, coûtent plus par les frais du transport des produits finis qu'il n'a été épargné au début en refusant de créer des centrales moins grosses. Le développement du libre établissement des hommes et des marchandises est une aberration en soi. Des appels se multiplient qui, sans oser encore toucher pour l'instant à cet absurde dogme, reconnaissent pourtant la nécessité vitale de décentraliser. En ne considérant que l'économie, ils parviennent au même résultat que moi partant de l'idée de la protection de la race (Ford, par exemple demande très logiquement que les filatures de coton ne soient pas édifiées dans les mégapoles, mais à proximité des champs de coton).

L'agriculteur, qui est aujourd'hui encore le plus grand producteur, n'est pas le plus grand vendeur. Il dépend des intermédiaires qui, transforment ses produits avant qu'ils ne parviennent sur le marché. Il ne peut pas les traiter sur place en produits finis, mais doit charger un transporteur de ses produits bruts. Ce processus tragique s'efforçant de déraciner la paysannerie, le plus fort appui d'un peuple (d'« un Etat immortel » dirait Chamberlain) est favorisé consciemment par la démocratie et par le marxisme pour grossir, de cette manière, l'armée des prolétaires. Une véritable politique populaire doit faire exactement le contraire. LA DEPROLETARISATION DE NOTRE NATION (ET DE TOUTE AUTRE) N'EST CONCEVABLE QU'A TRAVERS LA RÉDUCTION VOLONTAIRE DE NOS MÉTROPOLES ET LA FONDATION DE NOUVEAUX CENTRES. Parler de sédentarisation et de nationalisation au milieu d'amas de pierres géants est une folie. Le « salut » par l'automobile du système américain est un gaspillage de forces et une perte de temps, en dépit des kilomètres parcourus. Les millions d'êtres qui, chaque jour, roulent de la banlieue vers New York et sont recrachés le soir, surchargent la circulation et imposent plus lourdement la vie que ne le feraient un rigoureux endiguement et un détournement du flot humain. A la place de quelques cent gros centres qui contaminent le peuple, dix mille à vocation culturelle existeront quand des personnalités à forte volonté décideront de notre destin, et non le marxisme ou le libéralisme. Schématiquement, notre vie n'est plus qu'une seule ligne : aller et retour. A l'avenir, elle doit s'ordonner autour d'un centre organiquement établi. On doit chercher un déversoir dès que le nombre des habitants d'une ville approche des cent mille. Les nouveaux constructeurs sont à diriger vers de petites villes ou à la campagne, et non dans les caves et les mansardes, qui plaisent tant à la démocratie « humanitaire ».

II ne faut pas s'imaginer que nous avons encore le choix. II suffit de voir les problèmes touchant au nerf vital de New York pour comprendre immédiatement que le processus est engagé. Pour pouvoir encore maîtriser une circulation en croissance permanente, un état-major géant d'architectes et de techniciens travaille nuit et jour. On en est arrivé à envisager maintenant l'édification de rues à étages. Les chaussées pour automobiles seraient situées sous les maisons, les trottoirs sous des allées couvertes. Des passerelles relieraient les deux côtés d'une rue ; tout un réseau de ponts, de passages, qui seraient éternellement éclairés artificiellement, est prévu. Le nouveau plan américain des trois zones permet par l'élévation des étages, un développement en hauteur des maisons, dépassant de beaucoup tout ce qui a été fait jusqu'à présent, comme l'indiquent les projets des architectes H. Ferris, R. Hood, M. Russel et Crosell. La finalité de tous ces efforts techniques, qui ont pour fondement une totale liberté d'établissement, est un amas de pyramides de pierre gigantesques, dans lesquelles toute vie humaine doit mourir d'ennui, s'engourdir et finalement mourir tout court. Ce principe de base doit disparaître. Ce n'est qu'ensuite que le chemin sera libre pour la maîtrise de la technique par la technique. La facilité de transport a entraîné la métropole. Cette commodité devra la faire disparaître, si nous ne voulons pas périr racialement et psychiquement. La polis a créé la culture grecque, la petite ou moyenne cité a engendré toute la civilisation européenne : les paysans isolés d'autrefois, en ouvrant de plus en plus les yeux, ont conçu un modèle d'Etat sans se perdre dans l'infini. Ce n'est qu'ainsi qu'une culture organique a pu naître.

Les communications aisées, la presse (quand elle est dirigée convenablement) la radio et l'observation personnelle, permettent aujourd'hui à tout adulte de connaître la vie de sa ville lorsque le nombre d'habitants ne

dépasse pas cent mille ; Il est en mesure de rectifier par sa propre observation, les inexactitudes d'informations qui lui sont transmises. Les industriels, les travailleurs de toutes professions, s'intéressent quotidiennement aux agissements des politiciens locaux par rapport au bien de l'Etat. Il est possible, dans ce cadre restreint, de se faire une juste opinion des évènements. Pour les élections communales, de larges masses populaires peuvent donc participer à une élection primaire. Mais elles doivent présenter des personnalités et non des listes. Les candidats seront proposés par les guildes, les associations et les membres locaux de l'Ordre allemand. Les électeurs des membres du parlement appartiendront aussi à de larges couches populaires, non à une masse anonyme. Pour ces élections municipales, encore, on pourra maintenir le vote des femmes. Une volonté populaire, venant de la base, dirigée sur des personnalités en vue, doit aller au-devant des désirs de la volonté souveraine du pouvoir. La monarchie absolue ne connaissait que la direction de haut en bas, la démocratie chaotique, seulement la confusion du bas et du haut dans des masses compactes. Le futur Etat allemand, issu de la volonté de puissance de quelques hommes n'exposera les personnalités créatrices de type à aucune humeur de vote, ni à aucune corruption par l'argent ; il les maintiendra au pouvoir par ordre du chef de l'Etat, et les renouvellera constamment par l'éducation dispensée par l'Ordre allemand. Grâce à l'élection esquissée, une importante possibilité d'avancement sera offerte aux personnalités créatrices. Le Reich naissant est donc bien nationaliste et socialiste, c'est-à-dire qu'il n'est pas fondé sur de timides états d'âmes, mais sur la passion soudant des types et sur le culte de l'appartenance à une race. Le nationalisme, sous sa forme la plus ardente est la condition primordiale et le but final de l'action ; le socialisme est la sécurité politique pour l'individu, la reconnaissance de son honneur personnel et la protection de la race.

Si cette limitation est indispensable pour empêcher la ville tentaculaire de tuer les populations, il faut néanmoins mettre en garde contre les tendances qui veulent supprimer la ville en soi, pour démembrer l'Allemagne en petites colonies ne dépassant pas douze mille habitants. Les défenseurs de cette séduisante idée omettent de voir que cela ne serait rien d'autre que l'inauguration d'une nouvelle époque de « retour à la nature », d'une nouvelle sortie de l'Histoire, sans aucune chance de succès. Quatre-vingts millions d'hommes ont besoin, pour exister en tant qu'entité spirituelle, de points de ralliement assez grands pour donner à beaucoup de personnalités fortes suffisamment d'espace, mais assez limités pour ne pas sombrer dans le chaos de millions d'hommes serrés les uns contre les autres, et pourtant seuls. La culture ne se forme qu'en ville ; seule la cité peut fournir un foyer de vie nationale consciente, rassembler les énergies existantes, les diriger vers un grand but et rendre possible cette *Weltanschauung* dont l'Allemagne a besoin, plus que tout autre Etat, car elle est ouverte sur de nombreux horizons. Quelques centres de cinq cent mille habitants et beaucoup de cent mille sont donc une nécessité psychique, mais une décentralisation de tous les établissements techniques et économiques est absolument indispensable.

Abstraction faite du refus de la « liberté de domicile » libérale, même la stratégie militaro-politique nous force à démanteler les métropoles. Les guerres futures seront fortement marquées par la puissance de l'aviation. Les grandes villes seront toujours la cible des bombes explosives et du gaz. Plus les usines et les villes seront dispersées, plus le dommage sera négligeable en cas d'attaque aérienne. Aujourd'hui, le destin veut, de nouveau, que le peuple tout entier soit obligé de participer au combat.

Autrefois, un seigneur élevait un mur autour des maisons de sa bourgade et tous les habitants devaient participer à la défense. Le libéralisme développa l'armée de métier, les citoyens abandonnèrent aux soldats le soin de défendre leur vie, tout en vilipendant encore audacieusement le militarisme. Cette pseudo-idylle est terminée : la technique qui, jadis, éleva un mur d'acier autour de tout un Etat, l'a elle même enfoncé et elle a rétabli le très ancien rapport organique entre le peuple et la guerre. Ainsi, notre conception du monde et le destin ordonnent ensemble la destruction de la mégapole et la construction de villes et de voies d'après des points de vue stratégiques. Si autrefois, on construisait sur des hauteurs des châteaux défiant l'adversaire, on doit aujourd'hui enterrer dans des casemates de béton armé, tout ce qui est important. Une ville entière faite de gratte-ciel devient une folie. Cette constatation force, elle aussi, les urbanistes à tirer des conséquences précises.

Ces quelques traits essentiels du nouveau système politique découlent directement de la valeur suprême de notre peuple et de son destin. D'autres mesures corrélatives sont de nature purement technique et sortent, par conséquent, du cadre de ce livre.

Les générations futures trouveront délirant qu'on ait pu considérer l'Etat comme le champ d'une migration désordonnée des peuples ; elles jugeront cela aussi insensé et suicidaire que toutes les autres revendications du libéralisme politique.

Le futur Reich revêtira-t-il l'aspect d'un empire, d'une monarchie ou d'une république ? Nul ne le sait. Nous ne pouvons connaître avec exactitude la forme de l'avenir. Les vieilles couronnes impériales ont roulé dans la poussière ; la république est née d'un mouvement dont les Allemands auront encore honte dans mille ans. Seule l'ancienne conception germanique de la royauté a, semble-t-il, conservé son éclat mythique. Elle

constituait l'épine dorsale organique, à une époque où l'empire romain s'étendait sur toute la terre. Elle fut à la base de la nouvelle fondation du Reich en 1871. La tradition y est encore attachée aujourd'hui. Vingt-trois dynasties sont tombées. Elles ne doivent plus revenir afin que l'Allemagne ne sombre pas à nouveau dans une effroyable guerre civile. Les Lânder doivent fermer leurs diètes et chacun doit développer la vénérable idée d'une royauté héréditaire. Le vieux terme d'« empereur » évoque l'idée d'impérialisme ; on pense simplement au faste et à la puissance. La royauté est plus intime, plus liée au sol. Le simple Bavarois pense à son roi de façon aussi vivante que le fidèle Prussien ; l'empereur par la « grâce de Dieu » était pour le peuple une abstraction. Nous ne supportons plus les pompes d'opérette d'avant *1914.* Mais nous sommes encore davantage dégoûtés par l'indigence de la démocratie caractérisée par l'arrivisme parasitaire. Certes, nous voulons voir dans un roi allemand, un homme comme nous, mais surtout un mythe héroïque incarné. Comme l'étincelant casque à pointe a été remplacé par le casque d'acier terne dans la fureur des batailles, l'avenir montrera la voie à un Etat allemand national-socialiste populaire par la naissance d'un *Ordenstaat*, un Etat d'Ordre, à sa tête. Alors seront réalisées les aspirations de la génération présente qui réclame un Reich en compensation des sacrifices de ces deux millions de héros qui ont donné leur vie pour l'Allemagne.

La volonté de placer l'honneur du peuple et la protection de la race au centre de toute la vie de l'Etat entraîne une conception du monde qui se différencie du chaos du XIXe siècle, comme le jour de la nuit. De l'idéal sans honneur du boutiquier sont issues la sanglante guerre mondiale, les révoltes internationalistes, suivies de la plus vile exploitation des peuples. Le XIXe siècle a donné naissance au bolchevisme, le souffle pestilentiel le plus destructeur que l'esprit oriental ait envoyé sur l'Europe depuis l'Inquisition. Une seule conversion, une seule renaissance, et voici la vision d'un nouvel Etat, nettement dessiné dans ses grandes lignes ; dès aujourd'hui, des millions désirent recréer un type et des lois, liés au sol et portés par l'honneur. La voie est clairement tracée : c'est le devoir de la vie bouillonnante d'y laisser ses empreintes. Maître Eckhart disait : « C'est dans les puits les plus profonds qu'on trouve les eaux les plus hautes ». En 1918, le peuple allemand est tombé dans les plus grandes profondeurs par sa propre faute et a été, durant quinze ans, tourmenté et martyrisé, de la plus indigne manière, par ses ennemis intérieurs et extérieurs. Malgré cela, des forces, parvenues au tréfonds de la vie, ont découvert là lés sources originelles éternelles de la force du peuple allemand, et maintenant prêtes au combat, elles opposent ces expériences et ces connaissances à la détresse de l'époque. Les fautes commises par le XIXe siècle, jouissant de son aisance bourgeoise, de la folie criminelle marxiste et de la plus vaste absence d'idées, le XXe siècle doit les réparer, alors que l'Allemagne, au coeur d'un monde hostile, n'a encore jamais rencontré une telle concentration de forces, face à elle.

C'est pourquoi la nouvelle doctrine de la vie n'est pas un sermon mou et mélancolique, mais un appel rude et rigoureux, car nous savons que l'idéologie humanitaire a essayé de lutter contre le processus naturel de sélection et que la nature se vengera en détruisant un jour, jusqu'au dernier, tous ces essais démocratiques. L'essence du renouveau allemand consiste à se réinsérer dans les éternelles lois naturelles et aristocratiques du sang et à ne pas encourager l'aide au malade, mais par un choix conscient, à porter de nouveau à la pointe, la force volontaire et l'esprit créateur, sans tenir compte de ce qui reste en arrière.

Aujourd'hui, quand nous regardons le passé allemand, en traversant Dinkelsbühl ou Rothenburg, par exemple, nous découvrons un aspect éteint de la culture germanique, une force créatrice et une puissance défensive sans pareilles. Nous savons que la guerre de Trente ans a détruit pour toujours un sentiment de vie ; que les XVII` et XVIIIe siècles sont comme des abîmes profonds et que ce n'est qu'avec l'affermissement de l'Etat prussien qu'une vie toute jeune put recommencer à battre. Au cours des guerres d'indépendance de 1813, nous voyons apparaître l'idée d'une histoire allemande repensée et nous, hommes du présent, nous nous rattachons aux chefs de ces conflits comme aux premiers fondateurs d'une politique et d'une vie nouvelles.

Nous pensons au grand baron von Stein qui ne connaissait qu'une patrie, l'Allemagne, et qui déclarait « Les dynasties, en ce moment de grands bouleversements, me sont totalement indifférentes ; elles ne sont que des instruments. Mon voeu est que l'Allemagne devienne grande et forte pour récupérer son indépendance et sa nationalité et défendre les deux, malgré sa situation entre la France et la Russie. Cela ne peut être fait par la voie des formes anciennes, décadentes et décomposées ». S'opposer aux « extravagances démocratiques et à l'arbitraire des princes » , c'est ainsi que von Stein définissait la ligne de son combat. Nous le faisons aussi en soulignant seulement qu'à la place des fantaisistes démocrates sont venus les criminels marxistes. Et un autre prophète se dresse encore devant nos yeux, attendant sa réhabilitation : Paul de Lagarde. Personne n'a aperçu comme lui les dégâts conduisant à la ruine du second Reich libéral et il nous bouleverse, en disant : « Nos jours sont trop sombres pour ne pas promettre un nouveau soleil. J'attends ce soleil » .

Et aujourd'hui nous nous sentons en sécurité parce que nous suivons des hommes réellement forts des fils de la nation allemande, enthousiastes et vigoureux dans leur volonté inconditionnelle de symboliser la renaissance allemande par ce soleil que les Stein et les Lagarde, et tant d'autres, attendaient, et pour lequel, ils

ont agi isolément. Nous sommes intérieurement forts et fiers comme jamais encore ce ne fut le cas dans un mouvement révolutionnaire européen.

La révolution française de 1789 n'a été qu'une grande flambée, sans pensée créatrice ; c'est pourquoi nous assistons aujourd'hui à sa décomposition. Notre époque de rupture et de changement, où l'on commence à reconnaître les différents caractères du sang, représente la plus grande révolution spirituelle qui soit. Et ces questions du temps présent nous assaillent quotidiennement ; c'est un devoir pour nous tous de nous en occuper, de comprendre les combats spirituels, d'enrôler tous ceux qui sont éveillés dans l'armée de l'Allemagne qui renaît. C'est le devoir et la tâche de chacun de nous emparer sans cesse des nouvelles tâches que la nation nous propose, de les servir respectueusement, et cette vie est, en vérité, la félicité éternelle.

IV Le droit nordico-germanique

Une des causes les plus profondes de notre division sociale est la falsification de la conception nordique du Droit, reposant sur l'honneur, sous l'influence judéo-romaine. La pensée romaine, expression du pur capitalisme privé, dans la main de l'idole « Etat », qu'elle fût personnifiée par la monarchie ou par la république, « sanctifia » le pillage pratiqué par le petit nombre d'hommes qui avaient le mieux réussi à passer au travers d'un filet de paragraphes purement formels. On entretint nécessairement ainsi le désordre intellectuel, et le « Droit » les protégeait. Une sourde protestation de millions d'opprimés fut faussée par le marxisme, et pourtant, elle était amplement justifiée en réaction à l'insulte faite à toutes les notions germaniques du Droit, dont l'Etat et l'église catholique étaient responsables. En possession de tout le pouvoir, l'Etat promulgua de prétendues lois sociales, pas au nom de l'honneur du peuple, de la justice et du devoir, mais en tant que don du ciel, provenant, en quelque sorte, des célèbres principes de l'amour et de la grâce chrétiens, de la pitié et de la miséricorde. Cela n'était ni bon, ni juste, comme beaucoup voudraient nous le faire croire en regardant l'avant-guerre avec un oeil extasié ; c'était bien plus la continuation de l'outrage fait à notre peuple, ter qu'it avait été institué par le libéralisme dans toutes ses variantes.

Ce que des monarques libéraux avaient commencé, fut achevé par le marxisme sous toutes ses nuances, parce qu'en dépit de ses prétendus combats contre la démocratie capitaliste, ils provenaient de la même conception du monde, adoratrice de la matière. Jamais encore le « Droit » sans honneur n'a régné autant que lorsque l'argent en soi est devenu un monarque absolu. Le Droit, en dépit de ses attaches métaphysiques, est né partout de la légitime défense ; en premier lieu, comme simple combat de survie pour défendre la liberté extérieure, ensuite pour servir certaines valeurs de caractère. L'attaque contre l'honneur de l'individu devint le point de départ d'une défense personnelle légalement reconnue. Celle-ci fut ensuite étendue à la défense des intérêts et de l'honneur de la tribu. Ce n'est que progressivement qu'apparurent de plus ou moins grandes associations (églises ou Etats) qui remplacèrent la légitime défense au service de la communauté, personnifiée par l'évêque ou le roi, par des tribunaux, dont l'autorité s'imposait à tous. D'après la conception germanique, cette intrusion dans la vie individuelle n'a de justification que si elle représente une protection de l'honneur. La hiérarchie ecclésiastique a repoussé ce très ancien esprit de l'Europe nordique ou ne l'a que partiellement reconnu, à contre coeur ; notre droit en vigueur ne reconnaissait, jusqu'à aujourd'hui, que la « défense des intérêts légitimes » , et il importait peu que ces intérêts soient nobles ou suspects. La protection de l'honneur du peuple devait être la suite naturelle de celle de l'honneur de l'individu, passant par celui de la tribu. Or, précisément la plus effroyable décadence de caractère se manifeste maintenant avec plus de vigueur que jamais, alors que son origine est déjà ancienne : pas une seule des milliers de lois de la législation, soi-disant, « allemande », ne sanctionne une atteinte à l'honneur du peuple! Ainsi le nom et le prestige du peuple allemand pouvaient être souillés en toute impunité. Des juifs berlinois traitaient de prostituée la *Germania* (le symbole de la germanité) et le peuple, de « boche éternel » , de « nation de cadavres fonctionnaires, de bétail votant, de meurtriers.. ». Avant *1933*, aucun procureur de l'Etat ne leva le petit doigt pour les punir de prison ou de réclusion criminelle. Par contre, on agit sans aucun égard avec des hommes qui traitaient ces juifs de canailles, et ils furent condamnés pour insulte. Cet état de choses entraîna tout le reste, le grotesque, la déraison dont notre époque est si riche. Des traîtres notoires ne furent pas envoyés aux travaux forcés, ni même frappés d'une peine de prison, mais d'un simple arrêt d'honneur ; une opinion pacifiste pouvait être présentée ouvertement devant les tribunaux allemands comme une circonstance atténuante, tandis que des hommes couverts de cent blessures, étaient condamnés à mort ou à la détention perpétuelle pour avoir, en tant que membres de la sainte Vehme, liquidé des espions appointés au cours de combats extrêmement durs. Le parasite du peuple était donc couvert d'honneur, alors qu'on essayait de ravir celui-ci au combattant. C'est à de tels résultats effroyables que peut parvenir une « justice » sans âme, parce qu'elle manque de tout critère, en ce qui concerne l'intérêt et l'honneur du peuple. Une conception germanique du droit doit accorder à tout citoyen, l'autorisation de représenter l'honneur de la nation, en paroles et en actes, ou en intervenant personnellement, quand les circonstances ne permettent pas l'action d'un tribunal. Accorder aux traîtres, les circonstances atténuantes d'une opinion pacifiste, c'est déclarer que le lâche a les mêmes droits que le brave. II faut donc formuler, avec vigueur, l'exigence suivante

« Tout Allemand, et non-Allemand, vivant en Allemagne et qui se rendra coupable en parole, en écrit ou en action d'une atteinte contre le peuple allemand, sera puni suivant la gravité du cas par la prison, la réclusion ou la mort ».

« Un Allemand qui commet, en dehors des frontières du Reich, le délit mentionné, sera, au cas où il ne se présenterait pas devant le tribunal allemand, déclaré désho noré. Il perdra tous ses droits de citoyen, le territoire national lui sera interdit pour toujours et il sera banni. Ses biens seront confisqués au bénéfice de l'Etat ».

Le maniement d'une pensée juridique comporte peut-être la plus puissante force civilisatrice, mais aussi son équivalente destructrice de type. Si des conceptions de nature philosophique ou religieuse sont souvent éloi-gnées de la vie, en revanche, l'existence quotidienne appelle l'action régulatrice constante de la loi. Non seule-ment l'attitude civique, mais aussi la pensée, sont déterminées, formées ou détruites par la valeur suprême d'un peuple, d'un Etat ou d'une autre autorité juridique. L'honneur et la fidélité étaient la base du droit nordico-germanique qui a toujours formé le peuple et l'Etat, même hors d'Allemagne. Le droit romain visant unique-ment le côté personnel renforçait le caractère des époques capitalistes. La pensée juive, incarnée par le Talmud et le *Schulchan-Aruch,* n'avait aucune notion de l'honneur. Elle constitua toujours un facteur désagrégateur, là où le juif put devenir le « représentant du droit » . Le seul fait qu'opère un nombre aussi incroyable de juifs parmi nos juristes, et qu'en outre, ils réussissent dans le droit contemporain, prouve déjà à tout penseur perspicace qu'on nous a volé le droit allemand.

2.

J'ai déjà évoqué l'honneur chevaleresque. Au travers de tous les actes juridiques des Germains au cours des âges, il nous apparaît comme le mythe éternel de l'âme de la race nordique. La puissance de sacrifice de sa vie au service de l'honneur est l'essence du Nordique selon les sagas islandaises. On sacrifia tous les autres biens pour protéger celui-là. Chacun s'y employa d'abord isolément, puis ce fut le juge d'une communauté fondée sur l'honneur. « Il vaut mieux défendre la liberté par les armes que la souiller par le versement d'un tribut », rapporte Paul Diacre sur la question des rois lombards. Le vénérable Sachsenspiegel, l'ancien code de droit saxon, déclare : « On ne doit pas tenir pour bien celui qui serait sans honneur, et on a raison de tenir pour mort, le corps sans honneur ». D'après la tradition germanique, seul celui dont l'honneur était irréprochable, avait le « droit pour lui » ; après 1918, le Droit changea de main pour passer dans celles de celui qui avait le plus d'argent, même s'il s'agissait de la plus vile canaille. « D'autres qui confondent le bien et l'honneur » furent déclarés inaptes au service municipal par la justice de la ville de Saint Pôlten. « Les corporations doivent être aussi pures que si elles étaient choisies par une colombe » déclaraient, jadis, les artisans allemands. « Ainsi tout honneur vient de la fidélité » , affirme le *Sachsenspiegel.* Schiller, en évoquant la nation indigne, qui ne place pas l'honneur au-dessus de tout, exprime cette même âme qui a façonné notre vie depuis des milliers d'années ; puis, elle fut étouffée par un droit étranger allié à une religion non nordique, non transformée et par la pensée politique romaine.

Les juristes de l'empire, éloignés du peuple, greffèrent sur les racines germaniques un droit étranger et des idées ignobles niant l'honneur ; ils agissaient comme de simples huissiers des puissances régnantes ecclésiastiques et romaines. Déjà Geyler de Kaiserberg se plaint des « bavards » qui « par leurs racontars sont si nuisibles au bien commun et ne prêtent d'attention qu'à leurs propres affaires ». En l'an *1513* parut un poème *Die Welschgat*tung (« L'espèce étrangère »), qui faisait remonter consciemment au droit romain, la perte de la liberté allemande. Ulrich von Hutten de son côté montre, dans *Die Raüber (*« les brigands »), que la Basse Saxe parvenait à avoir un droit indépendant des nouveaux juristes. L'Allemagne se serait mieux portée si le droit avait eu recours aux armes et non aux livres. Ainsi la première, et jusqu'à présent, unique révolution sociale allemande était totalement justifiée dans son essence : il s'agit du soulèvement des paysans au début du XVIe siècle contre la servitude romaine sous ses trois formes : église, Etat, violation du Droit. Aujourd'hui, au début du XXe siècle, la révolution de l'âme et de l'esprit se poursuit. Jusqu'à la victoire finale.

La falsification de l'ancien droit germanique, tendant à légitimer les tyrans ecclésiastiques et laïcs, fut la cause des violences sociales du XVe siècle. On renvoyait chez eux avec mépris, les paysans qui invoquaient leurs an-ciens droits. Même la « Bundschuh », la ligue des paysans révoltés, en affirmant que cet asservissement « n'était pas conforme à la parole de Dieu » , ne provoqua de réactions, ni de la part des prélats romains, ni de la part des juristes ecclésiastiques auprès des princes. Ainsi dès *1432,* les paysans commencèrent à se soulever contre les hobereaux et les évêques, mais aussi contre les usuriers juifs qui s'enfuirent dans les villes se mettre

sous la protection de la crosse épiscopale. En *1462*, l'archevêque de Salzbourg annonça d'énormes impôts et lorsque le peuple torturé se dressa contre lui, le duc Louis de Bavière accourut à son aide pour écraser les paysans. En *1476*, apparut le premier « socialiste » (Johann Behm) qui réclamait l'expropriation des princes et des prélats. Behm voulut partir de Niklashausen à la tête d'une importante armée, mais il fut arrêté, enlevé et brûlé à Wurzburg. Il est intéressant de noter que le mouvement mystique des Begards que Maître Eckhart avait jadis approché, a suivi une voie parallèle à ces luttes sociales. Les couches asservies de notre peuple se dressèrent partout contre les formes de pensées ennemies, l'atrophie religieuse et la vile violation du droit. La « Bundschuh » et le « pauvre Konrad » , autre fédération de paysans, parcoururent les terres allemandes, parfois conduits par les meilleurs chevaliers (Florian Geyer...). Mais la violence du courant, longtemps contenue, n'était plus maîtrisable. Incendiant et pillant, les hordes sauvages renversèrent tout ce qui se trouvait sur leur passage. Luther, pour maintenir sa réforme à l'écart des combats sociaux, se rangea au côté des princes, enlevant du même coup au mouvement paysan la force du Bien. Ainsi, la révolte des paysans allemands, dérivant sans vrai meneur, fut écrasée. Les aspirations les plus morales lui donnaient ses limites et la motivaient ; les revendications de ses douze propositions ressemblaient beaucoup aux aspirations que le programme actuel de renaissance se voit à nouveau obligé de mettre en avant. Les doléances furent aussi peu écoutées des dirigeants de l'église et de l'Etat, qu'au XIXe siècle alors qu'une infâme économie mondiale asservissait encore des millions d'êtres « conformément au droit ».

Autrefois, l'esprit coopératif avait plus de puissance que la pensée romaine étatique. Au début du Moyenâge, la chevalerie était à la tête de cette force constructrice de société. Ce système féodal, dont elle était la substance, représentait, exprimé dans notre langage, le premier syndicat allemand. Celui-ci soutenait l'empire, et non l'église romaine comme voudrait nous le faire croire une « Histoire » falsifiée. Puis succédèrent au « syndicat des chevaliers », l'association des villes, les guildes, les associations villageoises et judiciaires, les associations des marchés... La vie juridique allemande était alors énergique et l'entrée en vigueur au treizième siècle du droit ecclésiastique, le *Corpus juris canonici*, peut être interprétée comme le premier signe d'encroûtement de notre vie. Il fut dérisoirement renouvelé pendant la première guerre mondiale, en 1917, mais déclaré immuable au fond. En conséquence, aucune coutume ne peut modifier ce soi-disant droit divin, dans aucune circonstance. A côté du droit « divin » intangible, il existe un droit inférieur modulable. Celui-ci aussi est légalisé et adapté par l'église romaine. Le peuple n'y participe pas. « Le peuple prie, sert, fait pénitence » . Le droit « divin » est l'affaire du pouvoir absolu du pape, de la puissance sacrée des évêques, des sacrements... De manière évidente, Rome est, ici aussi, omni-présente et sort en aspirant jusqu'à la dernière goutte de nectar, tout ce qui est possible de tirer du mythe de la « représentation de Dieu ».
Si l'on considère la fécondité et la vitalité de l'ancien droit germanique autrefois, on apprécie mieux l'ampleur funeste de cet étranglement des forces créatrices du droit dans le peuple allemand.

En *643*, apparut le droit lombard du roi Rotharis qui engendra un grand nombre de florissantes écoles juridiques à partir de Pavie. Les constitutions des associations de villes lombardes et allemandes remontent à cette réforme. Lors de leurs migrations, les Francs, les Alamans, etc., apportèrent leurs conceptions juridiques raciales qui supplantèrent le droit romain. Le tarissement ultérieur du sang franc et bavarois favorisa de nouveau le droit romain. La révolution française écrasa les éléments et les conceptions juridiques germaniques. Depuis, la France est sous influence juive et romaine. Le droit saxon engendra l'Angleterre. Le droit viking établit les fondements de l'ancien Etat russe. Le droit germanique organisa la vie et les moeurs, dans les colonies orientales, de l'ordre chevaleresque et ultérieurement de la Hanse. La constitution municipale allemande modela la vie communale, jusqu'en Ukraine. Le droit de Lubeck dominait et cultivait Revel, Riga, Novgorod. Le droit de Magdebourg établit les fondements de l'Etat polonais ; il fut 1'élément qui continua d'agir pour construire un tvpe, alors même que cet Etat était désagrégé par la contre Réforme et allait vers sa ruine.

3.

Depuis des siècles, on discute pour savoir si on doit placer le droit au-dessus de la politique, ou vice versa, c'est à dire qui doit dominer : la morale ou le pouvoir ?... Aussi longtemps qu'il y eut des générations énergiques, le gouvernement l'a toujours emporté sur les principes abstraits. Mais, chaque fois qu'une bande de repus et d'esthètes prenait la place des créateurs, leurs chevaux
de bataille devenaient le « droit des peuples » et les « principes moraux », ce qui ne dissimulait, en général, qu'une grande lâcheté. Même lorsque cela n'a pas été le cas (Kant), la question des rapports entre Droit et Politique a été mal posée. Jusqu'à présent, on a considéré les deux notions comme deux éléments presque absolus, existants en soi, à propos desquels chacun, selon son caractère et son tempérament, ne faisait que donner son avis sur la relation souhaitable entre l'un et l'autre. On avait oublié qu'ils ne sont pas, en réalité, des entités absolues, mais seulement des créations d'une certaine espèce d'hommes. Du point de vue racial, on

peut dire que les deux termes sont subordonnés à un principe qui doit les diriger, aussi bien en politique intérieure qu'extérieure, et incorporer chacune selon son utilité pratique au service d'un idéal édificateur de vie.

Un ancien précepte du droit hindou, provenant de l'antiquité nordique, dit : « Droit et injustice ne vont pas çà et là en disant : voilà ce que nous sommes. Le droit est ce qui est juste pour les Aryens ». On rappelle par là la sagesse originelle, aujourd'hui oubliée, qui considère que le droit n'est pas plus un schéma détaché du sang que la religion ou l'art, mais qu'il est pour toujours lié à un certain sang, avec lequel il apparaît ou disparaît. Si politique, dans le meilleur sens du mot, signifie sécurité matérielle pour fortifier un peuple, alors le « droit » ne lui sera jamais opposé, si lui-même est compris comme « notre droit » , élément utile et non dominant à l'intérieur de l'ensemble de cette âme du peuple. Nos humanistes du droit regardent Rome comme nos humanistes de l'art considèrent l'Hellade, c'est-à-dire comme l'unique modèle, et non comme quelque chose de vivant qui s'est développé. Eux aussi ont négligé de voir que le droit romain est un produit du peuple romain et ne pouvait être imité, par nous parce qu'il est fondé sur une autre valeur suprême que la nôtre. L'organisation sociale et militaire de Rome donna le jour, en contrepartie, à une constitution juridique purement individualiste. Le *Pater* familias, disposant de la vie et de la mort des membres de la famille, est le symbole de l'application romaine de la notion de propriété poussée à l'extrême. Dans la conception romaine du droit, il y a, en même temps, la sanctification du capitalisme individualiste. L'homo *eco*nomicus devient valeur suprême ; il peut défendre ses « intérêts légitimes » par presque tous les moyens, sans qu'on demande si par la création de ce moi économique, l'honneur du peuple a subi un dommage.

Certes, l'ancien droit romain, dont les limites n'avaient pas été fixées par la constitution, ne doit pas être rendu responsable des abus ultérieurs (qui du reste avaient quelques traits lombards) dont l'Etat et l'église romains nous gratifièrent, pour réaliser « légalement » l'asservissement des peuples libres. Comme on a adopté le principe du droit privé capitaliste, sans pouvoir recréer réellement l'ancienne vie romaine, il a été ainsi isolé du contexte politique qui le soutenait ; il a reçu, une autre fonction, pire, la fonction est devenue un critère absolu. De la contrepartie d'un type de vie, rigide par ailleurs, un laisser-aller subjectif est devenu loi. Jusqu'à aujourd'hui, ce fait fut voilé par des formalités. « Jamais les hommes n'auraient augmenté le patrimoine de l'humanité par la pensée d'un droit autonome, de même valeur que l'Etat, s'ils n'avaient pas, avec une vigoureuse partialité, aperçu l'opposition du *jus singolum* (le droit de l'individu) et du jus populi (le droit du peuple). Ici la souveraineté de la puissance étatique, une et indivisible, là, la souveraineté de l'individu : voilà les puissants leviers de l'histoire du droit romain » (13). C'est ainsi qu' O. Gierke caractérise habilement la forme romaine de polarité de la vie. Les mille paragraphes du code sont interprétés par la société individualiste moderne comme autant de pierres à contourner. C'est naturel : car, puisque l'individualisme économique effréné pense et applique le « droit », sans référence à la race et au peuple, et puisque, par conséquent, l'honneur du peuple n'est pas le centre déterminant ; les voies vers un but économique ne sont envisagées que d'un point de vue formel et juridique et non du point de vue, nordico-germanique, du sens de l'honneur.

Beaucoup de personnes effrayées par ces aspects devenus évidents aujourd'hui, essaient de se sauver en faisant appel à « l'indépendance du droit » vis-à-vis des forces de parti, d'argent et autres. Mais en faisant cela, ils négligent de voir que c'est à cette prétendue liberté, c'est-à-dire à ce défaut de relation avec un centre, qu'est précisément due la présente situation : l'absence de Droit. Et, comme je l'ai exposé précédemment, c'est surtout parce que la politique est comprise comme l'exercice de l'autorité de l'Etat, purement formelle, et non comme une activité au service du peuple et de sa valeur suprême.

« Le » droit et « l »'Etat nous écrasaient comme « la » religion, « l »'art et « la » science. Leur creuse expression de puissance a éveillé des forces révolutionnaires et, d'abord, la force des opprimés sociaux désespérés. Mais aujourd'hui enfin, c'est la révolution des âmes de race nordico-germanique dépouillées de leur valeur suprême.

Ce fait essentiel est, bien entendu, camouflé par les caricatures du Droit, comme le montre par exemple le code civil allemand (dans lequel quelques rares traits de l'ancienne conscience germanique du droit apparaissent quand même).

Si nous relions la conclusion que nous tirons de ces constatations à nos propos du début, il en résulte (tout d'abord au point de vue de la politique intérieure) que droit et politique ne représentent que deux expressions différentes de la même volonté au service de notre valeur suprême raciale. Par sa sentence, le premier devoir du juge est de protéger l'honneur du peuple contre toute attaque et la politique doit exécuter un tel verdict. A l'inverse, la politique, en tant que pouvoir législatif et exécutif, a le devoir de ne promulguer que des lois qui puissent servir la valeur suprême de notre peuple du point de vue social, religieux et moral. Le juge a voix consultative sur ce point.

L'idole du XIXe siècle était l'économie, le profit. Toutes les lois s'ordonnèrent à partir de ce principe ; toute propriété devint marchandise, tout art, bien commercial. La religion, dans les colonies et les missions, chez les « païens », se faisaient complices des marchands d'opium, trafiquants de diamants ou propriétaires de plantations. Le nationalisme combattait, vainement, la disparition de nos coutumes raciales. II était trop faible

parce qu'il n'était pas une conception mythique globale, mais seulement, une valeur parmi d'autres. Il n'était pas davantage, et de loin, la valeur suprême, mais souvent un moyen commode d'exploitation. Ainsi le droit se prostitua à l'économie, c'est-à-dire à la recherche du profit, de l'argent, qui déterminait aussi la politique. La démocratie, soi-disant « allemande », de novembre 1918 représentait le triomphe de la plus sordide pensée mercantile que le monde ait jamais vue. Et quand aujourd'hui nous promulguons une loi nouvelle, c'est perçu comme une attaque consciente contre la nature de toutes les démocraties modernes et de leurs émanations bolcheviques ; c'est le remplacement de l'ignoble notion de négoce par l'idée de l'honneur et par la souveraineté absolue du peuple sur tout internationalisme. Tout ce qui, aujourd'hui encore, lutte pour le pouvoir : religion, politique, droit, art, éducation, sociologie, etc., doit servir cette pensée avec le même zèle.

De la volonté de protéger l'honneur du peuple découle la conclusion la plus importante : la mise en oeuvre sans réserve de la protection du peuple et de la race.

Cette caractérisation de la valeur suprême psychique coïncide entièrement avec l'essentiel des différentcs oetinitions de la conception germanique du Droit. Qu'on affirme comme Gierke : « Nous ne pouvons rompre avec la grande pensée germanique de l'unité du droit sans renoncer à notre avenir » (14) ; qu'on veuille avec M. Bott-Bodenhausen, mettre à la place de la notion d'être, celle d'effet, ou à celle de corporation, la fonction, la dynamique (15) ; tout cela revient à mettre les liens intérieurs entre droit et devoir au-dessus de la cause, de la marchandise, de l'argent. Contrairement à une méthode rationnelle de séparation, d'isolement, cette manière d'envisager le droit est une activité morale de la volonté. Ce n'est pas un droit absolu sur une chose, un titre que concède l'Allemand au propriétaire (malgré le code civil allemand, parag. 903), mais seulement celui qui concerne l'effet produit par la manière dont on se sert de sa propriété. L'appartenance à un ensemble organisé, le devoir, les relations vivantes, tout cela caractérise la conception allemande du droit et prend sa source dans une volonté centrale dont nous appelons le maintien en état de pureté, la protection de l'honneur.

Aucun peuple d'Europe n'est racialement homogène ; l'Allemagne pas plus qu'un autre. D'après les plus récentes recherches, nous admettons cinq races, qui présentent des types visiblement différents. Mais il est indiscutable que c'est principalement la race nordique qui a créé, en Europe, une véritable culture. C'est de son sang que sont sortis les grands héros, les artistes, les fondateurs d'Etat ; ils ont bâti les solides châteaux-forts et les cathédrales sacrées ; c'est le sang nordique qui a engendré le texte et la musique des plus grandes oeuvres musicales que nous vénérons. Avant tout autre, ce précieux sang organisa aussi la vie allemande. Même les milieux où il n'est présent, à l'état pur, que dans une très faible proportion lui doivent l'essentiel. L'Allemand est nordique et il a influencé les races dinariques de l'ouest et baltiques de l'est en créant leur type et leur culture. Même un caractère essentiellement dinarique a souvent été formé intérieurement selon les normes nordiques. Insister sur la race nordique ne signifie aucunement semer la « haine raciale » en Allemagne, mais au contraire reconnaître un puissant lien de sang à l'intérieur de notre peuple. Sans ce ciment que notre histoire a formé, jamais l'Allemagne ne serait devenue un empire, jamais la poésie germanique n'aurait vu le jour, jamais l'idée de l'honneur n'aurait dominé et ennobli le droit et la vie. Le jour où le sang nordique tarira complètement, l'Allemagne tombera en décadence et sombrera dans le chaos. Les nombreuses forces travaillant consciemment dans ce sens ont déjà été dénoncées. Elles reposent, en premier lieu, sur une sous-couche alpine qui, sans valeur propre malgré la germanisation, est restée pour l'essentiel superstitieuse et servile. Alors que le lien formel représenté par l'ancienne idée d'empire était tombé, ce sang se mélangea à d'autres phénomènes bâtards pour se mettre au service d'une croyance magique ou du chaos démocratique, qui trouve ses prophètes dans la juiverie parasitaire, mais fortement instinctive.

Si une renaissance allemande veut adapter à la vie, les valeurs de notre âme, elle doit aussi maintenir et renforcer les conditions physiques préalables de ces valeurs. La protection, la culture et l'hygiène de la race sont donc les exigences indispensables d'un temps nouveau. Mais la culture de la race signifie, avant tout, dans l'esprit de nos plus profondes recherches, la protection des éléments constitutifs raciaux nordiques de notre peuple. Un Etat allemand a, pour premier devoir, la promulgation de lois correspondant à cette exigence fondamentale.

Et une fois de plus, le Vatican s'est avéré l'ennemi le plus acharné de la culture de l'homme de valeur pour protéger, conserver et reproduire celui qui en a le moins. A l'encontre de sérieux eugénistes, pourtant catholiques, le pape Pie XI déclara, au début de 1931, dans son encyclique « sur le mariage chrétien », « qu'il n'était pas juste de porter atteinte à l'intégrité du corps des êtres qui étaient aptes à contracter mariage », même s'ils ne donneraient probablement vie qu'à une descendance de valeur inférieure. Car l'individu a le droit, dit-il, de disposer de ses membres et doit pouvoir les utiliser conformément « à leur but naturel » . C'est la raison qui le dit, continue-t-il, aussi bien que « la morale chrétienne » et l'autorité civile n'a jamais le droit, finit-il, d'affirmer le contraire. Vouloir sans complexe laisser naître par « charité chrétienne » , des idiots, des enfants de syphilitiques, d'alcooliques, de déments est sans aucun doute un sommet de la pensée contre nature et contre le peuple. Impossible, répondent peut-être beaucoup de personnes, pourtant, cela n'est rien d'autre que l'inévitable émanation de ce système racial chaotique par lequel le dogmatisme judéo-africain s'est manifesté. Donc tout Européen qui souhaite voir son peuple physiquement et moralement sain et qui est d'avis que les

idiots et les malades incurables ne doivent pas infecter sa nation, est anti-catholique selon les termes de la doctrine romaine et ennemi de la « morale chrétienne » . II devra déterminer s'il est l'antéchrist ou si le fondateur du christianisme a réellement pu élever au rang de dogme, la reproduction libre des sous-hommes de toutes espèces, comme son « représentant » le soutient si audacieusement. Ainsi, celui qui veut une Allemagne saine et spirituellement forte, doit repousser ardemment cette encyclique papale portant sur la reproduction de la sous-humanité et, avec elle, le fondement de la pensée romaine contre nature et hostile à une vie authentique.

L'immigration en Allemagne fut d'abord examinée en fonction des confessions, puis manipulée selon « l'humanité » juive. Il faut maintenant l'envisager selon le point de vue de l'hygiène et de la race nordique. Rien n'empêchera, par exemple, la naturalisation d'un Scandinave, mais on devra dresser un barrage insurmontable à l'admission d'un élément mulâtre venant du sud ou de l'est. Il faut interdire le séjour permanent aux hommes qui sont atteints d'une maladie dangereuse pour la génération future, éventuellement les stériliser par intervention chirurgicale. II doit en être de même pour les criminels récidivistes. Les mariages entre Allemands et juifs sont à interdire aussi longtemps que des juifs seront encore susceptibles de vivre sur le sol allemand. (il va de soi que les juifs perdront les droits de citoyenneté et seront soumis à une législation particulière). Les relations sexuelles, le viol, etc., entre Allemands et juifs sont à punir selon la gravité du cas par la saisie des biens, le bannissement, la prison ou la mort. Le droit à la citoyenneté ne doit pas être un don inné, mais doit au contraire s'acquérir par le travail. Seuls l'accomplissement du devoir et le service pour l'honneur du peuple donnent ce droit ; cette concession doit s'accomplir aussi solennellement que la confirmation d'aujourd'hui. Car le sacrifice pour une valeur est le seul signe véritable prouvant que l'on est prêt à combattre pour elle.

Cette dernière mesure mettra, presque automatiquement, au premier plan, ces éléments raciaux qui sont, pour la plupart, organiquement les plus aptes à servir la valeur suprême de notre peuple. Il suffit de regarder défiler quelques compagnies de la Wehrmacht ou de la S.A. pour voir à l'oeuvre ces forces héroïques venues du subconscient. Mais pour les protéger d'une nouvelle trahison, il faudra veiller à les garder pures.

Un tribunal viennois a retenu comme circonstances atténuantes le milieu commercial d'un accusé : sa fraude aurait donc été « moins grave » . Pour une fois, on s'était exprimé franchement. L'idée nordique primitive séparant avec rigueur les actes sans honneur des autres délits, a disparu dans la vie juridique démocratique comme dans la politique et l'économie qui toutes ignorent la race. Les derniers survivants continuent, il est vrai, de vivre privés des droits civiques temporairement ou définitivement. Ces ultimes restes qui conservent encore la notion de valeur sont les dernières forces qui forment des types et maintiennent le peuple ; elles étaient pourtant presque consumées. Sous la démocratie, même des ministres vénaux étaient considérés comme des hommes d'honneur, tandis que des hommes qu'ils traitaient de gredins étaient lourdement condamnés ; cela au nom d'un Etat qu'il fallait protéger. Or, on voit tout de suite, ce qu'était cet « Etat ». Un nouveau code allemand rétablira la différence de valeur existant entre l'honorable et l'infâme et aggravera le châtiment d'une conduite sans honneur. C'est la seule façon de faire renaître un type allemand.

4.

Une condamnation pénale n'est pas un moyen d'éducation comme voudraient nous le faire croire les apôtres de l'humanitarisme. Ce n'est pas non plus une vengeance, mais (et il n'est ici question que du châtiment pour des actes infâmes) une façon d'éloigner des types et des pratiques étrangers à la race. C'est pourquoi le châtiment d'un tel délit doit automatiquement entraîner la perte des droits civiques et, dans les cas graves, le bannissement à vie et la saisie des biens. Un homme qui n'attribue pas la valeur suprême à la nationalité et à l'honneur du peuple, renonce au droit d'être protégé par cette communauté. Il va de soi que la trahison du peuple ou du pays ne peuvent entraîner que la prison ou la mort.

L'Allemand a hérité de l'humanitarisme et du libéralisme, une particularité funeste déjà maintes fois mentionnée : la plupart des problèmes ne sont pas traités en rapport avec le sang et le sol, mais de manière purement théorique, comme si les définitions étaient quelque chose « en soi », comme si on pouvait changer le sens d'un mot pour en faire le slogan du plus sauvage combat. Le démocrate Karl Christian Planck est l'exemple-type du philosophe du « Droit » abstrait. Même pendant la guerre franco-allemande, il ne se livrait qu'à une seule recherche : est-ce que l'Allemagne avait le droit de subvenir à ses besoins vitaux. Au terme de longues discussions philosophiques, il parvint à conclure que l'Allemagne devait renoncer au nationalisme, parce que cette doctrine avait un effet provocateur sur les voisins. Mais que la vague nationaliste des Etats voisins puisse faire mûrir en Allemagne aussi, une volonté justifiée de défense, cela ne vint pas à l'esprit de Planck, ni de ses successeurs jusqu'à Schücking et Friedrich Wilhelm Fôrster. Mais, en conséquence pratique de ce schématisme détaché du sang, on a rogné au peuple allemand ses droits vitaux en faveur de la volonté nationale des autres peuples.

A cette politique extérieure correspondait la politique intérieure. En fonction de ce Droit purement abstrait, on accordait aux juifs venant de l'Est des droits qui non seulement n'avaient rien de commun avec les droits

réels du peuple allemand, mais encore y étaient opposés. Et ainsi, nécessairement le système juridique finit par privilégier les juifs au lieu des Allemands.

Comme les pseudo-penseurs démocrates luttaient pour le « Droit » , le social-démocrate convaincu combattait contre le « Capital » . Une fois de plus, une notion sans lien avec le sang, ou plus exactement un simple mot, devint un sujet de discorde pour des millions d'hommes. Et pourtant, il était évident qu'entre Capital et capital, il y avait des différences essentielles flagrantes. Indéniablement, le capital est indispensable à toute entreprise et le seul problème est la détermination de ses détenteurs et des principes au nom desquels il doit être régi, dirigé et contrôlé. Voilà les questions importantes, et les démagogues en vociférant contre le < Capital » ne cherchent consciemment qu'à nous tromper. En effet, ils englobaient dans cette notion du « Capital, ennemi du peuple » , des moyens productifs et des richesses naturelles tandis qu'ils dissimulaient le capital boursier international. Si le social-démocrate allemand sensé avait clairement vu qu'il importait d'attacher à l'Etat et au peuple, par un coup de force, ce capital financier, facile à transférer d'un Etat à un autre, alors tout le combat contre le règne de l'argent, donc le combat contre le capitalisme réellement destructeur, aurait été mené dans la bonne forme. Mais grisé de beaux discours, il courait derrière les démagogues juifs et par la destruction du capital lié au sol, il devint le champion de la finance internationale, destructrice du peuple.

La raison de cette tragique catastrophe est toujours la même : l'Allemand prend trop facilement des idées générales creuses pour des faits et il est prêt à donner son sang pour des chimères.

Dans les milieux nationalistes (völkisch), on n'avait pas encore rencontré jusqu'à aujourd'hui, de telles idées vides, opposées au sang. Plusieurs écrivains raisonnent de la manière suivante : ils expliquent que, désormais, le capital (ou la propriété) règne sur le « travail » et que, par conséquent, dans l'optique d'une justice éternelle, l'effort de tout défenseur du peuple et de tout patriote doit tendre à briser cette domination de la propriété sur le travail pour élever celui-ci sur l'échelle des valeur au-dessus de la première. Dans cette conception irréaliste, l'opposition est tout aussi insoutenable que les recherches philosophiques abstraites sur le droit et le combat social-démocrate contre un capital démonétisé. On doit, encore ici, faire une différence entre « Propriété » et « propriété». DANS LE SENS AUTHENTIQUE, LA PROPRIETE N'EST RIEN D'AUTRE QUE LE PRODUIT DU TRAVAIL. CAR TOUTE OEUVRE VÉRITABLEMENT FÉCONDE, PEU IMPORTE DANS QUEL DOMAINE, N'EST QU'UNE CONSTITUTION DE PROPRIETE (seul le mystérieux génie ne se plie pas à cette règle). La tendance à augmenter le produit du travail au-delà de la simple satisfaction des besoins quotidiens afin de se constituer un patrimoine les dépenses nécessitées par le moment présent, est enfoncée dans l'âme humaine de manière inextirpable. Et de même que par une pulsion inexplicable, l'homme souhaite se prolonger dans ses enfants, il aspire aussi à transmettre une propriété à ses descendants. Si cette impulsion n'avait pas été innée chez l'homme, jamais il n'aurait fait de découvertes, d'inventions ou de créations. Cet instinct de la propriété personnelle s'étend pareillement aux oeuvres d'art et aux travaux scientifiques qui naissent d'un trop plein de puissances créatrices et ne représentent rien d'autre qu'un bien acquis à l'aide de forces de travail et de résultats excédentaires. Donc lutter contre la propriété en tant que telle est, pour le moins, une preuve d'absence de réflexion. Dans la pratique, un combat semblable aboutirait exactement aux mêmes résultats que la lutte social-démocrate contre « le Capital ».

Il y a naturellement une autre propriété qui n'est pas le fruit d'un travail créateur, mais une exploitation de ce travail par la spéculation ou par un service d'information politique mensonger. On peut dégager un critère très pratique pour déterminer l'origine d'une propriété. On ne doit pas combattre la propriété en soi, mais aiguiser la conscience du sens de l'honneur et de la conception du devoir conformément aux valeurs du caractère allemand et favoriser cette attitude par des lois appropriées.

Au sujet du travail, il est bien entendu que toute activité, à condition de s'intégrer dans le cadre de la communauté allemande, est d'une égale honorabilité et, à ce propos, Adolf Hitler a déjà précisé, à plusieurs reprises, que l'unique critère de jugement d'un travailleur est son irremplaçabilité à l'intérieur du peuple entier. Voilà ce qui détermine la valeur de son travail. Il faut donc naturellement considérer qu'il existe une hiérarchie, mais il s'ensuit que le travail en soi ne peut absolument pas être opposé à la propriété en soi. Le contraste joue bien plus dans la comparaison entre deux genres de propriétés, de travaux, d'aptitudes. Nous avons à veiller à ce que le bien acquis par spéculation soit saisi par l'Etat ou bien enlevé par impôt, mais que la propriété, fruit du travail et éternel facteur de culture, soit reconnue intangible. Et, au sujet de la différence entre deux genres de travaux, il faut aussi créer un facteur stimulant : afin de pouvoir juger la valeur d'une activité pour le peuple tout entier, chacun devra s'efforcer de répandre le plus possible les succès du travail de l'individu dans des cercles de plus en plus larges. Ceci apparaît comme la position fondamentale, à partir de laquelle tout Allemand devra, à l'avenir, aborder les problèmes de travail, de propriété, de spéculation et de capitalisme. Partout le sang et la solidarité populaire nous poussent en avant : ce ne sont ni de vains mots, ni des notions creuses.

On peut faire des remarques analogues quand on étudie les luttes économiques dans le cadre de l'ensemble du peuple. Grève et lock-out se conditionnent mutuellement. Si l'un est admis, l'autre doit l'être aussi. Si un industriel peut refuser une embauche, le travailleur doit disposer du droit de priver l'entrepreneur de sa force. Et les deux parties peuvent alors s'organiser, car elles sont ainsi face à face, à égalité, incapables de se départager.

Grève et lock-out, sous leurs formes actuelles, sont tous deux des enfants du libéralisme. La première n'a rien à faire avec le socialisme, le second, rien à voir avec l'économie nationale. Les deux parties procèdent de l'individu, ou plutôt d'une classe et de ses intérêts, sans égard pour la totalité du peuple. Confier l'office du médiateur de jadis à un ministre « socialiste » quelconque était ridicule et démontrait seulement de quelle manière, désespérément vide d'idées, l'appareil d'Etat était manipulé. On allait même jusqu'à craindre d'agir là de manière dictatoriale parce que cela aurait impliqué une responsabilité précise d'un ministre du travail démocrate. Et ainsi l'étendue de notre sujétion vis-à-vis du capital international aurait été démontrée sans aucune possibilité de camouflage, sans aucun moyen de rejeter la faute sur d'autres épaules. Les marxistes de la finance en avaient peur pour des raisons très compréhensibles.

Ainsi la nation allemande laborieuse était victime de trois facteurs : l'industrie, les travailleurs excités et un ministère impuissant de sensibilité social-démocrate.

Les responsables de la grande crise furent nos précédents gouvernements et les partis qui les soutenaient (en un mot, le Reichstag tout entier).

L'entrepreneur, l'usine et le travailleur ne sont pas des individualités en soi, mais les membres d'un tout organique, sans lequel ils ne signifieraient rien. C'est pourquoi la liberté d'action de l'entrepreneur comme celle du travailleur sont nécessairement limitées, dans la mesure où l'intérêt du peuple entier l'exige. Ainsi, on peut parfois interdire des grèves ou des fermetures d'usines. Cependant cela ne peut se produire que si le pouvoir gouvernemental qui intervient, n'est pas lui-même sous la coupe de groupes d'intérêts. Il s'ensuit que le mélange démocratico-parlementaire d'individualisme économique et de politique de partis fut la gangrène de notre existence maudite, jusqu'en *1933.* La question sociale ne peut pas être résolue par la social-démocratie, encore moins par le communisme qui voudrait tout renverser quand il prétend que la société se réduit à un seul de ses éléments : le prolétariat ; et elle peut l'être moins encore par ces capacités économiques « nationales » qui, dès *1917,* faillirent à leur devoir et sont aujourd'hui toujours aussi incapables. « Je ne me suis jamais préoccupé de la question sociale ; il fallait simplement que les cheminées fument » , déclarait Hugo Stinnes à monsieur von Siemens, le *9* novembre *1918.* Aujourd'hui une partie de l'industrie lourde allemande, qui d'en haut a déclenché également un combat de classe, pense encore ainsi.

Du côté de la vie pratique aussi, les vieilles imitations de nationalisme et de socialisme meurent sous nos yeux, dans de violentes souffrances. Toutes deux furent (et sont) accouplées contre nature à la « démocratie économique », empoisonnées par elle et ne peuvent être purifiées que par le nouveau nationalisme et le nouveau socialisme pour être prêtes à forger une nouvelle conception de l'Etat à partir d'une vie raciale et organique.

Cette nouvelle manière de considérer les choses, s'oppose, diamétralement, aussi bien à la pratique bourgeoise libérale qu'à la marxiste. Sa source est l'ancien sentiment allemand du droit, aujourd'hui enseveli. Alors que le droit romain n'apercevait que le côté formel de la propriété, en arrachant celle-ci comme chose en soi de toutes ces relations, la conception germanique du droit ignore totalement ce point de vue et, au contraire, ne connaît et ne reconnaît que des rapports. Ces relations de devoir entre la propriété privée et la communauté donnent au caractère de la possession, le sens de propriété légitime. C'est peut-être là qu'intervient l'empoisonnement le plus dangereux de la pensée socialiste. A côté des trois grands ravages du marxisme, à savoir la doctrine de l'internationalisme (qui détruit la base populaire de toute idée rt de tout sentiment), la lutte de classe (qui en excitant à la révolte une partie contre l'autre, doit détruire la nation, c'est-à-dire l'organisme vivant) et le pacifisme (qui doit achever cette oeuvre de destruction par l'émasculation en politique extérieure), apparaît, l'anéantissement de la notion de propriété, intimement liée à l'idéal germanique de la personnalité. Cette entreprise est, peut-être, le plus profond travail de sape. Le marxisme se saisit naguère du mot lâché par Proudhon : « La propriété, c'est le vol! » et l'interpréta, dans le sens de la lutte contre la propriété privée, en l'adoptant comme slogan de son combat contre le capitalisme. Ce mot, faux en soi (le vol ne peut exister s'il n'y a pas de propriété), a précipité tous les démagogues sous la coupe du marxisme et écarté de lui tous les honnêtes gens. Il advint ce qui devait advenir : SOUS LA DOMINATION MARXISTE, LA PROPRIETE NE FUT PLUS QUALIFIEE DE VOL, MAIS, A L'INVERSE, LES PLUS GRANDS VOLS FURENT RECONNUS COMME PROPRIETES LEGITIMES.

Ce fait souligne lumineusement ce que recouvre la notion de propriété.

Une bourgeoisie dépourvue d'idées reproche au mouvement de renaissance allemande d'être hostile à la propriété, car il prévoit des expropriations au nom d'un Etat nationaliste, en cas de nécessité. Le bourgeois volé par l'inflation se cramponne craintivement à une conception surannée de la propriété et, de cette manière, il se sent davantage lié aux plus grands parasites du peuple que prêt à déclarer que ses vieilles idées devaient subir une réactualisation rigoureuse. Le constat précédent montre

que DANS TOUT LE DÉBAT, IL S'AGIT SEULEMENT DE SAVOIR OU, ENTRE VOL ET PROPRIETE LÉGITIME, COMMENCE A AGIR L'IDÉE DE LEGALITE. Chez un Germain qui relie toujours l'idée de droit à l'idée de conduite honorable et de devoir, la propriété conforme à ce droit n'est pas difficile à établir ; alors que, en vertu de la vieille notion démocratique de la propriété, des hommes qui, à vrai dire, devraient être en prison ou pendus à un gibet, prennent part, dans leurs plus beaux habits, aux conférences économiques internationales comme représentants des démocraties « libres ». La nouvelle conception qui ne peut reconnaître un bien illicite comme propriété, est

devenue, de ce fait, la plus forte protectrice et la gardienne de la véritable notion allemande de propriété, en total accord avec l'esprit du droit des anciens Germains.

Nous apercevons, également ici, un fait caractéristique qui nous ramène à ce qui a été précédemment dit : le socialisme est, non seulement pour nous, l'application résolue de mesures protectrices du peuple (il n'est donc pas seulement un schéma politico-économique ou politico-social), mais tout cela dépend de jugements intérieurs, c'est à dire de la volonté. C'est encore de cette dernière, et de ses valeurs, que l'idée du devoir et celle du droit tirent leur origine. Le sang ne fait qu'un avec cette volonté et ainsi l'affirmation selon laquelle socialisme et nationalisme ne sont pas opposés, mais au fond, une seule et même chose apparaît comme philosophiquement fondée, précisément en fonction de l'origine coinmune des expressions de notre vie : la volonté qui oriente les valeurs de l'existence dans une direction définie.

Si on médite et si on vit de cette manière le combat de notre époque, on apprend à connaître ces conditions préalables qui donnent leur sens, leur couleur et leur unité à tous les problèmes particuliers. Si chaque Allemand examine, du point de vue de la valeur suprême du peuple conditionné par le sang, toutes les questions vitales qui se posent à lui, il se trompera certainement quelquefois ; mais il s'apercevra toujours assez tôt de son erreur et pourra la corriger.

5.

Politiquement et juridiquement, tout notre système économique actuel apparaît pourri et stérile, malgré ses dimensions gigantesques. Depuis 1919, les trusts internationaux célèbrent des triomphes infâmes dans les grandes conférences économiques. Jamais encore, le monde n'avait vu une domination de l'argent plus éhontée sur toutes les autres valeurs que lorsque des millions d'hommes de tous les peuples gisaient sur des champs de bataille ensanglantés : ils avaient été sacrifiés et tombèrent en pensant combattre pour l'honneur, la liberté, la patrie. Cette impudeur de la piraterie boursière internationale qui, après sa victoire, jeta presque tous les masques révélant la fraternité maçonnique derrière tout cela, trahissait avec une précision effrayante, non seulement la décadence démocratique, mais aussi la décomposition de l'ancien nationalisme qui, épée à la main, servait humblement la Bourse. Cette domination de l'argent ne connaissait qu'elle-même pour unique valeur suprême

« l'économie, c'est le destin » déclarait fièrement le héros de la finance internationale, Walter Rathenau. Faire de l'économie pour l'amour de l'économie fut « l'idéal » d'un siècle sans âme. L'honneur manquait à toute la finance du XIXe siècle, qu'elle soit aux mains des nationalistes ou des internationalistes. C'est pourquoi, elle permit aussi à la canaille de dominer l'homme d'honneur. Dans toutes les universités, les professeurs enseignaient les prétendues lois économiques devant lesquelles nous devions nous incliner. Mais ils oubliaient que tout effet légitime a un point de départ et une condition préalable dont dépend nécessairement le cours des choses. Par exemple, la folie de l'or qui nous a été artificiellement instillée a été celle de la valeur monétaire internationale de l'or ; on a dit que cette condition était naturelle et pourtant elle disparaîtra avec la suppression de cette soif d'or comme la folie des sorcières médiévales de l'Inquisition a disparu au siècle des Lumières. Le chaos racial des grandes villes est la conséquence naturelle de la liberté de domicile. La dictature de la Bourse est l'inévitable conséquence du culte de l'économie et du profit en tant que valeur suprême. Elle disparaîtra quand une idée nouvelle portée par des hommes nouveaux sera prise pour base de la vie économique. C'est la notion nordique de l'honneur qui, là aussi, créera un droit véritablement juste. Autrefois, un failli, sans même qu'il soit en faute, perdait son honneur parce qu'à travers sa ruine, il condamnait aussi bien lui-même que d'autres. Dans le monde contemporain, même la banqueroute intentionnelle est une bonne affaire et le fraudeur, un rouage essentiel de la société démocratique. Le droit du futur Reich donnera un coup de balai radical. Il devra faire sien le mot de Lagarde sur les juifs, selon lequel on ne peut éduquer les vers parasites, mais on doit les rendre inoffensifs le plus vite possible. Des millions d'êtres se plaignent aujourd'hui d'une effroyable injustice et aspirent à être sauvés par des augmentations de salaire, des revalorisations, etc.. Ils oublient que l'origine de leur misère est l'érection impudente de notre économie au rang de divinité. Ils comprendront immédiatement comment tout s'est organisé au siècle dernier lorsque la corde et le gibet commenceront d'entreprendre l'indispensable nettoyage. On sera étonné de voir avec quelle rapidité toute l'emprise s'écroulera quand le poing énergique d'un homme d'honneur, fort, saisira au col la canaille de la bourse et de la banque paradant en frac de soie, et la rendra inoffensive par les moyens légaux d'une nouvelle justice. Le droit est uniquement pour nous ce qui sert l'honneur allemand. C'est pourquoi une économie ne pourra être juste qu'en partant aussi de ce point de vue : comme autrefois les nobles corporations, comme aujourd'hui encore les anciennes coutumes hanséatiques.

On peut avoir des opinions différentes sur les mesures techniques à prendre. Elles ne seront pas traitées ici, car des conditions nouvelles nécessiteront des moyens qui ne peuvent aujourd'hui être appréciés correctement. Il est difficile de considérer dans les moindres détails, les lois d'une révolution spirituelle. Il suffit d'en connaître l'origine et le but et de s'efforcer ardemment d'atteindre celui-ci.

Selon notre point de vue, l'économie se range dans le système des forces créatrices de types comme le droit et la politique. Partout un seul but, et toujours un seul. Un Etat allemand de l'avenir aura encore à intégrer au coeur de son système juridique deux mesures importantes qui correspondent au processus organique de sélection naturelle : le bannissement et la proscription. Si un Allemand s'est rendu coupable de graves atteintes à ses devoirs nationaux, c'est-à-dire dépassant une faute personnelle expiable, la communauté du peuple n'a plus de raisons de tolérer plus longtemps en son sein et de nourrir ce membre nuisible ; par la voix de son tribunal, elle prononcera le bannissement temporaire ou définitif. Dans les cas graves de fuite devant le tribunal allemand, le criminel sera déclaré proscrit. Aucun Allemand ne pourra le fréquenter personnellement ou commercialement en un quelconque point du globe. Tous les moyens politiques et économiques seront mis en oeuvre pour l'exécution de cette décision. Jusqu'à quel point la famille du criminel sera atteinte par la mesure? Cette question doit être posée et traitée au cas par cas. L'Etat démocratique favorise une contre-sélection, ennemie du sang, par son indulgence pour les criminels ; il contraint la population active à nourrir un gros pourcentage de criminels et à prendre soin de leur progéniture aussi tarée. La privation des droits civiques, le bannissement et la proscription nettoieraient très vite et sérieusement la vie actuellement infectée ; ils relèveraient toutes les forces créatrices, renforceraient la confiance en soi, première condition d'une énergie nouvelle, même en dehors du domaine politique.

On traite de nos jours la question des enfants naturels avec une écoeurante hypocrisie. Les églises couvrent de honte et de mépris, celles qui sont « tombées » et les excluent de la société, tandis que les ennemis de la nation entrent en lice pour renverser toutes les barrières et réclamer le chaos racial, le collectivisme sexuel et le droit d'avorter. Du point de vue racial, les choses apparaissent dans une toute autre lumière. Certes, il faut protéger la monogamie et il faut absolument la conserver en tant que cellule organique du peuple. Mais le Professeur Wieth-Knudsen a déjà montré très justement que sans polygamie temporaire, jamais les peuples germaniques des siècles passés ne se seraient développés. Cela veut dire que tous les préalables de la culture de l'Europe auraient fait défaut (16). On est donc dispensé de trop critiquer moralement ce fait historique. Par ailleurs en d'autres temps, le nombre des femmes dépassait de loin celui des hommes. Aujourd'hui, c'est à nouveau le cas. Ces millions de femmes doivent-elles traverser l'existence, privées de leurs droits naturels, rester des vieilles filles dont on sourit avec compassion? Une société hypocrite, satisfaite sexuellement, a-t-elle le droit de juger ces femmes avec mépris? Un Reich futur répondra non aux deux questions. On conservera la monogamie, mais on respectera également les mères d'enfants allemands nés en dehors du mariage, et on saura établir socialement et juridiquement l'égalité de l'enfant naturel et de l'enfant légitime. Il est clair que de telles prises de position seront autant combattues par les représentants des églises que par les comités de toutes les associations « sociales » et « morales » qui qualifient sans problème de véritablement « chrétien » un mariage entre un allemand et une mulâtresse, s'ils sont tous les deux catholiques, mais font l'impossible pour empêcher un mariage entre un protestant allemand et une catholique allemande. Ces forces considèrent que la profanation raciale peut être tout à fait morale et chrétienne, mais poussent des cris hypocrites quand les rapports biologiques entre les sexes sont envisagés aussi bien du point de vue personnel et psychique que de celui de la conservation de la race et de la multiplication du peuple par un accroissement de valeur héréditaire. Nous constatons que l'excédent des naissances en Allemagne était encore de *13,4* pour mille habitants en *1874,* de *14,5* en *1904,* mais seulement de *6,4* en *1927.* Comme le taux de mortalité a pu être quelque peu abaissé, il apparaît, finalement, que l'excédent des naissances était en *1874,* de *0,56 %,* en *1927,* de *0,40 %,* chiffre beaucoup trop enchanteur, car on dissimule ainsi la diminution des femmes fécondables. D'après Lenz (l7), l'Allemagne a besoin pour stabiliser le chiffre de sa population à *78* millions de *1.366.000* naissances viables.
Mais en *1927, il* n'y en eut que *1.160.000,* c'est-à-dire « qu'il manquait déjà *15%,* au minimum nécessaire à la conservation du nombre de femmes aptes à enfanter. L'excédent de naissances que l'on constate encore aujourd'hui ne peut donc être durable. Dans quelques décennies, les classes qui se trouvent maintenant dans l'âge moyen ne compteront plus que des vieillards, et alors le taux de mortalité augmentera fortement » . Si l'on ajoute à cela que les peuples de l'est s'accroissent continuellement (la Russie s'accroît chaque année, malgré la misère, de près de *3* millions d'habitants), il ne restera au peuple allemand qu'à se demander simplement s'il est disposé, dans les luttes futures, à vaincre ou à périr. Aussi, en regard des nombreux mariages volontairement sans enfant et de l'important excédent féminin, si des femmes saines non mariées mettent des enfants au monde, c'est un accroissement de forces pour l'ensemble des Allemands. Nous allons au devant des plus grands combats pour notre essence même. Mais si l'on constate ce fait et qu'on en tire les conséquences, on voit tous les moralistes, sexuellement saturés et les présidents des différentes organisations féminines, qui tricotent des mitaines pour les nègres et les Hottentots ou donnent avec zèle de l'argent pour les missions des cafres zoulous, s'emporter contre « l'immoralité » d'un homme qui déclare que le maintien de la substance menacée de mort est ce qu'il y a de plus important et que cela prime tout le reste, car il faut sauvegarder le sang allemand sain. Sans cette condition primordiale, une véritable moralité n'est pas pensable, et le maintien de la liberté de toute la nation non plus. Des critères, qui sont valables en temps de paix, peuvent devenir fatals lors d'un combat décisif et conduire à la ruine. Un Reich allemand de l'avenir devra donc examiner toute la question, d'un point de vue nouveau, et créer des formes de vie correspondantes.

Cette étude sera complétée par le problème du mélange des races. Si une Allemande entre volontairement en relation avec des nègres, des jaunes, des métis, des juifs, elle n'a droit à aucune protection légale et ses enfants légitimes ou illégitimes, à qui, d'emblée, ne sont pas concédés les droits du citoyen allemand, n'en ont pas davantage. Le crime de viol par un étranger de race différente sera puni par le fouet, la prison, la saisie des biens et l'expulsion à vie du territoire allemand.

Une nouvelle noblesse se prépare à partir des hommes qui se sont trouvés spirituellement, politiquement ou militairement, en première ligne dans le combat pour le futur Reich. On constatera alors nécessairement que 80% de ces hommes seront physiquement proches du type nordique, car les valeurs à concrétiser sont de même nature que la valeur suprême de ce sang. Chez les autres, le génotype l'emporte sur l'aspect personnel. Rien ne serait plus superficiel que de vouloir juger la valeur de l'individu en centimètre en mesurant sa boîte crânienne. C'est le courage devant l'épreuve au service de la nation qui doit être considéré en premier lieu, avec naturellement, en parallèle, le développement d'un idéal de beauté racio-nordique.

La nouvelle noblesse sera donc celle du sang et du devoir. Elle se transmettra de père en fils, mais devra s'éteindre si le le fils se rend coupable de fautes portant atteinte à l'honneur. Elle ne devra pas non plus être prolongée à la quatrième génération si la troisième n'accomplit que des performances médiocres. L'ordre de la noblesse allemande devra, en premier lieu, être une noblesse paysanne et une noblesse d'épée, car, dans ces professions, que la santé purement physique est la plus sûrement garantie par le sang ; les conditions d'une postérité saine sont réunies. On devra être plus prudent dans la distribution d'un titre de noblesse à des artistes, des savants, des politiciens dont les grands services méritent néanmoins des honneurs. La vieille démocratie paie en argent et avec rien d'autre que de l'argent. La nouvelle Allemagne saura acquitter avec honneur la dette du peuple envers ses personnalités combattantes. Depuis *1918*, l'ancienne noblesse n'a plus de noble que le nom et n'est sûrement plus une communauté officielle. Le Reich qui vient ne la rétablira pas, mais il rendra au contraire la perpétuation du titre de noblesse dépendant de la conduite personnelle dans le combat pour l'Allemagne. Dans le cas d'un refus d'entérinement, l'ancien nom de noblesse se changera en un nom roturier.

Le titre de noblesse qui a été décerné en raison de la conduite durant la guerre mondiale restera valable sans nouvelle ratification.

Par cette règle, la noblesse ne sera plus une couche sociale horizontale liée à une caste, mais elle traversera verticalement toutes les classes du peuple, poussant toutes les forces saines, vigoureuses, créatrices, vers les plus hautes performances ; non pas dans le sens démocratique, qui rend la voie libre pour celui qui est apte, même s'il effleure les murs du pénitencier, mais pour une oeuvre déterminée d'avance par le sentiment de l'honneur personnel et national.

Ces remarques révèlent les tendances d'un nouveau développement du droit.

Mais il faut encore approfondir : l'idée d'un droit racial est un pendant moral de la connaissance des lois naturelles. Le droit fut ressenti comme quelque chose de sacré. Les dieux, d'abord personnifications des forces de la nature, devinrent, plus tard, les porteurs d'une pensée morale. Un peuple qui ne connaît pas de lois naturelles ne pourra pas non plus saisir le pôle opposé, le droit moral dans son essence, c'est-à-dire une conception du monde qui s'imagine sérieusement que le cosmos fut créé subitement du néant. Il honorera donc un dieu arbitraire, ne reconnaissant aucune contrainte intérieure. La création du monde à partir de rien implique fondamentalement que ce dieu créateur intervient (ou peut intervenir) aussi dans le mécanisme du monde quand cela lui plaît. On rejette par là les lois intérieures de la vie de la nature. C'est la conception du monde des sémites, des juifs et de Rome. La croyance aux miracles du sorcier est en rapport indissoluble avec la proclamation de la déité omnipotente. C'est pourquoi ces systèmes ne connaissent aucune pensée organique du droit, mais seulement la tyrannie de leur « dieu » ou de son représentant, qui veut imposer de l'extérieur son *corpus juris canonici* au monde entier sous forme d'universalisme.

Autrefois, le Nordique qui reconnaissait des lois naturelles éternelles et qui avait, somme toute grâce à cette disposition d'esprit, rendu possible la véritable science cosmique, avait aussi représenté, en Odin, le premier grand symbole de la pensée morale du Droit. Celui-ci était aussi sacré que le serment. Une lignée entière de dieux dût périr parce qu'Odin, lui-même, pécha contre le caractère sacré d'un traité (même si ce fut inconsciemment et trompé par le bâtard Loki). Sous ce rapport aussi, l'idée de l'honneur apparaît comme la règle suprême du Nordique. Toute atteinte ne peut être expiée que dans un drame ; c'est encore une loi naturelle, psychiquement conditionnée, qui est à l'oeuvre et sur laquelle nos érudits passent sans se douter de rien. Notre décadence actuelle répète le mythe de l'Edda qui, vu les événements mondiaux contemporains, atteint une grandeur mystique surhumaine. Lorsque s'effondrèrent l'honneur, le droit, et la volonté de puissance, une race de dieux périt. Un monde s'écroula en *1914* dans un effroyable brasier rouge sang. C'est le devoir de l'avenir de réunir à nouveau ces trois forces sous le signe du premier Etat allemand populaire.

V. Eglise et école du peuple allemand

1.

Aujourd'hui, des millions d'individus attendent ardemment une église populaire allemande. Constater ce fait, c'est requérir la plus grande responsabilité de ceux qui expriment ce voeu. On a parlé suffisamment haut (souvent même fort haut), de l'insuffisance actuelle structurelle et substantielle de nos églises. Ce livre a fait allusion aux racines profondes de ce sentiment d'insatisfaction, avec tout le respect dû à une pensée religieuse (ennoblie néanmoins par la foi, l'existence et le sacrifice de nombreuses générations). Mais la vérité exige de reconnaître que ce désir nouveau ne s'est encore concrétisé nulle part sous la forme d'un acte vivant, d'un symbole vécu. Aucune terre allemande n'a vu naître un génie religieux qui, à côté des types spirituels existants, serait le modèle d'un type nouveau. CE FAIT EST DECISIF CAR IL EMPECHE UN ALLEMAND RESPONSABLE DE DEMANDER A QUELQU'UN D'ABANDONNER UNE EGLISE A LAQUELLE IL ADHERE ENCORE PARCE QU'IL EST CROYANT. On le rendrait peut-être perplexe, moralement déchiré sans pouvoir véritablement remplacer ce qu'il perdrait. Même dans le domaine religieux, le libéralisme a causé d'incroyables ravages, en pensant avoir dépassé la religion, grâce aux théories évolutionnistes et à la science. Ces pygmées intellectuels n'ont pas vu qu'intelligence et raison ne sont qu'un moyen d'ébaucher une image du monde. La religion représente une approche différente, par essence, et l'art une troisième. La science est schématique, la religion volontaire, l'art symbolique. Chaque domaine a ses lois propres, la science ne peut qu'entraîner les églises vers la destruction lorsque celles-ci ont le tort de se risquer dans son domaine, ce qui, assurément, a souvent été le cas et l'est encore fréquemment. Mais jamais une science ne put détrôner une religion authentique, car celle-ci est la manifestation de valeurs organiques volontaires. Si une religion doit être restructurée, ressuscitée ou remplacée, les valeurs les plus profondes doivent être renversées ou s'intégrer dans une nouvelle hiérarchie. La tragédie de l'histoire spirituelle des cent dernières années est l'adoption par les églises de la conception libéralo-matérialiste et la défense de leurs positions en les confrontant à la science, au lieu de rester dans la sphère des valeurs. Et ce qui est plus tragique encore, c'est qu'elles étaient obligées de le faire car, construites de manière purement historique, elles avaient présenté comme élément essentiel de l'ensemble, la réalité historique des récits de l'ancien testament juif et des légendes matérialistes ultérieures. Ainsi le darwinisme eut alors beau jeu et put causer une grande confusion, mais en même temps (cf. le rapport, évoqué au début, entre l'intellectualisme et la magie) ouvrir la voie à toutes les sectes occultes, théosophes, anthroposophes et à une infinité d'autres doctrines ésotériques et de charlatans. L'époque est marquée par un effroyable trouble des esprits dont le dogmatisme et le libéralisme sont également responsables. Même sous le gouvernement des démocrates chrétiens en Autriche, plus de *200.000* personnes ont déserté l'église catholique dans la seule ville de Vienne en moins de dix ans. La découverte de nouvelles valeurs religieuses n'en était pas la cause, mais un travail marxiste, égoïste, nihiliste, dirigé contre des dogmes coercitifs pareillement figés et liés à la matière.

Désormais, des millions d'hommes errent entre les masses du chaos marxiste et les fidèles des églises : ils sont intérieurement totalement brisés, livrés à des doctrines effarantes et à des prophètes avides de gain, mais, aussi, poussés par un violent désir de trouver de nouvelles valeurs et formes. Tous attendent le véritable génie qui nous révélera le mythe et nous éduquera en fonction d'un type. En attendant, cela ne dispense pas un penseur ayant un profond sens du devoir, de faire ce qu'il sait être juste pour préparer un nouveau sentiment de vie luttant déjà et provoquant des tensions spirituelles. Et un jour viendra un grand homme. Il enseignera et vivra ce qu'auparavant des millions pouvaient à peine balbutier. L'introduction de cet ouvrage est très nette. Il ne s'agit pas de dresser des obstacles dans la vie intérieure de ceux qui restent fidèles à Rome. Nous ne nous adressons donc pas à eux. Par contre, ce livre concerne tous ceux qui ont déjà rompu intimement avec Rome, sans avoir trouvé d'autre mythe. Il faut au moins arracher ceux-là au nihilisme décourageant par l'expérience d'un nouveau sentiment d'appartenance *(religare* signifie lier), par une renaissance de valeurs immémoriales, et pourtant éternellement jeunes, volontaires, dont l'élévation au rang de véritables formes religieuses sera la mission d'un génie à venir. Dès aujourd'hui, chacun doit chercher en tâtonnant l'évolution probable de ces valeurs et de ces formes. Je dis bien chacun, individuellement, car les sociétés religieuses sans personnalité géniale se figent et dégénèrent en associations ordinaires, en petites sectes mesquines, plus insupportables que tout le reste. S'occuper de questions religieuses n'est pas le rôle de quelconques groupements sociaux, politiques ou éthiques existants, et à l'inverse, ceux-ci ne peuvent pas non plus être rendus responsables de la croyance personnelle de leurs adhérents.

Le mythe nationaliste, qui s'épanouit à nouveau, produit des forces morales poussant dans diverses directions. Seule de grandes personnalités peuvent choisir une de ces voies ; il est naturellement possible que l'une d'entre elles soit la réunion de nombreux faisceaux de volonté. Pourtant, cette prétention sera réservée à un très grand personnage, sans aucune fêlure dans le caractère et dans l'âme. Ainsi nous attendons encore le poète de la guerre mondiale, le grand dramaturge de notre existence, les grands architectes et sculpteurs. Et nous nous battons pour le Führer du nouveau Reich. Nous ébauchons aussi les grandes lignes d'une future église allemande populaire, dont les fondements essentiels apparaissent déjà clairement aujourd'hui : d'un côté le rejet du charlatanisme matérialiste, qui a montré le lien étroit entre le libéralisme et le dogmatisme de l'église ; de l'autre la culture de toutes les valeurs de l'honneur, de la fierté, de la liberté intérieure, de « l'âme noble » et de la foi dans son indestructibilité.

Toutes les églises chrétiennes (plus exactement pauliniennes) ont fait de la reconnaissance de certaines doctrines surnaturelles, élevées au rang de dogmes, la condition nécessaire de l'appartenance à la communauté. Un simple état d'esprit s'est transformé en une égalité dogmatique rigide ; l'habitude instaura une communauté d'intérêts ou le rejet haineux. La tradition juive est exemplaire sur ce plan : elle demande de proclamer vraies des affirmations métaphysiques, religieuses ou de reconnaître la réalité historique d'évènements légendaires et d'en faire le fondement d'une religion. Elle s'est imposée autrefois par le feu et par l'épée, mais aujourd'hui elle revient (du moins extérieurement), par nécessité, à un point de vue plus tolérant. Mais, à tout moment, elle est prête à entamer de nouveaux combats dogmatiques.

C'est pourquoi un homme d'Etat ou un penseur, véritablement allemand, abordera les questions religieuses ou ecclésiastiques, d'un autre point de vue. Il laissera toute conviction religieuse s'exprimer librement et les doctrines morales de formes diverses prêcher sans contraintes à condition qu'aucune ne fasse obstacle à la défense de l'honneur national, c'est-à-dire, au contraire, qu'elles renforcent les centres spirituels. Dans ce sens, il soutiendra certaines sociétés en fonction de leur attitude vis-à-vis de l'Etat. Ainsi, la question des rapports entre l'Etat, la religion et l'église catholique ne pose plus de problème. Un Etat réellement allemand, en dépit d'une tolérance absolue, pourra accorder aux communautés religieuses existantes, un soutien national politique et pécuniaire dans la mesure où leurs doctrines et leurs activités favorisent et fortifient la vie de l'âme. C'est pourquoi, il devra protéger aussi bien les nouvelles réformes que les anciennes croyances. Et ces revendications se sont déjà annoncées d'une manière extraordinairement tangible.

Ensuite, l'ancien testament hébreux devra être supprimé définitivement. Ainsi s'achèvera la tentative manquée des quinze derniers siècles, cette volonté de faire spirituellement de nous des juifs. Néanmoins, ces derniers nous dominent, tout de même, effroyablement à cause d'elle.

Le combattant (pas le politicien) doit continuer de se battre pour ôter du nouveau testament biblique des récits manifestement rajoutés et superstitieux. A ce propos, un cinquième évangile est indispensable. Il ne pourra naturellement pas être l'oeuvre d'un synode, mais celle d'un homme qui ayant étudié la substance de l'ouvrage, éprouvera le profond désir de le purifier.

Des descriptions de Jésus, on peut extraire des traits très différents. Sa personnalité apparaît souvent douce et compatissante, puis sèche et rude, mais toujours portée par un feu intérieur. C'était l'intérêt de l'église romaine despotique de présenter l'humble soumission comme l'essence du Christ, pour rallier le plus grand nombre de serviteurs éduqués dans cet « idéal » d'humilité et de servitude : la rectification de ce portrait est une autre nécessité du mouvement allemand de rénovation. On découvre aujourd'hui un Jésus conscient de sa qualité de seigneur, dans la meilleure et suprême acception du mot. C'est sa vie qui a une signification pour le Germanique, et non sa mort tourmentée à laquelle il doit son succès auprès des peuples alpins et méditerranéens. L'idéal constructeur qui brille pour nous dans les évangiles, c'est le prodigieux prédicateur et l'homme en colère du temple de Jérusalem, celui qui entraînait et que tous suivaient ; ce n'est ni l'agneau sacrifié, ni le crucifié. Et si cet idéal ne luit pas, cela signifie que les évangiles aussi sont morts.

L'exégèse scientifique a poussé si loin ses travaux que toutes les conditions techniques sont réunies pour un remaniement global de ces textes. L'évangile de Marc contient probablement (même si lui aussi fut retravaillé) le noyau spécifique du message de la filiation divine s'opposant à la doctrine sémite du serviteur d'un dieu unique. L'évangile de Jean délivre la première interprétation géniale, l'expérience de la polarité éternelle du bien et du mal contre la représentation abusive dans l'ancien testament juif d'un Yahwé créant ex nihilo le bien et le mal. De plus, celui-ci affirme en même temps que son monde est « très bon », et pourtant, il devient lui-même l'instigateur de mensonges, de tromperies et de meurtres. Mais, Marc ne parle pas du Jésus « véhicule » du messianisme juif messianique dont Mathieu et Paul Polis ont gratifié pour le malheur de toute la culture européenne. Notons qu'alors que le bavard Pierre disait à Jésus « tu es le messie » (Marc 8, 29), ce dernier menaçait Pierre et interdisait à ses disciples de dire une chose pareille. Les églises pauliniennes sont donc non-chrétiennes pour l'essentiel, mais sont le produit des inclinations judéo-syriennes des apôtres telles que l'auteur hiérosolymitain de l'évangile de Mathieu les a introduites et comme Paul, indépendamment de lui, les a complétées.

Par exemple, il échappe au pharisien Paul une profession de foi typiquement juive : « Quels sont les avantages du juif? A quoi sert la circoncision? Ces intérêts sont considérables. Premièrement, c'est à eux que Dieu a confié ses oracles. Mais si quelques uns n'y croient pas, qu'importe? Est-ce que leur incrédulité supprime la foi en Dieu? Loin de là ! » (Rom. 3)

Puis apparaissent la prétention et l'intolérance caractéristiques des juifs : « car je vous l'assure, mes chers frères, cet évangile que je vous ai prêché, n'est pas d'origine humaine ; je ne l'ai pas reçu, ni appris d'un homme, mais par la révélation de Jésus-Christ. Lorsqu'il plut à Dieu qui m'avait déjà choisi dans le sein de ma mère, et appelé par sa grâce, de manifester son fils en moi pour que je l'annonce apostoliquement parmi les païens, aussitôt sans consulter ma chair ou mon sang, sans me rendre à Jérusalem vers ceux qui furent apôtres avant moi, je partis pour l'Arabie avant de revenir à Damas » (Ga*lates 1)* .

Simultanément, il fit preuve du vil racolage juif
« Car bien que je sois libre vis-à-vis de chacun, je suis volontairement devenu le serviteur de tous, afin d'attirer le plus grand nombre. Avec les juifs, je me suis fait juif afin de les conquérir. Avec ceux qui sont sous la loi, je me suis placé sous la loi moi qui ne le suis pas, afin de les gagner. Avec ceux qui sont sans loi, je suis devenu sans loi (quoi qu'étant sous celle du Christ) afin de rallier ceux qui sont sans loi. J'ai été faible avec les faibles afin de gagner les faibles. Je suis devenu tout pour tous, afin de les sauver » (I *Corinthiens 9).*

Et puis, l'ambition inconsidérée du judaïsme : « Que quelqu'un m'ôte ma gloire... J'aimerais mieux mourir ! » *(1 Corinthiens 9).* Paul a rassemblé, tout à fait consciemment, tous les déchets politiques et intellectuels dans les pays qu'il parcourait, pour déchaîner un soulèvement des sous-valeurs. Le premier chapitre de la *première lettre aux Corinthiens* n'est qu'une louange des « fous de ce monde » et, en même temps, l'affirmation que le dieu de la *Bible* a choisi le « vil et le méprisable » pour ensuite promettre aux chrétiens le droit de rendre justice : « Et si c'est par vous que le monde doit être jugé, seriez-vous indignes de rendre un jugement pour des affaires de moindre importance? Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges? A plus forte raison, les biens de notre vie » (6, *2-3).* Dans *l'épître aux Ephésiens 1,21,* Paul attribue à Jésus la toute puissance, le pouvoir et la souveraineté, non seulement aujourd'hui, mais aussi dans le futur. Il est indiscutable qu'il cherchait un soulèvement mondial, avec l'aide des parias de tous les pays et de tous les peuples, en vue d'une théocratie. Cela dépasse largement ses autres professions de foi. Paul a falsifié la grande figure du Christ : il l'a affublé d'une fausse humilité associée à un penchant affirmé pour la domination mondiale et d'une ferveur « religieuse » typiquement orientale, le transformant en chef de rebelles. Par contre, Jean a génialement interprété Jésus. Mais la tradition juive, qui s'est alliée aux déchets intellectuels du monde hellène pour réorganiser l'église romaine, a considéré qu'un esprit anti-juif, hostile à leur ancien testament, se dégageait de cet auteur et l'a étouffé. L'Europe a vainement tenté de rénover cette influence orientale du christianisme. Le respect qui a entouré la religion chrétienne, jusqu'à aujourd'hui, a condamné à l'échec toutes les tentatives. Pourtant les églises paulino-chrétiennes entretiennent bien une immense falsification, consciente et inconsciente, du simple et joyeux message du « royaume du ciel qui est en nous » , de la filiation divine, du travail au service du Bien et du violent rejet du Mal. Dans l'évangile primitif de Marc, nous trouvons, certes, quelques traits légendaires des possédés. Mais, ils ont pour source des contes populaires, comme les rajouts venus enjoliver les aventures de Frédéric le Grand et de François d'Assise, ce saint de l'église catholique, qui aurait même prêché aux oiseaux., Mais toutes les extravagances qui fourmillent dans diverses parties du sermon sur la montagne, n'ont rien à voir avec le Marc de l'origine : ne pas résister au méchant, tendre la joue gauche lorsque la droite a été frappée, etc., sont des apports féminins. D'autres personnes ont donc fait ces adjonctions falsificatrices. Toute l'existence de Jésus a été une ardente rébellion. Il en mourut. Seuls des êtres humains abâtardis intérieurement ont pu donner de la valeur à une doctrine de lâche. Un Tolstoï, par exemple, s'est justement servi de ce passage sur la montagne comme fondement de sa creuse conception du monde.

2.

La religion de Jésus enseignait, sans aucun doute, l'amour. Avant tout, la religiosité est réellement une excitation psychique qui ne sera jamais très éloignée de l'amour. Personne ne peut mépriser ce sentiment : il fait passer un fluide d'un être à l'autre. Mais un mouvement religieux allemand, souhaitant se développer pour devenir une église du peuple, doit subordonner inconditionnellement l'idéal de l'amour du prochain à l'honneur national ; aucune action d'une église allemande ne doit être encouragée si la consolidation du peuple n'est pas sa fonction première. Il faut toujours s'opposer absolument à ceux qui déclarent que les obligations imposées par les églises passent avant celles de la nation.

En réalité, on ne peut aujourd'hui ni interdire, ni ordonner la suppression d'une telle attitude que l'on inculque depuis des siècles. L'Etat ne peut qu'empêcher les attaques politiques venant de Rome et de ses serviteurs. Lors de sa prise de fonction, le prêtre romain doit prêter un serment qui n'est rien d'autre qu'une incitation à la haine confessionnelle et sociale. Pire, il légitime carrément la trahison lorsque l'Etat ne sert pas les intérêts romains. Le serment de l'évêque catholique est le suivant
< les hérétiques, ceux qui sont séparés du siège apostolique, les révoltés contre Notre Seigneur et ses successeurs, je les poursuivrai et les combattrai de mon mieux » . Un Etat allemand a le devoir d'interdire un tel engagement. Il doit imposer, au contraire, à tous les ecclésiastiques de s'engager à défendre l'honneur de la nation, comme autrefois certains monarques prêtaient serment sur la Constitution. La mission essentielle de l'âme allemande en éveil est précisément de tendre vers la création d'une église populaire allemande au service du mythe de la nation. Un jour, un deuxième Maître Eckart libérera les forces et ainsi cette communauté spirituelle germanique existera, vivra et formera d'autres êtres.

Tous les Etats interdisent à un militaire de faire de la politique. C'est indispensable si on veut empêcher les luttes politiques de ronger l'instrument du pouvoir en le divisant. Pourquoi ne pas dire la même chose des prêtres. Leur domaine est le soin des âmes, aussi il est extrêmement fâcheux que le libéralisme ait donné la possibilité à un chanoine, ou à un pasteur, de devenir parlementaire. L'Etat fasciste a déjà compris cela. Le concordat de 1929 a interdit toute activité politique au clergé et les mouvements scouts catholiques ont été dissous afin de ne pas laisser se développer un Etat dans l'Etat. Puisque le Vatican a accepté cela en Italie, il ne pourra pas s'opposer, en principe, à l'exécution des mêmes mesures ailleurs.

Cette séparation est conforme au discours de Jésus
« Rendez à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César ». Si elle est accomplie, les interventions de l'Etat, dans le domaine religieux, autrement nécessaires, pourront totalement cesser. Jamais un homme d'Etat ne s'ingérera dans une quelconque croyance métaphysique oi, n'organisera de poursuites religieuses. LA LUTTE POUR CES « WELTANSCHAUUNG » ET POUR CES VALEURS OPPOSERA DES HOMMES, DES ORGANISATIONS, DANS LE CADRE DU PEUPLE TOUT ENTIER, SANS FAIRE APPEL AUX FORCES POLITIQUES.
Dans toutes ces études sur la réforme religieuse, il faut distinguer le guide spirituel du chef politique de l'Etat. Le premier donne la direction intérieure d'une nouvelle recherche et combat les anciennes conceptions et organisations qui s'opposent à sa création d'un nouveau corps, d'une nouvelle âme et un nouvel esprit. Il n'a aucun droit de revendiquer la protection politique, juridique ou militaire de l'Etat. Il était incompatible avec une authentique ferveur religieuse que l'église romaine aspire à s'approprier partout « le bras séculier » , avec l'aide d'organisations politiques. Cela lui permit simplement d'acquérir une position de force incroyablement solide. Pourtant les générosités des Etats l'ont souvent rendue dépendante du pouvoir, à tel point qu'un arrêt des subventions pourrait facilement ébranler sérieusement l'énorme appareil de l'organisation catholique. La puissance temporelle a nui considérablement à la vie spirituelle (au regret constant des meilleurs ecclésiastiques) et la même remarque s'applique au protestantisme voulant égaler Rome. La tendance actuelle visant à séparer l'Eglise de l'Etat aura la vie dure. C'est pourquoi une église allemande doit d'emblée refuser de se rendre dépendante de l'Etat. Elle peut seulement demander à être libre pour son recrutement et que les anciennes églises ne portent pas préjudice à ses adeptes. Par ailleurs, en cas d'augmentation visible de ses fidèles, les édifices religieux nécessaires devraient pouvoir lui être attribués. Il faudrait prendre la même mesure pour les autres confessions. Les catholiques et les protestants doivent entretenir eux-mêmes leur église par des cotisations volontaires, sans faire rentrer l'argent de force par menace de saisie ; ce n'est qu'ainsi qu'un juste rapport pourra être établi entre la foi et l'organisation politique. Seule une telle mesure permettra à un homme d'Etat d'être équitable en tous points et de séparer les luttes religieuses individuelles ou collectives du combat politique.

Une église allemande authentiquement populaire ne pourra prêcher des dogmes contraignant chacun de ses membres à « croire » sous peine de perdre la félicité éternelle. Elle englobera aussi bien des paroisses conservant certains beaux rites catholiques (provenant des anciens Nordiques) que celles qui préfèrent les formes luthériennes et même celles qui adoptent une autre forme de l'office chrétien. Mais cette église accordera des droits identiques à ceux qui auront rompu avec le christianisme et se seront retrouvés dans une nouvelle communauté (peut-être sous le signe de la force d'âme d'Eckhart). Les conditions, établies au début, seront applicables à tous les membres.
Il ne s'agit donc pas de défendre des thèses métaphysiques, quelles qu'elles soient, lors de la fondation d'une église nationale allemande. II ne faut pas non plus exiger de tenir pour vrais des récits historiques ou légendaires, mais créer un haut sentiment de valeur, c'est-à-dire choisir tous ceux qui, malgré la variété des convictions religieuses et philosophiques, ont retrouvé la profonde confiance en l'espèce propre et ont acquis de haute lutte une conception héroïque de la vie. C'est précisément cette conversion de l'âme et de l'esprit qui m'apparaît particulièrement révolutionnaire, car elle seule permet de reconnaître l'importance secondaire des dogmes métaphysiques, objets principaux des combats religieux qui ont eu lieu jusqu'à présent. Croire en ceux-ci ou non deviendra l'affaire de l'individu et non de la société. Les débats concernant le rapport entre l'homme et le divin en Jésus, la polémique sur l'amour et la grâce, sur l'immortalité ou la mortalité de l'âme ne sont plus à l'actualité d'une rénovation religieuse germano-allemande. Le critère d'appartenance à la

communauté nouvelle, c'est la reconnaissance des valeurs qui nous ont été révélées par l'art dramatique germanique et mieux encore par la mystique de Maître Eckhart. Cette communauté doit être notre but, même si nous sentons que nous ne !'atteindrons pas de notre vivant ; une seule personnalité, aussi forte soit-elle, ne peut pas toujours parvenir, elle-même, au sommet entrevu lors d'instants héroïques. Mais la conscience collective pourra l'entraîner encore plus haut et attirer les plus faibles à sa suite, les initier au nouveau style religieux de notre avenir, comme autrefois l'armée allemande de 1914 a rendu des millions d'hommes simples capables de sacrifices et d'actes héroïques.

Après l'infâme concile du Vatican, d'honnêtes catholiques, rejetant l'essence d'une dogmatique millénaire, s'efforcèrent de faire renaître une sorte d'ancien catholicisme. Beaucoup de ses partisans ont souffert des pires persécutions parce qu'ils ne voulaient pas laisser piétiner leur honneur. Bismarck n'a pas saisi l'occasion de protéger ces gens sincères et courageux. Le mouvement était trop faible pour lutter seul contre la tradition séculaire. L'attitude de Bismarck s'est soldée par un cruel dénouement. Les anciennes paroisses nordico-catholiques dépérirent, victimes des puissantes paroisses romaines, et de leur technique d'étranglement disposant de l'aide internationale, et en Allemagne, de celle du docile parti Centrum, la « garde de Sa Sainteté ». « Vive l'inquisition ecclésiastique », s'exclama, en *1875,* le jesuite Wenig. « Il ne doit y avoir aucune paix confessionnelle ! » répondit, le 16 mai 1924, le *Schildwacht* après le triomphe de Rome. Ainsi le premier essai véritable pour ressusciter le catholicisme de son sein même échoua. Il est néanmoins certain que des milliers d'excellents Allemands sont, encore aujourd'hui, des prêtres au service de l'église romaine, gardant au plus profond du coeur l'ardent désir de voir le christianisme purifié des superstitions judéo-syriennes. Ils espèrent approfondir la vie religieuse en parvenant à la séparer de l'argent de l'Etat et des appâts politiques de la puissance. Ils savent tous que,les sermons en allemand qu'ils peuvent prononcer devant leurs compatriotes, ont été achetés au prix des fleuves de sang versés par les hérétiques qui ont dû gravir le bûcher sur l'injonction de Rome ou ont été martyrisés à mort dans des cachots. Pouvoir célébrer le service divin totalement purifié au service de fières valeurs, dans la sainte langue maternelle serait leur plus grande joie. Même leur revendication d'un changement de l'âme, de la tête et des membres du clergé, ne permet pas encore de distinguer ces religieux allemands au milieu de la caste qui reste liée à Rome. Mais le temps vient. Et il y aura des martyrs comme toujours. Alors, l'Etat allemand aura le devoir de protéger ces hommes courageux de la persécution et de faire en sorte qu'ils puissent s'intégrer dans l'église du peuple allemand.

Il en sera de même pour ceux qui reconnaissant que le protestantisme a cessé de désapprouver Rome, mais qu'en revanche, il s'emporte aujourd'hui dans un aveuglement de myope, contre la vie renaissante. Des « renégats », jusqu'alors protestants, se sont dressés contre leur église au nom de la religion du second Reich, le libéralisme. Ils ont combattu pour un changement, dans les colonnes du *Berliner Tageblatt.* Cela illustre la faillite morale et religieuse du XIXe siècle, multidimensionnelle. Devant ce signe d'une évidente décadence, une génération plus jeune se réfugie de nouveau, craintivement, dans un rigoureux cléricalisme. Elle s'y sclérose, désespérément en occupant des postes de surintendants généraux. Aujourd'hui, même l'église luthérienne bouge. Naturellement, on sonne la charge contre les nouveaux esprits qui s'éveillent. Les juristes et les pharisiens « luthériens » organisent, par instinct de survie, des congrès mondiaux et Rome, des conciles. Mais cette fois, ils ne sont plus en face du libéralisme et de la décomposition, mais en face d'un mythe plein de vie et de sang, d'un sentiment jeune qui possède un centre autour duquel tout se crée et s'articule. Dans toute l'Allemagne, des cellules de ce réveil existent déjà. Le nouveau Reich allemand devra leur accorder la protection de l'Etat au cours des persécutions à venir.

Jusqu'à présent, les communautés de foi germaniques n'ont pas dépassé le stade théorique. Les essais pratiques n'ont pas été encourageants. Mais quel que soit leur devenir, les recherches de ces sociétés dans le domaine de l'histoire religieuse nordique seront le levain qui fera dresser et fermenter les anciens éléments catholiques et luthériens de l'église allemande. A la place des histoires de souteneurs et de marchands de bétail de l'ancien testament biblique, reviendront les contes et légendes nordiques, d'abord sous la forme de récits oraux, puis comme symboles. Ce n'est pas l'idéal de la haine et du messianisme meurtrier, mais celui de l'honneur et de la liberté qui est inspiré par les récits nordico-germaniques, depuis Odin en passant par les anciennes sagas jusqu'à Eckhart et Walther von der Vogelweide. C'est à une main géniale qu'il sera réservé d'extraire du dépôt spirituel des millénaires les joyaux de l'esprit allemand jusqu'ici misérablement traités et de les assembler. L'influence romaine ou judaïque nous apparaît aujourd'hui plus clairement que jamais conditionnées par le temps. Mais nous entendons battre d'autant plus distinctement, le coeur de nos mythes, d'Eckhart et de Luther. Des élèves plus mûrs verront se dérouler le film des traditions religieuses de l'Iran, de l'Inde et de l'Hellade, en les ressentant à la fois étrangères et proches. DONNER AU DÉSIR DE LAME NORDIQUE LA FORME D'UNE ÉGLISE GERMANIQUE, SOUS LE SIGNE DU MYTHE DU PEUPLE, C'EST LA LA PLUS GRANDE MISSION DE NOTRE SIECLE. Le mythe romain de la représentation du dieu de la *Bible* par le pape a rassemblé des peuples très différents et des orientations divergentes. Le mythe du sang (une fois assimilé) fournira, lui aussi, comme un aimant, un clair ordonnancement, en référence à un centre, à toutes les personnalités et communautés religieuses en dépit de leur diversité, et ainsi une intégration

créatrice de vie dans l'ensemble du peuple. La vie future éclaircira et déterminera les détails de la mise en oeuvre. Nul ne peut les prévoir aujourd'hui.

Ces membres de l'église du peuple, protégés de la persécution par l'État dans la mesure du possible, mais devant compter sur eux-mêmes pour le reste, constitueront alors des points de cristallisation. Les lieux de culte mis à leur disposition selon la grandeur et l'importance des communautés religieuses, rendront possible un enseignement immédiat. Sans qu'un brutal empiètement se produise vis-à-vis du protestantisme ou de l'église romaine, le changement spirituel pourra s'accomplir. Il agira comme un grand élan empêchant l'épaisse croûte de la domination syrio-romaine d'oppresser plus longtemps tous ceux qui aspirent à l'honneur et à la liberté. L'aruspice romain et le surintendant du vieux testament juif perdront peu à peu leur pouvoir sur les individus et, par conséquent, sur les tendances politiques. Les conditions primordiales pour un nouveau style de vie religieuse, culturelle et politique, seront mises en place.

3.

Il faudra supprimer les sermons sur les serviteurs et le bouc émissaire, « agneau de Dieu », sur la mission confiée à Pierre de fonder l'église chrétienne, sur l'« accomplissement » de l'ancien testament des juifs, sur l'absolution, les miracles, la magie, etc.. Puis, on réalisera un changement correspondant dans les rites extérieurs. En même temps, les religieux de l'église allemande devront diffuser un important texte explicatif à l'intérieur de leurs communautés. La nouvelle conception de l'image de Jésus impliquera absolument une transformation externe : le remplacement des crucifix représentant le sordide châtiment, dans les églises et les villages. La croix, en tant que symbole de l'agneau sacrifié, montre l'affaissement de toutes les forces, et en représentant presque toujours une cruelle souffrance, il nous accable intérieurement, nous rend « humbles », ce qui était le but des églises despotiques. Certes, les représentations de héros et de dieux germaniques ont été conservées au travers des figures de saint Georges, de saint Martin, de saint Oswald, mais ces saints ne jouent qu'un rôle secondaire. Et si l'église romaine entretient le rite du baiser des plaies sanglantes et purulentes du crucifié parmi de nombreux croyants sud-américains, sans que cela ait déjà pénétré en Europe du nord, cela prouve indubitablement qu'elle utilise l'épouvantable figure du martyr pour écraser et dominer les âmes de ses fidèles.

Dans les églises qui lui seront attribuées, une église allemande remplacera progressivement la crucifixion par l'esprit passionné qui enseigne au héros la valeur suprême. Presque tous les peintres européens ont déjà dépouillé le visage et la stature de Jésus de tous les caractères raciaux juifs. Conformément à la doctrine de l'« agneau de Dieu », ils ont nécessairement défiguré leur sauveur. Mais chez tous les grands de l'Europe nordique, Jésus est mince, grand, blond, il a le front droit, la tête étroite. Même les grands artistes du sud n'ont pas eu d'attirance pour un sauveur à nez crochu et à pieds plats. La *Résurrection* de Mathias Grünewald présente un Jésus blond et mince. Du sein de la madone de saint Sixte (Raphaël, Dresde), le petit Jésus aux cheveux blonds jette un « regard héroïque sur le monde » , et dans les nuages, on aperçoit des têtes d'anges aux yeux bleus. Notre vitalité qui se réveille, ignore l'idéal du monde des flagellants ; une véritable crucifixion (comme je l'ai dit plus haut) ne peut être aujourd'hui ni peinte, ni sculptée, ni mise en vers ou en musique. Le nouveau Reich proposera à tous les artistes allemands s'épuisant aujourd'hui à composer des natures mortes de concombres et d'asperges, une tâche aussi grande qu'à ceux qui se soucient de l'âme allemande. Dans les anciens lieux sacrés de pèlerinage, les églises et les paroisses de l'église allemande auront pour mission de remplacer peu à peu les oeuvres d'art bâtardes de l'époque baroque d'empreinte jésuite par des peintures et des statues du porteur de vie, et qu'à côté apparaisse de nouveau le dieu à la lance, puis des portraits et des citations de Maître Eckhart et d'autres prédicateurs allemands. Les guirlandes de plâtre, les rayons en fer-blanc, tout le fatras du style jésuite et plus tard du rococo bâtard, disparaîtront des nefs et des autels de l'église allemande. Des oeuvres immenses attendent ici les maîtres-architectes allemands, et ceux-ci, las de construire des magasins et des banques, sont déjà des milliers à y aspirer. C'est notre musique qu'on adaptera le plus facilement : chez Bach, Glück, Mozart, Haendel et Beethoven, le caractère héroïque a persisté malgré les couplets religieux. Mais ici aussi, une musique qui se perdait dans l'évanescence retrouvera un immense champ d'action. Les livres de chants religieux seront épurés par la suppression des chants de Jéhovah.

Notre avenir dépendra donc d'une seule grande conversion religieuse métaphysique. A partir d'un centre unique, un fleuve impétueux se répandra sur tout et rendra l'âme du prédicateur et de l'homme d'Etat, aussi féconde que l'imagination des artistes et des penseurs, errant aujourd'hui presque fous de n'avoir pas de phare.

Si on traverse actuellement les villes et villages allemands, on aperçoit avec joie que des pierres commémoratives et des statues de héros ont été érigées partout. C'est le soldat allemand du front coiffé du casque d'acier qui en est l'objet ; des inscriptions sur les socles citent les noms des héros, des fleurs et des couronnes témoignent de l'amour qui entoure le souvenir des morts... Nous appartenons encore à la génération qui a tout vécu ; des millions d'hommes qui vivent encore aujourd'hui ont connu personnellement les victimes de la guerre mondiale et toutes leurs qualités humaines. C'est pourquoi, ils n'ont pas encore pu devenir les symboles

qu'ils sont pourtant. Mais le souvenir des faiblesses humaines des individus s'estompera avec le temps. Le caractère de 1914-1918, qui est une grande époque malgré ses aspects effroyables, se renforcera et gagnera en puissance. Dès la prochaine génération, on verra dans un monument dédié aux combattants de la guerre mondiale, le signe sacré des martyrs d'une foi nouvelle. Cette évolution se prépare dans tous les Etats d'Europe. Le tombeau du « soldat inconnu » en France, en Italie, en Angleterre, n'était souvent, il est vrai, qu'un lieu de parades militaires, mais il est déjà devenu dans le coeur de millions d'hommes, un centre mystique semblable aux monuments allemands honorant les soldats invaincus. Un grand nombre de feuilles cléricales françaises dénoncent le paganisme de cet hommage et craignent, non sans raison, que le « soldat inconnu » prenne la place des saints. Puisque l'église « infaillible » a jadis brûlé Jeanne d'Arc avant de la canoniser, elle pourra donc bientôt revendiquer le « soldat inconnu » et faussera à l'eau bénite le sens du changement spirituel qu'elle flaire aujourd'hui, comme tous les autres sentiments propres au peuple. Elle l'a déjà fait en 1870-71 lorsque l'on vit naître un hommage rendu aux héros. Si l'Allemagne s'éveille réellement et que le village s'assemble le dimanche, non plus autour des statues de Marie, mais autour de celle du « Feldgrau » allemand, on assistera alors à un feu nourri contre cette coutume « néo-païenne » , aussi sûrement que la croix domine aujourd'hui le clocher.

Rome a apposé le sceau du martyr sur tout missionnaire assassiné, et en a fait un saint. Même lorsque Emmeran, donné pour juif par la tradition chrétienne, fut tué pour avoir violé la fille du duc de Bavière, l'église chrétienne déclara que cette fin était ignoble et qu'il était mort pour la Foi (18). Aujourd'hui, Emmeran est un saint que l'on prie dans la pieuse ville de Regensburg. C'est le devoir de la génération allemande qui arrive de ne prononcer qu'avec respect les noms de ceux qui pour toujours, resteront les combattants de l'honneur et de la grandeur du peuple allemand et de les honorer pour ce qu'ils sont : des martyrs de la foi du peuple. Dans le recoin de notre âme, vit aussi le suprême espoir que les peuples de l'Europe reconnaîtront un jour la nature des effroyables catastrophes et que, plus tard, les vrais conducteurs des peuples comprendront que le sang de leur nation est ce qu'il y a de plus précieux au monde et qu'ils seront partout conscients que la mise en jeu de ce sang ne doit être que la toute dernière solution. Le respect ou la reconnaissance d'un christianisme quelconque ou du pacifisme libéral n'est pas ce qui donne aujourd'hui encore un si grand pouvoir sur les âmes ; mais l'esprit qui règne est plutôt celui du légat romain Alexander : « Nous, Romains, nous ferons le nécessaire pour que vous, Allemands, vous vous abattiez réciproquement et étouffiez dans votre sang ». Cet esprit dominant aujourd'hui est le même qu'il y a quatre cents ans (« Luther a perdu la guerre », disait fièrement Benoît XV à l'« historien » juif Emil Ludwig). Ce n'est pas l'humanitarisme maçonnique avec son pacifisme hypocrite de boutiquiers, qui peut fournir les fondements d'une véritable volonté de paix, puisque c'est < le profit » éventuel qui décide de ses actions. Seule la reconnaissance de l'honneur chez l'ami ou l'ennemi, passant par le soldat inconnu à l'étranger et le 7eldgrau mort invaincu chez nous, est la semence aujourd'hui commune à l'élite de tous les peuples ayant encore de la valeur. Partout, elle a commencé de germer ; grandira-t-elle? Voilà la question d'un avenir angoissant. Mais une chose est aujourd'hui déjà claire

l'homme d'honneur ne s'épanouira que s'il est libéré de la mauvaise herbe qui pullule impudemment aujourd'hui autour de lui. Toutes les puissances dégénérées usent, dès maintenant, de toutes leurs forces, pour ne pas laisser ces martyrs de l'honneur du peuple, devenir le symbole vivant d'un avenir allemand plus beau. Au nom de la paix et de l'« humilité » chrétienne, elles sèment la discorde ou essaient de détruire par un pacifisme fallacieux, le véritable amour de la paix dans l'honneur.

Autrefois, on considérait couramment comme un péché qu'un catholique lève la main sur un autre catholique ; puis, de manière naturelle, les monarques s'allièrent contre les républicains ; le XIXe siècle demandait à une armée de millions de travailleurs de ne pas prendre les armes, même au nom de l'Etat, contre les camarades de classe d'un autre peuple. Ces valeurs se sont toutes brisées. L'hommage rendu au soldat combattant pour l'honneur de son peuple est le nouveau sentiment de la vie d'une époque qui naît. Au nom de ce nouveau culte de l'honneur du peuple, la conscience nordico-européenne peut s'éveiller (non par la reconnaissance de prétendus « intérêts économiques communs », colportée par des pan-européens bâtardisés, comme aujourd'hui) et pour que tous ne périssent pas, elle devra, un jour, faire front commun contre le sud noir et le parasite judéo-syrien. L'Allemand doit revenir à sa magnifique mystique, RECONNAITRE LA GRANDEUR DAME D'UN M MTRE ECKHART ET COMPRENDRE QUE CET HOMME ET LE HEROS EN UNIFORME FELDGRAU SOUS LE CASQUE D'ACIER NE SONT QU'UNE SEULE ET MEME PERSONNE. Alors le chemin sera libre pour une religion populaire allemande, une véritable église et une culture allemandes.

4.

Toutes ces revendications nous permettent d'estimer la valeur de l'amour. Le premier livre a montré qu'il ne représente pas une force créatrice de type (« On ne peut aimer que ce qui est individuel », Goethe), mais qu'il se trouve toujours au service d'une autre valeur. Les profiteurs de cette affaiblissante idée de l'amour de l'humanité (l'église romaine, la haute finance) essaient, bien entendu, de nier ce fait. Nous voulons opposer la sincérité à cette force qui tend à asservir les âmes, et subordonner consciemment l'amour à l'idée de l'honneur, véritable

force créatrice de type. De cette façon, précisément, l'amour devient droit, authentique et fort. L'amour de la soumission sera remplacé par celui de l'honneur. Et ce qui est le plus important : seuls pourront adhérer spontanément à une église du peuple allemand, volontairement construite sur l'idée de l'honneur national et celui de l'individu, les hommes qui, extérieurement et intérieurement, portent la marque de la race nordique, quelle que soit l'église à laquelle ils appartenaient. Ce qui s'observe déjà chez les volontaires de la Reichswehr, se répéterait, dans un sens encore plus noble, avec la renaissance religieuse. Un amour prêt au sacrifice serait dans ce cas, une aide pour développer la noblesse d'âme, et en même temps, il se mettrait au service d'une régénération nordique du peuple allemand, impossible autrement, même par des moyens extérieurs.

Maintenant, on peut aussi affirmer que l'amour de Jésus-Christ fut celui d'un homme conscient de sa noblesse d'âme et de sa forte personnalité. Jésus s'est sacrifié en seigneur et non en serf. C'est de la « noblesse d'âme » qu'est parti aussi son grand disciple Maître Eckhart, dont l'amour servant cette valeur fut aussi fort et conscient, et certainement pas sentimental. Cet amour n'était pas « tremblant de peur », comme l'exigeait Ignace, il ne collaborait pas à un système d'asservissement des âmes et de destruction de la race, mais au contraire, exclusivement la liberté consciente de l'honneur. Et Martin Luther aussi savait parfaitement ce qu'il disait, quand il écrivait peu de temps avant sa mort : « Ces trois mots, « libre, chrétien et allemand » , ne sont pour le pape et la cour romaine que poison, mort, diable et enfer. Ils ne peuvent les souffrir, ni les voir, ni les entendre : il n'en sera jamais autrement, c'est certain » (19).

On a voulu voir l'essence du Germain dans sa fidélité naturellement, il ne s'agissait pas de la fidélité de cadavre de Loyola, mais bien de celle due au « seigneur librement choisi » . Or, l'Histoire nous enseigne que beaucoup de Germains se sont liés à des maîtres étrangers et les ont « fidèlement » servis comme soldats, philosophes ou religieux. Aujourd'hui, nous pouvons dire que ces hommes n'ont pas été fidèles mais déserteurs. N'est fidèle que celui qui le reste envers sa propre liberté. Dans le cadre d'une église non figée, beaucoup ont pu le faire, même si presque tous les grands ont été un jour menacés de cachot, de poison ou du poignard ; mais depuis le règne du jésuitisme, aucun Nordique ne peut être simultanément un Germain et un disciple de Loyola. La règle dominant toutes les autres : « sois fidèle à toi-même », n'est valable que si une renaissance intérieure et extérieure germanique doit en découler. Goethe réclamait le « respect de soi-même » ; « ne faire qu'un avec soi-même » enseignait Maître Eckhart qui en faisait réellement le principe de sa vie. Honneur et liberté sont des idées, la Fidélité, une action. L'Honneur s'exprime dans la libre fidélité à soi-même.

On imagine très exactement quels combats secoueront la vie religieuse, si on prône l'idée d'une église nationale allemande. Mais je crois savoir également que la quête de centaines de milliers de personnes qui dure depuis des décennies annonce le réveil d'un nouveau sentiment (le vie authentique, car ces gens sont fatigués du vieux scepticisme banal et recherchent une communauté au-delà àe l'expérience individuelle. Jamais dans l'histoire du monde, on n'a pu rénover des formes anciennes par la simple intégration du fond et de la forme d'une entité dans la vision d'une autre préexistante. Au contraire, les deux doivent s'unir, se rejoindre dans une synthèse. Pour comprendre clairement ce qui se passe, il faut lire le dernier ouvrage de Houston Stewart Chamberlain

Mensch und Gott (« l'homme et Dieu »). Une bonne moitié du livre semble directement sortir de l'éternité c'est la recherche d'une voie directe vers la véritable personnalité de Jésus-Christ. Herder demanda un jour que la religion reposant sur la foi en Jésus devienne réellement celle de Jésus. C'est précisément ce que cherchait Chamberlain, homme totalement libre, connaissant toute la culture de notre temps, et qui a fait preuve du plus subtil sentiment envers la sublime simplicité surhumairie du Christ en le décrivant comme il était apparu autrefois : comme médiateur entre l'homme et le divin.

Pour retrouver le chemin qui mène à lui, un grand combat spirituel est nécessaire si nous ne voulons pas étouffer sous le mensonge et périr misérablement : il faut rejeter les prophètes étrangers et saisir les mains de tous ceux qui ont la volonté de relever les plus belles qualités de l'âme germanique. Le mythe du représentant de Yahwé à Rome, doit être vaincu comme celui de la « lettre sainte » du protestantisme. C'est dans le mythe de l'âme du peuple et de l'honneur que repose le nouveau centre unificateur et formateur. Notre génération a le devoir de le servir. Et la nouvelle communauté de salut ne sera peut-être que l'oeuvre d'une prochaine génération...

5.

Un futur homme d'Etat allemand devra, en dépit de ses convictions personnelles, être de la plus grande circonspection vis-à-vis de tous les mouvements religieux de son peuple et éviter le plus possible toutes les interventions dans la lutte. Par contre, l'école aura une toute autre fonction, limitée de façon positive, énergique et allant droit au but. Le tout premier devoir de l'éducation n'est pas la transmission de connaissances, mais la formation du caractère, c'est-à-dire le renforcement des valeurs qui sommeillent au plus profond de l'âme germanique et doivent être soigneusement entretenues. L'Etat doit revendiquer, sans

aucun compromis, la souveraineté exclusive dans ce domaine, s'il veut éduquer des citoyens enracinés, qui devront un jour prendre conscience de la cause pour laquelle ils luttent et comprendre à quel ensemble de valeurs ils appartiennent, en dépit de tous les caractères individuels. Le grand chaos spirituel actuel est la conséquence de la lutte farouche que se livrent des douzaines de systèmes de pensée se disputant l'hégémonie : on distingue l'humanisme détaché du sang qui étrangle l'élan vital en jetant des regards vers un passé lointain et en développant systématiquement la mémoire ; le réalisme qui paye son tribut à la mode du libéralisme et de la technique ; récemment, ce furent des tentatives religieuses de plus en plus pressantes pour s'emparer à nouveau du contrôle des écoles.

Aujourd'hui, nous avons donc exactement autant de types d'écoles qu'il y a de systèmes fondés sur des valeurs suprêmes différentes. Les écoles confessionnelles prétendent obstinément enseigner la géographie et les mathématiques sur la base des révélations de l'ancien testament hébreux. Même si leur description « religieuse » de la création de ce Yahwé qui aurait tiré le monde du néant, de l'arche de Noé et des mythiques six mille ans de la création terrestre, ne correspondent ni à l'éternité de l'univers, ni aux millions d'années de formation de la terre que tout le monde connaît désormais, elles ne font que le concéder avec colère (20). Or, la défense de la libre recherche a coûté le meilleur sang de l'Europe qui s'est retrouvée face à Rome. Celle-ci, avec une étroitesse d'esprit outrecuidante, ose prêcher aujourd'hui encore comme « vérité éternelle » des choses purement intellectuelles, précisément dépassées par l'intellect et, en dépit de ses scientifiques, elle ne prouve qu'une chose : ce n'est pas la volonté nordique, en quête de la vérité ou de la connaissance, qui mène le jeu mais, un système de foi coercitif qui nous est hostile et qui s'est pourtant intérieurement corrodé depuis longtemps. L'armée des savants romains ne poursuit qu'un but : mettre les sciences naturelles, toutes les sciences en fin de compte, au service de la vieille superstition, que Copernic a pourtant mise en pièces une bonne fois pour toutes. Ainsi Hammerstein, S.J., prétendait que, en ethnologie, l'église avait parfaitement le droit d'interdire de faire remonter l'homme à des espèces différentes car, dans ce cas, la révélation du péché originel s'effondrerait (21). La vieille fable d'Adam et Eve fut donc ouvertement érigée au rang de postulat de base de toutes les recherches. Et récemment, au début de l'année 1930, le pape Pie XI confirma formellement dans une encyclique la définition du concile du Vatican selon laquelle le « bon sens » n est là que pour démontrer la vérité de là « foi » établie pour toujours. L'église est donc logique avec elle-même lorsqu'elle s'oppose à la liberté de l'enseignement et ne reconnaît qu'une façon de représenter l'histoire du monde et de l'espèce humaine : celle qui a été établie par sa doctrine de la « révélation ».

Naturellement ceci se manifeste surtout en Histoire, la matière qui influence le plus la représentation qu'un homme se fait du monde. Celle-ci, plus que toutes les autres matières, est une affaire de jugement et non une accumulation de faits. Que l'« histoire » romaine nie avoir falsifié quoi que ce soit se comprend ; qu'elle condamne tout nationalisme véritable est également dans la logique des choses : elle peut tout au plus, ici ou là, l'utiliser comme moyen d'atteindre certains buts ; que Luther n'ait été qu'un infâme gredin est une évidence pour les enseignants romains de tout pays. Canisius évoque « l'effroyable impudicité » que Luther aurait tolérée. Les luthériens sont, à ses yeux, des « pestiférés » . L'ouvrage jésuite *Imago primi saeculi* traite Luther de « monstre de l'univers et de peste incurable ». Le pape Urbain VII le qualifie de « monstre exécrable » . Cela continua jusqu'à aujourd'hui. On a parfaitement tort de s'en plaindre sans comprendre le système romain dans sa quintessence. « Il est triste pour une science de ne pouvoir offrir rien d'autre qu'une éternelle recherche de la vérité » . Cette phrase véritablement superbe du professeur Joseph Donat d'Innsbrück (22) dévoile toute la profondeur d'un monde spirituel anti-européen. Tout ce qui chez nous fut grand et authentique a toujours combattu et versé son sang contre cet univers, et inspiré la phrase de Faust : « Celui qui cherche sans cesse et se donne de la peine, celui là nous pouvons le racheter ».

La « vérité » issue de l'ancien testament juif et la « vérité » scientifique falsifiée de l'histoire de Rome sont tellement cousues de fil blanc, que même les plus jeunes élèves peuvent aujourd'hui s'en apercevoir ; mais la survivance des thèses romaines montre à quel point l'homme est peu déterminé par son intelligence, et à quel point la volonté, l'instinct, l'imagination agissent fortement. Or, le système romain s'adresse en premier lieu à ces particularités de l'âme humaine. L'ordre jésuite est l'outil éprouvé pour assujettir le moi tourmenté par l'excitation de l'imagination et aveugler l'intelligence qui ne voit plus des choses que tout homme éveillé découvre immédiatement. Tout l'appareil religieux catholique agit depuis le berceau jusqu'à la tombe pour s'emparer de cette imagination et ne permettre aucune interruption de cet état hypnotique. Les sacrements magiques, les formes rituelles anesthésiant les sens, et encore l'obligation d'assister à l'enseignement religieux n'ont pas d'autre vocation.

Seul le libéralisme s'opposa à ce système clos jusqu'à présent, mais il ne faisait qu'éloigner le problème sans le remplacer. Il est une conséquence fâcheuse de la percée enfin réussie de l'âme nordique, de Roger Bacon à Vinci, Galilée et Copernic. Au-delà de l'exigence de la liberté de recherche, il n'a pas atteint le fond positif de la question. En fin de compte (même inconsciemment), un principe détermina aussi la liberté de l'enseignement de l'époque libérale : le dogme selon lequel la même chose convient à tous et que toute forme ne fait que limiter et freiner le développement.

Cette science « sans condition préalable » se dirige aujourd'hui vers une fin tragique après avoir engendré la plus funeste fondement de notre décadence raciale. La conception de l'histoire du monde, esquissée au début, en tant qu'histoire des races, est le refus contemporain de cette doctrine de l'humanitarisme en déclin. Là aussi, l'attente d'un renouveau germanique est une revendication clairement consciente et fondée en elle-même, face à la pensée romaine et libérale. Elle rejette la prétendue connaissance sans condition préalable ; elle combat le recours à l'imagination, générateur d'hystérie ; elle reconnaît consciemment le conditionnement racial et psychique de la volonté en tant que phénomène originel et principe de base de l'existence. Et lorsqu'on porte un jugement de valeur sur le présent ou le passé, elle exige qu'on se demande si cette volonté, seule créatrice de culture, a été fortifiée ou affaiblie par les événements et personnalités historiques considérés. Aujourd'hui, on ne se préoccupe plus de savoir si les « péchés originels » d'Adam sont menacés par les connaissances ; la grandeur de Frédéric ne doit plus être mesurée d'après la puissance qu'il a atteinte, mais il faut se demander si ses exploits étaient des étapes sur la voie de la grandeur allemande. C'est pourquoi notre génération exige déjà un examen consciencieux des faits, une nouvelle appréciation de notre passé, aussi bien politique que culturelle. Cela va de pair avec le rejet de la liberté d'enseignement, jusqu'à présent illimitée à tout point de vue et dans toutes les professions. On maintient naturellement la liberté de recherche infiniment précieuse que nous avons conquise en luttant contre Rome et la Judée. Et cela dans tous les domaines. Même en Histoire, il n'est pas question de cacher les faiblesses de nos grands hommes, mais l'élément éternel, mythique qui les dépasse doit être senti, précisé par une âme en quête. On verra alors surgir une légion de grands esprits : d'Odin, Siegfried, Witukind ou Frédéric II Hohenstaufen et Eckhart, à Walther von der Vogelweide, Luther, Frédéric le Grand, Bach, Goethe, Schopenhauer, Bismarck ;loin derrière cette élite racio-spirituelle marquant l'évolution de l'âme allemande, les Institoris, Canisius, Ferdinand II, Charles Quint formeront un autre ensemble, comme se tiendront un jour encore plus loin les Ricardo, Marx, Lasker, Rathenau. L'école du futur Reich allemand est au service de ce nouveau jugement de valeur. C'est son plus noble devoir, sinon l'unique : agir dans les décennies qui viennent jusqu'à ce que cette appréciation devienne truisme pour tous les Allemands. Mais cette école attend encore un grand maître enseignant l'histoire allemande, avec la volonté de travailler pour un avenir allemand. Il viendra quand le mythe aura repris vie.

6.

L'évaluation du passé allemand et, à plus forte raison, la considération des remarquables individualités se trouvent, en général, en opposition absolue avec l'analyse romaine et judéo-libérale. La protection des grandes personnalités allemandes est le plus important droit d'intervention de l'Etat populaire dans l'école. On doit voir clairement que le système philosophique romain dont le centre de gravité étranger à toutes les valeurs du peuple, éclaire nécessairement d'une lumière très particulière la plus grande incarnation de la nation, le génie. Seuls ceux qui ignorent les commandements de l'âme trouveront étrange que l'écrivain jésuite Th. Meyer présente un Emmanuel Kant (sans doute le plus sublime maître ayant traité de l'idée de devoir) comme une « source de perdition tant morale que religieuse pour l'Etat et la société ». Son compagnon d'ordre, H. Hoffmann, explique que Kant n'est « en aucune manière » parvenu à fonder une vraie science ; il est savoureux d'entendre de tels propos sortir de la bouche d'un représentant d'une conception du monde qui a supprimé toute science là où elle avait le pouvoir de le faire. R. Kempf, S.J., est plus conséquent quand il s'écrie « Kant a ébranlé la confiance dans notre capacité de penser ». L'éminent jésuite T. Pesch est tout à fait clair lorsqu'il a l'audace de comparer Kant à un, « souffle pestiféré » qui a empoisonné toute la vie de la nation et dont la pensée n'est que « tromperie et mystification » , pendant que Cathrein, S.J., souligne que la doctrine morale du philosophe enterre les fondements de tout ordre moral, et Brors, S.J., essaie de convaincre les Allemands que presque personne d'autre n'a fait autant de mal à « notre patrie » que Kant, précisément. D'après le père Duhr, révéré par tous les catholiques naïfs, le philosophe allemand, « ce parangon de la vertu », n'est rien d'autre qu'un « nihiliste moralisateur », et une réflexion systématique devrait briser ses « sortilèges », cette conception du monde du « vieux gâteux de Kdnigsberg ».
Que les penseurs de l'église romaine voient en Martin Luther une « tâche honteuse pour l'Allemagne », un « cochon d'Epicure », un « infâme apostat » , ou même le traitent de « porc obscène », de « profanateur de nonnes » et de « groin de goret » peut, à la rigueur, s'admettre étant donnée l'atmosphère du combat ; mais il est affligeant de devoir constater que, même aujourd'hui, d'éminents écrivains chrétiens s'occupent encore à salir Goethe. Le jésuite renommé Meschler se déchaîne contre la « littérature païenne athée » recommandée comme « culture nationale », et contre les « prétendus grands classiques » ; Doss, S.J., est révolté contre le principe qui nie la culture de celui qui ne connaît pas Goethe et Schiller, mais, dit-il, le « masque va être arraché à l'idole » ce qui mettra fin au culte de Goethe et de « quelques faux dieux à la mode » . Celui qui va le plus loin est le plus grand « critique d'art de l'ordre jésuite, le suisse Baumgarten qui commit deux vils pamphlets contre

le Weimar allemand. Pour ce monsieur, Schiller est un « littérateur qui ne travaille que pour de l'argent, fouinant partout pour trouver des sujets historiques piquants pour remplir sa « revue » et gagner ses honoraires ». Goethe apparaît comme un compilateur extrêmement médiocre ; Baumgarten a compris que tout ce qui occupe l'esprit de Faust ne tourne qu'autour de Gretchen et d'Hélène. Le reste de l'oeuvre de Goethe devient la « glorification des plus vulgaires instincts terrestres.., de folles aventures théâtrales.., plaisir des sens du « demi-dieu égoïste » , du « vieillard mystificateur » , qui représente un « danger pour la religion et les moeurs » . Le jésuite en conclut qu'il faudrait limiter la diffusion des écrits de Goethe, et que l'école ne devrait pas participer au culte du vieillard de Weimar : « Qu'on dise ouvertement à la jeunesse à quel point Goethe était méprisable en tant qu'homme, combien sa conception du monde est creuse et superficielle, combien ses principes de vie étaient immoraux et pernicieux... » . « Les adolescents et les hommes mûrs ne prendront plus un Werther, un Wilhelm Meister ou un Faust pour des exemples typiques d'un véritable esprit allemand, mais pour des représentations poétiques d'une époque moralement tombée très bas ». De cette manière aussi bornée qu'infâme, la plus grande force culturelle devient sous la plume jésuite « l'ancien aboyeur de foire de Plundersweiler ». Pour le jésuite Diehl, Weimar, sous l'influence de Goethe, est tout simplement « une mare de fange » .

Tout ce combat clairement mis au point par des siècles de discipline est dirigé instinctivement, consciemment et systématiquement contre les grandes personnalités liées au fond racial d'un peuple, afin d'éteindre les phares de son existence, de lui dérober ses idéaux propres, d'arrêter le courant de sa force organique vitale. Au XVIIe siècle, le général de l'ordre jésuite Nickel disait que le nationalisme est un mauvais vent étranger, porteur de peste ; ces propos expriment, aujourd'hui encore, la conviction fondamentale, non seulement des jésuites, mais de l'église romaine en général, même lorsqu'elle n'est pas capable de s'imposer face au réveil nationaliste. Nickel explique dans une circulaire à son ordre, le *16* novembre *1656,* donc peu d'années après la fin de la funeste guerre de Trente ans : « Il (l'esprit nationaliste) est l'ennemi juré le plus implacable de notre société ; devant lui nous devons reculer de toute notre âme, de tout notre coeur. Dans vos prières et admonestations, vous devez songer à porter vos efforts sur l'extirpation de cet esprit pestiféré » . A la fin du XIXe siècle, le célèbre écrivain catholique Cathrein déclarait : « Le principe des nationalités compte parmi les moins glorieuses acquisitions de notre époque ». Et dans les années de faste *1920-1928,* le cardinal allemand Faulhaber traita le nationalisme allemand de « plus grande hérésie », ce que la journée des catholiques à Constance, en *1923,* et toute la presse cléricale, qui n'avait d'allemande que la langue d'expression, ne cessèrent de répéter. Le curé de Munich, le docteur Mönius, résuma cette conception en une phrase avec la bénédiction de ses supérieurs : « Le catholicisme brise l'épine dorsale de tout nationalisme » (23).

Mais, il y a déjà aujourd'hui, en face de ces puissances destructrices, des forces d'âme inébranlables, si bien qu'un jour on pourra, consciemment entreprendre la lutte, victorieusement, contre cet aspect du chaos racial. Il faut pour cela rester vigilant et ne jamais oublier un seul instant que tout, mais vraiment tout, ce que nous entendons par civilisation, dans le sens le plus large, a dû être arraché de haute lutte à ces forces pendant des siècles. Cela explique la fureur des représentants du chaos racial et de ses organisations. Et lorsque je dis tout, j'inclues la racine : la langue maternelle ! Dans les règles des Jésuites nous lisons : « l'usage de la langue maternelle dans toutes les choses concernant l'école n'est jamais permis.. ». Rome s'opposait au moindre mouvement de l'âme du peuple perceptible : brutalement, quand elle en avait le pouvoir, indulgente et tolérante en apparence, quand elle se sentait faible. Lorsque, plus tard, Rome dût réduire ses exigences, la compagnie de Jésus essaya, en 1830, d'exclure au moins la poésie alors que le classicisme allemand existait déjà et que Goethe se rapprochait de la tombe. En 1832 (après 250 ans de combat), *le règlement des études* jésuites permit, à son corps défendant, l'enseignement de la langue maternelle, pour ne pas être totalement supplanté. Mais ici aussi il faut remarquer, comme Hoensbroech, que la dernière édition officielle des *Préceptes* (Florence, 1892-93) renfermant aussi « le règlement des études », n'a pas inclus les quelques améliorations de 1832. Officiellement, c'est donc encore ce règlement de 1599 qui reste valable en droit, et concordats, lois scolaires de l'empire, etc., sont destinés à transformer, de nouveau, l'école allemande en couveuse pour le chaos des peuples en effervescence. Et l'éminent jésuite Duhr laisse échapper ces mots : « Cela devint un principe : on peut donc recommander l'étude de la langue maternelle ; mais ce ne sera jamais une matière spéciale... ».

Ces exemples prouvent la nécessité d'une décision sans compromis dans la question scolaire. Tout en tolérant les différentes confessions, aucun homme d'Etat allemand n'a le droit de confier l'éducation de la jeunesse à une église, car cela entraînerait l'amoindrissement de l'importance des grandes personnalités du peuple allemand d'abord prudemment, puis de plus en plus franchement, et la dépréciation des créateurs de notre culture dans la mesure où ces derniers n'ont pas été au service de l'église en question. Le soutien protestant des revendications pédagogiques catholiques, montre que le protestantisme (ne se préoccupant que de son domaine) n'est absolument pas conscient du danger qui menace toute la culture allemande puisqu'il supporte aveuglément les intérêts religieux contre les intérêts du peuple. L'homme n'est rien « en soi » ; il n'est une personnalité qu'autant qu'il fait partie, avec son âme et son esprit d'une lignée organique d'ancêtres s'étendant

sur de nombreuses générations. Renforcer, justifier cette conscience, et en conséquence éduquer la volonté pour qu'elle continue à transmettre les valeurs héréditaires et à lutter pour la communauté, c'est là le devoir de l'Etat qui ne peut former de véritables citoyens que conformément à ce principe. Etayer métaphysiquement ce sentiment originel, consoler le coupable et fortifier l'âme, cela doit être le devoir du prêtre. Mais cette tâche, qui requiert la plus haute valeur humaine, est si grande qu'elle peut aussi remplir la vie de la plus grande personnalité. Or, en considérant la faiblesse humaine, les prédicateurs de toutes confessions peuvent être poussés à vouloir régner sur l'ensemble ; aussi on ne doit pas les exposer à la tentation d'influencer la vision d'ensemble du citoyen. De plus, il se trouve parmi eux, des représentants de systèmes qui s'efforcent d'avilir systématiquement les meilleurs Allemands.

Tous les autres problèmes et débats scolaires, aussi importants soient-ils, peuvent être ici laissés de côté. On peut dire, en résumé, que la discussion actuelle sur l'école a la même origine que la lutte pour le pouvoir politique : nous n'avons plus une image réelle du caractère national allemand. C'est pourquoi tous les vieux partis n'ont jamais pu obtenir une école allemande, mais un compromis stérile entre catholicisme, protestantisme et libéralisme juif, c'est-à-dire la division spirituelle du peuple.

C'est la querelle scolaire qui a révélé le plus clairement le total effondrement de notre époque, mais, en même temps, elle a justifié l'idéal germanique qui ne peut supporter aucun compromis, mais exige sa propre suprématie. Les différentes confessions ne sont pas des buts en soi, mais des moyens variables au service du sentiment nationaliste de l'existence et des valeurs germaniques de caractère. Si elles ne le sont pas, cela prouve que l'âme du peuple est malade.

Jusqu'à présent, les confessions ont été des moules qui se sont efforcés d'imposer leur être (Sosein) à l'existence réelle (Dasein), d'où, les combats spirituels. Ceux ci ne cesseront qu'avec la disparition des peuples en tant que valeurs de conscience, et la victoire des confessions religieuses, ou bien lorsque l'existence raciale (Dasein) aura imposé ses lois vitales aux églises. Dans le premier cas, on pourra renoncer à toute forme de vie raciale propre. Dans le second, une véritable civilisation commencera.

En Allemagne, le rejet de l'idéal germanique n'est qu'une trahison du peuple. Un jour, ce crime sera au même niveau que la trahison du pays en temps de guerre. Il n'est pas étonnant que les partis qui ont poignardé le pays en 1918 aient inscrit la trahison du peuple sur leurs drapeaux noirs et rouges.

Une condition primordiale de toute éducation allemande est la reconnaissance du fait que le christianisme ne nous a pas apporté la civilisation, mais qu'il doit ses valeurs durables au caractère germanique (c'est pourquoi celles-ci n'existent pas dans certains Etats). Les valeurs du caractère germanique sont le facteur éternel sur lequel tout le reste doit se régler. Celui qui le refuse, renonce à une renaissance allemande et prononce contre lui-même une peine de mort psychique. Mais un homme (ou un mouvement) qui veut aider ces valeurs à remporter une victoire totale, a le droit moral de ne pas épargner l'adversaire. Il a le devoir de le vaincre en le surmontant spirituellement, de le laisser s'étioler organiquement et de le maintenir politiquement impuissant. Car si une volonté culturelle n'est pas une volonté de puissance, elle ne doit pas entreprendre de combat.

VI. Un nouveau système politique

1.

La grande révolution mondiale qui commença en août 1914 et renversa les anciens dieux et les vieilles idoles dans tous les domaines, n'a pas seulement bouleversé la vie intellectuelle et la politique intérieure de chaque peuple. Elle a aussi effacé, une fois pour toutes, les frontières de l'avant-guerre. Le règlement provisoire de Versailles qui, en juin 1919, fut reconnu comme constitution de la république de Weimar par les représentants d'une servilité non-allemande, ne freine pas mais accélère le flot organique du monde qui se réorganise. La réduction forcée de l'espace vital allemand impose fatalement à tous les Allemands d'apporter, avec une force redoublée, une solution finale au problème essentiel de leur vie. Lâche et libéral, myope comme un boutiquier, on ne voulait pas le voir avant 1914. On transforma toute l'Allemagne en une grande machine, de telle sorte que, par endroits, davantage de cheminées que d'arbres hérissaient le ciel. On faisait tout pour nourrir des millions d'hommes qui grandissaient de toute façon avec la faim au ventre. Il n'y avait pas de volonté sérieuse de leur procurer des champs sur lesquels ils pourraient semer leur propre grain. Autrefois, la question cruciale de l'espace vital et du pain fut réglée par les Bas-Saxons en brandissant l'épée devant la charrue. Mais les derniers successeurs internationalisés de ces chevaliers et paysans oubliaient, en écoutant le prêche de la « pénétration économique pacifique » du monde, qu'ils n'existeraient pas eux-mêmes s'ils n'avaient pas été les usufruitiers du glaive germanique. Aujourd'hui, il ne sert à rien de se dissimuler la réalité. On ne fait plus de timide référence au salut par la « colonisation intérieure » , parce que cela changerait peu le destin global de la nation ; seule compte désormais la volonté d'atteindre un but : créer un espace pour les millions d'Allemands à venir. Cela demande du caractère. Cela exige que l'on sache qu'aussi longtemps que la France déploiera une telle politique de force contre nous, il ne pourra y avoir aucune renaissance pour le peuple allemand. Seule une politique européenne de grande envergure peut résoudre cette tension. Si l'Allemagne renonce à diriger la volonté de sa population sur l'unique point : espace vital et liberté politique, la Prusse orientale sombrera aussi dans un marais sanglant, et de l'est comme de l'ouest, l'ennemi se rapprochera sans cesse du coeur de l'Allemagne. C'est pourquoi la première revendication d'une politique allemande est une paix véritable en opposition au traité anti-paix de Versailles et à ses conséquences. La réaction des autres peuples révèlera s'ils sont enfin prêts à s'entendre.

Au point de vue de la politique raciale, il est extrêmement important, de souligner que le type qui détermine aujourd'hui la vie française n'a presque plus rien de commun avec le type de l'ancienne France ; il faut le considérer comme le descendant d'une autre couche raciale (de l'est à tête ronde) différente de la précédente (du nord ouest à crâne long). Le Français Vacher de Lapouge l'a constaté depuis longtemps et arrive à la conclusion que le caractère du Français d'aujourd'hui est tout autre que de celui du passé. « Cela apparaît » , dit-il, « dans les moindres détails. II suffit de comparer la poésie du café-concert, véritable poésie nègre, avec les oeuvres populaires du Moyen-âge pour se convaincre du recul intellectuel de la France » . « C'est la première fois dans l'Histoire qu'un peuple à tête ronde parvient au pouvoir. Seul l'avenir dira comment ce singulier précédent va évoluer ». Les idées de la démocratie sont celles des races de l'est, jadis dominées par la race nordique (à laquelle appartiennent les Français du nord, les Germains, les Slaves). Elles ont vaincu en France en 1789 et en 1871, et ouvertement en Allemagne en 1918. Le combat du renouveau allemand est une lutte pour la revalorisation du héros germanique contre la pensée démocratique de l'épicier, un combat pour la force raciale européenne et sa liberté. Ne serait-ce que par instinct de conservation, l'élite de chaque nation a une raison d'entreprendre le même combat dans le cadre de son propre peuple.

Rien qu'en observant la politique du parlement français, menaçant l'Europe avec l'aide de toute l'Afrique, le Paris d'aujourd'hui apparaît comme un danger de premier ordre pour tous les Européens. Quand, autrefois, les Etats grecs se combattaient, ils allaient sans cesse chercher de nouvelles armées d'esclaves en Asie Mineure et en Afrique. C'est à cause de ces esclaves, et non en raison de luttes fratricides, que les tribus de l'Hellade ont péri.

Pendant que le sang étranger faisait irruption à Rome et que le sang nordique se faisait plus rare, on inventa l'idée d'un empire mondial où les races seraient mélangées. Aujourd'hui, après le chaos de la guerre mondiale et le principe de la révolution mondiale, le concept de PanEurope unie, sans conscience des races, prend racine.

Le plus bruyant prêcheur de cette idée, le comte Coudenhove-Kalergi est mi-« européen » , mi- japonais. Il est donc parfait pour prôner la vieille revendication d'une époque décadente, qui aspire à un Etat unitaire sans tenir compte de la race. En outre, le mouvement pan-européen reconnait le statu quo actuel, c'est-à-dire, la suprématie de la baïonnette française et de ses petits alliés de l'est sur l'Europe qui s'éveille. Ainsi la PanEurope

devrait, à proprement parler, s'appeler : FrancoJudée. D'ailleurs elle rejette l'Angleterre, mais intègre l'Indochine et toutes les colonies africaines de la France.

Les Etats européens ont tous été fondés et défendus par des Nordiques. Ceux-ci ont été partiellement désagrégés (ou même exterminés) par l'alcool, la guerre mondiale, le marxisme. Il est clair que la race blanche ne peut tenir sa place dans le monde si elle n'est pas capable de rétablir l'ordre en Europe. Une exigence que des millions d'hommes sentent nécessaires en découle et explique certains succès de la propagande pan-européenne la sécurité extérieure du continent européen. Or de cette pensée organiquement juste, on peut tirer des conclusions exactement inverses de celles qu'obtiennent les pan-européens du Kürfürstendamm et les clubs ou loges de différents Etats. Pour défendre l'Europe, il faut, en premier lieu, ranimer les foyers nordiques, les renforcer, c'est-à-dire l'Allemagne, la Scandinavie avec la Finlande et l'Angleterre. A l'inverse, l'influence de la France, déjà totalement envahie dans le sud par les mulâtres, doit être contenue de telle façon qu'elle cesse d'être la zone de rassemblement des Africains ; dans les circonstances présentes, cela tend partout à s'accroître. Il est indispensable que les empires nordiques reconnaissent cette condition primordiale de leur propre vigueur. Cela rendrait inutile un conflit, autrement inévitable, entre l'Allemagne et la république d'une France noire et blanche. On abandonnerait celle-ci au destin qu'elle a choisi sans que l'Europe entière soit menacée et empoisonnée. Du reste des Français intelligents pourraient eux-mêmes assainir leur pays, ne serait-ce qu'en souvenir d'anciennes traditions nordiques et conformément à leur propre espèce raciale alpino-occidentale, si connaissant la nécessité naturelle biologique, la France renonce à son hégémonie en Europe et laisse tomber la Pologne, la Tchécoslovaquie et les autres pays de la prétendue petite Entente, si elle entreprend systématiquement l'exclusion des noirs et des juifs et se contente des frontières dont sa population a besoin. Cette France là pourrait vivre en fonction de sa culture sans que l'Allemagne l'en empêche, et elle jouerait encore un rôle important dans la politique européenne. Si cent millions de « Français » lui assurent la gloire à bon marché d'une domination temporaire, ils lui garantissent aussi une décadence raciale et nationale. La France est-elle encore capable de faire son choix raisonnablement? C'est là la grande question à laquelle personne ne pourra répondre affirmativement.

La Pan-Europe en tant qu'organisme de politique extérieure, ne peut exister qu'après une délimitation rigoureuse des sphères d'action des différents pays (24).

Le « sens de l'Histoire » ne va pas d'est en ouest systématiquement, mais il change régulièrement. Autrefois l'Europe nordique a lancé des vagues de peuples féconds qui ont créé des Etats et des cultures en Inde, en Perse, en Hellade et à Rome. Ensuite, des races originaires de l'Est s'infiltrèrent en Europe ; une race d'Asie Mineure pénétra même jusque dans le sud de la Bavière actuelle. Puis des bandes mongoles et turques se succédèrent dans les campagnes européennes. L'écroulement présent a fait naître un nouveau sentiment de vie dont l'effet va être déterminant. La stratégie extérieure soutiendra ce nécessaire changement de direction. « D'ouest en est », c'est la direction du Rhin à la Vistule, et ce cri, doit retentir de Moscou jusqu'à Tomsk. Le « Russe », qui maudissait Pierre ou Catherine, était authentique. On n'aurait jamais dû lui imposer l'Europe. Mais il doit maintenant se décider à déplacer vers l'Asie son centre de gravité. C'est la seule façon pour lui de parvenir, peut-être, à un équilibre intérieur, et à ne plus se tourmenter, écrasé par une fausse humilité, associée à l'outrecuidante prétention de délivrer son message à une Europe égarée. Après en avoir terminé avec le mélange de Babeuf, Blanc, Bakounine, Tolstoï, Lénine et Marx, il ne doit pas destiner cet appel, le bolchevisme, à l'ouest, mais à l'est, où il y a de la place pour lui. En Europe, il n'y a plus de place.

La solution de l'avenir n'est ni une « Europe centrale » sans race et sans peuple, comme le proclamait un Naumann, ni une Pan-Europe franco-juive, mais une Europe nordique avec un noyau allemand. L'Allemagne, Etat racial et national, doit être la puissance centrale du continent, la protectrice du sud et du sud-est ; les Etats scandinaves, avec la Finlande, doivent constituer un second foyer pour la sécurité du nord-est, et la Grande Bretagne doit protéger l'ouest et l'outre-mer partout où le réclame l'intérêt de l'homme nordique. Cette question mérite un exposé plus développé (25).

Il faut encore faire une distinction de principe : il existe aujourd'hui une forte résistance justifiée du nationalisme contre un certain nombre d'Etats et un courant la définit, en simplifiant, comme une réaction contre l'esprit occidental. Or ce dernier n'est rien d'autre que l'esprit français moderne mélangé à la pensée démocratique juive, tel qu'il s'est politiquement affirmé dans le système parlementaire actuel. On ne devrait donc pas parler abstraitement du règne d'un prétendu « Occident », mais bien plus simplement d'un système de pensée judéo-français. L'Angleterre, par exemple, s'est développée politiquement en suivant une voie très différente de celle de la France. Celui qui connaît quelque peu l'histoire anglaise, sait que, durant des siècles, ce pays a été gouverné d'une manière totalement aristocratique, malgré sa prétendue représentation du peuple. Le rapport intéressant entre l'aristocratie et une insouciance individuelle, conditionnée par la sécurité due à la mer environnante, a déterminé la vie anglaise. Ce n'est que récemment, avec l'industrialisme et la domination du capitalisme, que la maladie franco-juive s'est propagée de plus en plus en Angleterre. L'Italie fut, elle aussi, livrée à cet esprit durant des décennies. Mais elle repousse désormais de la façon la plus énergique toute pensée démocratique, même si sous certains rapports (capitalisme des banques), elle n'a pas encore pu obtenir de solutions définitives.

Si parler d'un esprit « occidental » est trop schématique, il faut éviter d'évoquer par ailleurs un esprit « oriental », opposé au premier, dont se réclame un grand nombre d'Allemands nationalistes sans en posséder une idée claire. L'est est extrêmement polymorphe
il suffit de comparer le caractère russe, les Etats germapiques dé Finlande, d'Estonie, de Lettonie ; même la Pologne a développé des particularités nettement perceptibles. Au coeur de la Russie, une quantité de peuples orientaux luttent contre les traditions germaniques de l'Etat. Ces émanations du chaos racial ne s'appréhendent qu'en rapport avec le mouvement bolchevique et, ce n'est pas un hasard si des Tataro-Kalmouks comme Lénine, des juifs comme Trotski et des Caucasiens comme Staline alternent au pouvoir. De plus, le sud ukrainien s'oppose toujours aussi violemment à la grande Russie et constitue un remarquable groupe autonomiste, avec encore sept millions de ressortissants en Pologne. Résumer tous ces courants, dont le sang est souvent très différents, par un mot réducteur, « esprit oriental », et en faire ensuite un principe politique, réduirait à néant toutes les tentatives organiques d'une politique extérieure allemande.
Cette idée est, pourtant, allée si loin qu'un écrivain se disant nationaliste, expliqua que la mission de l'Allemagne était la propagation de l'esprit est-asiatique : même si la Prusse orientale devait être perdue, l'Allemagne aurait rempli sa mission si l'Asie régnait de Vladivostock jusqu'au Rhin... C'est de telles absurdités que professent des hommes qui tentent d'aborder les questions vitales des peuples avec des systèmes ne tenant pas compte du sang. Mais il en va exactement de même quand un groupe déclare en Allemagne qu'on devrait redéfinir le nationalisme ou qu'un autre rétorque que puisque que les partis marxistes actuels ont trahi le socialisme, c'est un nouveau mouvement qui est appelé à reprendre le socialisme. Or, il n'y a aucun nationalisme abstrait comme il n'y a aucun socialisme abstrait. Le peuple allemand n'est pas là pour verser son sang pour quelque principes flous. Au contraire, tous les schèmes, systèmes de pensée et valeurs ne sont, à nos yeux, que des moyens pour renforcer le combat vital de la nation par rapport à l'extérieur et augmenter la force intérieure par une organisation juste et appropriée. Nous ne devons saluer et encourager un nationalisme, c'est-à-dire une poussée de valeurs intérieures déterminées, que chez les peuples dont nous pensons que les forces de leurs lignes de destin ne risquent pas d'entrer en conflit avec le rayonnement du peuple allemand. C'est pourquoi un mouvement organique de renaissance ne doit pas susciter d'enthousiasme pour le nationalisme en soi. Nous pouvons, par exemple, constater que les métis sud-africains ou indiens font aussi des révolutions « nationalistes », que les nègres d'Haïti ou de Saint-Domingue manifestent un semblable éveil, ou qu'au nom du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, tous les éléments inférieurs du globe, revendiquent aussi très succintement leur liberté. Mais tout cela ne nous intéresse pas, sauf dans la mesure où une politique allemande prévoyante attend de leur utilisation, le renforcement de la race germanique et de ce réveil germanique, une plus grande force pour le peuple allemand.

2.

Le monde entier tourne aujourd'hui les yeux vers l'Extrême-Orient. On sent, très justement, qu'à des milliers de kilomètres de notre Europe se déroulent des événements nous concernant très directement. En affrontant la race blanche (même si pour l'instant, il ne s'agit que des Anglo-Saxons), la Chine exprime la caractéristique la plus saillante d'un mouvement hostile à l'Europe et secouant le monde entier. Nous constatons que les noirs n'ont plus la même conscience d'eux-mêmes après la guerre mondiale, qu'à l'époque de leur appel sous les drapeaux français et anglais. En divers endroits du continent africain, naissent des groupes politiques secrets de nègres travaillant à conquérir toute l'Afrique. En Amérique, un mouvement analogue s'agite (Garvey, Dubois) et dans les congrès nègres, l'objectif politique visant à chasser les blancs d'Afrique, est crûment posé. Un courant semblable existe chez les Egyptiens, même si les Anglais l'ont réprimé avec la dernière énergie, comme en Inde.

Sans aucun doute, la grande Inde est en pleine effervescence. Pourtant le tempérament de l'Indien le pousse, en attendant, vers un combat purement défensif et le guide de la jeune nation, le mahatma Gandhi, ne cesse de répéter qu'il ne pense pas marcher contre l'Angleterre. en usant de violence. Or, une aile activiste travaille à ses côtés (tout d'abord sous la conduite de Das, ensuite sous celle du national-bolchevique pandit Nehru). Peu à peu, celle-ci paraît prendre le dessus. La menace d'une explosion de centaines de millions d'Indiens est bien réelle. De son côté, le gouvernement hollandais a déjà dû réprimer, dans ses colonies de Java, de dangereuses révoltes dans les milieux les plus divers. Mais actuellement, c'est le soulèvement chinois qui incarne le plus clairement le combat anti-européen, car même s'il est multiforme, il est mené par des millions d'êtres avec la plus ferme volonté.

Le puissant mouvement révolutionnaire qui parcoure les peuples de couleur, est une conséquence directe de la guerre mondiale. Les chefs des puissances de l'Entente portent la lourde responsabilité de ce crime monstrueux : avoir mobilisé des noirs et des métis contre le peuple allemand et les avoir engagés, en insultant l'Allemagne pendant des années, dans une guerre contre un empire de race blanche. La plus grande faute incombe indubitablement à la France. Même après la guerre, elle envoya des gens de couleur occuper la Rhénanie, le berceau de la culture de l'Europe ; cette France dont les plénipotentiaires militaires déclarèrent très ouvertement devant le parlement que les Français étaient un « peuple de cent millions > d'âmes ne disposant pas de deux armées, une blanche et une de couleur, mais bien d'« une seule ». Par cette déclaration, véritable programme, la politique française a mis la race noire à égalité avec la blanche et, comme cent quarante ans plus tôt la France introduisit l'émancipation des juifs ; elle est aujourd'hui la première responsable de la souillure de l'Europe par les nègres. Si cela continue, on ne pourra plus la considérer comme un Etat européen, mais plutôt comme une colonie de l'Afrique, dirigée par des juifs.

Après novembre 1918, l'Angleterre crut avoir entièrement atteint ses objectifs de guerre. On avait volé les colonies de l'Allemagne, saisi toute sa propriété privée dans tous les pays en faveur de l'Entente ; sa flotte commerciale avait été livrée avec empressement par les sinistres héros de novembre 1918, sa flotte de guerre reposait sous les eaux de Scapa Flow. Economiquement, l'Allemagne vaincue n'était plus une concurrente, mais elle devait, au contraire, esclave des nations de l'Entente, suer son sang durant des décennies de servitude. Et pourtant, dès aujourd'hui, on s'aperçoit que la GrandeBretagne, non seulement n'a pas réellement gagné cette guerre, mais qu'elle doit affronter les plus graves secousses de toute l'histoire de son empire universel.

La participation des colonies britanniques et des dominions à la guerre mondiale contre l'Allemagne a considérablement exalté l'orgueil des Canadiens, des Sud-Africains et des Australiens. Les forces séparatistes voulant se détacher de l'Angleterre, comme autrefois les Etats-unis d'Amérique, se sont aujourd'hui fortement renforcées dans ces dominions. Londres n'a pu éviter l'écroulement de son empire qu'en acceptant docilement toutes leurs exigences d'autonomie, de telle manière que l'Angleterre n'est déjà plus aujourd'hui à la tête d'un empire centralisé, mais d'une confédération. De toute façon, on sait maintenant que les forces libérées, ayant grandi sous la bannière du droit des peuples à disposer d'eux mêmes, n'étaient plus maîtrisables. La City juive, en union avec les libéraux et le parti travailliste, pouvait caresser l'espoir de parvenir à un arrangement commercial avantageux, avec un Moscou judéo-bolchevique. Cependant, l'activité bolchevique, de plus en plus arrogante en Angleterre, entraîna un vif rejet de tout le peuple contre le flot rouge, y compris des ouvriers anglais, contre le flot rouge, de telle sorte que les tentatives libéralo-juives furent repoussées avec énergie. Dès lors, le puissant courant anti-bolchevique au sein du parti conservateur poussa l'Angleterre vers une politique de plus en plus hostile à Moscou, qui de son côté, sous la pression d'une nécessité historique, devait employer ses forces à l'est. Le bolchevisme s'était d'abord efforcé de culbuter l'Allemagne et l'Europe centrale dans l'espoir de s'emparer de toute l'Europe. Grâce à l'impressionnante force de résistance des Allemands (en partie aussi des Polonais et des Hongrois), cette machination a, dans un premier temps, été déjouée. Mais comme le bolchevisme moscovite ne pouvait pas rester politiquement inactif s'il ne voulait pas rayer pour toujours le mot d'ordre de la révolution mondiale, il dut orienter ses forces dans une autre direction. D'abord, ce fut la Turquie qui, au début, tira profit d'un pacte avec Moscou ; puis, elle se libéra progressivement du bolchevisme et on peut aujourd'hui la considérer comme un Etat bien assis. Seule la direction de l'est restait ouverte pour Moscou : vers la Mongolie, la Mandchourie, et, encore plus loin, vers la Chine du sud. Or, le prêche de la révolution sociale suscita la plus vive sympathie dans les milieux de travailleurs chinois exploités et, quand on sait dans quelle effroyable situation se trouve le monde du travail chinois, on comprend que Moscou put apparaître à ces millions d'asservis comme le champion d'une meilleure forme de vie. Ce courant social-révolutionnaire rencontra alors la propagande nationaliste-révolutionnaire anti-européenne que les intellectuels chinois avaient préparée depuis des décennies. Le nom de « Canton » rassembla ces courants. Ils aboutissent à l'indépendance de la Chine et à l'expulsion de tous les Européens. Voilà la situation, à laquelle les puissances européennes, sous la conduite de l'Angleterre, sont confrontées en Chine. Pour comprendre ce vaste combat dans toute son ampleur, il est bon de donner un petit aperçu des forces du passé.

On peut estimer à sa guise la Chine et ses modes de vie. Pourtant, malgré différents contrastes raciaux, il est indéniable que tout provient chez elle d'un unique centre spirituel, à la différence d'une Europe divisée : philosophie, religion, morale, science politique et mode de vie se correspondent organiquement. Malgré certaines variations d'ordre racial, la Chine a eu la chance de pouvoir développer une véritable culture conforme à sa race, vieille de plus de 3000 ans et aux formes originelles de laquelle elle est sans cesse retournée, malgré les doctrines confuses et étrangères du taoïsme et du boudhisme, et différentes révolutions. La Chine et Confucius sont des entités semblables, qui coïncident avec la race et le peuple. En Confucius, l'essence chinoise s'incarne de la manière la plus parfaite. Il est l'enseignant, le saint et l'homme d'Etat. C'est pourquoi il existe aussi bien une religion confucianiste, qu'un Etat confucianiste. Ce n'est qu'en comprenant cela dans toute sa signification (en la comparant à l'Europe où les concepts de peuple et d'Etat font depuis des siècles la guerre la plus acharnée à la pensée religieuse), qu'on apprendra à saisir toute la force intérieure de la

Chine. La caractéristique de son idéal est, premièrement qu'il se tient sur la réserve vis-à-vis des spéculations métaphysiques ; deuxièmement qu'il rejette énergiquement toute doctrine morale extrémiste. Le gentleman, admirateur des formes, distingué, correct, érudit a été le modèle de tous les Chinois, même si sommeillaient souvent des passions d'une violence incroyable. L'oeuvre du disciple de Confucius, Tchungyung, *Le livre du juste milieu*, exprime déjà dans son titre ce que voulait le grand maître : ne pas montrer de grandes douleurs, de grandes joies, aider les hommes, aimer la paix, pratiquer la justice, être économe, donner l'exemple en s'efforçant d'agir avec vertu en société... Voilà ce qui est « noble », l'idéal de Confucius. On dit qu'il a vécu ce qu'il a enseigné. Dans *les Entretiens,* Confucius est minutieusement décrit par ses disciples. Aux subalternes, il parlait avec « franchise » ; aux supérieurs, « doucement, mais fermement ». Vis-à-vis d'un prince, il faisait preuve d'une « gêne respectueuse ». Dans toutes ses prestations, il s'appliquait à suivre rigoureusement le cérémonial. A table et au lit, il ne parlait pas. Il faisait des sacrifices, même quand il n'avait que peu de nourriture ; il ne s'asseyait que sur une paillasse correctement roulée ; il témoignait la plus haute déférence à l'égard d'un vieillard, qu'il soit pèlerin ou ministre. Confucius restait toujours égal à lui-même dans son attitude et sa discipline. Cette éducation raciale de la Chine concrétisée par un seul homme, a témoigné, à l'inverse, d'une incroyable force créatrice de type, qui s'est maintenue intacte durant deux millénaires, jusqu'à la révolution actuelle. Les Chinois constituaient donc, au vrai sens du mot, un peuple parce qu'ils possédaient un idéal propre, conforme à la race. Devant la grandeur d'une telle conduite, le fait que plus de trois cents millions d'hommes se conformèrent à un type, non seulement en paroles, mais en action (malgré toutes les faiblesses humaines), réduit à néant toutes les attaques contre le confucianisme, notamment celles venant de prédicateurs missionnaires enragés.

Lao-Tseu est bien plus grand que Confucius, quand il dépasse le juste milieu de son rival trop sage, et cherche le fondement métaphysique originel de l'être. Il le trouve finalement dans le *Tao,* c'est-à-dire dans le sentiment, dans « la juste voie », dans la raison universelle. Confucius a lui aussi utilisé le mot Tao. Pourtant, il s'est gardé d'en tirer des conséquences, comme Lao Tseu. La doctrine de celui-ci s'adressait aux esprits éclairés, alors que Confucius voulait donner une voie et une forme aux masses. C'est pourquoi il l'emporta finalement sur Lao Tseu.

Confucius souligne qu'il ne veut rien apporter de nouveau, mais simplement honorer l'ancien et l'épurer parce qu'il est négligé. Dans cette théorie, l'importance qu'il attache à la tradition se manifeste intrinsèquement. Le Chinois qui honore ses ancêtres a toujours eu du respect pour celle-ci. En outre, comme le père est responsable des actions de son fils, on est fortement incité à bien se conduire moralement et à s'y tenir toujours. Un anoblissement ne récompensait pas seulement une personnalité méritante, mais aussi ses ancêtres qui avaient rendu son apparition possible ; à l'inverse, Confucius ne condamnait pas seulement le malfaiteur, mais aussi le père de celui-ci. Cela prouve, de nouveau, l'étouffement systématique, le mépris à l'égard de l'individu, en faveur du caractère héréditaire. C'est la manifestation d'un énorme pouvoir spirituel immuable, se cristallisant sur un idéal moyen. Et s'il contraste avec ce qui existe en Europe, il est, en tout cas, racé, inné et donc admirable.

3.

Au XIXe siècle, l'impérialisme économique occidental et une activité missionnaire aussi zélée qu'intérieurement injustifiée, firent simultanément irruption dans ce monde chinois très fermé. Pour le coton et l'opium, les déchets de l'Europe s'infiltrèrent en Chine, détruisant tout d'abord l'équilibre de la vie chinoise des villes portuaires, pour ensuite pénétrer toujours plus profondément à l'intérieur du pays. Or, enthousiasmés par l'avance technique, des Chinois cultivés « décorèrent » leur demeure avec le kitsch défraîchi des grands magasins occidentaux et envoyèrent leurs fils en Europe et aux Etats-unis d'Amérique pour y apprendre la « nouvelle sagesse » . Les jeunes Chinois furent contaminés par le subjectivisme économique et l'esprit individualiste européen. A leur retour, leur libéralisme a contribué à la désagrégation de la Chine. Mais les protestations ne manquèrent pas. Les révoltes des Boxers n'en sont que les signes les plus violents. L'intelligentsia chinoise prenant conscience du danger (et la japonaise aussi) se mit à la tête d'un mouvement pour le renouveau racial et la libération de l'Orient. L'auteur chinois Unosuke Wakamyia écrivit que le nouveau pan-asiatisme voulait protéger la culture et de l'économie asiatiques contre les empiètements européens. Le programme de la société Asia gi Kwai appelle pareillement le soulèvement de tous les Asiatiques. Le comte Okuma créa, après la guerre russo japonaise, la société pan-asiatique. Dans ses discours, il évoquait la future décadence européenne : le XXe siècle verrait la ruine des Etats occidentaux. En 1907, il disait dans *Indo-japanischen Gesellschaft («* la société indo japonaise ») que les yeux de l'Inde se tournaient pleins d'espoir vers le Japon. Cela fut souligné par le *Taimin* (journal d'Osaka) qui prônait l'aide japonaise pour la révolution de l'Inde. Le professeur Kambe de l'université de Kyoto pensait que le Japon serait le guide de l'Asie dans l'inévitable conflit qui devait l'opposer à l'Europe.

La grande révolution mondiale atteignit l'Orient, en 1925. Pour asseoir leur domination mondiale, les puissances doivent écraser le Japon. Il fallut, d'abord, vaincre la Chine. Simultanément, le bolchevisme alluma la révolution sociale. Les instincts qui sommeillaient en Chine furent éveillés d'une manière jamais vue. Ce peuple a perdu aujourd'hui son idéal mythique constructeur de type. Aiguillonnés par des puissances étrangères, des centaines de rivaux égoïstes se font la guerre. Les désaccords ne sont plus surmontés au nom de l'idéal confucianiste, mais attisés par des mots d'ordre nouveaux et étrangers. L'anarchisme libéral moderne fait éclater le type chinois traditionnel. Le plus terrible bouleversement arrive et son issue est imprévisible. Mais une chose est presque inéluctable : ce combat sanglant s'achèvera par l'élimination de l'Europe en Asie orientale. Et il faut même souhaiter qu'aussi bien les missionnaires, que les marchands d'opium et les aventuriers louches quittent la Chine. Ce n'est pas pour protéger la race blanche que l'Européen a fait irruption dans cette région, mais pour étancher la soif de profit du juif. En faisant cela, il s'est déshonoré lui-même : il a détruit toute une culture et a déclenché contre lui une révolte justifiée. La Chine combat pour son mythe, pour sa race et ses idéaux, comme le mouvement de rénovation en Allemagne lutte contre la race de marchands qui, aujourd'hui, domine toutes les bourses et détermine le comportement de presque tous les dirigeants.

Historiquement, les grands combats en Chine ont principalement commencé avec l'introduction forcée de l'opium. Le gouvernement chinois réalisa très tôt le danger de ce produit et, dès 1729, il en interdit l'usage et la culture. Ces interdictions se renforcèrent sans arrêt, mais cet effort du gouvernement chinois se heurta à la résistance de la compagnie anglaise des Indes orientales. En effet, la vente de l'opium servait à remettre de l'ordre dans les misérables finances de l'Inde et, derrière les affairistes de la compagnie des Indes orientales, se tenait, logiquement, la puissance de l'Etat anglais. Après sa défaite, l'empereur Tao-Kuang déclara : « Je ne peux pas empêcher l'introduction de ce poison ; des hommes corrompus et possédés de l'esprit de lucre veulent, par soif de profit et de luxure, se mettre en travers de mes voeux. Mais rien ne me déterminera à tirer mes revenus du vice et de la misère de mon peuple ».

Le centre de tout le commerce britannique de l'opium était Canton, cette ville dont est issu l'actuel mouvement chinois de libération. En peu de temps, la contrebande de cette drogue y est montée à au moins 1700 caisses par an. Son volume grossit continuellement. Jusqu'au jour où le gouvernement chinois effectuant une perquisition chez les commerçants anglais, ne saisit pas moins de 20.000 caisses d'opium. A la fin des années *1830,* un grave conflit éclata entre le gouvernement britannique et la Chine ; les canons anglais durent assurer la protection des contrebandiers. Par le traité de Nankin *(1842),* la Chine vaincue dut céder Hong-Kong à l'Angleterre. Canton, Amoy, Ningpo, Fou-Tchéou et Shangaï devaient être ouverts au commerce britannique. En outre, la Chine fut condamnée à verser 21 millions de dollars de dommages de guerre et l'Angleterre vendit à des navires contrebandiers chinois le droit de naviguer sous pavillon britannique !

Cette situation se tendit de nouveau : en *1856,* la seconde guerre de l'opium commença, avec cette fois la participation de la France. Le traité de Tien-Tsin, ignominieux pour la Chine, légalisa le commerce de la drogue. En bâillonnant cet Etat, dans l'intérêt d'un système capitaliste destructeur de peuple pour des décennies, on ne pouvait pas manquer de provoquer de nouvelles tensions et nous sommes aujourd'hui à la veille d'une terrible explosion.

Même pour un historien expert en relations internationales, il n'est pas facile d'appréhender avec exactitude, simplement d'après leur valeur et leur but, toutes les forces qui se mesurent aujourd'hui. Des spécialistes réputés se contredisent sur des points déterminants lorsqu'ils analysent les différents partis et personnalités en Chine. Ceci n'a rien d'extraordinaire et, de la même façon, il est difficile d'apercevoir les mobiles véritables des dirigeants.

Deux point apparaissent d'autant plus importants qu'ils n'ont été que peu ou pas considérés du tout. Depuis la fin de la guerre mondiale et la victoire presque totale de la finance internationale (ou pour ainsi dire juif), la politique des capitalistes consiste, sans aucun doute, à amener le Japon, encore indépendant, sous leur contrôle. La conférence de Washington de 1921 obligea l'« empire du soleil levant » à rendre ses conquêtes du conflit russo-japonais et de la guerre mondiale et à arrêter l'armement de sa flotte. Mais pour mettre totalement la main sur le Japon, il fallait que la Chine serve de base de ralliement. Cet objectif pouvait être atteint, soit directement avec l'aide des puissances anglo-américaines (c'est-à-dire des canons), soit avec l'aide des troupes chinoises au service de la haute finance. Nous mettons là le doigt sur un fait extrêmement important pour la politique actuelle.

Avant et pendant la guerre mondiale, la finance enjuivée s'est déclarée l'alliée de la Grande-Bretagne. L'Angleterre avait jadis conquis l'Afrique du sud pour les diamantaires juifs (Lewis, Beith, Lewishon, etc ...). Elle avïi ' accordé sa préférence aux grandes banques juives pour toutes les transactions financières (Rothschild, Montaigne, Cassel, Lazard, etc..). Elle avait aussi laissé peu à peu glisser le commerce de l'opium dans des mains israélites ; le lord juif Reading (de son vrai nom, Isaacs) s'occupait des importantes opérations d'emprunt avec l'Amérique du Nord, jusqu'à ce que par la « déclaration Balfour », l'Angleterre prit elle-même en main la garantie des intérêts juifs dans le monde. Le *Frankfürter Zeitung* savait parfaitement ce qu'il disait, quand il affirmait que cette « déclaration » avait été un « ferment de la victoire anglaise ». Malgré cet étouffement de la vie britannique par la finance juive, les forces conservatrices se montrèrent assez fortes pour

susciter dans tous les pays une politique énergique contre le bolchevisme et développer une propagande anti-communiste intense. La réponse de la juiverie ne se fit pas attendre, non en Angleterre même il est vrai, mais à l'extérieur : d'abord par l'excitation contre l'Angleterre de tout le bolchevisme dans le monde entier, puis par le soutien total du sud chinois par toute la presse mondiale juive et troisièmement, par la convocation d'un prétendu congrès anti-colonial à Bruxelles (mars *1927) suivi* du soulèvement de tous les peuples colonisés de l'est avec, en première ligne, l'Indien, et le Chinois. Nous pouvons quotidiennement suivre les effets de cette entreprise dans la presse démocratico-bolchevique. Son but manifeste est de contraindre l'Angleterre à faire toujours plus de concessions à la juiverie. Mais il faut aussi y voir la volonté de mener à bonne fin en Chine, avec l'aide des généraux chinois corrompus, une campagne antijaponaise pour achever l'écrasement du Japon « rebelle » , encore indépendant de la haute finance.

Naturellement, le Japon aperçoit clairement les dessous de ces politiques, aussi bien celle de Moscou que celle de la finance internationale. Par instinct de conservation, il doit tout faire pour renforcer les forces de Mandchourie (mais pas trop pour qu'elle ne puissent se rendre indépendantes du Japon). C'est pourquoi l'état--major japonais avait pourvu l'armée chinoise du nord de toutes les nouveautés techniques. Quel que soit le futur rapport de forces, le Japon fera tout pour favoriser une division du pouvoir en Chine.

Le mouvement initialement appelé « cantonais » fut dominé par le parti Kuomintang, ce qui signifie à peu près parti national de l'empire. Canton était le point névralgique où la Chine ressentait le plus cruellement la puissance de l'impérialisme colonial. C'est aussi là que se manifestait le plus vigoureusement l'énergie chinoise nationaliste-révolutionnaire. Elle remontait au docteur Sun Yat Sen, le véritable fondateur du parti Kuomintang, qui, dès sa jeunesse, était tout à fait acquis aux conceptions nationalistes européennes. Sun Yat Sen a publié ses aspirations et ses principes (26). On connaît son inébranlable volonté de provoquer un renouveau national sur les ruines des vieilles traditions de la Chine et son désir d'abattre toutes les tutelles étrangères. Il soulignait avec insistance dans ses discours, que rien n'accélère plus la décadence d'un pays que l'oppression formée par de puissants moyens économiques, tels que ceux dont disposaient les puissances anglo-saxonnes (il faisait particulièrement ressortir l'influence juive). Mais Sun Yat Sen commit une erreur de jugement catastrophique sur la Russie soviétique ; il vit en elle l'Etat qui à « l'instant du suprême danger » était entré en lutte « contre l'injustice du monde ». La Chine doit d'effroyables années à cette prise de position favorable aux soviétiques qui manquait de sens critique. La politique pro-bolchevique de Sun Yat Sen fut poursuivie après sa mort jusqu'à ce que l'instinct sain des Chinois, liés au sol, s'oppose vigoureusement à cette influence destructrice. Mais le danger n'était définitivement banni dans les grandes villes commerciales.

Une partie importante de l'intelligentsia chinoise se rassembla autour de Sun Yat Sen et sa doctrine. Cette élite s'était familiarisée dans tous les Etats d'Europe et aux Etats-unis d'Amérique avec les idées étrangères et, revint dans sa patrie sous le nom de groupe nationaliste révolutionnaire. Mais si la presse internationale juive ne pouvait contenir son admiration devant les chefs « cantonais », il faut souligner que ces premiers intellectuels dirigeants nationalistes-révolutionnaires n'avaient certainement plus rien des vrais Chinois attachés à la nature. Beaucoup avaient rejeté une tradition ancienne et s'enthousiasmaient pour des conceptions de « démocratie » , de souveraineté du peuple ou de principes analogues, qu'ils avaient appris en Europe et en Amérique et qui étaient étrangers à leur sang. En fait, ils ressemblaient aux libéraux russes qui s'étaient éloignés des formes slaves traditionnelles, pour préparer une révolution démocratique absolument pas enracinée dans la nation, et qui finalement furent eux-mêmes renversés par les forces du chaos qu'ils avaient déchaînées. Quelque chose de semblable se prépare en Chine (27), car il est clair que plus les dissensions intérieures grandissent dans le sud, plus la situation des puissances boursières s'améliore. Emprunts et hypothèques sur les douanes, chemin de fer, etc., sont ici aussi le moyen de mater l'adversaire, notamment si celui-ci n'a pas d'argent et si son armée ne peut, à la longue, être suffisamment entretenue. En dépit de la corruption manifeste, les essais de nationalisation de la Chine sont dignes d'admiration. Quelle sera leur destinée? Nul ne peut le prévoir.

Dans le cas chinois comme dans les autres soulèvements coloniaux, les Etats européens font preuve d'un manque d'assurance visible. Cela se comprend d'autant mieux, qu'à Londres même, par exemple, des forces s'affrontent : une volonté nationale anglaise encore solide, liée à un impérialisme économique, et font face aux méthodes et aux intérêts purement juifs du capitalisme. Ces puissances agissent à tour de rôle sur la politique extérieure anglaise, et la juiverie n'a naturellement pas manqué de prendre pied, aussi fermement que possible, dans le parti conservateur.

Maintenant une question se pose à nous, Allemands, membres de la race blanche : quelle position devons-nous adopter vis-à-vis de la Chine spécialement et de toute la politique coloniale des peuples européens dans la crise actuelle, qui sans aucun doute est de la plus grande importance au point de vue géopolitique?

4.

Le Britannique a toujours eu des structures politiques moins rigides que les Européens du continent, parce qu'insulaire, il pouvait se permettre cette forme de vie plus relâchée ; pourtant il n'a jamais été un « boutiquier ». C'est pourquoi l'Anglais germanique a raison quand il dit : « L'Anglais conquérant le monde, brillant dans ses vertus et effroyable dans ses passions, arrogant, rude et courageux simultanément, lève la main et... édifie un empire mondial, parce qu'il est un peuple de seigneurs créateurs! > (28). Cette souveraineté existe encore aujourd'hui, même si elle est rongée fortement par la City.

Pour analyser la politique britannique et l'avenir du colonialisme, la considération du matériel racial humain de ces colonies et domaines d'intérêt est d'une importance décisive. La Chine vient d'être traitée. L'impérialisme économique écrasant ce peuple traditionaliste a non seulement été funeste pour les deux parties, mais il en résulte des exigences certaines pour un avenir organique (ce qui sera traité plus tard). Il en va pourtant tout autrement de l'Inde, de l'Egypte, de la Syrie et de l'Afrique du sud.

Tout Européen voit dans l'Inde ancienne un pays de rêves ; au coeur d'un siècle d'abrutissement technique, ce ne sont pas les plus mauvais qui se sont plongés dans les pensées de Jajnavalkya, Cankara, ou se sont enthousiasmés pour le héros Rama, le dieu Krishna, et le poète Kalidasa. En conséquence, ces admirateurs de l'Inde ont prêché le salut de l'Europe par l'Inde traditionnelle sans remarquer que cette Inde aryenne du passé, a justement péri à cause des pensées des derniers *Upanishads* dilatant sans fin le coeur. On peut, au contraire, observer maintenant un tout autre phénomène qui provoque déjà des effets en politique mondiale : le nationalisme indien s'enflamme au contact de la conscience nationale et européenne des Britanniques. Portées par l'avance triomphale des théories nationalistes occidentales, de nombreuses âmes, au courant des oppressions, et reprenant conscience de leur nationalité dans toutes les manifestations de la vie, se réveillent dans l'Inde désagrégée.

On ne se met pas seulement à étudier les livres religieux, mais on s'enthousiasme, de nouveau, pour les héros Rama et Arjuna. Des Indiens voyagent aujourd'hui en Europe, chantant les grandeurs de leur peuple et réclamant sa liberté. Rabindranath Tagore voit dans cette forme du nationalisme indien non violent, le salut du monde ; Gandhi prêche la résistance passive permanente du peuple. Parallèlement, on trouve des mouvements plus violents, mais qui ne veulent puiser leur énergie qu'en Inde. « L'ascétisme n'a pu opprimer longtemps la pensée aryenne », proclame curieusement le prédicateur indien moderne Vasvani. La jeunesse devrait se plonger dans l'Histoire ; elle s'apercevrait que les grands patriotes ont toujours été des « esprits créateurs dynamiques » ; « l'histoire des héros » devrait être racontée aux Hindous. Vasvani dit encore : « l'histoire n'est pas encore enseignée à la lumière du développement de la race indienne » .

Le sentiment vital qui intervient ici est européen. Mais il est immédiatement affaibli, parce que ni la couleur de la peau, ni les ancêtres ne font le Brahmane, mais le caractère de la race. C'est là tout le tragique de l'Hindou qui parvient à s'élever au-dessus de ses trois cent millions de compatriotes. Car, s'il voulait décrire le développement de ses frères, les Aryens, il devrait admettre que ceux-ci se sont perdus, à quelques exceptions près. Ils ont laissé des chants héroïques, une profonde et grande philosophie, qui, plus tard, poussée à l'extrême, sollicitée à l'infini, perdue dans des concepts exubérants, favorisa le chaos des races. Les rares Hindous réveillés, de nouveau enflammés par des impulsions volontaires européennes, pourront-ils encore faire de cette sombre population indigène, un peuple ayant quelque chose de commun avec leurs idées, même dans une faible mesure ? On peut raisonnablement en douter tant que l'on ne nous aura pas prouvé le contraire. L'appel à l'aide de la vieille université sacrée de Nalanda avec ses trois mille enseignants apparaît tout aussi mélancolique que la proclamation de la « rayonnante grandeur » de l'Inde des « temps futurs » , lorsque tout de suite après les idées de nationalité et de race sont qualifiées d'« idoles ». La force créatrice des formes de vie et de pensées aryano-indiennes, produit de la race nordique et de la nature indienne, est énorme, il est vrai, mais la substance raciale de l'âme d'où sont sortis un jour les pensées et les Etats a disparu à l'exception de quelques restes infimes. C'est pourquoi l'Inde n'a engendré qu'un Gandhi fatigué et son pacifisme, et non un chef militaire incarnant un nouvel idéal.

Il faut considérer aussi que le mahométanisme a arraché de solides pierres de taille à l'édifice religieux de l'Inde, blocs qui ne se laisseront guère réinsérer pour les raisons sus-nommées. Celui qui connaît la nature de la foi islamique, progressant rapidement dans les âmes des peuples proche-orientaux, comprendra que la sous-race non-aryenne de l'Inde sera probablement un terrain privilégié pour l'Islam. La religion indienne est tolérante au point de se détruire elle-même ; l'Islam fanatique va jusqu'au don de soi dans le combat. Sans doute l'Hindou prétend que ce qui est tendre est plus dur que ce qui est dur ; comme Lao-Tseu, il dit : « Sois humble et tu seras le guide de l'humanité ». Ce type de paroles conduisent à l'extinction de la race et la générosité spirituelle devient de la sorcellerie en des mains étrangères. Partout, la pensée derrière laquelle se tenait la volonté de puissance a vaincu. LES COMBATS ENTRE HINDOUS ET MAHOMETANS QUI CESSERENT POUR QUE L'ON PUISSE CONSTITUER UN FRONT COMMUN CONTRE L'ANGLETERRE, SERONT POUSSES JUSQU'AUX MEURTRES LES PLUS SAUVAGES A L'INSTANT MEME OU LE BRITANNIQUE QUITTERA LE PAYS. Admettons que tous les reproches que l'Indien adresse à l'Angleterre soient justifiés : il reste que celle-ci, par sa puissance empêche un torrent de sang et un retour à des temps d'apocalypse, pires que jamais. Seule la pression européenne rendit possible les Gandhi, Das, Vasvani, etc.. Personne ne se réjouira plus que nous si, avec leurs compagnons de lutte, ils

construisent des écoles pour leur peuple, lui procurent des médecins, calment la faim et prêchent l'ancienne vénération des héros. Mais il ne fait aucun doute que l'Inde a besoin d'un maître à poigne de fer.

Du point de vue nordique comme du point de vue allemand, il faut donc soutenir la domination de la Grande - Bretagne sur l'Inde. Cela peut se faire sans la moindre arrière-pensée et, en même temps, avec la plus totale sympathie pour la grande Inde du passé et pour les penseurs actuels. Il faut repousser toutes les tentatives qui, utilisant la folie sentimentale de Gandhi, réclament une assimilation de l'Inde et veulent en faire un « dominion anglais », car cette tentative entraîne nécessairement le mélange racial et donc la décadence des Blancs (politique introduite en 1929 par le gouvernement travailliste). Dans son intérêt et dans celui de la race blanche, la Grande-Bretagne ne doit pas céder, si elle ne veut pas, comme ses prédécesseurs, assister à l'effondrement de sa domination en Inde. Autrefois les Portugais étaient les maîtres. Les majestueuses constructions de Goa donnent, aujourd'hui encore, au voyageur une idée de la puissance passée de ce peuple. Mais cela n'a pas empêché la forêt vierge et les lianes de la jungle de régner sur cette ville ; des serpents se prélassent sur les dalles des anciens palais, pendant qu'une population métisse d'un demi-million d'êtres, allant des tons les plus clairs aux bruns les plus foncés, témoigne d'une nouvelle décadence humaine dans le marécage et la fièvre de l'Inde et de l'engloutissement du sang blanc et de son subconscient par une sombre force raciale indigène tenace, mais inféconde.

Vu de l'extérieur, l'Islam est aujourd'hui déchiré dans le monde arabe, des querelles religieuses acharnées opposent violemment différentes sectes, alors que les incapables hindous pacifiques de l'espèce de Gandhi, tendent les bras vers lui en vue d'une d'une fraternisation nationale indienne ; l'Angora est devenu turc et refuse de continuer d'être le « bras séculier de la Mecque » ; à cela s'ajoute l'abolition du califat par Kemal Pacha. Malgré cela, on remarque dans les milieux islamiques un violent esprit offensif qui n'est pas suffisamment pris en considération par une opinion générale superficielle. Le phénomène est surtout visible au Caire, où la vieille université d'El Ashar répand une propagande très moderne contre l'Europe, contre la chrétienté et éduque une jeunesse fanatique. De la capitale égyptienne, partent vers le monde entier, des milliers d'ouvrages religieux, des centaines de milliers de tracts qui alimentent la haine du clergé musulman et prêchent la révolte chez les esprits les plus belliqueux (des personnes informées affirment qu'une boutique du Caire envoie mensuellement cinq mille textes rien qu'à Java). « La bataille (de l'Islam) est gagnée ; seuls les objets ne sont pas encore en notre possession », déclare en écho de ce travail de propagande, un grand journal musulman de Madras. « De la Sierra Leone, d'un côté, et de Bornéo, de l'autre, on nous questionne sur la beauté de l'Islam » se réjouit une autre feuille à Danka (29). Rien qu'en Inde, trois traductions du Coran sont diffusées. Une seule de ces versions a déjà vendu vingt mille exemplaires en un an dans la seule ville de Calcutta. Des millions de tracts sont envoyés aux croyants sous forme d'amulettes. L'Afrique occidentale britannique compte aujourd'hui 11 millions de musulmans pour 16 millions d'habitants ; l'Afrique orientale presque 2 pour 11 ; le Togo est à moitié musulman, le Nigéria aux deux tiers ; l'Inde hollandaise compte 36 millions de mahométans sur 50 millions d'habitants. Partout où les races se mélangent dans les colonies, l'Islam trouve des adeptes enthousiastes parmi les métis, pendant que, dans le même temps, il promet aux nègres leur liberté par une lutte commune contre l'Europe. L'indien Vasvani écrit : « Je vous le dis, prenez garde (Européens)! Un vieil Hindou vous prévient : « Méfiez-vous des larmes des faibles! » Car déjà tous les faibles dans l'est, les hindous et les mahométans en Inde, en Egypte, en Perse et en Afghanistan souffrent sous la domination de l'impérialisme de l'ouest, égoïste et agressif » (30). Face à cette haine des races bâtardes de couleur, conduite par l'esprit fanatique de Mahomet qui s'allieront peut-être un jour, les races blanches ont plus que jamais toutes les raisons de prendre garde.

Lorsque l'Angleterre reste à Suez pour protéger l'Europe du nord contre l'invasion proche-orientale, mais aussi pour tenir en échec la force islamique dans la périphérie de la Mecque, en Inde, en Egypte et en Syrie, c'est un acte d'auto-défense de l'Europe. En ce qui concerne Constantinople, l'intérêt vital des peuples balkaniques leur commande d'être toujours armé face à la Turquie. Derrière eux se trouve l'Ukraine qui n'admettra pas une souveraineté absolue des Turcs sur Byzance.

Vu le développement de l'aviation militaire, Gibraltar a perdu de son importance pour l'Angleterre. Quoi qu'il en soit, elle ne peut accepter que la France se rende maîtresse du Maroc qui lui fait face. D'où la nécessité pour Londres et Madrid d'envisager une politique commune. L'expansion nécessaire de l'Italie qui doit garder la force de son peuple à proximité de la terre maternelle, intervient dans cette zone d'intérêts. La politique italienne, si elle veut être organique, doit avant tout s'intéresser à Tunis, Tripoli et quelques îles. A l'ouest de la Méditerranée, le pacte Londres-Madrid-Rome s'impose et peut venir compléter une alliance d'Etats nordiques (BerlinLondres-Oslo-Stockholm-Copenhague-Helsinki), sans aucunement le gêner.

Les dominions britanniques deviennent de plus en plus autonomes. Cela n'empêche pourtant pas, dans des conditions déterminées, que leur existence reste étroitement liée à l'Angleterre. L'Afrique du sud devra rester entre des mains nordiques pour garantir la sécurité de l'autre route maritime vers l'Inde. Les lois appliquées actuellement pour contenir les Indiens devront un jour l'être à l'égard des noirs, des métis et des juifs pour rendre possible une vie organique au sud de l'Afrique et créer là-bas une base fortifiée, si l'éveil noir devait se montrer dangereux.

5.

Il faut être myope pour continuer à rire de cet éveil. Sous une autre forme, le mythe du sang naît aussi sous la peau sombre. Les vieux « palais » de Tombouctou et du Nil, ne font pas rêver le seul Marcus Garvey, mais avec lui des milliers de nègres.

En dépit d'une grande dispersion, des foyers subversifs travaillant consciemment en prévision d'un « empire africain », se créent déjà spontanément en divers endroits. Ainsi en Ethiopie, au Libéria, en Afrique occidentale, ce mouvement racial est partiellement renforcé par un idéal religieux que les nègres doivent aux missionnaires chrétiens, même si ce n'est qu'indirectement. Le « dieu noir » , le « rédempteur noir » et la « vierge noire » sont déjà des idées répandues. Les associations nègres américaines, qui, en plus, ont de l'argent, sont les principales. Le plus extrémiste est le groupe Garvey, puis, apparemment plus modéré, le parti de Dubois et, encore plus prudente, l'association « le nouveau nègre ». En 1925, une ligue de combat contre la race blanche fut fondée : « le champion nègre ». Le dénommé Dubois révéla ses buts : « Aussi sauvage et effroyable qu'ait été cette guerre honteuse, elle n'est pourtant rien en comparaison du combat pour la liberté que l'humanité noire, jaune ou brune mènera contre les blancs aussi longtemps que mépris, insultes et oppressions n'auront pas pris fin une fois pour toutes. La race noire ne se laissera appliquer le traitement actuel qu'aussi longtemps qu'elle y sera contrainte, pas une seconde de plus » (31). Et Garvey exprime encore plus clairement le désir noir : « Pas deux poids, deux mesures, ce qui est juste pour les Blancs, l'est pour les noirs : notamment la liberté et la démocratie. Si les Anglais ont l'Angleterre, les Français la France, les Italiens l'Italie, ce qui est leur droit, alors les nègres exigent l'Afrique et ils sont prêts à verser leur sang pour cette revendication. Nous voulons établir des lois pour toutes les races nègres et une constitution qui permettra à chacun de prendre en main son destin en homme libre... La plus sanglante des guerres commencera au moment où l'Europe tournera ses forces vers l'Asie ; car il sera temps pour le monde noir de saisir l'épée pour la récupération et la libération définitive de l'Afrique » . Il se peut que la négritude ne représente pas encore une force puissante, mais le mythe du sang s'est éveillé ici aussi et sa force augmentera considérablement dans les cinquante années qui viennent. En attendant, le Nordique doit prendre les précautions nécessaires pour qu'il n'y ait plus chez lui, ni nègres, ni jaunes, ni mulâtres, ni juifs. Cela soulève le problème de l'Amérique du nord.

Si la politique raciale s'organise dans les Etats-unis américains, elle se répercutera dans le monde, comme autrefois l'idée de démocratie détermina la vie de presque tous les Etats, en partant du même endroit. Ce pays est le premier Etat dans lequel les « droits de l'homme » maçonniques ont été instaurés. Le frère Washington devint l'archétype de cette tendance et la déclaration américaine d'indépendance, le modèle pour les « droits de l'homme » du soulèvement parisien. Il est vrai que les affaires étaient le seul objectif pris en compte. Mais au nom de ces « droits > , on imposa la libération des nègres dans les Etats sudistes. Aujourd'hui tout Américain maudit cette question noire. Mais il ne peut le faire qu'individuellement car, l'Etat libéral prône toujours la « liberté », même si elle doit être imposée à coups de matraque. Aux Etats-unis d'Amérique, le problème noir est la question primordiale, vitale. Quand on aura enfin abandonné le principe égalitaire absurde et celui de l'égalité des droits de toutes les races ou confessions aussi incohérents, l'attitude à adopter vis-à-vis des jaunes et des juifs s'imposera d'elle-même. Un instinct sain a presque fait disparaître la doctrine démocratique dans la vie sociale, en traçant une frontière raciale. Mais il n'a pu empêcher que des nègres s'approprient la « civilisation », ouvrent des magasins, deviennent avocats, s'organisent politiquement, alimentent leurs caisses communes de grosses sommes grâce à un mode de vie modeste et commencent à rêver consciemment d'un empire du Caire au cap de Bonne Espérance. La législation américaine devrait envisager, et préparer énergiquement, un retour des noirs en Afrique. Après le retrait de la citoyenneté et des droits politiques, l'organisation d'une expulsion planifiée des nègres vers leur continent, augmentant d'année en année, serait sans doute bénéfique à la longue : chaque noir pourrait facilement être remplacé par un blanc et les Etats-unis d'Amérique obtiendraient une bien plus grande unité politique. Dans le cas contraire, les noirs, forts de douze millions aujourd'hui, passeront à cinquante millions à brève échéance et, comme troupes de choc du bolchevisme, ils infligeront une défaite décisive à l'Amérique blanche.

Le péril jaune en Californie a également rendu brûlant le problème racial. Géopolitiquement, c'est un exemple du peu d'importance d'une question de droit dans les luttes raciales face au rôle que peut jouer une simple migration de peuple. Le Japon est surpeuplé, les hommes doivent émigrer pour ne pas étouffer. C'est son droit vital. La couche dirigeante de l'Amérique du nord, encore blanche aujourd'hui, a le devoir de défendre son existence et doit protéger ses côtes de l'ouest contre la marée jaune. Or, la question ne peut être réglée sous le régime de l'infâme domination de l'argent qui, précisément, construit son empire financier grâce à la discorde raciale. Le capitalisme sans honneur doit forcément aspirer à la domination mondiale par l'endettement mondial. Mais une délimitation racialo-organique du monde signifie tout aussi forcément la fin de l'étalon-or international et avec lui, la fin du messianisme juif, tel qu'il s'est à peu près incarné dans le règne des banques

mondiales et. dans la création d'un centre juif à Jérusalem. La diplomatie de tous les peuples se prépare au choc imminent entre les Etats-unis d'Amérique et le Japon. Et le nègre l'attend déjà impatiemment.
Quant à la Chine, il s'agit d'en faire une base de départ ou une couverture de l'arrière. Cette nouvelle guerre mondiale devient inévitable si les Etats ne sont pas constitués sur la base du mythe racial. Il faut que l'Amérique éloigne les jaunes de l'ouest luxuriant : c'est une nécessité vitale qui surpasse tous les autres « droits » écrits. Mais, elle exige aussi la reconnaissance du droit racial du peuple de culture japonaise à exister. Il en résulte, pour un futur Etat blanc nord-américain, qu'il renonce à son droit de propriété sur ses colonies est-asiatiques pour y établir les Japonais californiens. Cela semble irréalisable, car la présence de la flotte américaine aux Philippines est considérée comme la protection du commerce américain en Asie orientale en même temps qu'une tête de pont contre le Japon en cas de guerre. En réalité, elle n'est nécessaire que du point de vue de l'impérialisme économique, mais elle ne sera plus d'une importance vitale lorsque l'Amérique aura éliminé ses éléments racialement étrangers et commencera à s'organiser consciemment dans son immense espace vital entre le Pacifique et l'Atlantique. L'ÉPOQUE DE L'EXPANSION SANS LIMITES A PRIS FIN AVEC UNE GUERRE MONDIALE ET AVEC LA DOMINATION DE L'ARGENT; AUJOURD'HUI COMMENCE LE TEMPS DE LA CONCENTRATION QUI FERA MURIR UN SYSTEME D'ÉTATS ORGANISES SELON LE PRINCIPE DE LA RACE. *Tous* les philosophes, historiens et hommes d'État doivent adopter cette pensée et travailler à sa réalisation. La notion de peuple est aujourd'hui faussée par la bourse internationale, tandis qu'est attisée la lutte entre les Etats et que toute mesure, toute pensée apaisante est opprimée.

Le pacifisme actuel aussi, considéré de ce point de vue, se révèle un mouvement totalement trompeur. *Il* repose, en effet, sur la reconnaissance de la démocratie, c'est-à-dire pratiquement sur la domination de l'argent. Son discours sur le « désarmement mondial » n'est rien d'autre qu'une mystification pour détourner les peuples de la cause véritable des abcès qui couvrent leur corps. CE N'EST PAS AVEC LE DÉSARMEMENT DE L'ARMÉE ET DE LA FLOTTE QUE DOIT S'ÉTABLIR UNE « PACIFICATION UNIVERSELLE », MAIS AVEC LA DESTRUCTION TOTALE DE LA DÉMOCRATIE SANS HONNEUR, DE LA PENSÉE POLITIQUE DU XIX' SIECLE IGNORANT LA RACE, DE LA RUINE ÉCONOMIQUE ENGENDRÉE PAR LA FINANCE. Autrement, la décadence de tous les Etats viendra si la religion du sang n'est pas ressentie, reconnue et réalisée dans la vie. Une Amérique épurée, débarrassée de ses noirs, jaunes et juifs, éduquée dans le sens nordico-européen est mille *fois plus* forte qu'une Amérique désagrégée par ce sang étranger, quelle que soit la grandeur de ses colonies et de ses bases navales.

La politique mondiale de l'Angleterre ne fut pas seulement due à sa situation insulaire, mais aussi au fait que Saxons et Normands formèrent un peuple uni et que son centre vital était racialement pur. Maintenant qu'à Londres, les juifs de la City influencent la politique et fournissent, en même temps, des « meneurs de partis au prolétariat », la politique britannique a déjà perdu de sa pérennité. Si l'Angleterre n'est pas nettoyée, si elle ne renonce pas prudemment à quelques colonies lointaines, elle n'évitera pas une catastrophe. Et cela nous ramène au problème chinois.

6.

Un homme d'Etat n'envisageant que les intérêts nordico européens et nord-américains, répondra au cri de guerre qui s'élève aujourd'hui contre les Etats européens et américains actuels : l'Extrême-Orient aux Extrême-Orientaux ! II faut distinguer le Japon et la Chine, de l'Inde, de l'Afrique, etc. ; ils doivent au moins avoir la possibilité de faire vivre leurs peuples. Pour cela, il est nécessaire de mettre à leur disposition tout l'espace vital de la Mandchourie jusqu'à Malacca et l'Indochine, y compris les îles voisines. Vouloir empêcher une migration des jaunes vers l'Amérique du nord et l'Australie, tout en voulant coloniser ou dominer l'Extrême-Orient est une folie capitaliste que les soulèvements qui flamboient aujourd'hui en Chine commencent à vouloir faire payer. Il est possible que la technique dont les Blancs font mauvais usage, puisse vaincre ; il est possible que le jaune soit repoussé et étranglé. Mais alors il se tournera nécessairement de l'autre côté et suivra les traces de Gengis Khân, Tamerlan et Attila. Ce que Lénine et Trotsky n'ont pas réussi pour mener à leur fin les forces qui sommeillent dans le bolchevisme, cela se fera grâce à la politique mondiale aveugle de l'Europe et des Etats-Unis d'Amérique. La Russie, désagrégée et depuis longtemps affaiblis, pourra-t-elle contenir le flot de millions d'Asiatiques ? C'est fort improbable. Et l'affirmation de Bismarck, selon laquelle les jaunes abreuveront un jour leurs chameaux sur le Rhin, serait vérifiée.

Pour nous sauver de la catastrophe, il faut envisager des conclusions exactement inverse, de celle de Spengler. Le règne des capitaines d'industrie et des césars dominant des masses dans lesquelles aucune personnalité ne se dégage n'a rien de fatal ; il faut, au contraire, reconnaître que cet < avenir » est, aujourd'hui déjà, à moitié du passé ; partout naissent des forces prêtes à construire une nouvelle image du monde sur les ruines de l'ancien. Et ces forces ne sont pas irréversibles. Ces puissances de notre âme et de notre sang sont des facteurs

du « destin » , comme l'étaient ce besoin de partir à la découverte du monde aux XVe et XVIe siècles et celui de créer la culture de l'humanité et l'Etat universel aux XVIIIe et XIXe siècles.

Les Etats-unis d'Amérique, que certains voyageurs qualifient de superbe pays d'avenir, doivent, pour y parvenir, rejeter les idées totalement éculées, datant de leur fondation, et leur actuelle vanité (c'est-à-dire la destruction de New York en tant que symbole). Ils ont le devoir de mener à bien, avec une force neuve, la mise en pratique du nouveau concept racial d'Etat, tel que quelques Américains éveillés l'ont déjà pressenti (Grant, Stoddard) : l'émigration forcée et l'établissement dans d'autres pays des noirs et des jaunes, l'abandon au Japon des possessions d'Asie orientale, la préparation d'une colonisation noire en Afrique, l'évacuation des juifs vers un endroit où ce « peuple » trouverait place, en accord avec la future politique européenne.

Les tentatives des dernières décennies visant à dominer les coins les plus reculés du monde, utilisant des canons pour maintenir « la paix et l'ordre » parmi les peuples asservis, n'étaient pas un signe de puissance, mais un témoignage de faiblesse, de même qu'une police démesurément importante dans un Etat trahit son pourrissement et non sa force. L'objection selon laquelle l'Amérique et l'Europe garantissent leur sécurité dans l'est asiatique en assurant leur commerce en Chine, car ils protégeraient, ainsi de la ruine des centaines de milliers, voire des millions d'existences en métropole, est illusoire. Seul l'impérialisme économique, assoiffé d'exploitation abusive peut applaudir cela. Un pays aussi fortement peuplé que la Chine est pratiquement contraint d'exporter ses produits, et les cuirassés américains ne sont pas nécessaires pour embarquer du thé et des épices et décharger en contre partie, des marchandises européennes. La Chine représente pour des dizaines d'années encore, un marché géant pour les produits chimiques et techniques occidentaux, car elle en a besoin pour mettre en valeur les richesses de son sol. Elle conclura des traités commerciaux dans son propre intérêt, pour procurer à son pays, du travail, du profit et de l'ordre, sans pour cela y être forcée par les marchands d'opium de Calcutta ou de Bombay. Mais elle saura, cependant, se défendre si les banquiers mondiaux usuriers veulent considérer tous les peuples civilisés comme des pépinières d'emprunt, suffisamment bons pour qu'on eu tire intérêt sur intérêt, et faire nommer un commissaire financier, maître de tout le pays, comme le diktat de Dawes en a préparé la voie de cynique manière avec l'Allemagne. Et c'est bien ainsi.

Les actuels endettements des Etats sont déjà considérés comme des contrats de droit privé. Au-delà de l'impossibilité de s'acquitter, une rupture de plus d'un accord tributaire aurait facilement pour conséquence les plus graves conflits entre beaucoup de peuples et les grandes puissances, ou plus exactement, avec les banquiers dirigeant ces Etats. L'intervention de l'Etat dans les chemins de fer du Reich ou dans la banque du Reich, qui n'ont d'allemands que le nom, aurait jusqu'en 1933 entraîné de sérieuses complications de politique extérieure. Ainsi, le chemin de fer, l'argent, l'empire tout entier s'appelaient à tort « allemands ». Les esclaves qui y travaillaient étaient bien allemands, mais ceux qui les dominaient étaient des Français, des juifs , des Américains. Cette situation était intenable à la longue. Or, après l'Allemagne, les Etats tombèrent les uns après les autres dans les filets de ce système de piraterie internationale *à* qui nous devons les tributs imposés par diktat. Mais cela donna le signal du réveil. Le soulèvement allemand de *1933,* notamment a ranimé cette vigueur.

Ce n'est ni un « syndicat privé international » (Rathenau), ni des trusts économiques mondiaux, au-dessus de tous les peuples, qui seraient le but et le « sens de *l'His*toire », ni une société des nations sans préoccupation de races, et que la renaissance nordico-allemande devra proclamer du point de vue européen et mondial, mais un SYSTEME D'ETATS RACIALEMENT DETERMINES, VIVANT EN SYMBIOSE ET NON DANS UN CHAOS, RESULTAT INEVITABLE DE L'ACTUELLE POLITIQUE MONDIALE DEMOCRATO-MARXISTE ; ET CES SYSTEMES D'ETATS, EN RAISON DE CETTE FORMATION ORGANIQUE, GARANTIRONT AUSSI LA SOUVERAINETE POLITIQUE DE LA RACE BLANCHE SUR LE GLOBE TERRESTRE.

C'est pourquoi l'idée d'une politique mondiale, fondée sur la race, implique aussi la libération de l'Asie orientale : on doit arracher un Etat après l'autre du système pan-étatique et supranational actuel, car celui-ci est, depuis longtemps, enjuivé aux quatre cinquièmes. A la pan-Europe sans préoccupation de race, *à* la juridiction mondiale chaotique, *à* la république universelle maçonnique ignorant le peuple, s'oppose, menaçante parce qu'organique, cette idée nouvelle de l'essence nordique. Aucune autre n'est valable. Et l'étude géopolitique des forces en présence justifie le système d'Etats ébauché plus haut, car sa constitution est la seule qui soit conforme aux intérêts de la culture nordique et des puissances civilisatrices. *II* fa>at un bloc germano-scandinave pour protéger l'Europe du nord de la vague communiste et empêcher la formation d'un danger se concentrant *à* l'est ; une alliance de ce bloc avec l'Angleterre dont la souveraineté en Inde n'est garantie que si une politique asiatique de force est empêchée ; en dépit de fortes tensions inévitable, on devra soutenir une politique raciale blanche en Amérique du nord, *à* condition que les Américains renoncent au tribut réclamé *à* l'Allemagne et *à* l'Angleterre ; enfin, un pacte militaire sous la conduite de l'Italie et en Extrême-Orient, un système d'Etats jaunes assurant les intérêts vitaux européens. Jusqu'à quel point cette volonté organique pourra-t-elle concrétiser son programme ? C'est l'avenir qui le dira.

Enfin, l'Allemagne elle-même pourra alors procurer, en Europe, suffisamment d'espace vital à ses cent millions d'habitants ; ici, la politique ramène à la métaphysique : la liberté créatrice intérieure d'un peuple est, elle aussi, liée à l'indépendance politique ; seule cette indépendance peut garantir la durée, la force de l'idée nationale de l'honneur. C'est pourquoi le désir d' un espace propre, de biens propres est aussi la condition

première du développement de valeurs spirituelles, de la formation du caractère allemand. Dans ce grand combat pour l'existence, pour l'honneur, pour la liberté et le pain d'une nation aussi créatrice que l'Allemagne, le peuple allemand est en droit de s'attendre à des égards qu'on accorde sans formalités à d'autres nations moins importantes. Il faudra qu'il y ait un sol libre pour être labouré par des paysans germaniques. Cela seulement permettra au peuple allemand compressé sur un espace des plus étroits de respirer. Cela inaugurera aussi une nouvelle civilisation du Nordique.

VII . Unité de l'être

1.

Un peuple est perdu en tant que peuple, il est mort en tant que tel, si, regardant son avenir, il refuse d'y voir la continuité de son passé. Il ne s'agit pas de savoir quel fut ce passé : si une nation en arrive à renier véritablement et réellement les symboles de son premier éveil, elle a alors rejeté les racines de son être et de son devenir et elle s'est condamnée à la stérilité. L'Histoire n'est pas le développement d'un rien en quelque chose, ni même la transformation de quelque chose d'insignifiant en quelque chose de grand ; ce n'est pas non plus la mutation d'un être en un autre tout différent, mais le récit d'un réveil racial et populaire à travers des héros, des dieux ou des poètes, qui servent de modèles pour toujours. Cette première oeuvre mythique supérieure ne sera plus jamais « perfectionnée » pour l'essentiel, mais elle adoptera simplement d'autres formes. La valeur insufflée à un dieu ou à un héros est ce qu'il y a d'éternel dans le bien comme dans le mal. Homère incarnait la Grèce à son zénith, et il la protégea encore dans la décadence. Yahwé représente la juiverie instinctive ; croire en lui est la force du plus misérable brocanteur juif de Pologne.

Cette unité s'applique aussi à l'histoire allemande, à ses hommes, à ses valeurs, au mythe originel, semblant pourtant si neuf, aux idées porteuses de l'entité allemande populaire.

Une forme d'Odin-Wotan est morte : celle du premier des dieux, personnification d'une espèce encore vouée naïvement au symbolisme de la nature. Mais Odin, en tant que reflet éternel des forces psychiques fondamentales du Nordique, vit aujourd'hui comme il y a cinq mille ans (32). Il rassemble en lui, l'honneur et l'héroïsme, l'univers du chant, de l'art, du droit et la quête éternelle de la sagesse. Un jour, il apprend que les dieux ont rompu le contrat conclu avec les constructeurs du Walhalla, et que, par leur faute, la race des dieux doit périr. Conscient de l'inéluctabilité de cette fin, il ordonne pourtant à fleimdal de sonner du cor pour appeler les Ases au combat. Afin de satisfaire sa soif insatiable de connaissances, le grand dieu ne cesse de parcourir l'univers pour pénétrer le sens du destin et de la nature de l'être. Il sacrifie un oeil pour acquérir la plus profonde sagesse. Eternel voyageur, il est le symbole de l'âme nordique perpétuellement en quête et en devenir, et qui ne peut se contenter de se limiter à un Yahwé ou à son représentant. La volonté indomptable qui, à l'origine, traverse si âprement les royaumes nordiques, dans les chants épiques dédiés à Thor, révèle, dès son apparition, son caractère ambivalent : à travers Odin le voyageur, on découvre son côté intérieur, aspirant à quelque chose, cherchant la sagesse, le côté métaphysique. Le même esprit se manifeste à nouveau chez les grands Ostrogoths libres, par exemple, chez le pieux Ulfilas ; il accompagne la chevalerie dans sa gloire, les grands mystiques nordico occidentaux, et surtout le plus grand de tous, Maître Eckhart. De nouveau, nous constatons que, plus tard, dans la Prusse de Frédéric, l'âme qui autrefois engendra Odin, renaissait simultanément près de Hohenfriedberg et Leuthen et dans les âmes d'Eckhart et de Goethe. De ce point de vue, il est profondément justifié d'affirmer qu'une légende héroïque nordique, une marche prussienne, une composition de Bach, un sermon d'Eckhart, un monologue de Faust, ne sont que des expressions différentes d'une seule et même âme, des créations de la même volonté, des forces éternelles qui se rassemblèrent, d'abord, sous le nom d'Odin, et prirent forme en Frédéric et Bismarck dans les temps modernes. Et aussi longtemps que ces forces resteront actives (mais pas davantage) le sang nordique agira se mêlant à l'âme nordique en une union mystique, condition de toute création véritablement propre à l'espèce.

Le seul mythe vivant est celui pour lequel, sous quelque forme que ce soit, des hommes sont prêts à mourir. Lorsque les Francs quittèrent leurs bocages originels, ils se sentirent déracinés dans leur corps et leur âme. Peu à peu, ils perdirent la force de résister aux habitants mieux structurés de la Gaule. Théodoric essaya en vain de convertir Clovis, le roi des Francs à l'arianisme libre, pour au moins préserver les particularités nationales face à Rome ; harcelé par son épouse hystérique, le chef de la tribu germanique militairement la plus forte, se fit baptiser, passant ainsi dans le camp romain. En vérité, ni lui, ni les autres Francs ne songèrent à renoncer à leur héroïsme ; ils l'associèrent seulement au christianisme, menant aussi bien le combat pour lui, que pour leur gloire et leur propre pouvoir. Mais cette conversion, permit plus tard au mythe romain d'étouffer l'ancienne valeur germanique du sang, de manière telle qu'il devint souverain. A partir de là, les guerres se succédèrent au nom de la croix. Et lorsque celle-ci eut vaincu partout, la lutte commença à l'intérieur du monde converti,

contre les hérétiques et les protestants, qui de leur côté, portaient le même signe sur le champ de bataille. Puis le mythe de la croix du martyr s'atténua : les églises actuelles s'efforcent de dissimuler ce fait comme les Germains d'autrefois cachaient la mort des anciens dieux. Car aujourd'hui, aucune armée nordico-européenne (ou même une armée espagnole ou italienne) n'est disposée à se battre pour le symbole chrétien. Certes, on meurt encore pour des idées, des symboles ou des drapeaux, on peut même sûrement dire qu'on se sacrifie exclusivement pour des concepts, mais le symbole qui autrefois triompha du « pieux » Clovis, ne guide plus les armées. Et ce qui ne donne plus aux vivants l'ardente envie de se sacrifier, est mort : aucune force ne pourra le ramener à la vie. Pour pouvoir, aujourd'hui encore, servir la « croix », les églises sont contraintes de se travestir derrière les principes et les symboles d'un mythe qui se réveille. Pourtant, ce sont là précisément les manifestations d'une force contre laquelle, Boniface et Willibald avaient autrefois fait campagne, les signes de ce sang qui donna un jour naissance à Odin et Balder, puis engendra Maître Eckhart et finalement commença de prendre conscience de lui-même quand le mot pan-germanisme fut prononcé, quand Goethe, lui-aussi, eut la vision du devoir de notre peuple : briser l'empire romain et fonder un monde nouveau.

2.

Dans l'Antiquité, le penseur grec supposait que, tôt ou tard, la raison rendrait possible une connaissance totale de l'univers. Plus tard (très tard), on a compris que la nature humaine ne pouvait saisir la « vérité absolue » , pas plus que le sens déterminé du devenir terrestre. Même si la première, nous était révélée, nous ne pourrions ni la saisir, ni la comprendre, parce qu'elle serait de toute façon sans espace, ni temps, ni cause. Néanmoins, le désir de l'absolu obsédait toujours l'âme des hommes. Les philosophes contemporains sont aussi optimistes que ceux du passé. Sérieusement et... commercialement, ils sont encore en quête ou à la poursuite de la « vérité unique et éternelle » . Ils la cherchent par des voies purement logiques, partant d'axiomes et de systèmes déductifs. Le résultat ultime dépend donc, forcément, des premiers principes posés, car ce n'est rien d'autre qu'une analyse logique, la dissection d'une masse de pensée jusque dans les plus fines abstractions des idées de la raison. Sur ce plan de la recherche (entendons, du côté de la raison), l'erreur apparemment éternelle se trouve à côté de l'unique vérité supposée. Delà, le désespoir compréhensible de Schopenhauer devant la conception linéaire de l'histoire du monde ; de là, la résignation de Herder aussi longtemps qu'il cherchait un < plan » absolu ; de là aussi, les efforts infinis pour proposer comme « but éternel » une prétendue christianisation de tous les peuples, une humanisation de toutes les races, une humanité unie, etc.. Car ces idées purement abstraites devaient leur naissance au souhait de leurs créateurs de faire progresser l'univers, mais aussi à leur intérêt.

Cette conception domine encore aujourd'hui toute notre philosophie ; même les penseurs qui veulent nous soumettre une représentation du monde liée au peuple, ne voient dans cette aspiration raciale et populaire, qu'une partie de la « vérité éternelle » . Ils se déplacent donc sur le plan intelligence-raison-logique de notre nature comme si celui-ci était l'unique plate-forme de la recherche humaine. Il y en a pourtant d'autres.

Si je pose un pois sur le côté extérieur de l'index, si ensuite je le prends avec le majeur et le roule légèrement, j'ai le sentiment de tenir deux pois. Dans ce cas, et dans mille autres semblables, la vérité s'oppose à l'apparence : le jugement concerne donc la perception. Sur le plan de la volonté morale, c'est le mensonge qui s'oppose à la vérité. Dans toutes ces hypothèses, la subtile langue allemande dispose de remarquables nuances qui déterminent des sphères toujours nouvelles du moi ; ce qui leur est commun à toutes, et rien d'autre, c'est que la vérité logique, qui tient de la perception et de la volonté, est toujours la relation d'un jugement avec quelque chose qui lui est extérieur. C'est ce pourquoi Schopenhauer croyait pouvoir affirmer, très généralement, qu'une « vérité intérieure est une contradiction » .

Il n'en est pourtant pas ainsi si nous concevons encore, en dehors des trois oppositions, l'idée d'une tout autre vérité, que je nommerai « vérité organique » et dont traite ce livre.

L'organisme d'un être vivant est un ensemble, c'est-à dire que tout est construit en lui conformément à un but et à la finalité consciente de ses forces morales et spirituelles. Forme et conformité au but sont donc organiquement, une seule et même chose (H.S. Chamberlain) : la première montre l'être tel qu'il est perçu par les gens, l'autre tel qu'il est appréhendé par la raison. Ce qu'il faut donc comprendre et ce qui constitue la quintessence de la nouvelle conception du monde et de l'Etat du XXe siècle, c'est que la vérité organique repose en elle-même et doit être observée dans la conformité au but de la forme vitale. Ce qui, dans le premier livre, s'opposait en tant qu'« être là » (Dasein) et « être ainsi » (Sosein) apparaît donc, en même temps, élargi et approfondi comme hiérarchie universelle dans tous les domaines. La finalité est l'organisation d'un être vivant ; la non-conformité, sa décadence . En même temps, on trouve là le moyen d'améliorer une forme ou de l'altérer. Vu d'encore plus près, un tel empêchement dans le développement de la forme représente une double faute : la première contre la nature et l'autre contre les forces et les valeurs intérieures tendant à se développer. La vérité organique reposant en elle-même comprend donc les plans de la logique, de la perception et de la volonté ; forme et finalité ne sont pas les critères d'« une partie de la vérité éternelle » , mais elles sont la vérité elle-même dans la mesure où

celle-ci peut se révéler à nos sens. L'élément « logique » de cette vérité absolue, c'est-à-dire le maniement des outils intelligence et raison, est étudié par la critique de la connaissance ; la partie « perception » de cette même vérité se manifeste dans l'art, et aussi dans les légendes et les. mythes religieux ; l'élément « volonté » (en étroite relation avec la perception) est symbolisé par la doctrine morale et les formes de religion. Elles sont toutes (lorsqu'elles sont authentiques) au service de la vérité organique, c'est-à-dire au service de l'entité de peuple liée à la race. La race est leur origine et leur finalité. On peut juger leur valeur de façon décisive en posant la question : améliorent-elles la forme et les valeurs intérieures de la race, du peuple, les développent-elles, les fortifient-elles ou non?

Ainsi, le vieux conflit entre la science et la foi est, sinon résolu, au moins ramené à son fondement organique et une étude nouvelle est, par là, rendue possible. La recherche d'une vérité éternelle absolue fut purement donnée comme une affaire de connaissance, c'est-à-dire une chose techniquement possible, ou du moins à peu près accessible. C'était absolument faux. L'ULTIME SAVOIR » POSSIBLE D'UNE RACE EST DEJA INCLUS DANS SON PREMIER MYTHE RELIGIEUX. La reconnaissance de ce fait est l'ultime sagesse spécifique de l'être humain. Lorsque Goethe dit, de sa manière extraordinaire, que le savoir nous donne l'impression de quelque chose de toujours nouveau qui n'a jamais existé, et la sagesse, par contre, une sensation de souvenir, il exprime exactement la même chose vue sous un autre angle. La contemplation du monde, personnelle et pleine de sagesse, et l'accomplissement organique de soi-même sont l'expérience de ce fleuve de sang qui relie les anciens poètes germaniques, les grands penseurs et les artistes, les hommes d'Etats et les chefs militaires. C'est un souvenir mythique qui nous présente, aujourd'hui, la grande figure du duc saxon Witukind, à proximité de celles de Martin Luther et de Bismarck. C'est faire preuve de la plus profonde sagesse et d'une nouvelle expérience mythique authentique très anciennes que de rapprocher Maître Hildebrand de Maître Eckhart et de Frédéric le Grand. Nous pouvons appréhender les ultimes frontières de notre âme en assimilant le mythe de Balder et de Siegfried à l'essence du soldat allemand de 1914, et le réveil du monde de l'Edda après le crépuscule des dieux signifie pour nous la renaissance du génie nordique au milieu du chaos actuel.
L'homme le plus sage est celui dont la personnalité se fond dans celle des plus illustres hommes de sang germanique. Le plus grand de notre époque sera celui qui, par la plus puissante rénovation mythique, associera à cette éternelle volonté, les âmes de millions d'empoisonnés et d'égarés et, avec cela, posera la première pierre de ce qui n'a encore jamais été, mais a donné des ailes au rêve de tous nos chercheurs : un peuple et une authentique culture populaire allemande. Et tout cet ensemble d'éléments nouveaux, qui constitue le mythe de notre siècle, s'apprête à faire une subite irruption régénératrice de vie dans la plus humble cabane de paysans, le plus modeste logement ouvrier, alors que déjà on la trouve même dans nos universités. Nulle part cela n'a été exprimé aussi clairement qu'ici. Il en est temps si nous voulons en tirer toutes les conséquences.

3.

Et ces conséquences sont extrêmement graves. Si le mot de Goethe, « seul ce qui est fécond est vrai », traduit l'essence de tout ce qui est organique, il en résulte un nouveau critère tout-à-fait inhabituel. Il prouve, notamment, quand on observera la vérité intérieure, que l'erreur aussi peut succomber à l'apparence, qu'elle peut même être juste au suprême degré si elle rend productif celui qui s'est égaré au plan de la raison, de la perception ou de la volonté et augmente sa force créatrice. C'est ce principe, par exemple, qui donne une grande valeur à des hypothèses scientifiques qui, ultérieurement se sont révélées fausses car-elles ont presque toujours poussé le chercheur à réfléchir encore, aidé à faire apparaître des idées nouvelles, bref, elles ont enrichi la vie. Les erreurs de perception nous ont conduits à la découverte de la réfraction, etc. Et ici la vérité organique tend de nouveau la main à la mystique de Maître Eckhart, car lorsque celui-ci n'accorde au péché et au repentir qu'une place de troisième ordre et ne s'intéresse qu'à leur dépassement, il apparaît que lui aussi appliquerait à tout événement le critère d'une vérité organique. Un esprit faible pourrait conclure que cela légitime le mensonge. En aucun cas. Le mensonge va de pair avec le manque d'honneur et de courage. Même si tout homme ment beaucoup, aucun Germain n'est en droit de le considérer comme « bon en soi » , parce que le mensonge s'oppose à la plus profonde valeur de caractère qui, seule, nous rend féconds. II n'est donc pas seulement une erreur de la volonté, mais simultanément une faute organique. Il est le pire ennemi de la race nordique ; celui qui s'y adonne sans frein, périt intérieurement et s'isole aussi, extérieurement, volontairement, du milieu germanique ; il recherchera forcément la compagnie des bâtards sans caractère et des juifs. On voit ici une contrepartie intéressante qui peut s'observer dans tous les autres domaines : si le mensonge volontaire et organique entraîne automatiquement la mort du Nordique, il est l'élément vital du juif. Pour cultiver le paradoxe : le mensonge permanent est la « vérité » organique de la contre-race juive. Sa pensée reste très loin de la notion d'honneur : cela entraîne la tromperie légalisée, souvent même ordonnée par la religion, comme c'est écrit, de manière stupéfiante, dans le *Talmud* et le *Schulchan-Aruch.* Schopenhauer, le violent chercheur de vérité, les appelait les « grands maîtres du mensonge ». « Une nation de mercantis et d'escrocs » , souligna Kant. C'est pourquoi, le juif ne peut arriver à dominer dans un Etat porté par une notion renforcée de l'honneur ;

et, pour la même raison, l'Allemand ne peut réellement vivre et être fécond, dans le cadre du système démocratique. Car ce système est globalement, comme dans le détail, construit sur la tromperie et l'exploitation des masses. Soit, il le maîtrise spirituellement et matériellement après un empoisonnement grave, soit, sans espoir de salut, il périt du péché contre sa vérité organique.

Une existence peut (comme on l'a indiqué plus haut) être représentée de multiple manière. D'abord, de façon mythologique et mystique. Dans ce cas, les lois du monde et les commandements de l'âme, clairement assimilés, apparaissent comme des personnalités possédant une valeur symbolique éternelle aussi longtemps que vit la race qui les a créées. C'est pourquoi la vie et la mort de Siegfried existent à jamais ; c'est pourquoi le désir d'expiation incarné dans le crépuscule des dieux, inévitable conséquence d'une violation de pacte (c'est-à-dire le châtiment d'une faute contre la vérité organique) est un trait immortel de la conscience germanique du sens de la responsabilité. Les contes de fées germaniques illustrent la même vérité. Ils sont hors du temps et n'attendent que des âmes mûres et réveillées pour refleurir. Ils peuvent, à tout instant, réapparaître sous une autre forme de notre représentation du monde : la forme conceptuelle. Celle-ci ne représente pas un développement dans le sens d'un progrès, mais seulement une adaptation à la mode du temps d'un sujet mythique préexistant. Donc une conception du monde n'est « vraie » que si contes, légendes, mystique, art et philosophie se correspondent, expriment la même chose de différentes manières, parce qu'ils ont des valeurs intérieures de même espèce.

On devrait ajouter ici le culte religieux et la politique qui sont deux mythes présentés par les hommes eux-mêmes. Réaliser cela est le but de l'idéal racial culturel de notre temps. Autrefois, en brandissant un crucifix, on provoquait une subite magnétisation des milliers d'hommes qui le contemplaient. A cela s'ajoutaient, consciemment et inconsciemment, tous les facteurs unificateurs (Jésus-Christ, le sermon sur la montagne, le Golgotha, la résurrection des croyants) qui associaient souvent des millions d'êtres décidés à agir monolithiquement au service de ce symbole. La décadence actuelle possède aussi son signe de ralliement : le drapeau rouge. Sa vue suscite de nombreux réflexes chez des millions de personnes : la fraternité universelle des non-possédants, l'Etatprolétarien de l'avenir, etc. Quiconque lève le drapeau rouge apparaît comme un chef qui montre le chemin. Les anciens contre-symboles ont disparu. Même le drapeau noir-blanc-rouge, qui flottait sur mille champs de batailles a été abaissé. Les ennemis de l'Allemagne savaient ce qu'ils faisaient. C'est pour cela que le mythe des drapeaux glorieux de 1914 a disparu. Mais un nouveau symbole est déjà brandi et affronte tous les autres : la croix gammée. Ce signe déployé est l'image d'un mythe ancien régénéré ; ceux qui le regardent, pensent à l'honneur du peuple, à l'espace vital, à la liberté nationale et à la justice sociale, à la pureté raciale et à la fécondité rénovatrice de vie. De plus en plus, il éveille le souvenir de cette époque où, comme un emblème de salut, il précédait les voyageurs et les guerriers nordiques qui s'en allaient vers l'Italie, la Grèce, où il apparaissait encore timidement dans les guerres de libération, jusqu'à ce qu'il devienne après 1918, le symbole d'une génération nouvelle qui veut enfin, s'affirmer telle qu'elle est, devenir « une avec elle-même » selon le mot d'Eckhart.

Incontestablement, le symbole de la vérité organique germanique est aujourd'hui, plus que jamais, la croix gammée noire.

4.

La distinction du moi et du toi, du moi et du monde, du moi et de l'éternité, est notoirement devenu un courant de fond qu'on peut suivre nettement à côté de la quête de la « vérité une et absolue » ; c'est ce qu'on nomme la conception organique. Leibniz fut son annonciateur : il en eut le pressentiment et très vite, cela se transforma en une pleine conscience. II s'opposera à l'atomisme mécanique d'un Hobbes, par exemple, qui prétendait que la société n'était qu'un amas de pièces et de morceaux (ne faisant pas partie d'un ensemble). II s'élèvera aussi contre la doctrine absolutiste de l'existence de lois de forme et de schémas abstraits éternels, que l'individu remplirait, ou, tout au moins, devrait remplir. Leibniz proclame que cette synthèse du particulier et du général s'effectue dans la personnalité individuelle, s'achève d'une manière bien vivante et unique. La reconnaissance du devenir de l'être, se façonnant mystérieusement, fut arrachée de haute lutte à un schématisme mathématique de la personnalité conçu logiquement comme immuable : la valeur de ce devenir réside justement dans la conscience du perfectionnement possible par l'accomplissement de soi-même. La solution d'un problème d'école sur l'existence, revendiquée par l'atomisme, le mécanisme, l'individualisme et l'universalisme, est niée et changée en une approche progressive du moi. Mais par là une moralité nouvelle est fondée :l'âme ne va plus chercher de règle abstraite hors d'elle-même ; elle ne tend pas non plus vers un but extérieur fixé. Elle ne sort donc en aucun cas de son être, mais au contraire « vient à elle-même ».

Et ainsi, on suggère une toute autre image de la « vérité » : elle n'est plus une affirmation logique du vrai et du faux, mais une réponse organique à la question
fécond ou infécond, autonome ou dépendant?

C'est pourquoi Herder, qui cherchait un absolu « humaniste » en suivant une seule voie, fut celui qui revitalisa le mieux la pensée de Leibniz. Il devint un maître à penser, particulièrement important pour notre époque, ce que très peu devinrent, même parmi les plus grands. Pour Leibniz, l'âme et l'univers étaient deux essences totalement séparées se faisant encore face ; la monade « sans ouverture » ne pouvait être mise en relation avec l'autre que dans l'hypothèse où dans celle-ci également le même processus autonome de purification s'opérait, c'est-à-dire que la monade se « reflétait » . Herder a introduit, entre les deux, la conscience collective nationale, une expérience vitale. Une valeur propre est accordée à la vie, en dehors de toutes les lois de la raison. L'homme et le peuple tels qu'ils existent avec leur sang et leurs particularités, incarnent une valeur spécifique, c'est-à dire un phénomène de nature morale qui ne se perd pas dans le flot d'un prétendu « progrès », mais s'affirme (et avec raison) en tant que forme. Ce phénomène organique est intérieurement conditionné par des valeurs, mais aussi caractérisé par des limites (si l'on peut employer ce mot). On doit l'accepter ou le refuser globalement : la contrainte d'une abstraction détruirait la forme et du même coup, la fécondité. Herder se moque des pseudo« progressistes » qui prétendent mesurer la nature du développement humain comme on pèse un bébé. Il est l'auteur des paroles qui, au beau milieu de notre époque, peuvent être entendues comme un message optimiste
« TOUTE NATION PORTE EN SOI SON CENTRE DE FELICITE, COMME TOUTE BOULE SON CENTRE DE GRAVITE»(33).
Les générations suivantes se battirent pour ce mystérieux centre ; les romantiques désignaient déjà très couramment l'esprit du peuple comme l'essentiel de notre vie ; Schleiermacher enseignait que « chaque être humain doit représenter l'humanité à sa manière, afin que dans la plénitude de l'infinité, tout ce qui peut sortir de son sein devienne réel » ; Nietzsche, avec toute la fougue qui lui était propre et en révolte contre un schématisme étroit, réclama ultérieurement l'intensification de la vie, et chercha « le » vrai dans la personnalité individuelle.

Seul ce qui crée la vie a de la vertu, a une valeur, et la vie dit : « ne te conforme pas à moi, mais à toi-même » . Ranke déclarait (34), au milieu d'exposés objectifs, que si une nouvelle fois en Europe (après Rome), un principe internationaliste aspirait à la souveraineté, une force organique et nationale animée d'une puissance séculaire surgirait contre lui. Il affirme, ailleurs, d'une manière presque paradoxale : « Chaque époque est en rapport direct avec Dieu et sa valeur ne réside pas dans ce qui en résulte, mais dans son existence propre, en elle-même »(35).

C'est l'autre (plus authentique) courant de la véritable recherche organique de la vérité face à la lutte scolasticologico-mécanique pour la « connaissance absolue » . Au coeur du « centre de félicité » , il faut trouver le plus total développement de soi-même, et c'est le sens de ce livre
A PARTIR DU MYTHE DE L'AME DE LA RACE NORDIQUE, SERVONS POUR L'AMOUR DE L'HONNEUR DU PEUPLE.
L'âme est-elle égale au divin et immortelle? Pour répondre à cette question, le chercheur de vérité logique pèsera avec soin toutes les données possibles pour ou contre. Ensuite, il se résignera, ou il « démontrera » son affirmation ou sa négation. Le chercheur de vérité organique affirmera ou infirmera et le proclamera. La croyance en l'unicité de la personnalité, de la monade, en son égalité avec la divinité et son indestructibilité, caractérise de façon parfaite les chrétiens, mais aussi les penseurs non-chrétiens nordiques et germaniques. Cette conception (sous des formes et à des époques différentes) a rendu leur esprit fertile ; elle a aussi été la force de tous les grands artistes, héros et hommes d'Etats. Et cette fécondité est le témoignage d'une vérité qui nous est plus précieuse que le raisonnement par analogie toujours possible (sur le chemin de la finalité organique). Il y a donc dans le domaine moralo-métaphysique quelque chose que nous avons reconnu dans le domaine de l'art : le moule portant une empreinte creuse et son empreinte sont inséparables ; si on abandonne la forme qui nous convient, en faveur d'une prétendue vérité absolue éternelle et abstraite, non seulement nous ne nous rapprochons pas de cette « vérité », mais nous détruisons même la possibilité d'en approcher. Il apparaît ici aussi que l'art ne pourra revivre parmi nous que lorsque notre existence sera redevenue une vie authentique. Nos professeurs de philosophie voient la « vérité absolue » dans la « réunion du fini et de l'infini » , c'est pourquoi il faut examiner la vérité raciale, disent-ils, afin de savoir si, dans ce sens, elle représente ou non un rapprochement vers la « vérité unique » . En cela, ils oublient, que pour juger de la sorte, tous les critères nous font totalement défaut : car pour pouvoir trancher ici réellement, il faudrait que chacun de nous se trouve en pleine possession de l'illusoire « vérité éternelle unique » . II faut donc diriger son entendement sur un tout autre centre, un calcul de probabilité logique, raisonnable, c'est-à-dire sur ce « centre de félicité » déterminé par Herder, qui fait que nous pouvons devenir « un avec nous-mêmes » , comme le désirait Maître Eckhart. Il s'agit de se débarrasser de la souveraineté du schématisme scolastico-humaniste classique pour se tourner vers la « Weltanschauung » organique, raciale, nationaliste (« völkisch »). A cette occasion, il ne faut naturellement pas mépriser la critique de la connaissance.
Un résultat final, purement conforme à l'intelligence et formel ne saurait déterminer notre vie. Cette façon de voir est un simple moyen de préciser et de présenter les choses ; mais elle modifie aussi notre attitude en face

de la foi des Aryens. Les uns veulent ranimer cette foi éteinte, les autres la rejettent en raison de sa prétendue indigence ou déclarent qu'elle nous est trop peu connue, que rien ne peut être reconstruit à partir d'elle. Les deux ont tort parce qu'ils ont mal posé le problème : il ne s'agit pas de formes de religion, mais bien de la reconnaissance de valeurs d'âme et de caractère. Les formes extérieures conditionnées par le temps ont sombré avec leur conception particulière de la vie ; l'âme de la race s'est emparée des problèmes anciens au moyen de formes nouvelles. MAIS SES FORCES DE VOLONTE FORMATRICES ET SES VALEURS MORALES RESTENT LES MEMES DANS LEUR ORIENTATION ET DANS LEUR NATURE. C'est en partant d'elles seules que l'on peut étudier l'essence et l'histoire de l'homme nordique, après avoir, de nouveau, fait l'expérience du « centre de félicité ». C'est pourquoi l'« âme noble », la liberté intérieure et l'honneur sont ce qui demeure et conditionne tout le reste, aussi longtemps qu'un sang apparenté coule encore dans les veines de millions d'êtres humains de l'Europe nordique. Ainsi, la « vérité éternelle » s'appelle véracité universelle.

Nous arrivons ici au terme. La monade de Leibniz était sans ouverture en face d'une autre personnalité aussi riche ; Herder et ses disciples cherchaient déjà la médiation du peuple ; aujourd'hui nous ajoutons : ce qui les a apparentés, ce qui les poussait à un développement semblable de la forme intérieure, c'était la communauté de sang et d'âme, qui constituait le courant de fond liant tous les éléments d'un être vivant. Ce sang conditionnant la parenté de l'être peut engendrer et cultiver quelques phénomènes bâtards, mais, dans ce cas, la monade d'une personnalité se refermera de nouveau en face d'un sang totalement étranger : l'isolement deviendra abandon. Il n'existe aucun moyen de compréhension véritable entre elle et un Chinois, et encore moins entre elle et un bâtard sémite ou africain. Donc, ce ne sont pas la monade et « l'humanité » qui sont face à face, mais la personnalité et la race.

On découvre ainsi une autre maladie de notre époque : la relativité de l'univers. L'individualisme est reconnu tout aussi « relatif » que l'universalisme sans limites. Tous deux se sont efforcés d'atteindre un sommet logiquement appréhensible de leurs recherches et s'y sont brisés. La conception du monde raciale et organique apparaît ici dans son droit, comme elle s'est toujours frayée un chemin lorsque l'individualisme mécaniste et l'universalisme schématique voulaient enchaîner le monde. Les pères de systèmes philôsophiques dépourvus d'instinct sont tous passés à côté de ces témoignages de l'être nordique, parce que l'essence de cette aspiration volontaire ne représente pas un système logique mais plutôt un mouvement de l'âme. Aujourd'hui cette « Weltanschauung » véritablement organique, au milieu de l'époque atomiste qui s'écroule, exige plus qu'auparavant son droit : droit souverain, fondé sur l'honneur, valeur suprême du monde nordico-occidental. A partir de celui-ci, elle doit vivre au coeur de son centre de félicité et façonner courageusement une vie nouvelle.

5.

Aujourd'hui, tout homme sérieux a définitivement abandonné la doctrine individualiste déclarant que l'individu existerait pour lui-même et que les peuples se constitueraient par addition d'individus pour former finalement « l'humanité ». L'affirmation exprimée dans le premier livre selon laquelle l'universalisme est le frère jumeau de l'individualisme est confirmée par le fait que ce dernier souffre de la même maladie que son adversaire apparent. Tous deux sont intellectualistes, c'est-à-dire loin de la nature. L'école universaliste (O.Spann) a réfuté avec succès l'individualisme stupide, matérialiste, mais tombe dans les erreurs qui avaient fait naître celui-ci. Sur la base de l'ancienne idée platonicienne affirmant que le genre passe avant l'espèce, on établit une échelle de la vie intellectuelle de manière purement abstraite ; on commence schématiquement une nouvelle construction de l'image de l'univers pour édifier « l'échelle intellectuelle de la société humaine historique » suivante : humanité-civilisation-groupe de peuple-peuple-famille-pays natal-individu. Et on souligne que l'humanité vient avant la civilisation, celle-ci avant le groupe de peuples, etc. On essaie de rendre attrayante cette échelle de valeurs quelque peu suspecte aujourd'hui, en déclarant que de la préséance intellectuelle ne découle pas encore une mesure symétrique des différences. Celle-ci se montre principalement dans le peuple, tandis que le cercle culturel et l'humanité apparaissent plus flous, moins évidents. La grande faiblesse de la méthode universaliste pour considérer les choses se retrouve ici, affirment-ils : en s'accrochant à la hiérarchie purement intellectualiste, elle se livre totalement à la nouvelle scolastique, mais veut en même temps, par d'amicaux compliments, adopter en annexe, les études organiques qui se développent. Et le fait qu'on constate avec toute la clarté souhaitable que « l'église supra-raciale passe avant l'église de la race », n'y change rien. Après avoir exposé que la religion passe avant l'État, « il s'ensuit que l'État, en vérité, en tant qu'institution suprême, règne sur l'institution particulière « Eglise » ; il atteint pourtant la supériorité spirituelle dans la religion comme l'Église elle-même, ET DANS LA RELIGION ORGANISÉE ET PRESENTEE PAR L'ÉGLISE, CAR IL N'Y EN A PAS D'AUTRE » (36). Ainsi, l'école universaliste révèle qu'elle ne porte pas ce nom pour des raisons purement philosophiques, mais pour ses convictions théocratiques. Grâce à cela, on découvre aussi ce qu'il faut vraiment entendre par le terme « richesse des différences » : en fin de compte, l'assimilation du fond populaire dans l'humanité ou dans la religion constituée. Car d'où proviendrait cette différence si l'entité peuple est une grandeur de troisième ordre sans ancêtres organiques?

Si Oswald Spengler voulait présenter l'histoire des grandes figures comme de curieux « centres culturels » tombant d'un ciel abstrait et en faire des données de base, Othmar Spann, porte-parole moderne du Moyen-âge scolastique, délaya cette histoire, avec l'attitude apparemment supérieure du penseur organisant « d'en haut ». Ici notre manière d'envisager les choses apparaît (bien que totalement dans le schème où la race passe avant l'espèce) comme allant de bas en haut et s'opposant organiquement à ces méthodes purement intellectualistes. Voici notre plan selon les lois de la vie : 1. âme de race, 2. nationalité, 3. personnalité, 4. milieu culturel. En fait, il ne faut pas voir une hiérarchie de haut en bas, mais plutôt un cercle où circule la vie. L'âme de la race n'est pas tangible, mais elle est pourtant représentée dans la nation liée au sang, couronnée et symboliquement concentrée dans les grandes personnalités qui, par leurs créations, engendrent un cercle de culture qui aura à nouveau comme support la race et son âme. Cet ensemble n'est pas seulement « esprit » , mais esprit et volonté, donc un tout vital. La « richesse des différences » remontera ici, organiquement à ses origines de sang et d'âme, et non à un milieu culturel sans profondeur et à des combinaisons humanitaires qui ne tiennent pas compte du sang, et ne mettent pas en évidence les raisons pour lesquelles une riche culture populaire s'y serait nécessairement développée.
Cette conception, la philosophie organique de notre époque se soustrait à la tyrannie des schèmes de l'entendement, ces capsules purement intellectuelles avec lesquelles on croyait pouvoir enfermer les âmes des races et des peuples, avec l'intention, inconsciente ou consciente, d'en faire des pions au bénéfice d'un ultime ensemble quelconque. Lorsque Spann prétend, à l'opposé de la sagesse grecque ancienne, que le divin est la mesure de toute chose, mais qu'il ne trouve cette croyance que dans l'église (catholique), puisqu'il n'y en a « aucune autre », cette conception prétend finalement que c'est le prêtre qui est la mesure de toute chose. Contrairement à cela, la nouvelle conception de notre temps déclare que l'âme du peuple liée à la race est la mesure de toutes nos pensées, de notre volonté et de nos actions, l'ultime critère de nos valeurs. Ainsi s'effondrent définitivement, aussi bien l'individualisme matérialiste pour qui la race n'est rien, que l'universalisme ignorant la nature, dans toutes ses manifestations comme la théocratie romaine ou l'humanité maçonnique. Et toute l'esthétique universelle des deux derniers siècles s'écroule. Ce n'était qu'un tas de déchets intellectuels, détachés du sang, de systèmes purement schématiques qui nous étaient appliqués (ou devaient de nouveau l'être) comme des brodequins espagnols. Un changement unique, mais décisif, de notre comportement moral s'est accompli, et ce pour quoi des générations entières ont combattu avec acharnement apparaît futile. Cependant un nouveau centre de notre existence, étincelant, superbe et débordant de vie, développe ses effets exaltants.

6.

Nous avons aperçu les nombreuses falsifications atteignant ce nouveau mythe du sang, dont les racines sont très anciennes. Une fois encore, il s'est trouvé menacé au coeur même de la nation isolée, lorsque de sombres forces sataniques se mirent à agir partout derrière les armées victorieuses de 1914. C'était le retour des ténèbres : le loup Fenrir recommençait à briser ses chaînes, Hel étendait sur le monde son odeur de putréfaction, pendant que Jormungand, le serpent de Midgard entourant la terre, fouettait la mer. Un seul mot d'ordre pouvait pousser les millions d'hommes au sacrifice suprême
l'honneur et la liberté du peuple. Le monde finit par échapper à la tempête, grâce aux sacrifices accomplis par tous. Mais alors, on constata que les puissances démoniaques, en attaquant dans le dos des armées, avaient vaincu les forces divines. Plus enivrées que jamais, elles galopaient furieusement, traversant le monde, engendrant une nouvelle agitation, de nouveaux foyers insurrectionnels, une nouvelle destruction. Et en même temps, dans les âmes humiliées des survivants, le mythe du sang, pour lequel tombèrent d'héroïques guerriers, se renouvelait, régénéré, puis était assimilé et vécu dans ses moindres ramifications. Aujourd'hui, ce mythe du sang et celui de l'âme, la race et le moi, le peuple et la personnalité, le sang et l'honneur, doivent seuls, tout-à-fait seuls et sans compromis, nous accompagner pendant toute l'existence, la porter et la déterminer. Les deux millions de héros morts pour le peuple allemand ne doivent pas être tombés en vain. Il faut une révolution mondiale et il n'est plus possible d'accepter une autre valeur suprême à côté de notre mythe. Les personnalités doivent se rassembler autour de l'honneur du peuple et de la race, autour de ce mystérieux centre qui depuis toujours féconda le rythme de l'être et du devenir allemands lorsque l'Allemagne se tournait vers lui. Il est cette noblesse, cette liberté des âmes mystiques conscientes de l'honneur, qui, avec la puissance et la largeur d'un grand fleuve, traversait les frontières de l'Allemagne, se sacrifiait, sans chercher à être remplacé. L'âme individuelle est tombée pour la liberté et l'honneur de sa propre élévation, pour son peuple. Ce sacrifice doit seul déterminer le futur rythme vital du peuple allemand, éduquer le nouveau type de l'Allemand. Ce sera une éducation volontairement dure, dispensée par ceux qui l'auront vécue eux-mêmes.

Ce mythe ancien qui trouve une nouvelle jeunesse, anime et enrichit déjà des millions d'âmes. Il dit aujourd'hui, par l'intermédiaire de mille voix, que nous ne nous sommes pas « accomplis vers 1800 », mais que pour la première fois, nous voulons devenir nous-mêmes en tant que peuple, avec une conscience plus claire que

jamais et une volonté farouche : « Un avec soi-même » comme y aspirait Maître Eckhart. Pour des centaines de milliers d'âmes, le mythe n'est pas quelque chose qu'on note avec outrecuidance comme une curiosité dans les catalogues, mais c'est le réveil du centre qui forme des cellules nouvelles. Le « seul, je décide » de Faust, qui a parcouru toute la science, est la profession de foi du temps nouveau qui aspire à un avenir transformé. Et cette volonté, c'est notre destin. Mais celle-ci ne se contente pas de « reconnaître » l'essence des anciennes et des nouvelles cultures pour ensuite se retirer, mais fière d'elle-même, elle repousse les valeurs suprêmes des cercles culturels qui pèsent sur nous. Si des chercheurs ne font qu'étudier l'histoire des grands personnages sans pouvoir agir eux-mêmes, cela montre que leur propre volonté est brisée. Rien ne leur permet de présenter leur infirmité comme le destin du peuple tout entier. Le nouveau mythe et la nouvelle force créatrice de types qui luttent aujourd'hui chez nous pour s'exprimer, ne peuvent absolument pas être niés. Ils se fraieront un chemin et feront l'Histoire.

Le mythe d'aujourd'hui est tout aussi héroïque que les figures d'il y a deux mille ans. Les deux millions d'Allemands morts dans le monde entier pour l'« Allemagne » révélèrent subitement qu'ils étaient capables de rejeter tout le XIXe siècle et que dans le coeur du plus humble paysan et du plus simple travailleur, l'ancienne force créatrice de mythe de l'âme nordique était aussi vivante que chez les Germains lorsqu'ils franchirent les Alpes. Dans la vie de tous les jours, on néglige trop souvent de voir quelle incroyable force d'âme se réveille dans l'homme lorsqu'il regarde son drapeau déchiré et se souvient de toutes les actions de son régiment : il y voit une parcelle de lui-même et les hauts faits de ses ancêtres. Le matelot qui, debout sur la quille du « Nuremberg », disparaissait dans les flots sous les yeux de l'ennemi en agitant le drapeau de guerre allemand, l'officier anonyme du « Magdebourg » qui se noyait en cachant sur lui les codes secrets, sont des symboles, des mythes, des types qui n'ont pas encore été reconnus en raison du chaos actuel. Est-ce que nous apprécions à leur juste valeur, le roman, le gothique, le baroque? Peu importe finalement ; ce qui compte, en fait, n'est pas une quelconque forme d'expression du sang nordique, mais que ce sang existe encore, que son ancienne volonté survive.

L'armée feldgrau du peuple allemand manifesta l'esprit de sacrifice créateur de mythes. Mais le mouvement actuel de renaissance est le signe qu'un grand nombre commence à comprendre que les deux millions de héros morts sont les martyrs d'un nouveau mythe de la vie, tout simplement d'une foi nouvelle.

L'uniforme de parade a été remplacé par le glorieux vêtement feldgrau et l'austère casque d'acier. Les effroyables croix des époques baroques et rococo, montrant à tous les coins de rues des membres distendus, seront, petit à petit, supplantées par de graves monuments aux morts. Ils porteront les noms de ces hommes qui, symboles du mythe éternel du sang et de la volonté, moururent pour la valeur suprême de notre peuple : l'honneur du nom allemand.

Cette force qui, de 1914 à 1918, était prête au sacrifice, veut maintenant agir concrètement. Elle combat toutes les puissances qui la contestent en tant que première et suprême valeur. Elle est là et ne peut plus être tenue pour morte. Elle montre déjà les voies que tous devront' un jour emprunter : même ses adversaires allemands, qui sont aujourd'hui égarés.

Le dieu que nous honorons ne vivrait pas, si notre âme et notre sang n'existaient pas ; telle serait la profession de foi d'un Maître Eckhart s'il revenait. C'est pourquoi tout ce qui protège, fortifie, purifie, défend véritablement l'honneur et la liberté de cette âme et de ce sang est l'affaire de notre religion, de notre droit, de notre Etat. Voilà pourquoi tous les lieux où des héros allemands sont morts pour cette idée, sont sacrés ; comme le sont tous les endroits, pierres et monuments qui rappellent leur souvenir, et les jours au cours desquels ils ont autrefois combattu pour elle avec la plus grande passion. Et quand le symbole du réveil, le drapeau avec le signe de la vie qui s'élève, sera devenu l'unique profession de foi du Reich, ALORS, L'HEURE SACREE DU NORDIQUE SERA VENUE.

chapitre I

1 : Oskar Schmitz dans Der Jude (« Le Juif ») 1926, numéro spécial

2 : Arno Schikedanz : Sozialparasitismus im Vôlkerleben (« Parasitisme social dans la vie des peuples »)

3 : E. Hdflich : Die Pforte des Ostens (« La porte de l'Est »)

4 : N° 33 du 15 août 1929

5 : Il n'est pas question de traiter ici de manière exhaustive de la question juive. Je renvoie pour cela à mes livres : Die Spur des Juden im Wandel der Zeiten (« L'empreinte du juif dans le changement des époques »), Unmoral im Talmud (« Immoralité dans le Talmud »), Der staatsfeindliche Zionismus (« Le sionisme, ennemi de la nation »), Die internationale Hochfinanz (« La haute finance internationale »).

3.

6 : Les intéressantes remarques de l'éditeur du très religieux Schôneren Zukunft (« l'Avenir meilleur ») de Vienne, le docteur Joseph Eberle, montrent que la vérité peut parfois s'échapper involontairement de la bouche des partisans de Rome. Eberle écrit à l'occasion de la querelle entre le gouvernement mexicain et l'église romaine, dans le n° 46 du 2 août 1926:

« Les tempêtes religieuses ne sont pas nouvelles à Mexico ; depuis la chute, il y a près de cent ans, de la domination espagnole, régime fortement autoritaire, elles sont à l'ordre du jour. Il existe dans les rapports sociaux, certaines exigences liées à des troubles culturels et religieux. Gratia supponit naturam, l'entretien de la vie surnaturelle réclame des conditions naturelles ordonnées. Or, elles font défaut dans un pays qui n'est qu'un chaos de peuples, (19 % de blancs, 38°/ d'Indiens, 43% de métis), et qui voit les différentes couches populaires s'affronter sans cesse. CE MELANGE RACIAL EST BIEN UNE DES RAISON! FAISANT QU'A MEXICO, COMME DANS CERTAINS AUTRES ETATS D'AMERIQUE DL SUD, LE CHRISTIANISME (LE CATHOLICISME) N'ATTEINT PAS, DANS LE PEUPLE, L'IM PORTANCE QU'IL A ACQUISE AILLEURS. C'est pourquoi ces Etats sudaméricains doivent être évangélisés par un clergé étranger ».

Eberle combat depuis des années l'idée d'un Etat national comme étant anti-chrétienne. Ces paroles représentent pourtant une attaque contre la conception romaine du monde, qui pourrait difficilement être plus âpre : car à travers cet aveu d'un fanatique partisan catholique, il ressort clairement que ce n'est pas la foi romaine qui détermina la grandeur spirituelle et morale d'un peuple, mais qu'au contraire, seul un être racialement de haute valeur peut faire quelque chose d'estimable de la foi romaine. Donc cette église, désagrégatrice de race, a besoin de forces raciales encore solides là où elle veut se développer, tandis qu'elle-même tend à détruire les races et les peuples au nom de son dogme. Alors que le docteur Eberle rédigeait cet aveu, un grand congrès eucharistique se tenait presque simultanément à Chicago. Des « catholiques » de toutes races y ont pris part. Les nègres, par exemple, possèdent en propre une grande cathédrale à Chicago et un évêque noir y célèbre la messe! Voilà un exemple typique de cette culture abâtardie que l'on retrouve à Mexico, en Amérique du sud et en d'autres endroits. Là Rome et le judaïsme marchent main dans la main.

7 : Voir Fester : Die Politik Kaiser Karts (« La politique de l'empereur Charles »).

Chapitre II

2.

8 : Pour plus de détails sur la recherche du caractère typique, E. Krieck : Menschenformung (« Formation humaine »)

Chapitre III

9 : Une liste exhaustive de toutes les falsifications sur lesquelles sefondent les revendications de l'église romaine, serait ***extraordinaire*** ment édifiante et instructive. A côté de la suspecte Donation de Constantin, on trouverait les fausses conclusions du concile de Nicée d'après lesquelles l'évêque de Rome aurait préséance sur tout autre, ou encore, l'ensemble des soi-disant « authentiques » vies de martyrs, qui dépassent le nombre de cinq cents, et ensuite le mensonge sur la conversion et le baptême de Constantin le Grand. En bref, presque toutes les prétentions de l'église romaine, attestées par des documents, reposent sur des trucages.

10 : voir Haensbraech : Der Jesuitenorden (« L'ordre jésuite »), vol. 1, p. 330

4.

11 : Une aversion pour l'Etat (ou un combat contre l'Etat en soi) peut pendant un certain temps se justifier, quand il est conduit par des caractères conscients de leur race et non par des natures serviles, car à de tels êtres, le droit à la propriété du sol peut être réduit ou volé. Nous l'avons constaté durant quatorze ans, quand la populace démocratique ploutocrate, après la dépossession des biens mobiliers, a étendu la main vers la propriété immobilière et dépouillé, indirectement, paysans et propriétaires par les hypothèques, l'anarchie du marché, etc. Bismarck a dit une fois que l'Etat qui lui prenait sa propriété, n'était plus sa patrie. C'était une déclaration de seigneur ; animés de sentiments semblables, des Allemands spoliés de leur terre, sont partis aux quatre coins du monde pour reconquérir un bien ; « La propriété, c'est le vol » était un cri de guerre d'esclaves stériles. Il n'est pas étonnant que le juif Marx ait repris ce slogan pour le mettre en tête de sa doctrine creuse. Pourtant, partout où le marxisme a dominé un temps, la fausseté de ce principe a pu être dévoilée : c'est précisément chez ces extrêmes que la soif de possession est apparue le plus clairement. C'est pourquoi, en réaction contre le pillage du peuple, le mot d'ordre : création d'une nouvelle propriété, combat pour un nouvel espace vital, doit être aussi celui de tous les prolétaires, et même justement pour eux.

12 : voir mon exposé : L'Etat de l'ordre allemand dans Blut und Ehre (« Sang et Honneur »), Munich, 1934

Chapitre IV

3.

13 : Die soziale Aufgabe des Privatsrechts (« Le devoir social du droit privé »), Berlin 1889, p.6

14 : op.cit. p.12

15 : Formatives und funktionales Recht (Droit formatif et fonctionnel), 1926

5.

16 : Pr.Dr. K.A.Wieth-Knudsen: « Question de femmes et féminisme » (« Frauenfragen und Feminismus »), Stuttgart 1926. C'est probablement le meilleur texte qui ait été écrit sur la question. Il y est dit à l'endroit cité : « Je suis moi aussi pour la monogamie, mais cela n'empêche pas ma conscience du fait que la polygamie du temps de nos ancêtres est la raison pour laquelle l'homme blanc issu des terres pauvres du nord-ouest de l'Europe est encore aujourd'hui représenté en nombre, malgré toutes les contraintes. Pourtant le combat du christianisme contre la polygamie a institué en même temps une décadence du développement politico-militaire de notre race, connexité logique qui n'a pas encore été reconnue ou estimée ».

17 : Baur-Fischer-Lenz : Menschliche Auslese und Rassenhygiene (« Sélection humaine et hygiène de la race »), vol. 11, p. 178 et suivantes.

Chapitre V

3.

18 : Voir Dr. Sepp : Der Bayernstamm (« La dynastie de Bavière »), Munich 1882

4.

19 : Wider das Papsttum zu Rom vom Teufel gestistet (Contre la papauté à Rome fondée par le diable), 1545, IV, 124

5.

20 : Le Jésuite Kathrein demande ouvertement une arithmétique et une écriture confessionnelles. Kirche und Volkschule (Eglise et école primaire)

21 : Kirche und Staat (Eglise et Etat), p.131

22 : Voir en détail, Hoensbroech : Der Jesuitenorden (L'ordre jésuite)

23 : Paris, Frankreichs Herz (« Paris, le coeur de la France »)

Chapitre VI

1.

24 : Voir mon texte écrit à Rome sur Krisis uns Neugeburt Europas (« Crise et renaissance de l'Europe ») (dans Blut und Ehre (« Sang et honneur ») Munich 1934)

25 : Partant de ce principe, je ne veux pas entrer dans le détail des problèmes européens qui ont déjà été traités de la manière la plus claire. Voir le Mein Kampf d'A.Hitler, vol. 11, et mon texte Das Wesengefüge des Nationalsozialismus (« La structure essentielle du national-socialisme »).

3.

26 : Sun-Yat-Sen : Die Grundlehren von der Volkstum (« Les doctrines fondamentales du peuple »), 30 Jahre chinesische Revolution (« 30 ans de révolution chinoise »), Berlin 1927

27 : Par exemple l'éminent Eugène Tchen, ancien ministre chinois de l'extérieur du gouvernement de Canton, est un homme qui, d'après les descriptions de témoins oculaires, ne donne déjà plus l'impression d'être chinois : il parle anglais comme un anglais, s'habille à la dernière mode de Londres et ne marche qu'en souliers vernis. Sa fille a été entièrement éduquée à l'américaine, fréquente les centres équestres et éveille par son émancipation l'indignation de tous les Chinois authentiques. La même observation peut être faite à propos de différents conseillers entourant Tchen.

4.

28 : Die Wahrheit über Kitchener (« La vérité sur Kitchener »)

29 : Voir Simon : Die Welt des Islams und die Neuzeit (« Le monde de l'Islam et les temps modernes ») Wernigerode 1925

30 : Indiens Kultur und seine islamischen Mitkümpfer (« La culture indienne et son compagnon de lutte islamique ») Stuttgart 1926

5.

31 : Weisse Fahne (« Drapeau blanc ») août 1925 J.Baum Verlag, Pfullingen

Chapitre VII

1.

32 : Hermann Wirth trouve aussi dans l'ancien monde des dieux, des traits de décadence, dues à l'influence d'une race esquimau. C'est peut-être exact, mais cela n'atteint pas le germanique propre.

4.

33 : Et aussi une philosophie de l'histoire de l'humanité

34 : Geschichte der Pâpste (« Histoire des papes »)

35 : Uber die Epochen der neueren Geschichte (Sur les époques de la nouvelle Histoire), conférence

5.

36 : Otto Spann : Gesellschaftsphilosophie (« Philosophie de la société »), Munich 1928, p.103, 107, 109 et suiv.

